

Université Marc Bloch – Strasbourg

# Le roman de la parole

*Thèse de Doctorat d’Ethnologie*

*par*

**JEAN –YVES CERF**

*Soutenue le 5 décembre 2008*

*Directeur de thèse : Noël J. Gueunier*

*Jury :*

*Suzie Guth, Université Marc Bloch, présidente*

*Frank Alvarez-Pereyre, CNRS, Université Paris Descartes*

*Nadine Decourt, Université Lyon Lumière*

*Freddy Raphaël, Université Marc Bloch*

*Astrid Starck, Université de Haute-Alsace*



Je voudrais remercier toutes celles et tous ceux qui m'ont encouragé dans cette aventure, mes amis ou mes parents et tous ceux qui ont répondu à mes questions et apporté leurs savoirs, trop nombreux pour que je puisse les citer tous.

Je pense à Marie-Claire Vitoux, à Catherine Gabbay, à mes « conseillers linguistiques » Bernard Schuller, Liliane Muess, Astrid Starck, André Haarscher et Rémy Heymann.

Je pense à tous les juifs mulhousiens qui m'ont ouvert leur porte, tout particulièrement à Jo et à Ginette Bollack, et à Pierre Lévy et à son épouse Yvonne disparue au cours de mon travail.

La présence de Charlotte et Jean-Jacques m'a été précieuse sur le terrain.

Merci à Suzie Guth, à Freddy Raphaël, et enfin à Noël Gueunier pour avoir patiemment suivi mon parcours.

Je n'oublie pas les autres enseignants-chercheurs de l'université qui n'ont pas compté leur temps, au détour d'un couloir ou dans leur bureau, pour moi, depuis cinq ans.

A Brigitte et à Martin, jour après jour...

Paroles d'Irmeyahou bèn Hilquyahou,  
des desservants d'Anatot, en terre de Biniamin,  
à qui était la parole de IHVH,

...

Il me dit : « Ne dis pas : « Je suis moi-même un adolescent ! »

Oui, partout où je t'enverrai, tu iras.

Tout ce que je t'ordonnerai, tu le parleras.

Ne frémis pas de leurs **faces** ;

oui, je suis avec toi pour te secourir, harangue de IHVH.

IHVH envoie sa main et fait toucher ma bouche.

IHVH me dit : « Voici je donne mes paroles à ta bouche. »

*La Bible* : Jérémie, Irmeyahou, 1, 1-2 et 7-9 (trad. Chouraqui)

# ***Introduction***

La Bible dit quelque chose de Jérémie : « Dieu lui a parlé les paroles sur la langue ».  
Et aussi à Moïse, Dieu lui a posé les paroles sur la langue qu'est-ce qu'il doit faire.

Alors, il y a des cas graves dont je vous ai déjà parlé, des gens que j'ai avertis et qui ne m'ont pas écouté.

Alfred Weil, entretien 11 du 9 novembre 2004

## Chapitre 1

### De la curiosité d'un amateur de contes à l'enquête ethnologique

Ma première rencontre avec un « vieux juif alsacien », s'est faite à Mulhouse en novembre 2000, la ville où je réside depuis 1992. Elle a été antérieure à mes études d'ethnologie, commencées en 2003. Depuis 1993 je me suis formé à la pratique du conte, à transmettre des récits oraux. Je suis devenu, ce qu'on appelle dans la terminologie du « renouveau du conte »<sup>1</sup>, un conteur amateur. Au fil des lectures et des écoutes, j'ai découvert que des contes très ressemblants entre eux appartiennent à des pays divers, parfois éloignés. Le même schéma narratif d'un conte peut se retrouver inchangé d'un continent à l'autre. Mais le conte ne se réduit pas à ce schéma, à une structure. Pour moi, la question de la vie du conte, la compréhension fine des motifs qui le tissent et des références culturelles, s'est posée. Le conte étranger attire parce qu'il montre des figures humaines inhabituelles. Le risque me semblait grand de tomber dans des clichés exotiques, de perdre une part du sens, et ce jusque dans les contes les plus connus du répertoire français, apparemment les plus proches. Dans le conte « Le petit chaperon rouge », écrit par Charles Perrault, qui avait entendu des contes de la bouche de sa nourrice, on lit : « Hé bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi, je m'y en vais par ce chemin ici, et toi, par ce chemin là, et nous verrons qui plus tôt y sera » (Perrault, C., 1981, p. 243). Mais dans la plupart des dizaines de versions populaires collectées en France, il figure un détail à l'intérieur de ce motif : les deux chemins sont nommés *chemin des épingles* et *chemin des aiguilles*, ou reçoivent des appellations équivalentes. Pourquoi Perrault n'a-t-il pas gardé cet élément ? On peut imaginer, soit qu'il ne l'a pas compris, soit qu'il ne l'a pas apprécié. Le sens de ces deux chemins a été donné par Yvonne Verdier qui a analysé les outils de la couturière : « l'épingle est ici l'arme pour séduire, son maniement est donc délicat. » (Verdier, 1979, p. 239) ; « l'épingle semble être l'instrument par excellence de la jeune fille, son attribut » (ibid., p. 241). « C'est un tout autre symbolisme dont est porteur le fil, ou associé à l'aiguille prise par l'autre bout, c'est-à-dire le chas. L'image est évidente quand on connaît la réponse à la devinette à double sens : il passe et repasse par un petit trou, qu'est-ce que c'est ? Réponse : le fil ... » (ibid., p. 243). Perrault était-il peu familier du langage symbolique des filles et femmes

---

<sup>1</sup> Calame-Griaule, 2001.

de villages ? Ou bien le sens symbolique sexuel trop clair de l'aiguille n'était-il pas acceptable pour son récit ? Ou encore ce motif semblait-il une digression inutile à l'écrivain classique ? Quoi qu'il en soit, il l'a éliminé, alors qu'il a gardé une formule déjà vide de sens pour lui « Tire la chevillette et la bobinette cherra » pour d'autres raisons. Cette curiosité de conteur amateur est le point de départ de ma réflexion sur l'oralité dans une société d'écriture.

Or j'avais lu les histoires juives collectées en Alsace, à Strasbourg, par Muriel Klein-Zolty, qui en a fait une étude sociologique (Klein-Zolty, 1991). J'ai eu l'envie de m'approprier certaines des histoires, de les faire entrer dans mon répertoire de conteur. Malgré la richesse de ce travail, j'avais l'impression de rester en dehors. Cette impression d'exclusion a pu être renforcée par ce que dit l'auteur sur sa propre redécouverte de la culture de sa famille : « Leur mémoire, leur histoire et leurs histoires, je les ai senties comme miennes » (op. cit. p. 16). J'ai donc cherché à *entendre* cette mémoire, cette histoire et ces histoires.

Je me suis adressé à une amie mulhousienne, qui m'a proposé sans hésiter de rendre visite ensemble à Monsieur Alfred Weil <sup>2</sup>. Elle savait qu'il répondrait à mes attentes. Il a plus de quatre-vingt dix ans et une mémoire extraordinaire, m'a-t-elle dit. C'est un ancien boucher.

Nous sommes allés tous deux dans la villa de Monsieur Weil, sur la colline de Dornach. Il nous a reçus, petit homme vif, trottinant, ses yeux pétillants de malice et la kipa\* <sup>3</sup> sur sa tête, dans son salon vieillot. Nos pas sur le plancher ont fait vibrer les verres dans la vitrine. Je me suis présenté, j'ai expliqué ma demande. Pour me faire comprendre de mon hôte, je lui ai prêté le livre de Madame Klein-Zolty. Monsieur Weil nous a proposé une liqueur de noix qu'il fabriquait lui-même. Nous avons trinqué dans de petits verres décorés dans lesquels les Arabes servent le thé à la menthe. La conversation a commencé autour de mon amie, de ses visites en tant que conteuse auprès des vieillards de la Communauté juive à la résidence René Hirschler (l'hospice israélite). Très rapidement, Alfred Weil a entraîné la conversation vers ses nombreuses préoccupations, et anecdotes, les vieillards isolés à qui il rendait visite, les repas du troisième âge de la Communauté qu'il organisait et auxquels il participait toujours. Une autre rencontre a été prévue entre

---

<sup>2</sup> Le nom du témoin central de ce livre, celui de ses proches, de certaines personnes mises en cause et les toponymes à proximité de la maison de son enfance et de celle où je l'ai rencontré ont été changés.

<sup>3</sup> Les mots suivis d'un astérisque figurent dans le glossaire placé en fin d'ouvrage.



lui et moi. J'y ai appris que les parents d' Alfred Weil, nés de l'autre côté du Rhin, dans l'actuel Bade-Wurtemberg, s'étaient installés à Mulhouse- Dornach au début du XX<sup>e</sup> siècle, que son père avait été blessé sous l'uniforme allemand à Verdun, qu'il était boucher. Monsieur Weil m'a paru très préoccupé par les questions d'hygiène et les maladies. Il avait des dons pour certains soins, disait-on. Montrant le portrait photographique de sa femme assise au jardin à côté de lui, une photo qui m'avait l'air récente, il a dit : « Ma femme, si elle m'avait mieux écoutée, elle vivrait encore ». Son ton m'a paru réprobateur, et cela m'a choqué. Sous l'expression du regret, il y avait trop d'autorité pour mon goût. Il m'a raconté deux ou trois histoires drôles, oubliées depuis, et a accepté lors de notre troisième entretien, le 7 décembre 2000, de se laisser enregistrer. Cet entretien a été le dernier avant que ne commence mon travail ethnographique, trois années plus tard. La liste des entretiens, numérotés de 1 à 19, figure à la fin de ce volume, en annexe. Celui-ci a reçu le numéro 1.

J'étais impressionné: d'abord par sa parole ininterrompue, sans que j'aie besoin de l'interroger, sans que je puisse l'interrompre sauf parfois, rapidement, pour manifester une incompréhension, demander une explication, une précision ; ensuite par sa mémoire surprenante, d'évènements survenus depuis le mariage de ses parents, soit plus de quatre-vingt dix ans ; enfin par son style remarquable, poétique, précis, savant, maladroit, autodidacte, son français qui convoquait souvent d'autres langues, l'allemand, et celles que j'ignorais : l'alsacien, que j'entendais dans la bouche de certains adultes autour de moi, et le *yidich* alsacien dont à l'époque j'ignorais l'histoire et même l'existence<sup>4</sup>. Je pensais que le yiddish était la langue des juifs polonais<sup>5</sup>. Assis chez lui au bout de la table du salon, Alfred Weil embarquait sur un flot de paroles qui m'avait fasciné, amusé, effrayé car il ne permettait pas d'exprimer une distance qui eût été un moyen de reprendre souffle au milieu du courant qui emportait l'auditeur. J'avais le sentiment que la présence d'un enquêteur à son côté ne faisait que donner voix à une pensée qui l'habitait jour et nuit, et la nuit davantage encore, puisque c'est la nuit qu'il remplissait ses cahiers, qu'il consultait ou complétait son dictionnaire personnel.

Monsieur Weil était très différent des personnes de mon entourage. Quand il évoquait certain sujets, comme l'importance des règles d'hygiène, ses pouvoirs à

---

<sup>4</sup> Le yidich alsacien est une variété du yiddish occidental, langue aujourd'hui très rare. Vu son importance dans ce livre, j'utiliserai la graphie « yidich » pour distinguer le yidich (occidental) du yiddish (oriental).

<sup>5</sup> L'évolution du judaïsme a été telle que le terme *yiddish* désigne en général la langue et la culture des juifs de l'Europe du Nord-Est, Pologne, Ukraine, Lithuanie, Russie etc... ou de leurs descendants émigrés en Amérique ou en Israël.

diagnostiquer les maladies, des malédictions qui avaient été efficaces, des miracles, ses lectures mystiques, questions toutes liées à la religion dans une acceptation large, son énergie m'avait apeuré. J'y avais alors vu une tentative de prosélytisme religieux. C'était une erreur, une grossière simplification, imputable à mon ignorance de l'existence dans la France contemporaine de pratiques magiques au sein des religions révélées. Par ailleurs des soucis de santé m'ont obligé à interrompre nos contacts après notre troisième rencontre (entretien 1).

Mes ancêtres sont juifs. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils vivaient dans l'est de la France, Alsace, Lorraine ou Champagne (à l'exception d'un arrière grand-père né en France de parents judéo-polonais). Mais de leur univers culturel, rien n'a survécu jusqu'à moi. Trois de mes grands-parents sont nés à Paris ou à Lyon dans des familles embourgeoisées qui avaient abandonné toute pratique religieuse. Seul mon grand-père maternel, Robert Lehmann (1903-1980) est né à Sélestat, dans le Bas-Rhin, et y a vécu jusqu'au début des années 1920. Il a alors définitivement quitté sa ville natale pour poursuivre des études supérieures de commerce à Rouen, avant de se marier à Paris, qui est restée sa résidence jusqu'à sa mort, à l'exception des années de la seconde guerre mondiale. Comme d'autres, mon grand-père a intériorisé sa culture provinciale. Il a continué d'utiliser la langue allemande pour écrire ses contrariétés. Plus tard il a eu plaisir à parler allemand avec moi, l'aîné de ses petits-enfants. Mais le désir unanime de ma famille que j'apprenne l'allemand dès mon entrée en sixième (1965), et de favoriser mes échanges linguistiques, semblait dicté par l'esprit du rapprochement franco-allemand du Général de Gaulle et du chancelier Adenauer. Aucun désir de retour à la culture alsacienne ou judéo-alsacienne n'était perceptible là. Mes parents n'avaient pas reçu la moindre éducation religieuse. Donc, comme je séjournais avec mon frère à l'âge de douze ans chez ma tante <sup>6</sup>, j'écoutais les prières inconnues en me retenant de rire à cause de ces mots bizarres que mes cousines répétaient après leurs parents ...

Quand je me suis installé à Mulhouse, deux décennies plus tard, il a été immédiatement évident que la question de la religion ne tenait pas ici – en Alsace – la même place dans la vie intime et sociale que ... dans la « ceinture rouge », les banlieues populaires de Paris que je quittais ! Au sein de mon parcours professionnel à l'Education

---

<sup>6</sup> Après la seconde guerre mondiale un retour à la religion juive est apparu chez certains membres de ma famille.

nationale, je ne pouvais pas rencontrer de professeurs de religion ailleurs qu'en Alsace-Moselle. Si nous étions restés, ma femme et moi, « à l'intérieur », « en vieille France », au lieu de venir vivre à Mulhouse, nous n'aurions pas eu à demander à l'école publique une dispense de l'enseignement religieux pour notre enfant. Je connaissais ce système seulement parce que j'avais séjourné plusieurs fois dans des familles et des lycées allemands.

Enfin, en novembre 2003, je débutais une enquête ethnographique, avec l'idée de reprendre une collecte semblable à celle de Muriel Klein-Zolty, mais moins ambitieuse et centrée sur Mulhouse. J'avais entrepris d'étudier l'ethnologie à Strasbourg et mon projet était donc désormais cadré par l'institution universitaire. J'avais décidé de me limiter à des informateurs juifs d'Alsace ayant une mémoire antérieure à 1940. Mon souci était de simplifier le cadre social de mon enquête, qui me semblait assez stable jusqu'à l'invasion nazie. J'eus rapidement quelques noms de personnes susceptibles de se souvenir d'histoires humoristiques juives à Mulhouse, dont celui de Monsieur Weil. Rapidement aussi des premières déceptions. Soit des personnes aimables, prêtes à parler de leur jeunesse, mais incapables de se rappeler telles histoires juives, soit des personnes méfiantes à l'idée de me rencontrer, soit enfin – et ce cas est peut-être la conjonction des deux précédents, des personnes pour qui la mémoire juive se confondait avec la souffrance et qui m'ont apparu comme ayant refoulé l'humour juif. Il m'est donc devenu urgent de retourner chez Monsieur Weil, qui m'a accueilli avec le même empressement que trois années plus tôt ! Peu après ces retrouvailles, les difficultés se sont aplanies, j'ai rencontré d'autres témoins plus proches d'Alfred Weil que les premiers ; ma collecte s'est ainsi développée pour atteindre, au printemps 2004, une centaine d'anecdotes... dont la moitié provient du seul Monsieur Weil.

Nous verrons dans la suite de ce livre, comment l'enquête et mon travail se sont poursuivis. J'ai rédigé un mémoire sur les anecdotes juives en Alsace. Puis mon enquête a repris, avec d'autres thématiques, d'octobre 2004 à janvier 2005. Sa santé se dégradant, Alfred Weil a quitté son domicile pour s'installer à « l'hospice israélite » où je lui ai rendu des visites plus espacées, sans magnétophone mais avec un carnet de notes, de l'été 2005 jusqu'à sa mort en avril 2006.



## Chapitre 2

### Le judaïsme alsacien : histoire, sociologie, légende, clichés

L'Alsace est une région désormais française et fière de son particularisme. Au moins en ce qui concerne le monde de l'édition, puisqu'il existe un terme spécifique pour désigner les publications régionalistes : *les Alsatiques*. Terme sans équivalent dans d'autres parties de la France. *Judaïsme* est aussi une abondante étiquette de rayonnages de librairie. Qui ne correspond à aucune entité géographique. A l'intersection des deux collections, *le judaïsme alsacien*, correspond un métrage linéaire de documents suffisant pour les longues soirées d'hiver. Mais si, par comparaison, on pense à d'autres peuples sans terre, les roms, gitans ou plus mystérieux, mais présents en Alsace, les Jenisches arrivés d'Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle, la bibliographie est beaucoup plus réduite. Pourquoi donc ? Ces peuples ont pourtant d'importants points communs : arrivés depuis des siècles, minoritaires dans l'Europe chrétienne dont ils ne partagent pas la religion<sup>7</sup>, endogames, méprisés et régulièrement interdits de résidence ou persécutés, cultivant leur identité culturelle. Ils figurent dans les textes anciens, mythes, contes, légendes et dans la littérature moderne. La musique s'abreuve aux sources manouche ou klezmer. Mais les intellectuels, les savants, les scientifiques se préoccupent beaucoup plus des juifs que des roms. Pourquoi ? Ecartons le lien particulier de la religion chrétienne aux juifs, qui a eu une importance historique considérable. Il perd de l'importance à l'époque contemporaine en Occident, puisque l'antisémitisme moderne se fonde sur un discours pseudo-rationalisant et irréligieux. Il nous reste deux explications déterminantes et liées. Alors qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle s'opère un tournant dans la culture juive européenne, appelé Haskalah\*, porté par des valeurs semblables au mouvement des Lumières, que le XIX<sup>e</sup> siècle va connaître des bouleversements sociaux, culturels, économiques, religieux, démographiques dans la vie juive, d'un bout à l'autre de l'Europe à des degrés divers, rien de semblable ne survient à la même époque chez les roms à ma connaissance. C'est plus tard, par le développement du trafic automobile, le bouleversement du commerce, l'intervention croissante des états, et les persécutions qu'ils organisent ou qu'ils laissent faire au long du XX<sup>e</sup> siècle, que le mode de vie rom est ébranlé. La Haskalah\* est un

---

<sup>7</sup> La relation aux morts chez les Manouches d'Auvergne, selon Williams (1993) est fondée sur la destruction de presque tous les biens du défunt et le silence rituel - des interdits au sens propres - ainsi que l'évitement de lieux liés au disparu. Ces pratiques caractéristiques ont changé à partir des années 1980.

mouvement d'idées inséparable de l'écriture. Comme Luther l'avait fait, Mendelssohn a traduit la Bible en allemand. Il a ainsi initié une réforme religieuse, doublé d'une réforme culturelle qui passait par l'abandon de la langue juive vulgaire. Pour conclure, c'est par leurs pratiques linguistique et scripturale, que les juifs sont entrés dans la modernité. Parce qu'ils avaient une culture orale<sup>8</sup>, et pour d'autres raisons qui n'entrent pas dans le champ de mes connaissances, les roms ont conservé leur mépris des populations majoritaires voisines, leur culture a résisté davantage (un siècle au moins) et ils se sont soustraits au regard scientifique.

La sécularisation de la vie juive initiée par la Haskalah a sapé une des bases du particularisme juif. Aujourd'hui on peut se vivre comme juif (se déclarer juif) sans être religieux. C'était impensable avant cette réforme. Cette abstraction de la vie juive contemporaine, qui ne peut être définie ni par l'appartenance géographique ou nationale, ni par l'appartenance sociale, ni par une langue, ni par une religion aux dires de beaucoup de juifs, est source d'une idéalisation rétrograde de la vie juive qui abonde dans la littérature du judaïsme. Le juif alsacien du début du XIX<sup>e</sup> siècle – il faudrait parler du juif de l'Est de la France pour être exhaustif, le juif ashkenaze\*, celui qui parlait le yidich\* – est une entité plus facile à décrire, du moins de loin car il faisait partie d'un groupe moins différencié. Cette tentation romantique étant pointée, essayons de décrire objectivement l'histoire du judaïsme en Alsace.

La présence juive en Rhénanie est attestée depuis le haut Moyen-Age. Des persécutions, massacres et expulsions touchent les villes au XIV<sup>e</sup> siècle. Mais, à la différence de la France déjà dotée d'un pouvoir royal centralisé, il n'y a pas eu d'expulsion générale des juifs dans le Saint-Empire. Ils ont été exclus de nombreuses villes d'Alsace, Strasbourg, Colmar, Mulhouse, mais ils ont eu le droit de résider dans diverses localités. Ils étaient acceptés, en Haute Alsace, dans des gros bourgs, soit à proximité de Mulhouse (Rixheim) et de Colmar (Wintzenheim), soit le long de la frontière suisse (Durmenach, Hegenheim), car la résidence leur était également interdite à Bâle. En Basse-Alsace, des dizaines de villages abritaient des communautés de taille plus réduite. L'Alsace, assemblage d'unités territoriales hétéroclites comme c'était le cas dans tout le Saint-Empire romain germanique, a été rattachée au royaume de France sous Louis

---

<sup>8</sup> Pour reprendre la terminologie de J. Goody, nous appelons *culture orale*, la culture d'un groupe qui ignore l'écriture. Dans les sociétés d'écriture, l'oral garde une grande importance : c'est la sphère de l'*oralité*.

XIV à partir du traité de Westphalie. Mais ce rattachement n'a guère affecté les règles en vigueur précédemment, en particulier sur les questions de résidence et les discriminations concernant les juifs. Cependant le pouvoir royal belliqueux a favorisé les juifs, ou au moins certains d'entre eux, qui avaient quasiment le monopole de la « remonte » autrement dit de la fourniture des chevaux à l'armée.

Le « Dénombrement des Juifs d'Alsace » ordonné par l'Autorité royale en 1784 indique 3913 familles tolérées, soit 19624 personnes (Philippe, 1989, p. 97) auxquelles il faut rajouter sans doute entre 2500 et 3000 personnes non admises à résidence et donc non recensées <sup>9</sup>. Dans leur quasi-totalité il s'agit d'une population pauvre qui assure des fonctions de petits intermédiaires. La Révolution française a provoqué un changement profond pour les juifs en Alsace, par l'accès à la citoyenneté, ou émancipation. Ils ont pu désormais s'installer dans les villes, y compris à Mulhouse, petite république calviniste indépendante de la France et liée à la Suisse, qui a accueilli catholiques et juifs à compter de son rattachement à la France en 1798. Les juifs y participent à l'essor rapide de la ville. Les conséquences économiques et dans le mode de vie des juifs sont profondes et s'étalent au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier en Alsace, où les juifs étaient plus nombreux, plus pauvres et plus religieux que dans les autres régions françaises (les autres principaux foyers juifs en France étaient celui du Sud-Ouest, avec ses juifs bordelais dits portugais, et la région d'Avignon, avec « les juifs du Pape »). En raison des changements bénéfiques, obtenus contre l'hostilité des forces politiques locales, la population juive alsacienne éprouvera un profond attachement à la France et à ses valeurs républicaines.

Mulhouse qui compte 173 juifs dès 1808, en compte 1940 en 1866 (Hirschler, 1938) <sup>10</sup> et 2466 en 1900 (Schnurmann, 1935). Ce chiffre constitue un maximum pour un demi-siècle. Mais le pourcentage de la population juive dans la ville en pleine croissance, n'a guère varié. Paris, dont les juifs étaient pratiquement absents depuis la fin du Moyen Age, comptait 2600 juifs sous le premier empire et 30000 en 1870, dont une grande partie immigrée d'Alsace (Benbassa, 2000). Même multiplication, mêmes causes : natalité rurale encore assez élevée, évolution économique défavorable des campagnes, essor du commerce et de l'industrie urbaines, associés à l'image positive de la France. Mes

---

<sup>9</sup> Nous voyons sur ce premier exemple de données statistiques une source de difficultés. Ici nous devons tenir compte d'un choix politique opéré lors du recensement de 1784. Toutes les données chiffrées sont dépendantes, d'abord des choix de l'enquêteur, ensuite de ceux des sujets de l'enquête.

<sup>10</sup> La plaquette imprimée du rabbin Hirschler a été condensée et complétée en 2002 par un document de 4 pages de l'actuel rabbin Elie Hayoun, « La communauté juive de Mulhouse ».

ancêtres paternels ont quitté l'Alsace ou la Moselle au milieu du siècle pour devenir commerçants textiles à Rouen, Lyon, Paris.

Le rattachement de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine au Reich allemand met fin à cette époque politique. Il provoque un nouvel exil juif vers la France, plus marqué que dans l'ensemble de la population des régions annexées, qui prolonge le mouvement déjà constaté au cours du siècle. A l'inverse, de nombreux Allemands, et parmi eux des juifs, s'installent en Alsace. Majoritairement les immigrants juifs allemands sont des gens cultivés et libéraux, qui choisissent les grandes villes. Mais la naissance de l'antisémitisme moderne, à la même époque, et ses effets dramatiques - pogromes et mesures ségrégatives - dans l'Europe de l'Est à partir de 1881, entraînent un fort mouvement d'immigration juive qui se poursuivra jusqu'à la deuxième guerre mondiale, dans les principales villes alsaciennes. L'évolution économique, culturelle et linguistique a déjà intégré la population juive autochtone qui s'est transformée en une classe moyenne peu préoccupée de valeurs spirituelles. Ces nouveaux arrivants créent un nouveau prolétariat, grossissent les rangs des indigents ou reprennent leurs métiers d'artisans manuels. Ils sont généralement très mal acceptés par les nouveaux petits-bourgeois juifs qui les accusent de susciter par leur misère et la grossièreté de leurs mœurs et de leur langue un renouveau de *risches*\*.

Les communautés juives en Alsace au premier XIX<sup>e</sup> siècle - dont les descriptions détaillées apparaissent dans les publications de F. Raphaël, comme par exemple la troisième partie de (Epp, Lienhard, Raphaël, 1992) - sont dans l'ensemble villageoises et pauvres. Les hommes occupent des emplois d'intermédiaires, marchands itinérants, colporteurs ou marchands de bestiaux, vaches et chevaux. Ils ne possèdent pas de terre et pratiquent la vente à crédit. Les femmes s'occupent de leurs enfants et de leur maison. La religion occupe une place essentielle. Elle rythme le temps de la communauté, créant une coupure avec le monde chrétien environnant. Les mariages sont arrangés par les familles à l'aide d'un *schadchen*\*, spécialiste des rencontres. On respecte la *cachérouit*\*<sup>11</sup> et le sabbat\* (*schawes*\*) deux piliers de la marginalité sociale juive par rapport au groupe dominant. Le monde juif est tourné vers l'intérieur. Il se déploie dans la maison – avec sa cuisine particulière - dans la synagogue et à l'auberge. Son rythme est celui de la semaine

---

<sup>11</sup> Cette définition n'a de sens que du point de vue de ceux qui se considèrent comme les garants des règles communautaires. Des juifs ont épousé à cette époque des femmes chrétiennes. Mais pour les orthodoxes, les enfants de cette union ne seront pas juifs. Le judaïsme est une religion de la pratique beaucoup plus que de la croyance. En ce sens être juif non pratiquant est contradictoire ou aberrant. Un juif se reconnaît à ce qu'il agit en juif. C'est ce discours qu'on retrouvera dans la bouche d'Alfred Weil – un discours catégorique qui masque des contradictions.



juive, avec le repos obligé du sabbat, du calendrier juif et ses fêtes. La communauté juive est une institution dirigée par une oligarchie ; les notables vénérables élisent son chef, le *parnos\**. Mais c'est la religion qui assure sa cohésion. L'essentiel des activités de la communauté est lié à la religion : elle y emploie le rabbin (*rébe\**), le bedeau (*schammes\**) et le chantre (*chassen\**). Elle entretient le bain rituel (*mikvé\**). Dans les villes, la communauté crée et gère des œuvres charitables ou l'hospice des vieillards. Ainsi à Mulhouse l'hôpital israélite est construit en 1862 et la société de bienfaisance l'Abri est fondée en 1911 ; ces nouvelles institutions modernes sont signes d'une transformation sociale et culturelle : la *tsedaka\**, qui obligeait le chef de famille à donner l'hospitalité au *schnorrer\** de passage, ne remplit plus sa fonction. Le pouvoir juridique du rabbin, arbitre des conflits internes, est concurrencé par les juridictions nationales françaises ou allemandes.

Cette description sommaire de la vie juive vaut ce qu'elle vaut : elle masque des contradictions, des différences synchroniques et les changements diachroniques. On pourrait parler de Cerf-Beer de Medelsheim (1726-1794), le syndic des Juifs d'Alsace, l'artisan de l'émancipation de ses coreligionnaires et dire avec Renée Neher-Bernheim « Il n'y a pas de conscience de groupe sans grande figure à respecter » (Neher-Bernheim, 1975, p. 47). On pourrait ajouter que son portrait trône à l'hospice israélite Elisa, près de Strasbourg, qui porte le nom d'une de ses descendantes, Elisa Ratisbonne, épouse de son cousin Max Cerf-Beer, colonel, député de Wissembourg, homme de lettres, président du Consistoire israélite... On pourrait ajouter que Marc François Jérôme baron de Wolff, général d'Empire, était le fils de Minette, elle-même fille de Cerf-Beer de Medelsheim, qu'il avait reçu le prénom (à peine différent) de *Marx* à sa naissance, et qu'il s'était converti au catholicisme. On devrait y ajouter que les « juifs d'Alsace » après quelques dizaines d'années d'émancipation disparaissent (dans leur propre vocabulaire) et qu'ils deviennent (eux et leurs descendants) des « Israélites français ». On peut dire que le processus de sécularisation a sans cesse modifié les *règles*<sup>12</sup> de « la vie juive ».

Il convient donc de ne pas attacher trop d'importance à une description générale des habitudes, qui seraient elles aussi des règles. Elles n'ont ici d'autre rôle que d'introduire ce qui viendra : la *pratique* de parole d'Alfred Weil.

---

<sup>12</sup> On peut enfin dire que le mot *règle* (ou le mot *loi*) dissimule des concepts différents :  
- la règle, la loi, comme norme statistique  
- la règle, la loi, comme théorisation d'une étude scientifique  
- la règle, la loi, comme énoncé de type juridique.

Les rapports entre les juifs et leurs voisins sont ambigus. Avec la Révolution française, une histoire séculaire marquée par les brimades et des phases de persécutions cède progressivement le pas. Les juifs d'Alsace accèdent à la citoyenneté, et progressivement ils vont entrer dans la modernité, sortir de la misère et établir des relations plus sereines, mais contrastées, avec les populations locales. Une ultime émeute anti-juive a lieu en 1848 à Durmenach, sur fond de crise agricole. Le siècle est perçu dans la littérature comme l'âge d'or du judaïsme rural alsacien, dans des œuvres comme celles d'Erckmann-Chatrian, d'Alexandre Weill, de Stauben ou de L. Cahun. En raison de la baisse de la mortalité, la population juive augmente considérablement. Nous voyons donc deux mouvements de même origine et contradictoires : le développement quantitatif et l'épanouissement provoqué par la disparition de la ségrégation d'une part, l'effacement des valeurs traditionnelles pré-modernes consécutives à l'embourgeoisement progressif de l'autre. La nostalgie de cette époque, sensible dans les travaux de F. Raphaël et les propos de certains de nos informateurs d'origine rurale<sup>13</sup>, ne doit pas faire oublier les contradictions internes, celle du judaïsme rural contre le judaïsme embourgeoisé déjà évoquée<sup>14</sup>, et celle - très sensible encore dans la mémoire de nos informateurs dont les familles ont immigré en Alsace au début du XX<sup>e</sup> siècle - du conflit de classe et l'antagonisme culturel qui a opposé les juifs alsaciens et les nouveaux venus de l'Est<sup>15</sup>. La fin du XIX<sup>e</sup> siècle est marquée par l'annexion de l'Alsace au nouveau Reich allemand et par une profonde crise agricole. Ces deux facteurs politiques et économiques accroissent l'émigration juive vers la Vieille-France. Les commerçants et industriels du textile qui ont leurs approvisionnements ou leurs débouchés en France sont tentés par l'émigration ; les marchands de grains ou de bestiaux, dont l'activité financière est remise en cause par l'apparition des caisses de crédit coopératif (sous l'impulsion de Raiffeisen dans le pays de Bade voisin, puis sur l'autre rive du Rhin en 1882, où il subsistera sous le nom de Crédit mutuel) ne peuvent faire face.

---

<sup>13</sup> Cette nostalgie se construit en deux temps. D'abord, on idéalise le judaïsme alsacien de l'enfance ou des générations précédentes. Une dame proche de Monsieur Weil (Madame Picard) se confond en louanges sur la sœur de Ribeauvillé (une religieuse) qui œuvrait dans l'école de son bourg natal, si gentille avec les enfants juifs. F. Raphaël (1975 b, p. 259) écrit que « ce judaïsme... a un sens profond de la hefrüsse (= chafrüsse\*) (communauté chaude et vivante) ». Une telle généralité, marquée par l'emploi de termes collectifs (judaïsme, communauté) masque nécessairement les conflits internes ou externes. Ensuite, on relie ce passé lissé au présent : « Et aujourd'hui encore l'unique couple de telle ou telle ancienne communauté se rend chaque sabbat dans la synagogue glacée pour y prier et afin qu'elle ne soit pas *délaissée*. » (ibid. p. 259)

<sup>14</sup> L'écrivain Claude Vigée, né dans la bourgade de Bischwiller en 1920, oppose la figure positive de son aïeul Léopold déraciné de son village, aux autres membres de sa famille, commerçants embourgeoisés, et religieusement incultes (Vigée, 1994).

<sup>15</sup> voir l'article de Raphaël, 1975 a ; également celui de J. Daltroff, « 1871-1918 : en Alsace, l'accueil contrasté des Juifs venus d'ailleurs » in, Raphaël, 2001.

Arrêtons nous davantage sur les juifs à Mulhouse dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, puisque c'est l'époque où la famille d'Alfred Weil va s'y installer et celle de sa naissance. Mulhouse, ancienne petite république protestante indépendante liée politiquement à Bâle est devenue après son annexion en 1798 à la France révolutionnaire, « la ville aux cent cheminées », « la Manchester française ». De fait les manufacturiers protestants ont su tirer un énorme profit de cette révolution politique. Entre le rattachement et la guerre franco-prussienne, la population de la ville a pratiquement décuplé, comptant plus de 60 000 habitants en 1870, selon (Livet & Oberlé, 1977). Malgré le départ de plusieurs milliers d' « optants pour la France » après le traité de Francfort ainsi que le transfert d'entreprises, et la perte de nombreux jeunes hommes avant chaque levée de recrues dans les années suivantes, l'expansion économique et l'expansion démographique (provoquée par l'accroissement naturel, l'exode rural et l'immigration cumulées) reprennent et continuent sous la période allemande. La ville compte, selon le recensement de 1893, 78892 habitants dont 2132 juifs. En 1905 un cinquième de la population est composée d'immigrés allemands (Vieux-Allemands). A partir de cette date, la progression ralentit sensiblement. La population atteindra 105 000 habitants en 1914 avec le rattachement de Dornach, commune adjacente qui a partagé l'histoire industrielle de sa voisine et compte alors 11 000 habitants. Les pertes de population liées à la première guerre mondiale, à la récession économique qui domine presque toute l'entre-deux guerres, et à la seconde guerre mondiale, ne seront pas compensées avant la deuxième moitié du siècle précédent. La population mulhousienne compte actuellement environ 110 000 habitants. Revenons à l'évolution politique : Mulhouse ne profite pas comme Strasbourg des faveurs de l'Etat allemand. On ne lui pardonne guère à Berlin après 1871, l'attitude « protestataire » de sa population encore soudée derrière le patronat protestant dont les intérêts économiques sont liés à la France. Pourtant la situation politique y évolue. Les catholiques, depuis longtemps majoritaires dans la population de la ville, vont se doter d'organisations et vont faire entendre leur voix. Certains de leurs dirigeants ont compris que c'était le meilleur moyen de contrer les tendances socialistes des ouvriers catholiques.

Les juifs des villes d'Alsace, comme l'analyse le travail de Schnurmann<sup>16</sup> (Schnurmann, 1931) font surtout partie des classes moyennes. Ils sont majoritairement

---

<sup>16</sup> Ervin Schnurmann, juriste, lié aux juifs traditionnalistes, a publié un riche travail sur la population juive en Alsace en 1931. Il s'appuie sur les statistiques officielles allemandes qui enregistraient les déclarations sur l'appartenance confessionnelle. En 1925 l'introduction du code civil français supprime le droit d'enquête

commerçants (le secteur compte 7127 personnes juives en Alsace-Lorraine selon le recensement de 1907 ) ou artisans. Parmi eux, les bouchers sont surreprésentés. Le recensement de 1907 compte pour l'Alsace-Lorraine 815 personnes travaillant dans la boucherie contre 98 dans la boulangerie. Ceci est l'héritage des marchands de bestiaux juifs des siècles précédents. L'administration, l'enseignement, comptent surtout des juifs venus d'Allemagne. Comme une partie des rabbins, progressivement formés au Hildesheimer Seminar de Berlin.

L'évolution sociale et culturelle a provoqué un déclin des pratiques religieuses juives. Entre 1867 et 1897, les principales synagogues d'Alsace s'équipent d'orgues ; il s'agit d'une réforme venue d'Allemagne inspirée du culte de l'église chrétienne réformée, sous l'impulsion d'un rabbinat dit « conservateur ». En réaction à cette réforme se crée la communauté traditionnelle (orthodoxe) Ez-Hayim de Strasbourg, liée à la tendance orthodoxe allemande. L'orthodoxie juive allemande est une tendance fondée par le rabbin francfortois Salomon Hirsch (1808-1888), réagissant à la réforme ouverte par Mendelssohn. De même, à Mulhouse les orthodoxes francophiles se regroupent dans la CISTO <sup>17</sup>, dont le docteur Ernest Meyer (mort en 1942) sera un des dirigeants <sup>18</sup>. A l'opposé, un mouvement libéral apparaît avec Ginzburger, rabbin à Soultz puis à Guebwiller dans le Haut-Rhin. Ces trois tendances (orthodoxe, conservatrice, libérale) se distinguent dans leur attitude par rapport au code rituel incontesté avant la Haskala\*, le *Choul'han Aroukh*. Les libéraux le rejettent franchement, les orthodoxes s'accrochent en particulier à ce qui en est le plus visible, spectaculaire ; entre eux, la majorité conservatrice accepte des évolutions dans les manifestations cultuelles, comme l'introduction de l'orgue. Mais il faut être conscient qu'il y a, parmi les juifs alsaciens qui choisissent majoritairement des candidats conservateurs au poste de rabbin contre des candidats libéraux, nombre de gens très peu pieux. Mordechai Breuer parle, à propos du conservatisme du judaïsme allemand, du « phénomène largement répandu de la piété diffuse dans le milieu, religiosité de façade soumise à des facteurs sociaux » ou encore de « piété communautaire » qui tend à « appliquer une double mesure au judaïsme privé et

---

administrative sur la religion. Seul l'office de Mulhouse continue à interroger cette question. Ensuite sur les recensements quinquennaux la réponse à la question de la religion est facultative ; 10 % de la population strasbourgeoise n'a pas répondu à cette question en 1926 et en 1931.

<sup>17</sup> CISTO, communauté israélite de stricte observance ; à noter qu'il s'agit d'un acronyme français. D'autres CISTO ont existé en France.

<sup>18</sup> Ces orthodoxes ont un discours nataliste qui a inspiré l'œuvre d'E. Schnurmann. Il compare et déplore la régression démographique juive alsacienne de son temps avec l'expansion au siècle précédent ou avec la situation d'autres populations juives. Il publie aussi des chiffres comparatistes sur la faible criminalité juive.

public » (M. Breuer, 1994). L'évolution sociale en Allemagne ou en Alsace est telle que les immigrants juifs orientaux ont bien du mal à distinguer une différence parmi ces trois tendances, qui pour eux sont toutes éloignées de leurs propres pratiques religieuses. En France et en Allemagne, l'étude des textes religieux a massivement disparu, en même temps que les écoles (*yeshivot\**) où les juifs pratiquaient cette étude. Cette coupure justifie qu'on appelle plutôt les « orthodoxes » des « néo-orthodoxes ». On comprend ainsi que ces immigrants orientaux pratiquent séparément leur culte et aient une vie sociale distincte jusqu'en 1940, en raison de l'incompréhension tenace entre les *Jeckes*<sup>19</sup> autochtones et les immigrants *Polak*<sup>\*20</sup>, laquelle dépasse largement les différences religieuses. Les nouveaux venus juifs d'Allemagne sont eux aussi suspects et le mot *aschkenas\** prend un sens péjoratif. Ces divisions entre juifs sont contemporaines des tensions sociales en France comme en Allemagne, de la naissance de l'antisémitisme moderne qui envahit l'Europe depuis « Les protocoles des sages de Sion », faux document juif fabriqué sans doute par la police tsariste et référence favorite des accusations antisémites, jusqu'à l'affaire Dreyfus. Dans ce climat chauvin, le sionisme a eu un écho limité en Alsace avant la seconde guerre mondiale.

Dornach, attachée au royaume de France par le traité de Westphalie (1648), a eu une histoire distincte de Mulhouse, puisque celle-ci était jusqu'en 1798, une entité indépendante. Comme d'autres bourgades proches de Mulhouse, Dornach a abrité une petite communauté juive. On y comptait 11 familles, soit 57 Juifs, en 1784.<sup>21</sup> La synagogue aujourd'hui fermée y a été édifée au XIX<sup>e</sup> siècle, en signe de l'expansion et de l'ambition de la communauté et d'un bourg qui s'urbanisait et s'industrialisait au rythme de sa dynamique voisine. C. Bloch, rabbin de Dornach dès l'enfance d'Alfred Weil et

---

<sup>19</sup> Jecke, terme yiddish créé par les juifs d'Europe de l'Est pour désigner par métonymie les juifs assimilés qui s'habillent en veste (*Jecke*) en particulier les juifs allemands ou alsaciens, et ont abandonné le caftan. Il n'a pas disparu comme en témoigne cette blague juive israélienne : « La moquerie la plus fréquente vise les Juifs allemands, appelés les Jeckes. Jecke (-s, au pluriel) provient de Jacke, (la veste) et désigne à l'origine le Juif qui est passé du caftan des Juifs orientaux orthodoxes au costume occidental. En parlant du Jecke on se moque de son sentiment allemand, son absence de manières talmudiques et de connaissances juives, son incapacité au commerce.

-Quelle est la différence entre un Jecke et une jeune fille vierge ?

-Un Jecke reste un Jecke. »

Traduit de (Landmann, 2003, p. 246)

<sup>20</sup> Polack, terme qui désigne les immigrants juifs polonais ; très péjoratif en général. L'injure la plus courante était « Dräck Polak », qui signifie « sale Polak ». Plus subtile l'expression « Polak, chéhye, wie ès dai link Ohr ? », c'est-à-dire « Polack, que Dieu te prête vie, où est ton oreille gauche ? » fait allusion à la maladresse prêtée à un juif polonais. On lui demandait où était son oreille gauche, et il fit passer sa main droite par-dessus sa tête pour toucher son oreille gauche. Cette érudition dont les Juifs polonais font montre, non sans ostentation, apparaît aux nantis ignorants comme la contrepartie de la crasse (Raphaël, op.cit. p. 214).

<sup>21</sup> Selon le « Dénombrement général des Juifs d'Alsace » ordonné par le gouvernement du roi Louis XVI, dont des extraits copiés sont visibles aux Archives municipales à Mulhouse.

jusqu'à l'invasion nazie, était proche de la CISTO <sup>22</sup> et collectait des fonds pour le foyer juif en Palestine. La synagogue eut sa toiture endommagée par des tirs en 1914. Avec l'argent des dommages de guerre, on préféra aménager un oratoire, au rez-de-chaussée de la maison communautaire voisine. Cela correspondait à la sécularisation de la vie juive, et de plus Dornach avait été absorbée administrativement par Mulhouse en juin 1914. La commune propriétaire n'avait pas de raison d'entretenir deux grandes synagogues. « La petite synagogue de Dornach, demeurée en activité, assure également des offices le Sabbath et les Fêtes » affirmait en 2002 un bulletin édité par le rabbin mulhousien E. Hayoun, intitulé *La Communauté juive de Mulhouse* <sup>23</sup>, dont nous avons tiré quelques autres renseignements. Par « petite synagogue », il faut donc entendre l'oratoire, la maison communautaire. Cette pratique ne recouvre plus depuis la Libération une réalité géographique. Dornach est alors devenue une communauté traditionaliste officieuse, qui s'est perpétuée par le choix de quelques juifs mulhousiens de marcher pour assister aux offices du sabbat<sup>24</sup>. Mais ceci n'a pas été écrit dans le bulletin communautaire de Mulhouse.

Nous reparlerons de l'histoire juive à Mulhouse entre les deux guerres et après guerre, en commentant les propos d'Alfred Weil.

---

<sup>22</sup> CISTO : acronyme de Communauté israélite de stricte observance.

<sup>23</sup> Le mot *communauté* a une charge affective pour les juifs ; il est souvent abrégé en *Com.* Ce mot désigne en général un groupe dont les membres se reconnaissent des intérêts communs. Précisément l'appartenance à la communauté juive locale est une adhésion annuelle, non seulement symbolique, mais aussi financière. J'ai entendu des Mulhousiens se reconnaître comme juifs, tout en précisant « Je ne paie plus depuis longtemps ma cotisation à la Com. ! »

<sup>24</sup> Par respect de l'interdiction de se déplacer en véhicule pendant le sabbat. Trois kilomètres séparent les centres de Mulhouse et de Dornach.

## Chapitre 3

### Avant le corpus de l'enquête

Il m'aura fallu six années depuis la première rencontre pour commencer à trouver une écriture ethnographique qui rende compte de mon expérience auprès d'Alfred Weil. C'est bien peu si l'on considère que l'idée de recueillir ses récits ne m'est venue que trois années après l'avoir rencontré en 2000 alors qu'il était âgé de 91 ans. Je peux faire l'hypothèse – très subjective – que ma première courte expérience a été suffisamment *incroyable* pour que je m'éloigne de lui pendant trois ans, jusqu'à, d'une part, que je puisse commencer à me construire les outils et le cadre d'études nécessaires, d'autre part, que j'entreprenne un travail sur moi-même qui me permette en particulier de gérer les émotions provoquées par notre *collaboration*. L'idée même de collaboration, m'étonne à l'instant où elle surgit dans ma pensée. Jusqu'à la rédaction du premier texte où il était question des récits humoristiques d'Alfred Weil en septembre 2004, j'ai eu le sentiment de ne pas pouvoir interférer dans ses paroles. Les mois suivants ont été les plus abondants, mais aussi les plus conflictuels. Dans la dernière période, où Alfred Weil très affaibli avait dû quitter sa maison, je considérais que l'enquête était close et que je venais le voir à l'hospice israélite par sollicitude. De fait je contrôlais nos rapports et j'obtenais beaucoup plus de réponses à mes questions que jamais auparavant. C'est lors de notre ultime entretien avant sa mort, au printemps de cette année 2006, que le grand bavard m'a laissé comprendre ce qu'il me restait à faire : me débrouiller tout seul avec ce qu'il m'avait raconté pour en faire un livre. Sans en faire une autobiographie dont il ne voulait pas. Ce refus clairement énoncé à un éditeur est une des raisons des changements de noms auxquels j'ai procédé.

Mais de qui, de quoi s'agit-il ? Des récits d'un bavard ! « *Der Weil isch e schmüeser\* !* » (Le Weil est un bavard) a-t-il dit de lui-même en yidich alsacien à Freddy Raphaël au cours d'une conversation où je participais (entretien 5). Il s'est bien souvent décrit comme un parleur, un bavard ... qu'on n'écoute pas. Mais il ne voulait pas forcément signifier que ses propos étaient des *schmüs perjendes\** « paroles pour ne rien dire ». Parce qu'il avait des choses à dire que ses auditeurs ne voulaient pas entendre. Des vérités peu amènes, jugements, avertissements. Certaines de ses paroles, régulièrement au cours de sa vie pendant des dizaines d'années, lui venaient directement de Dieu, me disait-il. La comparaison avec les maîtres hassidiques, c'est-à-dire la mystique juive ashkenaze\*

des temps modernes, vient tôt ou tard. Je préfère qu'elle vienne immédiatement car nous n'en ferons pas le tour si vite.

Les ressemblances : Alfred Weil n'avait pas reçu une grande instruction religieuse. La cérémonie pour sa bar-mitsva\* lui avait valu les compliments du rabbin ... pour sa jolie voix, manière gentille de marquer les limites de sa lecture de la *paracha*\*. Ce n'était pas un érudit, ni un notable. Il critiquait la plupart des rabbins et des notables juifs de son entourage. Il possédait une grande vitalité, qui s'exprimait dans son art oratoire et souvent dans sa joie. Il avait des dons de guérisseur. Dieu lui a prouvé plusieurs fois son amour et sa protection miraculeuse. Il parlait « Il prêche, il prêche ! » répétait-il , en reprenant les mots des gens qu'il agaçait.

Les différences : Alfred Weil répétait des critiques acerbes et impuissantes contre les transgressions de la loi juive. Il valorisait le respect du rituel, en particulier, la *schechita*\*, les rituels alimentaires et domestiques. Son discours était alors amer. Monsieur Weil avait souvent le sentiment de parler en pure perte. Son discours avait alors une tonalité réactionnaire. Il est clair qu'il n'a pas fait école. Il n'y a pas du reste - et c'est là l'élément décisif - de *groupe* hassidique à Mulhouse et il n'y en avait pas davantage au temps de sa jeunesse. Monsieur Weil n'a donc jamais eu de pratiques rituelles favorisant le contact avec Dieu, telle le *mitsve-tants*<sup>25</sup>, danse mystique pratiquée lors des noces dans des groupes hassidiques, comme il en subsiste en particulier à New-York et à Jérusalem.

La question qui m'importe ici est celle de nos rapports mutuels. À deux reprises, automne 2003 et automne 2004, j'ai été l'écouter une fois par semaine pendant une, deux ou trois heures. Me contraignant ensuite à un dépouillement rigoureux des paroles enregistrées, complété à partir de mes souvenirs ou notes. Il entraînait là une part de fascination pour ce vieillard intarissable. Les rapports n'étaient pas faciles, à cause de son autoritarisme, de ses fâcheries incompréhensibles ou parfois de l'ennui provoqué par l'accumulation d'anecdotes sur des entorses aux règles juives. Réciproquement il est possible qu'il y ait eu de sa part une sorte de fascination pour mon entêtement à venir l'écouter et le questionner, moi qui n'étais pas juif (moi qui n'étais plus juif). En tout cas une curiosité à l'égard de ma démarche. N'étant pas juif, je ne pouvais pas être son adversaire. Les règles de la vie juive ne s'appliquaient pas à moi. J'ai parlé rapidement à Alfred Weil de mes ancêtres juifs et de mon acculturation, issue de celle des générations qui m'ont précédé. Mon interlocuteur a senti que j'étais dans une attitude de proximité

---

<sup>25</sup> Mitsve-tants : y. La « danse du commandement dernier » ; v. Baumgarten, 2003 b.



bienveillante. Il m'a dit : « Je ne veux pas vous convertir », un signe qu'il ne me considérait pas comme juif. Sans doute la réalité a été plus complexe que ce que j'en dis ici en introduction.

Moi qui suis l'auteur de cette étude, j'en suis également un acteur incontournable. Parce que ces rencontres sont un dialogue. Même si Monsieur Weil s'exprime dix fois plus longtemps que moi, il reste essentiel que je sois là à l'entendre. Une telle affirmation est-elle compatible avec une attitude scientifique ? Pour l'instant, je me contenterai de répondre par une anecdote : une sociologue, spécialiste des questions religieuses dans notre société, lit un de mes écrits. On me répète ses commentaires : « Monsieur Cerf, vous ne saviez pas que Monsieur Weil ne pouvait pas venir manger chez vous. Ma collègue a été choquée d'une ignorance aussi grave quand on entreprend une étude dans un milieu juif. » Voici les circonstances de cette anecdote : nous nous étions retrouvés à l'université et il m'avait invité ensuite à monter dans sa voiture pour me ramener. Mon domicile ne se trouvait qu'à dix minutes de marche de la faculté des lettres, mais il avait insisté. J'avais accepté et mon invitation était une démarche nécessaire de remerciement dans ma logique culturelle. Sans doute avais-je négligé les prescriptions alimentaires respectées par Monsieur Weil en formulant cette invitation. J'étais moi-même, cet étranger tout proche de Monsieur Weil.

Dans les propos attribués à la sociologue, j'entends un principe maussien poussé à l'absurde : l'ethnographe doit tout connaître sur son sujet avant le départ de son expédition. Et une conséquence de ce principe paradoxal : seul un juif peut étudier, est capable d'étudier ? a le droit d'étudier ? la culture juive.

Cette anecdote situe mon étude comme une recherche aux frontières. L'Alsace comme terre de frontière évidemment. Le judaïsme comme une culture fermée et inséparable de cultures étrangères. Et pour en revenir à ce détour sur la question du «je» auteur, la frontière entre l'objectif et le subjectif : la recherche ethnographique contemporaine comme question frontière.

Les premiers récits d'Alfred Weil face à moi ont fonctionné comme un test. Est-ce que je croyais certains faits incroyables ? Au départ je me suis débrouillé pour ne plus avoir à les entendre. Interruption de trois années. Au bout desquelles il m'a parlé des miracles du Baal SchemTov<sup>26</sup>. Ensuite j'ai cru ses récits fantastiques comme on adhère à

---

<sup>26</sup> (h., le maître du bon nom) célèbre mystique de Podolie, tsadik\* du XVIII<sup>e</sup> siècle, fondateur du mouvement hassidique\* moderne.

un personnage de théâtre ou à un conte. C'est mon amour des contes qui m'a permis d'entrer dans ses récits. Pour moi, c'était vraisemblable et cela suffisait. Et cela suffisait aussi pour que Monsieur Weil me parle sans peur d'être dénigré.

D'avoir pratiqué le conte, à des enfants, à des adultes, m'a permis de construire une écoute ethnologique basée sur la confiance, l'empathie. En première approche. Et c'est ainsi que j'ai imaginé notre relation ... pendant l'enquête, automne 2000, automne 2003, printemps 2004, automne 2004, entre les orages successifs de nos rapports qui viennent contredire cette première approche. Je ne tiens pas compte ici de ce qui s'est progressivement construit.

On peut également voir dans nos rapports quelque chose de la relation de maître à disciple. Un fantôme hassidique, en quelque sorte. Mais transmettre n'est pas exactement enseigner.

À propos de Baal Schem Tov, E. Wiesel note « son mépris de la chose écrite ». « J'ai dit quelque chose, tu en as entendu une autre et tu en as écrit une troisième » dit le maître fondateur du grand mouvement hassidique à un disciple (Wiesel, 1976, p. 22) Alfred Weil avait un rapport ambigu à l'écriture. Il cherchait à produire une belle écriture tout en critiquant l'Université. De même, face aux journalistes, il alternait entre l'idée qu'il serait utile de relayer son discours et l'inutilité des efforts, en particulier pour défendre la langue yidich d'Alsace, objet de l'intérêt qui lui a été porté à plusieurs occasions dans les quinze dernières années de sa vie.

Ce sentiment d'échec de sa parole sociale, Monsieur Weil me l'a adressé en me manifestant une première fois son refus que nous continuions nos entretiens enregistrés. Voici la première lettre qu'il m'a écrite :

### **E1 Carte du 21 décembre 2003**

*Sur l'enveloppe, une vignette CCFD « La plus grande richesse c'est de savoir donner », un timbre de collection édité en 2000, valeur marquée 3,00 F ou 0,46 €.*

21.12.03

Monsieur

Parmi le rayonnement de mes travaux seul moi je suis à les contempler, sachant leurs créations par toutes les peines et heures consacrées pour le peu de succès, en ce qui concerne cela, je voudrais faire remarquer il y a 4 ans la WIZO<sup>27</sup> pour leur carnet d'activités m'avait

---

<sup>27</sup> Organisation sioniste internationale des femmes.

demandé un de mes travaux, servi un très beau poème ; il y a 3 ans une critique dans le Bulletin sur une ancienne spécialité culinaire où sur 2 pages dans le Bulletin pour élucider la recette ; il y a 2 ans une critique parmi 2 membres, ma réplique « Mischpet\* » le tout en Yiddish !-Souvent en présence à la Com. \* parmi des membres - je n'ai jamais ouï le moindre mot ! -

Par ces faits et enregistrements, dont je ne vois l'intérêt pour le peu d'enthousiasme que cela peut récolter, après mures réflexions, j'ai décidé d'arrêter ce modus qui n'est que perte de temps.

Veillez agréer, Monsieur mes salutations distinguées.

[Signature ]

Il est certes paradoxal de présenter cet écrit avant même d'avoir transcrit ici une parole de Monsieur Weil. Il a le mérite de présenter très intensément la question récurrente pour Alfred Weil de l'utilité de reproduire « ses travaux » et du médium (sans doute ce qu'il appelle le « modus ») choisi à cette fin. Mais le lecteur s'arrêtera sans doute à ce style étrange. La syntaxe non linéaire traduit les hésitations, les progressions, plus habituelles dans la langue parlée. La phrase écrite de Monsieur Weil est habitée par une tension vers l'Académie qui traduit un conflit de classes : les juifs de pouvoir ne défendent pas ses valeurs essentielles. Et Monsieur Weil convoque confusément différents modes d'expression : l'article de journal, le poème, la recette, « tous ces faits » d'un côté et les « enregistrements » de sa parole de l'autre. Juste avant sa mort, il m'aura laissé comprendre la spécificité de nos échanges : l'oralité.

Il ne s'agit pas de l'échec d'une trajectoire individuelle. Nous verrons dans l'étude du premier enregistrement (chapitre 7) que Monsieur Weil place sa vie sous le signe de la protection divine, plusieurs fois miraculeuse. Donc pas d'échec. Plus subtilement, Alfred Weil ne parle pas de trajectoire. Mais qu'est-ce qui définit l'expérience transmise par Monsieur Weil ? Devant Sonia, une jeune fille engagée dans sa foi musulmane, qui était venue avec moi pour l'interroger sur la religion juive, il dit :

ALFRED WEIL :

« *Ja !* Vous avez déjà entendu un vieux comme ça ... parler. *Nai, das gét nìma me.* [*a. : Non, ça n'existe plus*] Je ne veux pas dire que je suis quelqu'un. Je ne suis rien du tout. Seulement je suis un **grand** penseur. Et vous savez quand je suis seul, et je commence, en tant que ancien boucher... » (*Entretien 14*)

« **Grand** penseur », l'expression et l'intonation insistent sur la quantité de la pensée de Monsieur Weil, même si un jugement qualitatif peut inconsciemment – avec humour - s'y glisser. La pensée de Monsieur Weil s'est faite à partir de sa pratique de boucher, son *grand* travail, qui lui a tant appris sur les bêtes et les hommes, la vie, Dieu, la religion, mais ne lui a pas laissé assez de temps pour penser, jusqu'à sa cessation d'activité professionnelle.

La période centrale, la plus intensive, de l'enquête de terrain, d'octobre 2004 à janvier 2005, a été pensée par moi-même comme une enquête biographique. Je commençais à m'intéresser aux biographies ou autobiographies, souvent appelées récits de vie quand elles sont éditées par un sociologue ou un ethnologue. Des incidents survenus tout au long de mes rencontres avec Alfred Weil, et en particulier dans les derniers mois de sa vie, mais aussi le contenu des entretiens m'ont obligé à remettre en question l'orientation de mon travail. Je suis désormais convaincu que travailler dans cette direction d'une publication biographique aurait été une mutilation à la fois littéraire et scientifique. Ce problème sera posé dans la première partie intitulée « *Des choses comme ça, ça n'est pas possible* » ou *la mise à l'épreuve de l'enquêteur*. Cette première partie s'achève sur une interprétation unifiante du premier enregistrement qui y figure *in extenso*. Interprétation inspirée de l'anthropologie du judaïsme, vue par Leach (1983) et Douglas (2004). Un autre sérieux obstacle à mon travail d'analyse, résidait dans l'anthropologie du judaïsme. Je n'ai pas manqué de trouver une abondante bibliographie sur le judaïsme alsacien. Dans un cadre scientifique qui semble confus pour qui se présente en ethnologue, où se côtoient l'érudition historisante, les études juives, autrement dit d'inspiration théologique, les articles sur le patrimoine, notion scientifiquement floue, et d'autres genres encore. Si je laisse de côté la recherche biblique, l'essentiel des articles y présente un caractère « apologétique », nostalgique ou encore émotionnel, qui lui laisse peu de valeur anthropologique, dans la mesure où, ici la prise de parti, ailleurs la subjectivité n'y sont pas assumés comme tels. J'emprunte le mot « apologétique » à Frank Alvarez-Pereyre, qui écrit : « Le soupçon apologétique est constant dans le cadre des études juives et il n'y a aucune raison de penser que l'anthropologie du judaïsme pourrait s'y soustraire en principe. Deux arguments sembleraient confirmer à l'envi qu'au-delà même du soupçon, l'apologie serait en fait inhérente à l'étude du judaïsme. La très grande majorité des spécialistes des études juives ne sont-ils pas eux-mêmes juifs ? Et n'a-t-il pas

été dit à plusieurs reprises que l'étude scientifique du judaïsme ne serait qu'une modalité moderne et différente du devoir d'étude, constitutif à plus d'un titre de l'identité juive, individuelle et collective ? » (Alvarez-Pereyre, 1997, pp. 42-43). L'histoire du judaïsme européen dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et la place des conflits au Moyen Orient depuis 1948 surdéterminent toute réflexion sur l'anthropologie du judaïsme. En ce qui me concerne, étant descendant d'une famille juive, élevé par des parents coupés de toute tradition et éducation juive, mais qui furent à leur corps défendant des « enfants juifs » en France pendant l'occupation nazie, toute position ou attitude de ma part par rapport au judaïsme risque deux écueils : des laïques pourront critiquer un retour à la religion, des religieux ou des sionistes pourront suspecter de l'antisémitisme. Mon projet scientifique peut alors être compris comme la recherche d'une objectivité paradoxale.

La deuxième partie de cet ouvrage sera la première étape de cette décentration : elle sera constituée par une analyse de la tradition humoristique rapportée par Alfred Weil. Ma demande initiale auprès de lui portait sur l'humour juif (les *witz*\*, c'est ainsi qu'Alfred Weil m'a nommé ses histoires drôles). Monsieur Weil a toujours eu bien des choses à dire qui l'empêchaient de répondre immédiatement aux questions posées. Cependant j'ai pu collecter auprès de lui des dizaines d'histoires drôles. Ces histoires ont été entendues souvent deux fois, parce que je ne comprenais pas bien la version prévue en yidich. Il m'a fallu du temps et l'aide de nombreux bénévoles pour transcrire et traduire cet ensemble. Même s'il y subsiste des lacunes et des erreurs, je n'ai pas voulu me soustraire à cette tâche. Il appartiendra à des linguistes d'étudier ces matériaux d'une langue très raréfiée. Cet objet littéraire oral, profane et plus distancié que certains récits d'Alfred Weil, sera étudié dans une démarche qui doit beaucoup à l'anthropologie sociale britannique. Les entretiens où ont été collectés les *witz* sont presque les seuls où le narrateur m'a raconté en yidich alsacien. Ce sera l'occasion de s'interroger sur la place de cette « langue maternelle » dans la parole du narrateur. Ces récits de *witz*, le discours tenu par Alfred Weil dans son ensemble face à l'ethnologue, s'inscrivent-ils dans la tradition orale juive ?

Cette difficulté d'une anthropologie du milieu qui nous intéresse est redoublée par la difficulté d'une anthropologie de l'Alsace, entité culturelle particulière. L'Alsace a été au cours des deux siècles précédents le terrain d'un conflit entre deux grandes puissances européennes. Si ce conflit n'a pas été de type colonial, il a été du moins lié à l'empire national (le *Reich* allemand ou la République française) et aux discours civilisateurs opposés de la France et de l'Allemagne. Ce problème historique et politique sera central dans la troisième partie intitulée *La construction d'une identité*, en lien avec le discours

français sur l'identité alsacienne. Les deux « catastrophes » survenues à Alfred Weil et sa famille ont eu lieu en 1918 – celle-ci est une catastrophe directement liée à l'Histoire et au nationalisme, finalement évitée- et en 1929. C'est l'époque de sa formation. Mais la paralysie du père en 1929 amène le jeune homme à s'enraciner davantage dans le foyer parental, puisqu'il renonce à sa carrière d'employé pour succéder définitivement à son père invalide dans son métier de boucher. Il est donc chargé de famille et restera célibataire jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Pour cette raison sans doute que son père invalide de guerre est à sa charge, il ne sera pas mobilisé à temps pour pouvoir affronter l'armée allemande. Cette période est celle de l'affirmation des choix fondamentaux d'Alfred Weil. Nous pourrions utilement comparer quelques personnages aux caractéristiques temporelles, géographiques, religieuses, sociales, linguistiques, proches d'Alfred Weil, et qui ont laissé des éléments autobiographiques.

La quatrième partie laissera Alfred Weil raconter ses avertissements prophétiques et ses dons « d'infirmier » dans la période centrale de sa vie, où il a exercé comme boucher. Il y sera question des limites de l'objectivité en anthropologie, dans une expérience qui évoque nécessairement celle de J. Favret-Saada avec la sorcellerie en Mayenne<sup>28</sup>. Comment à partir d'un projet initial, en 2000 puis en 2003-2004, proche de la recherche folklorique, puisqu'il s'agissait d'une collecte d'histoires drôles traditionnelles, suis-je arrivé, à l'automne 2004, à recentrer mon écoute sur des pratiques magiques ou inspirées ? Mais arrêtons-nous un instant sur la rencontre entre un folkloriste battant la campagne pour collecter les pratiques de sorcellerie et un paysan, selon J. Favret-Saada. « Mais on peut se demander lequel est le plus naïf, du paysan ou du folkloriste. Car le premier ne comprend pas qu'on ait pu recueillir des formules pour n'en rien faire, pour s'informer ; et le second juge avoir satisfait aux exigences de la science en s'informant, sans s'aviser qu'il ne peut rien faire de cette information, ni de la science, ni de la magie. » (Favret-Saada, 2004, p. 41). La pratique d'Alfred Weil avec les êtres vivants, humains ou bovins, unifie ses activités prophétiques et thérapeutiques et le discours qu'il tient, ce qui justifie le titre apparemment hétéroclite : *1930-1974. La boucherie, les avertissements, la santé, la religion.*

Arrivé en fin de parcours, je me suis interrogé : Quelle est donc l'essence du témoignage de Monsieur Weil face à l'ethnologue ? Le récit d'une vie ? Absolument pas. Le découpage chronologique apparent dans trois grandes parties de ce livre (Première

---

<sup>28</sup> Favret-Saada, 2004 ; mes références à J. Favret-Saada dans la suite de l'ouvrage désignent *Les mots, la mort, les sorts et Corps pour corps.*

partie jusqu'en 1918, Troisième partie de 1918 à 1929, Quatrième partie de 1930 à 1974) est sans cesse contredit par la pensée analogique d'Alfred Weil, qui se soucie peu de l'histoire au sens des biographes ou des historiens. Une description d'un microcosme juif ? Non, les prises de parti d'Alfred Weil sont trop manifestes. L'essentiel n'est pas à chercher là où les règles sociales ont une place visible. Pas dans la question de la *schechita*\*, pas dans l'adaptation des règles de la vie juive dans la modernité. Il est dans cette tension de la parole de Monsieur Weil, ce discours ininterrompu – mais traversé du doute « que personne n'écoute » - dans ce conflit autour de la validité menacée de sa parole, il est dans ce renouvellement -artificiel ou nécessaire ?- de la tradition orale. Quels ont été mes choix anthropologiques face à ce témoignage ? J'ai fait un bout de chemin en spirale : parti comme conteur rencontrer Alfred Weil, j'aurai achevé un parcours long de centaines de pages en posant mes pieds sur la place du conte, ou place de la parole, en société d'écriture.





## *Première partie*

### ***La mise à l'épreuve de l'enquêteur :***

***« Des choses comme  
ça, c'est pas possible ! »***

Enfin l'étude des relations entre la description (qui n'est jamais purement descriptive) et l'explication (qui n'explique jamais vraiment tout) doit s'ouvrir un troisième terme qui est la narration. Car, d'une part, la description – qui est toujours intégrée dans une temporalité narrative – est aussi discursive que toute autre forme textuelle. Par ailleurs il se pourrait que ce soit le récit lui-même qui soit fondateur de la description, et non l'inverse. C'est ce que nous invite à penser Jeanne Favret-Saada lorsqu'elle écrit : « Relisant mes notes, de terrain, je n'y trouve que rien de ce qui concerne directement la sorcellerie ne se prête à la *description* ethnographique [...] Le fait empirique n'est pas autre chose qu'un procès de parole et mes notes prennent la forme d'un *récit*. Décrire la sorcellerie du Bocage, ce ne peut donc se faire qu'en revenant sur ces situations où l'on me désignait une place. Les seules preuves empiriques que je puisse fournir de l'existence de ces positions et des relations qu'elles entretiennent, ce sont des fragments de *récit*. »<sup>29</sup>

Nous nous trouverions donc en face de trois processus discursifs au sein d'une même discipline, ce qui nous conduirait à repenser l'ensemble du dispositif.

F. Laplantine, 2000, p. 115

---

<sup>29</sup> J. Favret-Saada, 2004, p. 51. Souligné par F. Laplantine.

## Chapitre 4

### De ma naissance à la déclaration de guerre (Alfred Weil raconte)

Ma naissance fut un évènement extraordinaire. Suite aux *scheflounes*<sup>\*</sup>, autrement dit après ma conception, mon père dit à part à ma mère « Tu reçois un petit garçon ! » Lorsque apparurent bel et bien les rondeurs de ma mère accompagnés de «*Mazel\* Tov*» par les clients de la boucherie que mon père avait racheté à Louis Wertheimer en 1907, dans la Ruelle Verte à Dornach, mon père répéta qu'elle allait recevoir un garçon ! Pareils racontars supposés circulèrent de bouche en bouche et ils provoquèrent l'hilarité parmi ces messieurs, les *baal batim*<sup>\*</sup>. On se moquait : « *Arnold ! Verkaniensch deine iffes\* nit um bechénem ?* ». En français : « Tu ne vends pas tes vantardises pour rien ? » Et puis un jour, comme on voyait que la maman grossissait un peu, on a dit « Tu as fait une *mitsva*<sup>\*</sup>, Arnold, en disant que ce sera un garçon. » Et le papa Weil s'entêtait. Il disait « Si je vous dis que ce sera un garçon, ce sera un garçon » .

Donc cela ne désarmait en rien ce papa qui maintenait sa prétention. Et il y tenait mordicus. Tant et si bien que Madame Woerth, la *chayo*<sup>30</sup>, la sage-femme interloquée, dit à mon père, en yidich, quelques jours avant la délivrance :

- *Arnold ich glaab dü bisch mefulbel\* un machsch baal bulem\* as's a jung get ?*

- *Horisch Woerth ich mach mit dir e wett : soll's ka jengle\* gé, bekumsch dü von mir meye\* schuk\* Mark ; derzü e fläsch champagner !*

Vous savez ce que c'est le yidich ? Quand je suis né, les juifs le parlaient ici. Et par le commerce, les gens qui avaient affaire à eux le comprenaient et même ils le parlaient aussi. Un jeune docteur, le docteur Wenger, s'était installé rue du Château-zu-Rhein. Vous voyez la grande villa à côté de l'atelier du carnaval de Mulhouse. Il avait vingt-deux ans de plus que moi. Le docteur Wenger, qui était notre docteur, et beaucoup de gens à Dornach, des Alsaciens, comme Madame Woerth, la *hobame*<sup>\*</sup>, ils parlaient, ou au moins, ils comprenaient le yidich, là, autour des marchands de bestiaux. La question de se tutoyer, c'était comme ça. Dans la langue juive on tutoie tout le monde. Alors je vous traduis leur dialogue :

- Arnold je crois que tu deviens dingue. Tu en as de bonnes à prétendre que ce sera un garçon !

---

<sup>30</sup> Expression difficile à comprendre ; *chayo* y. (h..) veut dire un être vivant.

- Ecoute, Woerth, je fais un pari avec toi : si ce n'est pas un garçon tu reçois de moi cent marks ; et en plus une bouteille de champagne.

Le 23 mai 1909 à six heures du matin retentirent les premiers cris du Freddy – mais à ce moment Arnold le *katsef\** - c'est-à-dire le boucher - se trouvait reclus à la cave, enfoui sous des couvertures, pour ne pas entendre les cris de douleur de sa femme. Si lui il se coupait la main, sa femme courait chercher des vieux draps pour faire un pansement – maintenant on a des pansements tout faits à la maison. Le temps qu'elle soit revenue, elle regardait son mari, elle lui demandait « Qu'est-ce que tu as fait ? » Il avait versé sans hésiter du gros sel sur la plaie. Mais s'il voyait une goutte de sang sur un doigt de sa femme, il tombait dans les pommes. Quand l'accouchement se termina, il monta au premier étage de la maison, au chevet de la maman. Il pensait qu'elle avait beaucoup souffert. Elle voulut le tranquilliser en disant :

- Maintenant je sais ce qu'est un accouchement. Je ne me fais plus de bile pour le prochain.

Mais quelle fut sa surprise d'entendre : « *Dü hasch e kind bekuma un bekumsch ka zwaits* ». Autrement dit, « Tu as reçu un enfant et tu n'en auras pas un second. Par contre je te laisse toute liberté pour son éducation. Tu l'élèveras comme tu voudras, je ne dirai jamais un mot et je ne toucherai jamais ce petit. Jamais je viendrai m'immiscer là-dedans. » Et mon père a tenu parole. Il n'a jamais touché son fils. Il y a eu à quelque chose où Dieu est intervenu, quelque chose de sublime qui vous guide. Je ne crois pas que le papa Weil aurait pu supporter que ma mère reçoive un deuxième enfant par crainte de la voir souffrir. Dans ce temps-là, pour assister la mère en couches, la sage-femme venait – c'est tout.

C'est ma mère qui m'a raconté cet événement tout à fait spécial quand j'étais en âge de comprendre, vers dix, douze ans. Elle me disait « J'aurais bien aimé avoir encore quelques enfants. Mais ton père ne voulait rien savoir »

Ma mère m'a allaité durant dix-huit mois. Le commerce l'absorbait de dix-huit à vingt heures par jour. Tôt le matin, ma mère m'embaillottait, puis elle me confiait à une baby-sitter. Je passais ainsi mon temps dans la voiture d'enfants, dans la salle à manger sous la surveillance de Gittele, si vous préférez Marguerite Blum, la sœur du *schames\** Mausche Blum, le bedeau de notre synagogue. Elle vivait chez son frère, au premier étage dans la maison communautaire, qui touchait à la boucherie. On me surnommait le

*schnikele*, le petit moustique, le chétif, celui qui ne mange pas. J'ai demandé un jour à ma maman Amélie « Maman, pourquoi ce sacrifice ? Pourquoi m'as-tu nourri au sein si longtemps ? ». Elle a répondu « Tu n'aimais pas le lait de vache »

Mais lorsque je commençais à marcher c'est mon grand-père paternel Isaac qui se chargeait chaque jour de me promener. Les parents de mon père habitaient à quelques pas, dans la rue où se trouve la synagogue. Nous passions devant de nombreux magasins. Vers l'époque de ma naissance, on comptait huit boucheries à Dornach. Il y avait Beck Fusi, en français Beck Alphonse, qui était presque au débouché de la Ruelle Verte, près de la place qui se trouve aujourd'hui rue de Belfort. Là, ensuite, il y avait le cinéma de la rue de Belfort et à côté, dans la vision, un peu en travers, il y avait une boucherie Beck Alphonse. Après la guerre de 1914, ils ont construit là un cinéma. C'était le plus proche. Les autres bouchers, je m'en souviens : Montcourt, de 1900 à 1914, un catholique très pieux. Roener, sa boucherie était rue de Brunstatt, là où se trouve aujourd'hui le tapissier. Et puis Bannwarth, au coin de la rue de Murbach, Halm, rue de Belfort, près de la pharmacie et Walter Eugène, cinquante mètres après la barrière du passage à niveau de la rue de Belfort, qui a aujourd'hui disparu. Et aussi Braun Jakob, près de la gare, on l'appelait Brun Jobi, c'était un alcoolique qui se moquait de l'hymne badois *Hoch Badenia*, « Louons le pays de Bade », en chantant *Badenia verreckt*, « le pays de Bade crève ». Dans notre rue se trouvait également le *b'heimeshändler\**, le marchand de bestiaux Wertheimer. Et je ne vous parle pas des épiciers : rue de Belfort, Wunenburger, Wollman, Maurer, plus loin Schwerler ; et rue de Brunstatt : Wantz, Bastien. L'un touchait l'autre. On trouvait trois magasins de légumes au moins ; et cinq bistros. Tout le monde vivait. La police était là où se trouvent les pompes funèbres de nos jours, au carrefour de la rue de Belfort et de la rue de Brunstatt. Et le tramway de Mulhouse passait rue de Thann, à trois pas. On pouvait aussi facilement aller faire les emplettes à Mulhouse. Mais on trouvait tout dans notre rue de Belfort : des tailleurs, Bloch le marchand de tissus, une quincaillerie, un marchand de bicyclettes.

Les bouchers de Dornach avaient une coutume pour *Peisach\**, notre Pâque juive. Ils achetaient chacun un bœuf exceptionnel et ils les faisaient défiler en promenade dans les rues fleuries. En 1910 ou en 1911 il nous arriva là un malheur. Quand on abattit le bœuf des Weil, le sacrificateur explora la membrane du poumon. Et ce *schochet\** déclara que la bête était *treife\**. C'est-à-dire, qu'elle était impure, à cause des adhérences de la plèvre. Qu'allait-on faire de cette bête ? On m'a raconté que la grand-maman Fanny, qui était venue en visite depuis Rexingen, c'est un village du Wurtemberg, eut l'idée de

vendre la viande pour les non-juifs, au-dessous des prix pratiqués. Ce fut une ruée. Beaucoup d'ouvriers des usines de Dornach mangeaient au restaurant. Les patrons des restaurants étaient venus s'approvisionner en profitant de ces prix bas. Et cette occasion offrait à mes parents un débit quotidien de cinq à six bêtes par semaine. Le garçon boucher leur livrait en voiture à cheval. C'est ainsi que la boucherie Weil eut une bonne clientèle jusqu'en 1914.

### **Nous étions des aschkenausem\***

Mon grand-père paternel Isaac Weil vivait à Rust, en Bade<sup>31</sup>. Avec Nonnenweiher, Kippenheim, Schmieheim, Ettenheim, Rust formait un groupe de cinq communautés juives voisines. Le cimetière pour ces cinq communautés se trouvait à Schmieheim. C'est un grand cimetière toujours bien entretenu. Mon grand-père était marchand de bestiaux. Il est allé régulièrement à pied avec ses bêtes de Rust à Benfeld<sup>32</sup>. Le papa, il me racontait que le grand-père Isaac était debout à une heure du matin, pour conduire le troupeau de cent bêtes de l'autre côté du Rhin. Il allait au marché à Benfeld. Une fois, tout Benfeld était saoul. De raconter ses souvenirs d'enfance, ça remontait le moral du papa, quand la maladie a été cramponnée sur lui. En 1906 les grands-paternels et mon père sont venus ici en Alsace. Ils se sont expatriés comme beaucoup de gens parce que ça ne leur plaisait plus en Allemagne. Et les communautés juives se sont réduites. Elles ne manquaient pas des deux côtés du Rhin. Mais parce que des coreligionnaires n'étaient pas enclins à devenir allemands, on s'expatriait soit en Suisse, soit en France, ou même au Nouveau Monde.

Beaucoup d'Allemands, eux, sont venus en Alsace dans les années d'après. Ce n'était pas un problème juif.

En 1907 mes grands-parents paternels sont venus s'établir à Dornach, élisant domicile dans une maison de la Grande rue verte. Mon grand-père était toujours marchand de bestiaux, *susemerhändler\**, ou *b'heimeshändler\**. Ayant appris que la boucherie Louis Wertheimer était à vendre, ils l'ont acquise pour leur fils Arnold dans l'intention de lui créer une situation d'avenir.

Mon grand-père était à cheval sur le principe que ses fils se marient. Il avait une fille qui s'était mariée à Saint-Louis. Et deux autres fils qui sont restés en Allemagne. Et

---

<sup>31</sup> Rust, village de la plaine rhénane, à une trentaine de kilomètres au nord de Freiburg in Breisgau.

<sup>32</sup> Benfeld se situe en Alsace, à une vingtaine de kilomètres de Rust par le bac de Rhinau.

quand mon père Arnold était en âge de se marier, on lui a cherché une fiancée. Vous savez ce que c'est qu'un *schadschen*\* : c'est quelqu'un qui est spécialiste pour chercher une femme convenable à un jeune juif. Les contacts, à cette époque-là, étaient très, très serrés, de part et d'autre du Rhin, du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest. Des échanges depuis le temps de Napoléon. On ne se sentait pas alsacien. On connaissait très bien les localités où vivaient les juifs. Par le commerce, on était contact - contact.

Rexingen, un village de cent-cinquante familles juives dans le pays du Wurtemberg, peuplé de familles de stricte observance religieuse fut le lieu du choix<sup>33</sup>. La famille Grünberg fut recommandée au grand-père Isaac.

Je vais préciser quelque chose : mon grand-père maternel Simon Grünberg est allé toutes les semaines de Rexingen, qui est situé à l'est de la Forêt-Noire, jusqu'à Strasbourg ; il était marchand de chevaux et Strasbourg était son lieu d'activités, son *gai*\*. A pied, *ja* !<sup>34</sup> Et il devait emporter sa vaisselle avec lui, pour la préparation de ses repas. J'ai connu ma grand-mère maternelle Fanny, mais malheureusement lui je ne l'ai pas connu. Vous voyez ça.

Les gens à l'époque n'étaient pas riches. Par manque de moyens, les parents ne pouvaient payer des études à leur progéniture. Les jeunes juifs apprenaient des métiers comme tailleurs, cordonniers, fourreurs, boulangers, bouchers, tanneurs, et on ne manquait pas de colporteurs de tissus et lingerie. Comme le lieu d'activité de mon grand père Simon se situait à Strasbourg et par cet éloignement du père, du *baal bos*\*, les sabbats furent alors le grand jour de la vénération de la vie de famille. J'ai appris à l'école le *Lied von der Glocke* de Schiller<sup>35</sup>, où il dit :

Der Mann muß hinaus  
In's feindliche Lebenu  
Muß wirken und streben  
Und pflanzen und schaffen,  
Erlisten, erraffen,

---

<sup>33</sup> Rexingen est un village du Wurtemberg, sur les pentes qui dominent le Neckar, à une trentaine de kilomètres en amont de Tübingen. Il fait partie de la commune de Horb am Neckar. Une communauté juive fut accueillie là pendant la guerre de Trente ans, sous la protection d'un ordre religieux catholique. Elle se développa pour atteindre jusqu'au tiers de la population du village. Ses marchands de chevaux et de bétail étaient réputés dans tout le pays. L'émigration, principalement vers les U.S.A. et la Palestine commença dès la prise du pouvoir par les Nazis. La synagogue fut incendiée pendant la « Nuit de cristal » (9 novembre 1938) mais sauvée par l'intervention des pompiers. Un tiers des juifs de Rexingen a disparu en déportation. Le cimetière juif de Rexingen est le troisième du Wurtemberg par la taille et il a fait l'objet d'un inventaire et d'une publication en 1997.

<sup>34</sup> Un déplacement de 80 km. en passant la Forêt-Noire.

<sup>35</sup> *Le chant de la cloche* est un poème de Schiller (1799) qui fait partie du répertoire scolaire allemand.

Muß wetten und wagen,  
Das Glück zu erjagen.<sup>36</sup>

adaptation de l'époque.

Et le choix se fixa sur Amélie qui allait devenir ma mère. Mon père était né en 1877 et ma mère en 1881. On mit au point la rencontre de ces jeunes désignés pour faire plus ample connaissance, et, après deux ou trois entrevues, ils déclarèrent leur consentement. Il faut s'imaginer que ces entrevues furent simplement des rencontres brèves sans plus - vu les distances de séparations.

Le mariage d'Arnold et Amélie a été célébré en 1908, au mois d'août – il me semble. Je ne sais pas la date exacte du mariage, les papiers ont été perdus pendant la dernière guerre. Pour le repas de noces, on a choisi la *garkich*\* Grumbach, une auberge juive de Bollwiller qui avait une bonne renommée, disons trois étoiles. Il n'y en avait pas dans toutes les localités, de Strasbourg à Saint-Louis. C'était un peu exceptionnel, ce restaurant, à cinq kilomètres de l'importante communauté de Soultz. Il était connu de très, très loin. Mais il y avait aussi la question du coût du repas. Les gens n'avaient pas beaucoup d'argent. J'ai entendu que les ouvriers étaient payés 1,20 Mark de l'heure vers 1900.

Mon grand-père disait à Lina, sa bonne ; « Habillez Alfred. Je vais le promener. » Mais il ne devait pas me donner de bonbons. Sinon je ne mangeais plus.

Ma mère dit un jour à son beau-père : « *Großpapa*, la semaine passée, tu étais à Saint-Louis. Tu y as vu tes deux petits-enfants, Benno et Manfred. Mais comment se fait-il que tu portes tant de *Zuneigung*- comment vous dire, c'est quelque chose entre la délicatesse, le sentiment, l'amour – à Alfred ? Il a répondu en allemand « *Dein Kind ist mir ans Herz gewachsen* ». Je vous le dis sans faute, «Ton fils est gravé dans mon cœur ».

Voilà cette phrase sublime.

Ma grand-mère, combien de fois je l'ai entendue dire « *Ich ka nit schlaufe un nit laufe* » ce qui signifie (en yidich): « Je ne peux ni dormir ni marcher » à cause de la respiration. A deux maison de chez elle, dans la Grande rue verte, c'était le docteur Muller. Elle a une crise d'étouffements. Le docteur Muller lui dit en allemand : « Madame Weil, vous souffrez d'asthme. En plus votre cœur a une grande faiblesse et vous

---

<sup>36</sup> L'homme doit partir vivre dans l'hostilité, il doit agir et s'efforcer, planter et travailler, agir avec ruse et rapidité, il doit parier avec audace pour conquérir le bonheur (trad. J.-Y. C.).



développez une maladie de Parkinson. Ecoutez-moi bien : dès que vous avez une crise d'asthme, je vous fais une prescription de dix gouttes à prendre dans un peu d'eau, à avaler en deux fois. » Le pharmacien c'était Zimmerman, rue de Belfort, ça n'a pas changé, et son employé Monsieur Beha. En ce temps, une pharmacienne, on n'en avait nulle part, je crois. Et Grand-maman allait aussi se faire poser des ventouses par le coiffeur de la ruelle Verte, Burckard, qui était aussi arracheur de dents. *Ja !* Burckardt donnait des conseils à la grand-maman « Prenez des bains de pied, chauds, à la farine de moutarde et vous sortez guérie. »

Un jour petit Freddy a mal aux dents. La maman l'emmène chez le coiffeur. Il m'avait déjà mis la pince dans la bouche et il me dit « Pense à une belle, belle fille et fais deux poings » Zim ! Arrachée ! Un de ces cris j'ai poussé... Le lendemain, je veux me lever. Quoi ? Tout le coussin était plein de sang. Les bains de bouche n'avaient pas suffi. J'aurais pu mourir de cette hémorragie... Un ou deux ans après ma naissance, Grand-maman a eu une terrible crise d'asthme. On va chez le docteur Muller, tout près. Il était absent. Schiehl, rue de Brunstatt, louait des voitures. On monte au Hasenrain<sup>37</sup>, en consultation chez le professeur Kleinknecht. La grand-mère était bleue, rouge, violette. Le docteur prend son bistouri. Il était prêt pour une trachéotomie. A cet instant la grand-mère lui a dit « Si vous utilisez ce moyen, c'est vous qui en porterez la responsabilité ! » Kleinknecht est devenu furieux. « Quoi, vous vous permettez de me commander ! Foutez-moi le camp ! »

Un jour (c'était en 1912 ou en 1913) Lina court à la boucherie, c'était à quelques dizaines de mètres. Elle crie que Grand-père est très malade. On accourt. Grand-mère dit « Ne rentrez pas. Il a le sang empoisonné. » Le docteur Wenger vient. Il voit un abcès dans le dos. Il le perce aussitôt avec son bistouri. Croyez-moi, il en est sorti du sucre. Le docteur a dit « Il est trop tard ». Le grand-père lui a demandé « *nur noch e Jährle* ». Mais il n'a pas eu sa « petite année de plus » ; il est mort ...

Et il y avait un sourd-muet, qui habitait dans la Grande rue verte. Il travaillait dans une fabrique de gravures sur cuivre pour le textile. Il nous a fait deux grands portraits des grands-parents Weil. Dans leurs cadres, ils mesuraient cinquante centimètres par quatre-vingt. Le type qui a occupé la maison Weil, dans la ruelle Verte, quand mes parents ont été expulsés, il les a détruits. Il a réutilisé les cadres. Et c'est bien dommage qu'ils aient

---

<sup>37</sup> L'hôpital de Mulhouse.

été perdus. En Amérique, chez mes cousines maternelles, la première chose qu'on regarde, c'est l'album de famille.

Et le Freddy est resté l'enfant unique, le petit chéri de sa famille.

Aujourd'hui que j'ai eu davantage le temps de m'instruire sur la religion, que je me suis intéressé aussi pour les questions de la cachérisation, j'ai appris beaucoup dans les livres. J'en discute avec des correspondants. J'ai un correspondant qui n'est pas juif. Mais son fils veut faire sa *bar-mitsva*\*. Je recommande à tout le monde de s'instruire comme ça. Enfin, chacun fait comme il le veut.

Notre religion s'occupe de l'intimité des femmes. Bien-sûr, ce sont des choses que je ne savais pas à l'époque. On ne parlait jamais sexe. Je ne sais pas si je devrais vous expliquer : la religion dit que, pour les juifs – ceux qui respectent les prescriptions– la femme doit se vérifier pendant les cinq jours qui suivent le début des règles avec un linge propre dans le vagin, pour voir s'il n'y a plus de traces de la menstruation. Jusqu'au dixième jour, elle ne doit pas s'approcher de son mari ; non seulement elle ne doit pas avoir de rapports sexuels, mais elle doit l'éviter complètement. L'homme ne doit pas coucher à côté d'elle. Du dixième au vingtième jour des règles, la femme est féconde. La femme est libre d'appliquer des précautions pour éviter qu'elle soit mise enceinte. Cela doit rester dans la discrétion absolue. Si par exemple les enfants se suivent année après année et que la femme n'est pas en mesure de maîtriser au point de vue financier. Discrétion absolue, personne, personne. L'homme ne doit pas savoir. Les juifs étaient six cent mille au Sinaï. La Bible nous dit précisément le nombre exact. Nous sommes arrivés après 1918 à quinze millions. Ça veut dire : il ne faut pas surpeupler le monde. Est-ce que la terre est capable de nourrir tous les six milliard d'êtres ? Beaucoup se posent la question.

Au mois de mai 1914 a été organisée une belle fête à Dornach. Mon père me portait sur ses épaules pour voir passer la cavalcade. Je dois être le dernier ici qui s'en souviennent. Ils ont fêté le rattachement de Dornach à Mulhouse.

## Chapitre 5

### Un contrat refusé

C'est au début de mars - samedi 4 mars, alors que la neige commençait à recouvrir la ville : le lendemain matin un demi-mètre couvrait tout, des jardins aux toits et aux routes – qu'Alfred Weil a reçu Monsieur R., éditeur strasbourgeois, venu à l'hospice israélite avec un contrat sous le bras. Il s'agissait d'un contrat pour une œuvre basée sur les récits que j'avais déjà transcrits ou rédigés, dont j'aurais assuré la rédaction sous le contrôle d'Alfred Weil. En clair, comme me l'avait expliqué en janvier l'éditeur strasbourgeois, une autobiographie d'Alfred Weil, rédigée par moi-même. Mon nom devait figurer sur la couverture comme auteur secondaire. La veille de ce 4 mars, Monsieur Weil m'avait fait prévenir par son fils qu'il était trop fatigué et ne désirait pas *me* recevoir. La précision était suspecte. Je n'étais pas l'invité principal. J'avais prévenu d'urgence l'éditeur ; nous avons décidé la conduite à tenir : il était donc entré seul dans la chambre, me laissant attendre plus loin dans l'hospice. Comme Monsieur R. l'avait souhaité, Michèle Weil, la belle-fille, était aussi présente, bientôt rejointe par son mari Jean -Pierre, qui sortait de l'office du *schabes*\*

L'entretien a été long. La première personne que j'ai rencontrée ensuite a été Monsieur Weil lui-même, descendu dans son fauteuil à la salle à manger. Il m'a salué aimablement. J'ai répondu à son salut et j'ai rejoint dans un couloir l'éditeur, qui parlait avec Jean -Pierre et Michèle Weil. Alfred Weil avait catégoriquement refusé que son nom figure sur un livre. Le contrat ne pouvait pas être signé. Ensuite il avait *tourné la page*, il avait raconté des histoires, et l'éditeur en avait été très impressionné. Malgré l'attitude d'Alfred Weil, il m'a conseillé d'écrire quelques pages sur un modèle qu'il m'avait proposé et de les soumettre à l'autobiographe récalcitrant.

En le raccompagnant, Jean -Pierre Weil a dit à l'éditeur strasbourgeois que son père souffrait d'une maladie évolutive désormais incurable.

J'avais rédigé quelques pages depuis le 15 février. J'ai aussitôt fini la rédaction du récit des cinq premières années de l'autobiographie, et j'ai transmis le texte à Monsieur Weil par l'intermédiaire de sa belle-fille, en lui demandant de le lui lire. C'est à peu de choses près, le texte intitulé *De ma naissance à la déclaration de guerre*.

Passé un jour à l'improviste chez Jean -Pierre Weil, vers la mi-mars, je lui ai entendu répéter les contradictions de son père, et sa volonté incessante de parler, de

répéter ses histoires. « Il vous considère comme son élève », m'a-t-il dit. Michèle m'a assuré qu'elle lui transmis mes papiers. Elle pensait qu'il les avait lus, malgré son début de cataracte.

Je suis retourné lundi 27 mars voir Monsieur Weil. Le lundi étant un jour où il avait souvent beaucoup de visites, je suis passé en sortant de mon travail dans l'idée de lui demander si j'étais à nouveau le bienvenu un autre jour. Entre sa faiblesse et sa surdité, j'avais renoncé à lui téléphoner.

Il y avait effectivement deux visiteuses debout dans sa chambre, autour de son lit. Monsieur Weil y était allongé, en pantalon de type jogging. Des dames qui rendent des visites régulières et en séries à des vieillards de la communauté juive. Alfred Weil était visiblement un peu diminué depuis ma précédente visite, fatigué, mais très tonique au plan verbal. Une des dames a saisi l'occasion de mon entrée pour partir aussitôt, la deuxième a été moins rapide et Monsieur Weil l'a impérieusement retenue deux fois pour compléter des histoires. Il lui a parlé des *matseknepfle\**, ce plat indispensable pour la fête de *Peysach\**. Il en avait parlé avec le directeur de la résidence. Celui-ci lui avait dit que le cuisinier ne savait pas les faire. La visiteuse avait l'air sceptique. Il lui a parlé de la visite survenue la veille (un dimanche) d'un docteur qui aurait demandé « Monsieur Weil, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? » Monsieur Weil était abasourdi d'une telle attitude.

Quand enfin la deuxième visiteuse a pu s'éloigner, Monsieur Weil m'a prié sans hésiter de rester. « Monsieur Cerf, prenez la chemise en carton jaune », m'a-t-il dit. Elle contenait le début de l'autobiographie qu'il avait lu. « Pourquoi me demandez-vous ça ? », ai-je demandé. « Je n'en ai plus besoin. » Il a alors longuement expliqué les défauts de ce « roman » - c'est ainsi qu'il a désigné l'objet, et j'avais entendu une première fois ce même terme de roman dans la bouche de son fils lorsque l'entretien avec l'éditeur strasbourgeois s'était terminé. Monsieur Weil m'a proposé un autre début, en remontant à l'époque de 1870 : beaucoup de juifs ont alors combattu dans l'armée française, m'a-t-il expliqué. Après la défaite, ils ne voulaient pas rester sous le régime autoritaire de l'Allemagne. Ils se sont exilés. En fait, ce qui intéressait la France comme l'Allemagne, ce n'étaient pas les gens d'Alsace-Lorraine, mais les richesses naturelles : pétrole, cuivre, un peu d'or, le charbon. Plus tard, en Alsace-Lorraine, la situation s'est assouplie. Des juifs de Bade ont été attirés par une situation plus favorable pour les marchands de vaisselle ou les marchands de bétail. Ils sont venus nombreux. Mais ces Wormser, Berliner, ... ils ne veulent pas entendre parler de leurs origines germaniques. Ainsi des personnes de

connaissance ont dit au grand-père Isaac Weil qu'il aurait des facilités à s'installer en Alsace. Il fallait juste faire attention aux taureaux *meschuge*\*<sup>38</sup>. Et comme sa fille s'était mariée avec un boucher à Saint-Louis, il est venu avec son fils Arnold en Alsace en 1907. Arnold avait appris le métier de boucher à Emmendingen, en Bade. Il fallait se lever à deux heures du matin pour faire la charcuterie.

« Il faudrait composer mieux ces histoires. C'est trop décousu comme vous avez écrit, Monsieur Cerf » Il a insisté. J'ai pensé que ça ne lui plaisait pas beaucoup, dans l'état.

Après l'avoir écouté, étonné, j'ai repris la parole : « Mais Monsieur Weil, vous avez dit non à l'éditeur venu de Strasbourg ! Je continue ma thèse car je sais que vous m'y avez toujours encouragé, mais il s'agit d'autre chose. Mais ce livre ! on ne peut pas faire ce livre ! Je m'étonne que vous en parliez ainsi. » Peu après Michèle est arrivée. Elle a remarqué deux comprimés qui avaient roulé par terre. Monsieur Weil a repris le fil de sa pensée bavarde. Répétant que les matériaux n'étaient pas arrangés à son goût. Il faudrait remonter à Hamel Lipmann, son arrière-arrière grand-père, qui avait bien connu Schulmeister, l'espion de l'empereur Napoléon premier. Je l'ai à nouveau interrogé :

« Voulez-vous ce livre ?

- Il faut l'écrire autrement.

- Mais vous avez dit non à l'éditeur avant que je ne vous adresse le texte dont vous me parlez ; ils ne peuvent donc pas être la raison de votre refus. »

Ces contradictions ont fait dire à Michèle Weil qu'il n'allait jamais jusqu'au bout ; elle reprenait ainsi les propos de son époux quelques jours plus tôt.

Il faut montrer dans le *roman* qu'il y a des « *matières exceptionnelles* », me dit Monsieur Weil. En l'écoutant, je pense qu'il a encore en tête toutes ses ressources de *schmüeser*\*, de baratineur, de hâbleur : chaque mercredi, depuis quelques semaines, Madame Astrid Starck-Adler a eu la gentillesse d'accepter que nous écoutions dans le cadre du cours de yidich à l'université les enregistrements où il m'a raconté des dizaines de *witz*\*, en yidich ou en français. Le petit auditoire, sensible à l'art du conteur, rit de bon cœur. Si je comprends bien Monsieur Weil, il me demande que le « roman » reprenne les qualités du conte. Il faudrait alors entendre le mot « roman » au sens d'origine. Un texte

---

<sup>38</sup> Pourquoi fallait-il faire attention aux taureaux *fous* ? Il s'agit éventuellement d'une phrase entendue par l'enfant et qui a frappé son imagination. Pour un français, l'avertissement s'appliquerait presque sans discussion aux taureaux *fous* espagnols.

en langue vulgaire, par opposition au latin savant ... ou à l'hébreu ! Un texte plaisant à lire et à entendre, dans la bouche d'un *jongleur*.

Par un apparent coq-à-l'âne courant chez lui, Monsieur Weil raconte maintenant – en guise d'illustration, j'imagine - une *histoire exceptionnelle* que je connais déjà, sans les détails pittoresques. Comment, jeune homme, il avait mis au monde une portée de chiots :

Un matin, il s'était levé plus tôt que d'habitude. Son chien ratier – en fait une chienne, aux oreilles coupées – pourchassait un rat dans la buanderie. Un chien ratier, pas un berger allemand. (Michèle m'apprend en aparté que son beau-père avait eu de nombreux chiens.) Alors Alfred avait vu du sang sur le vagin de la chienne. Elle attendait des petits. Soixante-cinq jours passent, soixante-six ; elle aurait dû mettre bas. Alfred se renseigne aux abattoirs auprès du docteur Haushalter : Y a-t-il des pilules pour accoucher une chienne ? Non, il n'y en a pas. On ne peut pas aider une chienne à accoucher. Alfred est rentré sur son vélo, tout attristé. Il a même manqué de tomber entre les rails du tramway, tellement il était soucieux. A la maison, il a pris de l'huile sur ses mains, il a saisi la chienne par son gros ventre, hop ! deux doigts de la main droite dans le vagin. Il a attrapé la tête trop grosse d'un petit chiot, il a dit à la mère de pousser, et il a sorti entre ses doigts le premier chiot ; et ensuite les quatre autres. Quand il a raconté ça au docteur Haushalter, aux abattoirs, l'autre lui a dit « C'est incroyable. Du jamais vu ! Il faudra que tu passes plus tard au cabinet pour me raconter ça. »

Monsieur Weil continue de parler. Il dit, il y a une *seule* dame du personnel qui sait lui enlever les protections sans brutalité. Les autres tirent comme s'il s'agissait d'un cheval ... Le docteur ne lui propose rien et lui demande ce qu'il veut lui.

*Alfred Weil exprime son incompréhension des soins qu'on lui propose. Soins palliatifs, l'expression porte sa propre contradiction. Les pratiques autour des mourants qu'Alfred Weil a apprises n'étaient pas des palliatifs !*

L'histoire de Woerth, le mari de la sœur de sa tante. Sa voiture était tombée en panne lors d'un passage à Mulhouse. Il était très ennuyé car son patron l'attendait en fin d'après-midi à Sarrelouis, ou bien à Sarreguemines (Monsieur Weil ne sait plus). Un garagiste lui dit que toute l'installation électrique est à refaire. Pour le tirer d'affaire, il travaille une heure sur le problème. La machine démarre alors tant bien que mal et l'emmène à trente kilomètres à l'heure à Colmar. Là-bas, autre réparation, même résultat. Il téléphone au patron qui lui dit de venir quand il peut. Il arrive à l'heure du dîner. Un garagiste lui dit d'aller dîner tranquillement avec son patron, pendant qu'il s'occupe de la

réparation. A la fin du repas, il retourne voir la voiture. Elle marche à nouveau parfaitement.

- Vous comprenez, Monsieur Cerf ?

- Oui.

Je me demande de quelle métaphore il s'agit. De l'écriture du « roman » ou des soins médicaux à son corps. De sa maladie, semble-t-il me faire comprendre en reprenant à mon attention l'histoire de la récente venue du docteur. Et il répète la question des *matzeknepfle*.

Puis il ajoute que personne ne lui a proposé de faire lui-même les *matzeknepfle* pour la cuisine de l'hospice. Il arrive mieux à les rouler que le cuisinier de la communauté lui-même. Sans trop de force. J'entends qu'il compare la cuisine avec le travail d'écriture : « Vous pouvez encore préparer de très bons *matzeknepfle*, mais vous ne pouvez pas écrire vos histoires », lui dis-je.

Une employée passe pour savoir si Monsieur Weil descendra dîner ou si on lui montera le plateau- repas dans la chambre.

*Remarquable rencontre : Monsieur Weil comprend la construction historique d'un écrit biographique qu'il appelle « roman ».*

*Ce qui se passe entre lui et moi, autour de ses paroles, reste important à ses yeux, encore en cette ultime période. J'avais le sentiment de le fatiguer ; mais qu'il voulait continuer à parler.*

*Il semble créer des contradictions sans les voir.*

Michèle Weil dit qu'il refuse d'entendre parler de l'évolution de sa maladie. A plusieurs reprises des médecins ont essayé, comme ce dimanche encore. Il ne veut rien savoir.

Mais aujourd'hui il a encore raconté comment on avait trouvé à l'hôpital – quelques mois plus tôt - qu'il était plein de liquides dans l'abdomen jusqu'au milieu de la poitrine - il passe sa main en travers à la hauteur du cœur. Les médecins sont incapables de résoudre ce problème. Et d'évoquer devant sa visiteuse un cousin de sa mère qui avait fait des études médicales – c'était à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il a dit 1898. On avait montré aux étudiants un malade qui avait une tache grise à l'épaule, comme une pièce de cinq francs. Le professeur avait dit : cette tache, c'est une piqûre de mercure qu'on a fait au malade pour une maladie vénérienne (Monsieur Weil a cherché ce mot ; d'habitude il emploie le mot syphilis). Ça ne partira jamais. Il m'en avait parlé en rapport avec les vertiges, les malaises, qui le prenaient et qu'il estimait provoqués par les piqûres qu'on lui

fait tous les trois mois depuis son opération quelques années plus tôt. La perception qu'a Monsieur Weil de son corps malade n'est pas moderne. Il ne nie pas le cancer, il l'ignore en parlant de piqûre et non de chimiothérapie, parce qu'il n'entre pas vraiment dans sa perception du monde. Il se fâche contre les incohérences du rapport qu'on veut lui imposer à la maladie. En particulier contre les exhortations à manger. « Je ne pèse plus que quarante kilos. Je n'ai pas envie de manger – avec cet abdomen plein de liquides »

De fait tous les visiteurs l'encouragent à mieux se nourrir. Cette exhortation est-elle de l'ordre des représentations hygiéniques ? Sans doute en partie. Mais n'est-elle pas tout autant conforme au statut du vieillard en résidence pour personnes âgées – analogue à un enfant en pension ? On lui doit des conseils éducatifs insistants. Pourquoi pas, puisque le vieillard est dépendant. Mais il ne s'agit pas d'apprendre à conquérir une vie indépendante ; la sortie obligée de l'institution est la mort. Je ne crois pas que Monsieur Weil répugne à parler de sa mort. Il a suivi de nombreuses veillées mortuaires. Pourquoi l'approche de la mort n'est pas dite ? Peut-être parce que Monsieur Weil n'est plus chez lui, dans cet univers *tout à fait spécial* où il a déployé son personnage.

Le conflit entre deux représentations du corps humain est évident. Mais il n'est pas explicite, parce que Monsieur Weil a tout au long de sa vie respecté – en apparence et sans doute sans hypocrisie, le savoir médical institutionnel. La figure emblématique du docteur Wenger, le médecin de famille, avec son titre universitaire et ses paroles divinatoires, permettait cette co-existence.

Parallèle avec son rapport avec le savoir reconnu, institutionnel, universitaire. Monsieur Weil a appris à l'école ; il a appris le métier de comptable. Il a réussi cet apprentissage. Mais il ne cache pas ce qu'il lui en a coûté. Physiquement, économiquement et intellectuellement. La guerre de 14 -18 et ses privations, la mère seule, le père malade, les handicaps accumulés et donc d'autres priorités. Mais tout ce qu'il a si bien appris, c'est par contact humain ou par sens de l'observation : l'art de la boucherie, au sens profane comme au sens religieux, les soins infirmiers et la pensée religieuse. L'autre mercredi, Astrid Starck-Adler raconte en souriant, tout en notant la transcription d'un *witz*, comment Alfred n'était pas venu pendant trois semaines au cours de yidich parce qu'elle avait réécrit un texte de lui en utilisant une orthographe standardisée. Il avait vécu cette correction comme un écolier français (ou plutôt alsacien ) à qui le professeur aurait mis un zéro en orthographe.

Monsieur Weil n'a jamais fait véritablement école. Dans ce cas, il lui aurait fallu prendre nettement ses distances avec les institutions religieuses ou universitaires. Sa place



essentielle est celle du conteur. Même quand le récit comporte un jugement, le plan du récit est essentiel. Quand il raconte comment, un jour de *Rosh Hashanah\**, un rabbin de Mulhouse mangeait tranquillement dans un restaurant près du théâtre, l'indignation est de rigueur – en tant que procédé stylistique<sup>39</sup>. Sans l'indignation, l'anecdote gastronomique serait fade.

Et cet auditeur particulier que je suis : sa fidélité est celle d'un disciple, d'un apprentissage par contact. Sans examen, sans théorisation.

Cette visite me montre que Monsieur Weil vit dans des contradictions importantes qu'il ne revendique pas en général, entre l'univers de ses récits et le monde du quotidien contemporain (le monde de ses fils, confie-t-il) : contradictions temporelles et sociales. Il a refusé le blanc-seing que l'éditeur strasbourgeois – et moi en renfort – lui demandions, en échange d'un droit d'auteur. Il a souligné son attachement à la parole en revenant sans cesse à des récits au cours de cette entrevue. Mais cela ne l'a pas empêché d'insister curieusement sur l'intérêt qu'il porte à l'écriture et de montrer qu'il en comprenait les mécanismes. Sa critique a-t-elle consisté à dire : vous commencez par le spectaculaire – la venue au monde, la naissance du narrateur – alors qu'il faut en premier dessiner le cadre socio-historique ? Et il ne s'y est pas trompé : ce choix a été fait par moi, en fonction des attentes de l'éditeur strasbourgeois, du modèle narratif qu'il m'a proposé ! A la relecture, je comprends mon critique. Le texte est sec, il manque de transitions qui « coulent » ou qui « collent les parties ». Monsieur Weil a souligné les difficultés de la construction romanesque. Il ne suffit pas de disposer d'une collection d'histoires *spéciales* ; il faut savoir les tramer ensemble.

---

<sup>39</sup> Ce rabbin de Mulhouse ne se cachait pas de ne pas manger cachère. Y compris un jour de fête de sa religion. D'autres membres de la petite communauté de Dornach m'ont dit sans émotion apparente que ce rabbin n'était pas « religieux ».

## La mort d'Alfred Weil

Deux jours plus tard, le mercredi 29 mars 2006, au cours d'Astrid Starck, le professeur et les étudiants écoutaient mes enregistrements en yidich pour les transcrire. Nous avons écouté ensemble le *witz* de l'attentat contre Hitler. OÙ deux juifs, le revolver en main, attendent avec impatience le passage prévu de leur ennemi mortel. Comme il ne vient pas, les compères s'inquiètent ; ils emploient une expression yidich formée de mots d'origine hébraïque pour dire « Pourvu qu'il ne soit pas arrivé malheur à Hitler ! ». Le mardi suivant, je suis sorti écouter Marie-Claire Vitoux, qui conférait sur « Etre juif à Mulhouse de 1820 à l'affaire Dreyfus » au Musée historique. En fonction de l'intitulé j'avais imaginé un contenu différent. D'abord l'historienne a commencé ses explications à l'époque bien antérieure de la république calviniste de Mulhouse, qui avait exclu de ses murs les catholiques et les juifs. Mon étonnement est venu du fait que tout le discours se soit centré sur les rapports entre les communautés confessionnelles. Comme si il n'y avait rien à dire - ce soir-là - de l'installation des juifs à Mulhouse après le rattachement de cette ville à la France révolutionnaire en 1798, de leur évolution démographique, de leurs activités, de leur embourgeoisement, des conversions ou abandons des coutumes, des immigrations, de leur vie publique. Il fut question de la construction de l'actuelle synagogue, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais pour dire que, si elle était plus grande que celle de Colmar, cela incombait à l'attitude des dirigeants mulhousiens protestants plus favorables aux juifs que les édiles catholiques de Colmar.

Le discours de Monsieur Weil était centré sur le monde juif comme univers indépassable. Construction holiste. Le monde juif de Monsieur Weil comprenait bien sûr les non-juifs, voisins et partenaires économiques, ennemis ou amis. Mais la topologie n'était pas la même que celle imaginée par la conférencière. Le monde de Monsieur Weil a été organisé par le Dieu des juifs ; c'est en ce sens que ce monde est juif. C'est enfin une organisation différente de la symbolique de l'état d'Israël, nation construite – pour obtenir sa sécurité - en rejetant les populations arabes en 1948, puis en interposant un mur entre eux et ces Arabes palestiniens.

On peut comprendre également que le nazisme ne soit pas au centre de l'expérience de Monsieur Weil. Hitler est sans doute un ennemi de plus que Dieu a envoyé au peuple d'Israël pour éprouver sa foi et le punir de ses égarements. Je n'ai pas

entendu Monsieur Weil s'exprimer ainsi. Mais l'action du nazisme *racontée* <sup>40</sup> par lui semble être essentiellement de produire la misère. Misère qui a affaibli sa mère jusqu'à sa mort, en 1945. Je n'ai jamais entendu Monsieur Weil raconter la libération d'Apt, où il vivait en 1944. Comme si cela n'avait rien changé à ce combat contre la misère. Il lui est arrivé d'évoquer la déportation de plusieurs membres de sa famille, oncles et cousins – avec tristesse, sobriété pudique ou ironie contre les nazis, humour noir à la limite. Mais pas de la façon dont en parlent Claude Vigée ou Freddy Raphaël, par exemple, qui insistent sur la généralisation de la violence antisémite, les complicités de certains Alsaciens ou de l'Etat français, et la prolongation latente, après guerre, de la haine des Juifs qui avait alors atteint son paroxysme, et qu'on croyait disparue à tout jamais. Les mots de déportation et de *risches*\* (haine des juifs) faisaient partie du vocabulaire de Monsieur Weil, mais pas le mot *Shoah*.

Alfred Weil est mort aux premiers jours d'avril. Son fils Jean -Pierre et Maurice Bloch (un juif pieux de la communauté de Dornach, que je connaissais par les cours de yidich) ont téléphoné chez moi le lendemain. Le samedi précédent, Michèle avait trouvé son beau-père très dynamique. Quelque jours plus tard, à dix heures du soir, il a téléphoné chez son fils pour dire qu'il se sentait très mal. Jean -Pierre a demandé immédiatement l'intervention du personnel de l'hospice. Ceux-ci ont rappelé dans la nuit, ils se sont montrés très rassurants. Mais le mercredi matin Monsieur Weil a été placé sous assistance respiratoire. C'est ainsi que Michèle l'a trouvé vers quatre heures de l'après-midi. Au bout d'un moment, fatigué, Monsieur Weil s'est endormi. Sa belle-fille l'a alors quitté. Vers vingt-trois heures l'hospice a averti Jean -Pierre Weil du décès de son père. J'ai assisté aux obsèques au cimetière israélite de Mulhouse. Nous étions à quelques jours du début de Pessah\*. Pour cette raison le discours du rabbin à la maison mortuaire a dû être bref.

Une remarque sur la nomination : mon interlocuteur m'a toujours appelé « Monsieur Cerf » ; cela m'a surpris, j'avais quarante-six ans de moins que lui. Je l'ai forcément donc toujours appelé « Monsieur » en lui parlant. Monsieur Weil marquait ainsi la différence sociale. Pour ce qui est de la langue française, il n'utilisait pas le prénom et

---

<sup>40</sup> Quelques semaines avant sa mort, j'étais revenu sur une phrase retenue au vol, qu'il avait attribuée à sa grand-mère : « *Alles recht sich auf de Erde* » (y. « Tout se juge sur terre »). Sa réponse fut brève : « C'est trop triste, c'est trop sérieux ; six personnes ont payé de leur vie » Allusions aux déportés de la famille, ses oncles, tantes et cousins, qu'annonçait l'aïeule.

ne tutoyait personne d'une catégorie sociale supérieure à la sienne<sup>41</sup>. Si je garde parfois l'usage de cette forme, c'est à la fois par respect et pour rappeler que nous avons été deux interlocuteurs différents dans notre rapport social et culturel à la langue française.

---

<sup>41</sup> Une exception en la personne d'Astrid Starck, qu'il vouvoyait et appelait par son prénom: on peut imaginer que la relation instituée entre le professeur et Alfred Weil était vécue par lui comme une association égalitaire pour la transmission du yidich alsacien. Tous deux parlaient ensemble en yidich.

## Chapitre 6

### La parole comme rapport au monde

Le terrain d'une enquête ethnographique est un objet à construire. Avant même de me préoccuper d'ethnologie, j'ai rencontré Alfred Weil, en l'an 2000, parce qu'il avait à Mulhouse la réputation de raconter les histoires d'autrefois, de la tradition juive locale. Je l'ai entendu plusieurs dizaines de fois, à nouveau entre l'année 2003 et la dernière entrevue de mars 2006 que je viens d'évoquer. Le plus souvent je l'ai enregistré, chez lui, à Mulhouse-Dornach. J'avais cessé cette pratique quand il a dû quitter sa maison, vers l'été 2005, pour finir sa vie à l'hospice israélite<sup>42</sup>. Les transcriptions de nos entretiens occupent la plus grande partie de deux volumes rédigés à la même époque, comme mémoire d'études. Il m'est apparu que l'objet de ma recherche était la parole comme fait social. Non sans hésitations, ni sans louvoiements. J'ai subi des pressions amicales pour écrire une biographie, voire deux biographies distinctes. L'éditeur strasbourgeois pensait à une (auto)biographie populaire, et à l'université on entrevoyait une biographie au sens sociologique (récit de vie).

Les commentaires d'Alfred Weil et ma réflexion sur l'usage sociologique de la biographie m'ont montré que le narrateur que j'observais ne parlait pas *pour raconter sa vie*. La parole était devenue, après sa retraite professionnelle en 1976, son *mode social d'existence*.

Ce n'est pas l'intervention de l'ethnologue qui a suscité cette pratique d'Alfred Weil. Elle lui préexiste – sans doute avant même la retraite. La parole est un outil du petit commerçant : elle naît dans les dialogues avec les clients. La parole est un outil du moraliste religieux. Les deux aspects se rejoignent : c'est la boucherie qui a créé l'Alfred Weil bavard intarissable, religieux, moralisateur et drôle. Parce que c'est dans la *pratique de son travail de boucher* qu'il a rencontré le rituel religieux - alors qu'il était relativement inculte : la première guerre mondiale, les difficultés familiales qui ont commencé alors qu'il avait cinq ans, l'avaient écarté de l'instruction religieuse approfondie, me disait-il. Mais cet éloignement du savoir religieux était plutôt la règle que l'exception dans les communautés juives alsaciennes du début du siècle précédent. Avant la retraite, son savoir religieux était pratique ; il n'était pas tiré des livres. Les

---

<sup>42</sup>La Résidence René Hirschler, située à Pfastatt, dans l'agglomération mulhousienne.

circonstances historiques et biographiques sur lesquelles nous reviendrons, lui ont permis de se créer un personnage empreint de sagesse populaire traditionnelle.

Il me faut tendre à objectiver ma démarche, à trouver ma part de subjectivité. Une sorte de relation de disciple à maître a été indispensable pour que la parole s'installe durablement entre Monsieur Weil et moi-même. Pourtant, « sagesse populaire » n'est pas ici un jugement de valeur. Le sage est au monde oral ce que le savant est au monde de l'écrit. Une grande partie du savoir dans notre société passe par la parole. Il en est ainsi dans toutes les classes sociales. Mais la *doxa* intellectuelle confond trop souvent le savoir et l'écrit.

Comment rendre compte dans un *livre* d'une pratique de parole ? La question de rendre compte d'une pratique ne se limite pas à ce cas. Quand il s'agit de parole, la difficulté risque d'être négligée du fait que l'écrit est un langage. Or l'écrit ne fonctionne pas avec la même langue, les mêmes règles linguistiques, que la parole. Les modèles livresques ne fonctionnent pas dans la parole. En particulier le modèle biographique qui repose sur l'usage de la chronologie. Le monde de l'écrit est un champ spécifique que Jack Goody (1979) a analysé : il examine une opposition fondamentale entre les cultures orales et les sociétés d'écriture, tout en récusant la validité absolue de ce type d'opposition binaire, telle que, selon lui, Lévi-Strauss la développe en opposant la pensée sauvage et la pensée moderne. Car dans les sociétés d'écriture, il reste une place essentielle pour ce qui est du langage déployé dans son espace d'origine, celui de la parole : cet espace sera nommé *oralité*. Goody dévoile les outils conceptuels indissociables de l'écriture, comme la logique formelle ou le tableau. La chronologie est une forme de tableau. Goody nous montre les conséquences que l'usage de l'écriture apporte à la pensée (à la raison). Mon travail veut explorer l'autre versant, celui du fonctionnement d'une raison orale, dans un groupe humain où *règne* l'écrit. Cet aspect d'une société qui connaît l'écriture, c'est ce que Goody appelle l'oralité. Et pour commencer ce parcours, démontons le récit « De ma naissance à la déclaration de guerre » où j'ai donné à Alfred Weil la fonction de narrateur.

## Manipulation littéraire

Ce texte « **De ma naissance à la déclaration de guerre** » est une fiction qui utilise des paroles réellement entendues, enregistrées par moi, et des écrits d'Alfred Weil. Je me propose d'examiner comment et à partir de quoi ces récits ont été écrits.

Le 26 octobre 2004 je me suis entretenu avec Monsieur Weil, en l'enregistrant dans sa salle à manger (Entretien 8). Je lui ai demandé de me parler de sa naissance et des premières années. Cette rencontre a ouvert la troisième époque :

En septembre 2004, j'avais soutenu un premier mémoire qui constituait le résultat de mon enquête précédente sous le titre « *C'est pas fini. Encore quelque chose de spécial !* » *Rire, religion et souillure dans des anecdotes juives en Alsace*. Cela m'avait encouragé à poursuivre, à retourner auprès de mon plus vieux témoin pour travailler à sa biographie. J'avais pensé également un peu plus tôt à un tout autre usage des histoires drôles : en tirer un spectacle.

C'est une initiative de Monsieur Maurice Bloch, un des témoins de l'enquête 2003-2004 que j'avais le mieux appris à connaître, qui a lancé la troisième période. Vers le 22 septembre, il m'a prié de participer le samedi suivant aux offices de Yom Kippour à l'oratoire de Dornach. Il s'excusait de me demander un tel service, nécessité par la règle du *minyan*\*. Je me suis donc présenté pour la première fois à la *schül*\* à Dornach, pour assister pendant de longues heures aux offices de Kippour. Cela ne m'était jamais arrivé. Profitant d'une interruption des prières, j'ai montré mon ouvrage « tout frais ». Monsieur Weil l'a reçu des mains de son fils Jean -Pierre - dont je faisais ce jour la connaissance -et il y a montré un vif intérêt <sup>43</sup>. Quelques jours après, il l'avait lu, je pouvais venir le récupérer, et, me disait-il, il avait des corrections à y apporter. Mais il ne s'agit pas de corriger, il s'agit de refaire un autre livre sur votre vie, ai-je expliqué. Monsieur Weil s'est montré intéressé et nous avons parlé de la recherche d'un éditeur. L'enquête n'a repris qu'à la fin du mois d'octobre, en particulier parce que je voulais attendre l'accord de l'Université sur le projet. Pendant ces quatre semaines l'état de santé de Monsieur Weil a commencé à le préoccuper constamment. J'ai fait deux entretiens rapprochés, le 26 puis le 30 octobre, et je me suis mis aussitôt aux transcriptions. J'avais proposé à Alfred Weil de les lui laisser pour relecture. Mes textes ont été prêts dans les semaines suivantes et remis.

---

<sup>43</sup> Le titre reprend un de ses propos et invite à poursuivre. Cela ne lui a sans doute pas échappé.

J'avais laissé une importante marge à gauche<sup>44</sup>. Monsieur Weil a de fait utilisé cet espace, mais au lieu de précisions et de corrections, il a procédé à une réécriture complète. Le récit de la naissance précédée du pari paternel est tiré de ces deux versions. Les explications ou traductions du yidich en français ont été ajoutées par moi ... J'ai relié l'évocation des promenades du grand-père Isaac avec une description des commerces de Dornach entendue le même jour, mais non enregistrée. La cassette audio était pleine, mais cela n'a jamais arrêté mon interlocuteur ! La partie suivante *Nous étions des aschkenausem* est tirée du début de l'entretien. J'ai procédé à l'interversion au détriment de la chronologie parce que j'ai préféré commencer par le pari, plus spectaculaire que l'évocation des origines. Une telle situation de réécriture ne s'est jamais reproduite<sup>45</sup>. Et, dès le mois de novembre, mes questions biographiques ont laissé la place à d'autres, que nous verrons dans la quatrième partie de cette étude. Le texte *Ton fils est gravé dans mon cœur* provient d'une visite à la résidence Hirschler, le 11 février 2006. Monsieur Weil était fatigué, il ne s'était pas installé dans son fauteuil, il a commencé à raconter ses ennuis de santé et l'incompréhension du personnel. Il se sentait isolé face à la souffrance et mal soigné par les médecins. Ce sujet (la souffrance, les soins inefficaces) était devenu le plus important au fur et à mesure de la dégradation de sa santé – et les propos obstinément – consciemment – répétitifs. « Parlez-moi de vos grands-parents et des autres membres de votre famille ! » ai-je demandé, parce que j'avais constaté mon ignorance sur ce point. Il a regardé avec ahurissement. « Dans l'état où vous me trouvez, c'est impossible ! » Et il a raconté, allongé sur le dos, à peine redressé. Je prenais quelques notes. Une heure après environ, il m'a dit, avec émotion « Ça m'a fait du bien de vous raconter ça. Je ne sens plus mes douleurs » Cet effet calmant du récit des souvenirs s'est produit plusieurs fois dans les derniers mois de sa vie, je le savais. Mais j'en ai été ému aussi. D'ordinaire, je transcrivais les enregistrements, ou je rédigeais les notes en les intitulant par la date de la rencontre. Exceptionnellement, j'ai rédigé directement mes notes en les organisant à ma façon. L'éditeur strasbourgeois avait répété que l'autobiographie ne pourrait pas se faire sans l'accord écrit de Monsieur Weil. J'avais eu sa parole, mais, un doute me restait. Ce doute redoublait avec l'affaiblissement de Monsieur Weil. Comme le contrat devait être bientôt prêt, j'ai commencé l'écriture à la mi-février. Je voulais savoir comment j'y arrivais. La fin de ce récit autobiographique est

---

<sup>44</sup> Cette démarche était copiée sur celle qu'explique J.-M. Bessette à propos de sa collaboration avec M. Meyssonier (Meyssonier & Bessette, 2002).

<sup>45</sup> Un travail de réécriture des enregistrements de nos conversations par Monsieur Weil s'était produit auparavant. Mais le contenu de ces autres pages de sa main était très différent ; il s'agissait de blagues juives et non de son histoire.



encore extraite de l'entretien 8 du 26 octobre 2004. Les propos de Monsieur Weil sur la sexualité ont fait l'objet d'une note qu'il a écrite à la main, sur la transcription : « Ce texte ne doit en aucun cas être reproduit ; ce n'est pas sa place. » J'ai choisi d'inclure ce texte en le déplaçant légèrement, en le séparant de la demande du père d'en rester à un fils unique. Monsieur Weil n'a fait aucun commentaire sur ce passage lors de notre dernière rencontre. Ses refus pouvaient être énergiques ... et passagers. Enfin, Alfred Weil ne m'a jamais parlé de la fête de Dornach quelques semaines avant la déclaration de guerre, alors qu'il avait cinq ans. Mais A. Herrbrecht, un historien de Dornach, m'a dit savoir que Monsieur Weil, son aîné d'une quinzaine d'années, s'en souvenait. Les souvenirs entendus par moi en octobre 2004, sur ses premières années de vie, sont évidemment des souvenirs racontés, certainement par la maman. J'ai pensé que l'enfant de cinq ans se souvenait pour la première fois - de par sa propre expérience sensible - des combats entre soldats français et soldats allemands à Dornach, en août 1914. Ce n'était pas ce qu'il m'avait raconté en premier.

J'ai donc proposé avec ce fragment autobiographique une entrée en matière littéraire artificielle. Pour plusieurs raisons : ce texte ayant été lu par Monsieur Weil, il a permis une discussion entre lui et moi sur l'écriture. D'autre part j'ai lieu de croire qu'il propose à mes lecteurs une première découverte moins déconcertante que celle que pourrait constituer une transcription du premier enregistrement que j'ai effectué avec Alfred Weil. Enfin, la comparaison entre ce premier texte-ci vraiment *écrit* et cet autre-là, le premier enregistrement *transcrit* (qui tend à restituer la situation d'énonciation), sera féconde.

Mon écriture est un cheminement empirique. Elle rencontre des obstacles et des contradictions. Les incitations à écrire peuvent être très différentes, à partir d'un constat commun des quelques lecteurs du « matériau brut » de mon enquête : j'aurais rencontré un personnage hors du commun, un survivant d'une époque révolue. Biographie régionaliste dite « tout public », thèse universitaire ou autre ouvrage savant ? Il est nécessaire de donner au lecteur des éléments de la fabrication de ce livre-ci. Comme je l'ai moi-même été, je souhaite à mon lecteur d'être fasciné par l'image d'Alfred Weil, agacé, choqué, et de pouvoir aussi opérer un travail réflexif.

## L'objet ethnographique

J'ai été l'auditeur d'un « long récit oral », souvent enregistré, deux fois filmé, d'Alfred Weil, étalé sur plus de cinq années. Je suis conscient qu'en affirmant qu'il s'agit d'un long récit, je donne une cohérence littéraire à un ensemble d'entretiens différents, discontinus, dialogués. Mais ce n'est pas en un clin d'œil que je me débarrasserai du vocabulaire et des notions de la *littératie*, de la culture de l'écrit (Goody, 2007). D'autant moins que je crée ici même un discours littéraire, construit sur de nombreux sédiments écrits, dont les transcriptions des entretiens forment plusieurs couches. La mémoire que j'ai de mon expérience est donc un processus qui évolue. Mon hypothèse pour donner un sens à l'enquête de terrain est celle-ci : Alfred Weil a occupé sa vieillesse à dire comment il voyait les hommes face à Dieu. Il a été reconnu dans son entourage comme un parleur. Cette parole a parfois trouvé un support particulier dans le judéo-alsacien, autrement dit le yidich. Le judéo-alsacien est aujourd'hui une langue pratiquement morte (une langue morte est une langue utilisée uniquement par des locuteurs qui ont conscience qu'ils l'utilisent ; l'usage spontané en a disparu). Elle l'était pratiquement déjà à Mulhouse au milieu des années 1970, quand Monsieur Weil et son épouse ont quitté leur travail à la boucherie. Le discours de Monsieur Weil utilise donc quantitativement peu le judéo-alsacien. Mais cet usage a une résonance symbolique dans la réception de son discours. Il établit un passage entre la notion de sage et celle de savant. Le discours d'Alfred Weil a fait sens pour son auteur : il a contribué à l'augmentation de son capital linguistique <sup>46</sup>. Âgé de vingt ans, Alfred Weil avait brutalement renoncé à faire « une brillante carrière », précisément à devenir cadre commercial, peut-être en Amérique, comme il lui avait été proposé. Il avait choisi de reprendre le petit commerce paternel. Sa retraite quarante-cinq années plus tard, lui a donné l'occasion d'une revanche dans un autre domaine : culturel.

Cet ensemble de paroles dont j'ai été destinataire est une représentation exceptionnelle de récits souvent offerts à d'autres destinataires. Ce n'est pas ma demande qui a créé ses récits – au sens de l'énoncé ; elle en a permis une collecte. La virtuosité verbale d'Alfred Weil prouve une longue pratique. C'est sa réputation de conteur qui a provoqué notre rencontre. Et sa belle-fille Michèle m'a dit quelque temps avant sa mort :

---

<sup>46</sup> Le concept de « capital linguistique » a été défini par P. Bourdieu (1982). La parole circule dans un marché linguistique, où les agents recherchent des profits de distinction. Telle est l'économie des échanges linguistiques, basée sur la rareté relative des producteurs (locuteurs) et des produits culturellement les plus appréciés. La formation des prix du marché linguistique engage les rapports sociaux et les mécanismes d'inégalités sociales.

« Quand il a fini de tout raconter, il recommence. Les histoires qu'il vous raconte, Monsieur Cerf, je les ai toutes entendues trois fois »

Une autre fois, c'est Alfred Weil qui est persuadé de m'avoir déjà raconté telle anecdote. Il se peut qu'il l'ait fait sans que j'aie pu enregistrer, ou prendre des notes suffisantes ; il se peut aussi que je n'en aie aucune trace mnésique. Ou encore qu'Alfred Weil se trompe d'auditeur. En tout cas, Alfred Weil gère ses récits. Il s'en (pré)occupe. Cette gestion est mentale. J'ai déjà signalé les deux seuls cas où des histoires ont été (ré)écrites par lui à mon intention. Sans doute, il ne raconte pas à tout le monde la même chose. Il varie à l'intérieur de son corpus. Ses trois fils constituent un groupe particulier, comme l'indique cette phrase extraite de l'avant-dernier enregistrement (17) :

« Et puis je vous ai raconté, vous l'avez sûrement, si je ne l'ai pas *en haut*, qu'un soir avec Ernest, mon second, on entend le cri d'un oiseau... »

L'expression « en haut » désigne le bureau de Monsieur Weil, un lieu où je n'ai jamais été reçu. Il y rédige sa correspondance. Il me dit parfois qu'il y garde un cahier de quarante pages sur son histoire pendant la dernière guerre, à l'intention de ses fils. J'ignore ce qu'il a pu rédiger d'autre. Mais Ernest, son second fils, qui vit aux Etats-Unis, a eu le projet de publier un livre sur les souvenirs de son père. Que ce fils soit un protagoniste de cette histoire – fait exceptionnel – n'est pas fortuit, d'autant moins que dans cette anecdote, développée au chapitre 19, le cri d'un oiseau est un message de mort. Il s'y dessine une confrontation entre deux projets de transmission de la mémoire. Peu après le départ de Monsieur Weil pour l'hospice israélite où il a fini ses jours, Ernest est venu à Mulhouse (à l'automne 2005). Son père lui a remis les clés de sa maison, faisant de lui le dépositaire de ses affaires, et donc de ses écrits : courrier, poèmes en yidich, souvenirs... Au tout début de cette même année, Monsieur Weil m'avait remis, sur ma demande, un document signé m'autorisant à utiliser et à publier les enregistrements en ma possession à des fins scientifiques, « pour faire connaître le monde qui m'a entouré au cours de mon existence et en particulier la culture Juive alsacienne », précisait-il. Ce que j'ai commencé à faire, peu après, dans un colloque à Ascona. Monsieur Weil m'a parlé à plusieurs reprises de ce colloque et de l'importance à transmettre le contenu de son expérience aux savants. L'incohérence apparente de l'attitude de Monsieur Weil suite à la proposition de l'éditeur strasbourgeois (que j'avais provoquée), peut aussi se comprendre comme le résultat d'hésitations de Monsieur Weil entre des désirs et des projets distincts, ceux de son fils cadet et les miens.

L'objet de ma collecte n'est donc pas un artefact. Certes, la situation qui se crée entre le collecteur et le narrateur est particulière. Mais il en va ainsi dans toute enquête ethnographique. L'ethnologue a tout à gagner à en être conscient.

L'objet de ce livre n'est donc ni la biographie d'Alfred Weil, ni la seule étude du contenu de ses propos, mais aussi celle de sa parole sociale. Il ne s'agit pas de reconstruire la société judéo-alsacienne du début du siècle précédent. Les entretiens recueillis n'ont pas à jouer le rôle de fragments architecturaux, d'objets archéologiques d'une ville qu'on voudrait reconstituer. Ils doivent subir une transformation, celle de la transcription commentée et analysée, souvent interprétée, seul moyen de transmettre à d'autres (à des lecteurs) l'expérience du dialogue. Il y a une dimension mythologique dans les récits d'Alfred Weil. Il n'est pas question pour autant de réinventer une tradition immuable, ou de la révéler au public français comme Marcel Griaule (1966) a voulu le faire pour la culture dogon. La tradition, c'est une remise matérielle ou une transmission verbale, nous dit le dictionnaire Robert (1978). Le premier sens n'apparaît plus qu'en langage juridique, mais il peut nous rappeler que « tradition orale » n'est pas un véritable pléonasmе, car la tradition concerne aussi la pratique. La tradition a-t-elle nécessairement à voir avec la religion et le sacré ? Pour le petit Robert à nouveau, c'est sa première définition. En second sens, la tradition est « information, plus ou moins légendaire, relative au passé, transmise d'abord oralement de génération en génération ». Le mot « information » est plus neutre, mais, « de génération en génération » renvoie au caractère sacré que peut prendre le savoir transmis sur ce mode ancestral.

La tradition se définit- traditionnellement- comme ce qui d'un passé persiste dans le présent, où elle est transmise et demeure agissante et acceptée par ceux qui la reçoivent et qui, à leur tour, au fil des générations, la transmettent .

Jean Pouillon, article « Tradition », in P. Bonte P. et M. Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, PUF, 1991.

J. Pouillon glisse, non sans malice, le mot *traditionnellement* dans sa définition. Il exige ainsi une prise de distance de l'anthropologie par rapport au sens courant du mot. Il ajoute en effet que « les traditions étant la plupart du temps inconscientes ou du moins implicites, on constate celles de l'autre, on ignore les siennes ».

Un individu ou un groupe qui s'affiche continuateur de la tradition est contradictoire. L'effort de retour au passé est un acte de changement social qui rompt avec le passé revendiqué. Cet effort verbal de Monsieur Weil est au centre de mon travail.

Pour être valable, une théorie doit résister à l'épreuve des faits empiriques : il faut donc soumettre l'interprétation ethnologique à l'épreuve de la vérification empirique pour la valider. Or, le dit des Dogon est totalement absent et les données de l'enquête empirique ne sont pas livrées. De plus, il est impossible de distinguer entre ce qui procède des opérations cognitives réalisées par Marcel Griaule et Germaine Dieterlen (le discours -étique) et ce qui provient des discours Dogon (le discours -émique). Le Renard Pâle apparaît véritablement comme une " invention spécifique ", c'est-à-dire une description sans véritable objet empirique, ou dont l'objet est tellement secret qu'il n'existe effectivement que comme " construction textuelle ".

Jacky Bouju, 2004

Dans *Dieu d'eau*, Griaule met en scène la *révélation* – c'est le mot qu'il répète de la cosmogonie dogon et de ses prolongements dans les rites par les entretiens avec un informateur décrit comme extraordinaire. Ogotemèlli a le projet de transmettre à l'ethnologue un savoir inouï des Blancs et en grande partie ignoré par les autres Dogon, sauf par quelques autres vieillards, qui n'en connaissent que des fragments. Griaule décrit les conversations à voix basse et les interruptions d'Ogotemèlli pour s'assurer que le voisinage ne l'entend pas. Griaule donne ainsi l'impression qu'il a été choisi comme le sauveur des profondeurs de la culture dogon. Son projet est de faire connaître la richesse symbolique de la culture dogon (à ceux qui n'imaginent pas qu'un peuple nègre possède une telle richesse culturelle). Griaule, pris par des habitus scolaires, estime la richesse culturelle à l'aune de ses propres modèles culturels : Ogotemèlli serait un Hésiode africain, écrit-il. Plus troublantes, car non explicitées par Griaule, sont les références d'écriture. Griaule utilise un style imité de la littérature académique française - de son contemporain André Gide, par exemple – et insiste beaucoup sur la place essentielle du *verbe*, un mot employé comme synonyme de parole. *Verbe* évoque nécessairement le texte biblique – donc encore une fois l'écrit, et l'écrit fondateur. Griaule ne nous indique pas clairement où commence la

systématisation, la rigidification de la pensée ogotemèllienne qui procède de la mise par écrit. Son livre n'est que très approximativement une série d'entretiens puisque les dialogues sont entrecoupés de longues réflexions ou descriptions propres à Griaule. On pourrait aussi s'interroger sur le choix des mots qui traduisent les concepts utilisés par l'informateur. Griaule, qui est toujours accompagné d'un interprète, procède rarement à une exploration linguistique. Je n'ai pas la prétention de nier la place de Griaule dans l'ethnologie française de son temps, qui est celui de la colonisation. Mais son livre peut me conduire à une réflexion sur mes propres références stylistiques et modélisations inconscientes. En quoi, par exemple, suis-je influencé par mon cheminement dans le conte contemporain, ce mouvement culturel appelé « le renouveau du conte » ? Ou encore par la phrase proustienne ?

En quoi ces influences déterminent-elles mes choix conceptuels et méthodologiques ?

Je reprends ici à mon compte « l'intention transculturelle » de Marc Augé, la « volonté de dépasser l'inégal croisement des regards en instaurant un dialogue entre observateur et observé où tous deux se reconnaissent » (Augé, 1994), tout en reconnaissant une part d'utopie dans cette affirmation. On dit que réfléchir sur la religion est un premier pas vers l'abandon de la religion. N'en est-il pas ainsi en ce qui concerne le conteur qu'est Monsieur Weil ? J'ai gardé l'impression dominante que cet homme ne se laissait ni interrompre, ni interroger, qu'il gardait la maîtrise de son puissant discours. En réalité, nous verrons que les conditions de nos échanges et la structure de nos dialogues ont évolué au cours des années 2000 à 2006. Dans la période la plus dense de 2004-2005, Alfred Weil était soucieux de ce que je répète à d'autres savants (à Ascona) son expérience prophétique, ses « avertissements ». Dans la fin de sa vie, la question du statut de sa parole et de celle de mon écriture s'est posée parfois entre lui et moi. Nos conflits, à deux ou trois reprises, sont un élément de ce dialogue difficile entre les deux partenaires de l'enquête ethnographique en tant que tels.

Cette volonté de dialogue va se traduire ici dans la forme de mon travail. Une manipulation littéraire, qui cacherait son processus de création, est désormais exclue. Je ne désire pas écrire un récit biographique qui aurait l'apparence d'un roman et le commenter ensuite. À l'inverse, présenter d'un bloc l'ensemble des transcriptions et notes

d'entretiens, dans l'ordre de la chronologie de cet événement, c'est-à-dire l'ordre temporel de nos rencontres, serait artificiel. Pour différentes raisons : la meilleure transcription ne peut rendre compte de toute l'expression, du langage non verbal, du contexte immédiat ; les entretiens sont séparés par des temps de vie pour l'observateur et l'observé, qui interviennent dans l'expérience ; quand les enregistrements font défaut, mes notes seules et mes souvenirs n'ont pas la même qualité. Pourtant il m'est parfois apparu que je faisais figure d'appareil d'enregistrement plutôt que d'interlocuteur quand je ne comprenais pas certains propos, sans oser demander ni pouvoir obtenir des éclaircissements. Mais mes motivations, en particulier le plaisir poétique et la satisfaction du chercheur, me permettaient de continuer à écouter. Les motivations des lecteurs de ce livre et les conditions de leur lecture sont différentes.

L'écriture de ce livre est donc dialoguée. La première voix (au sens de l'entrée en scène) est ma voix, celle de l'auteur. La deuxième est celle d'Alfred Weil : le résultat du *travail en studio* que j'ai effectué après avoir enregistré sa parole vivante. Dans le passage intitulé « De ma naissance à la déclaration de guerre » elle a été profondément remixée, tandis que ma parole en a été exceptionnellement évacuée ; dans la transcription des entretiens enregistrés j'adopterai les conventions de l'écriture théâtrale. Avec ALFRED WEIL en personnage principal et JEAN - YVES CERF en comparse. Ma voix, celle de l'interlocuteur, y figurera donc aussi. Les certitudes non rationnelles du père d'Alfred Weil (il savait que l'enfant à naître serait un garçon et il savait après la naissance que sa femme n'aurait pas d'autre enfant) ne pouvaient pas constituer le début de ce qu'Alfred Weil m'a conté <sup>47</sup>. Un tel début aurait pu provoquer chez l'auditeur (chez moi) une réaction incrédule et désobligeante pour le père. Nous verrons que la construction du premier entretien enregistré place en son début des témoignages extraordinaires sur le pouvoir sacré de la parole. Ce n'est qu'après avoir construit une progression, après avoir insisté sur le caractère incroyable de ses récits, qu'Alfred Weil s'autorisera à m'affirmer qu'il a lui-même une relation exceptionnelle avec Dieu. Cette relation à Dieu, je l'ai suggérée d'emblée en inscrivant deux épigraphes ; dans le premier, Alfred Weil suggère le

---

<sup>47</sup> Arnold Weil n'a pas demandé, au dire de son fils, à sa femme d'utiliser des pratiques contraceptives. Ce fils, qui me répète le savoir de sa mère à ce sujet, écrit qu'il ne faut pas recopier ensemble ces deux sujets, les paroles du père et le savoir de la mère. Il n'y avait pas de dialogue sur la contraception entre les parents. Le père tient un discours performatif, qui est efficace parce qu'il est le père, le *baal bos\**, détenteur d'un pouvoir socialement reconnu sur sa femme, et parce que son rituel verbal censure les choses terrestres. En me demandant de séparer pour les lecteurs les deux points de vue qu'il a lui-même rapprochés, Alfred Weil indique un certain degré de conscience du mécanisme traditionnel (disparu) de l'autorité patriarcale. En étudiant les effets des réformes liturgiques du concile Vatican 2, P. Bourdieu (1982) attire notre attention sur les conditions sociales de l'efficacité du rituel.

rapport exceptionnel qu'il entretient avec Dieu à travers la parole ; dans le deuxième, l'auteur biblique donne la parole à Jérémie qui répète ce que Dieu lui a dit et fait à sa bouche. Il n'est pas dans mon intention d'écrire que Dieu parle dans ce livre-ci, mais la parole rapportée y prend parfois une intonation sacrée qui ne se cantonne pas aux allusions ou citations religieuses. De tels accents posent un problème anthropologique : comment être dans une écoute réelle d'une parole non rationnelle qui m'a été adressée et que je vous retransmets, lecteurs attentifs, et en même temps dans une situation rationnelle d'analyse ? Cet ouvrage tend à affronter cette contradiction.

Ce formalisme interroge sur les sujets parlants. *L'auteur* ne constitue pas un bloc homogène. Dans le chapitre 5, *je* raconte la fin de mon aventure avec Alfred Weil, ce qui *me* rapproche du personnage des entretiens que *j'* ai été. Dans les chapitres 6 et 7, *je* veux comprendre cette histoire et le récit d'Alfred Weil. Cette subdivision tendrait à correspondre à la distinction entre ethnographie et écriture ethnologique, au sens où on attribue à Lévi-Strauss la distinction entre trois strates concentriques et de plus en plus larges du travail de l'ethnologue, l'ethnographie, l'ethnologie et l'anthropologie. La deuxième strate, celle de l'ethnologie, consiste à dégager les logiques de la culture étudiée. Mon étude du premier enregistrement consistera effectivement à trouver une logique dans ce qui m'est apparu d'abord comme un récit aux règles d'organisation surprenantes. Mais il est impossible de dire quelle est la culture que j'étudie, puisque j'étudie le discours d'un seul individu. Le récit de notre histoire commune et de nos entretiens correspondrait-il encore moins bien à la première strate, dans la distinction proposée par Lévi-Strauss ? Est-ce la part de description ? Il s'agit d'un récit personnel (le mien) entremêlé d'un dialogue produit à partir de mes enregistrements, de mes notes, de mes souvenirs.

La distinction entre, d'une part, le récit à la première personne (le *je* d'Alfred Weil) et les entretiens dialogués tels celui qui va suivre, et, d'autre part, les analyses comme, par exemple, ce que j'écris ici même, correspondrait, par ailleurs, à l'opposition *emic / etic*, objet d'une longue réflexion et d'une polémique entre ethnologues. Ce qui relève de l'*emic* (la parole d'Alfred Weil, mais également mon récit personnel d'acteur de cette histoire) sera entrecoupé de ce qui relève de l'*etic*. La présence de cette voix première de l'auteur, intermédiaire et constitutive du projet, voix qui porte mon nom, et l'alternance des prises de parole, indiquent la relation complexe et étroite entre les deux aspects – subjectif et objectif - du discours. Distinguer l'ethnologue de la personne prise dans sa



totalité est cependant un parti pris initial qui me semble d'autant plus nécessaire qu'il m'apparaît rapidement impossible à tenir jusqu'au bout. Les deux voix, récit sur le terrain et analyse, s'opposent peut-être formellement par le fait que la description, qui est peu présente dans l'écriture de mon expérience de terrain, est, à l'inverse, prépondérante dans l'analyse.<sup>48</sup> L'interprétation biblique qui sera proposée, à partir du texte du premier enregistrement, est la description d'un itinéraire dans le texte du récit. Elle donnera à voir, à regarder, ce qui est d'abord apparu comme un objet sonore, puis un objet à penser, le texte écrit d'une conversation. La forme d'écrit théâtral, avec dialogues et commentaires semblables à des didascalies, que j'ai adoptée pour rendre compte des entretiens enregistrés peut aussi être classée comme un procédé descriptif ; elle donne à entendre, à voir, à percevoir nos entretiens. Des mots comme « scène » et « tableau » s'utilisent dans le registre de l'image (peinture ou photographie) comme dans celui du théâtre. J'avais ressenti au cours des entretiens le besoin de donner corps à mon regard et j'ai alors imaginé un film documentaire. De ce projet non réalisé est resté une vidéo de trente minutes, une conversation entre Alfred Weil et moi en décembre 2004 (entretien 15), où le personnage que met en scène Alfred Weil « crève l'écran ».

Ainsi, l'objet de ce livre est la parole d'un homme comme rapport à la tradition et au monde contemporain. Le fait que cet objet, au sens matériel du mot, soit une parole vivante, dont je fus l'unique auditeur, sauf pendant les entretiens 14, 16 et 18, m'induit à insister sur mon engagement dans le procès de cette parole. Mais ce n'est pas la seule raison pour revendiquer ma part de subjectivité. Cette affirmation d'une observation engagée résulte également d'une attitude épistémologique, d'une méfiance à l'encontre de l'objectivation aveugle. La position, à la fois très proche et très étrangère, que j'ai occupée auprès du sujet essentiel de mon observation, m'interroge sur nos échanges, notre « croisement des regards ». Il me paraît donc logique de décrire ici même à la fois l'objet de cette étude et sa forme. N'opposons pas ce qui serait de l'ordre de la linguistique et ce qui serait de l'ordre de l'ontologique. L'*ethnos* et la *graphè* sont solidaires.

---

<sup>48</sup>J.-P. Olivier de Sardan (1998) fait l'histoire du débat *emic / etic*. Pour lui cette définition en termes d'opposition est une commodité plus qu'un double concept. Le schéma binaire contient des contradictions. On a pu dire que le sens commun était *-emic*, et le sens savant *-etic*. Mais dans un texte ethnologique, le point de vue du sujet (commun) ne nous parvient qu'à travers les représentations du savant.



## Chapitre 7

### L'enregistrement 1 et son interprétation biblique

Nous avons vu comment j'avais fait connaissance d'Alfred Weil, inspiré par la collecte humoristique de M. Klein-Zolty. Et comment nous avons prévu un premier entretien enregistré.

Cette troisième rencontre était importante pour moi, car je l'ai maintenue malgré un souci de santé. J'avais un genou bloqué et j'attendais une opération du ménisque. Monsieur Weil ne m'a pas paru le moins du monde embarrassé par le petit magnétophone et le micro. L'enregistrement a duré trois quarts d'heure. En voici la transcription, fractionnée. La conversation avait déjà commencé. Je sais aujourd'hui que Monsieur Weil a été mobilisé en avril 1940 dans l'armée française à Clermont-Ferrand puis à Riom. Qu'il n'a pas été démobilisé après l'armistice de juin 1940, mais qu'il a été transféré dans le Sud-Est de la France. Alfred Weil est alors devenu infirmier dans l'armée d'armistice, entre Marseille et Avignon. Ensuite il a été affecté dans le Lubéron à des tâches diverses, au sein du « GT 1088 ». Vers 1943 Monsieur Weil vivait à Apt, avec ses parents qu'il avait retrouvés en zone occupée. Mais ces indications, je ne les possédais pas lorsque j'ai entendu ce qui suit. Je n'ai posé aucune question générale au cours de l'enregistrement. Par contre j'ai interrompu quelquefois lorsque je ne comprenais pas le contexte. Monsieur Weil m'a expliqué.

Lorsque j'ai écouté la cassette, trois années s'étaient écoulées et j'étudiais l'ethnologie. Pour transcrire le dialogue, j'ai ajouté quelques indications sur le ton ou le langage gestuel, (*à l'aide de parenthèses et de l'italique*) ou d'indications typographiques comme l'usage des **caractères gras** pour indiquer une accentuation surprenante ou un *sforzando*. Les intertitres ont été ajoutés par moi également. Certaines hésitations sont transcrites, ce qui peut donner lieu à des répétitions de mots, de syllabes ou des voyelles très longues transcrites en les répétant (ex : *voyeeelles*). Le narrateur Alfred Weil a un sens aigu des dialogues. Il passe d'une réplique à l'autre après une imperceptible *virgule*, une reprise de souffle, ou un discret mouvement des yeux ou du visage... L'auditeur-spectateur s'y perd parfois. Comme si le narrateur lui laissait entendre « Dans tous les cas, derrière les protagonistes, c'est **moi** qui parle. » J'ai parfois traduit cette continuité de la parole en évitant le retour à la marge gauche et le tiret qui sont les signes conventionnels du changement de narrateur dans un texte dialogué. Ainsi le discours apparaît comme un

bloc plus compact, dans lequel le lecteur devra trouver son propre souffle, son propre rythme.

## L'enregistrement (1) d'Alfred Weil

### *1 Des témoignages extraordinaires*

#### Qui a retiré les cigarettes du paquet ?

ALFRED WEIL :

Donc, nous avons des groupes de travailleurs ça ressemblait à l'ANPE ; vous voyez ; on donnait les hommes, on recevait le salaire, on payait la sécurité sociale, et puis, 2%, et puis, on lui donnait son salaire pour faire ce qu'il veut. Enfin il y en a qui ont fait des économies, les autres ils ont... abusé.

Et puis, euh, comme je travaillais chez un boucher, il y avait, euh, un couple, juif, de la frontière de la Sarre, qui était réfugiée là-bas, et cette femme est venue me trouver un jour à la maison, et elle m'a dit, Monsieur Weil, j'ai appris que vous travaillez dans un boucherie, est-ce qu'il y a pas moyen d'avoir un peu de graisse. J'ai dit, « Ecoutez madame, le boucher est très avide pour les cigarettes, euh, des jaunes, des bleues, mais pas des vertes, hein, et alors un paquet de cigarettes, ça donne à peu près ça », hein (*geste*) ... un petit moule, à peu près 200 grammes de graisse, qu'on avait volée pour ainsi dire aux abattoirs, pour les bêtes qui nous étaient désignées, mais les crépines, je sais pas si vous savez ce que c'est une crépine, ça ressemble comme une toile d'araignée qui couvre les intestins des bêtes, et puis la graisse de rognon où on pouvait un peu prendre. Vouï<sup>49</sup>, voyez, le boucher, c'est pas pour moi, le boucher qui se favorisait un peu avec ça pour avoir un peu à fumer (*petit rire*). Et ça a duré à peu près 3 semaines, 3, 3, 3 euh...., comment je veux dire, attendez il faut que je m'explique. Le fils de cette réfugiée<sup>50</sup>, a été à la gare de Cavaillon où il vendait des journaux, et là il paraît qu'il y avait, hein ... un bonhomme qui passait de Paris à Marseille, non pas de Paris à Marseille, par où il passait ? enfin il passait à Cavaillon, et il était très grand fumeur, et il a dit à ce Chiavazzo, si tu peux me procurer des cigarettes, je te paye au marché noir. Bon... Alors Chiavazzo, qui vient un jour chez moi, parce qu'on avait des contacts, aussi longtemps

---

<sup>49</sup> Prononcé *vouille*

<sup>50</sup> Le fils, c'est le nommé Chiavazzo dans la suite de la phrase. La maman et le fils ont un appartement en face du bureau du GT 1088.

qu'il y avait le bureau qui était vis-à-vis de leur logement, et il me dit, écoute Alfred, tu n'aurais pas des fois des des des cigarettes, parce que là j'ai un client, et tu comprends, avec l'argent que je gagne, ça me permet d'acheter un petit peu de la nourriture – je ne sais pas si vous avez vécu cette période, mais c'était (*plus bas*) terrible. Cinq kilos de pommes de terre pour trois personnes pour l'hiver ; alors faites un jour de fête avec ça ! Du sucre, c'était ... un kilo de sucre, je crois pour, pour deux mois ou, (*plus bas*) je ne sais plus combien. Il y avait les restrictions et alors c'était grave. Alors je dis à ce ... Chiavazzo, je lui dis, écoute, moi je vais te dire que j'ai des cigarettes « Troupe ». Mon père, il ne fume plus, je l'ai pas fait inscrire au bureau de tabac, et moi non plus. Alors j'ai une cartouche, avec 50 paquets de cigarettes, si tu veux en disposer, je te les donne, le reste, ben, je fume 2 paquets de cigarettes par **semaine**. Ça allait très bien, et puis, un beau jour, je lui dis, écoute, il y a une bonne femme qui a aussi des cigarettes. Il a dit, rien que des bleues et des jaunes, hein, pas des vertes ! Mais il vient, la semaine après, à l'improviste, comme ça, et il me dit : « Tu sais qu'est-ce qui arrive ? » « Quoi ? » « Il y a des paquets de cigarettes où il y a que dix-huit dedans » J'ai commencé à rire (*Alfred Weil rit en le disant*) « Ne rigole pas ! ». Je dis (*riant à nouveau*) : « Pourquoi je ne dois pas rire ? Est-ce que tu as déjà vu que j'ai les cigarettes en bas ? Ou bien est-ce que tu crois que je suis obligé de monter ? Ou bien est-ce que je sais quand tu viens ? Alors tu crois quand même pas que je me fais avec le travail que j'ai pour mon père et ma mère, qui sont vraiment tous les deux, en mauvaise santé, que je m'occupe de de de d'un chose pareille, mais **non** ! » « Ecoute, je te l'ai dit, je perds mon client, tu comprends ! » Mais, le jour de vente, cette dame, elle vient et elle me met les trois paquets de cigarettes sous la balance automatique. Le boucher qui est là (*petit rire*) va dans la pièce à côté. A peine qu'il est là : « Alfred, venez voir ! regardez ! voueï ! qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? (*murmuré*) » Vous savez, la bandelette de contrôle était comme ça sur les paquets (*geste*). Et maintenant elle est comme ça (*geste*), hein, sur les paquets de cigarettes. Je ne sais pas si vous êtes fumeur. Et cette bonne femme elle a poussé le paquet là, elle a sorti les cigarettes, elle a recollé cette bandelette avec de la farine.

- Regardez, Alfred !

-Ma foi ! est-ce que ça s'est possible ? »

Et je sors, là je vous dis, la porte. Il y a mon petit comptoir. Je dis, « Madame, ce que vous avez maintenant dans votre **cabas**, vous sortez dehors, il y a un un douanier, il y a un gendarme, il y a un policier, il y a un type du service de ravitaillement qui vous arrête et qui regarde ce que vous avez là-dedans. (*montant le ton*) Vous savez où nous allons

tous les trois là ? (*plus bas*) Hein ? Et avec la maison qui leur appartient ? Vous savez ce que vous faites là?

- Qu'est-ce que je fais ?
- Je dis que vous mettez, que vous sortez des cigarettes dans le paquet et vous collez ça.
- Je veux mourir sur cette place si j'ai fait ça, Monsieur ! »

Tiee ! Cinq jours après, le mari vient courir, et il me dit « Ma femme a reçu une attaque » Et trois jours après elle est morte... (*plus bas*) Oui Monsieur !

### **La malédiction dans la boucherie.**

Alors vous voyez, et, ça ce sont des choses, où,... vous le divulguez, et je me suis dit, et je me dis toujours que je n'ai **pas** le droit. C'est un châtiment que le Bon Dieu, il a fait. C'est ainsi. Voueï.

Il y a deux femmes dans la boucherie, juives, d'Afrique du Nord, qui se connaissent., deux jeunes, avec les maris, avec les mariages, il y a les combinaisons, pas combinaisons, pour dire les contacts familiaux et amicaux (*sic*) et puis ça donne une discussion en arabe. Bon ça discute et ça discute et tout d'un coup, les voix commencent à s'élever, l'une, elle ne dit presque plus rien du tout, mais j'entends tout d'un coup, que l'une dit à l'autre « Crève ! ». Celle-là qui ne parle pas beaucoup, elle vient au comptoir, elle se fait servir, elle paye, elle dit rien. Et je sais qu'est-ce qu'elle veut, elle m'avait ... Elle rentre à la maison, Monsieur, (*voix qui augmente*), vous savez où est le musée de l'automobile ? Bon, vous savez où est la rue Thierstein ? Bon. L'arrêt du bus hein ! La bonne femme, elle sort du bus, elle tourne comme ça ; il y a une voiture qui vient, la fauche. Morte. Une demi-heure après. Vous voyez ? Question. Et il est question de là-dedans, (*montrant le livre de Muriel Klein-Zolty sur la table*) je ne sais pas si vous l'avez lu, des *schedim*\*. Vous voyez le mot *schedim* ? Des **diabes** ! *scheidim*. Il y en a. Justement dans les histoires d'Afrique du Nord, il y a le saint, il y a le *scheid*\*. Vous voyez ? Donc... selon que vous racontez de ces histoires, justement celle-là (*tapotant la table*) à quelqu'un, où on m'a lancé à la figure ; « Ecoute, Alfred ! Ne me fais pas croire des choses comme ça, c'est pas possible ! » Ça c'est la vérité. (*murmuré*) *Ja*<sup>51</sup>... *ja*... *ja* !

---

<sup>51</sup> *Oui* en alsacien. Couramment utilisé dans le discours français d'Alfred Weil ; également *voui*, *oueï* et *voueï*.

## 2 Les pierres tombales.

Il y a un cas que je vous ajoute à ça, et là c'est déjà un peu plus grave. (*Prenant un ton grave, détachant chaque morceau de phrase*) Vous allez voir, ce que c'est, que de vénérer le souvenir d'un mort, et la question, de contribuer, à un dégât d'une pierre tombale. Au cimetière de Mulhouse, je suis chargé par une dame, qui est, partie dans l'au-delà. Où j'étais... non pas ami, mais, secouriste pour ainsi dire. Elle avait, quelque chose de...matériel qu'elle ne pouvait pas poursuivre, et je suis venu là pendant plus d'une année, en aide et support. Et elle m'a recommandé : « Monsieur Weil, vous vous occupez des tombes de mes parents, et des tombes de moi et de mon mari, de laver les pierres tombales de temps à autre. Je ne les ai pas lavées depuis deux ans et je vais voir après les intempéries, un petit peu, si ça vaut la peine de faire la dépense, parce que c'est quand même ... L'argent, il est là. Vous voyez, on n'a pas besoin, de dire (*tapotant la table de la salle à manger*) « C'est moi qui dépense. Je prends de l'argent qui n'est pas encore réparti. Et puis, euh, le, comment on dit, le bonhomme du cimetière, qui me dit un jour, après que nous avons fait la purification d'un mort, je ne sais pas si vous savez ce que c'est la purification d'un mort, euh, il me dit, « Monsieur Weil, vous savez, après la tempête. (Pas la tempête là, récente,<sup>52</sup> la tempête d'il y a trois ans ). je vous dis, c'est pas hier, que ... la question se pose, euh, il y a, euh, une tombe, puisque vous vous occupez de ces tombes de cette madame que vous avez pris la charge, il y a la plaque, de, de la sépulture qui est cassée, et, la pierre tombale qui est devant, est tombée par la question du vent. Venez ! » On y va. Et puis je constate, parce que la tombe de mes grands-parents est juste un peu plus loin, il y a pas de, c'était la, la possibilité de voir ça en passant. Mais comme je vois ça, les deux ont les mêmes noms de famille. Ils sont pas en famille. Mais les deux portent le même nom. Je vous le dis pas, c'est pas important pour diffuser ça. Et ... je vois la nécessité, puisque l'argent est encore disponible, de la remise en état de cette plaque, où je demande un marbrier combien ça coûte. Et il me demande 3775 francs. Bon. Nom d'une pipe de nom d'une pipe ! (*sifflement d'admiration*). Moi je rentre à la maison. Il y a un de la famille qui habite à Mulhouse et il y a son cousin qui habite dans le Bas-Rhin ? Je fais à celui-là du Bas-Rhin une lettre. J'envoie la copie à celui de Mulhouse comme quoi telle et telle chose est arrivée et comme la pierre tombale de leur grand-père est aussi cassée – il y avait un morceau comme ça .... qui était coupé- qu'ils veuillent bien

---

<sup>52</sup> Une violente tempête juste avant Noël 1999 a fait de spectaculaires dégâts en Alsace comme dans d'autres régions européennes.

contribuer, parce que moi je paye une partie, mais qu'ils veulent bien contribuer aux dégâts causés par cette pierre. (*plus aigu et moins fort*) « Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Ah, ça nous regarde pas ! » « Mais, la tombe, la pierre tombale de votre grand-père, et grand-mère, ça ne vous incommode pas ? » (*assuré*) « Ah oui, mais, pour le moment, on n'a pas décidé, parce que » (*murmuré*) Ba ba ba ! Moi, je cherche un autre marbrier ? L'autre marbrier me demande 1300 francs pour la plaque. Et puisque nous sommes là, je demande combien ça coûte la réparation de cette pierre tombale, un monument épais comme ça, vous voyez, en porphyre. Il me juge, j'avais un prix, vous voyez, de l'autre marbrier, plus que la moitié en moins. Alors j'écris à ces deux, vous allez voir, hein, j'écris à ces deux, voilà, vous ne me direz pas que je ne suis pas un *brocherman*. Un *brocherman*, (*amusé*) ça veut dire un homme vertueux et... accessible. Et, dans cette conception, vous allez quand même me contribuer un petit peu à la dépense qu'il y a à faire. Alors là c'est non. Et j'ai dit « Ecoutez ! Pour avoir favorisé la question de gain que vous avez sur la pierre tombale (*tapotant la table*) de votre grand-père, vous me donnez chacun cent francs, pour la Croix-rouge israélienne. Et là ... (*grave, moins fort*) vous ne pouvez pas reculer ! Alors (*aigu*) celui-là du Bas-Rhin, il me téléphone, il a dit « Ah ! je n'ai pas besoin de toi pour donner à la Croix-rouge israélienne, je donne chaque année ! » mais comme je suis délégué de cette ... chose <sup>53</sup>, avoir un petit peu d'argent pour les ambulanciers et les bénévoles et tout ça qui aident en Israël, vous savez ça, c'est un morceau comme ça, hein ! la question des dépenses et ce qu'Israël paye pour ces choses-là, alors naturellement on contribue ici, on a une soirée liturgique à la synagogue et tout d'un coup je vois mon bonhomme d'ici qui me reconnaît dans la foule qui sortent. Tout d'un coup : « **Monsieur Weil**, (*bas*) je donne cent francs » Je dis « Qu'est-ce que c'est ? » Il dit « Bein, c'est pour moi et mon cousin » Je lui dis « Vous ne donnez pas plus ? » Et bien Monsieur, là, je demande le pardon au Bon Dieu. L'un... il est en chaise roulante, avec du Parkinson, et l'autre, quand il est venu il y a deux ans au cimetière, quand il y avait la fête du Souvenir, il a dit à mon copain de la Ruelle Verte : « Daniel, j'étais malade. Je ne pouvais plus m'asseoir ni rester debout » J'ai dit « Daniel, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? plus assseoir, plus debout. » Il a dit « Non, il était couché ».

(*Bas*) Alors, vous voyez, ne pas donner ! hein ! ce que ça peut impliquer. Ha ! Ça, ça donne des choses à réfléchir ! (*Petit rire, puis soupiré*) Ja ! C'est grave, même très très

---

<sup>53</sup> Alfred Weil a été le délégué local de la Croix-rouge israélienne.



grave ; très très grave. Ouai. Et là en contrepartie, combien il y en a, et, (*riant franchement*) je vous fais pas de reproche, je vous le redis, je veux pas vous convertir ni vous influencer mais quand vous voyez des gens qui sont tatoués, qui étaient dans des camps (*bafouillant*) des camps de concentration et qui sont sortis vivants et qui en pleine publicité<sup>54</sup> mangent du jambon avec du beurre dessus ( *élevant le ton* ) justement cette décédée dame que je me suis occupé de, et je m'occupe encore, je suis à cheval sur la question de l'argent, je n'ai pas encore liquidé, avant-hier j'ai parlé au notaire. Outrée ! « Monsieur Weil, je suis malade. » « Qu'est-ce qui vous arrive ? » Vous savez, on était parti avec le club (*le u prononcé comme dans le mot cube*) de l'automne, figurez-vous que cette bonne femme était en face de moi, bouffer du jambon, elle tartine ça avec du beurre. (*Murmuré, voix cassée*) Non, non, je peux pas... Non, non... non non ...Mmm. Vouei. Ah ouei. Bon, vous voyez, je vais ajouter encore quelque chose : la protection ... Weil.

### ***3 Le Bon Dieu et moi.***

#### **La protection Weil : 1918**

Là ça va très très loin, parce que je vous donne pas en détail de ce (*bafouillé*) que ça implique, je vous dis seulement la question d'un... geste que vous pouvez faire dans la vie, comme ce que je vous dis maintenant, pour les deux cents francs que je voulais pour la *Maged David Adorn*, pour la Croix Rouge israélienne :

Mes parents étaient Allemands, naturalisés le 6 février 1925. Les premiers naturalisés de France.

JEAN - YVES CERF *qui ne comprend pas* : Vos parents n'étaient pas Alsaciens ?

ALFRED WEIL : Mes parents sont originaires d'Allemagne. Mes parents sont venus ici en 1908. Moi je suis né en 1909. On aurait dû être expulsés quand on est devenu français. Et la France elle a fait (*un peu emphatique*) un geste magistral. Tous les fonctionnaires boches, hop, dehors. Et alors les remplacer comment ? On parlait pas le français, on parlait l'alsacien, on parlait le *hochdeutsch*<sup>55</sup> ici. Et alors fallait chercher les

---

<sup>54</sup> En public.

<sup>55</sup> Haut allemand, langue de l'Etat, par opposition aux dialectes locaux.

Suisses. Toute la question contribution, impôts, était sous tutelle suisse. Tout !(*plus bas*)  
Tout.

JEAN - YVES CERF *qui ignore que des expulsions massives d'Allemands installés en Alsace-Lorraine ont eu lieu dès novembre 1918* : Votre père était fonctionnaire ?

ALFRED WEIL : Non, il était boucher. Puisqu'on a expulsé tout le monde, la question des fonctionnaires, que ce soit à la mairie, ou à la préfecture, ou n'importe quoi, il y avait des éléments là-dedans qu'il fallait sortir. Mais il fallait les remplacer par des gens qui savaient parler l'allemand et le français pour expliquer (*tapotant*), vous comprenez ! Parce que ça c'était aussi dans la version queee... il faut commencer à parler le français. Et malheur quand on parlait dans, à cette époque-là, vingt... depuis 1918 jusqu'en 1925 où je sortais de l'école, se faire attraper à la récréation on parlait l'alsacien « *Jo* \* ! tu reviens jeudi, hein, en punition ! Retenue, **jeudi**, voilà ! Ça t'apprendra de ne plus parler l'alsacien » Aujourd'hui allez chercher cela, hein, moi j'en cherche des jeunes pour mon yidich. Dans ma communauté juive là, il n'y en a pas un seul qui parle alsacien, dans les jeunes, bon. Mmm, ah !

Mon père, au premier octobre, euh, premier août 1914, mobilisé à deux heures de l'après-midi à la caserne Coehorn, qui était *hundertelfter Infanterieregiment* <sup>56</sup> et puis, expulsé – mobilisé pendant une année, c'est-à-dire de 1914 à 1915 - à la frontière suisse, là-haut à Liebsdorf. Et là il faisait fonction de cuisinier. Et figurez-vous qu'il était là-haut, à la frontière suisse, à cause de l'infiltration française<sup>57</sup>, vous voyez, pendant une année où, le papa n'a jamais parlé de ça. (*Murmuré*) Non ! Mais dès qu'on est devenu français, mon père a dit à tout son entourage « Je ne veux pas retourner en Allemagne. Dites-moi où on peut aller pour demander la naturalisation » C'est une chose saine, qu'il voulait ; parce que c'est pas la question d'avoir gagné, mais de ne plus retourner dans ce pays-là où on ne vivait pas comme ici.

JEAN - YVES CERF *toujours perdu dans les explications historiques* : Vous avez été expulsés à Liebsdorf ?

ALFRED WEIL : Non. Mon père était un an à Liebsdorf comme soldat.

---

<sup>56</sup> Cent-onzième régiment d'infanterie allemande.

<sup>57</sup> Le risque que l'armée française pénètre en Suisse pour attaquer l'Alsace (ou des espions).

La rue de la Bataille<sup>58</sup> était la rue où il y a eu des batailles là, à Dornach, il y avait 142 Français morts et 114 Allemands. Bon. Et là il y a le Geisbühl où des soldats français ils sont venus, à l'époque, non pas avec *le feldgrau*. Vous savez qu'est-ce que c'est le *feldgrau* ? Et là les Français ils sont venus avec les capotes bleues et les pantalons rouges (*riant*). L'exposition ! Alors ils étaient accrochés dans les arbres<sup>59</sup> là-haut, le Geisbühl, la maison de retraite ici. Là, jusque là, ils sont arrivés<sup>60</sup>. Donc ça c'est, euh, 1915, où mon père est envoyé au front de Verdun. Vous voyez. Et puis, il y avait à Mulhouse, le Souvenir français<sup>61</sup>. Je vous écarte une question totale où je n'ose pas et je ne veux pas rentrer dans ce détail. Ça c'est quelque chose que je vous dis, j'ai peur. Une non-juive, est venue chez mon père et elle a dit « Weil, allez vous mettre en dimanche, ça veut dire mettez le *schabes\* aleyne*, pour aller quelque part. » « Où ? » « Ne perdez pas de temps. Dépêchez-vous ! » On est allé au Souvenir français et il y avait à Mulhouse – en 1918, où on avait le titre d'expulsion dans une semaine – tout vendu, plus rien, un vieux banc en bois, deux chaises empaillées, un lit que grand-maman avait encore, elle avait deux lits, nous on avait tout vendu, hein, on couchait moitié dans un lit et moitié par terre. Enfin on était appauvri complètement. J'y reviens tout à l'heure. Donc cette brave dame, elle emmène mon père au Souvenir français. Et puis mon père quand il voit le président là, Monsieur Hornus, qui lui dit : « C'est seulement maintenant que tu viens ! » alors mon père qui dit : « Charles, si j'avais vu, que tu étais là, (*confus*) je serais venu depuis longtemps ! » Il a dit : « Ecoute ! Nous avons pris des renseignements à la frontière suisse- (*murmuré*) Souvenir français – où tu as fait ton service militaire et nous avons appris que pendant une année tu as donné les restes de la cuisine à la population, où elle a déjà souffert des restrictions. Ça c'est déjà un bon point. Le mauvais point, je te le dis pas. » Je ne vous le révèle pas, parce qu'il lui a dit quand même, et ça touche un petit peu quelque chose où je ne veux pas intervenir. Vouï. Donc ce geste de la bonne manière et de l'aide pour une population entière, vous voyez, combien ils sont, mille familles, ouai, à l'époque, peut-être moins, mais c'était un geste qui était une récompense et ça a suffi pour que nous puissions rester et être acceptés pour être naturalisés. Vous voyez ? Donc le 6 février 1925, nous sommes naturalisés.

---

<sup>58</sup> Cette rue n'est pas nommée par hasard. La maison de Monsieur Weil, où a lieu l'entretien, est proche de cette rue de la Bataille (19 août 1914). Le Geisbühl (phrase suivante) est le nom de la colline.

<sup>59</sup> Les soldats français étaient morts ; la précision est une remarque que m'a faite Monsieur Weil après sa lecture de (Cerf, 2004)..

<sup>60</sup> Monsieur Weil indique d'un geste que nous nous trouvons sur le lieu même dont il parle.

<sup>61</sup> Association d'anciens combattants de la guerre franco-prussienne de 1870 qui cultivait le nationalisme français ; elle avait été autorisée par le Reich.

Je vous dirai même mieux, où vous tombez à la renverse. Ma maman avait une économie de 21700 marks à la banque de Mulhouse. Comme ils étaient séquestrés, elle ne pouvait en principe plus rien toucher. Le directeur de la banque a donné à ma mère 5000 marks et il a dit à ma mère « Madame Weil, ne dites rien, je serais susceptible d'aller en prison. L'argent est séquestré. » Pour les 5000 marks, on pouvait encore quelques **jours** seulement, vivre ici, parce que le mark était hors...service. A la gare du Nord <sup>62</sup>, il y avait des wagons pleins avec des sacs à pomme de terre pleins d'argent. L'Allemagne a dit « A partir de minuit, tel jour, l'argent qui n'est plus à l'intérieur des frontières allemandes, est sans valeur. » Vous voyez. Donc, il y a 21700 marks à la banque de Mulhouse. Et trois mois après on reçoit une lettre de crédit de la banque de Mulhouse, je vous répète, 16700 marks.

Et alors réjouissez-vous ! Vous avez reçu de l'argent. Pour 16700 marks. On nous a remboursé combien ? Vous savez ?

JEAN - YVES CERF : Oh, le mark ne valait plus rien !

ALFRED WEIL : Attendez, attendez, il ne faut pas raisonner comme ça. Parce que les 16700 marks, normalement, étaient encore dans cette question globale où le mark avait encore cours en France (*tapotant*) Vous voyez. Où la banque a pu être rendue responsable, pour ainsi dire. Mais la compensation de tous ces avoirs en banque, le gouvernement français il a reçu la récompense, la compensation de l'Allemagne. Tout ce qui était resté là, sauf ça, où il y avait pas de contrôle, les sacs de pommes de terre, dans les wagons, là, ... Par contre dans les établissements bancaires et ... épargne et tout ça, usines entreprises et tout ça, que l'argent était bloqué chez eux, étaient par la suite, remboursés.

Alors on a reçu, nous, combien ? (*riant de mon silence ; puis murmuré*) Un franc... Vous voyez ça !

#### **La protection Weill : 1944.**

Alors pour revenir à cette question-là, que je vous dis les bonnes manières de mon père, la Gestapo et la Milice sont arrivés le 11 février 1945 <sup>63</sup> à Apt dans le Vaucluse. Et ils sont arrivés avec la liste des juifs chez Monsieur le maire. Et Monsieur le maire, il a dit, quand il a vu la liste, il a dit, « Vous ne touchez personne ». Le milicien lui a dit « Monsieur le maire, vous savez à quoi vous vous exposez » C'est textuel ! C'est le maire

---

<sup>62</sup> Gare de marchandises de Mulhouse.

<sup>63</sup> Confusion niée puis reconnue ultérieurement par Alfred Weil ; il s'agit de 1944.

lui-même qui m'a révélé ça. Je vous dis pas dans quelle occasion que j'étais neu ... enfin personne-personne, vis-à-vis l'un de l'autre<sup>64</sup>. Et il a dit « Je suis le responsable de tous mes citoyens. Sans aucune question de religion ou bien de confession. Pour moi je suis le responsable de celui, de toutes les personnes qui vivent sous ma tutelle dans la ville d'Apt. Et surtout, celui-là, (*Alfred Weil tapote*) vous ne le touchez pas. » « Qu'est-ce que c'est celui-là, Weil ? Pourquoi ne pas le toucher ? » « Vous allez le chercher de nuit, en dehors de son travail où il est engagé pour deux jours, deux jours, deux jours,<sup>65</sup> vous le cherchez de jour ou de nuit pour soigner des malades, il est toujours disponible. Mais vous ne verrez jamais que Weil prend-un-cen-time (*presque murmuré*) pour les soins. Il donne. Il donne de son salaire pour les groupes de démobilisés » Et bien, Monsieur, la Gestapo et la Milice sont venus dans notre cuisine. Moi j'étais, pour ainsi dire, je sors d'ici, je ferme la porte, j'étais chez la voisine, j'aurais pu entendre ce qu'[ils] se disaient. On rentre dans la cuisine : « Weil ! carte d'identité ! la carte d'identité de ... qui c'est celui-là ? » « C'est mon mari. » « Ah, bon !... Levez-vous. » « Peut pas. Il ne peut pas se lever. Il est paralysé. » « Paralysé ? Faut une carte » « Heu ! Guerre de 14-18. Front de Verdun. » « Vous avez un fils ? » « Oui. » « Il travaille comme boucher ? » « Oui. » « Il travaille à la perception ? » « Oui » « Il travaille chez un expert-comptable ? » « Oui » « Où il est ? » « Il vient de sortir » « Ah vouï, comme partout. Où il est ? » « Il vient de sortir. Il a une course à faire et ... il sort » ... (*bas*) Monsieur, on a ramassé tout le monde sauf les Weil. Je ne sais pas, la bonté, que le Bon Dieu il avait pour nous, hein, mais, mes parents, ont vécu, et moi aussi. Alors ... vous voyez, *ja* ! Je vous donne là une apparence avec la question croyance, la question de, de charité si vous voulez. La *tsedaka*\* qu'on a demandé aujourd'hui, n'importe où, vous voyez, on demande des aides, que ce soit le sida, la recherche médicale, les handicapés, tout ce que vous voulez ; j'ai reçu une lettre aujourd'hui, de de l'Armée du salut, la Croix-rouge, n'importe où ! Je donne.

*Interruption : deuxième face de la cassette :*

### **La boucherie sous surveillance** <sup>66</sup>

Il était question de la boucherie cachère\*. Nous étions à l'époque quatre bouchers, ici à Mulhouse, et on était obligé d'avoir de la boucherie non cachère stricte parce qu'on

<sup>64</sup> Alfred Weil évoque confusément des relations.

<sup>65</sup> Deux jours à la boucherie, deux jours à la perception, deux jours chez un expert-comptable. Telle se déroule alors la semaine de travail d'Alfred Weil

<sup>66</sup> Après l'abattage rituel, la viande est désormais cachérisée (découpée, salée et rincée rituellement) en boucherie, sous surveillance du *schochet*\* ; elle peut alors être emballée, et le paquet est plombé par le surveillant, pour garantir des commandes des clients qui exigent la viande « parfaitement cachère », puisque le *schochet*\* n'est pas présent en permanence. Ce procédé se faisait auparavant dans la maison juive.

avait beaucoup de clientèle non-juive, où on risquait ... de ne pas avoir le bénéfice de client. Vous voyez ! Et là, en 1956, il y avait un boucher dans la rue des...ma maréchaux, enfin cette boucherie euh Bloch, qui soi-disant avait le monopole, il vendait la viande sous surveillance, et le *schochet*\* qui était là, le mardi, le jeudi, et le samedi soir. On n'avait pas de frigos, hein, pour conserver la viande, alors on faisait trois services dans la semaine, pour que les gens – le boucher il avait un frigo - mais les gens n'en avaient pas. On faisait trois ventes, trois services, le mardi, le jeudi et le samedi soir, où le sch... le *schochet*\*, le sacrificateur était présent. Pour la garantie que la viande est cachère\*. Et, quand ce boucher, il avait pris sa retraite, on avait demandé qui on pourrait désigner à Mulhouse pour... ce service-là, il a dit « Ecoutez, Weil est un jeune boucher, c'est une jeune famille, regardez s'il accepte » (*lent, articulé, pesant ses mots* ) Bon, on m'a fait venir, on m'a fait un contrat, cette affaire a été classée, et puis, j'ai donc pris cette question de succession, viande cachère servie sous surveillance du *schochet*. Il y a des années que les revenus n'étaient pas suffisants ; où la question du samedi : on n'avait pas fermé. Que une boucherie cachère n'est valable, n'est autorisée n'est recevable, que si vous révérez le sabbat\*. Je me suis pas permis de... saboter quoi que ce soit, d'enfreindre dans la question religieuse, vous voyez : pas rouler, pas fumer, pas faire de la lumière. Mais le commerce a exigé qu'il fallait écrire, qu'il fallait prendre de l'argent. Nous nous sommes établis à Mulhouse - de 1956 <sup>67</sup> à 1964 nous étions ici à Dornach – et puis après euh, on s'est établi à Mulhouse où pour ... avant de nous établir on avait un stand à la halle<sup>68</sup>. Ça concerne un peu les gens qui ne sont pas très pratiquants.

### **Miracle à la boucherie**

Euh le rabbin <sup>69</sup> m'avait demandé « Monsieur Weil est-ce que ça vous ennuerait, de faire un essai, fermer schabat\* ? » J'ai dit « Si vous voulez. D'accord » (*tapotant à plusieurs reprises* ). On ferme schabat ici et le stand. La deuxième semaine fermé schabat ici et là-bas, le stand. Et le lundi matin d'après quand je suis venu à l'abattoir, un ancien, ancien client, qui m'a connu comme ça grand, il m'a dit « Alfred, je te préviens, si tu fermes encore une fois un schabat, toute la clientèle est foutue. Les gens venaient acheter de la viande samedi – ils n'avaient pas de frigo ! - pour le dimanche. Vous voyez ! Alors,

---

<sup>67</sup> Dates confuses : Alfred Weil a rouvert la boucherie familiale à Dornach en 1947

<sup>68</sup> Il faut ici distinguer trois lieux, quartiers et boucheries : Dornach, lieu de la maison-boucherie familiale ; la halle du marché de Mulhouse ; enfin, dans la vieille ville de Mulhouse, proche de la synagogue, la dernière boucherie tenue par Alfred Weil (rue des Artisans).

<sup>69</sup> Le rabbin Schlammé de Dornach, qui était pieux ; celui de Mulhouse ne l'était pas, au sens d'Alfred Weil.

la question de la vente était mercredi pour schabat. Et la question de samedi, c'était pour dimanche et lundi. Hum ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? J'ai rapporté ça au rabbin et le rabbin m'a dit « Monsieur Weil, si ça doit nuire à votre ... vie familiale, alors là, je dis plus et je vous influence plus. (*Un peu plus bas*) Et on a continué à. Et (*s'animant*) je vous dirais Monsieur, que pendant dix ans, j'ai jamais payé un sou d'impôt sur le revenu...(*bas*) On vivotait. Vous voyez, ce que ça veut dire : vivre sur la surface de l'eau, pour ainsi dire. Se tenir à une branche d'herbe pour ne pas se noyer. Comme ça qu'on a vécu.

JEAN - YVES CERF : Se tenir à une branche d'herbe, c'est une curieuse expression. Vous pensez ça en français ou en alsacien ?

ALFRED WEIL : En français. Pour ainsi dire je peux vous le dire en allemand, en alsacien comme vous voulez. Bon !

JEAN - YVES CERF : Oui. En alsacien, vous le dites comment ?

ALFRED WEIL ; Alors figurez-vous que...

JEAN - YVES CERF : En alsacien comment vous le dites ?

ALFRED WEIL : ... *Ewer Wasser hâlte. Ja !*

JEAN - YVES CERF : *Ewer Wasser hâlte.*

ALFRED WEIL : *Ja ! Ewer Wasser hâlte.* Et, en yidich c'est à peu près la même nuance. Figurez vous que, le samedi matin, parce que pour faire un office, il faut être dix hommes. Ça veut dire, un *minyan*\* ; Alors, si ça vous intéresse, je vous informerai ce que c'est un *minyan*. Parce que là vous allez voir une histoire... du tonnerre<sup>70</sup> ! Bon enfin. Euh, je vais donc à la synagogue le samedi matin, ici à Dornach, pour favoriser le *minyan*. Et à onze heures, l'office, onze heures et quart, l'office est terminé, et je m'en vais à pied en ville et puis on va manger là-bas, parce qu'on pouvait se payer quand même une bonne,

---

<sup>70</sup> V. chapitre 12, *witz* 54, Minyonaire.

qui nous permettait de manger le samedi, c'est-à-dire chauffer le samedi<sup>71</sup>, et je viens là-bas. Alors ça a duré un certain temps qu'un jour quand je viens, je dis à ma femme, je dis « Ecoute, c'est quand même quelque chose qui me travaille » « Quoi ? » Je dis « Tu ne crois pas que c'est vivre la *charbes*\* – et ça c'est une expression juive, ça veut dire vivre à contre-courant -vis-à-vis du Bon Dieu et les lois qui nous obligent, à ne pas travailler, à ne pas nous fatiguer ? » Parce que d'ici jusqu'à la rue des Artisans, ça fait quand même deux kilomètres. Vous voyez, on ne doit pas se fatiguer le schabat. Et ma femme me dit « Ecoute ! J'ai souvent pensé mais j'osais pas dire. Et j'osais pas le relever mais j'ai pensé à quelque chose » « Quoi ? » « Nous sommes bientôt devant les fêtes religieuses. C'était euh, mois de septembre, dans le milieu à peu près, les fêtes religieuses commençaient au début d'octobre. Ça varie un petit peu avec le calendrier. Et puis c'est-à-dire les fêtes religieuses d'après la Pâque juive, le Pessah, c'est sept mois après, d'après le ... le calendrier juif. Là, il n'y a pas de distinction, mais seulement ça joue avec le calendrier grégorien. Vous voyez. Là. Et puis, ma femme, elle m'a dit « Ecoute ! Je sais ton désir et, je voudrais qu'on le réalise. On reste tel que, jusqu'aux fêtes religieuses et après on ferme schabat » Je vous ai dit que j'ai jamais payé **un sou d'impôt sur le revenu** et cette **onzième** année où nous étions établis à la rue des Artisans à la fin où j'ai pris ma retraite et on a arrêté et mon fils il a continué de nouveau ici, un matin on me téléphone des impôts : « Monsieur Weil, il est arrivé un miracle ! » « Qu'est-ce que c'est ? (*riant*) Madame, un miracle ! » « Vouï » La déclaration d'impôt - avec un bénéfice. Et vous voyez, ce que je vous dis, ça, je ne dis pas, ne pas demander pardon ou dire merci au Bon Dieu, mais, le bonheur que nous a donné cette question de fermeture du schabat pour dire tu gagnes de l'argent, tu es capable maintenant de vivre, non pas sans souci, hein ! le souci est toujours là, parce qu'il y avait un régime spécial que ...on a accordé à notre clientèle : tout le monde paye fin du mois. La livraison était livrée... Adieu ! Vous voyez la question du stationnement. On livrait la viande, parce que au centre ville, c'était... pas les...c'était la permission de rouler en voiture, mais ne stationne pas, parce que.. là. Eh eh eh (*rire*), bon ! Alors vous voyez, jusque là on était allé, et on a vécu et c'était pour ainsi dire un bonheur. ...Ce je peux vous dire et j'ai expliqué au rabbin ...

JEAN - YVES CERF : Excusez-moi, c'était en quelle année que vous avez fermé ?

---

<sup>71</sup> Faire le feu durant le sabbat est un interdit rituel. D'où l'emploi par les juifs d'une aide féminine chrétienne, la *schawes goye*\*.



ALFRED WEIL : Soixante-seize.

JEAN - YVES CERF : Euh non, que vous avez fermé le schabat ?

ALFRED WEIL : Non, de soixante-quinze à soixante-seize.

JEAN - YVES CERF : Ah oui.

ALFRED WEIL : Ouai, ouai.

JEAN - YVES CERF : La dernière année ?

ALFRED WEIL : La dernière année.

### **Les vermisseaux**

Oui, la dernière année, et là, je vous dirai que ça nous a permis, euh, de faire les surveillances à la communauté israélite, pour les repas, ça c'est encore une autre chose.

Ce que vous ne savez peut-être pas : c'est-à-dire, vous avez dans le menu de la salade – ouai- mais vous dépouillez votre tête de salade complètement et vous lavez feuille par feuille... Vous avez un potage à faire et vous avez du du du poireau, vous coupez le poireau en deux et vous lavez feuille par feuille. Hein ! *Ja* ! A cause de, des vermisseaux ou des vers ou de n'importe quoi qui peut se trouver dedans (*tapotant*). Laaa la question du persil, ça c'est un travail... inimaginable, ce qu'il faut faire pour laver le persil. Vous voyez, ce sont des choses, et là, il y a aussi dans la question du surveillance, où on avait installé dans la communauté de Mulhouse cuisine *fleischig*\* c'est-à-dire uniquement viande, pas de lait<sup>72</sup>. Et... la question de du service, ce que j'ai recom... ce que j'ai rouspété, après, quand ma boucherie n'était plus à moi, quand je venais pour faire des surveillances, il y avait des cuisiniers qui venaient, juifs, d'un autre endroit, et ils portaient leur matériel. Et là, ça, ça ne devrait pas exister. Seulement, le rabbin, il a cédé<sup>73</sup>.

---

<sup>72</sup> Monsieur Weil parle de deux prescriptions rituelles. Les petits animaux sont prohibés dans la verdure. La cuisine doit séparer strictement les préparations contenant des produits carnés et les préparations contenant des produits lactés ; la séparation s'étend aux ustensiles nécessaires à ces préparations. Ces deux interdictions ne sont plus généralement respectées, sauf exceptions, comme les juifs orthodoxes.

<sup>73</sup> Le rabbin Edgard Weill de Mulhouse, en poste de la Libération jusqu'aux années 1980, critiqué systématiquement par Alfred Weil pour son non-respect des règles.

Donc le rabbin dit, (*tapotant à plusieurs reprises*) « Ça ne touche rien, ça ne change rien, c'est pas grave ». Il est reconnu pour cachère. Je dis :

« Non, Monsieur, non.

-Pourquoi ?

- Je vais vous dire pourquoi. Il arrive avec des cartons, qui sont fermés avec du scotch... » Et alors, j'ai dit : « Du scotch, qu'est-ce que c'est ? (*s'animant*) Moi aussi j'ai du scotch. Le matériel tel qu'il est dedans, où il était pendant la semaine où les deux mois qu'il est plus venu ? Où il était ce matériel ?

- Ah, mais il va à Colmar et puis le rabbin de Colmar... »

J'ai dit « Laissez-moi tranquille. » Je dis : « Vous le, vous le permettez ? » Pff ! Hors de cause. Parce que, c'est un péché, et je vous dirais que j'ai **peur** du péché. (*murmuré*) *Ja !* Si vous voulez voir, ce que c'est un péché arrêtez votre...appareil, s'il vous plait. Arrêtez !

#### ***4 Epilogue inracontable***

##### **Le péché de la rose**

*L'histoire qui ne devait pas être enregistrée : je n'ai pas pris de notes mais elle s'est gravée dans ma mémoire pendant trois ans, jusqu'au dépouillement de cet enregistrement-ci. (Derrière la porte d'entrée, j'ai vu, accrochées, des récompenses obtenues pour le jardin de la maison. Un péché d'amoureux des fleurs, un péché de poésie, c'est ce que m'a raconté Monsieur Weil. Mais cette distinction ne vaut pas pour lui, à ce qu'il m'a dit. Un péché est un péché et le Bon Dieu le traite comme il se doit. Le récit du péché de la rose est donc une reconstitution de mémoire des propos de Monsieur Weil) :*

Il y a quelques jours, le jardin était sous la neige. Et voilà que je découvre une rose. Elle avait fleuri juste devant la fenêtre de ma cuisine. Une rose, qui fleurit sous la neige, une magnifique rose, c'est un miracle ! Je me dis, Alfred, tu dois la photographier, dépêche-toi ! Et puis je m'occupe à autre chose et je ne l'ai toujours pas photographiée, cette rose. Trois matins de suite, et elle est toujours aussi belle sous la neige. Vendredi encore j'y pense encore le matin et je ne la photographie pas. Le schabat va commencer. Je ne sais pas si vous savez, Monsieur Cerf, que c'est un péché de photographier pendant le schabat, parce que le Bon Dieu nous a interdit d'appuyer sur un bouton pendant le

schabat. Alors à la fin, j'ai commis un péché. Cette rose était si belle que je me suis décidé à prendre la photographie après le début du schabat. Et bien, Monsieur, le samedi matin, quand j'ai ouvert le volet de la cuisine, tous les pétales tombés, la rose était morte. C'est ça le péché ! le Bon Dieu m'a puni pour le péché que j'ai commis.

Voilà, Monsieur, une histoire que je ne veux pas révéler. C'est pourquoi je vous ai demandé d'arrêter l'appareil. *Ja ! Ja !*

### **Longue interruption**

Je n'ai pas revu Monsieur Weil après mon opération du ménisque. Je n'ai pas écouté l'enregistrement. J'ai traversé pendant plusieurs mois une période difficile. J'ai reçu une carte écrite à l'encre bleue de la main de Monsieur Weil pour me souhaiter une bonne fête de Pâque. J'ai imaginé qu'il voulait me convertir... Monsieur Weil et moi nous sommes revus trois ans plus tard. Je n'ai jamais imaginé jusqu'à cet instant-ci d'écriture qu'il y ait pu avoir un lien entre ma « période difficile » qui débutait à l'époque de ce premier enregistrement en décembre 2000 et ma rencontre avec Alfred Weil. Une banale opération au genou avait *ouvert* une longue période de crise psychologique. Je suis progressivement sorti de mes difficultés en demandant un congé de formation pour commencer des études en ethnologie à Strasbourg, congé que j'ai obtenu en octobre 2003. L'ethnologie m'intéressait en continuité avec ma pratique de conteur et mes recherches sur le conte traditionnel. Je décidais d'entreprendre une collecte sur le conte et l'humour juif, à Mulhouse, inspirée de la thèse de Muriel Klein-Zolty (1991) qui avait mené une grande enquête à Strasbourg une bonne dizaine d'années plus tôt. J'ai eu rapidement quelques interlocuteurs. Mais il m'a fallu comprendre que les informations ne seraient pas faciles à trouver et que plusieurs personnes me reparlent d'Alfred Weil pour que je réfléchisse à mes réticences, à mes craintes d'aller le rencontrer à nouveau. J'avais le souvenir de son énergie incroyable pour un homme de quatre-vingt dix ans, qui parlait à sa guise (Effectivement, dans l'entretien 1, mes interventions sont rares et brèves; ma première question arrive après vingt minutes d'écoute silencieuse, quand je perds mes repères par ignorance de l'origine de la famille de mon interlocuteur, et du sort de ceux qu'on appelait les *Altdeutsche* ou Vieux-Allemands, allemands immigrés en Alsace-Lorraine). Monsieur Weil ne m'a, de fait, nullement converti à sa religion. Mais il a modifié mon système de pensée.

## **Pensée analogique et pensée chronologique**

La pensée d'Alfred Weil se développe dans ce premier enregistrement de décembre 2000 sur un sujet central et presque exclusif, qu'on peut présenter ainsi : la Torah, ou la loi juive, caractérisée par l'alliance entre « le Bon Dieu » et son peuple, ce qu'il en coûte de s'y dérober, et le bénéfice de la respecter en ce qui le concerne personnellement. Mais ce résumé est une interprétation qui masque la forme : une suite de récits dramatiques rapidement enchaînés.

La logique structurale de cette suite de récits d'Alfred Weil peut se décomposer ainsi :

### **Première partie : Des témoignages extraordinaires.**

1. Le contexte : Apt, le « GT »
2. Qui a retiré les cigarettes du paquet ?
3. La malédiction dans la boucherie

### **Deuxième partie : Pierres tombales.**

4. L'entretien des pierres tombales
5. Ça, ça donne des choses à réfléchir

### **Troisième partie : Dieu dans ma vie.**

6. La protection Weil : 1918
7. La protection Weil : 1944
8. Le contexte : la boucherie sous surveillance
9. Miracle à la boucherie
10. Les vermisses

### **Epilogue inracontable :**

11. Le péché de la rose

L'ouverture du discours enregistré (1. *Le contexte : Apt, le GT*) n'est pas seulement une information pour préparer l'histoire des cigarettes. Elle explique le passé par le présent, le Groupement de travailleurs par les emplois sociaux précaires de l'ANPE. Cette comparaison établit une continuité politique entre la situation qu'il a vécue sous le régime

de Vichy et la république actuelle, confondus dans une sorte d'Etat-providence <sup>74</sup>, dont certains déjà autrefois, ont « abusé ». Les imprécisions du narrateur rendent difficiles l'analyse de sa situation d'alors. Le « groupement de travailleurs » dont il parle ici et reparlera ultérieurement ressemble à un groupement des Chantiers de Jeunesse, organisme créé pour les jeunes gens mobilisés en juin 40 et repliés en hâte devant l'armée allemande, s'il n'est pas en réalité un de ces chantiers. Il était difficile ou impossible pour beaucoup de ceux qui avaient été ainsi mobilisés de retourner sans risques, en zone occupée, interdite ou « annexée ». Mes informations ne me permettent pas d'affirmer que le GT 1088 était un tel « Chantier de la Jeunesse française ». Cette institution, mise en place par des lois de l'état vichyssois, était dirigée par un général nationaliste, le Général de la Porte du Theil ; elle se maintint pendant quatre années en zone Sud et en Afrique du Nord, remplaçant de fait le Service national. Ses liens avec la Résistance se développant, elle fut désorganisée par la répression de la Gestapo, après l'arrestation de son chef en janvier 1944 (Souyris-Rolland, 1992). Ce qui importe ici pour le récit suivant, c'est ce cadre de protection, que nous avons déjà comparé à une providence, mot à connotation religieuse, et l'allusion aux personnes qui trompent cette providence.

Le grand récit ordalique, 2. *Qui a retiré les cigarettes du paquet ?* peut sembler d'abord un souvenir personnel de guerre. Nous remarquons pourtant que le narrateur n'y joue qu'un rôle secondaire, acteur et témoin. En voici le scénario : Mobilisé tardivement au printemps 1940 à la caserne d'Assas à Clermont-Ferrand, Alfred Weil est encore en Auvergne sans avoir combattu, quand l'armistice est signé. A l'issue d'un voyage aventureux en train, Alfred Weil est arrivé en Provence à l'été 1940, toujours sous la responsabilité de l'armée de l'Etat français. D'abord près de Marseille, puis plus près d'Avignon. Il a vécu ainsi plusieurs années dans l'armée française, comme infirmier, ou dans une institution paramilitaire, ce GT 1088 où l'on coupait du bois dans le Lubéron. Quand il a retrouvé trace de ses parents réfugiés dans un hospice à Musinens (commune de Bellegarde-sur-Valserine, dans l'Ain), Alfred Weil a effectué des démarches pour pouvoir les faire venir près de lui. Il y a réussi et il a enfin été rendu à la vie civile à Apt quand le GT 1088 a été dissous. A cette occasion, il a reçu des cigarettes en quantité (*fin du nécessaire préambule*). A Apt, une femme, autre juive réfugiée (son nom propre ne

---

<sup>74</sup> La confiance dans la vertu protectrice de la France républicaine est une opinion largement répandue parmi les juifs au XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'en 1940, qui se traduit par une prière à la République française toujours en cours dans le rite. Monsieur Weil, dont le discours est peu politisé, a expliqué en partie par ce type d'arguments le désir de son père de devenir français en 1918. Des contradictions internes au pouvoir vichyssois ont manifestement protégé du pire Monsieur Weil pendant plusieurs années de la guerre.

sera pas donné au cours du récit enregistré <sup>75</sup>) échange clandestinement des cigarettes à diverses personnes. L'un de ses clients, nommé Chiavazzo, soupçonne des malversations qui pourraient être l'oeuvre de Weil, puisque ce dernier approvisionne le petit trafic. Celui-ci fait ouvrir des paquets fournis par la dame. Les soupçons se retournent alors contre elle, devant un tiers, le boucher qui emploie Weil. Elle jure sur sa tête son innocence et meurt brusquement quelques jours après.

Ce récit enregistré, au-delà de son intensité dramatique totalement disproportionnée si on se base sur l'enjeu matériel (quelques cigarettes), comporte des obscurités sérieuses. Qui en sont les personnages, outre le narrateur et le boucher, d'abord cités ? La femme qui en est la malheureuse héroïne n'est pas nommée par son nom, mais il est question d'un couple de *réfugiés* de la frontière dont elle est clairement l'élément féminin. Or il est question brusquement du « fils de cette réfugiée ». Puis d'un voyageur et d'un certain Chiavazzo. Ce qui provoque une grande confusion. Qui sont les « réfugiés » de ce récit ? L'auditeur doit comprendre que « cette réfugiée » ne désigne pas l'héroïne, mais que Chiavazzo est le fils de « cette [ **autre**] réfugiée ». La mère de ce Chiavazzo n'a pas de rôle actif dans le récit. Ce qui est plutôt contradictoire avec l'expression « *cette* réfugiée ». Elle a une fonction normative. Monsieur Weil - qui a réussi à retrouver ses parents et à les aider pendant cette période - n'imagine pas de parler d'un jeune homme sans sa mère -. C'est elle – la mère de Chiavazzo - qui avait le logement en face du bureau du Groupement de travail. Alfred Weil m'a confirmé ces éclaircissements sur les personnages. Voici comment : Un jour que j'ai revu Monsieur Weil peu après *Yom Kippour\** (septembre 2004), date à laquelle je lui ai remis un exemplaire de mon mémoire de maîtrise fraîchement soutenu dans lequel figure ce récit, il a insisté pour me dicter des corrections sur les parties le concernant. Cela ne m'intéressait pas dans l'immédiat, puisqu'il n'était pas question d'une édition corrigée. J'ai tergiversé et j'ai cependant noté sous dictée quelques lignes à corriger dont plusieurs sur ce récit. Les voici :

1. *Le nom, que j'avais écrit Chiavasso, s'écrit Chiavazzo.*
2. *La maman et le fils ont un appartement en face du GT 1088.*
3. *Le fils d'une réfugiée de Rothau vendait des journaux à la gare de Cavaillon où passait dans le train de Paris à Marseille un voyageur avide de cigarettes- il demande à Chiavazzo de lui procurer des cigarettes.*
4. *écrire « bandelettes de la régie » et « Je sors et je vous dis la porte ? »*

---

<sup>75</sup> Son nom m'a cependant été donné une fois furtivement plus tard. C'est un patronyme germanique juif courant.

Aucune de ces précisions ne porte sur l'héroïne. Cependant, comme Rothau est un village de la vallée de la Bruche (Bas-Rhin), loin de la Sarre, il se confirme que l'héroïne n'est pas la maman de Chiavazzo. Et que tous les protagonistes – sauf le boucher sans doute – sont *réfugiés* d'Alsace-Lorraine. Les confusions du récit au sens de l'enquêteur et au sens du narrateur ne sont pas les mêmes ! Une autre expérience montrera qu'Alfred Weil est surtout préoccupé par le style de son discours écrit (transcrit) sur le papier ; nous le voyons ici dans la troisième correction qu'il a proposée. Monsieur Weil a remplacé « bandelettes de contrôle », qui est le mot qu'il avait prononcé, par « bandelettes de la régie ». Pourquoi ? Le champ sémantique de « régie » est différent de celui de « contrôle ». Associations « régie » à « règle », et au-delà au monde religieux. « Règle » désigne aussi un trait, celui qui délimite les bandelettes. Ces bandelettes deviennent alors les rayures du châle de prière porté par les juifs à la synagogue.

J'ai eu une autre occasion d'entendre des explications sur cette histoire. Alors que je lui demandais l'autorisation d'utiliser des parties de cet enregistrement dans mes écrits d'étudiant, Alfred Weil ne m'a pas répondu directement ; mais il m'a donné des éclaircissements et des précisions pragmatiques, qui m'ont aidé à comprendre quelle fut sa trajectoire durant cette période <sup>76</sup>.

Ainsi commence cette affaire de petit trafic de cigarettes. La dame (la « réfugiée ») rencontre Monsieur Weil dans la petite ville d'Apt et lui demande en yidich « *Si sîn ach e yid ?* » (« Vous aussi, vous êtes un juif ? »). La « réfugiée » trafique un peu avec le boucher chez qui Alfred Weil travaille (il y a son petit comptoir). Monsieur Weil ajoute une autre fois que Paul Berling, le boucher, ne veut pas des cigarettes vertes, qui sont dénicotinisées... Quand un client découvre qu'il manque des cigarettes dans les paquets scellés et en informe l'intermédiaire Chiavazzo, ce dernier se trompe sur le coupable et met en cause Alfred Weil, qui lui échange également des cigarettes. Le boucher Paul Berling, à la fois témoin et concerné, va trouver comment opère la véritable tricheuse. Il reste à Alfred Weil à détourner le soupçons de Chiavazzo qui pèsent sur lui en faisant parler la dame. Le coupable, c'est elle ou lui !

Quand Monsieur Weil me reparlera de cette histoire, trois années après son premier entretien, il prononcera cette fois-ci la phrase fatidique en yidich, comme elle fut

---

<sup>76</sup> Le préambule précédent ne correspond pas à un récit de la bouche d'Alfred Weil. Il s'agit de recoupements. L'histoire est cohérente bien qu'il y manque les repères comme le statut du GT 1088 ou les dates des événements.

dite. « *Ich will dou ouf'm platz schterwe...* » (« Je veux mourir ici sur place ... »). Le yidich, n'est pas une corruption de la langue allemande, mais un outil qui a permis aux populations juives de langue allemande d'accéder plus facilement, plus largement, à l'intelligence de leur religion. Langue populaire, mais langue d'accès au sacré, en particulier pour les femmes juives. Le sacré étant ce qui est mis à part, cette langue est aussi celle du secret (*Si sîn ach e yid ?*), comme l'indique l'argot des *b'heimeshändler\**, de la clandestinité. La réfugiée s'exprimait en yidich, explique Monsieur Weil ; et les malédictions qu'il a entendues n'ont jamais été dites en français.

Plus que les précisions de détail, ou explications narratives, l'usage des expressions yidich, indique un progrès de la confiance entre le narrateur et son auditeur. Le récit devient une tragédie de la malédiction sacrée, ici sous la forme d'une menace dirigée contre soi-même, ou ordalie verbale. Monsieur Weil m'a nommé l'héroïne *une* autre fois, sans y revenir, comme il a nommé *une* fois la victime de la malédiction de la boucherie, à moins qu'il n'ait nommé son adversaire. Monsieur Weil, nous l'avons déjà vu, a des scrupules à nommer par leur nom propre les gens qui ont fait une très mauvaise action. C'est interdit, dit-il – même après leur mort.

Les héroïnes des deux premiers drames sont des juives : J'ai à nouveau interrogé Monsieur Weil à la sortie d'un cours de yidich, en février-mars 2004, dans un couloir de l'université de Haute-Alsace à Mulhouse. En me répondant il interpelle ses camarades : « Vous ne la connaissez pas ? » « Non ! » Et il raconte cette histoire pour le public, en français. Sur ma demande il précise que les paroles fatidiques ont été dites en yidich. Ce terme de *réfugié(e)* qui peut obscurcir notre compréhension est important pour Alfred Weil. Il désigne les personnages centraux de son microcosme judéo-alsacien. Pourquoi Monsieur Weil a-t-il ri en me racontant ce drame, à l'instant où il est accusé par Chiavazzo ? Il s' imagine procéder aux manipulations sur les paquets de cigarettes, et le dit à son interlocuteur : « Pourquoi je ne dois pas rire ? Est-ce que tu as déjà vu que j'ai les cigarettes en bas ? Ou bien est-ce que tu crois que je suis obligé de monter ? Ou bien est-ce que je sais quand tu viens ? » Pour lui c'est un non-sens. Il faudrait qu'il existe un autre Alfred, un être mauvais, et en particulier mauvais fils : « Alors tu crois quand même pas que je me fais... avec le travail que j'ai pour mon père et ma mère, qui sont vraiment tous les deux, en mauvaise santé, que je m'occupe de, de, de, d'une chose pareille, mais **non !** »

Or pour Monsieur Weil, respecter ses parents, c'est pratiquement la même chose que respecter la Torah, la loi juive. Le tout ou la partie, la cause ou l'effet, deux façons de



parler du fondement affirmé de son existence. Le rire vient donc de l'apparition imaginaire de ce double mauvais qui ne saurait exister. Allons donc plus loin dans l'interprétation religieuse. *Les réfugiés* sont l'équivalent du *peuple* dont parle le Pentateuque, les enfants d'Israël. Dans ce premier récit le peuple est en exil. C'est le *Gastvolk*, peuple-hôte, peuple immigré, que Weber décrit dans *Le Judaïsme antique*, et que F. Raphaël, traducteur et préfacier, reprend à son compte (Weber, 1998). Il côtoie des étrangers proches, comme le boucher de ce récit, au patronyme lorrain germanophone, et de dangereuses forces armées qui l'asservissent. Trahir les autres proches, ceux dont F. Raphaël nous rappelle qu'on les appelait en yidich les « *bravi\* goyim* », les « bons non-juifs », était alors particulièrement grave et quasiment suicidaire. C'est ce que Monsieur Weil a fait comprendre à « la réfugiée ». Elle a semblé avoir compris la gravité des reproches. Sa faute la vouait à l'exclusion de sa communauté menacée, l'interdit ou bannissement (*cherem*). En tout cas, dans cette situation d'urgence, et en l'absence d'autre possibilité de jugement, elle a eu recours à une ordalie verbale, jugement de Dieu<sup>77</sup>. Par la force d'une parole sacrée, la suspecte devait, soit être innocente, soit mourir sur la place. Car, même si elle ne fait pas appel explicitement à Dieu, Dieu est le seul qui puisse l'innocenter ou la tuer. Le troisième commandement de Moïse s'applique donc implicitement (Ex., 20, 7, trad. Chouraqui) :

Tu ne porteras pas le nom de ton IHVH, ton Elohim, en vain ; car IHVH n'innocente pas qui porte son nom en vain.

Et elle (la réfugiée non nommée) est morte, victime de l'ordalie qu'elle avait demandée ...

Beaucoup plus tard, Monsieur Weil, répondant à une question qui me trottait en tête depuis longtemps, me racontera une autre histoire de *bravi\* goyim\** (sans utiliser l'expression). Une histoire très intime qu'il avait donc bien des raisons de taire, mais très proche de celle-ci, par le lieu et l'époque : la rencontre avec sa future femme et ses beaux-parents. Vu les circonstances, l'histoire de sa rencontre avec Emilienne Macé n'a pas été enregistrée. La comparaison des deux textes oraux ne peut donc pas être faite. Mais dans les deux histoires, nous retrouverons des éléments dramatiques, liés sans doute au

---

<sup>77</sup> Le mot français d'ordalie vient du latin médiéval, mais il dérive du moyen haut-allemand *Urtheil*, signifiant jugement. Un cas peu éloigné dans le temps et dans l'espace est relaté dans un autre récit ethnographique. Jan Yoors raconte un cas où le tribunal des Roms a organisé une ordalie verbale pour trouver un coupable en dernier recours (Yoors, 1995). Dans notre récit l'épreuve d'ordalie est inutile. Le suspect en appelle directement au jugement de Dieu. Sous une forme un peu différente, cette pratique verbale est aujourd'hui banalisée – vidée de son sens sacré ? - parmi les jeunes des catégories urbaines populaires en France.

caractère sombre de l'époque, mais qui tendent au grandiose, en opposition avec le caractère banal, voire dérisoire des circonstances qui déclenchent chacun de ces deux événements (la disparition de quelques cigarettes, un lumbago... )

Alfred Weil ne veut pas faire l'histoire - au sens moderne, scientifique du mot - de cette période d'exil. Les dates ne sont guère son affaire. Un lecteur attentif en trouvera peut-être la trace dans ce livre, en relevant des dates différentes pour le même événement. Quand Alfred Weil parle de la Gestapo et de la Milice à Apt en 1945, je l'arrête en relevant une invraisemblance. Il ne reconnaît pas aussitôt son erreur. Les mêmes flottements sont apparus sur la même époque dans les récits sur la mort de sa mère. Monsieur Weil a raconté en détails comment sa mère est morte suite aux privations pendant cet exil. Spontanément, j'imaginai qu'elle était décédée avant la Libération. Alfred Weil ne m'a jamais raconté comment il a vécu la Libération dans le Vaucluse. Sa mère est morte *avant la fin de l'exil*, mais après la retraite allemande. Parce que ce temps était celui de la misère (des *réfugiés*). C'est cela son histoire, où se profile une image mosaïque de la mère, morte en réfugiée, juste avant la fin de l'exil, comme Moïse au mont Nebo contemplant la Terre promise au-delà du Jourdain. Par contre, Alfred Weil m'a raconté deux fois son retour en Alsace jusqu'à sa maison.

Aucune explication causale ne suit le dénouement brutal de ce premier récit. Le narrateur ajoute un double commentaire. En premier « Oui Monsieur » qui souligne une histoire extraordinaire. Ensuite il doute de son droit à produire un tel récit. Ces deux procédés seront récurrents au cours de ses récits. Ils ont l'un et l'autre une fonction rhétorique certaine : ils développent la curiosité de l'auditeur. Pour preuve de leur efficacité, j'ai retenu durant quatre ans l'histoire finale du péché de la rose, alors que je croyais n'y avoir jamais repensé. Mais les commentaires du narrateur ont-ils seulement cette fonction *littéraire* ? Ils jouent aussi un rôle d'introduction ou de transition entre deux récits. Ils contribuent ainsi à évacuer le dialogue ou la réflexion logico-rationaliste que l'auditeur pourrait introduire. Enfin la question du droit au récit établit une relation particulière entre le narrateur et l'auditeur. Je peux entendre de deux manières contradictoires les propos contradictoires d'Alfred Weil. Ou bien il est interdit de répéter ce qu'il raconte, ou bien il est de mon devoir de répéter ce que lui n'a pas le droit d'ébruiter. Quelques interventions de Monsieur Weil, comme l'ultime discussion du 27 mars 2006, ou d'autres échanges en 2005 alors que je préparais une intervention sur ses pratiques prophétiques et thérapeutiques, indiquent qu'il comptait sur moi pour reproduire ses récits, y compris certains qui me gênaient parce qu'il y mettait en cause des personnes

de son entourage. En fait nos gênes n'étaient pas les mêmes : Monsieur Weil n'avait pas le droit de nommer des personnes méchantes ; moi, je trouvais que lui-même se montrait cynique en reprochant à son père, à sa mère, à sa femme enfin, de ne pas avoir tenu compte de ses conseils de santé, comme s'ils n'avaient pas payé de leur souffrance leur refus d'écouter.

Mais pour en revenir aux noms tout de même lâchés par Monsieur Weil, si d'aventure je les répète, cela permet, d'une manière très talmudique, que soit respecté à la fois cet interdit et ce devoir contradictoires. Nous entendrons à la fin du *witz*\* 3, à propos d'une fenêtre : « *Sou jetz hosch rüh, jetz isch zü un doch ouf !* » (« Maintenant tu es tranquille, c'est fermé et quand même ouvert. »)

J'ai déjà signalé que le narrateur Alfred Weil ne marquait pas toujours nettement les changements de personnages dans ses dialogues. De même, il lie vigoureusement des histoires distinctes. Ainsi, quand il débute le récit *La malédiction dans la boucherie*, il n'indique aucun marqueur temporel, ni aucun marqueur de lieu, qui permette à l'auditeur de séparer ce récit de celui qui vient de s'achever (et je rappelle que les intertitres ne figurent pas dans le récit oral). Au contraire le marqueur *dans la boucherie* est trompeur : succédant à une histoire qui se déroule aussi dans une boucherie, il induit plutôt une continuité qu'une rupture. Or il ne s'agit ni de la même boucherie, ni de la même époque. Mais pour le narrateur, *dans la boucherie* signifie *dans ma boucherie*.

On ne saurait mieux en induire a contrario que, pour le narrateur, l'ensemble de son discours a une **cohérence globale**. La quasi-juxtaposition des deux récits est justifiée par leur proximité dans l'univers spirituel du narrateur. Dans le microcosme, si Dieu l'entend ainsi, la parole tue. Mais cette explication-ci n'appartient pas explicitement au discours (émique) d'Alfred Weil. Elle appartient à l'analyse rationalisante (étique) de l'ethnologue. Mais remarquons que dans une brève transition, Alfred Weil commente ses propres récits en disant « C'est un châtiment que le Bon Dieu, il a fait. C'est ainsi. Vouei. » Il ne ressent pas le besoin d'expliquer que son commentaire est justement le lien réflexif entre les deux histoires. Le discours d'Alfred Weil se construit presque toujours par des juxtapositions de proximité de sens. C'est sur ce même procédé analogique que se déroule le Lévitique, comme le montre Mary Douglas (2004). Les exceptions à cette structure analogique sont provoquées par la situation de dialogue entre Alfred Weil et moi-même, qu'il s'agisse d'une simple adresse, comme l'interpellation sur les *schedim*, ou d'un dialogue réel, provoqué par mes questions, sur les expulsions d'après 1918 ou sur

l'année de la retraite professionnelle d'Alfred Weil. Le discours d'Alfred Weil est rigoureusement construit dans ce premier entretien. Dans une logique qui est a-chronologique.

### **La structure et les deux niveaux de lecture de l'enregistrement 1**

La question de la structure du premier enregistrement est la suivante : en quoi la forme du récit sert-elle son sens religieux implicite ? Cette question peut être posée dans d'autres textes. M. Douglas (2004) l'a posée dans son interprétation structurale du *Lévitique*. Le *Lévitique* est un livre biblique écrit pendant la période post-exilique du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Il s'agissait pour son auteur de refonder la religion et le pouvoir des prêtres. Aussi trouve-t-on dans le *Lévitique*, Aaron et ses descendants au centre de l'action, puisque ce sont eux les ancêtres des prêtres (les *kohanim*). La description des sacrifices devant le tabernacle est une transposition des pratiques contemporaines du rédacteur du *Lévitique*, liées au second Temple. Dans le récit d'Alfred Weil, c'est la boucherie comme lieu métaphorique qui nous amène au lieu des pratiques religieuses. Mais le Temple est détruit depuis des siècles. Avec le Temple ont disparu les sacrifices - remplacés par les rites d'abattage et de préparation des aliments. La relation à Dieu est devenue, en tout cas pour Alfred Weil, plus intime. Cette proximité ne s'atteint pas immédiatement. De même que dans *l'Exode*, Moïse, qui se trouve avec l'ensemble du peuple au pied du Sinäï, progresse d'abord en compagnie d'Aaron et de ses fils, puis arrive seul au sommet pour rencontrer Dieu, de même le Temple comporte différents espaces de plus en plus étroits et dont l'accès est progressivement réservé à ceux qui détiennent le pouvoir religieux, de même encore Alfred Weil est d'abord simple témoin à la boucherie, puis, en compagnie de sa femme, acteur principal, enfin seul derrière le rideau de l'objectif pour rencontrer son Bon Dieu.

Son récit se rapproche de deux grandes divisions de la Bible. Comme on le voit dans les rapprochements avec le *Lévitique*, Alfred Weil tantôt reprend les fondements de sa religion, écrits dans la Bible de Moïse (le Pentateuque), tantôt prend un ton plus inspiré (Livres prophétiques), plus personnel, pour rappeler que les bénédictions ou les sanctions divines sont liées au respect ou à la transgression de l'Alliance.

Nous pouvons résumer les deux niveaux de lecture du premier enregistrement, le niveau contemporain et l'interprétation biblique ou religieuse dans le tableau suivant :

<b>Partie</b>	<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Lieu réel / Lieu métaphorique biblique</b>	<b>Evènement conté par A. Weil / Sens religieux</b>
Témoi-gnages extra-ordinaires	1	Le contexte : Apt, le « GT »	GT 1088 / Exode	Protection de l'armée, de la nation française pour les Juifs / Providence
<b>La parole</b>	2	Qui a retiré les cigarettes du paquet ?	Devant le comptoir de la boucherie en exil/ Devant l'autel du tabernacle	Dieu punit le parjure. Dieu m'en garde / Respect du 3 <sup>e</sup> commandement divin.
	3	La malédiction dans la boucherie	Devant le comptoir de la boucherie rétablie /Devant l'autel du Temple de Jérusalem	Affaires d'alliance /Dieu punit ceux qui trahissent l'alliance.
Transition : <b>Pierres tombales</b>	4	L'entretien des pierres tombales	Cimetière et autres lieux de paroles entre juifs / Devant l'autel	Dépenses d'entretien funéraire/ Respect des pères de mes pères
	5	Ça, ça donne des choses à réfléchir	Le doute /Le doute du prophète	Outrages publics commis par des Juifs que Dieu a éprouvés.
Dieu dans ma vie, <b>L'alliance</b>	6	La protection Weil : 1918	La première guerre mondiale / / Guerres d'Israël	Expulsion évitée /Dieu a éprouvé mon père
	7	La protection Weil : 1944	La seconde guerre mondiale / Guerres d'Israël	Déportation évitée / Dieu m'a éprouvé moi-même
	8	Le contexte : la boucherie sous surveillance	A la boucherie sous surveillance / A l'autel du sacrifice	J'ai accès à une fonction sacrée, à côté du <i>schochet</i> / J'entre dans le Temple, à côté d'Aaron
	9	Miracle à la boucherie	A la boucherie sous surveillance / A l'autel du sacrifice	Nous avons enfin payé un impôt/Dieu nous a récompensés d'avoir suivi sa loi.
	10	Les vermisseaux	A la communauté après la retraite/ Après la destruction du Temple	Surveillances du rituel / Corruption des prêtres
<b>Epilogue in-racontable</b>	11	Le péché de la rose	A travers l'objectif photo / Derrière le deuxième voile du Temple	Face à la rose / Face à Dieu ineffable

## Lecture biblique du premier entretien

Le premier entretien nous entraîne d'abord dans le monde des malédictions. Plus loin le narrateur passe explicitement mais simplement à « Bon, vous voyez, je vais ajouter encore quelque chose : la protection ... Weil. », c'est-à-dire à la bénédiction. Malédiction et bénédiction se suivent par simple proximité sémantique. Entre ces deux parties s'intercale le récit sur les pierres tombales. Ce passage sur les pierres tombales est confus parce que dans la même partie du cimetière israélite de Mulhouse se côtoient des morts et des vivants... différents par leur piété. Cette promiscuité permet au narrateur de sortir du rôle d'acteur secondaire qu'il a tenu dans l'affaire du trafic de cigarettes et dans la malédiction dans la boucherie. En effet parmi les pierres tombales qu'il s'agit d'entretenir, il y a celles dont Monsieur Weil a la charge, celle de ses grands-parents et d'autres tombes voisines. Le rôle plus important de Monsieur Weil dans cette partie centrale peut expliquer son commentaire liminal « Il y a un cas que je vous ajoute, et là c'est déjà un peu plus grave ». La « gravité » résiderait dans la confrontation entre l'attitude pieuse de Monsieur Weil, qui agit à la fois pour rendre service et pour sa propre famille, et l'avarice d'autres gens anonymes. Ou alors ce qui est plus grave, c'est que les gens qui agissent mal dans cette affaire de pierres tombales le font de sang-froid, avec persévérance, et non en désespoir de cause ou sous l'emprise d'une violente colère comme dans les récits de malédictions précédents. Ce commentaire du narrateur rappelle le rire qui l'a secoué en expliquant justement comment il avait ri autrefois quand Chiavazzo l'avait interpellé sur les cigarettes manquantes. Inimaginable qu'il enfreigne la loi sous le regard de ses parents ! L'entretien va vers une exaltation des valeurs juives auxquelles le narrateur s'identifie. Mais le narrateur évite de dire grossièrement qu'il y a d'un côté les mauvais juifs et de l'autre ... ses parents et lui ! Ces jugements de valeur implicites, le narrateur évite de les prononcer directement. C'est la « décédée dame que je me suis occupé » qui s'est montrée « outrée ! ». Ma présence incite Monsieur Weil à une certaine réserve. Il se rend compte qu'il peut me mettre mal à l'aise. Il précise donc en riant qu'il ne veut pas me convertir. Ce qui signifie que je ne suis pas juif. Par conséquent les lois dont il parle ici ne s'imposent pas à moi. Cette précision est tout à fait justifiée car la morale chrétienne, comme la morale contemporaine occidentale sont universalistes ; alors que la loi juive, véhiculée par le discours biblique dont Monsieur Weil se fait le héraut, distingue quelques lois à valeur universelle parmi l'ensemble qui ne concerne que les juifs. Monsieur Weil

m'a entendu me présenter à lui. Je lui avais dit que mes ancêtres étaient des juifs alsaciens ou lorrains ; il a compris que cette question des origines était importante pour moi. Elle entrainait dans les raisons de ma curiosité. Mais pour lui, les choses semblent claires. Il lui arrivera de regretter que je ne sois pas juif, quand je lui en aurai donné l'occasion en lui faisant connaître un document de la main d'un juif pieux qui fut un de mes ancêtres, mais pas de me le reprocher. A l'inverse, j'avais au moment de cet entretien des hésitations pour décider de ma judéité. Elles proviennent de l'histoire qui m'a été transmise par mes parents. Qui savaient à peine en 1940 qu'ils étaient juifs, mais qui ont été obligés par violence de le savoir... et de le cacher. La violence de l'histoire – et mon histoire familiale – ne me permettaient pas alors de rire comme Alfred Weil de la question de la conversion. A contrario Monsieur Weil laisse entendre ici que les jugements qu'il porte ici concernent des juifs et eux seuls. Nous voyons que le maire, non juif, d'Apt, n'y fait pas exception. Après son intervention « on a ramassé tout le monde sauf les Weil. Je ne sais pas, la bonté, que le Bon Dieu, il avait pour nous ... » Cet homme (le maire) a été seulement l'instrument de la bonté divine, dit Alfred Weil.

Dans la première partie de l'entretien, Alfred Weil assiste à la manifestation du pouvoir divin. Il n'est jamais spectateur passif – puisqu'il apostrophe la femme malhonnête dans la boucherie d'Apt, mais il est acteur secondaire du drame. L'histoire des cigarettes se déroule dans un contexte dramatique. C'est l'oppression qui a poussé la petite trafiquante à bout, au défit ordalique. Le cas est par là même exceptionnel. Face à la malédiction dans sa boucherie mulhousienne, le narrateur ne semble pas intervenir. Il ne manifeste aucun regret de sa neutralité. C'est qu'il n'y avait rien à faire : Dieu avait décidé qu'une femme devait mourir brutalement. Nous ne savons pas précisément le motif de la malédiction, puisque « la discussion est en arabe ». Nous savons cependant qu'il s'agit de la vie sociale juive, « mariages, combinaisons », c'est-à-dire alliances matrimoniales. Question centrale dans la vie juive et dans l'expérience personnelle d'Alfred Weil, comme je l'apprendrai plus tard. Ce premier discours sur le pouvoir divin se termine par une interrogation *implicite* à mon égard, qui est celle-ci : Les interventions bienfaites de Dieu (les saints) ou malfaites (les diables), vous y croyez ? Je ne réponds pas, la transition est possible.

Dans ce qui suit, à propos des pierres tombales, Monsieur Weil a désormais un rôle plus central, en opposition avec d'autres personnages négatifs. Dans « l'entretien des

pierres tombales » Monsieur Weil affirme qu'il pratique la fidélité au patriclan. Et qu'il aide les autres juifs à affirmer leur fidélité aux ancêtres (« non pas ami, mais, *secouriste* pour ainsi dire » Ce mot original de *secouriste* – un contresens si nous pensons au français standard - indique qu'il s'agit d'une aide essentielle). Les grands-parents paternels d'Alfred Weil, dont nous avons vu qu'ils s'étaient installés à Dornach avant le mariage de leur fils, sont enterrés au cimetière israélite de Mulhouse. Alfred Weil est attaché à ce cimetière, qui est celui de sa communauté. Malheureusement tous ne l'entendent pas ainsi, dit-il. Cette deuxième partie montre le conflit qui traverse la communauté et la place qu'y occupe Monsieur Weil, selon lui. Ce conflit se joue aussi autour du don, la *tzedaka\**, devoir religieux qui a succédé au sacrifice hébraïque. A nouveau, Dieu intervient en punissant ceux qui trahissent leurs devoirs de mémoire des ancêtres et leur devoir de charité. A nouveau, le narrateur m'interpelle. Il semble rassuré sur ma capacité à croire en la puissance divine, il veut me rassurer sur ses intentions : « je ne veux pas vous convertir ni vous influencer ». Ce qui lui importe, nous venons de le voir, c'est une certaine qualité de mon écoute.

De fait je me suis contenté de le laisser parler. Je n'ai pas nié les explications implicites du narrateur. J'ai été séduit par son talent de conteur et j'ai cru que seul cela m'importait. Mais ses croyances affirmées m'ont bouleversé sans que je m'en rende compte. Ce que Monsieur Weil attendait d'un véritable auditeur, ce n'était pas une conversion au judaïsme, mais une écoute au moins positive, passant plutôt par une conversion à « la pensée magique », pour utiliser un terme qui aurait été le mien à ce moment si j'avais été conscient des attentes du vieillard qui me faisait face. Je ne m'étonne plus qu'il m'ait fallu trois années pour commencer à y arriver, de 2000 à 2003. D'une part en me confrontant à mes propres fantasmes, d'autre part en commençant ma formation d'ethnologue. L'ethnologue prend la pensée magique au sérieux. C'est une rupture avec le discours ordinaire. L'ethnopsychiatrie, l'ethnopsychanalyse, vont plus loin. Jusqu'à suggérer que cette forme de pensée, le terme de pensée-action serait plus juste, est présente dans notre société également ? Le pas est franchi dans cet ouvrage si peu canonique que constitue *Les mots, la mort, les sorts* de Jeanne Favret-Saada. Et je m'aperçois seulement au moment de l'analyse de mon expérience, définitivement achevée depuis l'année 2006 par la mort de mon interlocuteur, qu'il s'agit pour moi aussi d'un *travail sémiologique*, comme le dit Pierre Erny (1979) à propos de *Les mots, la mort, les sorts*, dans une conférence prononcée à Colmar sur la sorcellerie. Qu'est-ce qu'un discours qui divise violemment les auditeurs par la croyance ? Comment les choses se



disaient, comment les choses ne peuvent plus se dire ? Si Alfred Weil montre quelque hésitation dans la phrase qui suit, il n'en fait pas moins partager son émotion à recevoir le jugement des autres :

ALFRED WEIL : Donc... selon que vous racontez de ces histoires, justement celle-là (*Alfred Weil tapote*) à quelqu'un, où on m'a lancé à la figure « Ecoute, Alfred ! Ne me fais pas croire des choses comme ça, c'est pas possible ! » Ça c'est la vérité. (*Murmuré*)  
*Ja... ja... ja !*

Je veux bien *croire* – aujourd'hui - Monsieur Weil quand il affirme comme une certitude que ce sont les paroles qui ont tué dans les deux premiers récits. Je ne cherche pas une causalité matérielle ou psychologique à ces drames. Elle existe certainement mais elle ne m'intéresse pas ; il y a eu autre chose, que Monsieur Weil appelle « le châtimement que le Bon Dieu il a fait ». Je ne lui donne pas ce nom, parce que ma culture n'est pas la même. Les mots ne me viennent pas facilement pour dire cette croyance. Je dois m'appuyer sur l'expérience des autres, sur des situations qui ont en commun avec la mienne de remettre en question le rationalisme comme seul mode de pensée, d'accès à la connaissance, par exemple sur l'analyse classique qu'Evans-Pritchard (1972) fait des croyances magiques des Azandé. Si le plafond d'un grenier s'est écroulé et qu'un homme est mort de cet effondrement, c'est qu'il y a eu magie (*witchcraft* dans le texte anglais). Les Azandé savent bien que le grenier était rongé par les termites et qu'il devait s'écrouler un jour ou l'autre. Cela ne les intéresse pas parce que cela n'explique pas vraiment la mort de l'homme. La causalité qu'ils cherchent est d'une autre nature...<sup>78</sup> Monsieur Weil s'est contenté de mon empathie.

La bénédiction...Weil : Je puis dire, en imitant Alfred Weil, « aujourd'hui que j'ai eu davantage le temps de m'instruire sur la religion<sup>79</sup> » que ce qu'il désigne sous le nom de « bénédiction » du père et du fils Weil, m'évoque l'alliance, le *brit* (*b'ris\** en yidich) entre Dieu et le peuple juif. Cette alliance, ou pacte dans la traduction de la Bible par Chouraqui, qui revient dans la Genèse pour définir la relation régulièrement renouvelée

---

<sup>78</sup> Pour Monsieur Weil comme pour les Azandé, il s'agit d'un raisonnement appuyé sur des affirmations fondamentales et des principes logiques différents du rationalisme moderne.

<sup>79</sup> Ni mon éducation familiale, ni mon éducation publique, mon instruction, ne m'ont amené à lire la Bible. Je m'y suis un peu aventuré à partir de la lecture de M. Douglas, et à nouveau après la mort de mon interlocuteur, parallèlement à l'écriture de ce livre.

entre Dieu et les Patriarches est l’empreinte imaginaire de la société juive qui se construit au temps des rédacteurs du livre.

L’alliance est une promesse de fécondité, à la fois descendance et récoltes prospères. Elle concerne donc la parenté : la parenté du peuple juif, c’est d’abord le patriclan. Monsieur Weil raconte ici deux épisodes de l’alliance patriarcale, à deux générations successives. Quand, en mars 2006, il commentera le récit de son enfance que j’ai rédigé et que je lui ai soumis, il me reprochera de ne pas être remonté plus loin dans l’histoire de ces ancêtres paternels, et me rappellera qu’un des pères de ses pères était proche d’un proche de l’empereur Napoléon premier. Il s’agit de Schulmeister, surnommé « l’espion de l’Empereur ». On peut y voir une évocation indirecte de Joseph, conseiller de Pharaon (Nous verrons au chapitre 19 Monsieur Weil indigné par mon aveu d’ignorance sur cet épisode biblique).

Mais l’alliance concerne aussi l’alliance matrimoniale. La confusion de dates entre 1945 et 1944 provient de ces deux types d’alliance. L’alliance entre Dieu et le clan Weil a été renouvelée face à la Gestapo en 1944. En 1945, est survenue d’abord la mort de sa mère. Puis à la fin de l’année, le mariage d’Alfred Weil avec Emilienne Macé. Ces deux événements-là, qui concernent l’un et l’autre l’alliance au sens usuel de ce mot en ethnologie, ont beaucoup compté dans la vie d’Alfred Weil et ils sont plus intimes. Ils seront contés plus tard. Monsieur Weil les rattache à son « don », le mot qu’il emploie souvent pour définir la relation de Dieu avec lui. La confusion du narrateur est signe de la proximité sémantique et chronologique de ces deux séries d’événements autant que de son rapport à l’histoire qui est souvent indifférent au rationalisme.

Ce *brit* se construit dans des actes rituels : la *brit milo*, circoncision, est un rituel qui s’installe progressivement dans la Genèse, avant les sacrifices à l’autel du tabernacle, qui sont mis en place par la parole de Dieu à Moïse. H. E. Goldberg (1997) relève que la circoncision juive, au huitième jour de vie, est moins liée à la fécondité que la circoncision des adolescents en Afrique noire. Ce rituel juif a également un sens dans l’alliance matrimoniale ; le patriarche Abram se circoncit lui-même sur demande de Dieu et son nom est changé en Abraham. Il peut alors prendre Saraï, qui est alors renommée Sarah, pour femme. Ce rituel a survécu dans l’exil du peuple juif, alors que les sacrifices à l’autel disparaissent à la fin de la période hébraïque. J’imagine que c’est la circoncision que le don à la Croix-Rouge israélienne – œuvre dédiée à soigner les blessures du corps - évoque à travers la couleur du sang. Nous reviendrons sur la vision symbolique de la circoncision pour Alfred Weil en examinant le *witz* 43 intitulé *Une histoire un peu salée*.

Plusieurs récits de l'entretien ont la boucherie pour décor principal. La boucherie est pour Monsieur Weil, le lieu par excellence de la vision, l'endroit d'où il observe le monde, mais aussi, le lieu de la voyance. Dans ce tout premier récit, c'est le boucher Berling qui a été clairvoyant en remarquant, avec ses yeux et ses mains, comment les paquets de cigarettes avaient été manipulés. La boucherie réunit vision et action. A condition que le boucher soit un bon boucher. Que ce boucher-ci ait été considéré par Monsieur Weil comme un bon boucher, d'autres conversations l'ont indiqué. En embauchant Monsieur Weil dans sa boutique, il lui avait permis de survivre. Son patronyme lorrain à consonnance germanique a alors été donné. Le récit 8-9, « Miracle à la boucherie », est l'apothéose de la boucherie Weil. La preuve de la réussite de son alliance matrimoniale. Ce qui n'est pas évident par ailleurs, comme je l'apprendrai plus tard. La boucherie c'est le lieu de l'alliance encore, la métaphore du sacrifice qui fonde l'alliance biblique à partir des patriarches.

Si le récit 10 sort de la boucherie, c'est forcément parce que Monsieur Weil est à la retraite et continue à vivre – ainsi que sa femme, qu'il associe à lui en disant « ça nous a permis, euh, de faire les surveillances à la *communauté israélite* ». Sans doute j'isole une partie de sa phrase, puisque Monsieur Weil précise qu'il s'agit des repas organisés dans les locaux communautaires. Mais il nous apprend que « le ver est dans le fruit ». Les héritiers du peuple hébreu, cuisiniers, rabbins, ne respectent plus les rites alimentaires. Il s'agit ici bien de pureté rituelle, comme l'indique le terme « vermisseau » et pas d'une simple question d'hygiène. De nombreuses anecdotes suivront, au cours des autres entretiens, sur les manquements aux règles alimentaires, et particulièrement celles qui touchent à l'abattage et à la préparation de la viande de boucherie. Le premier entretien a placé le problème au sein de la communauté.

L'épilogue, le récit 11, ou *Péché de la rose* est relié à l'ensemble par le rouge (mon imagination – ou le souvenir du récit entendu – me dépeint cette rose écarlate au-dessus du sol enneigé). métaphore du regard interdit, du désir sexuel que l'homme doit suspendre, non pas pendant le sabbat, mais pendant la période où la femme saigne (elle est alors appelée *niddo*\*). Contrôle de la sexualité comme fondement social dont Monsieur Weil m'a parlé en lien avec sa naissance, donc en liaison avec la sexualité de ses propres parents. Le péché de la rose est une histoire de regard interdit et une histoire d'amour pour la nature. Autant d'évocations de la femme, celle qu'Alfred Weil ne pouvait prendre pour sienne qu'au terme d'un long chemin qu'elle a dû parcourir, cette femme dont le portrait à côté de son époux parmi les fleurs de leur jardin me fait face à la salle à manger où je suis

reçu, unique photographie de la famille qui m'a alors été donnée à voir (Où sont donc les images des enfants ? Dans le salon fermé, pièce devenue un musée désert ).

Ordonne aux Benéi Israël de prendre vers toi de l'huile d'olives, consacrées, épurées, pour le lustre, pour faire monter la flamme permanente hors de l'écran du témoignage, dans la tente du rendez-vous. Aarôn la préparera du soir jusqu'au matin, face à IHVH, en permanence, règle de pérennité pour vos cycles. Il préparera la lampe sur le candélabre pur, face à IHVH, en permanence.

*Le péché de la rose* est aussi la plus mystique des histoires de ce premier entretien. Comparons ce récit aux versets 1 à 4 de Lév. 24 ci-dessus (trad. Chouraqui), où ordre est donné par Dieu à Aaron seul de pénétrer derrière « l'écran du témoignage » du tabernacle (i.e. la deuxième voile qui isole le fond du tabernacle, l'espace qui deviendra le Saint des Saints dans le Temple de Jérusalem), appelé ici « tente du rendez-vous », pour préparer et entretenir la flamme du candélabre. Remarquons que ce service pérenne de l'entretien de la lumière ignore le sabbat. On peut risquer l'idée que si Monsieur Weil s'est permis de me raconter ce péché de la rose, c'est qu'il n'y voyait pas seulement un péché. Pour rencontrer la lumière de Dieu, il n'y a pas de sabbat qui tienne.

J'en reviens à l'instant du récit. Face à mon interlocuteur, ma réaction immédiate est un mélange d'incrédulité et d'étonnement. Pourquoi Monsieur Weil n'imagine-t-il pas que la rose est morte naturellement, selon le bref « destin » des roses ? Pourquoi attribue-t-il une telle importance sacrée à cette jolie anecdote, au point qu'il me demande de ne pas en prendre trace, la mettant ainsi sur le même plan que l'ordalie de la trafiquante de cigarettes dont il a tu le nom ? Précisément parce que son insignifiance profane fait d'elle un parfait exemple de l'étroite relation – l'intimité quasi mystique- qui unit Monsieur Weil et son Bon Dieu.

### **Une interprétation biblique ?**

La religion est un fait culturel et ne se cantonne certainement pas à un texte. Au cours du premier entretien, Alfred Weil n'a fait aucune référence aux textes bibliques. Il m'a parlé plusieurs fois, en d'autres occasions, de récits bibliques, une fois même il s'est étonné d'une ignorance de ma part, mais il ne m'en a jamais montré une connaissance littéraire. Mes interprétations sont-elles une chimère ?

Sur la forme du discours d'Alfred Weil : d'une manière générale, il impose sa parole et tend à empêcher les questions ou à ne pas y répondre ; il enchaîne les propos d'une manière qui surprend par l'absence de relations causales explicites ; il n'hésite pas à se répéter, ou à raconter des événements semblables, et si on le lui fait remarquer, il réplique qu'une telle répétition est **nécessaire** à la cohérence de l'ensemble de son discours. Sa parole a donc une forme orale (analogique, répétitive, cyclique) et autoritaire. Son fils et sa belle-fille, Jean -Pierre et Michèle Weil, me disent que le vieillard recommence quand il a fini. Ce processus est analogue à la récitation-lecture de la Torah de Moïse, le Pentateuque, au cours de l'année synagogale. Analogie générale, avec d'autres récits littéraires **oraux**, ce que la Bible est doublement, d'une part comme texte à récitation rituelle, d'autre part, indirectement, comme mise par écrit de récits mythiques anciens.

Sur le fond, analogie encore avec les récits surnaturels, où Dieu agit, à la fois directement et à la fois sans qu'il soit nécessaire de mettre les points sur les i, de dire « Dieu l'a puni ». Ainsi le récit de la mort des deux fils d'Aaron (Lév., 10, 1-3, trad. Chouraqui) :

Les deux fils d'Aarôn, Nadab et Abiou, prennent chacun sa cassolette, ils y donnent du feu et mettent de l'encens. Ils y présentent, face à IHVH, un feu étranger, qu'il ne leur avait pas ordonné. Un feu sort en face de IHVH, qui les mange, et ils meurent face à IHVH. Moschè dit à Aarôn : « C'est ce dont IHVH avait parlé pour dire : Par mes proches, j e serai glorifié et consacré en face de tout le peuple. » Aarôn fait silence.

Aaron fait silence, il n'y a pas vraiment à expliquer la faute de ses fils. Et la phrase de Moïse n'a rien dit sur cette faute. Dieu confirme le rôle particulier d'Aaron et sa descendance dans le culte divin et leur indique des prescriptions spécifiques qui leur permettront de vivre (« et vous ne mourrez pas », Lév., 10, 9 ) en remplissant leurs fonctions sacerdotales. Mais ce récit, qui fait suite à la description des rites sacrificiels devant l'autel du tabernacle (autrement dit la tente rituelle du peuple hébreu guidé par Moïse) qui occupait les 9 premiers chapitres du Lévitique, arrive « pour séparer le sacré du profane, le contaminé du pur, pour enseigner aux Benéi Israël toutes les lois dont IHVH leur a parlé, par la main de Moschè.» (Lév., 10, 10-11). Il introduit les fameuses

règles et interdits alimentaires du onzième chapitre, puis les prescriptions concernant la gale (on traduit souvent par la lèpre) et les interdits sexuels.

En parallèle, Monsieur Weil dans son discours (Transition : Pierres tombales) va évoquer le non-respect de deux règles alimentaires parmi les plus notoires, à savoir, l'interdit du porc et l'interdit de mêler les aliments lactés et les aliments carnés, par une personne qui a réchappé d'une mort affreuse et quasi-certaine. Et s'il n'y a pas place dans ce premier entretien, pour des explications sur l'abattage rituel juif, qui est à rapprocher des sacrifices hébraïques, il y sera bien question du péché, et même de la rencontre personnelle avec le péché dans l'épilogue inracontable du péché de la rose.

Monsieur Weil exprime des « vociférations » : c'est ainsi que j'appelle les reproches adressés aux membres de sa communauté, en reprenant une expression de la Bible traduite par A. Chouraqui, qui désigne les reproches adressés par Dieu, par la bouche d'un de ses prophètes, à son peuple.

Enfin l'interprétation biblique procède d'un impérieux besoin que j'ai eu de mettre un sens à la parole de Monsieur Weil. Et cela n'allait pas de soi. J'ai déjà évoqué la suspension de trois années (fin 2000 - fin 2003), dont j'ai été responsable. Il y a eu également les conflits de l'hiver 2003, de l'hiver 2004, et les malentendus autour du projet d'édition qui montrent que nos échanges avaient un sens plus fort que ce que nous pouvions en dire entre nous. J'ai parlé de la croyance dans ses propos, d'empathie, de l'attitude d'Evans-Pritchard face à la sorcellerie Zandé. Mais la position intellectuelle, spirituelle, de l'anthropologue colonial est beaucoup plus simple parce que la distance entre lui et ses interlocuteurs est évidente et irréductible. Je me sens beaucoup plus proche de Jeanne Favret-Saada, bien que mon exploration ne concerne que le monde du verbe (les mots) – et pas celui, plus concret, des actes de sorcellerie (la mort, les sorts). Sauf que Favret-Saada explique précisément, par le titre même de son livre, que la sorcellerie dans le Bocage, c'est **d'abord** un autre rapport aux mots.

Revenons sur la construction de ma réflexion. Ma première rencontre avec Alfred Weil était placée dans la perspective d'une collecte d'histoires drôles. Elle est restée « cassette morte » jusqu'à mon engagement en ethnologie, pour reprendre avec d'autres outils le sujet de la littérature orale. Après ma campagne de collecte entre l'automne 2003 et le printemps 2004, à Mulhouse, parmi une douzaine de juives ou juifs mulhousiens, j'ai trouvé un outil de lecture de ces histoires drôles dans l'essai de Mary Douglas (2001) consacré à la souillure, à la pureté rituelle. Il m'a semblé – ô plaisante illusion- que cet outil me permettait de tout expliquer. Or mon corpus était nettement coupé en deux. Chez

tous mes interlocuteurs sauf un, les histoires semblaient des vestiges isolés, qui revenaient par hasard, avec difficulté, en insistant patiemment, alors que, chez Monsieur Weil, il suffisait qu'il veuille bien cesser de parler d'autre chose pour qu'arrivent des dizaines de *witz*\*. Cette différence qualitative et quantitative mettait en valeur la cohérence du corpus conté par Monsieur Weil. Cette cohérence surprenante me poussait à trouver une explication globale. L'essai *De la souillure* en traitant d'une part du mot d'esprit, le *Witz* qui a été analysé par Freud (1971), d'autre part des interdits et des prescriptions rituelles, était un instrument bienvenu pour ma réflexion. Mais l'utilisation de cet outil m'a donné le moyen d'éviter un travail classificatoire *thématique* des histoires drôles. Alors que les auteurs que j'avais consultés sur le même sujet de la tradition orale des blagues juives, Klein-Zolty & Raphaël (1982), Klein-Zolty (1991), Landmann (1983, 2003) et autres ont toujours procédé par classification thématique, par catalogue raisonné, j'avais trouvé une explication totalisante qui m'a guidé dans le mémoire rédigé à l'issue de cette collecte. J'ai voulu aller plus loin dans le lien entre humour et pollution. « La souillure et le mot d'esprit sont provoqués par une situation confuse, l'une dans l'ordre cosmologique ou social, l'autre dans l'ordre du discours ». Ce parallélisme m'a permis de mettre de l'ordre dans le trouble, la « situation confuse », où m'avait plongé l'incroyable cohérence du discours « cosmologique ou social » développé par mon interlocuteur.

Un an plus tard, après en avoir assez entendu, je suis attelé à l'analyse des dizaines d'heures de paroles enregistrées auprès d'Alfred Weil. Je n'allais pas reprendre le même outil douglasien pour passer de la partie au tout. Pour mes conseillers comme pour moi, une démarche s'imposait à l'évidence : la méthode biographique, le récit de vie, la biographie-autobiographie ethnographique ou sociologique, comme on voudra l'appeler. Mais cette démarche s'est avérée paralysante, jusqu'à l'échec de l'entreprise (provoquée par moi) et proposée par un éditeur strasbourgeois.

Il me faut construire, avec des outils puissants et pas nécessairement consensuels, une présentation originale d'une parole si proche et si rare – ou rarement entendue dans les sciences humaines. C'est pour cette raison que je veux m'appuyer sur des œuvres originales et classiques sans qu'elles soient des manuels, soit qu'elles aient une réception polémique, soit que je les détourne. Outre *De la souillure*, j'ai déjà cité *Les mots, la mort, les sorts*. D'autres s'y ajouteront. La Bible n'est certes pas un classique de l'anthropologie. Mais je ne la découvre qu'après un parcours dans l'anthropologie biblique, l'anthropologie du judaïsme, d'Alvarez-Pereyre, Baumgarten, Douglas et Leach ...

Pour aller au bout de ma pensée, ma lecture actuelle du texte biblique et la découverte que le verbe du Pentateuque me semble inspirer – ou imprégner, modeler, si l'on veut éviter un mot à connotation mystique- la parole de Monsieur Weil – sans qu'il me l'ait dit, à son insu – est un moyen de barrer la route à mes doutes : Est-ce que je suis fou de m'être intéressé des années à un radoteur bigot, un superstitieux mythomane, un prétendu prophète à la retraite, de vouloir reproduire des récits d'événements invérifiés et invérifiables, de prendre après sa mort le risque d'écrire laborieusement un livre dont on pourra dire qu'il foule au pied les principes de la méthode ?<sup>80</sup>

---

<sup>80</sup> « L'interview biographique est une relation sociale inespérée pour les vieilles personnes » écrit Jean Peneff (1990, p.77).



## Chapitre 8

### Conclusion de la première partie

Je n'ai sans doute pas épuisé mon interprétation du premier entretien. Par exemple en ce qui concerne la fonction sacrée de la boucherie cachère, et de la fonction encore plus sacrée, selon A. Weil de la *schechita\**, nous aurons encore en mémoire cette expérience-ci, au cours de la quatrième partie, alors qu'il sera question de la place de la boucherie dans la vie d'Alfred Weil. Cependant, à ce stade de l'étude, le lecteur sent bien la différence essentielle entre deux textes : d'un côté, le texte que j'ai fabriqué en utilisant les matériaux fournis par A. Weil ; de l'autre le texte du premier enregistrement. D'un côté un texte en prose, linéaire, vigoureux et expressif, qui donne à lire la genèse d'un personnage qui se dit d'emblée hors du commun, à travers le propos tenu par le père à la mère après sa naissance. Un texte construit par moi sur une règle unique : la chronologie biographique. De l'autre, un texte foisonnant, qui ne s'arrêterait théoriquement jamais si le narrateur n'avait trouvé cette fois un procédé de censure pour mettre fin à l'enregistrement, parce que les analogies sont infinies. Un texte de conteur, que Benjamin qualifiait, dès 1936, de chose rare en ajoutant :

Chaque matin, on nous informe des derniers événements survenus à la surface du globe. Et pourtant nous sommes pauvres en histoires remarquables. Cela tient à ce qu'aucun fait ne nous atteint plus qui ne soit déjà chargé d'explications. Autrement dit : dans ce qui se produit, presque rien n'alimente le récit, tout nourrit l'information.

Walter Benjamin, 2000, p. 123.

Un texte dont le message et la forme ne m'amènent pas à une explication, mais à une interprétation sacrée. Interprétation sacrée qui est mon travail, comme celui qu'opérerait un musicologue ou un critique musical sur une musique religieuse en montrant que l'écriture musicale est liée au texte sacré qu'elle cite ou dont elle s'inspire. (Cette musique n'est pas sacrée en soi, elle ne constitue qu'un outil rituel, qui, isolé, n'a plus de valeur religieuse. C'est un effet de la réflexion du musicologue ou du critique, qui

opèrera sur le public une nouvelle sacralisation par le biais d'un article ou d'une conférence.) Le sacré n'est pas un univers d'objets intouchables. Monsieur Weil répète souvent qu'il va me faire entendre « quelque chose *d'à part* ». Il retrouve curieusement l'étymologie du *sacré* hébreu <sup>81</sup>. Mais il réutilise son matériau narratif. Et si je le lui fait remarquer par un « *ça vous me l'avez déjà raconté* », il réplique qu'il doit recommencer pour que je comprenne bien où il veut en venir. Cet usage explicitement utilitaire de la parole nous semble profane. La distinction durkheimienne entre le sacré et le profane est-elle (partout) valable ?

Le lecteur peut également imaginer les difficultés que j'ai rencontrées à construire l'objet de mon étude : en effet la logique du récit d'Alfred Weil est trop différente – non de ma pensée – mais d'une pensée universitaire, celle que j'imaginai au départ de ce projet d'écriture devoir être la mienne. Ainsi, à certains moments de l'enquête, j'ai eu du mal à comprendre mon interlocuteur, parce que je voulais le comprendre dans un autre registre de pensée. Je ne sais toujours pas avec certitude, par exemple, à quoi correspond le « GT 1088 », pourquoi, comment il a fonctionné, bref ce qu'il en a été de cet objet historique, mais cette ignorance n'entrave plus mon analyse ethnologique.

La question du Bororo et de l'ethnologue que pose Castoriadis, et que j'avais faite mienne lorsque j'ai achevé la transcription des enregistrements effectués, est toujours actuelle.

« Il serait donc, à cet égard, non pas incorrect, mais à proprement parler privé de sens de vouloir saisir toute l'histoire précédente de l'humanité en fonction du couple de catégories imaginaire-rationnel, qui n'a véritablement son plein sens que pour nous. ... L'historien ou l'ethnologue doit obligatoirement essayer de comprendre l'univers des Babyloniens ou des Bororos, naturel et social, tel qu'il était vécu par eux, et, en tentant de l'expliquer, se garder d'y introduire des déterminations qui n'existent pas pour cette culture (consciemment ou non consciemment). Mais il ne peut pas en rester là. L'ethnologue qui a tellement bien assimilé la vue du monde des Bororos qu'il ne peut plus le voir qu'à leur façon, n'est plus un ethnologue, c'est un Bororo – et les Bororos ne sont pas des ethnologues. Sa raison d'être n'est pas de s'assimiler aux Bororos, mais d'expliquer aux Parisiens, aux Londoniens, aux New-Yorkais de 1965 cette autre humanité que représentent les Bororos. Et cela, il ne peut le faire que dans le

---

<sup>81</sup> M. Douglas remarque que le mot biblique *kadich*, traduit généralement en français par *saint*, veut dire en fait *mis à part*. Ce mot *kadich* (*kaddisch*) ou les formes dérivées (*kiddousch*, *kedischah*) apparaissent dans de nombreuses prières de sanctification du rituel juif.

*langage*, au sens le plus profond du terme, dans le système catégoriel des Parisiens, Londoniens, etc. Or ces langages ne sont pas des « codes équivalents », - précisément parce que leur structuration, les significations imaginaires jouent un rôle central. »

Cornelius Castoriadis, 1975, p. 246.

Castoriadis formule ici à sa manière la question des difficultés provenant des différences culturelles entre les sujets de l'ethnographie et l'ethnographe. L'artefact autobiographique que j'ai proposé est une fausse réponse d'un point de vue scientifique. C'est une tentative pour constituer l'expérience de terrain en objet littéraire local – *alsatique* comme on dit ici – une manière de réagir aux jugements récurrents d'Alfred Weil sur la valeur de son propre discours : « Vous voyez que vous n'êtes pas venu pour rien ... C'est tout un paquet... C'est pas tout à fait cent pour cent normal ce qu'il raconte. Il faut le croire. *Ja !* » et autres « Croyez-moi, ça sert à quelque chose. Quand vous trouvez un sujet qui vous raconte des choses pareilles ! »

Le narrateur n'est pas dupe de l'effet produit sur l'ethnologue amateur d'histoires. Il sait que le paquet - la retransmission de son expérience - lui brûle les doigts. L'ethnologue inexpérimenté veut s'en débarrasser, le repasser à d'autres auditeurs plus objectifs, qui sauraient lui renvoyer l'objet hétéroclite en y mettant du sens. C'est dire, qu'à cet instant, l'ethnologue inexpérimenté n'y voit guère plus loin que le bout de son nez. Il avance à tâtons dans un brouillard. Serait-ce pour le plaisir de s'y égarer ? L'ethnologue inexpérimenté a procédé à une inversion méthodologique. Il a mis, sur le *terrain*, la charrue avant les bœufs. Il a commencé son enquête avant de savoir qu'il serait ethnologue, il l'a continuée en prenant ce qu'on lui donnait à la place de ce qu'il cherchait, il l'a terminée après s'être imaginé que le sujet serait un moteur auxiliaire qui viendrait régler les problèmes fondamentaux, donner le cap.

Brûler les doigts ? Brouillard ? Brûlant brouillard, donc. Images élémentaires, le feu et l'eau, le chaud et le froid. Raconter une histoire à *chaud*, c'est être pris dans l'événement qu'on raconte. « On n'est pas pris dans une affaire sans y avoir mis la main » dit le crâne humain en réponse à un marcheur dans un conte que Pradelles de la Tour (1997) a utilisé pour introduire le lecteur de son ethnopsychanalyse des Bamilékés.

Monsieur Weil est-il pour moi un Bororo au sens où l'entend Castoriadis ? A priori la réponse est non : Tous les matins en partant à mon travail, je passais à l'angle de la ruelle Verte où il a vécu plus de soixante années. Non. Si je voulais voir Monsieur Weil, il me suffisait de dix minutes pour lui téléphoner, sauter sur ma bicyclette et gravir la côte du Geisbühl. Non, l'univers de Monsieur Weil peut être exprimé la plupart du temps en français, et quand il utilisait une autre langue, il pouvait me traduire lui-même ses paroles étrangères. Non, parce qu'il n'y a jamais eu besoin d'interprète entre nous, dès le premier jour. Cette proximité géographique, linguistique, culturelle peut donner l'impression d'échanges sans réserve. Et pourtant, en sortant un jour du cours de yidich, Monsieur Weil m'a invité avec insistance à monter dans sa voiture et m'a déposé devant ma maison. Je l'ai à mon tour invité à y entrer ; il a refusé poliment parce que...

Les différences entre nous ne sont pas abolies, mais cette idée de *réserve* – au sens de réserve de peuple autochtone - est oubliée et l'échange se fait alors à l'intérieur du même groupe social – ce qui ne veut pas dire entre deux personnes identiques, mais deux personnes proches.

Oui, il est un Bororo parce que l'ethnologue, qui a négligé d'étudier les mœurs de la réserve, ne sait pas ou ne sait plus, à l'instant de l'anecdote ci-dessus, que ses habitants n'ont pratiquement pas le droit de manger à l'extérieur. Oui, pourtant oui, parce que les significations fondamentales de Monsieur Weil m'étaient parfois, voire souvent, étrangères. Et réciproquement, il ne comprenait pas toujours mes catégories. De cet écart quelle conscience avons-nous l'un et l'autre ? Monsieur Weil savait que son langage ne respectait pas toutes les normes du français écrit. Il a manifesté l'envie de corriger dans ce sens sa parole et il l'a fait en réécrivant ma transcription (v. chapitre 14, E6, Réécriture en marge des entretiens 8 et 9) mais les écrits qui en résultent sont étranges, et leur poésie repose sur des faux-sens. Monsieur Weil affirme que ce qu'il raconte est incroyable hors de la réserve. Mais quelle est cette tribu qui peuple cette réserve ? J'imaginai, après l'hiver 2005 où les deux doyens des juifs de Dornach, Alfred Weil et D. Wertheimer, étaient devenus l'un et l'autre à quelques semaines d'intervalle incapables de fréquenter leur maison communautaire, pour les offices de sabbat et des fêtes, que les autres – pas toujours bien jeunes - ne s'astreindraient plus longtemps à marcher chaque samedi

quarante minutes ou plus de leur domicile mulhousien pour gagner l'oratoire – et à en revenir de même.<sup>82</sup>

Monsieur Weil est devenu un solitaire. Mais le peuple qui entourait Monsieur Weil à sa naissance n'a pas disparu pour cause d'ethnocide ou de génocide. Les juifs sont toujours là, mais ce ne sont plus vraiment des juifs, semblait penser Monsieur Weil. Ils ont renoncé aux valeurs jugées désuètes ou intenable auxquelles Monsieur Weil continuait de vouloir s'accrocher. A la fin de sa vie, il n'avait plus tout à fait un groupe social vivant autour de lui dont il pût se réclamer.

*Souvent la parole de Monsieur Weil semble répondre à un besoin, comme une soif. Elle est à peine échange, dialogue. Peu importe à Monsieur Weil que je note, que j'enregistre ou que j'écoute. Il ne répond pas facilement aux questions, il ne se laisse guère interrompre. Que je sois venu pour l'entendre, cela lui suffit. Cela recrée le monde d'avant, cela repeuple le monde.*

A ces questions théoriques encore sans réponses se sont ajoutées les problèmes linguistiques. Pour des raisons liées à mon histoire familiale et à mes goûts, j'ai appris à parler l'allemand presque couramment à l'adolescence. Mais pas l'alsacien : je suis arrivé en Alsace en 1992. Et, l'histoire familiale, tout en me donnant une curiosité pour le judaïsme – mais certainement rien qui ressemble à une éducation juive - m'a occulté l'existence d'une langue spécifique aux juifs d'Alsace, le yidich alsacien<sup>83</sup>. Il existe encore de vieux locuteurs du yidich alsacien en particulier à Strasbourg. Mais ils vivent isolés les uns des autres et seule une démarche militante, volontariste, peut donner à entendre cette survie du judéo-alsacien. La langue yidich occidentale n'est donc pas enseignée comme une langue vivante moderne, à la différence de l'alsacien, que j'ai pu commencer à apprendre en 2005. Il a existé une littérature yidich en Rhénanie, utilisant une graphie hébraïque. Elle a disparu au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si Monsieur Weil refuse de laisser d'autres que lui lire son dictionnaire yidich-français et français-yidich, n'est-ce pas parce qu'il ne correspond pas à ce qui se fait comme dictionnaire bilingue ? C'est plutôt une collection privée. De même Monsieur Weil n'a pas su ou bien il n'a pas voulu

---

<sup>82</sup> De fait on n'assure plus aussi régulièrement les offices à la *kalstüb*\* de Dornach. Mais je faisais une erreur pendant l'enquête en pensant que le maintien d'une communauté à Dornach, séparée de Mulhouse, était essentiellement une forme de respect des vieillards locaux. Monsieur Weil ne m'avait jamais parlé de la CISTO.

<sup>83</sup> J'ai pu m'assurer au cours de mon travail que Louis Uhry, dont le petit ouvrage posthume (Uhry, 1981) m'a été depuis d'un précieux secours, était bien le même Uhry, l'ami très proche pendant des dizaines d'années de mon grand-père. Exacts contemporains, camarades d'études à Sélestat avant de se retrouver à Paris jusqu'à la fin de leur vie.

m'aider à **noter** ses propos en yidich ou en alsacien. Il a en quelque sorte censuré à l'**écrit** sa polyglossie maternelle.

Mais la réponse aux questions soulevées par Castoriadis apparaît plus claire. La pensée analogique existe aussi en moi, comme en chacun de mes lecteurs potentiels ; et elle est compréhensible par tous. Simplement elle cohabite avec d'autres formes de pensée et elle n'est pas reçue de la même façon partout.

Serait-ce un problème de luttes sociales dans le champ culturel qui nous occupe : l'hypervalorisation de la pensée dite logico-déductive ? Dans *Le Sens pratique* (1980), Bourdieu critique l'objectivisme. Ce serait certes réducteur de confondre la pensée rationaliste ou logico-déductive et l'objectivisme. L'objectivisme est plutôt un hyper-rationalisme. Mon choix est-il différent de la démarche scientifique proposée dans *Le Sens pratique* ? Dans *Contre la méthode*, Feyerabend (1979) en appelle à une théorie anarchiste de la connaissance, qui serait à l'œuvre dans la démarche des physiciens, de Galilée à Einstein. Démarche semblable à l'esprit Dada, pour qui tout est bon sauf d'être enfermé dans un système de lois fermé. En fait je vais ici me laisser guider par les rapprochements. Analyser la pensée de Monsieur Weil en utilisant non seulement son discours, ce qui va de soi, mais aussi le fait qu'il s'agit de son discours brut, non passé à la moulinette de la réécriture ou de la reconstruction au nom d'une logique scientifique (logique biographique). Donc utiliser les structures mentales de Monsieur Weil. Mais je rejoins tout à fait *Le sens pratique* (début de la deuxième partie, *Logiques pratiques*) dans l'affirmation que « la science sociale doit s'intéresser aux champs où l'habitus est le plus installé et où les règles sociales ont une place réduite. Les pratiques sociales les plus réussies sont inconscientes » C'est ce que je fais, en étudiant la parole de Monsieur Weil, plutôt que ses pratiques rituelles. De désigner cette parole comme un fait social nécessite de prendre en compte le destinataire : d'où la place que *je* prends nécessairement dans ce livre. Le chapitre 17, qui contient un entretien 14 où était présente Sonia, une jeune fille curieuse, confirmera que le discours d'Alfred Weil contient une grande part de transmission d'expérience pratique. Plus généralement, la quatrième partie de ce livre travaille les liens entre la pensée et la pratique chez Monsieur Weil, comme l'indique déjà son titre fourre-tout. Enfin, au cours de la cinquième partie sera présentée une lecture d'une interview télévisée d'« Alfred Weil » qui nous permettra d'autres comparaisons sur les enjeux sociaux de la parole.

On peut m'objecter ici qu'en choisissant d'étudier la *parole* de mon interlocuteur comme fait social, je justifie *a posteriori* la faiblesse de ma problématique de recherche avant le temps de l'enquête. On se méfiera d'une justification *pro domo* de ma démarche de terrain. Ce n'est pas si simple. J'ai eu à un moment de l'enquête une démarche biographique qui s'est heurtée au réel, c'est-à-dire au désir d'Alfred Weil.

Feyerabend conteste l'objectivité de la démarche de certains scientifiques. Galilée a négligé les observations qui le gênaient en affirmant que les observations de sa lunette étaient probantes pour sa théorie. Pour cet épistémologue, Galilée est un faussaire, alors que son adversaire Bellarmin, le cardinal humaniste et savant devenu pape, est lui un rationaliste. C'est pourtant Galilée qui a fait progresser la connaissance. Je suis peut-être moi-même faussaire en puisant un argument dans l'épistémologie de la physique, à l'instar de Bourdieu, Chamboredon et Passeron (1968), pour asseoir les fondements des sciences sociales.

Je ne crois pas à la neutralité du chercheur : ni à sa transparence sur le terrain, ni à la neutralité sociale de son travail, ni à la pure abstraction logique de sa pensée.





*Deuxième partie*

***La tradition  
humoristique orale :  
les witz***

Vous allez me dire que je fais de la propagande pour mon petit pays.

Eh bien oui...

Mais je vous dirai aussi que nous sommes loin d'être parfaits. Comme les juifs, à la culture si proche de la nôtre, si mélangée à elle, nous sommes les masochistes de notre propre histoire, nous nous plaignons sans mesure, dressant un véritable mur des lamentations autour de nous.

Tomi Ungerer, *L'Alsace côté cœur*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2004

## Chapitre 9

### Humour ... yidich

Le triple postulat précédent sur la non-neutralité du chercheur va être confronté dans la II<sup>e</sup> partie de ce livre à l'étude des éléments les moins personnels, en apparence tout au moins, des récits d'Alfred Weil. Les histoires drôles (les *witz*) m'ont été transmises essentiellement en deux séances suivies d'un courrier.

Le mot *witz* (haut-allemand, yidich, yiddish oriental, alsacien ; en alsacien l'écriture *witz* serait plus juste) provient du moyen haut-allemand *witze*, qui signifie sagesse, savoir, intelligence. Le verbe savoir se dit en allemand *wissen* [visen], resp. *wissn* [visn]. en yidich. Le mot yidich *chochme* (*h.*), contient la même ambivalence : sagesse et remarque plaisante. Un *chochem* peut-être à la fois un sage ou un imbécile. Cette ambiguïté se retrouve dans d'autres cultures : inspiré par la mystique soufie, le personnage de Nassredine Hodja est un fou qui était sage, comme le dit le titre du recueil du conteur J. Darwiche, *Sagesses et malices de Nassreddine, le fou qui était sage* (2000). Darwiche remarque du reste dans son introduction : « dans le monde arabe, il s'appelle Djeha, Jiha, Goha, Ch'ha... dans d'autres lieux, il est l'idiot, le simplet ou le fou-sage.»

A la lecture des travaux sur l'humour juif en Alsace, je pensais lui préférer le mot *moschel*\*. Jusqu'au jour où Monsieur Weil m'a adressé un courrier avec un texte (E4) en yidich intitulé *Jiddishi Witz* qui m'a surpris. Alfred Weil, interrogé, m'a répondu que c'était le mot juste. *Moschel*, utilisé par d'autres auteurs, c'était selon lui une petite histoire pour les enfants. Il est difficile de savoir pourquoi mon informateur a fait ce choix<sup>84</sup>. Par refus du sens fréquent de *moschel* (exemple) comme l'indique l'expression courante *lemoschel* (par exemple) ? Ce serait un refus de la valeur édifiante de l'anecdote humoristique ? Je n'en suis pas sûr. Ce choix peut provenir d'une expérience personnelle, liée à l'enfance, si on l'en croit. Il ne faut pas attacher une grande importance à ce choix de vocabulaire. Monsieur Weil a raconté des *witz* alias *moschelich* sans utiliser à chaque fois un substantif pour les désigner !

---

<sup>84</sup> Certains interlocuteurs d'origine alsacienne de M. Klein-Zolty (1991) ont employé *witz*, d'autres ont employé *moschelich*..

Pour ajouter un mot anecdotique sur la diffusion à travers les cultures des histoires drôles, disons un mot encore sur un personnage de l'humour juif non ashkenaze. Il ne se limite pas au stéréotype de la mère juive, laquelle est du reste une matriarche répandue sur tous les rivages méditerranéens. Les histoires drôles des juifs qui vivaient au Maghreb sont nombreuses et elles ont souvent un héros typique qui porte des noms variables : Djoha, Djeha, Ch'ha, Jha (variations dialectales ou variations des transcriptions en caractères latins). Est-il juif ? Oui, quand il n'est pas musulman. Ses histoires ont circulé dans les différents dialectes arabes du Maghreb, y compris le judéo-arabe. Ch'ha, auquel le juif tunisien A. Nahum (1998) a consacré des recueils, est un personnage qui a subi l'influence du Hodja Nassredine. C'est un *chochem* d'un autre pays.

J'ouvre ici une seconde parenthèse mais c'est A. Nahum qui m'y fait penser car il emprunte lui-même cette question à P. Gripari, écrivain-conteur facétieux, grec émigré à Paris : le français n'a pas de mot pour dire *une bien bonne* : « Je vais vous en raconter une bien bonne ». *Facétie*, dérivé du latin, c'est une chose bien faite. Cela nous renvoie à la construction de la facétie. L'*anecdote* est proche de la *dernière* : « Vous ne connaissez pas la dernière ? » En effet ce mot signifie chose inédite. *Blague* n'a sûrement pas le même sens. Il faudrait trouver comment ce mot de blague, dérivé d'un mot néerlandais qui signifie gonfler (d. *blasen* = souffler, gonfler) a pris le sens populaire un peu vulgaire même de mensonge comique après avoir pris celui de poche. Le blagueur nous fait prendre des vessies pour des lanternes. Comme Ch'ha fit à un rival. Fermons les parenthèses.

Revenons à Alfred Weil. Ses *witz* seront transcrits, complétés d'une traduction française pour les récits énoncés dans une autre langue. Une comparaison avec d'autres corpus sera esquissée. Les *witz* recueillis appartiennent à la littérature orale. C'est la raison pour laquelle j'examinerai la fonction socio-symbolique qu'ils occupent. Cependant ...

L'ethnologue, aidé par des considérations marxistes, freudiennes, ou autres, tentera chaque fois de fournir une interprétation de la cérémonie dans tous ses éléments. et il fait bien – s'il le fait bien. Il est aussi évident que l'on ne peut interpréter la cérémonie

par une réduction directe à son aspect fonctionnel (pas plus qu'on a interprété une névrose en disant qu'elle a affaire avec la vie sexuelle du sujet) ; la fonction est à peu près partout la même, donc incapable d'expliquer l'in vraisemblable foisonnement de détails et de complications presque toujours différents.

Cornelius Castoriadis, 1975, p. 195

Cependant, disais-je, une interprétation a aussi pour but inavouable de nourrir l'imaginaire du lecteur, et l'auteur est lui-même le premier des lecteurs, celui qui a le plus le temps de lire et de relire, par son mécanisme de transformation, de progression, de correction de son œuvre. Le désir de raconter en yidich de mon interlocuteur m'a intéressé et gêné en même temps, car il présentait un obstacle à l'écoute, à la transcription, à l'analyse. Je retrouve en 2007 un fragment d'enregistrement laissé de côté, un poème de quatre-vingt vers, en yidich alsacien, d'une durée de cinq minutes, qui m'a été lu au cours de la première séance de *witz*, et que je croyais avoir transmis sans en garder un exemplaire à F. Raphaël. Alfred Weil ne pouvait pas penser que je le comprenne !!! Je veux m'interroger sur l'usage de cette langue disparue en ma présence, usage à la fois important et très (dé)limité, m'avancer non sans risques sur un terrain ethnolinguistique délicat, puisque je ne suis pas linguiste.

Sans pour autant renier mon analyse selon laquelle les *witz* marquent les frontières de la société, elle sera confrontée avec un point de vue qui semble s'y opposer, celui de J. Duvignaud (1980), pour qui le jeu, au sens de l'anglais *playing* – et non de *game*- est un objet étrange en sciences humaines. Que se passe-t-il si l'on envisage l'univers ludique – et celui des blagues en fait partie- comme une finalité sans fin ? <sup>85</sup> *Weil est un bavard*, dit-il de lui-même en yidich. Un bavard est « *e schmüeser* » et le yidich connaît l'expression *schmües beriendes\**, qui désigne des histoires vaines.

### Sur l'humour juif en Alsace et ailleurs

L'humour, le rire sont des sujets fréquents d'études littéraires ou philosophiques, également de travaux de psychanalystes. Les recueils humoristiques sont nombreux et variés : avec ou sans préface, avec ou sans analyse. L'humour est plus rarement l'objet

---

<sup>85</sup> On objectera à juste titre que le *jeu* social – même la plaisanterie de café du commerce - est toujours institutionnalisé, codifié en *game*. Cette réalité ne saurait détruire la part réservée de l'imaginaire, du *playing*.

d'étude en anthropologie, à l'exception de travaux de J. Duvignaud sur cette question. Si je me suis intéressé à l'analyse de l'anthropologue M. Douglas (2001) sur la souillure, c'est à cause du lien qu'elle fait entre son sujet et le mot d'esprit tel que S. Freud l'a pensé. La production d'anthologies de l'humour juif est abondante. Ces recueils, même quand ils s'intitulent ainsi, ont un point de vue plus limité. A la fois dans le temps, et dans la zone culturelle. Ainsi Landmann (1983 & 2003), Meyerowitz (1997), G. Bronner (1999) sont résolument tournés vers l'humour ashkenaze dans leur mémoire ou celle de leurs correspondants, Klein-Zolty & Raphaël (1982) et Klein-Zolty (1990) s'intéressent aux trois cultures juives différentes établies en Alsace vers 1980. Statistiquement parlant, leurs anthologies sont plus proches que d'autres du corpus d'Alfred Weil. D'autres études ou recueils sur les blagues pourront aussi rencontrer les *witz* d'Alfred Weil, car, nous le verrons, sa mémoire n'a pas exclu des histoires étrangères au folklore judéo-alsacien. On ne s'étonnera pas non plus, que, de la même manière que pour les contes, il soit possible de reconnaître le même schéma narratif et la même chute dans deux récits provenant de deux régions terrestres très éloignées. Cette situation nous interroge sur la pertinence des caractérisations de *l'humour juif* ou de tout autre corpus circonscrit.

L'objectif essentiel des anthologies d'humour est de faire connaître des textes qui font rire. Notons que la distinction entre l'écrit et l'oral n'y apparaît jamais de manière explicite. (Tout au plus certains critiques, comme J. Meyerowitz critiquent-ils l'anthologie la plus diffusée en Allemagne, celle de S. Landmann, pour son style qui détruirait l'ambiance yiddish, l'univers aschkenaze. Mais c'est mon interprétation qui veut voire là un regret de ne pas pouvoir dans un écrit restituer l'univers de l'oralité.) M. Klein-Zolty (1991) s'approche plus de nos préoccupations puisqu'elle a procédé à un travail de collectage dont elle restitue le contexte en proposant le portrait des personnes qu'elle a rencontrées et en décrivant la rencontre.

### ***1 Simon Debré***

Le grand rabbin Debré (1933) a compilé plus d'une centaine d'expressions humoristiques empruntées au discours religieux. Il s'agit donc d'expressions en yidich qui restait une langue des juifs d'Alsace au début du vingtième siècle. Ces tournures contiennent un emprunt à la langue religieuse, l'hébreu, ou bien elles évoquent une situation de la vie religieuse. L'humour provient le plus souvent dans ces exemples de la rencontre entre une situation ou des mots de la langue profane, d'origine germanique, et une situation ou des mots de la langue sacrée. Debré indiquait donc une tendance de

l'humour des juifs alsaciens, à mélanger des situations profanes et du vocabulaire du sacré. Comme l'écrivain folkloriste Stauben au XIX<sup>e</sup> siècle, comme Honel Meiss, auteur chauvin d'avant la première guerre mondiale, Debré est un juif d'Alsace émigré. L'éloignement crée chez ces auteurs un sentiment de nostalgie autant que de recul objectif.

## ***2 Muriel Klein-Zolty et Freddy Raphaël***

Muriel Klein-Zolty a conduit une importante analyse qui s'appuie d'un côté sur la connaissance de la société juive traditionnelle en Alsace de F. Raphaël, de l'autre sur sa propre collecte. Cette entreprise a produit deux oeuvres importantes, à savoir un long article des deux auteurs, *Jalons pour l'étude de l'humour judéo-alsacien*, (Klein-Zolty & Raphaël, 1982) et la thèse de M. Klein-Zolty. Cette dernière, *Contes et récits humoristiques du monde juif* (1991), est le résultat d'un travail de rencontres et d'enquête considérable dans les années 1980. Soixante-dix témoins, des centaines de récits recueillis. Les témoins résident quasiment tous à Strasbourg, mais ils sont originaires soit d'Afrique du Nord, soit d'Alsace, soit d'Europe orientale. Notons, à travers leurs titres respectifs, une différence sur l'objet de l'étude et le point de vue entre les deux travaux. Klein-Zolty, dans sa thèse, évite le mot judéo-alsacien, alors qu'elle s'intéresse aux juifs d'Alsace. Elle partage systématiquement son travail, de présentation comme d'analyse, entre les trois zones culturelles que je viens d'énumérer. Elle induit implicitement une distinction entre les expressions «juifs d'Alsace» et «juifs en Alsace». Raphaël de son côté centre son intérêt sur les juifs d'Alsace, implicitement rassemblés sous l'étiquette de leur langue moribonde, le judéo-alsacien. Au-delà de l'apparence d'objets distincts, leur présentation tend à isoler ces communautés, à la fois entre elles et par rapport à leur environnement social.

Les contes ont été recueillis exclusivement par M. Klein-Zolty parmi les personnes d'Afrique du Nord (histoires de diables, de saints et de leurs tombeaux) et dans la mémoire hassidique\*. Klein-Zolty note que (1991, p. 274 ):

Les informateurs juifs alsaciens n'ont pas de récits surnaturels dans leur répertoire. Pourtant, comme en témoigne Daniel Stauben, ceux-ci, il y a un siècle encore, faisaient partie intégrante du vécu du Juif d'Alsace.

Dans une grande première partie de son livre sont exposés, pour chacun des trois groupes d'origine, une courte biographie suivie des différents récits. La nostalgie

imprègne beaucoup des éléments autobiographiques et des commentaires des locuteurs. L'affirmation d'un déracinement est le plus souvent présente, y compris pour les Alsaciens ruraux installés ensuite à Strasbourg. Le souvenir douloureux de la Shoah<sup>86</sup> y est affirmé, en particulier par les originaires d'Europe orientale. Les locuteurs se sont exprimés en français, alors que, le souligne Muriel Klein-Zolty (1991, p. 12) :

Les récits étaient autrefois contés dans une langue qui leur conférait leur véritable dimension, le judéo-arabe, le judéo-alsacien (yeddish-daïtch), le yiddish oriental.<sup>87</sup>

Muriel Klein-Zolty a embrassé des genres distincts : contes ou récits surnaturels, récits hassidiques, enfin histoires drôles. Elle procède à un classement thématique, en fonction de la situation évoquée par le récit, ou des croyances qu'il véhicule. Elle nous révèle ainsi des scènes intimes, des fâcheries, des anecdotes avec les rabbins, des conflits avec les membres de la société voisine majoritaire (Arabes, Alsaciens, Polonais ou Russes). A partir d'un récit ou de plusieurs elle reconstitue un fragment de la vie d'une société disparue.

Dans leur article commun, Klein-Zolty et Raphaël retrouvent dans les récits étudiés une présentation de la vie juive, avec les cadres et les personnages présents dans les histoires. Remarquons que ce sont presque toujours des histoires d'hommes, qui expriment le point de vue des hommes. Le regard féminin n'y apparaît presque jamais. Autre catégorie sociale ici absente : les immigrés juifs d'Europe de l'Est, pourtant arrivés dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les auteurs remarquent eux-mêmes l'absence du *polak*\* dans cette mémoire, sauf comme cas particulier de *schnorrer*\*. Absence peut-être collective, disent-ils ; F. Raphaël a analysé l'hostilité des Juifs alsaciens dans leur ensemble envers les immigrants Juifs polonais dans *Une rencontre manquée : Juifs d'Alsace - Juifs d'Europe orientale*, in (Raphaël, 1975, pp. 201-222 ). Pour les deux auteurs, les *moschelich*\* offrent un regard distancié, critique et tendre sur la société juive. Ce que Muriel Klein-Zolty et F. Raphaël appellent une auto-ironie (au sens étymologique

---

<sup>86</sup> Shoah : ce terme désigne, surtout depuis le film du même nom de C. Lanzmann (1984) la « solution finale du problème juif » par les Nazis. Je crois que ce néologisme a surtout été un signe et un élément d'un changement de regard sur ce phénomène historique monstrueux, face auquel l'objectivité est très difficile.

<sup>87</sup> L'expression « véritable dimension » est contestable. Sans doute le changement de langue transforme-t-il le récit, mais il en va tout autant pour le changement du cadre d'énonciation. Une énonciation est un événement réel unique, qu'on ne saurait objectivement confondre, pour parler de manière imagée, avec une représentation théâtrale qu'il faudrait distinguer des répétitions. Je dirai que l'anthropologue doit distinguer le récit, l'énoncé et l'énonciation. La « véritable dimension » des récits collectés passe aujourd'hui par la langue française.



d'ironie, action d'interroger en feignant l'ignorance). Comme le dit Jankélévitch, l'humour est « l'arme des désarmés ».

La plupart des histoires, des *moschelich*, nous disent les deux auteurs, se déroulent dans le cadre des communautés villageoises. Elles se racontaient en veillées ou bien au cours de moments particuliers. Le *sabbat* est le plus régulier de ces temps. De la boutique du barbier, où les hommes passent le vendredi après-midi, à la partie de cartes du samedi, en passant par la cour de la synagogue, on raconte. Les histoires sont dites vraies. Les fêtes calendaires créent d'autres occasions. Certains métiers prédisposent au récit. Ce sont les métiers itinérants, et particulièrement celui de *schnorrer\**. Le *schnorrer* est un mendiant professionnel qui rend régulièrement visite à des familles juives qui le connaissent, lui donnent une pièce, le nourrissent, l'hébergent. Le *schnorrer* est à la fois narrateur et héros d'un type d'histoires. D'autres personnages itinérants ont les mêmes fonctions dans les *moschelich* : le marchand de bestiaux, maquignon ou *b'heimeshändler\** et le *husirer* (le colporteur). Le *schlemil\** est un malheureux, un pauvre ; c'est davantage un type caractérisé par ses échecs systématiques. Le *schadschen\** est encore un personnage professionnel qui organise des rencontres (*b'schau\**). Il est chargé de présenter une jeune fille à un jeune homme que sa famille cherche à fiancer. D'autres personnages fréquents sont les fonctionnaires religieux le rabbin ou *rewe\**, le bedeau ou *schames\** et le chantre ou ministre-officiant, *chasen\** (francisé en *hazan*). Le chef de la communauté (*parnos\**) les entoure souvent. Mosche Kahn est lui un personnage légendaire strasbourgeois, riche commerçant avide.

F. Raphaël et M. Klein-Zolty classent leur répertoire et ils en analysent le sens :

Nous avons repéré six cibles de l'auto-dérision du Juif alsacien.

1. Le caractère conflictuel des communautés juives,
2. Le rapport du Juif d'Alsace à la nourriture,
3. Son rapport à la religion,
4. La forme du mariage dans les histoires de marieur
5. L'ensemble du système social dans les histoires de «Schnorrer»
6. Les événements désagréables et le malheur.

Par ses histoires le Juif alsacien se constitue en spectateur distant et souriant de son propre univers culturel.

Revenons ici à deux thématiques bien apparentes dans la thèse de M. Klein-Zolty : les récits miraculeux d'une part et les «événements désagréables», voire violents, qui proviennent souvent de la rencontre entre juifs et non-juifs. On ne s'étonnera pas que les récits liés à l'humiliation ou la persécution proviennent surtout de la mémoire est-européenne. Parfois cependant l'Arabe tient un rôle d'opresseur dans des légendes venues d'Afrique du Nord.

A travers l'exemple d'un récit judéo-alsacien dont Klein-Zolty nous offre deux versions et qu'elle analyse, je voudrais questionner sur les limites de l'analyse sociologique des histoires entendues. Le recueil présente deux versions, dites Weyl et Haarscher, du nom des informateurs, et j'ai moi-même une version en tête, lue quelque part d'autre ou même transformée par ma mémoire à partir des deux précédentes (n'oublions jamais que nous sommes dans un répertoire oral ! ).Voici le texte un peu résumé :

A Rosh Hashana\* deux hommes qui sont fâchés se rencontrent. l'un dit à l'autre :

- Je te souhaite tout ce que tu me souhaites !

L'autre répond :

- Déjà tu recommences !

La version Haarscher dit, en préambule à l'histoire, qu'il y avait parfois deux frères terriblement fâchés et la mienne parle de deux *b'heimeshändler* concurrents. La version Weyl précise, comme la mienne, qu'ils se rencontrent pour se réconcilier. Ma version explicite que c'est une obligation à l'occasion de la fête. La version Weyl dit que le second protagoniste a une intention de malice, qu'il est caustique.

Muriel Klein-Zolty, en s'appuyant sur une citation de F. Raphaël et R. Weyl pense que les *moschelich* révèlent les solides inimitiés et les haines gratuites « qui sont les tares d'une société close, où nul n'échappe au contrôle social, où chacun sait parfaitement ce qui se passe chez son voisin » Je ne vois rien dans ces trois versions qui décrive des haines gratuites. Ce qui ne signifie pas qu'elles n'aient pas existé, y compris fréquemment. Deux frères peuvent avoir des raisons de se fâcher en tant que frères. Ce n'est pas le fait d'être si proches qui supprime les conflits. Il se peut que ces conflits soient jugés immoraux, donc pour cela gratuits. Mais l'histoire proprement dite (la narration ) ne juge pas. Le mot d'esprit, quand il y

en a un comme ici, jette aux oreilles de l'auditeur une contradiction dans la parole. Cette ambiguïté provoque le rire, la fin de l'histoire peut provoquer une réflexion sur l'ambiguïté de la première réplique, mais le récit narratif ne juge en rien. Le conteur peut introduire des commentaires verbaux, ou bien, comme le souligne Muriel Klein-Zolty, par son intonation ou par ses gestes. Ce langage non articulé ne peut pas être traduit en un jugement si élaboré que celui que je viens de citer. Le commentaire verbal le peut. Encore faut-il qu'il soit énoncé par le narrateur ! Or les *moschelich* publiés par M. Klein-Zolty sont des textes écrits où n'apparaissent pas les intonations, les hésitations, ni les digressions ou commentaires. Il est donc risqué d'affirmer que les *moschelich* révèlent autre chose que leur contenu explicite. L'exemple de *witz* choisi joue précisément sur le dit et le non-dit : «Je te souhaites ce que tu me souhaites » voilà une phrase abstraite, polyvalente, puisque l'autre n'a exprimé aucun souhait. Précisément cette phrase, suivie de la réplique finale, (la chute de cette histoire drôle) montrent l'abîme qu'il peut y avoir entre le discours et la pensée, entre le texte (ou le silence !) et le sous-texte. Ce qui me semble caractériser les blagues, c'est une structure formelle dont la chute est un élément essentiel. On ne peut pas dire : cette histoire prouve qu'il y avait des haines gratuites entre les juifs<sup>88</sup>. Une histoire drôle « préférera » toujours les contradictions car elle les utilise dans sa grammaire. On peut, le cas échéant, dire : nous savons (par ailleurs) qu'il existe des haines entre juifs. Observons comment les *moschelich* les mettent en scène. « Il peut suffire d'une intonation du conteur, d'un mot de plus ou de moins, de sa distance par rapport au conflit qu'il évoque, pour faire basculer son histoire d'un côté ou de l'autre » dit justement Muriel Klein-Zolty (1991, p. 303) à propos des deux versions de cette anecdote qu'elle nous fait partager. L'oeuvre de Klein-Zolty, comme celle de Raphaël, sur l'humour juif en Alsace nous offrent un riche et remarquable matériau pour nos comparaisons. Retenons également l'insistance sur la notion de conflit, dans les analyses de l'humour juif, qu'elles proviennent de Raphaël, de Klein-Zolty ou de Landmann ou d'autres commentateurs. Avec du reste des nuances, les uns insistant sur les conflits internes, les autres sur les conflits avec le monde non-juif. L'analyse que j'emprunterai à S. Freud et à M. Douglas montrera en quoi le conflit est formellement présent dans le mot d'esprit.

---

<sup>88</sup> Il pouvait même y avoir des inimitiés entre juifs amateurs de bons mots. Alfred Weil m'a exprimé une tenace inimitié à l'encontre d'un rabbin mulhousien, Edgard Weill, lui-même amateur d'humour juif. L'attitude de mon témoin principal reposait sur le fait que le rabbin Weill n'était pas « pieux ».

### **3 *Salcia Landmann***

Les recueils de *Jüdische Witze* blagues juives en langue allemande, de Salcia Landmann<sup>89</sup> ont constitué depuis leur première publication en 1960, un important succès de librairie. Des dizaines d'éditions se sont succédées, avec des changements dans le titre, la première partie d'analyse - réduite à quelques pages dans les récentes éditions de poche - et dans le corpus. Le livre participe au « phénomène de l'humour juif », qui, d'après la présentation de l'éditrice, tient une place particulière dans la littérature mondiale. Elle donne à la fin une liste des donateurs des histoires (plusieurs centaines), avec leur lieu de résidence et s'il diffère leur lieu d'origine. La majorité des donateurs vivent dans un pays de langue germanique (Allemagne, Suisse, Autriche) mais il faut tenir compte de leurs déplacements au cours de leur vie. Tous ne sont pas juifs, nous dit S. Landmann. A l'opposé de cette précision, Landmann ne commente pas l'exclusion de son recueil de l'univers séfarde\*. L'éditrice discute du choix de la langue de publication. Une part de son corpus provient, écrit-elle, de l'Europe de l'Est où on parlait le yiddish. Mais la part la plus importante provient de la frontière entre le monde oriental lié à la tradition et le milieu des juifs déjà assimilés plus à l'Ouest. Un univers où on ne parle plus le pur yiddish, mais quelque chose qui mérite effectivement le nom de jargon, estime S. Landmann. La quantité de *Witz* recueillis permet une classification à caractère encyclopédique qui couvre la religion, l'histoire, la politique, les autres peuples, l'enseignement (talmudique ou non), la philosophie, la vie religieuse, la vie sociale, la nourriture, la médecine, l'amour, la guerre, les persécutions. Un panorama de la vie juive (ashkenaze\*), en sorte.

### **4 *Sigmund Freud***

*Der Witz und seine Beziehung zum Unbewusstsein*, traduit sous le titre *Le Mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient* est un ouvrage de S. Freud qui propose une analyse formelle des mots d'esprits. Il abonde en histoires drôles. Toutes celles qui proviennent d'un fond oral sont juives et, parmi les références écrites, nous retrouvons Henri Heine en bonne place. La question de la relation avec l'inconscient vient en fin du texte. Si Freud s'intéresse au mécanisme du mot d'esprit, c'est parce que celui-ci manifeste des analogies avec des processus inconscients, le rêve ou le lapsus, centraux dans l'œuvre du fondateur de la psychanalyse. En quelque sorte Freud a procédé à une

---

<sup>89</sup> Salcia Landmann (Est de l'Empire Austro-hongrois 1911 – Saint-Gall (Suisse), 2002 ), docteur en philosophie, est l'auteur d'ouvrages de « Jiddish, Abenteuer einer Sprache » (Le Yiddish, l'aventure d'une langue), et d'ouvrages sur les anecdotes et les proverbes yiddish, ainsi que sur la cuisine.

analyse d'une forme littéraire (il ne distingue pas l'oral de l'écrit) à des fins comparatistes. Si nous reprenons un exemple de Freud, nous pourrions comprendre son explication :

Zwei Juden treffen sich in der Nähe des Badenhauses zusammen. « Hast du genommen ein Bad ? » « Wieso ? fehlt eins ? »

Sigmund Freud, 1971, p. 39.

Traduisons : Deux Juifs se rencontrent près de la maison de bains publics « As-tu pris un bain ? » « Pourquoi ? il en manque un ? »

Freud remarque ici l'utilisation particulière du matériau verbal, en utilisant le verbe *nehmen* (prendre) au sens plein et en même temps en un sens *leer* (vide). Pour résumer cette analyse de la technique du *Witz*, on peut dire que pour Freud le *Witz*, repose toujours sur une confusion ou une ambiguïté, un dédoublement du sens du matériau sémantique. Freud distingue deux catégories de *witz* selon leurs effets : les *Witz*, innocents et les *Witz* tendancieux. Les tendancieux se répartissent en *Witz* médisants et paillardises ou blagues obscènes. Freud les réunit en remarquant d'abord qu'une paillardise est une agression sexuelle. C'est l'affirmation d'un désir sexuel (masculin), qui est adressé à l'objet du désir présent (féminin) en présence d'un tiers auditeur (gêneur ou rival). Elle procure du plaisir au tiers. D'une manière générale, le *Witz* tendancieux rend possible la libération d'une pulsion (désir ou hostilité) qui se heurte à un obstacle en contournant cet obstacle ; il en découle un plaisir. Ce plaisir est lié à une économie d'énergie psychique. En effet la répression, l'inhibition, l'interdit de dire, sont des postes qui consomment une grande énergie psychique. Dans les *Witz* innocents, l'économie est intellectuelle. Le *Witz* évite de se concentrer, de réfléchir. Il court-circuite la raison par sa fin rapide (d. *Kurzschluss*, litt. fermeture rapide : court-circuit). Freud a remarqué que les transformations dans les images évoquées, les collages et les déplacements sont des procédés communs aux *Witz* et aux rêves. Il souligne aussi la fonction sociale de l'humour. « *Personne ne peut se contenter d'avoir fait un mot d'esprit pour soi seul* ». En appréciant le trait d'humour qui nous est proposé, nous lui donnons en quelque sorte son satisfecit, et permettons le partage du rire ou du sourire.

## 5 *Mary Douglas*

Dans un ouvrage classique, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, (2001), l'anthropologue britannique M. Douglas s'interroge sur « l'écart artificiel établi par toute société entre saleté et propreté », comme l'écrit le préfacier L. de Heusch (Douglas, 2001, p. 9). Or, dans cet ouvrage, M. Douglas cite le travail de Freud sur le mot d'esprit et utilise sa méthode pour une taxonomie des formes de pollution. Pourquoi M. Douglas insiste-t-elle sur cette imitation de Freud, alors qu'elle est formelle ? Pourquoi opère-t-elle un rapprochement entre la pollution et le mot d'esprit, en répétant : « On a recours au symbolisme des limites du corps pour exprimer, avec une sorte d'humour pas drôle, le danger qui menace les frontières de la communauté » (Douglas, 2001, p. 138) ? Freud, dans *Der Witz ...* opère en classant selon leur forme les ambiguïtés qui sont à la base du mot d'esprit. Il part de l'affirmation que l'humour est provoqué par la rencontre de deux sens recouverts par le même élément du discours. Dans le mot d'esprit, cette confusion qui provient de l'énoncé s'impose à nous, sans que nous ayons à tenter de la dépasser, sinon en riant. La confusion qui intéresse Mary Douglas est différente. Elle cherche à montrer comment chaque religion – il ne s'agit pas seulement des religions primitives - est fondée sur la notion de souillure et d'hygiène par opposition. Ces notions sont une réflexion pratique sur l'ordre et le désordre. M. Douglas s'appuie sur différentes cultures de tous les continents, comme les Lele qu'elle connaît particulièrement bien, mais aussi la religion juive, car la Bible nous offre des passages éclairants à ce sujet. Pour M. Douglas, rappelons-le, ce qui est saint dans le texte biblique, c'est ce qui est mis à part. Ainsi l'univers du sacré serait délimité par la place que les hommes lui ont attribuée. Chaque groupe social a besoin d'organiser le monde à sa manière. Quand on distingue deux catégories opposées, on ressent comme une souillure (une chose sale, dégoûtante) ce qui est situé entre les deux catégories, c'est-à-dire, ce qui est difficile à classer. Nos sensations sont filtrées par des schémas (en anglais *patterns*) d'observation du réel. Dans « L'Être et le Néant », exemple cité par M. Douglas, J.-P. Sartre analyse le visqueux, le gluant, comme une expérience première du dégoûtant, ni solide, ni liquide. L'impur est une notion à aborder à travers le désordre. Pour en revenir à la lecture de la Bible mosaïque par M. Douglas, il faut ajouter qu'elle conteste la distinction durkheimienne entre la contagion, c'est-à-dire les pratiques matérielles efficaces, et la vraie religion. La prière chez les Hébreux se serait substituée à la magie ? Une telle distinction revient à opposer une action matérielle et une intention intérieure. M. Douglas examine dans le texte biblique le sens du mot *kipper*, l'expiation. Il serait voisin de verbes signifiant

essayer, comme le sang qui lave les péchés, ou couvrir, dissimuler, dans d'autres langues sémitiques<sup>90</sup>. Notre pensée rationnelle - et sans doute le discours anthropologique - est, elle aussi, « infestée » de rites de purification, mais elles sont dissimulées par un discours médical hygiéniste. Il n'y a pas de distinction à observer sur ce point entre la pensée primitive ou la pensée moderne, sauf que les modernes ont une attitude plus totalisante.

Pour illustrer cette thèse, prenons une vieille et vénérable énigme qui déconcerte encore aujourd'hui les spécialistes de la Bible : les abominations du Lévitique, et notamment ses prescriptions alimentaires. Pourquoi le chameau, le lièvre, et le daman sont-ils malpropres ? Pourquoi certaines locustes, mais pas toutes ? Pourquoi la grenouille est-elle propre, alors que la souris et l'hippopotame sont malpropres ? Pourquoi mettre dans le même sac caméléons, taupes et crocodiles (Lév. XI, 27) ? Qu'ont-ils en commun ?

« Les abominations du Lévitique » *in* Douglas, 2001, p. 61

La réponse de M. Douglas se veut globale. Elle repose sur la compréhension de la sainteté, qui est liée, chaque prescription de la Bible le rappelle, au respect des prescriptions et des interdits. Le daman est un petit mammifère qui a l'apparence et la taille d'un rongeur, mais par ses sabots et ses dents, il se rapproche d'un rhinocéros ou d'un éléphant. Il est impur. D'une manière générale, est sale, impure, toute espèce « dont la classe défie le schéma général de l'univers ». Sur terre, les animaux marchent à quatre pattes. La souris marche avec deux pattes et deux mains, elle est impure. Chaque difficulté de classement va provoquer un interdit, et conduire à une accumulation confuse et désordonnée de rites alimentaires. M. Douglas considère la religion juive comme un paradigme intéressant mais non unique à l'appui de sa thèse. La religion construit un ordre symbolique du monde. Donc, selon ce point de vue, rituels sacrés et rituels séculiers ont la même fonction. Mais les rituels séculiers le cachent davantage.

### **6 Une synthèse utile**

Je veux aller plus loin dans le lien entre humour et pollution. La souillure et le mot d'esprit sont provoqués par une situation confuse, l'une dans l'ordre cosmologique ou social, l'autre dans l'ordre du discours. Mais le discours est lui-même lié à la perception

---

<sup>90</sup> Nous reconnaissons ce mot *kipper* dans l'expression *yom kippour* \* ; de la même racine dérive le yidich *kapporo* \*, qui a pris le deuxième sens de (être) perdu, fichu.

du monde. Si la pollution n’amuse personne, comme le dit M. Douglas, l’humour est par contre utile dans les situations désagréables. Le mot d’esprit réalise, selon Freud, une économie d’énergie mentale, en amenant immédiatement à l’esprit une perception simultanée de deux objets symboliques différents. Si des objets devaient engendrer un désordre, un conflit, une pollution, celle-ci n’aura guère le temps de se produire en présence d’un mot d’esprit. Je reviens ici sur une idée de Raphaël et Klein-Zolty : les *moschelich* abordent souvent les questions de conflit. Dans un champ sémantique proche, M. Douglas utilise la notion de frontière, qui correspond dans notre image corporelle à la peau et aux ouvertures.

Finalement, après que le lecteur de cet ouvrage aura découvert les *witz* du corpus de Monsieur Weil, je lui proposerai de les réentendre au travers de filtres nommés : confusion, frontière, conflit, pollution, interdits sacré et profane.

### Les conditions du recueil

A l’automne 2000, j’avais découvert les talents de conteur de mon interlocuteur, mais je n’avais pas retenu de blagues. C’était pourtant mon but. Monsieur Weil avait tendance à raconter ses histoires à lui plutôt que des histoires drôles, des blagues proprement dites (ce qui n’enlève en rien à l’humour de ses propres récits). Un jour, je conversais avec lui au téléphone. Je lui racontais une histoire de *schnorrer\** lue dans le recueil de M. Klein-Zolty.

Moïschele Zellwiller<sup>91</sup> court à la *schul\** pour *gomel bensch\**. (Il se rend à la synagogue pour réciter la prière qu’on fait quand on vient d’échapper à un très grand danger) Le rabbin lui demande : Qu’est-ce qui t’est arrivé Moïschele ? Pourquoi tu *gomel bensch* ? Moïschele lui répond : « J’ai lavé ma chemise. Elle séchait et un violent coup de vent l’a arrachée. » « Je ne comprends pas, dit le rabbin. » « C’est pourtant simple. Vous ne vous rendez pas compte, monsieur le rabbin. A peine une heure avant, j’étais **dans** ma chemise ! J’aurais pu y rester ! »

---

<sup>91</sup> *Schnorrer\** légendaire.



Je cherchais, je suppose, des explications sur *gomel bensche*, ou encore à inciter Monsieur Weil à raconter lui-même d'autres *moschelich*\*. Et voilà qu'il me raconte au téléphone « une histoire vraie », qu'il vient de lire dans un livre sur le hassidisme.

### Quasi-résurrection

Un jour le *Baal Schem Tov*\* - - vous savez qui c'est le Baal Schem Tov ? - il est entré dans une maison où le maître de maison est couché dans son lit - très malade. Le médecin est sorti de la chambre et il a dit : « Il n'y a plus rien à faire. » Le Baal Schem Tov a demandé à entrer auprès du mourant. Vous savez, on ne laissait pas les gens mourir seuls, on les veillait. Moi, j'en ai passé des nuits auprès des gens avant leur mort. *Ja !* On le laisse entrer. Il s'est assis près du malade. Il a regardé ses veines creuses et il a murmuré à l'oreille du mourant : « Tu as péché. je le vois à tes veines » Il dit « Laissez moi seul avec lui ! » On les laisse tous les deux. Et puis, un moment après, le Baal Schem Tov sort et dit à la femme « Il est guéri. Il faut juste bien s'occuper de lui. » Le docteur et la femme entrent dans la chambre. Qu'est-ce qu'ils voient ? L'homme est assis au bord de son lit. Il *gomel\* bentscht\**, il dit le *gomel*. Puis il demande sa femme : « Apporte-moi une assiette de soupe ! » Le docteur ne peut pas le croire. Il demande au Baal Schem Tov « Qu'est-ce que vous lui avez fait ? » Le Baal Schem Tov lui dit « J'ai vu qu'il avait un péché sur la conscience. Je lui ai demandé de me le dire. Et c'est ce qu'il a fait. » Il s'en va. Alors le docteur, il dit à la bonne femme : « Faites comme il a dit, donnez-lui la soupe ! »

Mon interlocuteur, interrogé sur une blague, avait répondu par un récit hassidique. Trois ans plus tard, il en sera autrement. Ma deuxième démarche s'est inscrite dans le cadre du mémoire de maîtrise d'ethnologie que j'avais décidé d'écrire. En souvenir de ma première tentative, j'ai choisi d'enquêter sur l'humour juif à Mulhouse.

### La première liste de Witz. Entretien 2 du 23 novembre 2003

Je me suis décidé à contacter à nouveau A. Weil par téléphone après mes premiers entretiens plutôt décevants en ce qui concerne les récits humoristiques, et après avoir fait connaissance d'Astrid Starck, professeur à l'université de Haute-Alsace, où elle enseigne

l'allemand et le yidich. C'est A. Starck qui m'a révélé que Monsieur Weil parlait couramment cette dernière langue. Trois ans plus tôt, je n'imaginai pas l'existence d'une langue juive d'Alsace. Pour moi le yiddish était la langue des juifs de Pologne et d'Europe de l'est. J'ai présenté mon projet au téléphone : j'ai expliqué à Monsieur Weil pourquoi je revenais, pour collecter des histoires drôles ; j'ai précisé que Monsieur Raphaël et Madame Starck m'avaient dit d'aller le trouver. Alfred Weil a été d'accord. Il m'a reçu chez lui, inchangé, aimable et volubile. Il n'a pas attendu que je mette en route l'enregistrement. Mes notes indiquent :

Le père est originaire de Rust, en Bade, mais une cousine de sa mère est de Kippenheim, village voisin de Rust ; tandis que la mère est née à Rexingen, Wurtemberg.

Me voyant regarder la photo accrochée au mur de la salle à manger, où on voit sa femme et lui-même sont assis dans le jardin, Monsieur Weil me dit : « Si elle m'avait écoutée, elle vivrait encore ... »

Ma religion j'y tiens. J'ai trop vu la Protection de Dieu. Les gestes pour Dieu. Le 11 février 1944 les SS, la milice à Apt. Le père assis. Le Maire leur dit : « Vous ne le touchez pas, cet infirme »

J'ai une première fois évoqué le commentaire sur la photo de sa femme et lui, en la situant à l'automne 2000. C'était sans doute une erreur, qui peut avoir plusieurs explications. La photo était déjà accrochée lors de mes premières visites et je l'avais remarquée, car c'était la seule. Ainsi elle m'interpellait sur l'absence de discours de Monsieur Weil sur sa famille, sa femme et ses enfants. Plus tard j'ai entendu des propos du même ordre, mais plus détaillés, sur des imprudences commises par sa femme, et par sa mère, au cours de leur dernière maladie l'une et l'autre, qui m'ont chaque fois mis mal à l'aise. Les propos sur la protection de Dieu, etc. font écho à l'entretien 1 du 8 décembre 2000. Je n'avais pas écouté l'enregistrement depuis cette date et j'avais certainement oublié les récits en question. De fait on retrouve des références à un sujet évoqué dans la visite précédente, la « protection de Dieu ». J'ai choisi de transcrire ici le début de l'enregistrement, avant les récits drôles, sans supprimer notre dialogue, bien qu'il ne contienne aucune blague. Monsieur Weil a alors opéré une transition en me disant :

ALFRED WEIL : Mais je vais pas vous embourber avec ça. On va plutôt commencer par ça, hein (*montrant un papier écrit*). Je vais vous lire quelque chose. Vous comprenez le yidich ?

JEAN - YVES CERF *bafouillant* : Mais ! Si je comprends... heu ! Vous allez le dire aussi en français après ?

Je n'avais pas répondu à sa question, à laquelle je ne m'attendais pas. Comment aurais-je compris le judéo-alsacien ? A ce moment, je savais peu de choses sur cette langue. Je pensais que c'était une langue parlée par les juifs d'Europe de l'Est, arrivée je ne sais comment jusqu'en Alsace. Je n'avais jamais entendu parler le yidich alsacien. Le livre de M. Klein-Zolty que j'avais déjà lu ne contient que des mots ou expressions isolées, en général hébraïques. Si j'avais été un bon locuteur de l'alsacien, j'aurais compris davantage, mais pas tout. Or dans un mot d'esprit, il vaut mieux tout comprendre. Monsieur Weil, à qui j'avais parlé de moi, ne pouvait pas penser que je comprenais le yidich ! J'imagine qu'il a saisi l'occasion de se laisser enregistrer en parlant yidich. Son choix a eu d'importantes conséquences pour ma recherche. Il introduit ici une étude sur **la parole en yidich** de Monsieur Weil. Je n'ai pas la prétention de faire ici une étude générale des restes du yidich aujourd'hui. Mon travail linguistique, sans être négligeable, est limité. Limité, par la dimension du corpus lui-même, deux conversations où le yidich est très utilisé pendant moins d'une heure, et des dizaines d'interventions isolées dans les autres rencontres. Par l'aspect spontané de ces récits, qui ont limité mes questions linguistiques. Par le fait que je n'ai pas eu accès à d'autres sources orales vivantes. La nécessité d'accomplir un travail linguistique s'est imposée à moi lentement. Je prie donc mon lecteur de ne pas chercher à trouver ici beaucoup plus que le nécessaire pour lui donner moyen d'*entendre ces paroles en yidich*.

Mais de quelle langue est-il question ici ?

### **Le yidich**

La langue *yidich* - ce mot est l'abréviation courante de *yiddisch-daitsh*, judéo-allemand - est à l'origine la langue vernaculaire des juifs en Lotharingie, à partir du XI<sup>e</sup> siècle ; c'est une langue germanique (les éléments de la langue commune allemande y

sont majoritaires) qui s'est constituée par fusion <sup>92</sup> avec des apports venus de l'hébreu (vocabulaire et syntaxe) et des langues romanes, en particulier le judéo-roman. Les langues juives de la diaspora, comme le judezmo ou judéo-espagnol, sont des langues de fusion, rencontre de la langue coteritoriale et d'une langue « noble » sacrée. Il en résulte une *langue juive*<sup>93</sup>, qui a sa spécificité par rapport à la langue coteritoriale dans les domaines de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. Le mot *schlamaasel*, que nous avons rencontré, illustre ce concept de langue de fusion. Il est le résultat de la rencontre d'un adjectif germanique (dont provient aussi *schlimm* (mauvais) en allemand moderne) et d'un substantif hébreu *masel*. On voit la différence avec le souhait de bonheur *mazel tof*, utilisé en France par les juifs, mais qui n'est pas perçu comme une expression française. La migration des juifs vers les pays situés à l'est de l'Allemagne à partir du XIV<sup>e</sup> siècle a entraîné le développement d'une variété orientale du *yiddisch-daitsch*, qui comptait plusieurs millions de locuteurs au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les deux variétés ont eu une histoire et une évolution linguistique différentes. Les juifs orientaux ont transformé leur langue par fusion avec les langues slaves, mais aussi parce que leur vie sociale et religieuse a évolué différemment. Cette différence et le poids culturel, littéraire et institutionnel du yiddish oriental peuvent justifier l'écriture « yidich » proposée par le CREDYO<sup>94</sup> à la suite du linguiste des langues d'Alsace Paul Lévy, pour désigner la variété occidentale du *yiddisch-daitsch*. Un locuteur du yiddish polonais ne comprend pas tout ce que dit un locuteur du yidich alsacien, tout comme il y a des difficultés de compréhension entre un québécois et un français. Uhry (1981) considère qu'à l'inverse du dialecte alsacien, le judéo-alsacien est assez stable dans toute la province. Sauf au Nord-Ouest, dans l'Alsace bossue où on parle plutôt le judéo-lorrain.

Une création littéraire en yidich (occidental) qui utilisait l'alphabet hébraïque a existé depuis le Moyen Age (on connaît un roman de chevalerie yidich, le «*Dukus Horant*») jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, en passant par «*Eyn shön Mayse bukh*», recueil d'histoires destinées à l'instruction religieuse des femmes juives, qui fut publié à Bâle en 1602 et dont A. Starck a publié une édition critique avec une traduction (Starck, 2004). Le yidich -ou la littérature yidich - a été un instrument de l'instruction religieuse des femmes,

---

<sup>92</sup> Le concept de « langue de fusion » est développé par Max Weinreich dans *Geshikhte fun der yiddisher shprakh*, New-York, 1973.

<sup>93</sup> Le concept de langue juive est contesté et discuté. Le français n'est certes pas une langue juive bien que des juifs le parlent ! L'hébreu moderne (*ivrit*) n'est pas non plus une langue juive au sens que nous avons précisé ! Ce concept nécessite des considérations sociologiques. (Alvarez-Pereyre, 2003) et (Baumgarten, 2003a).

<sup>94</sup> Centre de recherches du yidich occidental, fondé par A. Starck à Mulhouse, Université de Haute-Alsace.

et des hommes relativement incultes qui n'accédaient pas aux textes en hébreu. Au XVIII<sup>e</sup> siècle le judéo-allemand a été traité en jargon qu'il fallait proscrire par les porte-paroles «éclairés» de la Haskalah. Il a fortement décliné au XIX<sup>e</sup> siècle. Vers 1900, le yidich occidental ne subsistait à l'état de langue parlée qu'en Alsace et dans les régions voisines, Lorraine et Suisse. En Allemagne même, il ne subsistait déjà plus guère qu'à l'état de traces ou au mieux de langue mixte (« *jiddische Mischmundart* » au pays de Bade et en Wurtemberg, écrit F. Guggenheim-Grünberg). En Alsace même, la littérature yidich a alors quasiment disparu. On ne trouve plus guère que trois auteurs (Alexandre Weill, M. Woog, L. Bollag) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour, à l'époque où le théâtre alsacien se développe, écrire des comédies en yidich, parfois auto-éditées. Dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de courts textes - une page en général - paraissent dans des revues ou almanachs d'associations juives à Strasbourg. Presque tous se situent dans le passé du monde juif ; ce sont parfois des *moschelich*\*. A. Blum modernise la veine théâtrale dans certains de ces « Contes humoristiques en judéo-alsacien » (1992) qui mélangent cette fois le français et le judéo-alsacien.

Les noms de la langue : Nous utilisons donc le mot yidich, la graphie *yidich* pour désigner la branche occidentale du judéo-allemand et en particulier le judéo-alsacien, le néo-yidich alsacien qui est la langue des juifs ruraux d'Alsace aux XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle, où il décline. On utilise également le terme *judéo-alsacien*, pour la variété locale de cette langue, comme on dit *judéo-allemand*. Le judéo-alsacien est la variété qui s'est maintenue plus longtemps que les autres variétés du domaine yidich occidental. Les termes *judéo-allemand* et *judéo-alsacien* ne doivent pas prêter à confusion : il ne s'agit pas d'un « mauvais allemand » ou « mauvais alsacien » parlé par les juifs, mais d'une langue germanique créée par des juifs à partir d'une *koïnè* allemande, notion que rend exactement le terme « daitsch » (Les Alsaciens appelaient leur dialecte « *elsässerdaitsch* » avant l'apparition du terme « elsasser »). Un autre terme allemand, « *jüdischdeutsch* », a été utilisé pour désigner la langue du déclin des juifs allemands vers 1900, variété transitoire qui se caractérise par de nombreux emprunts non intégrés et des calques de la langue dominante. Il a existé un argot (secret / sacré) des *b'heimeshändler*\*, où l'apport lexical de l'hébreu était plus important. Cette *Viehhändlersprache* a été relevée dans un texte, qui figure dans la bibliographie du dictionnaire de Klepsch (2004)<sup>95</sup>.

---

<sup>95</sup> Quand C. Kieffer, dialectologue lui a demandé de compter, Alfred Weil a répondu qu'il savait deux façons de le faire : celle du yidich courant, et celle des *b'heimeshändler*. Cette dernière, basée sur le texte

Le yidich occidental est une langue en voie de disparition. Dans sa préface au dictionnaire judéo-alsacien français de Louis Uhry (1981), le grand rabbin Jacob Kaplan écrivait:

Les juifs qui vivent ou ont vécu en Alsace – et il en est de même pour ceux des régions avoisinantes- prendront certainement grand plaisir à retrouver ici bien des mots et expressions qu’il leur arrive d’employer dans leur langage familial et auront en même temps la possibilité d’en connaître l’origine et la signification précise.

J. Kaplan, qui a lui-même vécu en Alsace, nous permet d’affirmer ici que le parler juif ne subsiste qu’occasionnellement, quand la surveillance linguistique baisse, et qu’il n’est pas l’objet d’un savoir abstrait. Il est difficile de compter ses locuteurs actuels. Combien en existe-t-il en dehors de l’Alsace-Lorraine, émigrés aux Etats-Unis ou en Israël ? Les intéressés eux-mêmes ne savent pas juger des performances linguistiques des autres, et distinguent mal celui qui peut parler encore le yidich de celui qui connaît quelques mots et quelques formules stéréotypées.<sup>96</sup>

Nous n’avons pratiquement pas d’information sur le judéo-allemand parlé au pays de Bade, où le père d’Alfred Weil a grandi, ou en Wurtemberg, pays de naissance de sa mère.

### ***Comment transcrire ?***

En principe les *witz* devraient être racontés deux fois, en français puis en yidich. Mais cette règle proposée entre Alfred Weil et moi-même après le premier récit, n’a été que très imparfaitement respectée. Parfois, la version yidich vient pourtant la première et je dis l’avoir comprise. Le narrateur affirme parfois s’exprimer dans une langue et s’exprime réellement dans l’autre. Parfois il change de langue à l’intérieur du récit, de manières diverses. Enfin certains récits nécessitent ou simplement favorisent pour des raisons de sens l’usage partiel d’une langue précise, comme l’allemand ou l’alsacien. Cette gymnastique polyglotte, ces « code-switching », nous introduisent dans le langage réel d’Alfred Weil. Loin de nous la recherche illusoire d’un « pur yidich » ! Cette intimité

---

biblique, était en principe incompréhensible pour les clients, et des marchands de bestiaux non juifs l’utilisaient également.

<sup>96</sup> Cette synthèse s’appuie sur (Alvarez-Pereyre, 2003), (Baumgarten, 2003a), (Starck, 1999) et d’autres articles parus dans *Les Cahiers du Credyo*.

de quatre langues provoque des attractions, des variations dont le locuteur n'a pas conscience. Je les ai parfois notées en bas de page.

Dans ma transcription du français parlé par Alfred Weil, j'ai fait quelques entorses à l'orthographe pour être plus proche du réel phonétique. J'aurais pu aller plus loin mais l'essentiel est que le lecteur sache que la transcription n'est qu'une imitation du langage énoncé. Alfred Weil respecte la règle - au sens de l'usage- en prononçant [ya] pour ce qui s'écrit « il y a » mais je n'ai pas transcrit pour autant « y a ».

Pour transcrire l'alsacien, je me suis efforcé de respecter les propositions de la graphie harmonisée des parlers alsaciens<sup>97</sup> et les conseils d'Edgar Zeidler. Il propose en particulier l'usage de deux signes vocaliques spécifiques que j'utiliserai :

- « à » pour noter un a vélaire, dit « a suédois », ex. *Mànn*, homme.
- « ì » pour noter un i ouvert, ex. *Fisch*, poisson, *Schlüssel*, clé.

Pour mes transcriptions du yidich parlé par Alfred Weil, le problème s'est compliqué du fait de mon ignorance préalable et de l'absence de références normalisées. J'ai sollicité l'aide d'A. Starck et de quelques locuteurs du yidich alsacien pour écouter le matériau yidich, en particulier celui qui est concentré dans les deux séries de *witz* des entretiens 2 et 6. L'ignorance n'est jamais totale : je me dis que sans ma connaissance de l'allemand, j'aurais renoncé. Cet outil me facilite la compréhension, tout en provoquant une attraction phonétique. J'ai pu apprendre un peu l'alsacien de Mulhouse (bas-alémanique du sud). Cet apprentissage n'est pas utile au sens que le yidich d'Alfred Weil ressemblerait particulièrement à cette variété coterritoriale. Je ne dirai pas qu'il y ressemble plus ou moins qu'à l'allemand standard. Mais cet apprentissage m'a été utile pour distinguer l'usage des trois variétés (yidich, alsacien, allemand) dans la bouche de mon interlocuteur. Il m'a été utile pour affiner mon oreille et mon esprit aux variations d'une langue.

La transcription du judéo-alsacien pose des problèmes puisque l'édition en yidich occidental a existé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, puis a disparu au début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'écriture du yidich utilisait l'alphabet hébreu. Certes, après ce tournant de la Haskalah, de Mayer Woog à André Blum, en passant par S. Debré et C. Vigée, et par l'almanach de l'association sioniste K.K.L. à Strasbourg, on peut trouver quelques écrits en yidich, ou avec des mélanges de yidich et de français, dont A. Starck (1994 b) a fourni une bibliographie. Tous en caractères latins. Alfred Weil m'a lui-même fourni quelques pages

---

<sup>97</sup> Hudlett & Zeidler, 2003

tapées sur sa machine à écrire intitulées *Jiddischi Witz*. Tous ces auteurs sont lettrés en allemand et utilisent spontanément, même quand ils sont édités à Paris, **différentes graphies inspirées de l'allemand standard**. Il n'a pu exister de graphie latine standardisée du yidich, puisque la fin de l'édition en caractères hébreux du yidich occidental a correspondu au jugement dépréciatif posé par les lettrés juifs sur cette langue, et à son déclin.

La graphie de l'allemand contemporain s'adapte assez bien à la transcription des phonèmes du yidich. On pourrait en dire autant de la graphie du YIVO<sup>98</sup>, adoptée par cette institution qui joue un rôle académique pour le yiddish (oriental). Faire un choix de règles de transcription c'est opérer des choix pratiques, mais aussi un choix idéologique. Car l'écriture situe un texte dans une langue par rapport à d'autres textes et d'autres langues. Dans le cadre de cette étude, la question des rapports entretenus par Alfred Weil avec les cultures dominantes voisines, chrétienne-germanique d'abord et française en second lieu est centrale. D'autant plus qu'elle recoupe le rapport entre une culture orale et une culture de l'écrit. En effet c'est pour asseoir sa parole que Monsieur Weil vieillissant s'est tourné vers la lecture et l'écriture.

Raphaël (1994) édite un texte d'André Blum en utilisant les caractères de l'A.P.I. pour les passages en yidich. A. Starck-Adler nous propose de brèves « Notes sur la transcription » (Starck-Adler, 2003, p. 131). Elle y propose de reprendre les règles de transcription du « yidich oriental par le YIVO, l'Institut scientifique du yidich à New-York ». La transcription proposée par le YIVO est conçue pour des lecteurs anglophones ; c'est un choix respectable mais culturellement éloigné du yidich alsacien. Les modifications proposées par A. Starck s'efforcent de rendre compte de la palette vocalique du yidich alsacien. On peut regretter que ses propositions n'aient pas suscité l'écriture de nombreux textes qui auraient pu les valider ou les enrichir. Uhry (1981), Raphaël (1994), ainsi que Matzen (1982) ont listé des transformations vocaliques fréquentes entre le haut-allemand et le yidich modernes, ou entre le yidich et l'alsacien modernes. Pour aider le lecteur germaniste, nous les résumons ainsi, sans les ériger en règles systématiques :

---

<sup>98</sup> Institut pour le folklore yiddish, fondé par Max Weinreich à Vilno (Lithuanie) en 1921, et transplanté ensuite à New-York.



## Transformations vocaliques entre les 3 langues germaniques d'Alfred Weil

Yidich	Alsacien de Mulhouse	Allemand	Français
boch	Büch	Bauch	ventre
baam	Bäüm	Baum	arbre
graus	groß (= groos)	groß	grand
naudel	Nodel	Nadel	aiguille
beis (= bejs)	bes (= bees)	böse	méchant
gein (= gejn)	gehn	gehen	aller
schüel	Schüel	Schule	école
haam	heim	heim	chez soi, à la maison

### *Mes principes de transcription seront donc les suivants :*

La graphie du yidich est basée sur celle de l'allemand actuel.

Les mots d'origine hébraïco-araméenne ne posent pas de gros problèmes spécifiques parce qu'ils ont été modifiés, intégrés à la phonétique germanique. Ce ne sont plus des emprunts. Seul le « ch » crée une ambiguïté.

#### **Difficultés du « ch » (et du « sch »)**

Le כ (khes) et le ח (khof) de l'alphabet hébreu, qui correspondent tous deux au [x] de l'alphabet phonétique international (A.P.I.), et qui sont donc transcrits par le *ch* germanique sont un peu délicats. En effet le *ch* allemand correspond à deux consonnes distinctes appelées l'une *ich-laut*, lequel correspond au [ç] de l'A.P.I. et l'autre *ach-laut*, lequel correspond bien au [x] de l'A.P.I. La distinction entre ces deux consonnes s'opère en allemand *en fonction de la voyelle qui précède* (*ä, e, i, ü pour ich-laut, a, o, u, pour ach-laut*). Or le כ (khes) et le ח (khof) correspondent *toujours* au [x]. Ainsi, un lecteur qui ne connaîtrait que l'allemand aura du mal à prononcer le mot yidich *lechem* [lexem] (pain). Ce mot provient de l'hébreu « לֶחֶם ». Mais ce lecteur aura sans doute été alerté par un mot

qui ne lui rappelle aucune racine germanique<sup>99</sup>. C'est pourquoi le lexique placé à la fin de cet ouvrage précise l'origine étymologique hébraïco-araméenne par une indication (*h.*) entre parenthèses, comme par exemple :

**chochem** *y. (h.)*

Cette indication lui permettra de comprendre que **chochem** se prononce donc [xoxem].

A ce problème s'ajoute la distinction à faire entre deux fricatives, la chuintante alvéolaire [ʃ] (en français « ch », que nous noterons en yidich « sch » comme en allemand) et la palatale [ç] (inconnue en français, Ich-laut de l'allemand) ; en yidich cette consonne [ç] en position finale, est plutôt palato-alvéolaire, donc plus proche du « ch » français alvéolaire : exemples, *ich* (je, moi) *matseknepflich* (quenelles de pain azyme). Raphaël (1994) n'utilise pas [ç] pour transcrire le yidich et il le remplace donc dans les exemples ci-dessus par [ʃ].

Enfin le yidich contient des mots d'autres origines, essentiellement latine, ou plus tardivement, judéo-romane ou française. Un des plus courants est *schul* ou *schül(e)*, qu'une oreille allemande prononcera sans erreur, mais qui désigne la synagogue et non l'école. L'origine latine du mot ne fait aucun doute (*scola*) et Uhry (1981) nous signale qu'on désignait déjà ainsi les lieux de réunion secrets des juifs sous l'Empire romain. L'école se dit *schüel* en yidich comme en alsacien. Mais ces mots venus d'une langue romane sont assimilés eux-aussi. On ne peut pas les confondre avec un emprunt à l'allemand standard ou au français (code-switching) comme « *Assistent* » (un assistant).

### **Pour les consonnes, signalons quelques autres différences avec l'allemand standard.**

Uhry note que « la prononciation adoucie de consonnes dures telles que « t » et « p » par « d » et « b » est une caractéristique commune au dialecte alsacien et au judéo-alsacien » (Uhry, 1981, p. 10). Il note des mots ayant à l'initiale une de ces lettres par deux entrées. Un jeu de mot classique provient du talith\* hébreu, qui se dit en yidich *tallîs* ou *dallîs*. Mais *dallîs* veut aussi dire pauvreté, d'où l'expression volontairement ambiguë « *er hot de dallîs in sewe farwe* » que je traduis par « il a la pauvreté (le talith) en sept

---

<sup>99</sup> Le problème ne se pose pas de la même façon en yiddish oriental qui n'a pas de son [ç] ; le son correspondant est toujours guttural, comme dans le pronom personnel 1<sup>e</sup> personne du singulier [ix]. Le YIVO transcrit le [x] par *kh* (*ikh*) et le [ʃ] par *sh*.

couleurs ». Comme le châle de prières est bicolore, cela veut dire « il est terriblement pauvre ».

Uhry n'a pas entièrement raison, car il pourrait parler au contraire de consonnes sourdes (de l'allemand ou de l'hébreu) tendant à devenir sonores. La situation est identique en alsacien. L'opposition est parfois présente, parfois neutralisée.

L'absence d'opposition (g / k) n'est pas mentionnée explicitement par Uhry (peut-être à cause du préfixe invariable « ge » des participes passés en allemand, qui constitue une règle grammaticale scolaire, donc très inculquée) mais Guggenheim-Grünberg (1976) note :

- *griire*, de l'hébreu קרייר avec un ק (kuf), (un) grand froid.

Pour ces trois paires de consonnes, il y a une sorte d'assimilation de contact. Placées entre deux voyelles (sonores), ou suivies d'une consonne sonore, les réalisations sont sonores. Cette confusion articulatoire est résumée en Alsace par le calembour moqueur suivant « *Tous nos brochets sont des truites* ». Sachant que la consonne *j* du français *jeune* n'existe pas en alsacien et qu'elle est remplacée dans les mots venus du français par la consonne *sch*, on entend là la déformation de « *Tous nos projets sont détruits* »<sup>100</sup>. Les Alsaciens ont bien conscience que leur façon de prononcer ces consonnes est considérée comme fautive en Vieille-France. Matzen (1982, p. 4357) présente cette question un peu différemment en écrivant qu'en position initiale ou interne, le judéo-alsacien ne connaît ni consonnes *b, d, g* faibles et sonores, ni *p, t, k*, fortes et sourdes, mais seulement *p, t, k* faibles et sourdes.

L'opposition (s / ss) existe en yiddish oriental. Existe-telle en alsacien ? Non, la graphie harmonisée des parlers alsaciens distingue les deux écritures *s / ss*, mais avec un autre sens, non consonantique. Il s'agit de distinguer la durée de la voyelle précédente, qui est longue lorsqu'elle précède « *s* » ou « *ß* » et brève quand elle précède « *ss* ». Ceci est un cas particulier d'une règle de l'orthographe allemande. Pour le yidich du Surbtal, Guggenheim-Grünberg (1976) note deux entrées successives pour les deux homonymes suivants :

- *sooher*, de l'hébreu זכר, avec un ז (zaïn) : fête avant une circoncision.

- *sooher*, de l'hébreu סדר, avec un ס (samekh) : marchand.

---

<sup>100</sup> Une branche de ma famille paternelle vivait à Wintzenheim dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Mon père s'est toujours étonné de ce que son aïeul se soit appelé Bickert, alors que des frères avaient reçu le patronyme Picard. Nous pouvons comprendre qu'il ne s'agit pas d'une « faute » de l'employé de mairie.

Dans ce cas-ci, il n'y aurait qu'un seul phonème. La lettre « z » doit donc être utilisée uniquement dans son usage allemand [ts], comme dans la préposition *zū* [tsy].

### ***Existe-t-il un « b intervocalique » ?***

« *Wenn's m'r g'fallt, blaib ich ìber schabes !* » dit Alfred Weil dans une histoire que nous allons « entendre » plus loin. A Mulhouse, on dirait en alsacien « *Wenn's m'r g'fallt, bliew ich ìwer schawes !* » Trois différences apparaissent. La première n'est pas visible à l'écrit : en alsacien de Mulhouse <sup>101</sup>, le pronom se prononce [ix] alors qu'en yidich il se prononce [iç]. La deuxième est une vocalisation différente du verbe **blaib** / **bliew**. Enfin la troisième : en bas-alémanique du sud le « b intervocalique » devient un « w » [v]. (La chaîne *bliew ich* fonctionne par rapport à cette règle comme un seul lexème). Cette transformation de la fricative bilabiale en occlusive labiodentale est cependant absente en dialecte haut-alémanique (au sud de Mulhouse) et en dialecte badois (un peu plus loin à l'est). Elle est souvent attestée en yidich par les écrits, y compris par ceux de Monsieur Weil, en particulier le texte intitulé « *Jiddishi Witz* » de mai 2004. Il semble donc qu'elle ne soit pas systématique en yidich alsacien. Matzen (1982, p. 4357) indique qu'on passe souvent de *b* à *w* en position intervocalique.

### ***Les voyelles et les diphtongues***

L'allemand standard n'a pas évolué, à partir du moyen haut-allemand, de la même façon que le yidich. **Ces changements vocaliques expliquent que les transcriptions en yidich, d'un auteur à l'autre, soient très différentes** sur cet aspect et que l'attraction de la graphie du français *y* soit plus forte. En outre ces voyelles et diphtongues ne sont pas toutes identiques à celles de l'allemand standard ni à celles de l'alsacien.

Le yidich possède un e ouvert bref (è bref français) et un e fermé (é français), souvent long. Je les noterai tous « e » (ou « ee » pour le e fermé long). Il possède aussi une voyelle atone, qui constitue à elle seule l'article indéfini. J'ai aussi noté « e » cette voyelle atone, qu'on trouve aussi comme désinence verbale. Par contre on accentue « **a** mol » pour dire « **une** fois » (et pas deux fois).

Le yidich connaît un *i* dur, ouvert, qui se rapproche du *é* français, comme l'alsacien ; c'est dans l'A.P. I. la voyelle [ I ]. Je le noterai *ì*, comme dans la graphie

---

<sup>101</sup> Il s'agit du bas-alémanique du Sud, qui se parle jusqu'à Colmar au Nord, mais qu'il faut distinguer du haut-alémanique présent plus au Sud, en Haut-Sundgau vers la frontière suisse.

harmonisée des parlers alsaciens. Les quelques textes modernes de Woog ou Debré, ou les écrits contemporains de Vigée, Sulzer, A. Blum, montrent bien la spécificité de cette voyelle car, si on prend l'exemple *er isch* (il est) on trouve trois variantes d'écriture : *er esch*, *er ész* ou *er isch*. Les commentaires d'Uhry, Guggenheim-Grünberg et Raphaël nous incitent à cette innovation graphique. Ainsi Raphaël (1994, p. 150) note cette transformation vocalique : « L'allemand « Tür » (la porte) donne le yidich [dir] ». Il faut simplement corriger en [dIr].

La diphtongue *ou*, inconnue de l'allemand et de l'alsacien, est présente en yidich alsacien, comme dans *dou* (ici ). Je suppose qu'elle doit être distinguée de la diphtongue *au*, plus ouverte. Guggenheim-Grünberg voit une seule diphtongue là où j'en sentirais plutôt deux et écrit « Die Aussprache von ou schwankt zwischen au und ou. »<sup>102</sup> (Guggenheim-Grünberg, 1976, p.5). Marcel Sulzer (2003) l'utilise (*sou*, *wouhne*). Mais tous les textes utilisent aussi l'écriture « au », parce qu'elle est en usage en allemand. Ainsi Sulzer écrit la particule ou préposition « aus » comme en allemand, et il écrit aussi « amaul » (une fois).

La diphtongue *ai* [ai] existe comme en allemand (où elle s'écrit de deux manières : *ai* et *ei*). Il faut en yidich distinguer la diphtongue [ai] de la diphtongue [ei], étrangère à la phonologie de l'allemand. J'écrirai également *ey* pour la syllabe é+semi-consonne yod [ej], comme dans *schteye*, être debout<sup>103</sup>. Alfred Weil, comme d'autres auteurs, utilise la lettre *j* dans son sens allemand de semi-consonne [j]. Je suis tenté d'utiliser le *y* dans ce cas, ne serait-ce que pour écrire *yidich*.

---

<sup>102</sup> « La prononciation de *ou* oscille entre *au* et *ou* ».

<sup>103</sup> Dans les « *Jiddishi Witz* », Alfred Weil a remarqué la spécificité de cette diphtongue ou de la syllabe é+yod et il a résolu le problème d'une manière très lourde mais qui marque bien la prononciation yidich. Ainsi il écrit : *dü géijsh*, *er géijht* là où nous écrivons, *dü geisch*, *er geit* (tu vas, il va).

## ***Comment différencier les voyelles brèves et les voyelles longues ?***

Les voyelles longues (nécessairement toniques) sont en général doublées ou suivies d'une seule consonne.<sup>104</sup>

Les voyelles brèves sont en général suivies de deux consonnes (consonnes doublées ou groupe de consonnes).

Les mots monosyllabiques invariables ne respectent pas les deux règles précédentes.

Ces règles de l'allemand peuvent être appliquées au yidich.

Nous avons renoncé à la majuscule à l'initiale des substantifs, règle pratiquée dans le *hochdeutsch*, et parfois par les écrivains du yidich.

Enfin, et cette remarque vaut pour toutes les propositions orthographiques, **l'orthographe (s'il en existe une) peut avoir un sens pour un texte écrit mais elle doit être transgressée si on veut rendre compte de la parole (si on veut transcrire, et non traduire des écrits, ou en composer)**. La langue comporte toujours, non seulement des évolutions diachroniques, mais aussi des variations synchroniques qui rendent illusoire la correspondance parfaite entre écriture et phonétique (Hagège, 1985). L'écrit - et avec lui parfois la linguistique - néglige certains paramètres phonétiques, dits continus, comme le rythme et l'expression, qui ne peuvent être considérés comme indépendants des autres. Par exemple, un débit accéléré, ou une expression de colère, seront porteur de sens mais au détriment de l'articulation.

*Ces règles étant posées en ce qui concerne mon travail de transcription - j'ai indiqué qu'elles ne valaient pas pour les écrits propres à Alfred Weil, en particulier les « JIDDISHI WITZ » que je n'ai pas corrigés - je prie le lecteur d'excuser les limites de mon expérience et mes erreurs dans ce qui va suivre<sup>105</sup>.*

---

<sup>104</sup> En allemand une voyelle suivie d'un « h » est longue ; nous éviterons cet usage en yidich, quand il est redondant. Alfred Weil dans ces « *Jiddishi Witz* » maintient cet usage du h quand il existe dans l'équivalent allemand.

<sup>105</sup> Au moment de donner à imprimer, je découvre l'étude de R. Zuckerman (1969) sur la phonétique et la grammaire du yiddish occidental en Alsace. Ce travail, qui repose sur un questionnaire linguistique passé sur place en 1963-1964, est plus vaste et plus systématique que mes autres sources. Je n'y ai pas relevé d'importantes contradictions avec mes précédentes propositions

## Chapitre 10

### L'entretien 2 : bavardages ... pour réunir et première série de witz

#### Le début de l'entretien 2

*L'enregistrement commence au cours d'une conversation.*

ALFRED WEIL : ... le théâtre alsacien de Guebwiller et ainsi de suite, vous voyez ?  
Vous enregistrez ?

JEAN - YVES CERF : Oui. Je viens de le mettre à l'instant, oui.

ALFRED WEIL : Alors vous voulez que je commence ?

JEAN - YVES CERF : Mais terminez sur ce que vous disiez.

ALFRED WEIL : Ah, je vous parlais là de Guebwiller. Et ... (*hésitant*) c'est pas quelque chose qui s'infiltré, qui prend un chemin non pas pour écarter tout ce qu'il y a, mais pour réunir.

JEAN - YVES CERF opine.

ALFRED WEIL : *Ja, ja* ! Il y a beaucoup de gens qui parlent le français. Je me souviens, quand j'étais écolier, défendu strict de parler alsacien à la récréation.

JEAN - YVES CERF : Rappelez-moi, vous étiez écolier en quelles années ?

ALFRED WEIL (*il rit*) : En 1922...<sup>106</sup> Et puis, vous savez, je reçois la visite de Monsieur Freyburger, l'adjoint au maire. Avec mon anniversaire, il vient fêter mon âge de quatre-vingt dix ans.

JEAN - YVES CERF (*qui a mal entendu le nom et pense à l'adjointe chargées des personnes âgées*) : La dame qui...

ALFRED WEIL (*prononciation alsacienne*<sup>107</sup>) : Freyburger.

JEAN - YVES CERF : C'est Freyburger, ah oui, je le connais bien.

ALFRED WEIL : On a parlé un petit peu de notre jeunesse. Et quand je vois aujourd'hui – et c'est tout récent – qu'on a institué la session de quatre jours d'école. (*ton joué, comme s'il plaignait les enfants*). Parce que les enfants sont trop chargés, sont fatigués. Le sac d'école c'est trop lourd. (*cessant son ironie, il prend un ton incrédule*) Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ! J'ai dit à Freyburger : Je vous dis quelque chose. Quand j'avais 13 ans, on avait classe lundi, mardi, mercredi, jeudi, de 8 h à midi et de 2h à 6h, vendredi la même chose et le *schabes*\*, c'était jusqu'à 4 h. Vingt et une matières écrites. *Ja !* J'ai fait la liste de ces 21 matières. Vous seriez étonnés. Car cette classe préparatoire était pour décider les jeunes garçons que nous étions – il n'y avait pas de mixte – pour industriel, général ou artisanal<sup>108</sup>. Il y avait la commerciale aussi et alors vous aviez la possibilité, avec tous ces devoirs qu'on nous a donnés, de choisir votre avenir. Aujourd'hui, vous trouvez – combien de fois j'ai vu ça, des gens de 21-25 ans « je ne **sais** pas ce que je veux devenir » (*ton faussement pleurnichard*).

---

<sup>106</sup> Dans sa réponse Alfred Weil indique l'année où il a quitté l'école. Il rappellera quelques instants plus tard ce moment en parlant de ses treize ans.

<sup>107</sup> Monsieur Weil prononce en général les noms de personnes en alsacien. L'usage est de garder l'orthographe officielle, allemande ou française selon les périodes, même si elle ne correspond pratiquement jamais à la prononciation alsacienne, qui devrait s'écrire *Freybürger*.

<sup>108</sup> Cette période de la vie d'Alfred Weil est analysée au chapitre 15. Alfred Weil a fréquenté vers 1922-1924 l'Ecole Primaire Supérieure, section commerciale, sise à Mulhouse dans le bâtiment occupé aujourd'hui par le Lycée Lambert.

L'E.P.S., instituée dès l'armistice en remplacement de la *Mittelschule* qui ne correspondait à rien dans le système français puisqu'elle accueillait des enfants à partir de 6 ans, préparait les jeunes garçons puis les jeunes filles (une autre E.P.S. ouvrit à Mulhouse pour les filles en 1921) aux métiers de l'enseignement et de l'administration, aux métiers du commerce et à ceux de l'industrie. Il y avait trois sections. En 1924 l'E.P.S. de garçons de Mulhouse comptait 431 élèves. La section dite « générale » préparait à l'Ecole normale d'instituteurs. Les effectifs des deux E.P.S. étaient en 1924 est de 738 élèves, à comparer aux 1032 élèves des lycées classique et technique la même année, et également aux 9480 enfants scolarisés en 1922 dans l'enseignement primaire. On voit donc que seule une partie des enfants des classes moyennes suivait cet enseignement. D'après (Oberlé, 1990).



Il y avait des années un jeune qui était venu à la synagogue...

Vous avez encore de la place pour enregistrer après ?

JEAN - YVES CERF : Oui, et puis de toute façon il est tard, je ne vais pas rester jusqu'à minuit !

ALFRED WEIL : Non. Alors figurez-vous que ce garçon vient à la synagogue. Quand il vient pour la deuxième fois, je lui dis « Vous êtes nouveau à Dornach, ou à Mulhouse ? » Il dit « Oui, je suis là haut, au centre <sup>109</sup>. » Il avait des difficultés d'entendre. Un jour il me dit : « Monsieur Weil, j'ai une diminution d'ouïe. Je ne sais pas d'où ça provient. » Je lui dis, c'est les piles, la question du courant qui lui a diminué l'ouïe » J'ai invité le garçon à manger *schabes* avec nous. Ça a duré. Enfin, il y en a d'autres qui l'ont invité. Il voulait devenir comptable. Un jour, il dit : « Monsieur Weil j'ai fait mon examen et puis j'ai réussi, je voudrais trouver une place. » Moi, ni un ni deux, je vais à la corporation des bouchers où je sais qu'il y a un petit commerce de matières pour les bouchers. Et puis le Marcel il me dit : « Monsieur Weil, pas plus de mille deux cents francs par moi. Il faut me le dire demain dernier délai. J'ai un jeune, mais je vous laisse la préférence puisqu'on se connaît. » ... Ah non, pour ça, il ne travaille pas.

- *Was ?* Quoi ? Vous voulez pas commencer avec mille deux cents francs ?

- Ah non, parce que le professeur, il a dit que nous pouvons gagner jusqu'à deux mille neuf.

(*Murmuré*) *Nunde Buckel\* noch amol\* !* Ah, il raconte ça ! (*petit cri aigu*) ; j'étais surpris. Parce que, vous savez, quand nous sommes sortis de l'école, à quinze ans, le prof nous a dit « Mes enfants, vous avez décidé de quitter ; on pourrait bien vous garder. Mais je vous fais une proposition. Soyez conscients que ce que vous avez appris ici, vous ne le trouverez plus dans votre vie. C'est un régime de comptabilité ... heu, école, qui n'est pas commercial commercial. Dans n'importe quelle entreprise que vous allez, les systèmes changent. » J'ai travaillé pendant la guerre chez un expert-comptable, on avait cinq systèmes. Oui ! Mais c'est une autre réflexion.

Figurez-vous qu'il veut chercher donc une place. Il s'occupe... Quinze jours après, il venait toujours *schabes* manger chez nous, et puis, dimanche matin, je regarde

---

<sup>109</sup> Le Centre de réadaptation de Mulhouse s'adresse aux handicapés sensori-moteurs.

mon journal, employé de bureau, aide-comptable, employé de bureau. Le mardi je vais au magasin en ville. On habitait à Dornach. Il vient vers 11 heures et ma femme lui dit :

- Ecoutez, mon mari s'est donné de la peine. Il y a trois annonces où on cherche un jeune.

- Qu'est-ce que c'est ?

-Attendez, je vais vous lire : employé de bureau, aide-comptable, employé de bureau.

Il dit :

-Mais... ça va pas.

-Pourquoi ça va pas ?

Attendez, comment on dit le nom ? ... Extraordinaire. ( *Voix faible*) Non, c'est pas le mot extraordinaire. Heu ... une définition de ... importante. Si quelqu'un est vraiment exceptionnel de comptable. Vous voyez, comme, par exemple, expert-comptable. Je ne sais pas le nom, il me vient pas ; peut-être il me viendra tout à l'heure. (*Murmuré*) Ma femme était sidérée.

Il rentre à la maison et elle me dit ... (*brusquement, il retrouve le mot cherché* Expérimenté. (*Exclamation en alsacien murmurée, tapant dans ses mains* ) Expérimenté.

Ma femme me raconte ça quand je rentre. Je dis :

-Heureusement que je suis assis. Mais, tu sais, il a une invitation à la rue d'Avignon, il y a un grand commerce et là, il doit se présenter.

Bon, bon, bon, il est allé se présenter. A cinq heures il est venu, et j'étais au magasin, il m'a dit :

- Monsieur Weil, j'ai donné votre numéro de téléphone, on va vous téléphoner, parce qu'on m'a ... on m'a fait un ... (*cherchant à nouveau un mot* )

JEAN - YVES CERF : proposition ?

ALFRED WEIL : Non, un essai.

JEAN - YVES CERF : Un essai, ouai.

ALFRED WEIL : Une dictée, une petite composition, un calcul. Vous voyez ? Et avec le temps, chronométré. « J'ai pas tout fini tous mes travaux », il a dit, « on va vous téléphoner » On n'a jamais téléphoné. Il a disparu de Mulhouse... nous a jamais dit ni

merci ni au revoir. Alors vous voyez ça, des choses, des imaginations, où j'ai entendu plus tard des jeunes à l'université qui veulent gagner jusqu'à 8000 francs par mois ! (*il bougonne, manifeste son étonnement réprobateur*). Mais je vais pas vous embourber avec ça... On va plutôt commencer par ça, hein (*montrant un papier écrit*). Je vais vous lire quelque chose. Vous comprenez le yidich ?

JEAN - YVES CERF *bafouillant* : Mais ! Si je comprends... heu ! Vous allez le dire aussi en français après ?

ALFRED WEIL : Ah ! (*et il enchaine sur un poème de 80 vers en yidich dont voici le début, la fin, et une tentative de traduction en vis-à-vis, colonne de droite*)

<b>Tsaares* for bargeld</b>	<b>Des difficultés pour avoir de l'argent</b>
<i>In der effentlichkaat isch gedrunge</i>	On a rendu publique une conclusion
<i>Von Babylon hot m'r varnumme</i>	On a appris de Babylone
<i>Vor vieli Johre hot m'r dort in der himmel welle</i>	Il y a des années là-bas on a voulu monter au ciel.
<i>Mit maassive rua'h*.</i>	Avec un démon massif .
<i>Springe di wasser quelle</i>	La source jaillit
<i>noch sin m'r hait nit besser draan.</i>	On ne s'en sort pas mieux
<i>g'schäft isch das nit bai uns bekaan.</i>	aujourd'hui.
<i>D'r Buschman dawert* in saini zidade</i>	L'affaire est que ce n'est pas connu chez nous.
<i>Saddam, dir gey ich waih an d'r krage</i>	Le Bush-man bavarde dans ces citations
<i>Scheinbar soll er in Tikrit sich befinde</i>	Saddam, je vais te faire mal au collet
<i>Hot di C.I.A. oder di F.B.I. verkinde.</i>	Il parait qu'il se trouve à Tikrit
	La CIA ou le FBI a annoncé la nouvelle.

<p>[...]</p> <p><i>Das isch di moral von derer geschicht</i></p> <p><i>Wu jetz wohr scheint am dages licht.</i></p>	<p>[... ]</p> <p>C'est la morale de cette histoire</p> <p>Qui semble vraie à la lumière du jour.</p>
---	--

JEAN - YVES CERF : Je comprends pas tout <sup>110</sup>.

ALFRED WEIL : Ah !

JEAN - YVES CERF : Je comprends les mots mais pas...

ALFRED WEIL : Je vous le traduis mais pas pour enregistrer, hein.

*Effectivement il n'a été gardé aucune trace de cette auto-translation en français. Le poème avait été composé pour Freddy Raphaël, en guise de remerciement pour sa correspondance. Alfred Weil voulait, disait-il, que je remette l'enregistrement du poème à F. Raphaël, puisque je le voyais à Strasbourg. F. Raphaël a reçu sa copie sur cassette audio de ce poème yidich. Il résiste encore à mes efforts de compréhension. Il semble que le poète y renvoie tous les hommes d'état dos à dos, les belligérants, comme les adversaires de la guerre Chirac, Poutine, qui regrettent que cette guerre leur fasse perdre de l'argent... L'enregistrement a repris avec le premier witz..*

### **Les histoires drôles d'Alfred Weil, première série**

*Alfred Weil a devant lui une petite feuille (format A5) manuscrite, avec des indications pour chaque histoire.*

JEAN - YVES CERF : Ce sont des histoires, depuis que je vous en ai parlées, elles vous sont revenues ?

---

<sup>110</sup> C'était un euphémisme : je comprenais surtout les noms propres.

ALFRED WEIL : Ben, je les ai marquées hier soir. Il n'y a que la phrase qui indique, c'est pas la totalité.

**Witz 1 : Le chat et la grand-mère<sup>111</sup>**

<p><i>În de schüel, der <b>Lehrer</b> der warent di kînder vor de katzeschmutze : s'isch ganz gefährlich, weil mir schterbe ken davun. Sagt's Itzikle* : « <b>Herr Lehrer</b>, s'isch nît ganz wohr, was ihr sage. Mai groussmütter hot di katz verschmutzt. Un an andrer tag isch <b>di</b> genîfert* . »</i></p>	<p>A l'école, le maître met en garde les élèves contre les baisers aux chats : c'est très dangereux parce qu'on peut en mourir. Isaac dit : « Maître, c'est pas tout à fait vrai, ce que vous dites. Ma grand-mère a embrassé le chat. Et le lendemain, c'est lui qui a crevé. »</p>
--	--

JEAN - YVES CERF : J'ai pas compris la chute ! Zut ! Tout, mais sauf la fin. (*Il rit*)

ALFRED WEIL : *Si isch genîfert*. Elle a tenu le chat... La grand-mère a embrassé le chat et le lendemain matin le chat il a crevé.

(*Rire de Jean - Yves Cerf*)

**Witz 2 ; Le fils du marchand de bestiaux**

<p>Le papa, il est allé avec son fils <i>iber's feld</i> - on dit ça parce qu'on va chez le paysan pour acheter des vaches. Alors le papa, il a touché la vache, là, la poitrine, en dessous,</p>	<p>Le papa, il est allé avec son fils à travers la campagne - on dit ça parce qu'on va chez le paysan pour acheter des vaches. Alors le papa il a touché la vache, là, la</p>
---	---

<sup>111</sup> Pour permettre au lecteur de se repérer entre les langues, nous adoptons les dispositions suivantes :

**Witz n** : Titre (*Numéro et titre ne sont quasiment jamais énoncés par Monsieur Weil*) :

<p>Version yidich ou mixte d'une histoire. <i>Le yidich y figure en italique. S'il s'agit de l'alsacien, les caractères sont soulignés. Pour l'allemand, ce sont les caractères gras. (Des commentaires sur le récit sont en police courante du livre, mais en italiques, et entre parenthèses)</i></p>	<p>Traduction française de l'auteur. Elle peut être comparée à la « version française » de Monsieur Weil. Elle en diffère stylistiquement et par des détails de sens. Cette juxtaposition permet au lecteur de voir le jeu des variations au travail dans l'oral.</p>
---	---

<p>il a tiré la peau, derrière dans la, dans le creux de la queue. Vous voyez ! Et puis il y a, sur le côté, là, une place où il y a les, les ... la têtine, il y a une place où l'on peut voir si la vache est grasse ou non. Et puis le ... <i>das kind hot das ding dou zügelügt*</i>. <i>Un of-em haamweg, hot d'r papa gsagt : « Wasch kind, das müss m'r lüge an de beheime*</i>. <i>Ob di wert isch, dou, di haut, ebbis wert isch. Ob di beheime faas* isch oder mager isch, un ob si ach ebbis hot, un man kan dou ebbis mefiche* dabei. » Am schabes nochmittag, 's isch gewohnet gewaise, sin alle Jide ins kafehaus gange karte schpiele. Nu zür drei, zür viere, kafé getrunke. M'r hot nit meschulent*. ! Am schabes ! karte gschpielt. M'r hot nit mesumen* ! D'r kafé wü* m'r gtrunke hot, hot m'r am sontig morye meschulent. Ja ! (Accéléré et plus aigu) <i>Ouf emol kumt's kind z' schpringe : « Papa, koum schnell haam ! D'r facteur will di Mama kaafe. »</i></i></p>	<p>poitrine, en dessous, il a tiré la peau, derrière dans le, dans le creux de la queue. Vous voyez ! Et puis il y a, sur le côté, là, une place où il y a les, les ... la têtine, il y a une place où l'on peut voir si la vache est grasse ou non. Et puis le ... l'enfant a regardé. Sur le chemin de la maison, le papa a dit : «Tu sais, fils, il faut regarder ça sur la vache. Si elle est valable, là, la peau, quelque chose de valable. Si la bête est grasse ou maigre, si elle a aussi quelque chose, et si on peut en tirer quelque chose.» Le sabbat après-midi c'était l'habitude des juifs d'aller au café jouer aux cartes. A deux, à trois, on a bu le café. Mais on n'a pas payé. Pendant le sabbat ! On a joué aux cartes. Mais on n'a pas sorti d'argent. Le café qu'on a bu, on l'a payé le dimanche matin. Oui ! Et d'un coup d'un seul l'enfant arrive d'un bond :  « Papa, viens vite à la maison ! Le facteur veut acheter la maman. »</p>
--	--

JEAN - YVES CERF (riant) : *D'r facteur will di Mama kaafe.*

### **Witz 3 : Comment faire la tisane**

ALFRED WEIL :

*S isch e fraa,, wu schwer krank isch.*

Il y a une femme qui est très malade.

JEAN - YVES CERF : Est-ce que vous pouvez toujours expliquer avant ? Comme ça je comprends mieux. Et je peux mieux rire. Si je comprends qu'après, je ris pas (*il rit*).

ALFRED WEIL : Ah bon ! Enfin écoutez, le deuxième histoire, je n'y reviens pas cette fois.

JEAN - YVES CERF (*en même temps*) : Oui, la deuxième histoire c'est bon.

ALFRED WEIL :

Il y a une femme qui est malade, qui recommande à son mari de faire un peu de tisane. Elle lui dit : « Tu mettras la tisane dedans quand l'eau bout ». Bon. **Alors** le mari il exécute puis il va mettre l'eau sur le feu, et, il revient chez la femme et il lui dit : « Ecoute, Jacqueline, comment on voit quand l'eau bout ? »

(*Jean - Yves Cerf rit*)

ALFRED WEIL : Je vais vous le donner là :

<p><i>E kranki fraa sagt zü ihr'm man :</i> <i>« Horich*, bïsch sou güt un mach mol a bïssle heisser tee. Ich will dir awer sage : Mach das tee erscht ins wasser erai, wenn's wasser koucht. »</i></p> <p><i>Nou koumt der schnückel* erai zü sa fraa un sagt : « Horich Schaklin, wi seih t m'r ach wi 's wasser koucht ? »</i></p>	<p>Une femme malade dit à son mari : « Ecoute, sois gentil, fais moi un peut de thé bien chaud. Mais je vais te dire quelque chose : Tu mets seulement le thé dans l'eau quand l'eau bout. »</p> <p>Alors le pauvre type revient vers sa femme et dit : « Ecoute Jacqueline, comment voit-on que l'eau bout ? »</p>
---	---

JEAN - YVES CERF (*il rit d'abord*) : Alors ça ce sont des histoires, depuis que je vous ai parlé de ça, vous y avez, elles vous sont revenues, c'est ça. Vous vous êtes dit euh...

ALFRED WEIL : Ben, je les ai marquées hier soir. Vous voyez !

JEAN - YVES CERF : Hier soir ! Ah oui, d'accord.

ALFRED WEIL : Vous voyez, il n'y a que **la phrase**, qui indique, c'est pas la totalité hein. Ouai !

***Witz 4 : Il faut qu'une fenêtre soit ouverte ou fermée.***

Alors il y a une autre femme qui est grippée ( *lentement* ) et qui dit à son mari s'il ne voit pas...

Je vais pas trop vite ? ( *il s'interrompt parce qu'il voit Jean - Yves Cerf prendre des notes* )

JEAN - YVES CERF : Non, non, non, de toute façon ça enregistre, je prends juste quelques notes pour savoir que c'est la quatrième histoire.

Alfred Weil ( *reprenant* ) :

... qu'il ne voit pas qu'elle transpire, qu'il doit un peu ouvrir la fenêtre. Enfin il est retourné à la cuisine, il a lu son journal.

-Charles !

- *Was isch jetz ?*

- Viens, fermer la fenêtre ! Il fait du courant d'air.

- ( *grognements* ) Courant d'air !

*E minute druf*, il revient - elle rappelle : ( *ton geignard* )

- Ferme un petit peu ! J'étouffe, j'étouffe !

Ça a duré comme ça une fois, deux fois, trois fois, le mari, ( *lentement* ) il a pris la colère, il est rentré, il a ouvert la fenêtre, ( *plus vite* ) il a tapé contre le... les vitres que toutes les vitres sont tombées. Alors, il a dit : « Maintenant tu es tranquille, c'est fermé et quand même ouvert. »

( *Jean - Yves Cerf rit* ).

ALFRED WEIL :



Ja, alors...

<p><i>A fraa wou krank ìsch sagt zü ihr' man dass si schwitst im bett, er soll e bïssle's fenschter ufmache. Nou, 's ìsch net lang gange hot sì-n wìdergerüfe, er ìsch in der kuch gse<sup>112</sup> un hot di zeitun' gelese, er soll koume um's fenschter wederzümache. S'ìsch wohrscheins e dorichzug. S'macht ihr aber weih.</i></p> <p><i>Das ìsch gange a mal, zwai mol <sup>113</sup>, drai mol. Ìsch der man brauges* wore. Ìsch erai un hot das fenschter genomme un hot's züg'schlage, dass alli schai-be-n-erausgefloge sìn. Hot'r gsagt : « Sou jetz hosch rüh, jetz ìsch zü un doch uf ! »</i></p>	<p>Une femme qui est malade dit à son mari qu'elle transpire dans le lit, il doit ouvrir un peu la fenêtre. Bon, ça n'a pas duré longtemps qu'elle l' a rappelé (il était dans la cuisine et il lisait le journal) : il doit venir pour refermer la fenêtre. C'est probablement un courant d'air. Mais ça lui fait mal.</p> <p>Ça c'est passé une fois, deux fois, trois fois. L'homme s'est énervé. Il est rentré et il a pris la fenêtre, il l'a secouée si bien que tous les carreaux se sont envolés. Il a dit : « Eh bien tu es tranquille maintenant, c'est fermé et aussi ouvert ! »</p>
---	---

JEAN - YVES CERF : Je crois ...

ALFRED WEIL *insistant sur les mots décisifs : Jetz ìsch zü un doch uf !*

JEAN - YVES CERF : Je crois, j'allais dire qu'il y a beaucoup d'histoires, sur les ... les contradictions, quoi. Qu'on peut faire blanc et noir en même temps.

ALFRED WEIL : *Ja !*

JEAN - YVES CERF : Hé, alors moi j'en connais une seule. Et je ne me rappelle plus qui me l'avait racontée.

---

<sup>112</sup> Alfred Weil dit en général « gweise » et non pas « gse », qui est la forme usuelle **en alsacien** du participe passé de l'auxiliaire *se* (être). Des spécialistes relèveront d'autres traces récentes de l'attraction du *hochdeutsch* ou de l'alsacien sur le yidich alsacien, comme l'indique Zuckerman.(1969).

<sup>113</sup> Notons une variation phonétique *mal - mol*, qui. n'est pas forcément régulière.

ALFRED WEIL : Oui, oui.

JEAN - YVES CERF, *animé* : ... C'est une histoire qui me fait penser à la vôtre alors c'est moi qui la raconte.

C'est deux amis qui ont un différent et ils vont voir le *rebe* pour lui demander la solution. Alors ils demandent au *rebe* : « Est-ce que le noir, c'est une couleur ? »

ALFRED WEIL : Est-ce-que ?

JEAN - YVES CERF : Le **noir** c'est une couleur ?

ALFRED WEIL : Hein, hein !

JEAN - YVES CERF :

Alors c'est une question difficile. Le *rebe* prend son temps. Il leur dit « Revenez, je vais réfléchir » Ils reviennent, et il dit :

- Oui. C'est une couleur !

- Merci. Mais on a une autre question. Est-ce que le blanc, c'est une couleur ?

- Ah, ça c'est encore une question embarrassante. Faut pas se tromper. Revenez dans deux jours, je vous donnerai la réponse.

Deux jours après, ils reviennent et le *rebe* dit :

Oui, le blanc c'est aussi une couleur.

Alors, il y en a un qui tape sur le bras de l'autre et qui dit : « Tu vois bien ! La télé (*hésitant*) en couleur, (*corrigeant*) la télé en noir et blanc que je t'ai vendue, elle est en couleur ! »... (*répétant*) La télé en noir et blanc que je t'ai vendue, elle est bien en couleur ! (*il rit*)

ALFRED WEIL (*enchaînant*) :

***Witz 5 : Raison et raison et encore raison***

Ça s'apparente à une autre histoire que deux juifs ont un procès. Et puis, comme ils décident d'aller au tribunal, la femme de l'un dit à l'autre : « Ecoute, va chez le rabbin, lui il pourra *baskene\**, ça veut dire il pourra trouver une entente. Il est allé chez lui. Et puis la rabbine qui était dans la cuisine, elle a ouvert la porte pour écouter qu'est-ce qui se passe. Le rabbin, il a dit à ce juif : « Ecoutez, d'après votre explication que vous me donnez là, c'est tout à fait naturel, vous avez parfaitement, parfaitement raison. » Bon, il part et puis il est rentré à la maison, et puis il est heureux, il est heureux ; mais l'autre, aussi, il vient, chez le *rebe* et puis il lui raconte l'histoire. Le rabbin, il fait ... *basken\** et puis il lui dit : « Monsieur, si j'ai bien bien réfléchi » Il s'adosse là et puis il lui dit : (*ton sententieux et doux*) « Vous avez raison. Rentrez tranquillement à la maison ... On verra ça. »

Il est parti, et la femme, elle rentre dans la pièce et elle dit :

-Ecoute, tu es *meschuge\** !

-Qu'est-ce que ça veut dire, *meschuge* !

- Hier il est venu l'autre. Aujourd'hui il est venu celui-là. Et tu dis à l'autre, il a raison, à celui-là aussi ! »

Il a dit : « Et toi aussi, tu as raison. Regarde si la soupe ne brûle pas dehors. »

JEAN - YVES CERF rit.

ALFRED WEIL : *Ja*.

JEAN - YVES CERF : Vous me la redites en yidich ?

ALFRED WEIL : Si vous voulez. (*immédiatement*) *Ja*.

<p><i>Zwai yide hen e gsere* mïtenander. Un, der aan kumt züm rewe z'baskene*. Sagt der rewe, wü* er das ganze dings zug'hert hot. « Horìch ! Ìch will eich ebbìs sage : ìhr hen mane schume* recht. Gehn rüh'g haam, di sach word geklärt » Am</i></p>	<p>Deux juifs se disputent entre eux. Et l'un vient chez le rabbin pour qu'il prononce une décision. Quand il a tout écouté, le rabbin dit : « Ecoutez ! Je vais vous dire quelque chose : de par mon âme vous avez raison. Rentrez chez vous, la question est</p>
---	--

<p><i>andre dag koumt der ander. Verzahlt-er-ìm ach di drausche* un der rewe sagt zü-nem « Ihr hen ganz recht. Gehn rüh'g haam, di sach word geklärt » Aber di fraa, wou in der kuch gewaise-n-isch, hot dem dings züghert, koumt erai un sagt züm rewe :</i></p> <p style="padding-left: 40px;"><i>« Horich ! Bìsch dü meschuge* ? Geschtern koumt der, un hait koumt der ander. Dem sagsch dü er hot recht, dem sagsch ... »</i></p> <p style="padding-left: 40px;"><i>Hot er g'sagt : « Dü hosch ach recht. Geh raus in di kuch un lüg*, ob di sup nìt brennt ! »</i></p>	<p>résolue. » Le lendemain c'est l'autre qui vient. Il lui raconte aussi son prêche et le rabbin lui dit : « Vous avez raison. Rentrez tranquillement à la maison, la question est résolue. » Mais la femme qui se trouvait à la cuisine a entendu la chose, elle entre et elle dit au rabbin :</p> <p style="padding-left: 40px;">« Ecoute ! Tu es fou ? Hier celui-ci est venu, et aujourd'hui celui-là. Tu dis à l'un qu'il a raison, et à l'autre... »</p> <p style="padding-left: 40px;">Il a dit : « Tu as aussi raison. Va à la cuisine et regarde si la soupe ne brûle pas ! »</p>
--	--

(Jean - Yves Cerf rit). Ja !

**Witz 6 : Sombre politesse**

<p><i>Awer zwai yìde hen e g'sere*. Un d'r aan sagt dem ander charbes*, dass es nìt schein ìsch.</i></p>	<p>Mais deux juifs ont une dispute. Et l'un dit à l'autre des insultes, que ça n'est pas joli.</p>
--	--

JEAN - YVES CERF : *Charbes*, c'est quoi ?

ALFRED WEIL :

<p><i>Charbes, des, des insultes, s' ìsch nìt schein.</i></p> <p style="padding-left: 40px;"><i>Nou* d'r andre isch a bìssle... betopfe*. Hein ! Alors schreibt-er-m a</i></p>	<p><i>Charbes, des, des insultes, c'est pas joli.</i></p> <p>Bon, l'autre est un peu prudent.</p> <p>Hein ! Alors il lui écrit une lettre :</p>
--	---

<p><i>brief :</i></p> <p><b>Seligmann Löwenstein</b></p> <p><b>Schau mir en Tu... Tuches* herein</b></p> <p><b>Nimm ein Laternchen mit</b></p> <p><b>Drinnen wird's finster sein.</b></p>	<p>Seligmann Loewenstein</p> <p>Regarde-moi dans le der, derrière</p> <p>Prends une petite lanterne</p> <p>Là-dedans il fera sombre.</p>
---	--

ALFRED WEIL : Vous comprenez le bon allemand ?

JEAN - YVES CERF : Heu, oui. Mais là j'ai pas compris le poème, alors.

ALFRED WEIL *répétant et insistant pour se faire comprendre :*

**Seligmann Löwenstein**

**Schau mir in der Tuches\* herein**

JEAN - YVES CERF : Hmm hmm.

ALFRED WEIL : **Nimm ein Laternchen mit.** Prends une petite lampe, parce qu'il est sûrement noir là-dedans.

*(Jean - Yves Cerf rit, bien qu'il ne connaisse pas le mot « tuches » venu de l'hébreu ; il comprend que c'est un endroit spécial)*

Alors ça se rime, hein :

Seligmann Löwenstein

Schau mir in *Tuches* herein

Drinnen wird's

*(rectifiant )*

Nimm ein Laternchen mit .

Drinnen wird's finster sein.

Alors c'était une étiquette vis-à-vis de l'autre qui s'est mis en... parfaite pour lui dire que des saloperies <sup>114</sup>.

JEAN - YVES CERF : Il a dit des insultes mais d'une manière poétique (*il rit*).

ALFRED WEIL : *Ja !*

### ***Witz 7 : Misse Meschine***

Alors là ....

Je vous le dis en français :

Hitler avait des locataires à la ...(*il cherche un nom de rue sans doute*) une grande avenue. Et puis, il est venu chez lui un de ses associés et il a dit : « Adolphe, est-ce que tu sais que le Lowinski<sup>115</sup>, au premier étage, est un juif ? » « Oh ! un juif ! tu iras immédiatement chez lui, et que dans... deux heures, il doit liquider le ...l'appartement ! » L'autre il est retourné et il a dit : « **Hören Sie mal ! Der Führer hat gesagt, Sie sollen die Wohnung räumen. In zwei Stunden. Und, wenn sie nicht beugen, wird das ganze Zeug herausgeschmissen** » Le juif dit : « **Sagen Sie dem Herrn ... Hitler e schöne gruss und ich wünsche ihm eine misse meschine\*** »

JEAN - YVES CERF (*déformant l'expression*) : *Eine missemaschine ?*

ALFRED WEIL : *e misse meschine.*

JEAN - YVES CERF : C'est quoi, ça ?

ALFRED WEIL : qu'il doit crever. (*Jean - Yves Cerf rit*)

... Le bonhomme, il revient là à la maison.

---

<sup>114</sup> Deux remarques sur cette réplique : « une étiquette », c'est certainement une adaptation de l'alsacien « *e Zettale* », un petit papier (en général) et une étiquette en particulier. Je me demande si Alfred Weil n'aurait pas dit en alsacien « *Arwet\** » et non « parfaite ».

<sup>115</sup> Dans ce nom de personne, le *w* a été prononcé à deux reprises à l'anglaise. Influence américaine sans doute, soit familiale, soit par un lien inconscient avec une certaine Monica Lewinski, très citée dans les media quelques années auparavant.

Je vous le dis après en yidich ?

JEAN - YVES CERF : si vous voulez !

ALFRED WEIL (*bredouillant*) : Non, c'est pour, pour vous demander.

Et ? il revient donc chez Hitler et puis il dit « Ecoute Adolf, il y a quelque chose qui ne va pas » « Qu'est-ce qui va pas ? » « Figure-toi, que le bonhomme il a dit qu'il va s'exécuter tout de suite, mais il te souhaite une *misse meschine* » « **Was ist das ? Va me chercher le grand rabbin de Berlin !** »

Bon, le grand rabbin qui arrive :

« **Herr Rabiner, sagen Sie mir, was ist eine *misse meschine* ?** » « Ooooh, il a dit, **Herr Hitler, das heisst, wohl ergehen, Wohl haben ; Glück, Gesundheit, Reichtum, was sie wollen !** »

(*JEAN - YVES Cerf rit*)

Il congédie le ... le rabbin et il dit à son associé : « Retourne ! et dis lui que j'ai changé de décision. Et je lui souhaite **aussi** une *misse meschine* »

(*riant*) Ah, vous ne connaissez pas l'expression *misse meschine* ! Et *sama mowes gen* ? Non plus ?

JEAN - YVES CERF *riant encore* : Non !

ALFRED WEIL : *Sama mowes* ça veut dire donner du poison <sup>116</sup>. *Ja* ! Et *nifstre\** ça veut dire crever. *Ja ! Also* :

D'r Hitler hot e, e, e mietshaus in Berlin un dou wohnt im erschte shtock von-aam von deme bayes* e Lowinski. Koumt aaner vun saine gedraji un sagt : « Adolf wasch dü dass in dem bayes doudrine im erschte shtock a yid wohnt der heisst Lowinski ? » « Was isch das ? Dü	Hitler a un immeuble locatif à Berlin et là au premier étage de cette maison vit un certain Lowinski. Un de ses fidèles vient et dit : « Adolf, tu sais que dans cette maison il y a un juif qui vit au premier étage ; il s'appelle Lowinski ? » « Quoi ? Tu y vas tout de suite et tu dis qu'il doit avoir vidé les lieux dans deux heures. Sinon j'envoie la gestapo et, la
---	--

<sup>116</sup> Dans son explication, Monsieur Weil a supprimé le verbe yidich *gen*, donner. Il ne répète que l'expression venue de l'hébreu.

<p>geisch sofort ana un sagsch dem er soll di wohnun' in zwai schtund geraumt hen. Oder ich schick ... di <i>Gesch</i>tapo, un di wohnun' raumen <i>dütsch</i> » Nou get ana, un sagt dem yid er müss di wohnun' raume. Sagt d'r yid : « Also ich mach was d'r Herr Hitler gesagt hot<sup>117</sup>. Sìn so güt un sage-n-ìm ich wünsch-ìm e <i>misse meschine</i>. Der yung koumt züm Hitler züruck ; sagt züm Hitler « Horch e mol, dou isch ebbis sou net ganz richtig gey' » « Worum ? » « Nou, schtell dir vor ! Ich hab dem yid g'sagt er müss di wohnun' raume in zwai schtund. Sagt'r zü mir ich soll Hitler e schein grüss sage un wensche-n-ìm e <i>misse meschine</i>. Dou isch d'r Hitler gange un hot d'r gross rabiner koume lousse un frougt d'r gross rabiner : « Was hasst das e <i>misse meschine</i> ? » Sagt d'r: « Nou, hot er gsagt, <b>wohl ergehen, Wohlstand, G'sundheit, Reichtum</b>, was der wit, <b>alles Güte</b>, un alles schein ! » Hmm ! D'r Hitler hot sich anders <i>bsunne</i> un sagt zü dem chawer* : « <i>Gei z'ruk ! Un sagsch-ìm er kan jetzt wider blaiwe, un ich wünsch-ìm ach e <i>misse meschine</i> !</i> »</p>	<p>deux heures. Sinon j'envoie la gestapo et, la gestapo, elle videra l'appartement ». Alors il y va et il dit au juif de vider les lieux. Le juif dit: « Je ferai donc ce que monsieur Hitler a dit. Ayez la bonté de lui dire que je lui souhaite une <i>misse meschine</i> » Le jeune homme revient chez Hitler ; il dit à Hitler. « Ecoute, il y a un truc qui n'est pas très clair » « Pourquoi ? » « Mais, tu t'imagines. J'ai dit au juif de vider l'appartement en deux heures. Il me dit de bien saluer Hitler et de lui souhaiter une <i>misse meschine</i>. Alors Hitler est parti et il a fait chercher le grand rabbin de Berlin et il lui demande : « C'est quoi une <i>misse meschine</i> ? » Il dit « Bien, il a dit, aller bien, du bien-être, la santé, la richesse, tout ce que vous voulez, plein de bonnes et belles choses ! » Hum ! Hitler a changé d'idée et il dit à son type : « Retourne ! Et dis lui qu'il peut rester maintenant, et que je lui souhaite aussi une <i>misse meschine</i>.</p>
--	--

JEAN - YVES CERF : Mais alors cette histoire, elle est finalement pas très vieille ?

ALFRED WEIL (*pensant le contraire*) : Ohohoh !

<sup>117</sup> La vocalisation utilisée par A. Weil pour cette forme de l'auxiliaire est *hot*. Ici c'est un « o suédois », plus proche du « a » comme en alsacien. On remarquera dans le même witz que *züruck* est repris quelques instants plus tard avec une franche élision de la première voyelle.



JEAN - YVES CERF : Forcément, elle date ... elle est moins vieille que vous...

ALFRED WEIL : Il y en a une autre qui vient, où euh... un juif vient au commissariat de police...

JEAN - YVES CERF : Mais juste, (*bredouillant un peu*) une question là-dessus. C'est des histoires qui, à votre avis, ont été inventé, déjà pendant la ... pendant le temps de Hitler ou après ? Alors cette histoire, elle existait déjà du temps de Hitler ?

ALFRED WEIL : Il y en a, il y en a des histoires terribles de Hitler.

JEAN - YVES CERF : Mais elles circulaient déjà euh ?

ALFRED WEIL (*amusé*) : Vouï, vouï, vou...

JEAN - YVES CERF : Elles circulaient déjà ?

ALFRED WEIL : C'était dans la misère.

JEAN - YVES CERF : Oui bien sûr, c'était une façon de ...

ALFRED WEIL : C'était un petit dessert exceptionnel. Qu'on avait faim, le ventre comme ça (*geste à l'appui*). Et puis ça donnait un tout petit peu de courage ... pour dire, demain matin, j'ai... rien à bouffer... quelque chose comme ça.

JEAN - YVES CERF : Elle me fait penser à une, qui est plus vieille, qui est une histoire de deux .... probablement que j'ai lue dans le bouquin de Klein-Zolty, de deux *b'heimeshändler\** - si je dis bien - je sais pas comment on dit des ... et qui sont fâchés, qui se sont disputés parce qu'ils étaient rivaux, ils ont la même clientèle. Et ils décident de se réconcilier, et, après Rosh hashanah\*. Alors l'un arrive à l'autre et dit (*véhément*) :

« Ecoute, maintenant on est amis. Alors, je te souhaite tout ce que tu me souhaites » ...<sup>118</sup>

(Monsieur Weil rit)

C'est un peu ...C'est un peu ...

ALFRED WEIL : ... la même. Oui, qui ressemble. Enfin, on peut les confectionner, si on veut.

### ***Witz 8 : Heil Hitler ?***

ALFRED WEIL :

Il y a un commissariat de police qui s'occupe aussi de maisons de rendements et là il y a un juif qui vient et qui dit « **Guten Tag** ». L'officier de police le prend :

- Quoi ! (*énergique*) Qu'est-ce que vous avez dit ? On dit **Heil Hitler** !

Et là, il y avait des fosses septiques. Et le bonhomme il dit à ce bonhomme qui est gérant de ces maisons qu'il faut faire le nécessaire pour vider cette fosse parce que ça commence à s'élever et puis il lui dit :

- Je prends note de ça et on verra. Rentrez ! Partez ! foutez le camp ! hein...

Mais quatre semaines après, le bonhomme il revient, au commissariat de police (*geste semblable au salut hitlérien, rire de l'auditeur*).

- Ah ah ! voilà, vous avez appris à saluer, hein ! Ça fait du bien de voir ça .

- Vous croyez ? La merde est haute comme ça ! »

JEAN - YVES CERF (*rit, puis ...*) D'accord. Cette histoire n'est pas particulièrement juive. Je crois que celle là, elle existe, je l'ai entendue en français. Elle est pas particulièrement (*hésitant*), elle est pas forcément juive celle-là. N'importe quelle victime de ... Donc je crois l'avoir entendue de ... à l'intérieur aussi. Avant d'être en Alsace.

ALFRED WEIL : Aah !

---

<sup>118</sup> Remarquons avec ce récit que les hésitations, virages, ruptures apparentes dans le fil de la parole ne sont pas réservés à Monsieur Weil. On voit aussi la place irréductible du « second rôle » dans le dialogue. J'ai hésité à raconter ce *witz* mais j'ai réussi plus vite que prévu, puisque Monsieur Weil m'a interrompu par son rire alors que j'aurais dû conclure par la dernière réplique de l'autre *b'heimeshändler* : « Déjà, tu recommences ! »

JEAN - YVES CERF, *continuant* : Il me semble. Je n'en suis pas sûr. Dites la quand même en yidich, (*petit rire*) s'il-vous-plait.

ALFRED WEIL : Bon. *E yid* va au commissariat de police qui s'occupe de maisons de rendements pour l'entretien et... (*voyant l'air surpris de son interlocuteur, qui commence à rire, il se reprend*)

<p><i>A yid geyt uf di... Polizei un di Polizei hot di untern... (hésitation ) zu unternehma vun deni haiser, wou (hésitation ) ine zu entwiklun schteyt. Un dou isch a... groove... - ich wass nit wi das hasst ; das isch ... (affirmatif)der abgang ... vom di... matières, wou zïmlich hoch schteyt. Un koumt d'r yid dou erai un sagt « Bonjour monsieur ! » Der blickt naa an, schtreckt der aarm in di heeh un sagt « Heil Hitler ! ». Ja .</i></p> <p><i>Nou, s'geyt vier wuche. Koumt der yid wider züruck un schtreckt d'r arm eraus. Sagt der Politschist <sup>119</sup> zü ìm (rigolard)</i></p> <p><i>-Ha ha ! jetz hen mir's gelernt, he !</i></p> <p><i>Hat der ander gsagt :</i></p> <p><i>- Naa, so hoch schteyt der seifel*. <sup>120</sup></i></p>	<p>Un juif va à la ... police et la police a l'entrep...à entreprendre avec ces maisons, dont le développement lui incombe. Et là il y a une... fosse - je ne sais pas comment ça s'appelle ; c'est... l'évacuation ... des ... matières, qui s'élève bien haut. Et le juif entre là- dedans et dit « Bonjour monsieur ». Lui il le regarde, il lève le bras vers le haut et il dit « <b>Heil Hitler !</b> » Ja.</p> <p>Et puis quatre semaines passent. Le juif revient et élève le bras. Le policier lui dit :</p> <p>-Ha ha ! on a appris ça maintenant, hé !</p> <p>L'autre a dit :</p> <p>- Non, la merde est haute comme ça.</p>
---	--

JEAN - YVES CERF (*comme pour lui*) : Elle est drôle !

<sup>119</sup> *Politschist* est une métathèse de *Polizischt* (**Polizist**, d.. policier).

<sup>120</sup> Ce récit semble d'abord bien hésitant en yidich mais il se conclut sur un (gros) mot venu de l'hébreu. Il se peut que monsieur Weil ait entendu et raconté cette histoire en alsacien. Mais rien ne prouve qu'il n'en va pas de même pour d'autres histoires.

ALFRED WEIL :

<p><i>S'isch nit fertig. Jetzt kummt ebbis. Ich sage eich ebbis, dass si hen noch nii gheert. Yidich oder tsarfes* ? (silence)</i></p> <p><i>Soll ich' s gleich ouf yidich sage oder ouf tsar fes*?</i></p>	<p>C'est pas fini. Maintenant quelque chose. Je vous dis quelque chose que vous n'avez encore jamais entendu.</p> <p>Yidich ou français ? (silence)</p> <p>Je dois vous le dire tout de suite en yidich ou en français ?</p>
---	--

JEAN - YVES CERF (voix faible) : *S isch egal. C'est pareil (riant). Auf yidich.*

**Witz 9 : La maison de joie**

(titre proposé par Monsieur Weil le 30 mars)

ALFRED WEIL :

*Am fraitig z' owe, schein di lait vor de schül, bevor erst man in der minyan\* eraigeit.* Le vendredi soir il y a des gens qui sont devant la synagogue avant de rentrer dans l'office. Puis il y a un type qui passe, avec le *talis\** sous le bras.

- *Wou geisch ana ?*

- Au bordel.

- *Luke (mot douteux parce que Jean - Yves Cerf rit !)* Hmm ! *Un mit-em dallis ?*

- *Nou, wenn' mir g'fallt, blaub ich iber schabes...* Si ça me plait je resterai par-dessus, (*se corrigeant*) jusqu'à schabes.

JEAN - YVES CERF (*en riant*) : D'accord ; il y a pas besoin de traduction.<sup>121</sup>

ALFRED WEIL (*ne tenant pas compte de la réplique précédente*) :

<p><i>A yid geit am fraitig z' owe vor der schül vorbai, wou di lait schu dran schteyn. Sagt aaner zü-nim : - Wou geisch ana ?</i></p>	<p>Un juif passe le vendredi soir devant la synagogue, où il y a déjà des gens devant. L'un d'eux lui demande :</p> <p>- Où vas-tu ?</p>
--	--

<sup>121</sup> Parce que Monsieur Weil a déjà traduit à la suite presque toutes les phrases du yidich au français. Noter qu'il dit « *in der minyan* » ; le quorum de dix hommes désigne par métonymie l'office.

<p>- In's nafke* bayes.</p> <p>-Un dai dallis ? »</p> <p>Hot er gsagt :</p> <p>- Nou, wenn's m'r gfallt, blaib ich ìber schabes !</p>	<p>- Au bordel.</p> <p>- Et ton châte de prière ? »</p> <p>Il a dit :</p> <p>- Eh bien, si ça me plait, j'y reste jusqu'à la fin du sabbat.</p>
---	---

### **Witz 10 : Deux Schtromer\* et un Fox-terrier**

Dans un coupé de chemin de fer, longtemps avant la guerre, où il y avait la troisième classe, il y a un paysan, qui a mis dans le hamac<sup>122</sup>, un petit panier comme ça. Et en dessous sont assis deux ... j' sais pas, on dit vagabond ? ce sont des gens qui cherchent du travail, qui voyagent d'un village à l'autre pour prendre du travail. L'un est assis là, l'autre il est assis là, et tout d'un coup.. des gouttelettes qui tombent.

(grommellement interrogatif incompréhensible qui peut vouloir dire : )

- Qu'est-ce que c'est qu'ça ?

- (sonore)Tokay<sup>123</sup>. L'autre dit :

- Crémant .

. Le paysan qui lit son journal, qui entend ça, descend le journal, et :

- Fox-terrier.

JEAN - YVES CERF *riant* : Ah ça, j'connais pas non plus .

ALFRED WEIL : *Ja*.

<p><i>Zwai schtromer* sitze im e dritte klasse wagon. Un gejenìwer von ine sitzt e man, wou e kerble owe in der hamac ereingemacht hot. Un, ouf a mol tropft es</i></p>	<p>Deux vagabonds sont installés dans un wagon de troisième classe. Et en face d'eux est assis un homme qui a placé un petit panier en haut dans le (hamac) filet.</p>
---	--

<sup>122</sup> Prononcé avec un h aspiré.

<sup>123</sup> Prononciation : accentuation sur la première syllabe et légère diphtongaison, [ t økei ]. Il s'agit d'un cépage de vin blanc d'Alsace, rebaptisé depuis peu « Pinot gris », pour éviter la confusion avec les Tokay de Hongrie. Le Crémant de la réplique suivante est un vin mousseux d'Alsace.

<p><i>erunter. Der aan leckt mit dem zaigefinger vun dere liquide<sup>124</sup> :</i></p> <p>- Hé ! Versüche !</p> <p><i>Stupft der ander. Sagt er :</i></p> <p>- Tokay !</p> <p><i>Sagt der ander :</i></p> <p><i>Naa. Crémant!</i></p> <p><i>Un der ... der goy, wü* dou hinte sitzt macht di zeitun 'erunter un sagt :</i></p> <p>- Fox-Terrier.</p>	<p>Et tout à coup ça goutte en bas. L'un d'eux lèche ce liquide avec l'index :</p> <p>- Hé ! Essaie !</p> <p>L'autre taquine. Il dit :</p> <p>- Tokay !</p> <p>L'autre dit :</p> <p>- Non. Crémant !</p> <p>Et le, le type (le goy) qui est assis là- derrière baisse son journal et dit :</p> <p>- Fox-terrier.</p>
---	--

JEAN - YVES CERF : Ça c'est une histoire où les gens rient de leur propre misère. Ils se contentent de peu (*il rit*). Et comment vous les appelez, les « **strömer** » ?

ALFRED WEIL *corrigeant* : Schtromer.

JEAN - YVES CERF : Schtromer.

ALFRED WEIL : *Ja !*

JEAN - YVES CERF : Ça veut dire des vagabonds, quoi.

ALFRED WEIL :

### ***Witz 11 : Le curé et le rabbin en voyage***

*(tout le récit sur un ton lyrique)*

Un curé et un rabbin voyagent ensemble dans le train. La conversation est magnifique. On parle de religion, on parle de politique, on parle un peu de tout et tout d'un coup, là, après une heure de voyage, le curé se lève, il prend un petit sachet qui se trouve dans le hamac en haut, il sort le petit ... sachet, heu le petit sac : il y a deux sandwichs dedans. Il dit :

---

<sup>124</sup> *Liquidé* : curieux mot, étrange et familier à une oreille française. Il est venu sans aucune hésitation.

- Monsieur le rabbin, est-ce que je peux vous offrir quelque chose à manger ?

Il a dit :

- Qu'est-ce que vous voulez m'offrir ?

- Un sandwich...

- Et il y a quoi dedans ?

- Du jambon.

- Monsieur le curé !

- Mais nous n'avons pas le droit de manger du jambon.

- Oh, comme c'est dommage, monsieur le rabbin. C'est tellement bon.

Enfin finalement, ils arrivent vers le, le but du voyage, où le curé, il prend ses adieux et puis rabbin lui dit :

- Même que je connais pas votre situation, mais s'il vous plait, ayez la bonté de saluer de ma part votre dame. *(Jean - Yves Cerf rit en se retenant)*

- Monsieur le rabbin, mais nous n'avons pas le droit de nous marier !

- *(ralentissant)* Oh, que c'est dommage, c'est tellement bon.

*(Jean - Yves Cerf rit) Ja ! (Commentaire de Jean - Yves Cerf aussitôt coupé)*

<p><i>E pfarrer un e rewe fare mitenander im-aiseban. Nou 's geit e schee*. Später schteit der pfarrer uf, der galech* uf, un holt owe e kerwele 'runter un nimmt zwai täschlich<sup>125</sup> eraus un frougt der rabiner ob er ìm derf ebbis offeryire.</i></p> <p><i>-Was welle-n-ir mir offeryire ?</i></p> <p><i>-Sanduitch ?</i></p> <p><i>-Was isch in dem sanduitch ?</i></p> <p><i>-Schampon.</i></p> <p><i>- Liewi zait, Herr pfarrer ! Das isch schtrengschtens verbotte. Mir derfe doch</i></p>	<p>Un curé et un rabbin voyagent ensemble en train. Bon, une heure passe. Ensuite le curé se lève, le <i>galech</i> se lève [comme on dit en bon yidich], il descend d'en haut un petit panier et il en sort deux petits sachets ; et puis il demande au rabbin s'il peut lui offrir quelque chose :</p> <p>- Que voulez-vous m'offrir ?</p> <p>- Sandwich ?</p> <p>- Qu'y a-t-il dans le sandwich ?</p> <p>- Du jambon.</p> <p>- Malheureux ! Monsieur le curé !</p>
---	---

<sup>125</sup> En yidich, les diminutifs en *-le* prennent la marque du pluriel *-lich..*

<p><i>gar net das esse.</i></p> <p><i>-O wi schad, hot er gsagt, 's isch asou güt!</i></p> <p><i>Nou di rais geht züm end zü, un der herr pfarrer hot sani sache zamme genomme. Un grade wi-n-er erausgeit, sagt er, d'r ... yid, der re... rebe zu dem pfarrer : - Horische, als unbekannt, sin sou güt, un beschelle vieli griiße an airi madame!</i></p> <p><i>- (murmuré) Madame ? (un peu plus fort) Herr rabiner ! (plus fort) Mer derfe doch ka chasene* mache.</i></p> <p><i>-Worum net ?</i></p> <p><i>-Das isch verbote.</i></p> <p><i>Hot er gsagt :</i></p> <p><i>-S isch awer schade. 'S isch asou güt.</i></p>	<p>C'est sévèrement défendu ! Nous n'avons pas le droit d'en manger .</p> <p>- Oh comme c'est dommage, c'est tellement bon !</p> <p>Bon le voyage continue et le curé a rassemblé ses affaires. Et juste quand il sort le ... juif, le re, le rebe, dit au curé :</p> <p>- Ecoutez, en tant qu'inconnu, soyez aimable, et transmettez mes salutations à votre Madame !</p> <p>- Madame ? Monsieur le rabbin. Nous n'avons pas le droit de nous marier.</p> <p>- Pourquoi pas ?</p> <p>- C'est interdit.</p> <p>Il a dit :</p> <p>- C'est pourtant dommage. C'est tellement bon.</p>
--	---

(rires)

### **Witz 12 : Qui payera l'enterrement ?**

<p><i>In Diebolsham. Kenne ir Diebolsham <sup>126</sup>? In Diebolsham isch Schlemilele <sup>127</sup> gewaise. Wisse-n-ir was e schlemilele isch ?</i></p> <p><i>(Jean - Yves Cerf fait : Hum hum !)</i></p> <p><i>Ja ! In Diebolsham isch Schlemilele</i></p>	<p>A Diebolsheim. Vous connaissez Diebolsheim ? A Diebolsheim il y avait Schlemilele. Vous savez ce que c'est un schlemilele ?</p> <p>Bien. A Diebolsheim, Schlemilele a</p>
---	--

<sup>126</sup> Diebolsheim, village proche de Benfeld (Bas-Rhin).

<sup>127</sup> Sobriquet diminutif de *schlemil\**.



<i>ìwerall 'rumgelaufe un hot alles... Was passirt ìsch in Diebolsham hot das jengle gewisst.</i>	couru partout et il a tout ... Ce qui se passait à Diebolsheim, le garçon l'a su.
---	---

ALFRED WEIL : Vous voulez que je le continue en yidich ? ou en français ?

JEAN - YVES CERF : Le problème, en yidich, je suis pas sûr de rire, c'est ça.

ALFRED WEIL : Ah ! (*Jean - Yves Cerf rit*)

Le matin des *slichut\**, quand l'office est terminé, eh bien on sort, et puis tout d'un coup quelqu'un voit Schlemihlele, mains dans les poches, avec *schmechle\** :

- <i>Was ìsch schou wìder laus ?</i>	- Qu'est ce qui se passe à nouveau ?
--------------------------------------	--------------------------------------

Qu'est-ce que tu as de nouveau, à épiter<sup>128</sup> là ?

- Hein hein hein (*il ricane d'un air abruti*) Hein hein hein !

- Qu'est-ce que c'est « Hein hein hein » ? (*il imite le ricanement, un ton au dessous*). J'étais là à la porte du curé. Et j'ai entendu quelque chose.

- Qu'est ce que tu as entendu ?

- Il y a un paysan qui est venu chez le curé. Et puis il a dit que sa mère est morte.

Et puis le curé, il a dit :

- Ecoutez, jeune homme il faut faire un enterrement. Vous voulez un enterrement de première, deuxième, ou troisième classe ?

Il a dit :

- Monsieur le curé, mais que pensez-vous ? Vous voyez qui je suis. J'ai pas des sous.

- Comment, vous n'avez pas des sous ? Vous n'avez pas de frère ?

-Hein hein hein.

-Vous n'avez pas une sœur ?

<sup>128</sup> *épiter* : il y a eu confusion ; il faut comprendre *épier*.

-Si mais cette salope est dans le couvent.

Le curé, il a poussé un cri, il s'est tapé les mains sur la tête. Il a dit :

- (*fort*) Malheureux qu'est-ce que vous avez dit là ? Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

Alors le paysan lui dit :

- Mais qu'est-ce qu'il faut dire ?

-Et ben je vais vous le dire ce qu'il faut dire : que votre sœur est mariée avec le Bon Dieu.

Il a dit :

- L'affaire est classée. Vous enterrez ma mère en première classe. Et vous l'enverrez la facture à mon beau-père, (*se reprenant*) beau-frère.

(Jean - Yves Cerfrit )

Alors Schlemilele qui se promène dans Diebolsheim.

<p><i>Ich wàss alli chadüschem*, wü* dort vorkumme. Di lait kumme von di s'liches* aus der schül eraus. Dou sagt aaner :</i></p> <p><i>- Schlemilele, was hosch wìder nou ?</i></p> <p><i>Das Schlemilele schmechelt, schmechelt.</i></p> <p><i>- Was isch wìder ? »</i></p> <p><i>Hot er gsagt :</i></p> <p><i>- Horiche ! Ich bin am bayes vom galech gschtande un hot ghert as aaner aus-eme dorf kumme-n- isch un hot gsagt sai emme* isch geniftert. Hot der galech zü-n-ìm gsagt :</i></p> <p><i>- Dou müss m' e nebaye* mache. Welle-n-ir e nebaye vun erschter, zwaiter oder dritter klass ?</i></p> <p><i>Hot der goy gsagt :</i></p>	<p>Je connais toutes les nouvelles qui se produisent là-bas. Les gens sortent de faire les pénitences à la synagogue.</p> <p>Alors quelqu'un dit :</p> <p>- Schlemilele, qu'est-ce que tu as donc de nouveau ?</p> <p>Schlemilele, il ricane, il ricane.</p> <p>- Qu'est-ce qu'il y a encore ?</p> <p>Il a dit :</p> <p>- Ecoutez ! J'étais à côté de la maison du curé et j'ai entendu que quelqu'un est venu d'un village et a dit que sa mère est morte. le curé lui a dit :</p> <p>- Il faut faire un enterrement. Vous voulez un enterrement de première, deuxième ou troisième classe ?</p> <p>Le paysan (le non-juif) a dit :</p>
--	--

<p>- Hor'che, mü-mir dou ke vorschläg mache ! Ich bin en armer mensch. Ich hab ka mesumen*.</p> <p>Sagt er zü-n-im :</p> <p>- Horiche, han-ir viellaicht e brüder ? »</p> <p>- Naa.</p> <p>- E schweschter ?</p> <p>Hot er gsagt :</p> <p>- Jau*, das lumpemensch isch im klouschter.</p> <p>- Wi kenne-n-ir asou ebbis sage ?</p> <p>Der pfarrer isch gewaise ausser sich.</p> <p>Sagt er :</p> <p>- Was müss mir sage bai dem fall ?</p> <p>Sagt er :</p> <p>- Dass si chos'ne* g'het hot mit unserem liiwer Haryet*.</p> <p>Hot er gsagt :</p> <p>- Nou der fall isch geregelt. Das grab mache mir in erschter klass un schicke dem schwoger der cheschben*.</p>	<p>- Ecoutez, nous ne devons pas faire de proposition ! Je suis un pauvre homme. Je n'ai pas d'argent.</p> <p>Il lui dit :</p> <p>- Ecoutez, vous avez peut-être un frère ?</p> <p>- Non.</p> <p>- Une sœur ?</p> <p>Il a dit :</p> <p>- Oui, cette saleté est au couvent.</p> <p>- Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?</p> <p>Le prêtre était hors de lui.</p> <p>Il dit :</p> <p>- Qu'est-ce qu'on doit dire dans ce cas ?</p> <p>Il dit :</p> <p>- Qu'elle a fait un mariage avec le Bon Dieu.</p> <p>Il a dit :</p> <p>- Bien, le cas est réglé. La tombe, on la fait en première classe et on envoie la facture au beau-frère.</p>
---	---

JEAN - YVES CERF : C'est drôle, ça.

ALFRED WEIL : Ja !

JEAN - YVES CERF : Ces pauvres curés !

ALFRED WEIL :

**Witz 13 : Nathan et Isaïe**

<p><i>Der Nathan un der Jische hen sich aagetrote. Sagt der Nathan zum Jische « Hor'ch ! Wou gesch ana ? »</i></p> <p><i>Hot er gsagt :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <i>Ich waass oser* net.</i></li> <li>- <i>Koumm mit mir. Ich lad dich hait zu mittagesse.</i></li> </ul> <p><i>Nu, isch haam kumme.</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <i>Karlin !</i></li> <li>- <i>Jau !</i></li> <li>- <i>Ich hab ebber mitgebracht züm esse ! Hem mir genüeg ?</i></li> <li>- <i>Ja, ja, ja, ja.</i></li> </ul> <p><i>Nu, schtellt di suppe uf de tisch un der Nathan nimmt der leffel, un will di erbse supp esse..., un verbrennt sich 's maul ; nimmt der teller un werft-em zum fenschter eraus. Jo, der Jische seit das dings, nimmt sai teller indem koummt di fraa erain :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <i>Sagt ir, was mache-n-ihr ?</i></li> </ul> <p><i>Hot er g'sagt :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <i>Der Nathan hot di supp züm fenschter erausg'worfe. Ich hab gemaant mir esse uf'm gras drussa. »</i></li> </ul>	<p>Nathan et Isaïe se sont rencontrés.</p> <p>Nathan dit à Isaïe « Ecoute ! Où vas-tu ?</p> <p>L'autre a dit:</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Je n'en sais rien.</li> <li>- Viens avec moi ! Je t'invite à déjeuner.</li> </ul> <p>Bon, il est arrivé chez lui :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Caroline !</li> <li>- Oui .</li> <li>- J'ai amené quelqu'un à déjeuner. On a assez ?</li> <li>- Oui, oui, oui .</li> </ul> <p>Alors elle dépose la soupe sur la table et Nathan prend la cuiller, il veut manger la soupe de pois et il se brûle la bouche ; il prend l'assiette et il la jette dehors par la fenêtre. Bon, Isaïe voit l'affaire, il prend son assiette au moment où la femme rentre.</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Dites moi donc, que faites vous ?</li> </ul> <p>Il a dit :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Nathan a jeté la soupe par la fenêtre. J'ai pensé, on mange dehors sur l'herbe.</li> </ul>
---	--

JEAN - YVES CERF : C'est toujours la fin que j'comprends pas. J'ai tout compris sauf la chute, c'est bête ! Alors ...

ALFRED WEIL : J'ai vu Nathan qui jette son assiette dehors. Moi je voulais faire la même chose parce que je croyais qu'on va manger sur l'herbe.

JEAN - YVES CERF (*rire*) : J'ai bien compris l'herbe, mais c'est tellement idiot que...

ALFRED WEIL : *Ja* ! Alors là je vais vous raconter une de Marius et Olive ; ça c'est quelque chose de tout à fait spécial :

***Witz 14 : Le troupeau de moutons***

Je vous le dis en français, ils vont de Marseille à Lyon assis en face l'un de l'autre à la fenêtre, et puis le Marius il a sa, son journal et le Olive, il a son journal. Et tout d'un coup, Olive (*bruit de papier froissé*) :

-Tu vois ça ; ça fait du vent !

-(M)<sup>129</sup> Olive ?

-(Olive, *voix plus grave*) Qu'est-ce qu'il y a ?

-(M) T'es pas bien ?

- (O) Pourquoi ?

-(M) Mais tu as fait trembler mon journal.

- (O) Hein hein hein. T'as pas vu ?

-(M) Quoi ?

- (O) Le troupeau de moutons ?

- (M) Le troupeau de moutons, où tu as vu ?

-(O) Mais je les ai comptés ! Et c'est pour ça que je fais comme ça ; il y en a 888.

-(M) Comment on peut compter ça ?

Il (O) a dit :

- C'est facile. J'ai d'abord compté les pattes et j'ai divisé par quatre.

(*Jean - Yves Cerf rit*)

Ça, c'est Marius et Olive. *Ja* !

---

<sup>129</sup> Le jeu vocal d'Alfred Weil n'étant pas transcritible, j'ai ajouté l'initiale (M ou O) du personnage qui s'exprime.

**Witz 15 : Abréviations sténos**

<p><i>In Markolse sin zwai im zug, Elsässer. D'dier get uf. Kummt e Aschkenas* erei.</i></p>	<p>A Markolsheim, il y a deux dans le train, des Alsaciens. La porte s'ouvre. Un Allemand entre.</p>
--	--

JEAN - YVES CERF (*timide*) : C'est qui ?

ALFRED WEIL : *E Aschke...*

JEAN - YVES CERF *comprenant soudain* : *E Aschkenas, c'est un Allemand !*

ALFRED WEIL *opine et poursuit* :

<p>- <b>GT !</b> (<i>Les personnages alsaciens murmurent</i>) - <b>GT ! (pédant) Verstehen Sie das nicht ?</b> <b>Das ist stenographische Abkürzung. Das heißt Guten Tag !</b> Et l'un des deux, qui ne pouvait pas supporter les boches, il a dit : - Heinheinhein ! L'autre dit : « Tu sais, les Allemands, <b>Köpfchen !</b> » Bon, enfin, le train, il vient à destination où ces deux descendent. Et tout d'un coup l'un des deux, il saute sur le marche-pied, tape à la vitre : « Toi là-derrière : <b>BX !</b> » L'autre il vient, il dit : Qu'est-ce que ça veut dire ? - <b>Stenographische Abkürzung : <u>Bliwe Xund</u> !</b></p>	<p>- <b>BJ !</b> (<i>Les personnages alsaciens murmurent</i>) - <b>BJ ! Vous ne comprenez donc pas ?</b> C'est une abréviation sténographique. Cela signifie «Bonjour» ! Et l'un des deux, qui ne pouvait pas supporter les boches, il a dit : - Heinheinhein ! L'autre dit : « Tu sais, les Allemands, de vrais cerveaux ! » Bon, enfin, le train, il vient à destination où ces deux descendent. Et tout d'un coup l'un des deux, il saute sur le marche-pied, tape à la vitre : « Toi là-derrière : <b>O R F !</b> » L'autre il vient, il dit : - Qu'est-ce que ça veut dire ? - <b>Abréviation sténographique : O ReFoir !</b></p>
---	--

(Jean - Yves Cerfrit ; Alfred Weil reprend en riant) Je vous la traduit ?

JEAN - YVES CERF (*riant*) : Ah, c'est pas la peine !

ALFRED WEIL :

Alors ...Deux Alsaciens sont assis dans une, dans un troisième classe, que rentre un allemand qui dit : « **GT** ! »

L'un demande à l'autre : « Qu'est-ce que ça veut dire, **GT** ? »

Et celui-là, cet Allemand il dit : « Vous ne comprenez pas ça ? C'est une ... diminution sténographique qui veut dire **Guten Tag** ! Bon-jour ! »

Alors, l'un dit à l'autre : « Tu vois ! Quand même un peu intelligent ! »

Enfin le train il vient à destination où les deux descendent. Et tout d'un coup l'un saute sur le marchepied, tape à la vitre. Il dit « Toi là-derrière : **BX** ! »

Alors là, Bliewe g'sund ! Restez en bonne santé : BX ! Bliewe g'sund!<sup>130</sup> Ja ! ...  
C'est pas fini. Quelque chose d'à part : (*Articulé et fort*) Le conseil de réforme !

### ***Witz 16 : Le conseil de réforme***

Je vous le dis peut-être en français d'abord.

(*ton énergique*) Il y a tout un groupe qui est assis là pour des maladies diverses jusqu'à ouïe, jusqu'à vision, et ainsi de suite et il y a un jeune polonais, qui est là assis, c'est le dernier, et tout d'un coup il y a un... caporal qui parle (*syllabes très détachées*) :

- He-mo-ro-yid ! » (*à partir de là Jean - Yves Cerfrit à plusieurs reprises*)

Alors le *yid* se dit « C'est pour moi ». Il rentre, il y a un chef médecin avec une moustache comme ça, et un assistant, grand là, avec une main un peu imputante (*sic*), il dit « Descendez les culottes ! ». Bon, enfin il va avec son doigt, là, il touche, (*murmuré*) il sent rien. Il dit à son assistant :

- Ecoutez monsieur l'assistant, vous qui avez les doigts un peu plus longs, essayez voir !

---

<sup>130</sup> On prononce *g'sund* en assourdissant la première consonne. Ecrire *xund* est logique pour un francophone lettré. Par contre en allemand, c'est *gesund*, avec un *g* sonore.

Alors l'autre il vient avec son doigt un peu plus long que tout d'un coup le *yid*, il lui dit : (*le narrateur se retient de rire*)

- Vous n'auriez pas des fois un doigt un peu plus long ? J'ai les amygdales ! <sup>131</sup>

JEAN - YVES CERF *riant* : Oh, elle est dégoûtante celle-là !

ALFRED WEIL *riant* : C'est pas très propre. Vous voulez l'enregistrer ? ...

JEAN - YVES CERF : Ah mais, on sait que, en Alsace, il y a toutes sortes de blagues.

ALFRED WEIL : Conseil de réforme. *Ich sag's doch in französische.*

Il y a ...

<p><i>Sîn heu heu soldate ... wou dou durichgein wou schade hen : am here, am gseye, der mage get nit, rhûmatisem, was ihr wen. Sitzt doch aaner dort, 's isch e polich yidle ; wou wass nit was dou isch. Nou sin alli scho dorichgange. Un ouf a mol koumt e caporal-chef 'eraus un schrait « He-mo-ro-yid ». Das yidle denkt « Yid. Das isch for mich. Ich geh mol dou erei » Nou, der chefartz, wou dou isch, hat e grousser schnauzer, sagt zü dem yidle :</i></p> <p><i>- Zige-ne-mol di hose erunter, lege-n-eich dou aane !</i></p> <p><i>Mit-em finger tüt er a bissle fiile. (murmuré) Spìrt nix. Er hot nebedran e assistent, e grousser man mit langi finger.</i></p>	<p>Il y a heu heu des soldats ... qui passent là où ils ont un problème : audition, vision, l'estomac ne marche pas, tout ce que vous voulez.</p> <p>Il y en a un qui est assis, c'est un petit juif polonais. Alors ils sont tous déjà passés. Et tout d'un coup il vient un caporal-chef qui crie</p> <p>« Hé-mo-rro-yid »</p> <p>Alors le le petit juif pense : « Yid. Ça c'est pour moi. J'y vais. »</p> <p>Bien, le médecin-chef qui est là a une grande moustache, dit au petit juif :</p> <p>- Baissez donc votre pantalon, allongez-vous là !</p> <p>Avec le doigt il touche un peu. Il ne</p>
---	--

<sup>131</sup> Expression que Monsieur Weil traduit dans la version yidich par « *Ich hab's im hals* ».



<p><i>Sagt er zü dem assistent :</i></p> <p><i>Hor'che ihr, mit eueri langi finger !</i></p> <p><i>Lüeke-ne-moul ob ir villaicht ebbis schpire.</i></p> <p><i>Sagt das yidle zü n-ìm :</i></p> <p><i>- Hen ir nit villaicht e längerer finger? Ich hab's im hals .</i></p>	<p>sent rien. Il a à côté un assistant, un grand bonhomme avec de longs doigts. Il dit à l'assistant :</p> <p>- Ecoutez, avec vos doigts longs !</p> <p>Regardez donc si peut-être vous sentez quelque chose.</p> <p>Le petit juif lui dit :</p> <p>- Vous n'auriez pas par hasard un doigt plus long? J'ai ça dans la gorge.</p>
--	---

JEAN - YVES CERF : Ah ! la la !

ALFRED WEIL : Alors, vous voyez que vous n'êtes pas venu pour rien.

JEAN - YVES CERF : Ah ! non !

ALFRED WEIL :

***Witz 17 : La vieille***

Chez l'opticien, il y a un bonhomme, qui arrive et qui veut une paire de lunettes.

(Ça, c'est très court, hein !)

L'opticien lui dit : « Est-ce que vous êtes... myope, ou...

JEAN - YVES CERF : heu, presbyte.

ALFRED WEIL :

... presbyte ? ».

Non : « Vous voulez des lunettes pour myope ou pour presbyte ? »

Il a dit : « Non, je veux des lunettes pour être transparent ... des lunettes qui sont transparentes. » Voilà !

Au même moment qu'il parle comme ça, il y a un autre qui rentre et puis le monsieur, avant de contourner sur leee, vers la caisse, l'autre il lui dit :

- Monsieur, vous aussi, vous voulez des lunettes ?

-Voui, monsieur.

- Vous n'avez pas apporté les vieilles ?

Il a dit :

- Si, si. Elles sont dehors, là sur le trottoir.

*(Jean - Yves Cerf rit mais sa mimique indique un questionnement.)*

ALFRED WEIL : Vous n'avez pas compris, hein ?

JEAN - YVES CERF : Non Pourtant c'est pas la langue. *(suite bredouillée )*

ALFRED WEIL: *Ja !* Le premier, il lui a demandé s'il est presbyte ou myope. Alors l'autre il lui répond qu'il veut des lunettes qui sont transparentes. Qu'est-ce qu'il comprend : myope ?

JEAN - YVES CERF : Il a rien compris quoi !

ALFRED WEIL : Et au même moment que le monsieur va retourner à sa caisse, il y a un autre monsieur qui rentre et qui lui dit ... Heu, ... l'opticien lui dit : vous aussi, vous voulez des lunettes ? Vous avez porté les vieilles ?

JEAN - YVES CERF : Naan !

ALFRED WEIL: Heu, la vieille ? Il a dit « Non. Là, elle est, sur le trottoir »

JEAN - YVES CERF *comprenant soudain* : **La** vieille ! *(Grâce au lapsus « les vieilles » l'histoire s'éclaire. La chute repose sur un quiproquo en langue germanique : en allemand, **die Brille**, singulier, désigne les lunettes, pluriel. Ainsi **die Alte**, peut désigner la vieille paire de lunettes comme la vieille, autrement dit la femme du client. Mais, en français, on dit « les lunettes », pluriel. Cela empêche de désigner par la même expression*

*impersonnelle une femme et des lunettes On peut tourner la difficulté en parlant de « la paire de lunettes » )*

JEAN - YVES CERF (*riant*) : La vieille ! Ah, mais, c'est difficile à traduire ; parce que en français c'est **les** lunettes.

ALFRED WEIL : **Les** lunettes.

JEAN - YVES CERF : Oui. Donc ça serait les vieilles, mais ça va pas.

ALFRED WEIL : *Ja*.

JEAN - YVES CERF : On peut pas bien la traduire, celle-là.

ALFRED WEIL, *tout à fait du même avis* : Non, non. Non, en alsacien ça va très bien .

JEAN - YVES CERF : Parce qu'on dit ...

ALFRED WEIL *l'interrompant* :

- Hen se d'ält' nît mitbrocht ?

- Doch, doch, se steht duusse uf-em Trottoir.

Vous comprenez l'alsacien ?

JEAN - YVES CERF : Et bien là j'ai compris, oui. C'est que ... on dit pas au pluriel.

ALFRED WEIL *et* JEAN - YVES CERF *répétant* : Oui, oui.

ALFRED WEIL: *Noch ebbis\**.

### *Witz 18 : Accidents à Dannemarie*

Ça c'est une histoire presque vraie qui est arrivée là-haut, du côté de Dannemarie<sup>132</sup>, où, un jeune qui a une mobylette, s'est cassé la nénette contre un arbre. Et puis le vieux du village, on lui a rapporté tout ce qui se passe, en dehors du village aussi. Et le bonhomme, il dit :

- Alors, tu sais, si je réfléchis bien, ça aurait pu être plus grave. Ça m'aurait pas étonné.

- Pourquoi ça plus grave ?

- Mais il aurait pu se tuer, espèce d'imbécile .

Bon. Quelques jours plus tard, il y a un autre accident qui arrive. Et puis il lui rapporte ça, et les deux ont été éjectés, de la voiture. Il a émis de nouveau la même chose. Mais il s'est passé deux-trois mois, que quelqu'un a tué une femme. Et puis le rapporteur il est venu chez lui et puis il lui raconte ça. Il a dit (*sentencieux*) :

- Tu sais ! Tu sais, la voisine, du bout de la rue, ça aurait pu être plus terrible.

- Ah bon ! pourquoi ?

- Quand est-ce que c'est arrivé ?

- Il y a une heure.

- Ah bon ! Ben, il y a deux heures que j'ai couché avec elle.

(*riant*) C'est le mari qui est entré à l'improviste (*suite étouffée à cause du rire*), avec un revolver .

*Ja, vous voulez la traduction en ... ? Ja !*

<p><i>Im e dorf wohnt a man, d'r alt vom dorf, alles gewisst was passiert isch, weil m'r im haam gebracht hat. Kummt e-n-aander un sagt zü-n-ìm :</i></p> <p><i>- Horch, der jung von dem un dem, hot e mobylette ghet un isch an e baam gelandet.</i></p>	<p>Dans un village vit un homme, le vieux du village, qui savait tout ce qui se passe, parce qu'on lui a tout rapporté chez lui. Il y a un autre qui vient et qui lui dit :</p> <p>- Ecoute, le fils d'untel et d'une telle, il avait une mobylette et il a atterri dans un arbre.</p>
--	--

<sup>132</sup> Chef-lieu de canton du Haut-Rhin à une vingtaine de kilomètres au sud de Mulhouse.

<p><i>Hot er zü-n-ìm g'sagt :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <i>S hätte kenne schlimmer sai.</i></li> <li>- <i>Ìsch schwer verletzt.</i></li> <li>- <i>Er hätte sich kenne 's Genìck breche.</i></li> </ul> <p><i>Nou 's ìsch ìwer a paar däg gange. S' ìsch e audounfall gewaise. Di zwai sìn erausgeschickt worde un sìn mìt dem chayes* davun kumme.</i></p> <p><i>.Awer 's ìsch e paar monat gange, isch a man haam kumma unverhofft un hot er g'seye das sai fraa mit-anem andre in der mitto* schäftet. Isch erausg'gange un hot e revolver genume un hot se zamme g'schosse.</i></p> <p><i>Sagt er zü-n-ìm :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <i>Wenn ìsch das passiert ?</i></li> <li>- <i>Vor e schee*.</i></li> </ul> <p><i>Hat er g'sagt :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <i>S hätte kenne schlimmer sai.</i></li> <li>- <i>Worum ?</i></li> <li>- <i>Vor zwai schee* bìn ich bai ìr g'schäftet.</i></li> </ul>	<p>Il lui a dit :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Ça aurait pu être pire;</li> <li>- Il est grièvement blessé.</li> <li>- Il aurait pu se casser le cou.</li> </ul> <p>Bon, quelques jours se sont passés. Il y a eu un accident de voiture. Les deux personnes ont été éjectées et elles ont eu la vie sauve.</p> <p>Mais quelques mois se sont passés, il y a un homme qui est rentré chez lui à l'improviste, et il a vu que sa femme se fait foutre par un autre dans le lit. Il est sorti, il a pris un revolver et il les a descendus ensemble.</p> <p>Il lui demande :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Quand ça s'est passé ?</li> <li>- Il y a une heure.</li> </ul> <p>Il a dit :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Ça aurait pu être pire.</li> <li>- Pourquoi ?</li> <li>- Il y a deux heures j'étais chez elle pour la baiser.<sup>133</sup></li> </ul>
--	--

Ja !

<sup>133</sup> Monsieur Weil emploie deux fois le verbe *schäfte* dans le récit. En français, on dit « faire son affaire » et « commerce sexuel ». L'allemand « Geschäft » (affaire) désigne lui, en langage enfantin, « la commission ». Wolff (1956) donne pour le rotwelsch l'entrée *schefften* : être, être assis, être couché, faire, aller, travailler, boire. Il s'agit donc d'un verbe à tout faire, physiquement parlant, dans certains sociolectes germaniques, comme *foutre* en français .

JEAN - YVES CERF *bredouillant* : Mais alors ça c'est ... c'est des histoires que... vous connaissez ... Vous savez depuis quand vous les connaissez? Ou vous savez pas ?

ALFRED WEIL *fait signe qu'il n' a pas entendu* : De quoi ?

JEAN - YVES CERF : Ces histoires-là, est ce que vous savez depuis quand vous les connaissez ?

ALFRED WEIL : Oh ! Ça c'est seulement les indicateurs, mais j'en avais un cahier plein.

JEAN - YVES CERF : Ah vous en aviez ... Vous les notiez ?

ALFRED WEIL : *Jo* ! C'était la question du cours de yidich. Déjà ; on voulait faire une soirée comme ça un peu réjouissante. Vous voyez, en dehors de l'université. *Ja* !

JEAN - YVES CERF *hésitant* : Mais ça répond pas tout à fait à ma question.... Est-ce que, est-ce que c'est des histoires que vous connaissez depuis ... Bon, il y en a une qu'on a datée, il y en a qui datent de la guerre, forcément, celles de Hitler. Mais est-ce que ... Celle de la mobylette, c'est probablement d'après guerre aussi parce que la mobylette avant guerre ça existe pas mais - la dernière là - mais est-ce que... est-ce qu'il y a des histoires qui, qui sont euh ...?

ALFRED WEIL : Très vieilles.

JEAN - YVES CERF *continuant* : Qui sont d'avant-guerre ? Peut-être ?

ALFRED WEIL : Pas d'avant-guerre, si vous voulez, mais tout de suite après guerre.

JEAN - YVES CERF : Tout de suite après guerre.

ALFRED WEIL : Non, vous savez, je les ai marquées alors en détail sur un cahier., J'ai cherché mon cahier hier soir et puis, un jour ça m'a pris, parce que là j'avais toute une collection après, que j'ai voulu re-inscrire et puis je me suis dit pourquoi tu veux

garder ça ? Hop la, déchire-les! Mais ça, ça m'est resté, dans la tête. C'est comme là :  
(sans transition)

***Witz 19 : La vache malade***

Il y a un paysan qui a une vache qui est en train de crever, hein. Il prend le téléphone, c'est la nuit de Saint-Sylvestre, il téléphone au vétérinaire, le vétérinaire qui est déjà mouché un petit peu, il dit au bonhomme, quand il a vu la vache :

- La lanterne, ! Ouvrez-lui la gueule et mettez la lanterne devant la gueule.

Et le vétérinaire, il est derrière et il soulève la queue, il a dit :

- C'est bien ! Occlusion intestinale.

(Jean - Yves Cerfrit ) Ja !

***Witz 20 : Les deux perroquets.***

Mais ce qui est arrivé au jardin zoologique, hein. Le gardien des perroquets, il a eu le malheur de... laisser partir deux perroquets, un rouge et un vert.

-Ça c'est une histoire qui va donner ... du foin. Qu'est-ce que ça va donner quand le directeur il va arriver ?

Vouai, vous savez, peur pour sa place, hein. C'est quand même quelque chose d'à part. On ne peut pas s'acheter tous les jours des perroquets, c'est très cher et tout ça, et puis, on va voir ce qu'on peut faire. Enfin, il a amadoué la question et puis qu'est-ce qu'on fait ? On fait une annonce dans le journal et, deux jours après le directeur de Rouffach<sup>134</sup> il téléphone et il dit :

- Vous cherchez deux perroquets ? Il y a un de mes malades qui en a vu, deux perroquets qui sont perchés tout à fait dans l'arbre, dans un arbre. Venez... voir si c'est ça.

Bon, enfin le directeur il va avec le gardien, à Rouffach, regarde l'arbre ( le narrateur joue le gardien, il observe l'arbre puis prend un ton plaintif) :

- Comment tu vas chercher ça ?

Le directeur de Rouffach, le médecin-chef, il dit:

- Ne vous en faites pas, j'ai un malade, là, il grimpe comme un singe.

---

<sup>134</sup> L'hôpital psychiatrique du Haut-Rhin se trouve à Rouffach.

Il va chercher le malade. Le malade monte à l'arbre, et il revient avec le perroquet rouge.

- Pourquoi vous n'avez pas ramené l'autre ?

-L'autre, il est pas mûr !

JEAN - YVES CERF (*riant*): Eh ben, celle-là, moi je l'ai entendue quand j'étais enfant. Celle-là, à Lyon, je l'ai entendue aussi. Elle était ... on la racontait entre enfants.

ALFRED WEIL: Enfin je suis arrivé maintenant à la fin, je crois hein ! *Ja ... ja !*

JEAN - YVES CERF : Oui; Et ce qui me ... ce qui est très curieux et remarquable dans tout ce récit, c'est, il y a un grand mélange. Il y a des histoires qui sont, qui sont, sont forcément juives, il y a des histoires qui sont plutôt franchement alsaciennes.

ALFRED WEIL : Ouai, ouai, ouai...

JEAN - YVES CERF : et puis il y a des histoires comme celle-là que je viens de dire, qui sont françaises, quoi .

ALFRED WEIL : Vouei! Parce qu'une histoire cent pour cent juive m'a été racontée pendant mon activité par quelqu'un qui est d'une famille très religieuse. Et, il est venu après *Pesach\** et il m'a dit

- Monsieur Weil vous avez fait le *seder\** ?

J'ai dit :

- Oui !

*Ja !* C'est une très belle histoire que j'ai, en haut, en yidich, heu, d'un client qui était venu au magasin le, la veille de *Pesach\**. Alors ça c'est (*bredouillé incompréhensible*). Alors ce brave bonhomme, il a dit : Ecoutez, je vais vous raconter une histoire :

### ***Witz 21 : Une histoire de Hagada\****

Il y a un couple de personnes très âgées qui sont très religieux. Et le mari, quand il revient de la *schul\** il sent la bonne odeur de la cuisine, de la soupe aux *matseknepfle\**,



et il se réjouit, quand il rentre à la maison, il voit cette table mise avec une nappe blanche, avec les matzot\* et les plats du Seder\* et des serviettes, des vins et tout et tout. Il embrasse sa femme, il lui dit merci et puis il prend la Hagada. Il lui dit :

- Marcelle, est-ce que tu crois ce qui est marqué là-dedans ?
- Scheorges, (*indignée*) poser cette question à moi ? Pourquoi je le croirais pas ?
- (*sobre*) Bon ! Alors, sors et va chercher la soupe !

JEAN - YVES CERF : Je ne comprends pas, même en français ! « Sors et ... »

ALFRED WEIL : « Sors et va chercher la soupe ! »

JEAN - YVES CERF : « Alors c'est pas la peine de raconter parce que tu le crois ? »  
C'est ça ?

ALFRED WEIL : Hein ? Si si si ça a une grande importance. (*Il rit*)

JEAN - YVES CERF : Non mais pourquoi elle lui dit ... « Est-ce que tu crois ce qui est marqué dedans ? » Elle répond : « Oui bien sûr. »

ALFRED WEIL : Prends la Hagada !

JEAN - YVES CERF : Oui, l'histoire.

ALFRED WEIL : Il lui dit: « Est-ce que tu crois ce qui est marqué, ce qui est imprimé là-dedans ? »

JEAN - YVES CERF : Oui.

ALFRED WEIL : La femme elle dit « Pourquoi me poser une pareille question ? »  
Bien sûr je le crois. »

ALFRED WEIL : Puisqu'elle lui répond : « C'est affirmatif. »

JEAN - YVES CERF : Ouai.

ALFRED WEIL: Et puisque c'est affirmatif, il lui dit « Sors ! ».  
Parce qu'il n'a pas besoin de lire la Hagada.

JEAN - YVES CERF : C'est ça oui ! Elle la connaît déjà. Quoi !

ALFRED WEIL : Oui ! « On sait tout. On n'a qu'à se mettre à la table pour manger ».

JEAN - YVES CERF : C'est ça. C'est du temps perdu .<sup>135</sup>

ALFRED WEIL : Ça c'est ! ça c'est ! vraiment, hein ! Et là, je me suis renseigné, enfin renseigné... il y a des choses comme ça qui sont arrivées. (*Rire de Jean - Yves Cerf*)  
*Ja ! ja !*

JEAN - YVES CERF : Vous me la dîtes en yidich ?

ALFRED WEIL, *qui n'a pas entendu la demande* : Et là, il y a une question de famille de moi.

### ***Witz 22 : Une vache diarrhéique***

Mon grand-père, avait un cousin qui était marchand de bestiaux aussi. Parce que ça c'était courant, marchand de bestiaux (*Jean - Yves Cerf tente d'intervenir*) ou boucher, boulanger un peu moins, mais tailleur, cordonnier, je vous parle là de soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix ans où les juifs ont pris la manière de travailler. Aujourd'hui, tout le monde veut... étudier. Bon. Et ce cousin, il a fait envie à mon grand-père d'acheter une vache qu'il avait. Et mon grand-père il n'a pas fait grand état, il a acheté cette vache. Seulement, il fallait un peu la brosser et un peu la racler parce que vous savez, sur les côtés où elles sont couchées, vous savez, le, la bouse, c'est souvent

---

<sup>135</sup> La lecture de la hagada au cours de la soirée du seder est longue et donc parfois considérée comme ennuyeuse. Le seder comprend aussi un plaisant dialogue rituel entre un enfant et le maître de maison, qui n'a pas sa place dans une famille réduite. L'homme de ce witz raisonne pour justifier la suppression de la lecture et passer aux aspects agréables de la soirée.

accroché à ces côtés-là. Mais quand il est venu avec la brosse vers la poitrine, tout à coup la vache, *pfout*, elle avait la diarrhée et puis ça a éclaboussé contre le mur. Le *schabes* après l'office, il a dit à son cousin « Ecoute, viens, je vais te montrer quelque chose. » *Schabeslich art*, habillé *schabeslich* <sup>136</sup> « Viens, mets-toi là » Il est allé caresser la vache, et l'autre, il est rentré comme ça, hein, plein de merde.

Et ça, hein, ce sont des choses qui sont arrivées. Et là je vais vous donner une autre, ça c'est une histoire vraie, où elle est, ma, ma, ma maman !

Ben, (*comme si c'était difficile de commencer*) iiiiiiil y avait des jeunes juifs – vous ne connaissez pas ça monsieur – qui se sont amourachées avec des catholiques, ils les ont laissé tomber et ils se sont mariés avec des juives et c'était notre malheur, ça ! Parce qu'ici à Dornach, il y avait un jeune qui avait une relation avec une jeune fille, enfin une jeune fille (*murmure inaudible*)...les, pendant plus que dix ans. Un beau jour il l'a remerciée, il ne pouvait jamais se marier. Il fallait qu'il se mariait avec une juive. Et ça c'était notre malheur, hein (*il tape sur la table*) que le juif était un usurier, tout ce que vous voulez. Avant... la guerre de 39-45, que ça circulait comme ça, hein ! *Ja* ! Et là, je voulais vous dire...Qu'est-ce que je voulais vous dire maintenant là ?

JEAN - YVES CERF : On va p't-être arrêter après, hein, parce que... Pour aujourd'hui, on va p't-être. Mais terminez ça ! Mais après on va...

ALFRED WEIL : (*mi-voix*) Oh je ne sais plus ! (*plus fort*) Ah ! Ah !

### ***Witz 23 : Quelle était la bonne prière ?***

Figurez-vous dans le village queeee est née ma mère, il y avait cent-cinquante familles juives.

JEAN - YVES CERF : Quel village ? C'était quel village ?

ALFRED WEIL :

---

<sup>136</sup> Endimanché (habillé à la manière du sabbat).

En Allemagne, en Wurtemberg, Rexingen.

JEAN - YVES CERF : Rexingen.

ALFRED WEIL :

*Ja ! (un peu emphatique) Connue* : dans toute l'Allemagne, le village de Rexingen était connu. Mais, tu parles pas le yidich pour dire qu'il ne comprend pas. **Tout** le village parlait le yidich. Des non-juifs ! Et alors là un jeune juif avait pris une relation avec une bonne du, de l'oncle. (*discret*) Et puis la fille, elle ne voulait pas le refuser, hein, et puis lui a fait envie et puis tout ça. Et puis, ils ont convenu ensemble, il y avait un treuil, vous savez qu'est ce que c'est un treuil ?

JEAN - YVES CERF : Un treuil ? Oui.

ALFRED WEIL : Woueï ; où il y a une corde.

JEAN - YVES CERF : D'accord, dans les maisons pour monter quelque chose... au grenier.

ALFRED WEIL :

Et puis on lui a dit :

- Ecoute, puisque je suis dans ma chambre, que le treuil il est juste au-dessus de moi, tu te mets dans le panier, et toi tu tires, et moi je tire, et quand tu es en haut, tu rentres chez moi.

Mais la bonne femme, hé , elle a déjà préparé sa cruauté pour dire, quand il était à moitié hauteur, elle a fait un nœud, et il était resté là, toute la nuit. Et, le matin, quand il a vu que le jour arrive, il a sauté, et il s'est, euh, comment on dit ?

JEAN - YVES CERF : Une entorse.

ALFRED WEIL : Euh, la cheville...

JEAN - YVES CERF : Foulé la cheville.

ALFRED WEIL : Il s'est foulé la cheville. Et alors, quand il a raconté ça à son père, le père il lui a dit :

- Puisqu'il t'est arrivé seulement ça, tu vas *schabes*, et tu prends une *mitsva\**, et tu fais la prière de *hagomel\**.

JEAN - YVES CERF : Oui.

ALFRED WEIL : Oui. Mais *hagomel* et *chomel\**, c'est deux choses différentes. *Choumel* et *gaumel*.

JEAN - YVES CERF : *Hagomel* c'est la prière quand on a évité un grand danger.

ALFRED WEIL : Vouai.

JEAN - YVES CERF : Et l'autre ?

ALFRED WEIL : L'autre c'est ....

JEAN - YVES CERF : *Homel* ?

ALFRED WEIL : *chomel*, c'est quand on va coucher avec une femme, (*éclat de rire de Jean - Yves Cerf*) *chomel*.

Alors, le village il avait déjà senti la question, il savait déjà qu'est-ce qui s'est passé, et puis à la sortie, après le... l'office, deux ont dit :

- Il aurait beaucoup mieux fait de faire la prière de *chomel* !

JEAN - YVES CERF *riant, puis assuré* : Alors celle-là, il faut la dire en ...

ALFRED WEIL : *Ja* !

JEAN - YVES CERF : en yidich, s'il-vous-plait !

ALFRED WEIL : Ça c'était des choses qui sont arrivées !

JEAN - YVES CERF : Çelle-là, faudrait la dire en yidich! parce qu'elle est très ...

ALFRED WEIL : Ah bon !

JEAN - YVES CERF, *riant* : typique. Bon, elle est typique, quoi ! C'est pas une histoire goy\*, ça !

ALFRED WEIL : Eh ben, j'avais vous la dire!

<p><i>Im-e, im e dorf in aschkenes*, wou viel yide gewohnt hen, hot a yide jung sich wille anschliße an e... an e ... bi..., an e schikse. E schein madle. Nu di schikse, oder di bishke* oder di biltse* hot dem jung so viel kufet* gemacht, das er geglaabt hot, s'word gelinge. Un hot'im e vorschlag gemacht : das, vor-em haus drusse, isch e kraan, wou m'r sich sache kenn eroufzihe. Dou düt ma unte e korb aanaschtelle, wu zamme gebunden isch mit-em saal. Un wenn's nacht isch, sott er in das korb erainsitze, un si zit-în erouf un er soll ach e bisle zihe. Wou-n-er in der heich* gewaise-n-isch, hot di schikse e knopf gemacht un hot in dou hinge lose.</i></p> <p><i>Nou er hot g'schlottert. Er hot kalt ghet, un wou 's dag worre-n-isch, hot er nit</i></p>	<p>Dans un village d'Allemagne, où beaucoup de juifs ont habité, un jeune juif a voulu se lier à une, une fille. Une belle fille. Alors, la fille, la servante, la demoiselle a fait tant d'honneur au gars qu'il a cru que ça allait marcher. Et elle lui a fait une proposition : que, devant la maison, il ya un treuil, où on peut hisser des affaires. On y accroche un panier dessous, qui est noué ensemble par une corde. Et pendant la nuit, il doit s'asseoir dans le panier, et elle le tire vers le haut, et lui aussi il doit aussi tirer un peu. Quand il était en hauteur, la fille a fait un noeud et l'a laissé suspendu là.</p> <p>Alors il a grelotté. Il a eu froid, et quand le jour est arrivé, il n'avait plus toute sa conscience, il s'est élancé hors du</p>
--	--

<p><i>ganz gewiss, er isch aus dem korb erausgeschwunge, eh, erausgeschprunge. Un hot sich bi knote verletzt.</i></p> <p><i>Wou er haam kumme-n-isch, hot er das in sai vater verzählt. Hot er g'sagt, er müss hait gomel* bensche* lose. Nou er hot das gemacht in d'r schül. S'isch aber doch schou a bisle dorchgesikert gewese, was dou passiert isch. Hen zwai yide g'sagt, wü si aus schül komme sin :</i></p> <p><i>- Er hät besser gemacht, er hät chomel bensche lose !</i></p>	<p>panier, euh, il a sauté. Et il s'est blessé à la cheville.</p> <p>Quand il est rentré à la maison, il a raconté ça à son père. Il a dit, il doit faire réciter le <i>gomel*</i> aujourd'hui. Alors il l'a fait à la synagogue. Mais ce qui était arrivé là, ça avait déjà un peu transpiré. Donc deux juifs ont dit, en sortant de la synagogue :</p> <p>- Il aurait mieux fait de faire réciter la prière de <i>chomel*</i>!</p>
--	--

JEAN - YVES CERF, *qui a ri à la chute* : la fille, vous avez dit plusieurs mots pour l'appeler ?

ALFRED WEIL : la *schikse*, la *bischke*, la *piltsel*.

JEAN - YVES CERF : et ça veut dire qu'elle était ...

ALFRED WEIL : Non ; c'est trois expressions d'une bonne.

JEAN - YVES CERF : Ah, c'est la bonne !

ALFRED WEIL : *Ja*.

JEAN - YVES CERF : C'est pas sur son caractère.

ALFRED WEIL : *Ja*.

JEAN - YVES CERF : C'est pas qu'elle était ... elle était farceuse.

ALFRED WEIL : Et là, et là, il faut que je réfléchisse avant que je parle. (*Silence*)

JEAN - YVES CERF : On va, on va peut-être arrêter.

ALFRED WEIL : Non, le nom de *piltsel*,

JEAN - YVES CERF : Ah oui !

ALFRED WEIL : Le nom de *piltsel*, et vous n'avez pas besoin de le marquer parce que ça ne me revient pas, euh, est combiné avec deux personnes de la, de notre religion : (*murmuré*) Pila. Tsilba. *Ja ! (maintenant assuré)* Pila et Tsilba. Pila, Tsilba ! *Pil-Tsel*.

JEAN - YVES CERF : Oui, alors c'est un mooot, où on mélange.

ALFRED WEIL : Pil, Pil-Tsel. Si vous voulez, marquez Pil et vous mettez un trait d'union et marquez Tsel, ça veut dire Pila...

JEAN - YVES CERF : Et Tsilba,

ALFRED WEIL : Et Tsilba, parce que c'est les bonnes de Rachel et Lea.<sup>137</sup>

JEAN - YVES CERF : D'accord, tout s'explique ! Les mots, de toute façon, ont toujours un sens.

ALFRED WEIL : Voilà ... Et alors vous voyez qu'on a formé un mot qui veut dire la bonne. Ouai. Autrement les deux autres, c'est la *bischke* ou ....

JEAN - YVES CERF : c'est des noms communs, quoi !

ALFRED WEIL : Oui. (*Fin de l'enregistrement.*)

---

<sup>137</sup> Cette étymologie est rapportée ailleurs, mais elle est contestée également. Voir le lexique. Il n'est pas étonnant que l'origine judéo-romane de ce mot soit sortie des mémoires. Notons une fois encore qu'Alfred Weil a souvent réfléchi sur le langage.



## Unité de l'entretien 2

Pourquoi ai-je choisi de présenter d'un bloc la totalité de cet entretien, sans supprimer tout ce qui précède les histoires drôles ? Pourquoi avoir gardé les dialogues, théâtralisé l'entretien par la manière dont il est transcrit, pourquoi me suis-je cité à la troisième personne ?

Cet entretien présente une profonde unité dans ses différentes parties (cohérence diachronique). J'y joue un rôle de personnage secondaire et indispensable (unité synchronique).

Alfred Weil semble démontrer que les *witz* font partie de l'ensemble de son discours. Ils n'en forment pas une part réservée. Ils entrent dans sa vision culturelle et religieuse. C'est ainsi qu'un *witz* raconté par moi au téléphone amène une réplique sur un miracle du Baal Schem Tov. L'entretien a débuté par un rappel sur ce qui avait été dit trois ans plus tôt. Le thème (l'élément nouveau du discours) semble être un éloge de la défense de la langue alsacienne et de son principal acteur culturel, le théâtre alsacien. En évoquant ce sujet, Alfred Weil ouvrait pour la première fois le dossier linguistique, qui lui tenait à cœur, comme je l'apprendrai explicitement plus tard. Le récit de la visite du maire-adjoint – dont le nom est prononcé à l'alsacienne – a créé un rapprochement entre mon interlocuteur et moi, car j'y ai retrouvé un des rares notables que je connaissais personnellement. Le rapport au temps n'est pas objectivé de manière mathématique, quantitative : « Je reçois la visite » dit Monsieur Weil, pour un événement qui s'est produit en 1999, soit 4 années avant l'énonciation. Cela nous le savons parce que le narrateur repère la rencontre par un nombre symbolique, celui de son âge lors de la visite en question (90 ans). Le thème de la tradition culturelle est ouvert, et le thème est maintenant celui de l'évolution dans l'éducation. En disant « On a parlé un petit peu de notre jeunesse » Monsieur Weil feint un instant de croire que P. Freyburger a le même âge que lui. Or le maire-adjoint a plutôt mon âge ! Affirmation, ou proposition de complicité. Quelques instants plus tard, avec un autre exemple de l'évolution de l'éducation, Alfred Weil dit : « Il y avait des années un jeune qui était venu à la synagogue... ». Il utilise un temps passé et une formule originale qui superpose «il y a des années» et «il était une fois». Cette formule originale- qui ne m'apparaît pas comme un procédé translinguistique, l'utilisation en français d'une expression traduite mot à mot d'une autre langue par exemple - nous entraîne dans le passé indéfini du conte traditionnel. Le substantif «jeune» n'a pas le sens courant actuel : c'est un emprunt au yidich *joung*\*. J'ai parlé du

style d'Alfred Weil dans l'introduction de ce livre, en me centrant sur ses écrits, sa méfiance sur la lecture de ses propres écrits. En partant précisément de l'effort de maîtrise qu'un lecteur «cultivé» décèle immédiatement dans ses textes, on pourrait juger maladroitement la phrase suspendue qui vient d'être citée. Une telle attitude *a priori*, si elle avait été la mienne, aurait sans doute eu bien des conséquences. La langue, système d'expression et de communication, est adaptée à la narration et à la situation de communication. Il y a cohérence, et le narrateur s'interrompt pour me questionner sur la possibilité de produire cette cohérence : « Vous avez encore de la place pour enregistrer après ? » Or cet entretien «colle» plusieurs territoires : un discours sur la rupture dans l'initiation des jeunes juifs, une poésie satirique au style populaire et enfin le premier cycle de *witz*. Au tout début de l'enregistrement, Monsieur Weil a prononcé une phrase d'apparence obscure qui emprunte une autre métaphore topologique que la mienne :

« Ah, je vous parlais là de Guebwiller. Et ...(*hésitant*) c'est pas quelque chose qui s'infiltré, qui prend un chemin non pas pour écarter tout ce qu'il y a, mais pour réunir. »

Monsieur, ne voyez pas ici un procédé sournois, clandestin, infiltré, que j'utiliserais pour faire passer son message à la place de ce que vous êtes venu chercher, me dit-il. Il s'agit au contraire de réunir, de recoller. De réunir quoi ? *Tout ce qu'il y a* désigne une totalité qui dépasse l'énoncé. On peut y entendre toute le discours sur le monde d'Alfred Weil.

L'histoire du jeune qui était venu à la synagogue est une parabole de cette cohérence menacée. La tradition, vivante au début du XX<sup>e</sup> siècle, voulait qu'un juif, éloigné de son domicile, pour affaires ou pour études, soit invité dans des familles pour respecter les rites alimentaires et d'abord le sabbat. Mais ce jeune homme de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, a des problèmes auditifs, autrement dit, il a un malentendu avec son hôte. L'incompréhension se joue peut-être sur son refus d'être assisté par un membre de sa communauté religieuse ; plus certainement sur son désir de bousculer l'apprentissage professionnel, d'exiger un salaire incompatible avec le statut de jeune travailleur, peu payé, mais respectueux de la hiérarchie sociale juive dominée par des vieillards.

Il y a aussi une interprétation plus intime à ce récit. Quelques années plus tôt, deux des trois fils d'Alfred Weil, quand ils avaient eu l'âge de ce *joung\**, avaient refusé les conseils de leur père en allant tenter leur chance en Amérique ... Ainsi il m'est interdit – il m'est dit quelque chose entre les mots – il m'est interdit de me solidariser avec ces fils en

rupture. Il me faut d'abord suivre le *chemin pour réunir* avec mes oreilles, et inscrire sur la bande magnétique la parole.

La déclamation du poème en yidich a un aspect surréaliste. Comment l'interlocuteur que j'étais aurait-il pu comprendre ce long texte yidich ? Il aurait fallu pour cela ou bien que je fusse un juif alsacien ou bien que j'eusse fréquenté un lieu comme le cours de l'université mulhousienne où lui-même allait chaque semaine. Dans les deux cas, Monsieur Weil l'aurait su ! Cette récitation paraissait donc d'abord une transmission dont Monsieur Weil me chargeait. J'acceptais d'entrer dans un processus de transmission - de tradition réactivée - dont Monsieur Weil et Monsieur Raphaël étaient les acteurs. La réalité est plus complexe. Alfred Weil se faisait plaisir à me dérouter, à parler yidich devant un magnétophone, et à imposer une étrange épreuve d'écoute à son visiteur. Le refus d'une traduction détaillée et enregistrée ajoutait une épaisseur de mystère. J'avais compris que le poème était un regard critique sur la guerre de Bush contre Saddam Hussein, que le ton semblait être celui de la satire politique plutôt consensuelle, et que la question israélienne n'y était pas abordée. Indirectement, le poème mettait en acte le *chemin* (de paroles) *pour réunir*. Et même non seulement *pour réunir* les contemporains entre eux, mais aussi *pour réunir* aux anciens, à travers la poésie populaire satirique de culture allemande.



## Chapitre 11

### La deuxième série d'histoires drôles dans l'entretien 6

#### Extrait

J'ai déjà cité dans l'introduction générale la décision écrite (E1) d'Alfred Weil « d'arrêter ce modus qui n'est que perte de temps », en date du 21 décembre 2003. Une rencontre avait eu lieu entre nous le 7 décembre mais l'enregistrement (3) en a été défectueux. Voici un résumé de cet entretien.

*La méningite et même la schizophrénie sont liées à la tuberculose. Le Docteur Wenger décèle un cas d'occlusion intestinale ; le patient – volontairement non nommé- ne l'écoute pas et en meurt. Schulmeister, l'espion de l'Empereur , était associé de la famille de Monsieur Weil. Les grands-parents maternels : le grand-père meurt jeune, laissant sa femme avec plusieurs enfants dans la pauvreté. Souvenir de conversation avec la grand-mère venue d'Allemagne dans la cour de la boucherie, pendant qu'Alfred travaille. Jean - Yves Cerf est revenu sur la menace d'expulsion de 1918. Réponse :*

Le *risches\**, un mot que je ne connaissais pas, venu d'un terme biblique qui désigne la méchanceté et qui a pris le sens d'antisémitisme, est apparu dans cette conversation (les points de suspension marquent les passages inaudibles de la bande magnétique).

ALFRED WEIL : Vous voyez ? parce que je me suis dit il y a quelques jours il est question de la renaissance de l'antisémitisme. Mais le plus grave c'est quand le juif il est antisémite envers son propre juif, ... de vous faire haïr son prochain, alors là je vous dirai que pour notre expulsion qu'on aurait du avoir en 1918 c'étaient nos propres coreligionnaires ... su par le pharmacien Charles Hornus, président de la, du Souvenir français qui a dit à mon père : Arnold - il le tutoyait – tu vois on a demandé des renseignements , il avait été sur la frontière suisse, il avait fait beaucoup pour la population civile et malheureusement c'étaient nos propres coreligionnaires qui voulaient nous savoir dehors.

Il a aussi été question d'une grande famille de juifs d'Afrique du Nord réfugiés dans l'ancienne synagogue en 1962, et de l'aide apportée par Monsieur et Madame Weil. Toutes les thématiques de cet enregistrement défectueux réapparaîtront plus tard. J'ai retenu de cet entretien 3 l'évocation de l'histoire familiale, - un thème qui reviendra en force au cours de l'automne 2004 et que j'étudierai dans la troisième partie - et la première occurrence de la clairvoyance médicale d'Alfred Weil et du docteur Wenger, sujet développé dans la quatrième partie de ce livre. La définition du *risches* qu'a développée Monsieur Weil – très éloignée de l'idée récente (vers 1960) de *shoah* – peut choquer. Elle ne fait que reprendre le prophétisme biblique. Après réception du courrier (E1) j'ai téléphoné à Monsieur Weil. Il a développé le contenu de sa première lettre en me disant à peu près ceci :

« Et ma peine pour la culture du yidich et le cours de yidich de Madame Starck où j'ai un sentiment de **refus**. Je vois qu'il y a beaucoup de bâtons dans les roues de Madame Starck . Et un désintérêt ! Il y a trois ans il y avait quinze ou seize jeunes étudiants mais aujourd'hui il ne reste plus que trois ou quatre ; c'est perdu. Et personne ne fait rien pour le yidich à Strasbourg ! Rien... Vers 1990 j'ai été lancé par quelqu'un de Cernay pour aller au cours de yidich de Madame Starck . Au cours j'étais comme un élève de première classe. Ma femme apportait le manger aux personnes âgées. On allait au centre ville en automobile. Je l'attendais, dans l'automobile en stationnement. J'avais mon calepin et en l'attendant, je pensais au yidich. C'est comme ça que j'ai fait mon dictionnaire. Je le compare au dictionnaire du rabbin Uhry de Sélestat ou à celui de Madame Guggenheim de Lengnau<sup>138</sup>. Ce sont de petits dictionnaires. Il leur manque des expressions. Ou aussi les traductions du docteur Blum<sup>139</sup> de Strasbourg. Aujourd'hui il est décédé. Ces cinquante pages, je les ai traduites pour le cours. J'ai eu des difficultés et à la fin, j'ai eu des félicitations de Madame Starck. »

J'ai continué ma collecte d'histoires drôles auprès d'autres personnes. J'ai ainsi fait connaissance de deux couples de juifs pieux, les Bloch et les Picard. La correspondance entre Alfred Weil et moi a continué. Ses courriers (E2) et (E3) sont reproduits ici. Nous y percevons les efforts considérables que Monsieur Weil, en autodidacte tardif, a entrepris pour s'approprier la culture française écrite. Ce foisonnement où l'on pourrait se contenter

---

<sup>138</sup> Louis Uhry était en fait le fils d'un rabbin de Sélestat. Les lexiques d'Uhry et de Guggenheim figurent dans notre bibliographie.

<sup>139</sup> André Blum, médecin strasbourgeois, auteur de Contes humoristiques en partie en judéo-alsacien, parus en 1992.

de relever les « perles », les barbarismes et solécismes, est solidaire de l'agilité et de l'originalité de son style oral.

## **E2 Lettre du 5 janvier 2004**

*Sur l'enveloppe « prêt à poster réponse » habilement récupérée, une vignette adresse « Je soutiens le orphelins de la Police Nationale ». Pour le code postal, l'écriture serrée de Monsieur Weil a été mal interprétée par la machine à affranchir qui a d'abord envoyé le courrier à Cernay, sans lire « Mulhouse ».*

05.01.04

Cher Monsieur ,

Ne soyez pas étonné que ma réponse à votre lettre du 01.01 vous parvienne écrite à la machine, de tout ce qui dépend du Jiddish, je garde copies.

Votre lettre m'a joint samedi parmi un immense courrier en plus la visite de mon fils et sa femme de N.Y. ainsi que mon fils d'ici et sa femme faisant ainsi une réunion familiale où je m'étais appliqué de mes connaissances culinaires pour régaler mes convives jusque tard dans la nuit, et comme je n'ouvre mes correspondances par respect du Shabbath, que le dimanche, lors de la lecture je fus fasciné de me voir « mélancolique », où je me sens classé, car il conviendra plutôt de Psychothérapie ou dans celle de la Psychanalyse en juxtaposition de tous mes souvenirs basés non pas en titularisations des cas où évènements relatés qui ont très souvent eus la nomination de « Destinée », tandis que le fond de ces valorisations ne peuvent nullement être en rapports, ce sont des savoirs profonds où mêmes mes trois fils en doutent.

J'en suis un peu interloqué de la nouvelle apprise qui par vos contacts avec des personnes de Mulhouse et ailleurs expriment par des éloges pour ma personne et j'en suis confus, car si en contre partie je vous dirais les blâmes et outrages et impertinances que certaines personnes se sont enorgueillis de me lancer en pleine figure, cela vous étonnerai de pareilles exceptions.

Les deux sujets qui vous préoccupent en ce qui concerne le fond des choses dépendantes et leur éclaircissements je ne vois de droit d'exprimer mon jugement car ils sont liés par des données spirituels, où même en y pensant cela me fait réfaire.

Mes parents se sont installés en 1908 à Dornach pour créer la Boucherie Ruelle Verte nous étions Allemands à l'époque, vint la douloureuse de 1918 considérés « Boches » l'expulsion, tout vendu sauf la maison mais réduits à la Pauvreté – puis la naturalisation de 1925 avec la lettre de crédit de la Banque pour un placement de 16 700 Mk. = 1 F. et puis 1940 l'expulsion avec 2000,- F. et 30 Kg. de bagages et notre retour 1946 la maison vidée et plus rien ceci avec 270 000 compatriotes Alsaciens - pour savoir ce que veut dire pauvreté et dans le même cycle je classe ces réfugiés d'AFN parqués dans l'ancien bâtiment de la Synagogue de Dornach qui en tout n'avaient pas plus que ce qu'ils portaient sur leur dos et personne que nous deux, ma femme et moi ne s'en est occupés durant six mois jusqu'à je les avais casés en lieu sûr pour l'Hiver.

Voici don un petit résumé pour donner suite à votre lettre en vous adressant mes meilleures salutations.

### **E3 Lettre du 18 janvier 2004**

*Courrier affranchi le 21 janvier avec trois timbres, l'un est à l'effigie du maréchal Pétain (20 centimes) , le second est une Marianne ancienne (20 centimes) et le plus récent date de 1988 (château de Sedieres Correze 2,20 Francs) ; l'enveloppe préimprimée a été récupérée.*

18.01.04

Cher Monsieur Cerf

Alle zeigen sich als Freunde wenn'es Ihnen nützt stehen einem aber selten in der Not bei.

Connaissez-vous ce verset ?

Pour me dire que ma lettre vous a fait une curieuse impression. Si vous comprenez l'intime de cette locution cela vous guidera là où je me heurte sur les éloquences en ma faveur, toutes en catimini. J'ai dicté la Psychanalyse l'étude d'un passé tenu en secret mais subi qui contraint l'état sensible d'un être et sur ce théorème j'établis une valeur intrinsèque - celui ou ceux qui n'ont jamais été astreint à un état pareil, forcément restent un (?) problématique, pour éclairer un peu cette fatalité en voici une Plainte :

Wer nie sein Brot in Tränen ass, wer nie in kummervollen Stunden weinend auf dem  
Bettrand sass – der kennt Euch nicht ihr kummervolle Stunden.-

Si vous penchez sur les actions néfastes et actuelles, il a passé sur l'écran hier au soir des actions barbares de la dernière guerre avec en revanche par les Sowiets sur des populations innocentes et sans défenses, ce soir la guerre du Viet Nam par les Américains et la course à la présidence Bob Kennedy contre Johnson, à cet effet le rassemblement des masses pour écouter les discours des promesses, 1967, il est question de l'égalité de vivre entre Blancs et Noirs, l'assassinat de Luther King, la pauvreté, la faim, le chômage, la fermeture de commerce et usines, vous allez dire qu'est ce que cela vient faire avec l'enregistrement que Weil veut interrompre, mon cas n'est qu'un microbe de contraintes mais je le débite cela représente pas plus de valeurs que ces faits relatés et n'ont servis à rien du tout, les barbaries sont en continuel recommencements :

Et je vous citerais la lecture de la Tora de Shabbath dernier « Vajehi » il y a exactement ce que nous est dit, d'éviter et cela date de 3500 ans :

Je n'ai jamais refusé ma porte et si un entretien vous est agréable pourquoi pas ?

Vous voudrez bien excuser les fautes de frappes.

Veillez agréer, mes sincères salutations.

Sur l'invitation du professeur, Madame Starck, j'ai rejoint le cours de yidich donné à l'université. Quand Monsieur Weil m'a vu à la porte de la salle de cours, il m'a demandé ce que je faisais par là. Il n'arrivait pas à comprendre que je venais au cours de yidich ...

De fait ce cours de yidich avait alors pour pivot Alfred Weil. Sur demande du professeur, il produisait des textes en yidich, qu'il lisait lui-même pendant le cours. Ces textes étaient commentés par le professeur, discutés. J'ai retrouvé là Madame Yolande Picard et les Bloch, en auditeurs libres. Trois personnes qui ont parlé le yidich dans leur jeunesse. Ils le comprenaient encore très bien mais ils avaient cessé de le parler



spontanément. Pendant le cours de yidich, juste avant ou après les cours, Monsieur Weil racontait quelques anecdotes :

Il a parlé des « dictionnaires » du yidich qu'il utilisait. Pour son dictionnaire, c'est la nuit – il ne dort pas – que les mots lui viennent. Des devins, des guérisseurs suisses ou allemands avaient été consultés pour soigner son père. Monsieur Weil a vivement réagi – et répondu - à un article paru dans le quotidien *L'Alsace*. C'est un Alsacien, sûrement un ami de Hitler, qui prétend que Moïse n'a jamais existé.

### **Le parnes Lantz**

Le *parnes\** Lantz<sup>140</sup> avait embauché un ministre officiant. Ce *chasen\** mangeait dans les restaurants non cachères. La communauté n'était pas d'accord pour le garder. Mais le *parnes* Lantz, qui vivait place de la Réunion, dans la maison qui a une tourelle <sup>141</sup>, a dit. « Il chante trop bien. Si vous ne voulez pas de mon chantre, je le payerai de ma poche. » Et le *chasen* est resté.

Je n'ai pas classé cette anecdote dans les *witz* de Monsieur Weil, car je ne suis pas sûr qu'il l'ait trouvée drôle. Madame Picard aimait aussi me raconter en aparté des anecdotes qu'elle tenait de son père. C'est à cette époque que j'ai proposé à Alfred Weil de lui remettre une copie du testament d'un de mes ancêtres et ainsi je suis retourné chez lui, sans enregistrer, le 26 février (4). Monsieur Weil parlait d'hygiène alimentaire. Pour lui les règles à suivre étaient celles de la Bible. Autrefois on n'avait pas toutes ces maladies. Pour ce qu'il faut manger, la Bible l'a bien dit il y a trois mille cinq cents ans : manger seulement les animaux mammifères qui ont les pattes fourchues et ruminants. Pas les autres, le porc ou le lapin. Monsieur Weil a enchaîné (ana)logiquement sur une histoire de maladie.

Les Polonais sont venus pour travailler dans les mines après 1918. Il y avait des juifs parmi eux. Un Polonais s'est engagé dans la Légion étrangère. Puis il est tombé malade, il voulait être réformé. Il arrive au conseil de révision, il voit des bureaux pour chaque maladie, entérite, vision...

---

<sup>140</sup> Lazare Lantz, (Mulhouse 1823 - id. 1909), industriel, banquier, notable mulhousien, a été président du Consistoire du Haut-Rhin.

<sup>141</sup> Une belle demeure patricienne sur la place centrale de la vieille ville.

Alfred Weil a alors remarqué mon air hilare. Il a compris qu'il m'avait déjà raconté cette histoire notée **witz 16**. Il l'a abrégée en riant. Et en conclusion, il a dit : « Véridique ! »

Monsieur Weil a raconté qu'il avait averti diverses personnes qu'il leur fallait changer leur hygiène de vie. De là il a évoqué les soins qu'il prodigue par des massages. Il m'a parlé de ses propres souffrances : « Parfois ça me prend depuis le bassin et ça me remonte dans le corps, ça me glace entièrement... Je m'occupe toute la journée. C'est important de savoir faire quelque chose de ses mains. *D' àrwet\** ! Que Dieu me maintienne ainsi. Je ne voudrais pas finir à rester assis toute la journée, à ne rien pouvoir faire de mes mains »

Le professeur Raphaël m'a aidé à cette époque à reprendre mon enquête chez Monsieur Weil. Les deux hommes se connaissaient, par le réseau de la Société d'histoire des Israélites d'Alsace et de Lorraine, dont F. Raphaël était président. Lors d'un passage à Mulhouse de F. Raphaël, nous nous sommes retrouvés lui et moi chez Alfred Weil, à discuter autour d'un verre (Entretien 5). Deux blagues sont apparues au cours de la conversation. C'est d'abord F. Raphaël qui en a raconté une, que j'ai lue chez Debré (1933) et entendue chez d'autres personnes rencontrées pendant ma collecte.

#### **Witz 24 : Chotsi mayim, chotsi yayin !**

Un *goy* \*est venu pour faire des affaires avec un juif. La maîtresse de maison va pour servir un verre de vin. Le *baalbos\** précise alors à sa femme : « *Chotsi\* mayim\**, *chotsi yayin\** ». Il a dit en yidich, « Moitié eau, moitié vin » pour ne pas être compris de l'autre. Mais le partenaire a compris et il réplique : « Les deux moitiés, servez les à part ! »

ALFRED WEIL : Une fois un *goy* a entendu cette phrase de la bouche d'un juif.

Il a alors ajouté : « L'eau j'en ai assez. Gardez le *yayin\** ! »

*Et il ajoute une autre histoire, avec les répliques en alsacien.*

#### **Witz 25 : La chèvre de Spira**

Un marchand de bestiaux de Mulhouse s'appelait Spira. Un jour il avait vendu une	Un marchand de bestiaux de Mulhouse s'appelait Spira. Un jour il avait vendu une
--	--

<p>chèvre à un <u>büer</u>*. Et voilà que le <u>büer</u> téléphone pour se plaindre :</p> <p>- <u>Spira, d' Geiss* isch verreckt!</u></p> <p>Spira réplique, l'air étonné :</p> <p>- <u>Bi mir hät's nìt g'màcht!</u> »</p>	<p>chèvre à un paysan. Et voilà que le paysan téléphone pour se plaindre :</p> <p>- Spira, la chèvre est crevée !</p> <p>Spira réplique, l'air étonné :</p> <p>- Chez moi elle n'a pas fait ça !</p>
---	--

Après cette rencontre, un rendez-vous a été pris pour continuer l'enregistrement de *witz*. Cette rencontre (6 ) a eu lieu le 30 mars. J'ai montré mes transcriptions de *witz* de l'entretien 2 pour des éclaircissements. Alfred Weil a été surpris d'entendre ses hésitations et ses passages spontanés d'une langue à une autre. Il a parlé , pendant la guerre, de secours à d'autres réfugiés. D'un jeune qui avait le don de voir l'impureté des vaches *treife*. De l'origine de la fortune de Rothschild, qui avait un don pour l'argent. Puis il a été question des dons de Dieu à certains juifs, ou à des musiciens célèbres. Puis, Alfred Weil a raconté qu'il était allé à la communauté\* pour acheter la viande à l'occasion de Pessah. Là il avait rencontré quatre personnes. Les trois premiers sont trois cas qui ont de gros problèmes. La première va mal et elle n'avait pas *écouté* Alfred Weil, la deuxième a changé d'hospice alors que son fils aurait pu la prendre chez elle. Et le troisième, il ne veut pas pas, ni aucun de ses frères et soeurs, prendre chez lui sa maman malade. Intercalé, le cas d'un soin à une amie qui avait un début de pleurésie ; elle a d'abord demandé l'accord de son médecin. Alors Monsieur Weil l'a guérie en posant des ventouses. Je n'apprendrai rien du quatrième, car la conversation glisse sur une visite impromptue d'Ernest, un des fils américains d'Alfred Weil, qui a eu également des soucis de santé. Les histoires drôles arrivent enfin.

### Deuxième série de *witz*

Monsieur Weil les a notées en court résumé à la main au dos de professions de foi électorales (les élections régionales ont eu lieu les 21 et 28 mars). « Je note quelques indications au fur et à mesure dans la cuisine parfois, quand je prépare à manger » Pour les six dernières histoires Weil dit qu'il n'a noté qu'un titre et qu'il préfère les raconter plus tard. Monsieur Weil me demande pour certaines d'entre elles si je les ai déjà entendues. Pour d'autres il sait qu'elles sont nouvelles. Je ponctue les premiers titres de gestes pour dire que j'ai déjà enregistré ces histoires.

ALFRED WEIL : Ecoutez bien. Alors là c'est l'histoire d'un curé qui voyage avec un rabbin [witz 11]. Le papa, le marchand de bestiaux au toucher des bêtes [witz 2]. Le maître d'école, il ne faut jamais embrasser un chat. [witz 1]

JEAN - YVES CERF *qui avait alors du mal à imaginer le côté maléfique des grands-mères* : Je n'ai pas bien compris...

*(Alfred Weil n'explique pas vraiment. Il raconte toute l'histoire en riant)*

ALFRED WEIL: Donc il y a Diebolsheim avec le Schlemielele.

JEAN - YVES CERF : Oui [witz 12]

ALFRED WEIL : Vous vous souvenez de ça. Avec la belle-mère, heu le beau-père... La *hagada\**, la femme avec le repas.

JEAN - YVES CERF *qui confond avec le witz 13* : Qu'ils vont manger dehors ?

ALFRED WEIL : Non, non. Le mari qui revient de la synagogue, de l'office de, de veille de *Peissach\** et la table elle est bien mise avec une très belle nappe avec un très beau repas dessus et tout ça sent un parfum qui est jusqu'à dehors et puis il dit à sa femme qu'il a embrassée et puis il lui a souhaité la bonne fête, la *hagada\**, à la main : « Est-ce que tu crois ce qu'il y a là-dedans ? » [witz 21] On l'a ça ? (*Jean - Yves Cerf opine*) Le Seligmann Loewenstein on l'a aussi [witz 6]?

JEAN - YVES CERF : Quand il le dit ... ça c'est en allemand, le petit poème en allemand ?

ALFRED WEIL *récite d'un trait le poème du witz 6 et rit.*

Seligmann Löwenstein schau mir in *Tuches\** herrein, nimm ein Laternchen mit drinnen wird es finster sein ! (*Jean - Yves Cerf tente de l'interroger car il n'a pas encore compris que le mot clé du poème n'est pas de l'allemand, mais Alfred Weil ne l'entend pas*) Alors ça c'est le fameux bonhomme avec le *tallis\** qui va à la maison de joie [witz 9]. La *misse meschine\** de Hitler [witz 7]. Hitler avec le salut, avec la merde qui est aussi haute dedans la fosse [witz 8].

(Jean - Yves Cerf questionne sur le *misse meschine* ; v. l'analyse du witz 7 dans le chapitre 13)

ALFRED WEIL : Ha, attendez voir ! La femme malade, la femme qui demande à son mari de faire la tisane [witz 3]? Et lui qui rentre pour voir quand l'eau bout. La femme malade qui craint le froid et la chaleur. Il casse... ? [witz 4] .

JEAN - YVES CERF : Oui.

ALFRED WEIL : Oui. Voilà alors c'est la réunion du curé, du pasteur et du rabbin .

JEAN - YVES CERF : Oui... Ah, celle-là, non, je l'ai pas.

ALFRED WEIL : Vous voulez l'enregistrer ?

JEAN - YVES CERF : Oui.

ALFRED WEIL : Bon.

### **Witz 26 : La réunion du curé, du pasteur et du rabbin**

Donc, il y a un lieu, au loin, dans la campagne, assez important où les trois ecclésiastes (*sic*) se réunissent pour discuter sur la question de l'aide aux pauvres. Et, dans la discussion Weil, Monsieur Cerf, vous voyez ça hein (*gestes*) ? Bon. Et puis là, finalement, le curé, qui a cette invitation, parce que c'est à tour de rôle, une fois c'est le curé, une fois c'est le pasteur, une fois c'est le rabbin, il voit dehors, comme le ciel se couvre un petit peu, et il se met à la fenêtre et dit :

- Messieurs, il y a un orage en vue, vous ne pouvez pas rentrer. C'est impossible. Vous avez un chemin qui est très long et à pied vous risquez de tomber sous la tempête qui va se préparer. Mais je vous fais une proposition. Vous pouvez tranquillement rester chez moi. J'ai de quoi vous loger et je vous fais une proposition ...

Vous arrivez à noter ?

JEAN - YVES CERF : Oui, oui, de toute façon ça enregistre.

ALFRED WEIL :

... Je vous fais une proposition: celui qui a le plus beau rêve, j'ai préparé un très beau gâteau, il reçoit le gâteau.

Le lendemain matin, le curé qui rentre le premier levé, il se frotte les mains (*geste*), il va préparer son café. et puis il va à la cuisine faire les ... cent pas. Ah ! Que la porte s'ouvre, le pasteur qui rentre.

- Ah ! monsieur le pasteur, comment ça va ? Vous avez bien dormi ? Ça ne vous a pas fait peur avec l'orage que nous avons ?

Il a dit :

-J'ai dormi comme un ... loir. Mais figurez-vous que dans mon rêve, je suis arrivé au ciel (*sifflement admiratif*) où Saint-Pierre m'a reçu. Il a dit : « Tu viens seulement. Tu sais pas ça fait combien de temps que tu es convoqué. Le Bon Dieu, il t'attend. »

- C'est un très beau rêve. Mais figurez-vous, Monsieur le Pasteur, moi aussi, j'avais un rêve. Et je suis aussi arrivé à Saint-Pierre. Et le Saint-Pierre, il m'a dit : «Tu as bien fait de venir. Viens! Il m'a assis sur le tabouret, à côté du Bon Dieu. »

Et tout à coup, il y a la porte qui s'ouvre, le *rebe\** qui rentre, tout à fait, heu, qu'est-ce que c'est, tout à fait, comme on dit, (*cherchant ses mots*) tremblant.

- Monsieur le rabbin ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ? »

Il a dit :

-(*Murmuré*) Ne m'en parlez pas ! **Terrible** ! Je vous dis, je voudrais plus le vivre. Ni dans le sommeil, ni dans le vivant .

- Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

- Messieurs, quand la cloche a sonné minuit, ja, sur le clocher, il m'est apparu le Bon Dieu. Et le Bon Dieu, il a dit : « *Moische*, qu'est-ce que tu fous ici ? Va sortir à la cuisine, bouffe le gâteau ! »

(*Jean - Yves Cerf rit ; puis, sans transition* ) Le curé, qui vient baptiser une voiture automobile avec le Saint-Christophe, non ?

JEAN - YVES CERF : Connais pas ça.

## Witz 27 : Le curé, qui vient baptiser une voiture automobile avec le Saint-Christophe

ALFRED WEIL :

Donc il y a dans un village juifs et catholiques.

Vous me dites si je dois ... être plus lent.

JEAN - YVES CERF : Allez-y ! allez-y ! Non, y a pas de problème. Je note juste pour...

ALFRED WEIL : Des catholiques et des juifs. Et là, sur la place du village, il y a une maison où habite... une personnalité (*hésitation comme si Monsieur Weil voyait la personne en question et se refusait de la nommer*) assez importante. Et le dimanche matin après la messe, sa femme est à la fenêtre - la juive hein - et elle regarde dehors, qu'est-ce qu'elle voit !

« Mais Joseph ! » « Qu'est-ce qu'il y a ? » « Viens ici ! Dépêche-toi ...Regarde ça » « Qu'est-ce qu'il y a ? » « Regarde qu'est-ce que les *goyim\**, ils font, ils viennent bénir leur voiture et puis, attends, tu vois le curé qu'est-ce qu'il fait ? Il lui donne le Saint Christophe pour le coucher dedans... Tu as déjà vu des choses comme ça ? Qu'est-ce que nous sommes, nous, des juifs, comme ça (*le geste indique qu'ils ne sont pas bien grands*) ? Tu vois la grandeur, tu vois le *chusch \** de ces *goyim\**, Tu peux pas te l'imaginer ça »

Il a dit « Ecoute ! Je vais aller chez le rabbin. Je vais lui poser la question qu'est-ce que ça peut être que des *goyim* ils ont dans le *sechel\** de bénir une voiture alors que, chez nous ça n'existe pas. Le rabbin il le reçoit (*sérieux*) :

- Vous avez une voiture ! La première des nouvelles ! Depuis quand ?

-Depuis quand ?

- Mais, ça ne compte plus ! Et vous venez maintenant pour me dire une chose pareille ? Et me raconter cette histoire ? Mais vous vous imaginez quoi ? que *Moische\** *rabeine*, il n'a pas pensé à tout ça ? Mais vous êtes complètement perdu !

Il a dit « Je viendrai. Pas vendredi, mais dimanche matin, vous me verrez arriver. Je viendrai. » Le rabbin, il vient, habillé, avec le... le *talar*<sup>142</sup>, et puis le chapeau sur la tête, il vient, il a les mains derrière le dos, et puis il tourne autour de la voiture, et tout d'un coup il s'arrête. Le juif il vient là regarder : « Qu'est-ce qu'il fait ? » Il prend les cisailles et il coupe un morceau du tuyau d'échappement.

JEAN - YVES CERF *riant* : Oui ; normalement, il fallait attendre seulement une semaine [ pour la circoncision pratiquée le huitième jour après la naissance d'un garçon ].

ALFRED WEIL : Attendez voir ... *Noch ebbis\**... Ah ... ça je ne crois pas que vous l'avez vu.

### Witz 28 : L'énigme de la paresse

Un jeune garçon qui est dans une maison de commerce ; et puis il est un peu... paresseux, vraiment paresseux, paresseux, paresseux que le patron, il dit à ce brave bonhomme, le papa :

- Ecoutez, je pourrai pas le garder. (*Outré*) Il y a pas un jour qu'il vient à l'heure à son travail. Et alors il faut le voir, il est collé dans un coin, il fout rien. Un client arrive, il n'est même pas capable de dire « Bonjour madame, qu'est-ce que je peux vous servir ? » Rien du tout. Il faut être continuellement derrière et moi je fais un peu de *rachmonos\** à cause de vous. Hein, parce que je l'aurai déjà foutu dehors.

Bon, enfin, il arrive un matin que le père il est vraiment en colère, hein (*énergique*). Et il est là, à côté du lit et il lui dit :

- Sami, il faut se lever !

(*Le jeune, d'un ton geignard*)

- Ah, pourquoi papa ?

Il a dit :

Ecoute. <i>Dü bisch wahrer etsel.</i>	Ecoute. Tu es un vrai paresseux.
---------------------------------------	----------------------------------

<sup>142</sup> « La chasuble », m'explique Monsieur Weil, comme je ne connais pas ce mot. **Der Talar**, substantif masculin allemand, d'origine latine, désigne une robe qui tombe jusqu'aux chevilles.



Vous savez ce que c'est *e rätsel*? Un (*sic*) énigme.

Et le gosse il dit :

<p>- <i>Warum e rätsel?</i> - <i>Ich bring dich net heraus.</i> (<i>Et, voyant que je ne réagis pas,</i> <i>Alfred Weil commente</i>) <i>Ich bring dich nît heraus, aus dem</i> <i>bett. Bîsch wahrer etsel.</i></p>	<p>- Pourquoi une énigme ! - Je ne t'en sors pas. (<i>Et, voyant que je ne réagis pas,</i> <i>Alfred Weil commente</i>) Je ne t'en sors pas, du lit. Tu es un vrai paresseux.</p>
--	---

JEAN - YVES CERF : *E rätsel?*

ALFRED WEIL : C'est difficile à comprendre. *E rätsel*, ça veut dire ...

JEAN - YVES CERF : une énigme...

ALFRED WEIL : Deviner quelque chose.

JEAN - YVES CERF : Ouai.

ALFRED WEIL : Bon. Il lui dit « Tu es...

JEAN - YVES CERF : une énigme parce que tu ne fais rien...<sup>143</sup>

ALFRED WEIL : ... une énigme, parce que je ne sais pas comment faire pour te sortir du lit »

Voilà... maintenant il y a quelque chose. Arrêtez un tout petit peu. Bon...Je vous le dis tel quel, en yidich.

---

<sup>143</sup> *Otsel* veut dire paresseux en yidich ; l'histoire utilise un jeu de mots en yidich entre *rätsel* et *etsel* (*otsel*). En coupant la parole à Monsieur Weil, j'ai arrêté l'explication qu'il était en train de donner sur le jeu de mots yidich entre *wahrer otsel* et *wahr e rätsel*.

### Witz 29 : Hébreu ou juif

<p><i>E mame in Tel-Aviv dawert* mit ihrem jengle uf yidich. Un das jengle gibt tschüfo* in iwrit*. Di mame word broghes*. Kunt arey e man un sagt « Was schelte-n-ìhr mit-em jengle ? »</i></p> <p><i>Hot sie g'sagt :</i></p> <p><i>- Soll das jengle eich yidich ... ? (se reprenant) Warum soll das jengle nìt yidich rede ? »</i></p> <p><i>- Get ìhr-ìm di tschüfo : !</i></p> <p><i>- Ass's nìt vergesse dass er e yid* ìsch.</i></p>	<p>Une maman à Tel-Aviv parle en yidich avec son petit garçon. Le petit garçon répond en hébreu. La mère s'énerve. Un homme arrive et dit : « Pourquoi vous grondez le petit ? »</p> <p>Elle lui a dit :</p> <p>- Le garçon doit vous [parler] en yidich ? (se reprenant) Pourquoi le garçon ne parlerait pas yidich ?</p> <p>- Donnez lui la réponse !</p> <p>- Pour qu'il n'oublie pas qu'il est un juif.</p>
--	---

JEAN - YVES CERF : La fin ... Il faut m'expliquer juste la fin.

ALFRED WEIL : Il faut l'expliquer, alors arrêtez la ... Non ?

JEAN - YVES CERF : Oui, oui, je peux arrêter, oui (*il n'arrête pas l'enregistrement*) ;

ALFRED WEIL : Je vais vous dire, pour la question que vous gardez en mémoire. La maman elle parle en yidich. Mais le gosse, il ne parle que l' *iwrit*.\* Et alors, puisqu'il ne veut pas apprendre le yidich, elle lui dit (*insistant*) **pour qu'il reste un juif**. Vous y êtes ?.. *Ja* ! Parce qu'il ne veut pas apprendre le yidich, hein ! Pour lui ça compte que *iwrit*\*. Et alors la *mame*\*, elle a peur qu'il ne soit pas un bon *yid* comme il ne peut pas parler le yidich. Vous comprenez ?

JEAN - YVES CERF : Oui, mais je ne trouve pas ça drôle ; je trouve ça vrai. C'est un vrai problème (*riant*) !

ALFRED WEIL : *Ja !*

JEAN - YVES CERF : C'est... Le Felsenbaum, il a dit la même chose, oui ! <sup>144</sup>(*riant*).

ALFRED WEIL (*qui a regardé sa liste, et se régalant*) : Ah ça ! Ça c'était bien ! *E koschere yid...*(*s'interrompant pour regarder le magnétophone*).

JEAN - YVES CERF : Ça marche, oui, oui.

ALFRED WEIL : Ça va.

### Witz 30 : Une cuiller

<p><i>E koschere yid achelt in e restaurant scho seit zwonzig johr. A hinersupp. Schteyt nebendran der garçon und miss here, dass der man charbe* sagt iber di supp.</i></p> <p><i>Sagt er :</i></p> <p><i>-Wos hene ihr dou zü reklamiere ?</i></p> <p><i>Hot er g'sagt :</i></p> <p><i>- Versüch-ne mou di supp !</i></p> <p><i>- Ich soll di supp versüchne ? Wie ? ...</i></p> <p><i>S isch ke löffel dou !</i></p>	<p>Un Juif observant commande au restaurant depuis vingt ans un bouillon de poule. Le garçon se tient à côté de lui et il lui faut entendre que l'homme fait des reproches sur la soupe. Le garçon dit :</p> <p>- Qu'avez-vous à réclamer ?</p> <p>L'autre a dit :</p> <p>- Essayez donc la soupe !</p> <p>- Je dois essayer la soupe ?</p> <p>Comment ? ... Il n'y a pas de cuiller !</p>
---	--

(*riant*) Il n'y a pas de cuiller pour goûter.

<p><i>Noch e fisch. (mot incompris) ... e bissele*, he !</i></p>	<p>Encore un poisson. (<i>mot incompris</i>) ... un petit peu, hé !</p>
--	---

<sup>144</sup> Référence à un propos de M.ichaël Felsenbaum, qui était invité au cours de Madame Starck. M. Felsenbaum est un homme de théâtre yiddish, originaire de Roumanie et vivant en Israël. Il nous a dit a: « Le théâtre yiddish est vieux de cent cinquante années. Il a disparu pour trois raisons. Premièrement Hitler a tué les spectateurs. Deuxièmement Staline a tué les auteurs qui avaient survécu. Troisièmement Israël a interdit la langue yiddish. »

### Witz 31 : Un poisson très inspiré

<p><i>E andre yid isch ém-e restaurant aach und ischt e fisch. D'r fisch isch uf-em teller un schteyt vor-em.</i></p>	<p>Dans un restaurant il y a un autre juif qui mange un poisson. Le poisson est sur l'assiette, posée devant lui.</p>
---	---

(Weil joue le client de son histoire : il inspire fortement, penché tout près du poisson)

<p><i>Schteyt der serveur newedraan.</i></p> <p><i>Sagt :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Was mache-n ihr ?</li> <li>-Rede mit-em fisch.</li> <li>- Was ?</li> <li>- <b>Rede mit-em fisch.</b></li> <li>- Wie kenne-n-ir rede mit-em fisch ?</li> <li>- Ich red' sewe schproche vom fisch.</li> <li>- Aber warum geyn ihr àlleweil noch dazü ?</li> </ul> <p><i>Hot'r g'sagt :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Geyn e mouh ihr noch dazü ! Un frouge d'r fisch wouher as er kumt .</li> <li>- Wisse-n-ir wouher as er kumt ?</li> <li>-D'r fisch hot zü mir g'sagt er kumt aus-em Norde... Un er wàss gar nìmi wenn er kapporo* gemacht worre-n-isch.</li> </ul>	<p>Le serveur se tient à côté. Il dit :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Que faites-vous ?</li> <li>- Je parle au poisson.</li> <li>-Quoi ?</li> <li>- <b>Je parle au poisson.</b></li> <li>- Comment vous pouvez parler au poisson ?</li> <li>- Je parle sept langues de poisson.</li> <li>-Mais pourquoi vous allez toujours si près?</li> </ul> <p>Il a dit :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>-Allez-y <b>vous-même</b> une fois tout près ! Et demandez donc au poisson d'où il vient .</li> <li>-Vous savez d'où il vient le poisson ?</li> <li>- Le poisson m'a dit qu'il venait du Nord. Mais il ne sait même plus quand il a été sacrifié.</li> </ul>
---	---

JEAN - YVES CERF *bas* : La fin c'est quoi ?

ALFRED WEIL : Il sait plus quand il a été tué tellement il est pourri. (*Il rit*) ...

JEAN - YVES CERF : Oui, c'est ça (*sentencieux*). Mais il faut parler pour le savoir.

ALFRED WEIL : Est-ce que je vous ai raconté d'une jeune fille à marier qui était myope ?

JEAN - YVES CERF : Non.

ALFRED WEIL : Avec la cafetière, la cafetière blanche ?

JEAN - YVES CERF : Non.

ALFRED WEIL :

**Witz 32 : Une jeune fille à marier qui était myope**

<p><i>E madle wü* züm verheirate-n-isch.</i> <i>Un der freier kumt ame suntig e moul. Un</i> <i>das madle sagt:</i> <i>- Mame ! Ich hab more* dass es zü</i> <i>nix word !<sup>145</sup>Dü wasch dass ich korzsichtig</i> <i>bin.</i> <i>Hat si g'sagt :</i> <i>- Ich hab schon alles langs gedenkt.</i> <i>Horisch, ich will dir ebbis sage, Schüliette.</i> <i>Ich lig dou uf der bode e noude. Un wenn</i> <i>e bitzle* redsch mit-em jung*, uf a moul</i> <i>sagsch :</i> <i>« O Mame, kum, dou lig e noude ! »</i> <i>Der jung hot gsagt :</i> <i>- Was verzayle d...</i></p>	<p>Il y a une fille qui est bonne à marier. Le fiancé doit venir un dimanche à la maison. Et la fille dit : - Maman, j'ai peur que ça ne réussisse pas. La mère dit : - Il y a longtemps que j'ai pensé à tout. Je vais te dire quelque chose, Juliette. Je poserai par terre une aiguille et quand tu auras un peu parlé avec le jeune homme, tout à coup tu diras : « Oh Maman, là, il y a une aiguille ! » Le jeune gars a dit : - Qu'est-ce qu'ils rac...</p>
--	---

<sup>145</sup> A ce moment le narrateur a l'impression exacte que l'auditeur ne comprend pas. Il répète « *Ich hab more\* dass es zü nix word* » et encore une fois, très articulé « *dass es zü nix word* ». Il traduit « que ça ne réussit pas ». C'est le seul mot *more* qui était obscur.

(à Jean - Yves Cerf) Vous voulez pas boire ?

JEAN - YVES CERF : Non, c'est bon ! .

ALFRED WEIL :

<p>- Was verzayle di leit dass das madle nît gut seyt. Das isch e sch... schkorm* ! Wi kem-m'r einfach e noudel seye am bodde ? Nou, in der zwischezzeit, hen sî g'redt un geredt un geredt un di mame hot di kan ...di cafékann un di milichkann gebrocht. Si hen aber e weissî katz ghet un das madle dreht sich rum, seyt di kan un sagt : - <b>Kutz, gosch</b> <sup>146</sup> <b>abe</b>* !</p>	<p>- Qu'est-ce qu'ils racontent les gens, qu'elle a le vue basse ? Mensonge ! Comment peut-on simplement voir une aiguille par terre ? Entre temps, ils ont parlé, parlé, parlé et la maman a apporté le pot...la cafetière et le pot à lait. Seulement ils avaient un chat blanc. Et la fille se tourne, elle voit le pot et elle dit : - <b>Matou, descends!</b></p>
---	--

JEAN - YVES CERF : Ah, j'ai pas compris. Elle lui a dit ... qu'il y a une aiguille par terre, c'est pour l'aider ?

ALFRED WEIL : Pour faire croire au bonhomme qu'elle n'est pas, euh, myope. Mais...

JEAN - YVES CERF : Ah, c'est un mensonge, oui.

ALFRED WEIL : Mais quand la cafetière blanche comme le chat était sur la table...

ALFRED WEIL et JEAN - YVES CERF *en même temps* : Elle a cru que c'était le chat.  
(Jean - Yves Cerf rit)

ALFRED WEIL : *Kutz, gosch abe* !

---

<sup>146</sup> *Kutz*, variante de *katz*, est un matou ; *gosch*, impératif de *geje* : prononciation wurtembergeoise ?

Ça c'est une histoire du Wurtemberg. (*Insistant*) Vraie. *Kutz, gosch abe !*

JEAN - YVES CERF : *Kutschke ? Ça veut dire Kutschke ?*

ALFRED WEIL : *Kutz ? Katz.*

JEAN - YVES CERF : *Katz ! Ah, Kutz.*

ALFRED WEIL : *Ja ! Ja !*

### **Witz 33 : Sephora**

<p><i>Di Zipor' hot mai' mame gekennt ! Wasst ir wer di Zipora isch ? Di Zipora isch di fraa mit-em name - mit-em schem*, schem, le nom - di fraa vun Moosche* rabeine. Zipora. (Jean - Yves Cerf répète « Zipora » Ja ! S isch e madle gewayse-n-in Rexingen, wou main' mame* herkume-n- isch. Und s'isch nit ganz ... geh'rich gewayse. Si hot g'sagt :</i></p> <p><i>« Jeder gascht* hot e hund und jede gäschtin e klawiir ».</i></p>	<p>Sephora, ma maman l'a connue ! Vous savez qui est Sephora ? C'est la femme qui a le nom, le <i>schem</i>, le nom de la femme de Moïse. Tsipora. (<i>Jean - Yves Cerf répète</i> « Zipora ») Oui. C'était une fille de Rexingen, là d'où est originaire ma maman. Et elle n'était pas très ... convenable. Elle a dit :</p> <p>« Chaque homme parvenu a un chien et chaque femme parvenue a un piano »</p>
---	--

JEAN - YVES CERF : *Jeder gascht\* hot e hund,*

ALFRED WEIL : *und jede gäschtin\* e klawiir.*

JEAN - YVES CERF : C'est un jeu de mot ?

ALFRED WEIL : *Ja, ja ! C'est un jeu de mot. Oui.. Un gascht* <sup>147</sup> c'est un parvenu qui a un chien. Et une ... femme de rien du tout a un piano. Pour dire la différence entre le riche et le pauvre.

<i>Ja ! Isch fertig ? Güt.</i>	Oui ! C'est fini ? Bien .
--------------------------------	---------------------------

(*Monsieur Weil cherche un peu dans ses notes en bredouillant*) Ça c'est des mots, qu'est ce que c'est ? (*cherchant encore*) ...

**Witz 34 : Un antisémite**

*Am Rosch haschono ...*

Un homme fait un grand voyage en Afrique et il raconte ce qui s'est passé à un festin, qu'il n'a pas rencontré, rencontré lors de son p'riple ni un cochon ni un juif. Et le juif qui est présent, qui dit :« Dommage que nous ne nous sommes pas rencontrés ! »

(*Jean - Yves Cerfrit*) *Nît fertig.*

JEAN - YVES CERF : Mais c'est pas *rosh hashana*, ça ? Vous avez dit *rosh hashana* ! Mais ça n'a rien à voir avec *rosh hashana*.

ALFRED WEIL : Non, non, non...(comprenant qu'il a fait une confusion en lisant ses notes) Non ! Je voulais dire un *roscho*\*. Un *roscho*, un antisémite.

JEAN - YVES CERF : Ah, d'accord ! D'accord. (*silence*) Allez-y, allez-y !

ALFRED WEIL : Ah !

**Witz 35 : Histoire des Etats-Unis**

<i>In Amerika, in e grouse versammlung hat e mol e schtudent g'frougt, sou, in alli anwesendi :  Känne mir aaner sage wer als erschter president geweyse-n-isch vun di Vereinigti Staate ?</i>	En Amérique, une fois, dans une grande réunion un étudiant a demandé à tout le monde :  - Quelqu'un pourrait-il me dire qui a été en premier président des Etats-Unis ?
--	---

<sup>147</sup> Monsieur Weil a dit trois fois clairement « *gascht* » alors que les lexiques notent « *gäscht* ».



<p><i>Ïsch aaner ufschtende un hot g'sagt :</i></p> <p><i>- Christoph Columbus.</i></p>	<p>Et il y en a un qui s'est levé et qui a dit :</p> <p>- Christophe Colomb.</p>
---	--

(Alfred Weil rit. Il consulte sa liste, il marmonne) : Là c'est connu ; là *Gefillter fisch\**. Ja ! (même jeu)

JEAN - YVES CERF, reprenant d'un ton interrogatif : *Gefillter fisch ?*

ALFRED WEIL qui n'a pas entendu, même jeu<sup>148</sup> :

Ja ! Attendez voir ! Ah oui ! Deux Juifs. *Zwai yide...*

### Witz 36 : L'attentat contre Hitler

<p><i>Zwai yide hen welle den Hitler umbringe. Si sìn gange un hen sich e revolver gekaaft. Si hen uf-ne gewaarte, denn si hen gewisst wou er dourichlaaft. Di zeit ìsch arumgange ... Ka Hitler kume. Sagt aane züm ander : (très sérieux)</i></p> <p><i>« S ward-em chaswescholem* ka schlamaasel* passiert sai ! »</i></p>	<p>Deux Juifs ont décidé de tuer Hitler. Ils sont partis et ils ont acheté un revolver. Ils l'ont attendu car ils sont sû par où il passait. L'heure est passée ... Pas de Hitler qui vienne ! Alors l'un dit à l'autre : (très sérieux) « Qu'à Dieu ne plaise ! Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé un accident ! »</p>
---	--

JEAN - YVES CERF : Hmm (rire hésitant) ! Il y a un *schlamaasel*. C'est ça qu'il sont dit ?

ALFRED WEIL (tres articulé): *S ward-em chaswescholem\*, ka schlamaasel\* passiert sai !*

JEAN - YVES CERF : Vous pouvez traduire parce que ...

<sup>148</sup> Une note de Monsieur Weil sur le witz 31 conté un peu plus tôt ? Alors le nom juif du plat a disparu au cours du récit.

ALFRED WEIL : *Chaswescholem\**, ça veut dire « Que Dieu préserve qu'il lui est pas arrivé un accident. »

JEAN - YVES CERF *riant* : Oui, c'est ça ; j'avais deviné mais c'était un peu imprécis..

ALFRED WEIL : Ça fait vingt-deux hein ! Et c'est pas fini, hein. J'en ai marqué encore. Parce que là j' ai sauté un petit peu ... Ça c'est la fenêtre ouverte et la fenêtre fermée comme je vous ai dit [Witz 4]. (*Jean - Yves Cerf acquiesce*). Ah, attendez-voir. Là il faut que je regarde. *E yid ...*

**Witz 37 : Le miracle de la table de sept**

<p><i>E yid hot gewoune am lotto. Mit... mit der zahl drai-e-sechzig. E nochber voun-em hat-ìm gratüliert as er e gewinn g'macht hot un hat gefrougt wi ìsch eich das in der rusch* heraikumme, grad di nummer drai-e-sechzig. Hot er g'sagt, ha, er hat gecholemt* un hot gseye acht senger - chanteurs- in sewe raye. Sagt der ander:</i></p> <p><i>- Horsche-ne moul, acht mol sewe ìsch seks-e-fufzig. Das hot doch nix z' tün mit drai-e-sechzig.</i></p> <p><i>Hot er g'sagt :</i></p> <p><i>- Nou, s ìsch e wunder gscheye!</i></p>	<p>Un juif a gagné au loto. Avec le numéro soixante-trois. Un voisin l'a félicité parce qu'il a gagné et il lui a demandé comment ça vous est venu à l'esprit, l'idée de jouer juste le soixante-trois. Il dit, ha, qu'il a rêvé et qu'il a vu huit chanteurs sur sept rangées. L'autre dit :</p> <p>-Ecoule, huit fois sept c'est cinquante-six. Ça n'a rien à voir avec soixante-trois.</p> <p>Il a dit :</p> <p>- Alors, il s'est produit un miracle !</p>
--	---

(*Jean - Yves Cerf rit.*) Ja !

**Witz 38 : Ma femme cuisine**

<p>Il y a deux vieux amis qui se</p>	<p>Il y a deux vieux amis qui se</p>
--------------------------------------	--------------------------------------

<p>rencontrent et l'un raconte (<i>se corrigeant</i>) l'un est surpris en apprenant que l'autre est marié.</p> <p>- <i>Hosch noch nix verdawert* (corrigeant)</i> <i>vermaassert* voun dem ! He !</i></p> <p><i>Hot er gsagt :</i></p> <p>- <i>Was soll ich davoun vermaassre* ?</i></p> <p>- <i>Nou, wi dü redsch, bisch du nit ganz glicklik mit daanare Fraa .</i></p> <p><i>Hat er gsagt :</i></p> <p>- <i>Red mir net ! Si kè net koche. »</i></p> <p><i>Hot d'r andere gsagt :</i></p> <p>- <i>Nou ... begnig dich ! Maini ken koche.</i> <i>Aber kaaner ken's fresse.</i></p>	<p>rencontrent et l'un est surpris en apprenant que l'autre est marié.</p> <p>- Tu ne m'a rien répété (<i>corrigeant</i>) raconté de ça ? Hein !</p> <p>Il a dit :</p> <p>- Que veux-tu que je te racontes ?</p> <p>- Et bien, à t'entendre parler, tu n'es pas vraiment heureux avec ta femme.</p> <p>Il a dit :</p> <p>- Ne m'en parle pas ! Elle ne sait pas faire la cuisine.</p> <p>L'autre a dit :</p> <p>- Alors... sois content ! La mienne sait faire la cuisine. Mais personne ne peut bouffer ça !</p>
--	---

(*Amusé*) Vous l'avez compris ?

JEAN - YVES CERF : Qu'est-ce que ça veut dire *maasere* ? Ça veut dire heureux ?

ALFRED WEIL : Hein ?

JEAN - YVES CERF : Au début vous avez dit *maassere*. Ça veut dire ... ?

(*L'enregistrement s'arrête-là, pour des raisons techniques. Les récits qui suivent n'ont pas été enregistrés*)

### **Witz 39 : Dans le cochon tout est bon**

Un juif est à l'armée. Un jour il dit qu'il a perdu un morceau de lard. Il le cherche partout. Introuvable. Alors il se plaint à l'adjudant. l'adjudant dit « Du lard ? Mais je

croyais que vous étiez juif ? Le cochon c'est interdit !(y. : *chaser\* isch treife\** ) » Le juif répond. « Oui. Mais le lard, ça n'était pas pour le manger. J'ai des démangeaisons aux fesses. Je me frotte avec le lard, ça fait du bien » A ce moment il y a un soldat qui a entendu et qui se met à dégueuler.

#### **Witz 40 : Le pantalon ne chante pas**

Il y a un pauvre juif qui a besoin d'un pantalon. Il va chez le brocanteur. Il trouve un pantalon qui n'a pas l'air trop mal et il n'est pas cher. Il le prend. Mais quand il l'enfile, il est pris de démangeaisons. Le pantalon est plein de poux. Le juif va se plaindre au brocanteur. Il répond : « Pour le prix, vous n'espérez pas qu'il y ait des canaris dedans ! »

#### **Witz 41 : La confiance dans le rabbin**

A la *schul\** le rabbin prêche ; il voit que le *parnes\** dort. Il fait un signe au *schames\**. Après l'office, le rabbin dit au *parnes\** :

- « Chaque fois que je prêche, vous vous endormez !
- *Rewe\**, vous savez bien que j'ai confiance en vous ! »

#### **Witz 42 : Le bon vieux train d'autrefois**

Autrefois il y avait des trains omnibus et des express. Et le prix du billet n'était pas le même pour chaque catégorie. Il y a un type qui a acheté un billet d'omnibus et il est monté dans un train express. Le contrôleur le contrôle et il lui dit qu'il ne devrait pas voyager dans un train rapide. Alors le type répond :

- Pas de problème ! Vous pouvez ralentir le train ! *Ich bin gar nît pressiert* (Je ne suis pas pressé).

#### **Witz 43 : Une histoire un peu salée**

Ça, c'est une histoire un peu salée ! Il y a un non-juif qui est venu dans la synagogue à l'occasion des fêtes. Mais c'est les *s'liches\**. On fait des prières ; à certains moments, un non-juif ne peut pas rester. Alors le bedeau l'entraîne dans une pièce, où il

y a les affaires du *mool\**. Il lui dit qu'il viendra le chercher quand c'est fini. Mais à la fin de la cérémonie, il l'oublie et l'enferme dans la synagogue. Le lendemain il revient, il le fait enfin sortir. Il lui demande :

- Vous n'avez pas trop faim ?
- Non, j'ai mangé de la *kutlesàlat* (salade de tripes) que j'ai trouvé dans un bocal, dit l'autre qui était enrhumé.

Sérieusement, on garde les petits bouts des prépuces. Parce qu'on a trouvé qu'on pouvait faire un remède contre le cancer. Attendez, le nom ne me revient pas ... (*Alfred Weil cherche*) L'interféron. Ils le font en Israël. Parce qu'ils n'en manquent pas, pas besoin de les leur envoyer. Mais est-ce que c'est efficace, l'interféron ? C'est difficile à savoir.

#### **Witz 44 : Une odeur**

Un pauvre yid voyage dans le train. Il lit le journal. Arrive un voyageur avec sa valise de *s'rore\** qui s'installe dans le même compartiment. Le voyageur demande si les nouvelles sont bonnes. Ils discutent de tout et de rien. Le yid demande à l'autre ce qu'il fait comme métier : représentant en engrais artificiels. Un moment passe, et puis ça ne sent pas la rose, alors le yid demande : « Monsieur, regardez voir, votre valise ne serait pas ouverte, par hasard ? »

#### **Witz 45 : Mise en boîte**

Un *schadschen\** organise une *b'schau\**. Quand c'est fini le garçon lui dit : « Mais vous ne m'aviez pas dit qu'elle *hinkt* (boite). Mais le *schadschen* lui répond :

- Oui, elle boite en effet. Mais juste quand elle marche.

#### **Witz 46 : Cubisme**

C'est encore une *b'schau*. Le garçon se plaint au *schadschen* :

- Vous avez vu son grand nez anguleux ? Et son double menton !

Le *schadschen* lui dit :

- Tout ça prouve juste que tu n'aimes pas Picasso .

### **Witz 47 : Confessions**

C'est une histoire *goyemlich*\* (ça n'est pas une histoire de juifs) : Une jeune fille va voir le curé pour se confesser. Elle est gênée :

- J'ai tenu... le truc de mon petit ami dans ma main.
- Ma fille, il faut tremper votre main dans l'eau du bénitier, lui répond le curé.

La jeune fille rencontre une de ses amies et lui raconte sa confession.

- Le curé m'a demandé de tremper ma main dans l'eau bénite.

L'amie lui dit alors :

- Il faut que je trouve un grand bénitier pour pouvoir me baigner entière dedans.

## Chapitre 12

### JIDDISHI WITZ

Monsieur Weil a été choqué par ma transcription de l'entretien 2, extrêmement fidèle à l'oral ; après l'avoir lue, il m'a dit qu'il allait recopier lui-même ses *witz*<sup>149</sup>. De fait, il m'a bien envoyé en avril un courrier contenant des feuillets intitulés *JIDDISHI WITZ*, six feuillets dactylographiés au verso de photocopies identiques concernant les publications et un bulletin d'adhésion du CREDYO. Certaines histoires écrites avaient déjà été entendues. D'autres ne m'avaient jamais été racontées. Elles ont donc reçu un numéro supérieur à 47. Monsieur Weil écrit le yidich à partir de sa pratique de l'allemand écrit. Il met des majuscules à l'initiale des noms communs. Il en met aussi de manière irrégulière à beaucoup d'autres termes, pronoms, possessifs, verbes. Il applique cette écriture germanique également pour les mots d'origine hébraïco-araméenne et utilise en particulier la lettre *j* comme un yod. Cependant il utilise les accents et d'autres signes diacritiques de sa machine qui possède un clavier français. Monsieur Weil, comme d'autres auteurs, écrit l'article indéfini *a*. Il écrit *e* ou *é* là où j'ai mis *i*, comme *met*, *esh*. Il s'agit seulement de notations différentes. Il semble préférer écrire le *w* intervocalique au *b*, (exemples : *shawes*, *rewe*) alors que je n'entends pas systématiquement un *w*[*v*] dans ses paroles. Une trouvaille réside dans l'assemblage *èij- resp. èijh*. Monsieur Weil l'emploie dans plusieurs verbes très fréquents (*gèijhe*, aller ; *sèihe*, voir). Il a donc remarqué des sons étrangers au haut-allemand et il a conscience de la présence dans ces mots d'une semi-consonne *yod*. Son usage des accents sur le *e* et sur le *i* provient sans doute de lectures, dans lesquelles il aura été sensible à des signes inusités dans les textes standards. Il commet une exception aux usages allemands en utilisant le « *sh* » anglais, à la place du « *sch* » allemand. Ici Monsieur Weil a retenu une indication de Madame Starck. Notons une utilisation peu conforme de la ponctuation et des guillemets, que le lecteur pourra rectifier en regardant la traduction en vis-à-vis. Le texte de Monsieur Weil a été relu par lui et porte quelques ratures au stylo à bille bleu. En particulier, les combinaisons *èij*

---

<sup>149</sup> Cette gêne, répétée après (8) et (9), évoque le cas de Dolly R. (Labov, 1976, p. 151) : au cours d'une interview, Dolly répond longuement à un cousin au téléphone pour raconter ses vacances. L'interviewer se débrouille pour qu'elle ignore qu'elle est encore enregistrée ; Dolly laisse tomber le discours familial surveillé pour le discours spontané. Ce discours a été utilisé par Labov en « test d'origine familiale ». Des sujets nombreux en étaient gênés et se tortillaient sur leur chaise, pensant qu'il s'agissait d'une performance délibérée en style Oncle Tom.

avaient été tapées *èij* ; Alfred Weil a remplacé au stylo bille tous les tréma par des accents circonflexes ; ceci prouve une réflexion dont le sens m'échappe. Il restait dans le texte dactylographié quelques erreurs de frappe manifestes (peu nombreuses). Les histoires ont été séparées entre elles par des traits au milieu de la ligne tracés avec la même encre que celle utilisée pour les corrections manuelles. L'ensemble est très dense, avec un petit interligne. J'ai rajouté les numéros, avec la précision JW (pour *Jiddishi Witz*), les titres, les astérisques et les traductions, changeant ainsi la largeur des lignes.

**Witz 48 JW : Tristes saucisses**

<p><i>Kummt a Kouna en a Kezoufes* arei un sèijht Traberser* met'eme mijes* Batsev* Frought'r d'r Katzef* ob dèr wü* die Traberser gemacht hot noch lebt ?</i></p>	<p>Un client entre dans une boucherie et voit des saucisses « traverser » qui ont une sale mine. Il demande au boucher si celui qui a fait ces saucisses vit encore.</p>
--	--

**Witz 2 JW : Le fils du marchand de bestiaux**

<p><i>A Behèimes Händler* gèijht met Seim Jengle a bessle ewer Feld for Behèimes kanjene*- kumt dou en a Rèfès* met Marakel* Behèimes. Kanjene* müss m'r ach a bessle roîjene* met'm ab'taschte ob sie ach schumen* sen oder güt em Buser* stèijhn ach ob die Haut a Meshkel* wert esh - greift dou un greift dort, s' Jengle esh derfor bal chetisch* un uf'm Håmweg frought's for was das alles abtashtet nèîtigt get d'r Papa T'shüffe* ob d'r Meger* wü* der Kafri* fordert die</i></p>	<p>Un marchand de bestiaux parcourt un peu la campagne avec son fils pour acheter des bêtes. Il arrive là dans une étable avec énormément de bestiaux. [Avant] d'acheter il faut regarder un peu en palpant pour savoir si elles sont grasses ou si elles sont bonnes en viande, et aussi si la peau vaut de l'argent. Il tire ici, il tire là, le garçon est curieux et sur le chemin du retour il demande à quoi ça sert tout ce tripotage. Le papa répond : Pour savoir si la somme que le paysan exige pour la bête</p>
---	---



<p><i>Behême sich louhnt for sie kanjene* ?</i></p> <p><i>Shawes Nachme setze die Behêmes Händler em Oshpes* beim Kartenspiele, ganz bemühne* uf a moul gèjht die Tier uf ; spengt s' Jengle arei un schreit :</i></p> <p><i>« Papa kum shnell d' Facteur well die Emme* kanjene. »</i></p>	<p>vaut pour l'acheter.</p> <p>Au sabbat « Nachme<sup>150</sup> », les marchands de bestiaux jouent aux cartes à l'auberge, en toute bonne foi. Tout à coup la porte s'ouvre. Le garçon bondit à l'intérieur et s'écrie :</p> <p>« Papa viens vite, le facteur veut acheter la maman ! »</p>
---	--

### Witz 1 JW : Le chat et la grand-mère

<p><i>En d'r Shül sagt d'r Lehrer m'r soll nie a Katz vershmutze, das esh ganz a mijesi* Sach- m'r kennet neftere* derbei .. !</i></p> <p><i>Setz ganz hente s' Jossele un strekt die Jad*, frought d'r Lehrer « was » ?</i></p> <p><i>« Herr Lehrer meîj Groussel* hat die Katz verschmutzt am andere Morje esh die Katz gepeikert* ! »</i></p>	<p>A l'école le maître dit, on ne doit jamais embrasser un chat, c'est une chose très vilaine, on pourrait en mourir !</p> <p>Joseph, qui est assis tout au fond, lève la main .</p> <p>« Quoi ? » demande le maître.</p> <p>« Maître, ma grand-mère a embrassé le chat. Le matin suivant le chat a crevé ! »</p>
--	---

### Witz 6 JW : Sombre politesse

<p><i>Zwei bal Battem* hèn a G'sère* dou sagt d'r Ahnt em Ander Charpes* ka chanufes* ! D'r Ander a S'Rore* shekt'm a B'sühre* :</i></p> <p><i>« Seligmann Löwenstein schau mir en Tuches* arein, nimm ein Laternchen mit drinnen wird's finster sein ! »</i></p>	<p>Il y a deux messieurs qui se disputent. L'un fait des reproches à l'autre. Pas des flatteries ! L'autre, un homme distingué, lui envoie un message :</p> <p>« Seligmann Löwenstein regarde moi dans le derrière, prends une petite lanterne, dedans il fera sombre ! »</p>
---	---

<sup>150</sup> Nom d'un sabbat de l'année liturgique, tiré d'un verset d'Isaïe qu'on y lit à la haftarah\*.

### Witz 21 JW : Une histoire de Hagada

<p><i>Noch Schül am Eref* Peïseh* kumt a Mann hãm un riecht vu weite die güt Supp met die Matzeknepflich*, Derham esh d'r Tesh bedopfe* gedeckt un die Sèiderplatt* garniert ganz bejedishlich*.</i></p> <p><i>Güt Jondef* mein Liewi Bawette, was a Kuvet* sou a Liewi Fràa, nemmt'r die Gude* en die Jad* un frought : « Horish emoul mei Liewi, glàb'sh Dü was dou drenne kosfajent* esh ? Sagt die Bawette - was a Frough ? « ganz natierlich ! » « Dernochet geïjh arous un houl die Supp ! »</i></p>	<p>Après l'office, la veille de Pessah, un homme rentre chez lui et de loin il sent la bonne soupe aux quenelles de pain azyme. A la maison la table est joliment mise et le plat du seder est garni d'une manière tout à fait comme il faut chez les juifs.</p> <p>- Bonne fête, ma chère Babette, quel honneur d'avoir une si chère femme !</p> <p>Il prend la hagada en main et il demande :</p> <p>- Dis moi, ma chérie, tu crois ce qui est écrit là-dedans ?</p> <p>Babette dit :</p> <p>- Quelle question ? Evidemment !</p> <p>- Bon, alors sors et apporte la soupe !</p>
--	--

### Witz 9 JW : La maison de joie

<p><i>Freitag z'Ouwe for Shül* stêtjhn bal Battem* un dishkütiere. Kummt d'r Nathe met'm Thales* unterm Arm vorbei... « Wü* géïjsh Dü sou bemühne* anne, en's Nafge* Bajès* ??? Met'm Thales ? Wenn's m'r g'fallt bleiw'ich ewer Shawes*.</i></p>	<p>Un vendredi soir les hommes se tiennent devant la synagogue en discutant. Voilà que Nathan passe devant avec son châle de prière sous le bras.</p> <p>- Où vas-tu si bien intentionné ?</p> <p>- Au bordel .</p> <p>- ??? Avec ton châle de prière ?</p> <p>- Si ça me plait je reste jusqu'après sabbat.</p>
---	--

## Witz 12 JW : Qui payera l'enterrement ?

<p><i>En Dibolsheim - s'Shlemiehlele*, a Jengle wû net ganz Kêîresh* esh. awer bal chetish* was em Mougemle* passiert.</i></p> <p><i>Noch Shül Shachres* làft's dou arum, sagt Ahner vun die Barnèisem* züh'm was sou frieh uf d'r Shtrouss ? Zeigt met'm Fenger uf's Bajes* vum Galech*, dort esh a Erl*, dishkütiert wege Seinere Emme* wü gememert* esh. Rede vun Lafaje* hot d'r Galech g'frought ob 1.er - 2.er oder 3.er Klass ? Nu der Erl hot ka Mesumen* Vergrawe mei Mütter. Frought d'r Galech : « Henn Ihr ka Brüder » Na ! Ach ka Shwechter, doch awer das Lumpenmensch esh am Kloushter ! Ihr Unmensch das esh a G'. <sup>151</sup> esläshterung !!! Was soll das bedeite : M'r sagt Sie esh verhasseht*<sup>152</sup> met'm Liewe Hariet* ! « das esh die Lèîjsung vergrawe mei Mütter 1.er Klass un sheke mein Shwouger d'r Chespen* ! »</i></p>	<p>A Diebolsheim, le Schlemihlele, un gars qui n'est pas tout à fait intelligent. Mais c'est un curieux de tout ce qui se passe dans le petit village.</p> <p>Après la prière du matin il court partout et un des chefs de la communauté lui dit :</p> <p>- Quoi ? Si tôt dehors dans la rue ?</p> <p>Il montre du doigt la maison du curé. Il y a là un non-juif qui discute à cause de sa mère qui est morte. Ils parlent de l'enterrement. Le curé a demandé s'il veut la première, la deuxième ou la troisième classe. Bon, le non-juif n'a pas d'argent.</p> <p>- Enterrez ma mère !</p> <p>Le curé demande :</p> <p>- Vous n'avez pas un frère ?</p> <p>- Non !</p> <p>- Pas de sœur non plus ?</p> <p>- Si mais cette salope est au couvent !</p> <p>- Monstre, c'est un blasphème !!!</p> <p>- Qu'est-ce que ça veut dire ?</p> <p>- On dit : elle est mariée avec le Bon Dieu !</p> <p>- Voilà la solution. Enterrez ma mère en première classe et envoyez la facture à mon beau-frère !</p>
--	---

<sup>151</sup> G'. signifie Gottes (de Dieu) . Monsieur Weil respecte l'interdiction hébraïque d'écrire le nom divin.

<sup>152</sup> Ver-chassne, verbe composé par fusion (d.+h.) ; la difficile combinaison consonnantique [ r+x ] a été adoucie par Alfred Weil, qui a écrit [r+h].

### Witz 29 JW : Hébreu ou juif

<p><i>En Tel-Aviv a Brougesserei* a Fràa met Ihrem Jengle.. Si dawert* Jeddish un's Jengle* get T'shüffe* en Iwrit*! A Gezegen*, kummt arey a Chawer* :</i></p> <p><i>« Was esh das for a Brougesserei ? Worum soll das Jengle* Aich Jeddish T'shüffe* g'hen ?</i></p> <p><i>- Ass*'s net vergesst ass's a Jedesch !</i></p>	<p>A Tel-Aviv une dispute : une femme et son fils. Elle parle yidich et le garçon répond en hébreu. Une dispute ! Un type arrive :</p> <p>- Qu'est-ce que c'est que cette dispute ! Pourquoi le garçon doit vous répondre en yidich.</p> <p>- Pour qu'il n'oublie pas qu'il est un juif.</p>
--	--

### Witz 35 JW : Histoire des Etats-Unis

<p><i>En d'r Columbus Mediene* frought a Cha[c]ham* Thoure* die Talmidem* :</i></p> <p><i>« Wer d'r ershte Präsident vun die USA gewèijse esh ? »</i></p> <p><i>« D'r Talmid* frought Sei Chawer* - get'm T'shüffe* - Christof Columbus ! »</i></p>	<p>En Amérique un maître de la Torah demande aux étudiants :</p> <p>- Qui a été le premier président des USA ?</p> <p>L'étudiant interroge son camarade qui lui donne comme réponse :</p> <p>« Christophe Colomb ! »</p>
---	--

### Witz 3 JW : Comment faire la tisane

<p><i>A Fràa leght met Fiewer en d'r Mette* un sagt zü Ihrem Mann er soll'ere a bessle Tèij mache er soll ne anbriehe met kochigem Majem*.</i></p> <p><i>Nu d'r Schnücket* gèijht erous un shtellt majem ewer, die Zeit gèijht erum...</i></p>	<p>Une femme est couchée avec de la fièvre dan son lit et dit à son mari qu'il doit lui faire un peu de thé. Il doit le faire infuser dans l'eau bouillante.</p> <p>Bon, le pauvre type sort et pose l'eau sur [le feu], le temps passe...</p>
--	--

<p><i>Rüft die Fràa kumt der Tèj ball ??</i></p> <p><i>Kummt der Schnüchel* arei un froucht :</i></p> <p><i>« Jacqueline wie sèjht m'r wenn Majem* kocht ? »</i></p>	<p>La femme appelle : « Est-ce que le thé vient ? »</p> <p>Le pauvre type entre et demande : « Jacqueline comment voit-on quand l'eau bout ? »</p>
--	--

**Witz 4 JW : Il faut qu'une fenêtre soit ouverte ou fermée**

<p><i>A anderi Fràa met Fiewer legt en d'r Mette*, d'r Mann setzt em Fauteuil un lest die Zeitung. Sagt die Fràa Marem* besh sou güt un mach a bessle s'Fenshter uf ich bekom ka Luft.- Shtèjht uf macht's Fenshter uf, setzt weder anne.</i></p> <p><i>S' gèjht ka vertel Shée* sagt die Fràa er soll das Fenshter weder zü mache shtèjht uf un macht weder zü ! Das gejht sou fort a ganzi Shèe*... dou word's dem Mann züweder un word broughes*, shtèjht uf nemmt das Fenster un shlagt's zü ass alli Sheiwe erous fliege un shreit :</i></p> <p><i>« Sou jetz hosh Rüh s'esh zü un doch uf !</i></p>	<p>Une autre femme avec de la fièvre est couchée au lit, le mari est dans son fauteuil et il lit le journal. La femme dit, Marem* sois gentil et ouvre un peu la fenêtre, je n'ai pas d'air. Il se lève, il ouvre la fenêtre et il se rasseoit.</p> <p>Il ne se passe pas un quart d'heure que la femme dit qu'il doit refermer la fenêtre. Il se relève et referme ! Ça continue ainsi pendant une heure entière ... alors le mari en a assez et il s'énerve, il se lève, il prend la fenêtre, il la repousse [si fort] que tous les carreaux s'envolent et il s'écrie :</p> <p>«Maintenant tu as la paix, c'est fermé et pourtant c'est ouvert ! »</p>
---	--

**Witz 32 JW : Une jeune fille à marier qui était myope**

<p><i>A Madle sol a Kalle* worre, s'wàas ass*'s korzsichtig esh un b'Ejjsmedig* klagt's Seinere Emme*, die hot a Ausweg un sagt :</i></p>	<p>Une fille doit se marier, elle sait qu'elle a la vue courte et, craintive, elle se plaint à sa mère ; celle-ci a une idée et dit :</p> <p>« Quand ton prétendant vient, tu</p>
---	---

<p>« Wenn dei Freier kummt un Dü dawersh* met'm rüf'sh Mamme lüg du legt a Noudel, wü* ich vorher annegeleijh hab. »</p> <p>Word sich der Chusen* sage : « Leit hen vermassert* das Mådle esh korzsichtig... a Shkorm* ! »</p> <p>Die zwei hen sich viel zü sage, s'esh ach a weissi Katz em Bajès* - un a Zeit esh erum hot die Emme* d'r Tesh gedekt Küche un d'r Kaffi enere wiesse Kann.- Lügt* das Mådle uf d'r Tesh sèjht die weiss Kann un shreit :</p> <p>« Katz gèjht'sh erunter, shlagt die Kann uf d'r Bode ! »</p>	<p>bavardes avec lui, tu appelles, Maman, là il y a une aiguille, que j'aurai disposée auparavant. »</p> <p>Le fiancé va se dire : « Les gens ont raconté que la fille a la vue courte ... quel mensonge ! »</p> <p>Les deux ont beaucoup à se dire. Mais il y a un chat blanc dans la maison - et le temps a passé, la mère a mis la table, des gâteaux et le café dans un pot blanc. - La fille regarde sur la table, elle voit le pot blanc et elle crie :</p> <p>« Chat descends ! ».</p> <p>Et elle tape le pot qui tombe sur le sol.</p>
--	--

**Witz 49 JW : Liber-thé Egali-thé Fraternal-thé <sup>153</sup>**

<p>Noch d'r Melchome* kummt a Mann met Seim Jung* weder en die Medine*, Sei Fràa esh gememert*.- D'r Jung hot ka Meloche* un d'r Av* handelt met Kreiter, sagt zü Seim Jung nemm dou die Kreiter un gèjht en's Badishe un verkanjen* a bessle, ass Dü ach ebbes Mefieche* kennsh ! D'r Jung làaft un làaft sich die Reglajem* wund ohne noch ebbes zü verkanjene* un gèjht weder hàam, awer wü* Er weder uf</p>	<p>Après la guerre un homme revient au pays avec son fils. Sa femme est morte. Le garçon n'a pas de travail et le père fait commerce d'herbes, il dit à son fils prends ces herbes-ci et va en pays de Bade et vends un peu, [montre-moi] que tu sais aussi gagner un peu d'argent ! Le garçon marche et marche tant qu'il se blesse les jambes sans rien vendre et il revient chez lui, mais quand il est à nouveau arrivé sur la</p>
---	--

<sup>153</sup> En allemand et en yidich, « Tee », même mot que le français « thé », a aussi le sens d'un terme générique qui désigne les tisanes, précisées par le nom de l'herbe qui la caractérise. Par exemple *Lindentee*, infusion de tilleul. Pour éviter l'ambiguïté (l'ambigui-thé ! ) on parle de *Kraütertee*, (y. *Kreitertee*, thé d'herbes) pour désigner les infusions. Une oreille germanique peut donc entendre la devise de la République française comme une énumération de noms de tisanes.

<p><i>die Elsässich Seit kummt shtèjht dou ebbes ganz grouss ang'shrewwe.</i></p> <p><i>D'r Edde* word broughes* ass der Jung* sou a Eigel* esh = net Ganz = un dewert* Seim Edde* : « Brochsh net sou Jèjlesse*, uf'm Ruckweg ewerem Rhein shtejht grouss : " Liberté - Egalité - Fraternité in Sie sheisse Dir uf d'r Kreitertee" »</i></p>	<p>rive alsacienne, il y a quelque chose d'écrit en très grand.</p> <p>Le père se fâche parce que son fils est un tel idiot - pas tout à fait - et il dit à son père : « Tu n'as pas besoin de rouspéter ainsi, au retour sur le Rhin, ils ont écrit en gros : "Liberté, Egalité, Fraternité, et ils te chient sur l' Herbe-à-thé" »</p>
---	--

#### **Witz 42 JW : Le bon vieux train d'autrefois**

<p><i>S'esh emoul a Zeyt gewèjse met Shnell un Persone Züg, setzt dou em'e Shnellzug a alter Jed, kummt d'r Kontroleur un verlangt die Billette, sagt zü dem Jed : « Aier Billet esh for Persone Zug un Ihr fahre em Shnellzug,, das shuckt* Züshlag!</i></p> <p><i>Un for was a Züshlag, weil der Zu[g] schnell fahrt !!! Sage Aierem Zugfiehrrer er soll langsam fahre - ich ben net pressiert ! »</i></p>	<p>Autrefois il y avait des trains omnibus et des rapides. Il y a un vieux juif qui s'installe dans un train rapide. Le contrôleur arrive et demande les billets, il dit au juif :</p> <p>-Votre billet vaut pour un train omnibus et vous voyagez dans un train rapide, ça coûte un supplément.</p> <p>- Et pourquoi un supplément, parce que le train va vite !!! Dîtes à votre conducteur de rouler lentement ! Je ne suis pas pressé.</p>
--	---

#### **Witz 26 JW : La réunion du curé, du pasteur et du rabbin**

<p><i>Em a Moukemle* en frieheri Zeite sen d'r Galech*, d'r Pashtor un d'r Rewe* vesammelt un Dishkütiere ewer Probleme - wie - die Versorgung vun Dalfounem*.</i></p> <p><i>Die Zeit gèjht erum s'word Ouwetz*,</i></p>	<p>Dans une bourgade, il y a longtemps, le curé, le pasteur et le rabbin sont rassemblés et discutent de problèmes, comme de l'aide aux pauvres.</p> <p>Le temps passe et le soir arrive. Le</p>
--	--

<p><i>s'ferdunkelt sich un Wollike am Hemmel shtêtjhn, a Gewetter zeigt sich. Sagt d'r Galech* : Ihr Herre kenne net hàam gèjnh s'esh a shwer Gewetter em Anzug, sou bleiwe ewer nacht dou ich sorig for Verkeshtigung* un der wü* Morje d'r shejnsht Traum hot bekommt a shèjner Biskuit reserwiert en d'r Kuch.-</i></p> <p><i>Z'morjes* esh d'r Galech shou lang wach un reibt sich die Jodem* wü d'r Pashtor arei kumt sagt : « Herr Pashtor hen Ihr ebbes g'cholemt *? Jou*, d'r Petrus hot mich am Hemmeltor empfangen un mich en's Genèidem* eing'fiehrt !</i></p> <p><i>Sagt d'r Galech* : Be ach empfangen worre vum Petrus der hot mich bes züm Heilige Vater begleitet, hot mir a Shemel g'hen un mich ganz dernewe anneg'setzt.- Kumpt dou d'r Rewe ganz verdottert* arei. « Herr Rabiner was esh Aich passiert, Ihr sen ganz ershettet ? Redde net Ihr Herre am zwelef hot uf'm Torm die Uehr g'schlage dou esh mir d'r Liewe Harriet* ershiene un sagt zü mir :</i></p> <p><i>« Moîshe was mach Dü dou mütterselij allan gèjnh erous un fress d'r Biscuit !</i></p>	<p>ciel s'assombrit et des nuages couvrent le ciel, un orage s'annonce. Le curé dit : Messieurs, vous ne pouvez pas rentrer chez vous, avec le gros orage qui arrive. Restez donc ici cette nuit et je m'occupe du repas ; et demain, celui qui a le plus beau rêve reçoit un beau biscuit que j'ai réservé dans la cuisine.</p> <p>Le lendemain le curé est déjà réveillé depuis longtemps, il se frotte les mains lorsque le pasteur entre. [I] ]dit :</p> <p>- Monsieur le Pasteur, avez-vous rêvé de quelque chose ?</p> <p>- Oh oui, Saint-Pierre m'a reçu à la porte du ciel et m'a introduit au Paradis!</p> <p>Le curé dit :</p> <p>- J'ai aussi été reçu par Saint-Pierre qui m'a accompagné jusqu'au Saint-Père, m'a donné un siège et m'a fait asseoir tout à côté.</p> <p>Le rabbin entre tout ahuri.</p> <p>- Monsieur le rabbin, que vous est-il arrivé ? Vous êtes tout secoué.</p> <p>-Ne m'en parlez pas, messieurs, à minuit l'horloge a sonné au clocher, le Bon Dieu m'est apparu et il me dit :</p> <p>- Moïse, que fais-tu ici tout seul et abandonné ? Sors et bouffe le biscuit !</p>
---	---



**Witz 34 JW : Un antisémite**

<p><i>A Roshe* hot a grousi Reiss en Afrika gemacht un dawert* vun dem, em a Jed* bei'ere grouse Versammlung un dewert*, uf'm ganze Weg ka Chasser* un ka Jed esh'm begegnet !</i></p> <p><i>Was awer net ass dèr newe Ihm a Jed ish - un dèr get'm a T'schüffe* : « Shad ass* mir uns net getroffe hen ! »</i></p>	<p>Un antisémite a fait un grand voyage en Afrique et il en parle à un juif dans une grande réunion ; et il dit que, sur tout le chemin, il n'a pas rencontré de cochon, ni de juif !</p> <p>Il ne sait pas que celui qui est à côté de lui est un juif - et celui-ci lui répond : « Dommage que nous ne soyons pas rencontrés ! »</p>
---	--

**Witz 30 JW : Une cuiller**

<p><i>A Jed* esh shou 10 Jahr Kouhne* enere Garkich*, emoul weder uf'm Menu « Potage au poulet » das esh dagef* for heint .</i></p> <p><i>Garçon - un potage au poulet. Service -service, dou shtèjht der potage uf'm Tesh, der Jed rôjtent* sie ahn - s'geht a weil sou erum ohne ass der Jed nor achelt* un d'r Garçon betrachtet das, was hot heint der Kouhne*, kummt an d'r Tesh un frought worum der Mann net achelt* ? Sagt der Jed versüche emoul die Supp ! Er soll die Supp versüche ? Er, un worum ? Word's bal - ich hab g'sagt versüche.</i></p> <p><i>« Wü esh d'r Leffel ? »</i></p>	<p>Un juif est depuis dix ans déjà client dans un restaurant cachère. Une fois encore sur le menu il y a « Potage au poulet » ; ça lui convient pour aujourd'hui.</p> <p>- Garçon, un potage au poulet. Service - service, voilà le potage posé sur la table, le juif le contemple - un moment passe ainsi sans que le juif ne mange et le garçon regarde : Qu'est-ce qu'il a aujourd'hui mon client ? Il vient à la table et demande pourquoi l'homme ne mange pas. Le juif dit « Goûtez donc la soupe ! » Il doit goûter la soupe. Lui ? Et pourquoi ?</p> <p>- Alors ça vient ? Je vous ai dit de goûter.</p> <p>- Où est la cuiller ?</p>
---	---

**Witz 27 JW : Le curé qui vient baptiser une voiture automobile avec le Saint-Christophe**

<p><i>Em a Jedde Dorf am Eref* b'Shawes* stèijht em Jishe sei Fràa am Fenshter, uf a' moul was gèijht dou beim Nochber a Touflemühne* stèijht der Galach* met Metzwe* Wasser un segent s'Auto !!! Jishe kumm shnell un roïjen* was dou Vorgèijht, wû d'r Jishe ans Fenshter kummt hängt d'r Galach* grad d'r St. Christoph an der Speckel.- Die zwei sen sprochloss, sagt die Fràa sou Metzwes* macht m'r bei die Goïjem* un bei die Jedde ? Lou lone*.- Was sagsh dou derzü ? Ich gèijh uf d'r Shtell züm Rewe*, das loss ich net derbei.</i></p> <p><i>D'r Rewe ganz vercheshevt* ... hen Ihr a Auto ? Un worum net. Shou lang ? Net seid geshtern un Ihr kumme e[r]sht heint ? Ich mach met Aich a R.d.v. for d'r nechshst Sundig noch Shül*, abgemacht. Am zèïje ersheint d'r Rewe em Thalar* die Jodem* uf'm Recke, gèijht erum vum Auto, bleibt hente stèij was macht dèr ???</i></p> <p><i>Met d'r Blechsheer shneidet a Steck vum Auspuff ab un rüft lout a Broche* :</i></p> <p><i>« Gemallt* . »</i></p>	<p>Dans un village juif, pendant la veille du sabbat, la femme d' Isaïe se tient à sa fenêtre. Tout à coup que se passe-t-il chez le voisin, un catholique ? Le curé est là avec de l'eau bénite et il bénit l'auto !!!</p> <p>- Isaïe, viens vite, regarde ce qui se passe !</p> <p>Quand Isaïe arrive à a fenêtre, le curé est en train de suspendre le Saint-Christophe au miroir. Les deux restent sans voix ; la femme dit :</p> <p>- Ils en font de ces bonnes actions, chez les goyim. Et chez les juifs ? Rien du tout ! Qu'est-ce que tu dis de ça ?</p> <p>- Je vais sur le champ chez le rabbin, ça ne se passera pas comme ça.</p> <p>Le rabbin est tout perplexe...</p> <p>- Vous avez une auto ?</p> <p>- Et pourquoi pas ?</p> <p>- Depuis longtemps ?</p> <p>- C'est pas depuis hier.</p> <p>-Et vous venez seulement aujourd'hui ? Je vous donne un rendez-vous pour dimanche prochain après l'office.</p> <p>Entendu. A dix heures le rabbin apparaît en chasuble, les mains dans le dos. Il tourne autour de l'auto, et reste derrière. Que fait-il ???</p> <p>Avec des cisailles il coupe un bout du</p>
--	--

	pot d'échappement et il dit une bénédiction à haute voix : « Il est circoncis. »
--	--

### Witz 31 JW : Un poisson très inspiré

<p><i>Enere Garkish* setz a Jed* vor Seim Teller un roïjent* uf d'r servierte Fesh. D'r Garçon shtêljht am Comptoir un betrachtet d' Jed ! A Weil er achelt* net. -</i></p> <p><i>Monsieur, worum esse Ihr net ? Ich red met dem Fesh ! Loshert* der Garçon güt ? Ihr redde met dem Fesh, Jou* esh rede 7 Fesh Shproche ! Was sage Ihr dem Fesh ? Hab g'froucht wüher er kummt ? - Vum Norde, sagt er. Froucht weiter wie's dort Owe esh ? Get' T'shüfffe* : « Sen shou vieli Johr ass ich g'fesht worre ben. » Er hot g'sgruchent*.-</i></p>	<p>Dans un restaurant cachère un juif est assis devant son assiette et regarde le poisson qu'on lui a servi. Le garçon se tient au comptoir et observe le juif. Un moment se passe, il ne mange pas.</p> <p>- Monsieur, pourquoi vous ne mangez pas ?</p> <p>- Je parle avec le poisson !</p> <p>Est-ce que le garçon a bien entendu ?</p> <p>- Vous parlez avec le poisson.</p> <p>-Oui, je parle sept langues de poisson.</p> <p>- Que dîtes-vous au poisson ?</p> <p>- Je lui ai demandé d'où il vient. Il dit, du Nord.</p> <p>Il lui demande ensuite comment c'est là-haut. Il [le poisson] répond :</p> <p>« Il y a déjà tant d'années que j'ai été pêché ! »</p> <p>Il puait, [le poisson].</p>
---	--

### Witz 37 JW : Le miracle de la table de sept

<p><i>A Jed* hot am Loto gewunne Zeffen 63. Sei Nachbar gratüliert un froucht wie er grad 63 ausg'sücht hot ? Sagt d'r Jed, er hot a Cholem* k'het un dou sen 8 Sänger</i></p>	<p>Un juif a gagné au loto en chiffrant le 63. Son voisin le congratule et lui demande comment il a justement choisi le 63. Le juif lui dit, il a fait un rêve et dedans il y avait 8 chanteurs sur 7 marches. Le voisin</p>
--	--

<p><i>uf 7 Shtufe g'shtande, sagt der Nachbar :</i></p> <p><i>« Wenn ihr güt cheshpene* macht derfor 8 x 7 = 56 un net 63. !</i></p> <p><i>« Ach ka chellig* ! »</i></p>	<p>avait 8 chanteurs sur 7 marches. Le voisin dit :</p> <p>- Si vous comptez bien, ça fait 8 fois 7 égale 56 et pas 63 !</p> <p>- C'est bien égal !</p>
--	---

**Witz 38 JW : Ma femme cuisine**

<p><i>Zwei Barnêsem* treffe enender em Moukem*, a Semche*, sou lang henn Sie sich nemmi g'sêjhe. Ebbes nai's Dü hosh Chasene* k'het ? Ewer dem Punem* sheint net alles klor ? Red m'r net- Sie kenn net koche ... !</i></p> <p><i>Nu beruhig Dich - meini kenn koche awer kanshs't net fresse !</i></p>	<p>Deux présidents de communauté se rencontrent en ville, quelle joie ! Ils ne se sont pas vus depuis si longtemps .</p> <p>- Du nouveau, tu t'es marié ? D'après ton visage, il y a quelque chose qui ne va pas ?</p> <p>- Ne m'en parle pas ! Elle ne sait pas faire la cuisine ... !</p> <p>- Et bien, calme-toi ! La mienne sait cuisiner, mais tu ne peux pas le bouffer !</p>
---	---

**Witz 40 JW : Le pantalon ne chante pas**

<p><i>A Jed net betüch* gêjht züeme Trottelhändler for a paar Hose kanjene*. Wü'r hãm kummt un probiert die Hose... dou drenne sen Kenem* ! Der Chates* esh mich meramme* gewesse - uf d'r shtell ratzt*r zeruck un reklamiert. Sagt dèr Händler,</i></p> <p><i>« For dér Méger* soll ich Aich Kanarievogel arei mache ? »</i></p>	<p>Un juif pas bien riche va chez le fripier pour s'acheter une paire de pantalons. Quand il est rentré chez lui il essaye les pantalons ... Dedans il y a des poux ! « Le filou m'a roulé ! »</p> <p>Sur le champ il y retourne à toute bombe et il réclame. Le marchand lui dit : « Pour ce prix-là j'aurais dû vous mettre des canaris dedans ? »</p>
--	--

**Witz 41 JW : La confiance**

<p><i>A Rewe* Darsh* en d' Shül* un sèjht d'r Parnes* pouft*, get em Shames* a Wenk. Noch Shül sagt d'r Rewe züm Parnes, jedesmoul wenn ich Darsh poufe* Ihr !</i></p> <p><i>« Rewe Ihr wesse jou ich hab Zütraue zü Aich. »</i></p>	<p>Un rabbin prêche à la synagogue et il voit le président de la communauté qui roupille. Il fait un signe au bedeau.. Après l'office le rabbin dit au président :</p> <p>- Chaque fois que je prêche, vous roupillez !</p> <p>- Rabbin, vous savez bien que j'ai confiance en vous !</p>
--	---

**Witz 50 JW : Il sont fous à Offenbach<sup>154</sup>**

<p><i>Das esh a B'emesdiggi* Sach aus meiner Mehspuche*.</i></p> <p><i>Em Lippmann Sei Jung hot a Leder Fawrek en Offebach k'het un doumoul's wie ach heint en unseren Mouken* sen Shtrousse gepflashter. Wü* d'r Lippmann hãm kume esh frought die Lina Sei Shweshter : « Lippmann wie hot's Dir ach g'falle dort ? Lina, s'esh'm a Keîlef* nochg'shprünge [Lacune]</i></p> <p><i>" SHTAN ?" Krieg die Kränk Offebach<sup>155</sup>, die Hund lehn sie làafe un die Shtàan bende sie ahn ! »</i></p>	<p>C'est une affaire véridique qui vient de ma famille. Le fils au Lippmann a eu une fabrique de cuir à Offenbach et dans ce temps-là, comme aujourd'hui, dans nos villes les rues étaient pavées. Quand Lippmann est rentré à la maison, sa sœur Lina le questionne : « Lippmann, comment ça t'a plu là-bas ?</p> <p>- Lina, il y a un chien qui a sauté après moi. [J'ai voulu lui lancer une pierre de la chaussée mais elles étaient toutes attachées ensemble].</p> <p>- Des PIERRES ?</p> <p>- Ils sont malades à Offenbach ! les chiens, ils les laissent courir et les pierres ils les attachent !</p>
---	--

<sup>154</sup> Offenbach, banlieue de Frankfurt am Main, est connue pour ses juifs et ses tanneries.

<sup>155</sup> « *Krieg die Kränk (Offebach)* » constitue une expression non identifiée. Comme dans le **witz 33 Sephora**, avec le proverbe inconnu sur le *Gascht* et la *Gäschtin*, la formule a une poésie sonore qui a permis sa mémorisation d'une génération à l'autre, de Rexingen à Dornach.

**Witz 45 JW : Première histoire de schadschen\*. Mise en boîte**

<p><i>A Shadchen* nemmt a Jung* for « Brautshau* » Kummt en a Bajès*, die Màad esh net ewel - awer Sie henkt a bessle. Sagt d'r Jung er well sich ewerlèjghe, awer uf'm Hàmweg sagt'r em Shadchen* a bessle* Charpes*, wie kenne Ihr mir sou ebbes* anbiete, die Màad henkt doch ! Get'r T'shüffe* : « M'r sèjht's jou nor wenn Sie làaft ! »</i></p>	<p>Un marieur emmène un jeune homme pour une « présentation de fiancée ». Il arrive à la maison, la fille n'est pas moche, mais elle boîte un peu. Le jeune homme dit qu'il veut réfléchir mais sur le chemin de retour il fait quelques reproches au marieur : « Comment pouvez-vous me proposer ça ? La fille boîte ! »</p> <p>L'autre répond : « Oui mais on le voit seulement quand elle marche ! »</p>
---	---

**Witz 46 JW : Deuxième histoire de schadschen. Cubisme**

<p><i>A zweiter Versüch, dou esh Ahni Ohne Prèjre* ! Met'ere grousse Nàas un decki Leppel, derzü lügt* Sie met Ahm Aag en Kaffikann un met'm andere an die Kuchetier !!!</i></p> <p><i>Sagt d'r Jung wie kenne Ihr mir sou ebbes vorshtelle - a Charbe*</i></p> <p><i>« Sagt d'r Shadchen* mer sèjht Ihr vershtèjhn nex vun Picasso ! »</i></p>	<p>Une deuxième tentative ; mais c'est une fille sans garantie ! Avec son grand nez et ses lèvres épaisses, en plus elle regarde d'un œil vers le pot de café et de l'autre vers la porte de la cuisine !!!</p> <p>Le jeune homme dit : « Comment pouvez-vous me présenter quelque chose comme ça ? La honte ! »</p> <p>Le schadschen dit : « On voit que vous ne comprenez rien à Picasso ! »</p>
---	--

**Witz 36 JW : L'attentat contre Hitler**

<p><i>Zwei Jedde* hen welle d' Hitler mèjmesse* un gewesst wü Er dorichlàft. Sie warte die Zeit vergèjht s'kummt niemed ? Sie worre ungeduldig un sou frought Ahner der Ander :</i></p>	<p>Deux juifs voulaient tuer Hitler et ils savaient par où il devait passer.</p> <p>Ils attendent, le temps passe. Personne ne vient ? Ils s'impatientent et alors le premier demande au second :</p>
---	---

<i>S'wort'm noch chasvesholem* nex passiert sein ?</i>	- Plaise à Dieu ! Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ?
--	--

**Witz 7 JW: Misse Meschine\***

<p><i>En d'r Brandenburger Shtrouss hot d'r Hitler a Bajès* k'het. Kummt zü'em Ahner vun Seini Chatêsem* un sagt : <b>Adolf weisst Du dass im Hause der Br[a]ndburger Shttrasse em 1. Shtock<sup>156</sup> der Kalusky ein Jude ist ? Was ? Sofort gehst Du hin un befiehlst dem auf der Shtelle die Wohnung zu verlassen. -</b></i></p> <p><i>Gesagt getan - un der Jed sagt : Em Hitler a shêiner Grüss ausrechte er gèjht vejefrech* un wentsht Ihm a Miesemeshine* ! Ka klani Sach, d'r Hitler well wesse was hàast a Miesemeshine* un loss't d'r Grouss Rabbiner vun Berlin kumme un frought was das soll heisse ? sagt d'r Rabbiner <b>Wohlergehen, Glück un Gesundheit, Erfolg. D'r Hitler hot bedenke un sagt Seim Meshores* er soll z'eruck züm Jed gèj un Ihm sage ass Er sich ewerlèjhgt hot, er brocht net fort gèj un er wénsht Ihm ach a Miesemeshine* !</b></i></p>	<p>Dans la rue de Brandebourg Hitler a eu une maison. Un de ses mauvais sujets vient le voir et dit : « Adolf, sais-tu que dans la maison de la rue de Brandebourg, au premier étage, Kalusky, c'est un juif ?</p> <p>- Quoi ? Tout de suite, tu y vas et tu lui ordonnes de quitter l'appartement sur le champ. »</p> <p>Aussitôt dit, aussitôt fait. Le juif dit de transmettre ses meilleures salutations à Hitler, qu'il s'en va, et qu'il lui souhaite une <i>misse meschine</i> ! Ça n'est pas rien, Hitler veut savoir ce que c'est qu'une <i>misse meschine</i> et il fait venir le Grand Rabbín de Berlin pour lui demander ce que ça veut dire. Le rabbin dit : du bien, la chance, la santé et le succès. Hitler a pensé à ça et il dit à son serviteur de retourner chez le juif et de lui dire qu'il a réfléchi, qu'il n'a pas besoin de partir et qu'il lui souhaite aussi une <i>misse meschine</i>.</p>
--	---

<sup>156</sup> Les passages imprimés en gras correspondent aux paroles en allemand standard. Dans cette phrase-ci, Monsieur Weil aurait dû écrire « Strasse im 1. Stock » ; plus loin également « Stelle ». Mais il a pensé à l'écriture du yidich tout en écrivant les dialogues entre personnages allemands. Il a commis un code-switching graphique.

**Witz 8 JW : Heil Hitler ?**

<p><i>Wer hot net d'r Hitler Grüss gemacht ? Kummt a Jed* züm a Hausverwalter un sagt : « <b>Guten Tag.</b> » Der ERL* word broughès* un sagt dem jed s'nèchshte moull wenn'r kummt un macht d'r H'Grüss<sup>157</sup> net word'r erousgeworfe. Jetz soll'r ach sage for was er kummt ? Die Mishtgrüb esh ball ganz voll m'r müss sie entlere. Word gemacht ! S'gèjht a lange Zeit s'word nex gemacht un die Grüb esh bes am Rand. Der Jed gèjht z'erück steckt d'r Arm hoch un d'r Verwalter met Semche* ... <b>Aha Sie haben begriffen. ! Nein Herr Verwalter - so hoch steht die Sheisse !</b></i></p>	<p>Qui n'a pas fait le salut hitlérien ? Un juif vient chez le gérant de l'immeuble et dit « Bonjour ». Le type (un non-juif) se fâche et dit au juif que la prochaine fois qu'il vient et qu'il ne fait pas le salut hitlerien il sera jeté dehors. Et maintenant qu'il dise pourquoi il est venu.</p> <p>- La fosse d'aisances est bientôt pleine, il faut la vider.</p> <p>- Ça sera fait !</p> <p>Beaucoup de temps se passe, et rien n'est fait : la fosse est pleine à ras bords. Le juif revient et tend le bras en hauteur. Le gérant, joyeux... : « Aha ! Vous avez compris !</p> <p>- Non, monsieur le gérant, la merde est haute comme ça ! »</p>
---	--

**Witz 16 JW : Le conseil de réforme**

<p><b>Au Conseil de réforme :</b> <i>Alli wü* eingetrage sen for die Einâjtem*, die Osnâjtem*, die Regläjtem*, for Chronisher Dorichfall, G'shwolleni Regläjtem*, Gelenkreumatisse, sen shou dorich s'bleibt nor Ahner a Polnisher Jed aus d'r Fremdelegion<sup>158</sup> rüft der Caporal de</i></p>	<p><b>Au Conseil de réforme :</b> Tous ceux qui se sont présentés pour les yeux, les oreilles, les jambes, pour diarrhée chronique, jambes lourdes, rhumatismes articulaires, sont déjà passés et il en reste seulement un, un juif polonais de la légion étrangère. Le caporal de</p>
---	--

<sup>157</sup> H'Grüss pour Hitlergrüss. Le nom maudit est ici réduit à son initiale.

<sup>158</sup> Dans les trois versions de cette histoire, le soldat est un stéréotype de l'humour judéo-alsacien : l'immigré Polonais, pauvre et sale. Deux versions ont un détail réaliste : les mines de potasse au Nord de Mulhouse, et ici la Légion étrangère.



<p>service « Hémoroïdes » « Jides » <i>das esh for dèr Chawer*</i>. <i>Sagt d'r Roufe*</i>, <i>mache emoul die Butshkâjem*</i> <i>erunter un lege dou anne, er untersücht uf alli enneri Seite shpiert lou lone* ? Newe dran a Assistenz Roufe* a Grousser Mann met groussi Jodem*</i>, <i>get'm d'r Roufe* d'r Uftrag er hot längerer Finger, soll er's versüche, nu s'gèjht kaum a Moment sagt d'r Jed :</i></p> <p style="padding-left: 40px;"><i>« Herr Assistenz hen'r vielleicht a bessle* a längerer Fenger, ich hab's em Hals ! »</i></p>	<p>service appelle « Hémorroïdes ». « Yid » ça c'est pour notre type. Le médecin dit « Baissez vos pantalons et allongez-vous. » Il ausculte sur tous les côtés à l'intérieur ; il ne sent rien de rien. Auprès de lui il y a un médecin assistant, un homme grand avec de grandes mains et le médecin lui donne comme tâche, comme il a des doigts plus longs, d'essayer. Bien, à peine quelques instants plus tard, le juif dit : « Monsieur l'assistant, vous auriez peut-être un doigt plus long, j'ai ça dans la gorge ! »</p>
---	---

**Witz 39 JW : Dans le cochon tout est bon**

<p><i>Beim Appel z'ouwetz* beklagt sich a Rekrüt ewer a Diebstahl. For was ? A Shteck Shpeck ! D'r Feldwebel frought, niemed bewegt sich oder losst nor a Oss*. D'r Feldwebel greift sich an die Shtern un sagt zü dem Rekrüt, Ihr sen doch a Jed un fresse Chasser* ? Na Her[r] Feldwebel jedes moul noch'm exerziere ben ich wund am Duches* un dou reib ich n'e ein met Shpeck. Druff meîjgnet* Ahner vun die Rekrüte - dou esh d'r Ganef*.</i></p>	<p>A l'appel du soir une recrue se plaint d'un vol.</p> <p>- Quoi ?</p> <p>- Un morceau de lard .</p> <p>L'adjudant interroge, personne ne bouge, pas même un signe. L'adjudant se frappe le front et dit à la recrue :</p> <p>- Vous êtes juif et vous mangez du porc ?</p> <p>- Et bien, mon adjudant, chaque fois que je fais l'exercice je me blesse au derrière ; alors je frotte là-dedans avec le lard.</p> <p>Là-dessus une des recrues vomit - c'est lui le voleur.</p>
--	--

**Witz 51 JW : Un signe de croix ?**

<p><i>Gelouse shachres* shtêjht d'r Levy uf d'r Shwell vun Seim Bajès* un hebt sich an d'r Shtern, nocher unterm Bedem*, nochher uf d'r Seit vum Lev* un zü letsht uf d'r recht Seit. Drewe shtêjht d'r Nochber un roîjent* dem Deng zü un rüft :</i></p> <p><i>« Levy hen Ihr Aich umtaife losse seit wenn mache Ihr s'Kreiz ?</i></p> <p><i>- Seppi, Dü hosh Dich trumpiert -</i></p> <p><i>Ich hab nochgeden[k]t ob ich mei Hoseshletz zügemacht hab, ob ich mei Portefeuil net vergesse hab - ob ich mei Uehr em Haspetäschle hab ! »</i></p>	<p>Après la prière du matin Lévy est sur le seuil de sa maison ; il se touche le front, ensuite sous le ventre, puis sur le côté du cœur et enfin sur le côté droit. De l'autre côté, il y a le voisin qui regarde ça et qui l'appelle : « Lévy, vous vous êtes laissé baptiser ? Depuis quand vous faites le signe de croix ?</p> <p>- Seppi, tu t'es trompé : j'ai réfléchi pour savoir si j'avais fermé ma fermeture à glissière de pantalon, si je n'avais pas oublié mon portefeuille et si j'avais ma montre dans la poche. »</p>
---	---

**Witz 52 JW: La fête pour Hitler**

<p><i>D'r Hitler hot oft Alpdruck k'het un derfor a Cholem*daiter kumme losse, der hot gleich sei Kugel en frough g'shtellt un daited ass Ihr Memmere* am'e Jedefesht !</i></p> <p><i>Was soll das for a Fesht sei ? frough't'r ?</i></p> <p><i>Am Jom wü Ihr Pèjkerere* word for die Jedde a Semche* sein.</i></p>	<p>Hitler avait souvent un cauchemar et donc il a fait venir quelqu'un qui interprète les rêves. Il a aussitôt interrogé sa boule [de cristal] et il dit le sens :</p> <p>-Vous mourrez lors d'une fête juive.</p> <p>-Quelle fête ça sera ? demande-t-il</p> <p>- Le jour où vous crèverez sera une joie pour les juifs.</p>
---	---

**Witz 53 JW : Où est la mezouza\* ?**

<p><i>Die Janiglich* vum a alte Pape ploughe Ihn er soll ewer die Jondefer* en die Florida gèjhn dort esh die « Saison</i></p>	<p>Les enfants d'un vieux papa se donnent du mal pour qu'il aille passer les fêtes en Floride ; là-bas c'est la « saison</p>
--	--

<p>agréable » <i>ER hot bedenke un shliesslich losst'r sich eweredde en a mejushev* un s'Rore* mäsig Hotel, wü d'r Direkter Ihm alles vorteilhafte erklärt vun Kino, Television un anderi Unterhaltunge, un derzü alles streng Kosher* esh ! -</i></p> <p><i>Awer wü* Er an die Tier vun Seim Chèider* kummt hebt die Jad* --- dou esh ka Mezuzah* ??? Der alte Mann shreckt zeruck - ka Mezuzah - was soll das bedeite ?</i></p> <p><i>Sagt d'r Direkter s'esh uf'm Dach a Television un dran a Mezuzah befestigt for's ganze Bajès* !</i></p>	<p>agréable ». Il a réfléchi et à la fin il se laisse convaincre d'aller dans un hôtel agréable et de bonne classe où le directeur lui présente tout avantageusement : cinéma, télévision et autres distractions ; et le tout est strictement cachère !</p> <p>Mais quand il arrive à la porte de sa chambre, il lève la main - - Il n'y a pas de mezouza ici ??? Le vieil homme recule effrayé : pas de mezouza,- qu'est-ce que ça signifie ?</p> <p>Le directeur lui dit, il y a une télévision sur le toit et on y a accroché une mezouza pour toute la maison !</p>
---	---

#### Witz 54 JW : Minyonaire

<p><i>Was esh Aijer Berüf frougt d'r Dajan* a alter Jed* ? Ich ben Minjen* Mann. Was esh das a Berüf ? Was for a Berüf ? Wenn em Kahl* nor Nein* Männer sen ben ich d'r Zèjnte ! Ihr sage das esh a Berüf sou wenn ich mich an'ere Gruppe vun nein* Männer anshliess ben ich ach a Menjen Mann ? Zwenkert dèr Jed un dewert sen Ihr ach a Jed ?</i></p>	<p>- Quelle est votre profession ? demande un juge à un vieux juif .</p> <p>-Je suis minyonaire.</p> <p>-Qu'est-ce que c'est que cette profession ?</p> <p>-Ce que c'est que cette profession ?</p> <p>Quand il n'y a que neuf hommes à la communauté, je suis le dixième.</p> <p>-Vous dites que c'est un métier ; donc si je me joins à un groupe de neuf hommes, je suis aussi minyonaire ?</p> <p>Le juif cligne des yeux et il dit : « Vous êtes aussi un juif ? »</p>
---	---

**Witz 55 JW : Interrogatoire maternel**

<p><i>A Jung ausere Jeshive* wandert aus Polen noch d'r Columbus Medine*, sou kumm'r ach weder emoul z'Bsüch zü Seiner Emme*, die roÿjent* n an un frought wü Sei joufener* Bart esh ? Sagt'r Mame, en Amerika tragt m'r ka Bart, awer ich denk Dü worsh noch Shawes* halte ? Mame die Masmaten* sen sou shtreng ass m'r am Shawes* die Meloche* net zü mache kenn. Ich hoffe doch ass Dü kosher* achel'sh* ? Ich ben sehr viel uf Reise un das esh a bessle* schwierig.-</i></p> <p><i>Die alt Fràa shettelt d'r Rosh* un frought : « Shlome* besh Dü noch gemallt* ? »</i></p>	<p>Un jeune homme issu d'une yeshiva* émigre de Pologne en Amérique. Il revient une fois en visite chez sa mère. Elle le regarde et lui demande où est passée sa jolie barbe. Il dit : « Maman, en Amérique on ne porte pas la barbe.</p> <p>-Mais je pense que tu respectes le sabbat.</p> <p>-Maman, les affaires sont si dures qu'on ne peut pas faire tout ce travail au sabbat.</p> <p>-J'espère que tu manges cachère.</p> <p>-Je suis très souvent en voyage et c'est un peu difficile. »</p> <p>La vieille femme secoue la tête et demande : « Salomon, tu es encore circoncis ? »</p>
--	--

**Witz 17 JW : La vieille**

<p><i>A Jed* kummt züm Optiker for a Brell kanjene* - frought d'r Optiker :</i></p> <p><i>« Sen Ihr korzsichtig, na weitsichtig ? Na was froughe Ihr sou lang ich müss a Brell henn wü dorichsichtig esh.-</i></p> <p><i>Dou kumt ach a Anderer Kouhne* frought d'r Optiker broche Ihr ach a Brell ?</i></p> <p><i>Un worum ach net.- Hen'r die alt net metgebrought ? Doch Sie stèijht drüsse</i></p>	<p>Un juif vient chez l'opticien pour acheter une paire de lunettes. L'opticien lui demande : « Vous êtes myope? Ou alors hypermétrope ?</p> <p>- Qu'est-ce que vous me demandez ?</p> <p>Arrêtez ! J'ai besoin de lunettes transparentes. »</p> <p>C'est alors qu'arrive un autre client. L'opticien demande : « Vous aussi, il vous faut [une paire de] lunettes ?</p>
--	--

<i>uf'm Trottoir.</i>	<p>- Et pourquoi pas ?</p> <p>- Vous n'avez pas apporté la vieille avec vous ?</p> <p>- Si si, elle est là, dehors, sur le trottoir. »</p>
-----------------------	--

**Witz 56 JW : Pas de cabines<sup>159</sup> pour ces bobines**

<p><i>Zwei Polnishi Jedde welle noch Amerika auswandere, sagt d'r Nathe zü Seim Chawer* er soll die Fahrkarte Kanjene* weil Er güt Ashkenes* dawere* kenn. Er losst sich ewerredde ratzt* vejefrech* s'gèijht a ganzi Shée* bes dèer weder z'rckkummt - ohne Fahrkarte ? Was dou, Dü besh net emshtand Fahrrkarte ei'kàfe ?</i></p> <p><i>Na- ich müss Dir sage mir kenne net noch Amerika ghèijn un worum net ?</i></p> <p><i>Dou shtèijht grouss an'g'shrewé 1. Ka Jede - 2. Ka Jede - 3. Ka Jede Nor Daitshi Leit ! Vershtèijhsh jetzt Dü Chamer*.</i></p> <p><i>Die Anshreft hàast : 1. Kajüte, 2. Kajüte, 3. Kajüte Norddeutsher Loyid Bremen !</i></p>	<p>Deux Polonais veulent émigrer en Amérique. Nathan dit à son compagnon qu'il doit aller acheter les billets parce qu'il sait bien parler l'allemand. Il se laisse convaincre et s'en va à toute vitesse. Il se passe une heure entière avant qu'il ne revienne. Sans billets ? Quoi, tu n'as pas été capable d'acheter les billets ?</p> <p>- Non, je dois te dire que nous ne pouvons pas aller en Amérique.</p> <p>- Et pourquoi pas ?</p> <p>- Il y a une grande inscription :</p> <p>1. Pas de juifs - 2. Pas de juifs - 3. Pas de juifs, seulement des gens allemands.</p> <p>Tu comprends, espèce d'âne ! »</p> <p>L'inscription veut dire :</p> <p>1<sup>ère</sup> cabine - 2<sup>ème</sup> cabine - 3<sup>ème</sup> cabine. Norddeutscher Lloyd Brême.<sup>160</sup></p>
--	--

<sup>159</sup> Cabine se dit en allemand **Kajüte**, homophone de l'expression *ka yüde* (*ka yide*), c.a. d. pas de juifs. L'histoire repose sur ce calembour.

<sup>160</sup> Le calembour entre **Kajüte** et *ka yide* est renforcé par un second calembour : l'analogie sonore entre le nom de la compagnie **Norddeutscher Lloyd** et la phrase yidich « *nor daitshi leit* », « seulement des Allemands ». Le malheureux candidat à l'émigration est donc convaincu d'être tombé devant un affichage discriminatoire. Alfred Weil a écrit Loyid au lieu de Lloyd.

**Witz 11 JW : Le curé et le rabbin en voyage**

<p><i>A Galech* un a Rewe* fahre metenander en d'r Eisebahn un unterhalte sich met vershiedeni Sache, a Weil gèÿjht erum shtèÿjt d'r Galech* uf un hoult a klàn Kerwle vum Hamac erunter, nemmt zwei Sandwich erous un well an's Rewe offeriere - D'r Rewe ganz ershtouhnt frought was dou drenne esh, sagt d'r Galech Brout un Jambon ??? D'r Rewe excüsiert sich un sagt das derfe mir net achle*- s'esh en unserer Religion sht[r]jeng verbote ! Sagt d'r Galech* wie shad, das esh doch sou güt ! Weiter word gedawert* sou esh d'r Moment wü d'r Rewe Abshied nemmt un sagt züm Galech : « Als Unbekannt sage Sie vieli Griess Ihrer Madame. » - D'r Galech shtutzig sagt : « Mir derfe net heirate das esh verbote in unserer Religion. » « Sagt d'r Rewe wie shad, dass esh doch sou güt ! »</i></p>	<p>Un curé et un rabbin voyagent ensemble dans un train et s'entretiennent de différentes choses. Le temps passe, le curé se dresse et prend un petit panier dans le filet. Il en sort deux sandwichs et veut en offrir au rabbin. Le rabbin, très étonné, demande ce qu'il y a dedans. Le curé dit :</p> <p>- Du pain et du jambon.</p> <p>??? Le rabbin s'excuse et dit :</p> <p>- Ça, nous n'avons pas le droit de le manger, c'est strictement défendu dans notre religion !</p> <p>Le curé dit :</p> <p>- Comme c'est dommage, c'est pourtant si bon !</p> <p>On continue de bavarder et enfin c'est le moment où le rabbin prend congé et dit au curé :</p> <p>- Nous ne nous connaissons pas, saluez bien votre dame.</p> <p>Le curé très surpris dit :</p> <p>- Nous n'avons pas le droit de nous marier. C'est défendu par notre religion.</p> <p>Le rabbin dit :</p> <p>- Comme c'est dommage, c'est pourtant si bon !</p>
---	--

#### Witz 44 JW : Une odeur

<p><i>A Reisender kummt en's Coupé en d'r Eisebahn, setzt dort a Jed* un lest die Zeitung, a Weil vergèjht, sagt d'r Reisender sen di Nouvelle güt ? Get's ach a G'shpräch vun allem. Froucht d'r Jed was d'r Reisender for a Masamaten* betreibt - reisst uf Kunshtmesht ! - S'gèjht net lang, [s'] s'ruchent* ebbes. Sou sagt d'r Jed , Mösieu, lüge emoul ob Aier Mushterkoffer net uf gange esh ? »</i></p>	<p>Un voyageur arrive dans un compartiment de chemin de fer. Là est assis un juif qui lit le journal, le temps passe, le voyageur dit : « Les nouvelles sont bonnes ? » Ils parlent de tout. Le juif demande ce que le voyageur fait comme affaires. Il est représentant en engrais artificiels ! Peu de temps après, ça sent quelque chose. Le juif dit alors : « Monsieur, regardez donc si votre valise d'échantillons ne s'est pas ouverte ? »</p>
---	--

#### Witz 47 JW : Confessions

<p><i>A Sheksele gèjht Beichte, s'hot awer ebbes gemacht wü Ihm d'r Galech* a Büss uferleigt, was hot das gemacht ? Em Sepele* Sei Ding in die Jad* genumme un derfor müs' es 5 F. in d'r Opfershtok lèjge un 5 moul mit Metswe* Wasser s'Faterunser sage. - Dou kummt Sey Kamaredle un ...</i></p> <p><i>« Was mach'sh Dü dou for Grimasse ?</i></p> <p><i>- Ich bin Beichte gange un hab em Galech g'sagt, was ich mit'm Sepele gemacht hab »</i></p> <p><i>Ganz verwundert sagt das Andere :</i></p> <p><i>« Dou gèjht ich lieber net beichte sunst müss ich in die Badwann setze ! »</i></p>	<p>Une fille catholique va se confesser. Mais elle a fait quelque chose et le curé lui a infligé une pénitence. Qu'est-ce qu'elle a fait ? Elle a pris le truc du Sepele* dans sa main, et pour ça elle doit déposer cinq francs dans le tronc des aumônes et dire cinq Pater Noster avec de l'eau bénite.</p> <p>Son amie arrive alors et ... :</p> <p>- Tu en fais une de ces grimaces ?</p> <p>- Je suis allé à confesse et j'ai dit au curé ce que j'ai fait avec Joseph.</p> <p>L'autre est consternée et dit :</p> <p>- Je préfère ne pas y aller, sinon je devrai m'asseoir dans la baignoire !</p>
--	--

**Witz 20 JW : Les deux perroquets**

<p><i>Em Zoologische Garte hot'r Wärter net güt ufgepasst un wü Er die Papagaî hot verwahre welle sen zwei fortg'floge.- Was mache em Direkter sag un Charpes* bekomme. - D'r Direkter macht a Annonce en die Zeitung un zwei Teg druff Telefoniert d'r Direkter vun Ruffach em Park sen die zwei Papagaî awer Hoch drowe, wie kenn'r die erunter bringe ? Sagt d'r Direkter mache Aich ka Kummer mir hen a Patient der Klettert wie a Aff, er word k'houhlt - Klettert eruf - kummt eruter un bringt d'r rout ! Frought d'r Direkter un d'r Ander ? Er esh noch net zeitig er esh grien !</i></p>	<p>Au jardin zoologique, le gardien n'a pas bien surveillé ; et quand il a voulu mettre les perroquets à l'abri, deux se sont envolés. Que faire ? Le dire au directeur et subir des reproches. Le directeur passe une annonce dans le journal et deux jours après le directeur de Rouffach téléphone que deux perroquets se trouvent dans le parc, mais très haut.</p> <p>- Comment pourrez-vous les faire descendre ?</p> <p>Le directeur dit : « Ne vous en faites pas, nous avons un patient qui grimpe comme un singe. »</p> <p>On va le chercher. Il grimpe, il redescend et apporte le rouge. Le directeur demande : « Et l'autre ?</p> <p>- Il n'est pas encore prêt, il est vert. »</p>
--	--

**Witz 57 JW : Le boa glouton**

<p><i>Ach im Zoologische [Garte] shtèijhn zwei Leitlich [vor'em] Käfik vum a Boa. Sagt d'r Wächter : « Die Shlang kenn a <u>Esel</u> en Nu vershlucke ! ». Sagt die Fràa zü Ihrem Mann : « Gèijh net sou noch an's Kàfik ! »</i></p>	<p>Toujours au zoo il y a deux personnes qui se trouvent devant la cage d'un boa. Le gardien dit : « Le serpent est capable d'avaler un <u>âne</u> en un instant ! ». La femme dit à son mari « Ne va donc pas si près de la cage! »</p>
--	--



### Witz 58 JW : Une dent bien implantée

<p><i>S'kumt a Mann züm Zahnarzt un fuchtelt met die Händ un zeigt uf Sei Punem* ganz g'shwulle, er jèjlest* vor Shmerz. Er esh net unbekannt - d'r Zahnarzt wàs m'r müss a Zahn ziehe, un get Order Seim Assistent, wenne er zieht soll er dem Jed a Noudel en d'r Duches* drucke. A grouss gejëjles* d'r Zahn esh erous une d'r Jed züm Zahnarzt : « Hab recht k'het ass ich kumme ben, ka kleni Meloche* ich glàb der Zahn hot a langi Wortzel k'het ? »</i></p>	<p>Un homme va chez le dentiste. Il gesticule de la main et il montre son visage tout enflé. Il gémit de douleur. Il n'est pas un inconnu - le dentiste sait qu'on doit lui arracher une dent et donne ordre à son assistant, quand il tire, de pousser une aiguille dans le derrière du juif. Un grand cri, la dent est sortie et le juif dit au dentiste : « J'ai eu raison de venir, ce n'était pas une mince affaire, je crois que la dent avait une grande racine. »</p>
---	---

### Witz 59 JW : Gonflé !

<p><i>An d'r Ill setzt a Fisher met 'eme ganz g'shwullene Backe, gèjht a Mann dorich* un sèjht's frought d'r mann worum met sou'eme G'schwulshet dou anne setze das esh doch G'fährlich ! Sagt der Mann mache Aich ka Kummer un zeigt uf Sei Backe</i></p> <p><i>« Dou drene hab ich die Werm ! »</i></p>	<p>Un pêcheur est assis au bord de l'Ill<sup>161</sup> avec une joue toute enflée. Un homme passe, il voit ça et il demande à l'homme pourquoi il reste donc là avec un tel abcès. C'est dangereux ! L'homme dit « Ne vous en faites pas » Il montre sa joue : « C'est là-dedans que j'ai les vers ! »</p>
---	--

### Witz 60 JW : Des pieds de veau

<p><i>Züm a Jedde Katsev* kummt a Kouhne* un frought Ihn ob er Kalbsfiess hot ? Gèjht der Katsev um's Comptoir erum un sagt zü dère Fràa : lüge emoul</i></p>	<p>Chez un boucher juif, il y a une cliente qui vient et elle lui demande s'il a des pieds de veau. Le boucher fait le tour du comptoir et demande à cette femme :</p>
---	--

<sup>161</sup> La rivière Ill traverse l'Alsace du Sud au Nord et coule à Mulhouse.

<i>meini Fiess. Sen das Kalbs'fiess ?</i>	« Regardez donc mes pieds. Est-ce que ce sont des pieds de veau ? »
---	---

### Witz 61 JW : Soins intensifs

<i>A Mann aus'm Konzentrationslager sou schwach un abgemagert legt em Coma un word mit'm Flieger noch Amerika transportiert, dort word en die Soins intensifs eingeleffert un wü er zü sich kummt un weder uf die Regläj'em* shtêje kann word'r vum a Jed* an a Bar Metswe* eingelade. Un wü'er di ganz Achile* betrachtet frought'r : « Wie lang hen die Leit nix mey z'Achiele* bekomme ? »</i>	Un type sorti d'un camp de concentration, très faible et très amaigri, se trouve dans le coma et on le transporte par avion en Amérique. Là-bas, on le place en soins intensifs. Et quand il revient à lui, qu'il se remet sur ses deux jambes il est invité à une <i>bar-mitsva</i> par un juif. Et quand il a contemplé toute la nourriture il demande : « Depuis quand ces gens n'ont-ils plus reçu à manger ? »
---	---

### Autres derniers witz

Après cet envoi, quelques witz ont encore été racontés de manière isolée par Alfred Weil dans certains entretiens ; l'un d'eux m'a été écrit. Les voici rassemblés :

Après l'envoi des « Jiddischi Witz » j'ai renvoyé une copie du document reçu et j'ai posé quelques questions de langue. J'ai reçu une réponse manuscrite (E5) dont le cachet est du 28 avril 2004, au dos de mes questions, que voici :

Traberser = saucisses = charcuteries
Batsev ou Punem = figure
Shkorm = mensonge
Melchome = guerre
Meloche = travail ( bal Meloche = ouvrier
Shtan = Steine = pierres

<p>Osnaijem = oreilles  Oss = paroles  Dajan = juge  Joufe (ner) = jolie, belle, agréable  Masematen = affaires = commerce  Chamer = insulte = grossier = poltron</p>
---

*Un witz nouveau figurait aussi à la suite de cette réponse :*

**Witz 62 : A Yom Kippour**

<p>Yom Kippour a la prière de Mussaph,  <i>fallt m'r drei moul Khorem*</i>  <i>Kumme en die Shül Touflemühne* un</i>  <i>Chadishmone*, das behagt em Shames*</i>  <i>net. Uf'm Al Memer* steijht der Chassen*,</i>  <i>der Rewe* un der Parnes*, ruft d'r</i>  <i>Shames* :</i>  <i>D'r Chassen, d'r Rewe un d'r Parnes</i>  <i>solle ach geh ass Sie net d'r Teppel</i>  <i>bekumme.-</i></p>	<p>A Yom Kippour, à la prière de  Moussaph, on se prosterne trois fois.  Arrivent à la synagogue un catholique et un  protestant, ça ne convient pas au bedeau.  Sur l'estrade de la Torah se trouvent le  chantre, le rabbin et le président. Le  bedeau s'écrie : « Le chantre, le rabbin et  le président doivent aussi s'en aller pour ne  pas tomber évanouis. »</p>
--	---

Avec mes amitiés

[Signature]

**Witz 63 : Le kugel \***

Au cours de l'entretien 7, j'ai posé oralement d'autres questions sur les witz. Dans la conversation, j'ai noté cette histoire-ci déjà entendue sans traces :

Tout le monde n'avait pas de *schtoubsche\**, c'est-à-dire un gros poêle à faïences avec des *ofebank*, des bancs chauffés. Ceux qui avaient ça, ils mettaient deux bûches de bois dur, dans les fourneaux, qui étaient à la cuisine, et ça tenait tout le sabbat. Dans une niche en bas on mettait la *gsetzti supp\**, et en haut le *kugel* ou le *schalet\**. Mais

ceux qui n'avaient pas le poêle, ils portaient le *kugel* chez le boulanger, dans une marmite en fonte, le *kugelhafe*\*. C'est pas nécessaire que j'aïlle vous chercher mon *kugelhofe*\* à la cave ! Chacun avait le sien. Puis on s'en va à la *schül* et en sortant on va chercher le *kugel*. Dans la rue il y a deux personnes qui bavardent, qui *schmüse*\*. A l'église ça sonne tout d'un coup. L'un dit à l'autre : « Qu'est-ce que ça a sonné ?

- *Zwelef*\*.

- *Schema beni*\* ! »

Il en reste bouche bée. Il court éperdu chez le boulanger. Mais qu'est-ce qu'il y a ? Deux *kugelhafe* ! Il est si affolé qu'il ne sait plus lequel c'est le sien. Il en prend un et il court à la maison. La femme lui demande comment ça se fait que tu rentres si tard. Il dit, j'ai bavardé. Dans la chambre, il y a un poêle à faïences, on a mis le *kugel* dans la niche pour le pot à café. Enfin le *kugel* vient sur la table. Comme d'habitude la femme va pour servir le premier morceau au mari. Son mari l'a entendu dire « Je ne sais pas ce que j'ai fait aujourd'hui. Jamais un *kugel*, je ne l'ai réussi. Mais celui-ci a pourtant l'air parfait » Le brave mari assis les fesses serrées dit à sa femme : « Puisque tu trouves que ce *kugel* est tellement beau, tu me feras le plaisir de prendre toi le premier morceau ». La femme goûte, s'extasie, dit à son mari « Une merveille ! ».

Il lui répond : « Tu n'as pas remarqué. Ce n'est pas notre *kugel*. Je suis sûr que celui qui a mangé notre *kugel*, il s'en est rendu compte aussi, et il a dit : " Celui qui bouffera la première bouchée de notre *kugel*, qu'il s'étrangle avec, qu'il meure de *misse meschine*\* ! " »

Peu après, j'interroge Alfred Weil sur le mot *schtromer* que j'avais relevé dans l'histoire **Witz 10**. Or le *schtromer* est un personnage voisin du traditionnel *schnorrer*\* et Monsieur Weil me raconte ce souvenir-ci :

#### ***Witz 64 : Un schnorrer à la langue bien pendue***

Il y a eu un jour chez nous un *schnorrer* dans la cour. Maman était allée au frigo, qui était la chambre froide de la boucherie. Le *schnorrer* en profite pour manger le yaourt qu'il a trouvé dans la cour. Il a tout mangé ! Quand ma maman s'en aperçoit, il lui

dit (*en yidich*) « *Wenn dü rouf\* hosch, was machsh ?* » (Quand tu as faim, qu'est-ce que tu fais ?)

Le même *schnorrer* a entendu qu'il y a un mariage ; alors il est venu à l'oratoire de Dornach. Madame Zimmermann habitait au premier, elle a dit (*en yidich*) : « *Was isch dou ?* » (Qu'est-ce que c'est que ça ?)

Le bonhomme n'a pas osé entrer dans l'oratoire. Madame Wolf qui l'a vu s'est écriée « *Jesus Maria !* »

Et le *schnorrer* a répondu (*en yidich*) « *E scheine lumpemensch di Maria !* » (Une belle salope, la Marie !)

Au cours de l'entretien 10, j'ai questionné Monsieur Weil sur les *witz* qu'on racontait à la synagogue. Alfred Weil m'a répondu : On racontait beaucoup de choses. Les nouvelles passaient par la *schül\**. Le *chasen\**, avant 1914, il s'était marié avec une fille de banquier à Berlin. Elle est arrivée à cheval. C'était une beauté rouquine. J'étais petit garçon. La famille a exigé le divorce parce qu'elle était boche. Le *chasen\** s'est remarié. Et le *schochet\** portait toujours une redingote ; il avait sur lui son *chalef\**. Jamais une goutte de sang sur le manteau.

« On m'a dit, ai-je ajouté, que les gens sortaient dans la cour pour se raconter des histoires après la *haftara\**. Qu'est-ce que c'est ? » Alfred Weil m'a répondu : La *haftara*, c'est le résumé de la question traitée. Oui, on racontait des *maises\**. Un jour, après la *haftara*, je sors, et j'écoute le rabbin de Dornach. Il dit en yidich « *Waasch was noch word ?* » (Tu sais ce qui se arrive ?) Il annonce qu'ils ne savent même plus tenir le livre à l'envers. Pour dire que les juifs ne savent plus l'hébreu, qui se lit à l'envers.

Et un ami boucher qui disait toujours à mon père « *Arnold, noch e zug ?* » (Arnold, encore une bouffée de tabac ?)

Une *maase\** dont je me souviens : il y a eu une *milo\** à Yom Kippour. Une histoire exceptionnelle à cause du jour. (*Histoire non racontée en fait, mais une autre blague a surgi.*)

### Witz 65, Et votre femme que devient-elle ?

Il y en a un qui salue une personne de connaissance. Il lui demande : « <i>Was</i>	Il y en a un qui salue une personne de connaissance. Il lui demande : « <i>Que fait</i>
--	---

<i>macht ach aieri fraa ?</i> » L'autre répond : « <i>Sie isch nit züm geniessse</i> »	donc votre femme ? » L'autre répond : « Elle est imbuvable. » <sup>162</sup>
---	---

**Le witz 63 : Le kugel, version Maurice et Rosa Bloch.**

Avant le dernier entretien enregistré (18) j'avais dit à Maurice et Rosa Bloch que j'aimerais enregistrer le witz 63. Je ne regrette pas mon insistance, qui va nous mettre l'eau à la bouche :

ROSA BLOCH : Monsieur Weil, vous m'avez mis l'appétit. Vous m'avez donné de l'appétit. Parait que vous avez un texte avec les deux *kugel*.

ALFRED WEIL *d'abord perplexe* : Je vous l'avais déjà raconté ...

ROSA BLOCH : Non, non. Moi, je l'ai pas.

ALFRED WEIL : Mais si ! Je l'ai raconté deux fois sûr à Mulhouse. Une fois au cours, ( *il se racle la gorge; Madame Bloch en profite pour interroger en aparté Monsieur Cerf*)

ROSA BLOCH : C'est ça que vous vouliez entendre ? (*Jean - Yves Cerf opine*)

ALFRED WEIL : ... et au mariage de ... (*se recule vers le dossier , front plissé, cherchant*) de qui c'était ce mariage ? ... A l'hôtel près de la gare. Ça fait des années, hein. Et là, je sais plus qui m'a animé de ... dire quelque chose en yidich. Je l'ai dit en yidich. C'est ... la question ...

ROSA BLOCH : L'un c'est le *birekugel* et l'autre ? Le *birekugel* et ?

ALFRED WEIL : Non. Ça ça, ça provient de Rexingen dans le Wurtemberg où est née ma femme, euh, ma (*se touchant le front*)

---

<sup>162</sup> L'expression « *Ebbis isch nit züm geniessse* » signifie « On ne peut pas avoir la jouissance de quelque chose ». Elle peut s'utiliser pour un aliment inconsommable, mais aussi, dans ce registre misogyne, pour une femme de mauvaise humeur. Monsieur Weil ajoute une autre « expression contre une femme ». Pour dire qu'elle avait une odeur fétide, on disait « S hot unseligi raj » ( ? ) ce qui signifierait littéralement « Elle a une pluie funeste ».

ROSA BLOCH : Vos parents.

ALFRED WEIL : ma mère. Ma mère ! Et là-bas, la coutume, tout le monde n'avait pas une *schtoubche*\*. (*Rosa Bloch opine*) Tout le monde n'avait pas les possibilités de, garder le, le manger dans des fours. On avait, comme on disait, la *schabesgoye*\*, qui venait entretenir le feu. Alors le *schabes* matin , pour la nourriture générale, eh ben on le mettait dans le *zwischenofe*. Mais la question du *kugel* qui demandait beaucoup plus de chaleur que ça. (*petit rire complice de Maurice Bloch*) Beaucoup avaient décidé de porter le *kugel* à la... boulangerie.

MAURICE BLOCH *répète* : Boulangerie. Oui.

ALFRED WEIL :

Et puis il y a deux *yid* de la communauté qui sortent de la *schul* et puis on reste, et puis on discute, et on discute et on discute et tout d'un coup, ça sonne :

- Qu'est-ce que a sonné ?

- C'est midi !

- *Shema beni*\*, mon *kugel* !

Bon. Qu'est-ce qu'il arrive à la boulangerie ! et qu'est ce qu'il voit ? Deux *kugelhafele*\*. Maintenant le quel c'est le mien ? ...

Ben, la décision est prise, il prend un *kugel*, il rentre à la maison avec ce *kugel*. Et quand le *kugel* vient ah sur la table, ils sont que deux , hein - personnes - le mari et la femme, la femme dit à son mari .

- Josef, je me d'mande qu'est-ce qui est arrivé ; j'ai jamais vu un *kougel* comme ça.

Et elle veut servir le morceau de *kugel* à son mari. Alors le mari. dit :

- Ecoute, jusqu'à présent je me suis toujours laissé servir le premier morceau. Mais aujourd'hui tu prends **toi** le premier morceau, pour le *kouvet*\* que nous avons un *kugel* extra.

Elle se laisse dire, et puis après le *benschen*\*, la femme dit à son mari : « Dis-moi maintenant pourquoi tu m'as forcé pour ainsi dire de prendre le premier morceau.

- *Beheime*\*, tu n'as pas vu que c' n'était pas notre *kugel* !

- Quoi !

- Je t' garantis que celui qui mange du nôtre, il dit :

<i>Der, wou der erschte bissel isst, soll verstickte dran !</i>	Celui qui mange la première bouchée, qu'il en meure étouffé !
---	---

(Rires de Maurice et Rosa Bloch)

ROSA BLOCH : Non je la connaissais pas.

ALFRED WEIL : Mais si j'l'ai racontée.

ROSA BLOCH : Non.

ALFRED WEIL : Non ?

MAURICE BLOCH : En tout cas, moi j'étais pas là quand elle a été racontée.

ALFRED WEIL : Peut-être.

ROSA BLOCH : C'était un *birekugel*\* ?

ALFRED WEIL : *Birekugel*. Enfin *Birekugel*. *Birekugel* ? (Rire) Personne fait le kugel comme moi.

ROSA BLOCH : C'est-à-dire ?

ALFRED WEIL : Le *schwarzwälder kugel*\* . Avec du pain .

ROSA BLOCH : Du pain. Et pas de farine ?

ALFRED WEIL : Farine, pain, de la cervelle. Et puis on a interdit tous les abats. Vous voyez, jusqu'à la graisse intérieure. (*Indigné*) Mais qu'est-ce que je vois ? La dixième côte du quartier. On sort la veine. Qu'est-ce que ça veut dire ? (*Portant la main gauche à son cou*) Et la veine du cou, ils l'ont sorti aussi. Pas des juifs. Des *goyim*\*. Hein ! J'ai dit, mais qu'est ce que c'est que c'était que ça. Parce que, vous savez, c'était pas un métier facile, hein, à l'abattoir de Mulhouse. Parce que, qu'est-ce que je me suis, fait,



faisais enguirlander, à cause du temps que ça dure, pour la *bediga*\*, que le service vétérinaire attendait le poumon, pour que ça parte. Il fallait arrêter la chaîne, jusqu'à ce que le poumon était vérifié. (*Continuant en alsacien*)

« <i>Was kumme-n-ìhr mìt so àlte Dings dahinte ? Do wàre 's scho làng ìwerholt !</i> »	« Qu'est-ce que vous venez avec de vieux trucs là-derrrière ? Là ça serait dépassé depuis longtemps. »
--	--

*Ja !*

ROSA BLOCH : C'est pourquoi il y a plus de *mìker*\*. A cause de... mais qu'est-ce que vous prenez alors , comme graisse ?... De l'Arsy <sup>163</sup> ?

ALFRED WEIL : Moi, je vais vous dire ce que je fais. Si par exemple, ce qui m'a arrivé la semaine passée, j'ai acheté de la viande un peu en demi-gros. Chez ... Hagenau<sup>164</sup>. Et alors j'ai demandé des os, j'ai demandé un kilo de graisse de bœuf... ( *en yidich*)

- <i>Wou ìsch das ?</i>	- Où est-ce ?
-------------------------	---------------

- Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire! On m'a encore pas envoyé ça ! Bon enfin j'ai téléphoné :

- Mais, Monsieur Weil, on n'a plus le droit de faire ça. Faut tout jeter !

- Et les os ?

- Aussi.

- *Was ìsch das ?* Qu'est ce que c'est que cette ... (*La main sur le front, puis devant la bouche. Interruption brève de l'enregistrement*)

ROSA BLOCH : [ Vous parliez de votre] recette de kugel ?

ALFRED WEIL : Le kugel. Et bien je prends ...

ROSA BLOCH (*à son mari*) : Tu peux pas noter ? Tu peux pas noter ?

MAURICE BLOCH : J'ai pas de quoi.

<sup>163</sup> Marque de margarine cachère.

<sup>164</sup> Boucher cachère qui expédie la viande à des clients éloignés.

JEAN - YVES CERF : Je vous la noterai.

ROSA BLOCH : Oui.

ALFRED WEIL *se penchant vers Madame Bloch, trois doigts écartés* : Nous sommes trois.

ROSA BLOCH : Ouai.

ALFRED WEIL : Ma belle-fille, mon fils et moi, pour *schabes\**. Et mon *kugelhof\**. Bloch-Klotz, vous avez connu ?

ROSA BLOCH : Hein hein.

ALFRED WEIL : Hein, quand ils ont arrêté le ménage, nous avons été avisés par Madame Bloch de Dornach. Euh.

- Madame Weil, écoutez mes grands-parents vont s'installer à l'hospice israélite. Si vous voulez, il y a de la vaisselle pour Pessach et il y a une ... marmite norvégienne (*il montre l'empan, largeur de la table entre ses bras ouverts*). Alors voilà. C'est ma marmite norvégienne qui est grande comme ça, sur pied haut comme ça (*élève le bras de cinquante centimètres*) avec une dimension où on met, rangé vendredi soir, on met le manger dedans, couvert et puis ça ... (*articulé*) juste ce qu'il faut en chaleur. Vouai. (*Rosa Bloch opine*) Alors là pour la question du kugel, je vous dirais qu'il faudrait normalement prendre deux cents grammes de graisse de bœuf coupée en tous petits morceaux. Et là je prends un morceau de pain à peu près comme ça (*douzaine de centimètres entre les deux index tendus parallèles*), que je trempe dans l'eau, essoré (*geste*) bien essoré et effrité parce que ce serait encore mieux de le faire revenir dans un peu d'huile. Pour assécher, vous voyez . Mais ça réussit quand même comme ça et puis, heu, les pruneaux.

ROSA BLOCH : Ah bon !

ALFRED WEIL : Cuits.

ROSA BLOCH : Ah bon ! Et les poires, non ?

ALFRED WEIL : Les poires .

ROSA BLOCH : Cuites ? Non, pas ...

ALFRED WEIL : Cuits. Une partie cuite et une partie coupée en tous petits morceaux. Et, la question des pruneaux, entiers, dedans, dans le *kugel*, avec comme je vous ai dit des figues, des dattes, et des noix et tout ça.

ROSA BLOCH : C'est alsacien, ça ? Des figues, des dattes !

ALFRED WEIL *en yidich* :

<i>Naa, s isch en schwarzwälder kugel !</i>	Non, c'est un kugel de la Forêt-Noire !
---	---

ROSA BLOCH : Aaah !

ALFRED WEIL : Ouï. Et alors du sucre. Et alors bien pétrir (*geste main droite*), hein, avec deux oeufs, pas plus! Parce que autrement ça devient trooop mou, hein ! Et alors il faut le mettre dans le *kugelhafe\**, avec le, l'huile dedans, en-dessous, et puis, voilà, pour que ça attache pas en-dessous, et dès que l'huile monte là sur les côtés de tous les choses, vous savez que c'est pris en dessous et là, avec une assiette dessus, vous renversez (*geste*) et puis, de l'autre côté. .

ROSA BLOCH : Au four. C'est au four ?

ALFRED WEIL : Non, ça c'est avant de le mettre dans le four !

ROSA BLOCH : Alors attendez, j'ai pas bien compris. Vous mettez dans l'huile, et vous chauffez...

ALFRED WEIL : Non, la, la, la *hafe\** où il y a de l'huile, qui couvre le fond. Je vous dis , couvre le fond (*geste d'étaler l'huile*). Il faut que ça coule quand vous le balancez comme ça (*geste des bras qui balancent de gauche à droite etc*) sur le feu, et -ça c'est le

vendredi, pas le schabes- le vendredi, et alors il faut rester à côté, avec deux *bischele*\* et que vous secouez votre marmite comme ça pour que ça n'attache pas. Et dès que vous voyez, comme je vous l'ai dit, la graisse qui, l'huile qui monte sur les côtés, vous attendez une petite minute (*geste à nouveau*) une assiette dessus, vous le renversez, (*sourire de bonheur*) et puis l'autre côté vous le remettez dedans.

ROSA BLOCH : Et ça vous l'trouvez jamais dans un livre de cuisine. Vous voyez, ça c'est une tradition qui se transmet.

ALFRED WEIL *un instant perplexe* : Pourquoi on ne peut pas trouver dans un livre de cuisine ?

ROSA BLOCH *répondant avant même la fin de la question* : Non. Ils expliquent pas tout, hein .

ALFRED WEIL: Non. Mais c'est pas ça, (*hochant la tête*) vous savez, il faut trouver le livre de cuisine... (*Rosa Bloch rit ; Monsieur Weil insiste*) Jo\* !

ROSA BLOCH : Alors après vous le mettez au four. Quand vous l'avez tourné, vous le mettez au four ?

ALFRED WEIL: Mais figurez -vous que j'ai fait ça le matin.

ROSA BLOCH : Ouai.

ALFRED WEIL: Vous voyez. Alors donc avant, avant *schabes*, quand il faut mettre la le repas *schabesdig*\*, je le mets, mais je le mets parce que la (*mains parallèles paumes face à face, reculant*) la question de chauffage dans la marmite, il est central, où je mets par exemple, le pot-au-feu, si je fais un pot-au-feu (*la main qui s'était ouverte, doigts sur la table, pour figurer le pot au feu, se relève un peu pour soutenir l'hypothèse, puis se repose*) en même temps avec le potage. Ici, ou, si je fais, un rôti avec ma soupe, je le mets au milieu, tandis que le kugel je le mets dans l'extrême coin pour qu'il n'a pas de trop de cuisson. (*Les mains sont très mobiles. Elles sont à la fois imitatives, et aussi elles expriment des signes abstraits, comme " pas trop"*)

ROSA BLOCH : Sur un gaz ? Sur le gaz ?

ALFRED WEIL: Mais non ; dans ma marmite.norvégienne qui est ... (*Maurice Bloch grommelle quelque chose*)

ROSA BLOCH : Ah oui, dans la marmite norvégienne !

ALFRED WEIL: *Jo\** !

ROSA BLOCH : Mais il est pas cuit encore, ce *kugel*.

MAURICE BLOCH : Il est cuit pour le *schabes\** par la chaleur.

ALFRED WEIL *patient* : Quand j'ai renversé mon kugel sur mon assiette.

ROSA BLOCH : Ouai.

ALFRED WEIL : Hein ! J'ai déjà cuit mes pruneaux avec les poires. Et je prélève cinq ou six pruneaux et deux ou trois tranches de poire, que, avec le jus, je le mets au fond du *kugelhafe\**, et je mets mon kugel dedans et mon couvercle dessus...

ROSA BLOCH : Et du jus ?

ALFRED WEIL : Hein ?

ROSA BLOCH : Vous mettez du jus ? Des fruits ?

ALFRED WEIL : Non ! Eh ben, un peu du, de liquide, dans lequel où j'ai cuit, avec un vin rouge, par exemple encore, et sucré. Ça pour lui donner un peu de force ! Et là je le mets dans le coin derrière-là, où je sais que, il y a que cette plaque qui chauffe et qui ne chauffe pas de trop, jusqu'à *schabes\**. *Ja*, parfait.

ROSA BLOCH : Donc à ce moment-là il cuit. Le lendemain il est cuit.

ALFRED WEIL : Il est ... Vous savez, ça fait presque douze heures qu'il est dans le four, hein!

ROSA BLOCH : Vous avez encore une marmite norvégienne ?

ALFRED WEIL : Mais voui !

ROSA BLOCH : Ah bon (*Elle se tourne vers moi, pensive, puis revient en direction de S. Weil, enfin de l'autre côté, vers son mari*)

ALFRED WEIL : Pourquoi j'en aurais plus ? Non !

ROSA BLOCH *à son mari* : Tu as entendu ?

JEAN - YVES CERF *riant* : Non !

ALFRED WEIL : C'est pas ça, vous savez, j'ai souvent peur, qu'elle me laisse en panne. Et là, je serais vraiment perdu. Seulement j'ai toujours la question de la possibilité de remédier à ça parce qu'il y a trois - comment il faut dire - c'est des tiges comme ça où est enroulé le filetage électrique pour le chauffage.

JEAN - YVES CERF : Trois résistances.

ALFRED WEIL : Il y avait à la marmite, un interrupteur, un, deux, trois, où on pouvait, s'il fallait que ça chauffe vite, le mettre sur le trois, alors, il y a toutes les trois choses qui s'allumaient. Tandis que là j'ai le milieu - l'interrupteur s'est cassé, vous savez. Ça fait tout de même combien d'années ? Quarante ans !

MAURICE BLOCH : Ben oui.

ALFRED WEIL : Au moins, hein. Il faut pas tout de même demander l'impossible. Et là je suis content que. Mais si ce serait en panne, renverser, enlever le fond et puis les, les trucs-là. Brancher comme si vous branchiez un aspirateur ou n'importe quoi.

ROSA BLOCH : Mais le *schtoubche\**, il chauffait comment le *schtoubche\** ?

ALFRED WEIL : L'électricité. C'est branché à l'électricité.

ROSA BLOCH : Votre marmite. Mais le *schtoubche\** de nos parents ou grands-parents. Ce que vous appelez le *schtoubche\**, ça chauffait avec quoi ?

ALFRED WEIL : Ah mais ça, c'était ce qu'on appelait (*surarticulé*) *Ur-acher-öfen*. Et ça vous le voyez des fois à la télévision, un fourneau qui se trouve dans la salle à manger, avec un banc. Et qui est contre le mur de la cuisine, où on a allumé. Et on chauffait avec, non pas des petits morceaux de bois, mais comme on dit, des *schitter\**, des morceaux de bois comme ça (*bras écartés de quarante centimètres*) qu'on mettait le vendredi soir et ça durait... (avant bras parallèle à la poitrine, coups de poings) vous voyez, avec un four (*main qui montre la hauteur du four*) qui mène ça, jusqu'à *schabes\** terminé. Vous voyez !

ROSA BLOCH : C'étaient des poêles en faïence ?

ALFRED WEIL : Et là on mettait. Dans la salle à manger, il y avait le four en faïence, et dans la cuisine il y avait le fourneau, avec deux étages, deux *wärmehalter*<sup>165</sup>. *Ja, ja, ja* ! Et ça c'était les commandes de per... de ménages tenant au judaïsme, c'est-à-dire tenant aux règles religieuses, ( *Maurice Bloch répète* : religieuses) pour dire, et ben... Vous savez, ce que j'ai entendu une fois, que normalement on devrait pas charger une autre personne pour la question de l'entretien du feu parce que notre *schabes* c'est le repos. Et alors on devrait pas faire travailler...

ROSA BLOCH : ... la *schabesgoye\**.

ALFRED WEIL : *Ja ! Ja !* Et pourtant c'était pas exagéré de mettre un morceau de bois dans le fourneau ! matin et pis après-midi. *Ja!* Je voulais vous demander. Est-ce que je peux vous offrir une tisane ?

---

<sup>165</sup> Des niches pour tenir au chaud.

ROSA BLOCH : Non, vous dérangez pas !

MAURICE BLOCH : Mais non, mais non .

JEAN - YVES CERF (*à voix basse, plusieurs fois, car Rosa Bloch n'entend pas*) : Il l'a préparée, il l'a préparée.

ROSA BLOCH : Vous dérangez pas Monsieur Weil .

ALFRED WEIL : Il y a qu'à chauffer.

ROSA BLOCH : Ah ! Eh ben !

ALFRED WEIL *se levant* : Ah bon alors, vous patientez.



## Chapitre 13

### Réécoute, analyse des histoires drôles

Après l'entretien 1, une crise s'était produite : je n'arrivais pas à « séparer le sacré du profane ». Je crois aujourd'hui qu'Alfred Weil était en train de tracer les contours de son univers juif et d'insister à la fois sur les difficultés extérieures et sur la richesse interne. Dans la pratique, je venais chercher des histoires drôles et je me retrouvais également avec de... drôles d'histoires. De ces drôles d'histoires, je ne prétends pas que leur seul intérêt soit qu'elles peuvent être humoristiques. Ce serait faire passer la partie pour le tout. Par contre le jeu de mot que je viens de faire ne surgit pas au hasard. Le mot « drôle » est radicalement ambigu. Il provient de la même racine germanique que le personnage appelé *troll*, un drôle de paroissien, celui-là, puissant imbécile extérieur au monde humain. Sur cette route nous croisons le mauvais drôle et le sacré loustic, ou amuseur, marginal, bâtard franco-germanique (*d. Lust*, joie et *lustig*, joyeux). D'où l'hypothèse que le mot d'esprit (le *witz*), les êtres surnaturels et le sacré, le religieux, sont inséparables – en ce qui concerne notre enquête tout au moins. On en revient toujours au fait que le mot d'esprit est toujours basé sur une confusion, comme le souligne S. Freud.

Il paraît douteux que le conteur ait eu un plan préconçu pour la succession de ses histoires. Mais, comme pour l'entretien 1, commençons la réflexion en suivant le fil des histoires de l'entretien 2. Dans l'entretien 6 la logique de proximité est mise à mal par le fait que précisément certaines histoires m'ont déjà été racontées. Pour les *witz* écrits, la logique de leur succession sur les pages n'est pas connue. Je suivrai donc ici l'ordre des *witz* de la première série, en laissant les associations se faire.

Le **witz 1 Le chat et la grand-mère** est une histoire remarquable par le contraste entre sa concision et sa richesse symbolique. Le maître instruit l'enfant juif des dangers des chats. L'enfant raconte un événement qui contredit le maître ; il retourne la syntaxe magistrale : le chat subit la violence d'une vieille femme. L'enfant nous fait rire ; il s'appelle le petit Isaac, et Isaac veut dire en hébreu « il rira ». Une grand-mère qui provoque la mort rapide d'un chat par un simple baiser ? On peut y voir un pouvoir maléfique. La sorcière est un être de confusion, à la limite entre la nature et la culture. Elle est donc proche du chat, ni domestique ni sauvage. Elle provient du monde civilisé, mais

s'active hors des villes et la nuit. Elle pratique des jeux érotiques détournés de la procréation, d'où sa désignation comme grand-mère, mère sortie de l'espace de la maternité. L'érotisme est une spécificité culturelle de l'être humain. Le chat lui aussi n'obéit qu'à son propre désir. Dans un discours masculin, le désir c'est l'autre, donc le chat est associé au sexe féminin. La confusion est remarquablement concentrée par l'euphémisme prudent d'Itzikle : « *S isch nit ganz wohr* ». Pourtant il n'y a pas de moyen terme entre tuer et être tué. Sauf si le tueur et sa victime sont deux figures du même et de l'autre. Deux figures du désir.

Dans le couple du chat et de la grand-mère, nous reconnaissons la métamorphose de la sorcière en chat noir. Elle figure dans un conte de Stauben (1860) que Monsieur Weil connaissait. Je ne prétends pas que le narrateur ait en tête le texte des *Scènes de la vie juive* en racontant ce premier *witz*. Mais, par sa pratique du yidich, Monsieur Weil se situe à la rencontre de la culture populaire et du travail savant. *Le chat et la grand-mère* simplifie et transforme la structure du récit de Stauben, que voici :

Le parrain est empêché de rejoindre son filleul qui vient de naître. Il envoie à sa place un jeune homme. Il l'avertit des dangers de la nuit. Le jeune homme affronte les sorcières ; elles se métamorphosent en chats noirs pour s'enfuir. Il sauve le nouveau-né et il indique l'oubli du rite qui avait mis le bébé à la merci des sorcières.

Dans l'histoire drôle ne restent plus que quatre personnages. Mais on peut voir les correspondances :

récit de Stauben	histoire d'Alfred Weil
parrain	maître
filleur nouveau-né	Itzikle
jeune homme	Itzikle
sorcières	grand-mère
chats noirs	chat
pratiques de sorcellerie et rites	baiser
victoire sur les sorcières	dernier mot à Itzikle

Alors la jeunesse met-elle hors jeu le savoir vieillissant ou récupère-t-elle les savoirs magiques ? Plusieurs confusions se condensent dans cette première blague.

Le witz **2 Le fils du marchand de bestiaux**, touche de près le narrateur. Il est le petit-fils de deux *b'heimeshändler\**. Voici quelques détails qui rappellent les récits familiaux sur difficulté du métier, le savoir-faire nécessaire pour y gagner un peu d'argent. La deuxième scène se veut réaliste, et documentaire. Elle prépare en fait la surprise, la condensation de l'univers du travail et du monde domestique « *Papa, kum schnell haam ! d'r facteur will di Mama kaafe* » L'enfant dit peu, mais il imagine. C'est la richesse du jeu de mots. L'adultère n'est pas condamné dans la littérature orale facétieuse, car la morale et le plaisir s'y heurtent. La morale est une théorie qu'on n'applique pas toujours. Le galant homme est *d'r facteur*. Le facteur est un type d'amant dans les blagues françaises. Cela vient de ce qu'il s'introduit chaque jour dans la maison, aux heures où le maître de maison est absent. L'image de la lettre introduite par une fente dans une boîte n'est sans doute pas non plus étrangère à cette symbolique sexuelle.

Voici donc deux histoires qui jouent sur la frontière entre l'homme et l'animal, laquelle inscrit l'homme comme être social. La vision masculine du monde met facilement la femme sur cette ligne frontière. On y évoque la trivialité du mariage comme transaction commerciale.

Pourtant, en commençant ainsi, monsieur Weil complexifie son personnage de donneur de leçons moralisantes ou de défenseur de la tradition religieuse. Cela ne l'empêche peut-être pas d'être aussi un être sensuel. Si le petit Freddy n'a « jamais entendu un mot sexe » de la bouche de sa mère, il peut contourner maint interdit par les jeux du langage. Plusieurs autres histoires drôles ont la viande pour sujet. Dans le witz **60 Pieds de veau**, « s'il *a* des pieds de veau » est une proposition ambiguë. Le boucher *a* un corps et il *possède* des morceaux animaux. Son corps le constitue comme être humain vivant, les quartiers de viande le font boucher. La distinction entre le cru et le cuit opère une structuration symbolique élémentaire de toute culture humaine. La distinction entre la chair-viande-*flaasch* et le corps animé est de même nature. Le boucher est un être à la jointure. Etre de chair naturelle, il humanise les aliments carnés. Cette blague est connue en France dans le répertoire juif (avec parfois la tête du veau au lieu des pieds), mais elle a été aussi interprétée par l'humoriste Fernand Raynaud et d'autres. Dans le witz **48 JW Tristes saucisses**, l'action est réduite à une question. Est-ce que celui qui a fait ces saucisses vit encore ? Question absurde car a priori c'est le boucher, destinataire de la

question, qui les a faites ! Mais ce boucher est-il vraiment vivant ? Il a été dit, en utilisant le vocabulaire venu de l'hébreu, que les saucisses ont un sale, un triste visage. Les produits de la boucherie sont ainsi décrits comme animés, et le boucher les aurait créés à son image. Ce witz reprend ainsi la confusion entre le boucher juif et ses bêtes proposée dans le witz **60 JW Pieds de veau**. L'ambiance morbide pourrait évoquer la difficulté, l'épuisement lié au métier, dont le père (Arnold) entretenait son fils (Alfred). La version d'Alfred Weil apporte une précision spécifique minimale, un boucher *juif* pour le witz **60** et le simple mot *ketsoufes\** dans le witz **48**. Ces détails peuvent nous rappeler la place importante des juifs dans le commerce de boucherie en Alsace au XIX<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Le mot *katsev\** qui désigne le boucher est d'origine hébraïque. Le fait que le boucher soit juif, n'apporte rien, ni au récit drôle, ni à l'analyse anthropologique esquissée ci-dessus. Il existe un argot français des bouchers, le louchebem, comme un parler secret des *b'eymeshändler\** ou *katsowim* juifs. Ce code secret situe les membres de la profession dans une zone frontrière, marquée par la religion ou la magie<sup>166</sup>. Les bêtes constituent ainsi entre les hommes, y compris et surtout dans les abattoirs modernes, le vecteur d'un langage de signes inscrits, elles deviennent signifiants. Elles véhiculent le langage du pur et de l'impur, de la mémoire, du rejet et de l'appropriation, du partage et de la différenciation. (S. Nizard-Benchimol, 1998). On dit «bête comme ses pieds», manière de rappeler que les pieds nous lient à la terre, symbole de la vie et donc de l'animalité. Et en yidich *eigel\**, veau, est un nom pour une personne *bête*, un nom pour un bipède *âne*. Mais, comme la boucherie est ouverte à tous, le texte adopte la nomenclature locale, alsacienne, et n'utilise pas de termes venus de l'hébreu : *kalbsfiess* pour pieds de veau et *traberser* pour certaines saucisses. Mais ce dernier terme semble tombé en désuétude. Quand Monsieur Weil écrit que ce *katsev\** est *yid\**, il insiste sur la résonance que ce *witz* opère en lui. C'est en examinant les bêtes qu'il a trouvé comment il pouvait guérir les hommes. Toutes créatures du même Bon Dieu.

Le witz **25 La chèvre de Spira** a une forme semblable au witz **23**, qui sera étudié plus loin : le jeu de mots qui aurait été vraiment prononcé en conclusion. par Spira (resp. par quelqu'un du village maternel) est tendancieux, *tendanziöser Witz*, comme dit S. Freud, mot d'esprit qui blesse l'interlocuteur. Le blagueur se paye la tête d'un personnage, un paysan (resp. un juif amoureux). Cette forme permet à Alfred Weil de rire

---

<sup>166</sup> Alfred Weil a indiqué par deux fois sa connaissance de cet argot devant des spécialistes. Interrogé par F. Raphaël sur le mot *schaute\**, faible d'esprit, imbécile, Monsieur Weil utilise un terme d'argot des *b'heimeshändler\** : *eigelbascha*, qui vient du mot *eigel\** (entretien 5).

et de faire rire tout en prenant distance avec le personnage moqueur. Il l'a fait vis-à-vis de Spira, en le désignant comme un diseur de *iffes\**. Le *witz* de Spira pose de manière burlesque (et la réplique *en alsacien* va dans ce sens) la question suivante « Sommes-nous, les humains, maîtres de la vie et de la mort des animaux ? ». Rien dans le signifiant verbal *verrecken* (mourir) n'indique que l'action ne se produit qu'une fois pour un sujet. Au cours de la même conversation, Monsieur Weil a abordé la technique du *schochet\** et le judaïsme orthodoxe américain. Des ponts s'établissent entre ce *witz* et la pensée du narrateur. Cependant, je ne veux pas généraliser, car **La chèvre de Spira** est un récit en dehors des entretiens consacrés aux histoires drôles. Monsieur Weil semble critiquer Spira car le juif alsacien devrait garder le respect pour ses voisins chrétiens. On peut entendre ainsi sa réaction. Ou imaginer que le narrateur Weil gagne sur les deux tableaux : il est drôle et il endosse le lieu commun de l'humour juif (alsacien) qui serait une auto-ironie et ne s'en prendrait pas aux autres <sup>167</sup>. Cependant les juifs alsaciens avaient la réputation d'être des *iffesreder*, des diseurs de propos vexants.

L'entrée en scène de la femme - objet sexuel - clôt le *witz* 2. (Ana)logiquement les *witz* suivants 3 et 4 sont des dialogues conjugaux. Ils présentent l'un et l'autre l'homme comme un penseur. Ces *witz* **Comment faire la tisane** et **Il faut qu'une fenêtre soit ouverte ou fermée** sont plus subtils que le *witz* 2 dans le travail sémantique comme dans la portée sociale. Le jeu de questions masculines à propos de la tisane est semblable à une attitude d'étudiant à la *yeshiva\**, formé à l'esprit talmudique, enchaînant questions et réponses pendant des heures. Les compilations du monde yiddish comptent de nombreuses histoires questions-réponses, comme celle-ci :

L'ADJUDANT : « Soldat Katz, pourquoi le soldat n'a-t-il pas le droit de traverser la cour de la caserne avec une cigarette allumée ? »

SOLDAT KATZ : « Vous avez entièrement raison, mon adjudant, pourquoi n'a-t-il vraiment pas le droit ? »

L'humour de ces deux *witz* 3 et 4 repose sur un déplacement : la maison est confondue avec la maison d'études. L'usage absurde de la logique formelle est encore plus net dans la deuxième de ces histoires. Un juif qui vit dans cet univers talmudique a

---

<sup>167</sup> S. Landmann note que la mémoire des pogroms est présente dans de nombreuses blagues juives. On connaît aussi des histoires qui s'en prennent à la violence nazie. Si le *goy* est rarement la cible de l'ironie judéo-alsacienne, n'est-ce-pas d'abord le signe d'une auto-censure qui vise à assurer l'émancipation et la sécularisation des juifs, là où elle paraît accessible ?

besoin d'une femme en bonne santé. La maladie, cette zone limite entre la vie et la mort, menace le système social. La femme est présentée ici comme un être matériel, pratique, alors que son mari est plongé dans l'eau tiède du monde des idées, dont seule l'exaspération le fera sortir. Une interprétation érotique n'est pas invraisemblable, loin s'en faut, à travers la symbolique de la femme couchée, de l'eau sur le feu et de la porte ouverte ou fermée. L'homme de ces deux histoires est incapable de comprendre le désir de sa femme. Malgré l'absence de sens pratique du mari du witz **3**, ce mari domine sa femme (elle n'est pas couchée sans raison). Même misérables, les talmudistes\* du monde ashkenaze étaient estimés tandis que les femmes étaient exclues de ce savoir. (Que ce personnage soit nommé *schnückerl*, ne s'oppose pas à l'interprétation : nous avons vu l'ambivalence du sage-idiot. Ambiguïté dont les adversaires du judaïsme rabbinique ont tiré partie).

La tête commande au corps et le corps est aussi une métaphore du corps social. Le rabbin de l'histoire suivante **5 Raison, raison et encore raison**, légitime son pouvoir juridique dans son habileté symbolique - à moins que ce ne soit l'inverse. Il peut faire subir au mot *recht* (droit, raison) une valeur contradictoire sans que personne n'y trouve longtemps à redire. Et surtout pas sa femme. Disputes et pouvoir : c'est bien l'enjeu du witz **6 Sombre politesse**. Dans une situation de plurilinguisme, la quête du pouvoir passe par l'usage élaboré de la langue dominante. Ici le langage « bon allemand » est utilisé pour dissimuler une trivialité toute enfantine en langue juive dominée. Sur le mode des histoires caca-boudin, où l'enfant parle normalement avant de déraper dans le langage de son corps. Enfentillages donc. Mais l'enjeu linguistique est d'une autre dimension dans le witz **7 Misse meschine** ou la grossière malédiction. Voici d'abord une blague où Hitler est un des personnages centraux. Monsieur Weil, que j'ai interrompu pendant le récit, m'explique *missa meschine* : « Il doit crever ». Ce qui correspond à la malédiction « *Crève* » (meurs comme une bête, d'une manière non humaine, sans le secours de la parole et du sacré). Uhry (1981) qualifie l'expression de très vulgaire. C'est une malédiction, un souhait de mort brutale, mort subite. Ailleurs on la rapporte à la mort par épilepsie. Alfred Weil a répondu à mes questions (entretien 6) : C'était la mort la pire qu'on puisse souhaiter. Aujourd'hui la mort subite n'est plus considérée comme systématiquement effroyable. Mais ce qui semblait le plus important à Monsieur Weil, c'était que « si on disait à quelqu'un le *missa meschine*, même doucement, tout ça pouvait arriver. « Vous savez tout ça que ça peut arriver avec une mauvaise parole ? Je vous l'ai raconté avec [l'histoire de la malédiction dans la boucherie] » (Et il cite le nom d'une des

deux femmes) .... Et je n'ai pas répondu à la question, sans trop y faire attention ! J'avais en tête l'évolution de la conception de la « bonne mort » ou de « la mauvaise mort » (Ariès, 1977). L'histoire 7, un peu plus longue que les précédentes, a quatre personnages, dont deux intermédiaires, l'associé de Hitler et le grand rabbin de Berlin, et deux adversaires, Hitler et Loewinski (devenu Kalusky dans la version écrite). L'associé informe Hitler qu'il y a chez lui comme locataire un ennemi (juif). Hitler ordonne que l'ennemi soit sommé de partir au plus vite. L'associé retourne, il passe le message. Le locataire juif transmet son accord et ajoute un souhait incompréhensible à Hitler « eine *misses meschine* ». Hitler fait chercher un interprète- le grand rabbin - et l'interroge sur le sens de l'expression inconnue. L'interprète dit [mensongèrement] que c'est un vœu de prospérité « tout ce que vous voulez ». Hitler, ravi, renonce à son projet et adresse au locataire juif le même souhait, la *misses meschine*.

Hitler est ici un homme qui a des pouvoirs sur son associé et sur le grand rabbin, mais il a une vulgaire activité professionnelle. C'est un procédé de dérision que profaner son statut de dictateur, de chef. Par contre il est conforme à certains types de rois dans les contes : roi brutal, ignorant, stupide et manipulé par ses conseillers. Le grand rabbin est conforme à ce type de conseiller menteur. Il est hésitant, répétitif dans sa réponse et flagorneur. Ce personnage a une fonction dans la narration. Si le roi Hitler avait eu la traduction juste, il aurait cherché à se protéger de la malédiction et à se venger ; le mensonge du grand rabbin a un objectif. Il ne veut « pas d'histoires ». Du point de vue de la narration, le mensonge crée une ambiguïté qui va permettre un jeu sur les mots. Hitler réagit en roi sensible à la flatterie : il annule sa sanction de l'ennemi. Comme il est stupide, il se croit intelligent en reprenant l'expression inconnue qu'il prend pour un vœu de prospérité, une bénédiction. Il dit le contraire de ce qu'il croit dire. C'est la chute humoristique. Elle coïncide avec la victoire du héros juif, qui a préservé la situation initiale. Ce *moschel\**, que j'ai analysé comme un petit conte, apporte un gain de plaisir sur deux tableaux : à travers la structure narrative de conte positif, par identification au héros sans défense qui a eu le courage de jeter une malédiction à un terrible adversaire et par la preuve de la stupidité de cet adversaire ; et bien-sûr par le jeu de mots. Ce gain de plaisir a été perçu comme tel par le conteur, répondant à mes questions :

« C'était un petit dessert exceptionnel. Qu'on avait faim, le ventre comme ça (*geste à l'appui*). Et puis ça donnait un tout petit peu de courage ... pour dire, demain matin, j'ai... rien à bouffer... quelque chose comme ça. » (*Entretien 2*)

Cette histoire repose sur un jeu de mots particulier, sur la coupure entre le signifiant et le signifié. Le destinataire de l'expression *misse meschine* ne la comprend pas, il ignore même peut-être de quelle langue il s'agit. Il ne s'adresse pas au spécialiste de la langue yiddish mais au représentant du pouvoir religieux ; l'ambiguïté s'articule sur l'usage du verbe souhaiter, qui change de sens selon qu'il porte un complément positif ou négatif, sans que la syntaxe soit modifiée. Par contre l'intonation doit être différente s'il s'agit d'une malédiction ou d'une bénédiction. Mais comme deux intermédiaires rapportent ou expliquent les propos de l'émetteur au destinataire, l'intonation est neutralisée par les discours indirects.

L'histoire suivante **8 Heil Hitler** a le même cadre historique. Dans les deux récits, le héros est en butte à un propriétaire nazi. Monsieur Weil porte un regard très matérialiste sur cette période. C'était la misère, dit-il. Cette misère provient de l'*occupation* du sol par l'adversaire, qui est donc figuré sous les traits du propriétaire expulseur. Il est probable que le salut hitlérien a souvent été interprété de manière triviale pour créer une situation de farce. Ma remarque en ce sens a troublé le conteur qui en a un peu perdu son yidich. Il se peut qu'il ait entendu ce witz en d'autres langues. Mais je serais aujourd'hui plus prudent. Qu'est-ce qu'une histoire *particulièrement* juive ? Ici, ce sera une histoire en langue juive. Monsieur Weil semble avoir voulu prendre une revanche en m'offrant à nouveau ce witz en version écrite. Il débute ainsi en yidich et en marquant l'universalité du propos : « *Wer hot net d'r Hitler Grüss gemacht ?* » (Qui n'a pas fait le salut hitlérien ?)

Hitler apparaît dans deux autres *moschelich*, le **35 L'attentat contre Hitler** et le **52 JW La fête pour Hitler**. Nous n'avons qu'un seul witz concernant la période nazie sans que Hitler n'y figure (le **61**). Cette figure mythique de tyran, dont le nom est chargé de sens et d'émotion, permet de raccourcir les récits. Elle amène avec elle une structure traditionnelle de récit oral, analysée dans **7 Misse meschine**. Elle facilite aussi l'usage dérisoire ou ambigü du sacré. Pourquoi le rôle d'interprète est-il confié au grand rabbin ? La religion donne du pouvoir au croyant, comme la magie. Pouvoir de destruction de ses ennemis. L'ennemi Hitler devrait donc se méfier de la religion. Mais les frontières - celles qui créent précisément l'espace du sacré - sont floues et perméables. Le personnage d'Hitler peut croire qu'il bénéficie de la mansuétude juive, et à nouveau dans **52 La fête pour Hitler**, imaginer partager un bonheur, une fête juive. Dérisoire partage, puisque la fête évoquée là est celle de sa mort. Retournement de sort, qui peut faire penser au destin d'Haman dans le livre d'Esther. Ce récit institue la fête des sorts, Pourim, fête du



renversement social. Dans ces histoires de guerres, comme dans celles de la Bible, le destin des ennemis n'est pas séparable de celui des juifs. Cette communauté peut se cristalliser dans la confusion du mot *chaswescholem\**, « que Dieu le protège », comique dans la bouche des personnages venus assassiner Hitler. La langue yidich remplit ici sa fonction originale d'accès au sacré, au pur et à l'impur. Les mots-clés de ces différentes histoires, *misse\* meschine* (witz 7), *seifel\** (witz 8), *chaswescholem\** (witz 36), *semche\** (witz 52), sont tous venus de l'hébreu.

Lors de l'entretien 2, le conteur m'interpelle ensuite en yidich pour m'annoncer quelque chose d'inouï. Affirmation incontestable, à plus d'un titre : Je n'ai alors jamais entendu parler yidich et je ne connais pas l'histoire **9 La maison de joie**.

Les situations morales ne sont pas faciles à définir. Elles sont le plus souvent obscures et contradictoires, rarement nettes. [...] Cependant, en examinant de plus près la relation entre la pollution et les attitudes morales, on a l'impression que les prescriptions relatives à la pollution pourraient servir de soutien à un code moral simplifié.

M. Douglas, 2001, p. 145

Un juif qui passe devant la synagogue, part, le vendredi en fin d'après-midi, alors qu'on va célébrer l'office, en direction du bordel avec son châle de prière sous le bras. La scène est absurde par sa juxtaposition aimable de valeurs opposées. Situation si invraisemblable qu'elle n'est pas nécessairement condamnée dans le Talmud ; une seule chose est notoire : le châle est inutile pour célébrer la veille du sabbat. Notre homme interprète le commandement qui veut que le sabbat soit jour de réconfort. Mais s'il reste « à la maison de joie » jusqu'au matin suivant, il lui faudra avoir son châle pour se rendre à la prière. Voilà une piété bien raisonnable ! Le juif alsacien n'aime pas la mortification, c'est ce que nous dit F. Raphaël. Et muni de son *dallis*, il évitera de manifester en public la moindre souillure rituelle. L'ambiguïté de ce récit, qui ressemble à une devinette, débute dans la situation du personnage qui joue avec l'esprit des règles morales. Pour qu'il y ait *witz*, il faut qu'il y ait dialogue, échange de signifiants. L'image folklorique de la tradition - celle des gravures d'Alphonse Lévy - décrit la maison juive comme lieu de joie familiale pendant le sabbat. Le mot (composé) *baal bos\** (maître de la maison) est si

courant qu'il désigne simplement un homme, un mâle juif. Le mot *bayes* (maison) supporte l'ambiguïté et c'est pourquoi le conteur utilisera aussi en français l'expression peu courante « maison de joie » pour le bordel. C'est l'idée de maison (*bayes*) qui a fait le lien entre ce witz 9 et les witz 7 et 8. Pour faire le lien avec le witz 10 **Deux schtromer\* et un fox-terrier**, nous disposons de deux pistes. La première est l'homonymie du *dallis*, dont Monsieur Weil m'a parlé quand je l'ai interrogé sur cette blague. Le châle porte, dit-il, sept rainures. Il s'appelle *dallis* en yidich. Monsieur Weil me fait remarquer qu'il ne faut pas le confondre avec un autre *dallis* qui veut dire la faillite ; il m'explique le jeu de mots proverbial « *er hot d'r dallis in sewe farwe* ». Cette expression idiomatique sur le *dallis* établit un lien entre les deux histoires par le paradigme de la pauvreté<sup>168</sup>. Pour le deuxième lien possible entre l'histoire de la maison de joie et celle des deux *schtromer*, le pipi délicieux du chien serait-il une métaphore du plaisir sexuel masculin ? Monsieur Weil porte en général des jugements moraux ; la situation de conteur lui permet de parler sans être engagé de la même façon et donc de tenir un discours qu'il jugerait polluant dans sa bouche en d'autres circonstances. Monsieur Weil raconte volontiers des histoires lestes. De certaines il dit qu'elles sont authentiques ; il en rit sans jugement moral. Ceci est à opposer à ses avertissements sur les fréquentations préconjugales et ce qu'il dit sur ses propres principes de jeune homme bien élevé par sa mère. Comment analyser cette différence ? Ses *witz* font partie d'un patrimoine qui autorise une absence de réserve moralisante. Est-ce à dire qu'en les racontant Monsieur Weil oublie momentanément ses principes ? Ou bien peut-on supposer au contraire que ses critiques morales sont un **discours** destiné à être entendu, d'abord par les destinataires énoncés dans les récits – les gens que Monsieur Weil a avertis – puis par ses auditeurs. Dans le premier cas Monsieur Weil se comporterait comme un joyeux carnavalier – le carnaval tendant à conforter l'ordre social par les transgressions cadrées qu'il autorise. Dans le deuxième cas, on serait porté à croire que Monsieur Weil fabrique un discours destiné à donner à l'autre une image idéale de lui-même et au-delà, d'une société juive traditionnelle ? On rejoindra ici les points de vue que Bourdieu avance dans « Le mariage comme représentation et comme volonté » (2000), ou dans « L'illusion biographique » (1986). Les règles sociales qu'on présente à l'ethnologue comme les récits de vie qu'il recueille sont une représentation ; elles ne recouvrent pas le réel. Voici enfin une hypothèse intermédiaire :

---

<sup>168</sup> Le *dallis* est un étendard du judaïsme . Alors que je faisais écouter ce witz au cours de yidich, Maurice Bloch a expliqué à deux étudiantes comment est fait le châle. Il se souvenait qu'un *schnorrer\** venait déjeuner chez lui après guerre en disant « Ich bin der Docteur Dallis » ; il y avait un jeu de mot avec le nom de J. F. Dulles, ministre des affaires étrangères américain de la guerre froide.

dans les récits de type *witz*, Monsieur Weil ne prend pas partie, et ne fait qu'accomplir un travail de transmission, dont le contenu reste indépendant de ses propres valeurs. Un clown peut être un puritain dans la vie privée.

Nous sommes montés dans un train avec ce witz **10**. Lieu de rencontre avec les *goyim*. En ce sens, ce witz de *schtromer*\* se distingue d'une histoire-type de *schnorrer*\*, le mendiant qui fréquente les maisons juives. Ce witz **10** ridiculise le paysan enrichi, qui voyage en troisième classe et qui se comporte avec son chien de race comme avec un objet inanimé : il devra éponger. Les *schtromer* prennent plaisir à jouer les connaisseurs en vin et leur erreur ne les dégoûte pas. Tout comme le clochard français déguste son Château-Lapompe à la fontaine publique. Le plaisir est ici du côté des pauvres qui jouent de leur inculture pour transgresser - de manière absurde - un tabou (en se délectant de quelques gouttes de pisse de chien). Une autre fois, dans le witz **33 Séphora**, le narrateur citera un bon mot yidich du village souabe de sa mère, où figure encore un « parvenu qui a un chien ». La phrase oppose et confronte les hommes et les femmes de l'espèce *nouveau riche*. Le chien est un signe de la prétention mâle et le piano (autre animal pourvu d'une queue, bruyant si on ne sait pas en jouer) celui de la prétention féminine. Le mot *gäscht* est ambivalent. Il dérive de *gascht*, l'hôte, l'invité, donc le pauvre. En rotwelsch <sup>169</sup>, Wolff (1956) traduit *gesch* (resp. *geschin*) par juif mendiant (resp. juive mendicante). Mais il semble qu'en yidich, le *gäscht* ait perdu sa pauvreté économique et gagné en pauvreté culturelle. Il n'a pas acquis de capital symbolique, comme l'indique une autre expression yidich, qui fait un jeu de mots sur les homophones *gäscht* et *gesch* : on dit d'un nouveau riche : « *vun gesch* oder *vorgescht* », c'est à dire « d'hier ou d'avant-hier » et aussi « de pauvre ou d'avant-pauvre ».

Reprenons le train jusqu'au witz **15** - en jouant à saute-mouton par dessus les witz **12** et **13**. Pourquoi le train ? La mise en train est-elle du même ordre que le chemin que le conteur en France invitait souvent ses auditeurs à emprunter en le suivant ? Le train, précisément, le compartiment, est un lieu propice à la conversation. Ces witz sont très dialogués. Le récit **11 Le curé et le rabbin en voyage** est comique par le balancement rythmé de la situation où s'affrontent deux personnages stéréotypiques des blagues : les ministres de différentes religions. Un jeu de mots clôt le witz **11**. « Oh, que c'est dommage, c'est tellement bon. » Dans la bouche du curé, la phrase prononcée qualifie le

---

<sup>169</sup> *Rotwelsch*, mot qui qualifie le groupe social des brigands allemands ; la langue de ce groupe social.

plaisir de manger. Reprise telle quelle par le rabbin, elle indique le plaisir sexuel, tout en citant le curé. Deux sens superposés en un seul énoncé, voilà l'économie d'énergie qui provoque le rire. Les actes impurs, interdits par une religion, sont cités, pour le plaisir de l'auditeur. Le witz autorise une critique du sacré, qui ridiculise un interdit catholique. Mais qui pourrait questionner aussi l'arbitraire du tabou. N. J. Gueunier connaît une variante de cette anecdote, « Le curé et le pasteur en voyage » à Madagascar, où les pasteurs en règle générale ne boivent pas d'alcool. Le curé propose à boire au pasteur qui doit refuser et en réplique, le pasteur félicite le curé pour la femme qu'il n'a pas le droit de posséder. Connaître cette blague dans différentes sociétés nous permet d'y voir cette équivalence formelle des tabous. Mais toute interprétation est extérieure au récit humoristique ; elle lui est même irréductiblement opposée, selon la théorie freudienne du court-circuit. Des witz de Monsieur Weil font rire aux-dépens des curés (comme le suivant) alors que les récits de son expérience personnelle s'en prennent à des rabbins ! Les histoires de confrontation entre trois champions de nationalité différente sont courantes (« Il y a un américain, un anglais et un français qui voyagent en avion ... ») et se terminent inmanquablement par la victoire du ressortissant national, qui intervient en troisième et dernier. Ce conte du gâteau (witz **15**) est connu en Afrique du Nord, avec d'autres personnages. Dans les histoires juives où se présente une confrontation entre le curé, le pasteur et le rabbin, ce-dernier a le dernier mot. Victoire imaginaire du petit juif contre les puissants chrétiens (dans cette interprétation, les fonctionnaires religieux sont surtout les représentants de leur peuple). Mais – heureusement – cette victoire n'empêche pas d'autres victoires « nationales », quand la blague passe les frontières. La structure de ce type de blague est analogue aux contes où trois personnages qui ont quelque chose de commun, trois frères par exemple, partent successivement affronter la même épreuve. Les deux premiers (l'aîné et le puîné) échouent et le dernier (le benjamin) y arrive. C'est pour ce-dernier, le héros, le point de départ de ses aventures. Le witz **26** nous propose donc bien trois ministres religieux. Le witz **11** a une structure réduite, dyadique. Elle est mieux adaptée à l'espace du train, avec le compartiment qui favorise le face à face. Et la compétition peut se jouer en deux temps seulement. Car si le curé a pris l'avantage dans le domaine de la gourmandise, le rabbin a gagné définitivement dans le domaine sexuel, dont la gourmandise n'est ici qu'une forme infantile. Le witz **26** se joue lui autour d'un gâteau (qui porte dans la version yidich le nom raffiné de *biscuit*), enjeu d'une compétition de rêves. Implicitement, le plus beau rêve est le rêve le plus sacré. Le pasteur et le curé racontent donc comment leur rêve les a mis chacun dans l'intimité divine « à côté du

Bon Dieu ». Le rabbin donne l'impression d'avoir fait un cauchemar. Son rêve était trop fort pour lui, semble dire son corps tremblant. Dieu lui est apparu et lui a enjoint de façon impérative et familière de « bouffer le gâteau ». Cette phrase achève le récit en une élégante ellipse qui est permise par un jeu de mots. Nous avons cru entendre le rabbin raconter la parole que Dieu lui a adressée. Mais c'est oublier que la parole de Dieu est une parole agissante. Freud parlerait ici du sens faible et du sens fort de la parole. Il est donc inutile d'ajouter que la gâteau a été mangé comme Il l'a ordonné. Honel Meiss a raconté cette histoire sous le titre « Rêve et réalité ». Il a remplacé le pasteur par un « Mahométan », mais il garde l'ellipse dans la chute :

Et le Juif finit le refrain :

« Moïse, apparu dans sa gloire,

M'a dit : « Schlemiel chipe le pain,

Et ne me fais pas tant d'histoire ». »

H. Meiss, 1913, p. 95.

Pour Alfred Weil dont la relation à Dieu est directe, le rabbin n'est pas forcément un tricheur. C'est un plaisantin moqueur, un bon vivant, mais il a vraiment gagné par sa foi. Comme le rêveur que nous avons vu gagner au witz **37 Le miracle de la table de sept**.

À nouveau le curé est mis en question sur les interdits sexuels, dans le witz **12 Qui payera l'enterrement ?** Le récit comporte deux parties. Le portrait en action d'un benêt juif qui colporte les potins introduit l'enterrement d'une mère catholique. Le juif alsacien doit garder le respect de ses hôtes chrétiens. « Nous sommes ici chez eux ; ils ne sont pas chez nous » apprenait autrefois le *baalbos*\* à son fils à propos des voisins chrétiens, pour rappeler la supériorité sociale du groupe majoritaire (Raphaël, 1980). Ce précepte peut donc être transgressé, et l'innocent schlemil est là pour ce faire, peut observer par le trou de la serrure, ricaner des contradictions des catholiques face aux rites de funérailles. Pendant ce temps, les juifs s'obstinent à répéter les pénitences pendant les Jours Terribles qui séparent Rosh Hashanah de Yom Kippour. Circonstances troublantes. Pourquoi le récit primaire est-il situé à cette période particulière de l'année juive ? Le schlemil de la communauté, en tant que simple d'esprit, est dispensé des rites pénibles qui sont obligatoires pour les pieux juifs. La critique sociale des funérailles chrétiennes laisse apparaître le principe juif de l'égalité de traitement pour l'accomplissement des rites

mortuaires. Pour la chute de l'histoire, le personnage du pauvre paysan prend des traits qui le rapprochent du *schlemil*. Il s'exprime comme un idiot grossier à propos de sa sœur. Pour ce personnage naïf, sa sœur retirée du monde social est un être sale, un déchet. Et la réaction du curé indigné, qui évoque la pureté du mariage mystique, amène la chute, où le paysan confond le monde spirituel et le monde matériel, en disant : Vous enverrez la facture à Dieu mon beau-frère. Il n'y a pas de retour au récit primaire, mais un discret parallélisme s'est établi entre les deux communautés religieuses. Chacune possède ses lois religieuses et son idiot de village qui les met en question. Alfred Weil que j'avais interrogé à propos du witz **62** a centré son regard sur le *schames\**, qui est une figure de juif pauvre et inculte, comme le *schlemil* précédent. Ce récit nous entraîne au milieu d'une importante cérémonie de fête, en compagnie de deux étrangers familiers d'autres witz, le catholique et le protestant. Mais ici ils agissent par leur regard extérieur. Le bedeau, commente Monsieur Weil, en voyant les deux intrus étrangers a honte pour les trois personnages, le *parnes*, le *chasen* et le *rewe*. Il ne veut pas qu'ils s'agenouillent. Ça ne se fait pas dans les religions catholique et protestante. « Mais j'ai vu le Pape embrasser la terre en descendant d'avion ». A Kippour on récite les 613 commandements pour le pardon des péchés. Mais ça ne suffit pas. Il faut que les *Cohanim\** se baissent jusqu'à terre au cours d'une prière. Les *Cohanim*, c'est-à-dire les supérieurs. Donc le *chasen*, le *parnos* et le *rewe* qui sont sur l'*al memer\** doivent s'agenouiller. Le *schames* veut éviter ça devant des *goyim* qui sont entrés trop tôt. Alors il adresse un avertissement détourné à ces *Cohanim*.

A entendre l'explication de Monsieur Weil, ce récit **62** est bien différent du partage du gâteau dans le witz **26**. Comme dans le witz **12**, il s'agit du regard du juif humble sur les religions dominantes coterritoriales. Mais il s'y mêle un conflit interne entre le petit juif et les juifs « supérieurs ». Monsieur Weil grossit le trait en confondant les *Cohanim*, dignitaires héréditaires, et les représentants de la communauté, qui ne sont pas forcément des descendants d'Aaron. Les « supérieurs » n'ont pas crainte de montrer leur intimité religieuse à leurs homologues non-juifs, tandis que le petit bedeau en a honte pour eux et pour les siens. A la différence d'autres juifs pieux à Mulhouse qui fréquentaient une association œcuménique, de dirigeants du rabbinat ou de penseurs juifs contemporains en France, Alfred Weil reste méfiant à l'encontre des institutions chrétiennes locales. Ce qui ne l'empêche pas d'admirer la figure médiatico-populaire du pape Jean -Paul II.

Nous avons pointé le train comme élément commun aux witz **11**, **14** et **15**. Le dialogue entre un idiot plein de sagesse et un homme ordinaire relie entre eux les witz **12**, **13** et **14**. L'histoire **13** du repas de deux amis est un récit burlesque digne des Marx Brothers. Pas de jeu de mot, mais un comique de situation. L'idiot Jische imite son hôte et prend son assiette pour la jeter par la fenêtre, moyen le plus rapide quand on veut aller manger sur l'herbe ! On remarque le sens de l'hospitalité et la séparation sexuelle : la maîtresse de maison est au service du repas des hommes et ne semble pas le partager avec eux.

L'histoire de Marius et Olive (**14**) tombe ici, si le lecteur me permet l'expression, comme un cheveu sur la bouillabaisse. Le narrateur en a-t-il conscience ? Il l'a dite en français seulement mais en précisant « si on la dit en français » ce qui peut laisser entendre qu'il se verrait bien la dire en yidich. Pour qui connaît l'histoire du narrateur, la Provence est une des rares pays qu'il connaisse, hors l'Alsace. C'est le pays de sa femme et de sa belle-famille ; il y a vécu et il y est retourné après son mariage. Cette histoire est une galéjade assez particulière. Ce n'est pas comme souvent chez Marius et Olive, un assaut d'exagérations invraisemblables. Les rôles sont différenciés, et elle se rapproche d'une histoire d'idiot plein de sagesse. L'interrogation de Marius « T'es pas bien ? » et le ricanement d'Olive qualifient Olive. Olive illustre ici le principe absurde : Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? La nuance de galéjade est là aussi : il est impossible de compter un troupeau à partir d'un train en marche ; donc, autant exagérer l'impossible en multipliant la difficulté par quatre ; il s'agit bien de couper les cheveux en quatre. Mais cette méthode excessivement analytique n'est pas très éloignée de celle qui est sous-entendue dans les witz **3** et **4** : l'homme raisonne (la femme par contre a des sensations), mais il raisonne sans fin (witz **3**) ; ou bien la femme est déraisonnable et le mari n'a d'autre solution qu'un geste plus déraisonnable mais logiquement imparable (witz **4**). Trois histoires où le jeu de l'esprit tourne bien, mais tourne le dos au réel. Des collections d'histoires juives est-européennes en contiennent peut-être encore plus caricaturales de l'esprit des *yeshivot\**, ces académies religieuses qui avaient fini par représenter une (illusoire ?) promotion sociale spirituelle dans un monde juif de plus en plus pauvre. Une histoire totalement loufoque commence par la situation suivante :

Deux ramoneurs sortent d'une cheminée. L'un est noir, l'autre est blanc. Lequel va se laver ?

Il s'en suit, non pas une réponse, mais une interminable succession de réponses et d'objections qui provoquent d'autres réponses toutes aussi formellement logiques et dénuées de bon sens. Cet univers n'est pas présent dans toute sa splendeur dans le corpus que j'ai entendu <sup>170</sup>. La ferveur à l'étude religieuse n'a absolument pas la même présence historique à l'Ouest du monde ashkenaze. J'ai cependant recueilli une parodie obscène de discours rabbinique de la bouche d'un mulhousien. Il la tenait de son père, qui avait quitté la Russie vers 1905, adulte. L'univers de l'étude religieuse était très présent et pouvait aussi être très contesté là-bas. Il était inconnu en Alsace-Lorraine, du reste dépourvue de séminaires rabbiniques : les rabbins alsaciens ont été formés en Allemagne (Berlin ou Breslau) après 1871.

*Le witz 15*, comme le *witz 10* brocarde une figure de rang social supérieur. L' *aschkenas\**, après 1871, c'est l'immigré allemand, sans précision de religion. Les deux autres sont alsaciens, *elsässer*. Si l'Allemand étale sa maîtrise du langage, il trouve son maître avec un Alsacien qui joue sur la langue populaire et l'orthographe. Ce witz nous montre à quel point les identités sont complexes, labiles et multiples et relatives en ce qui concerne une personne unique, celle du narrateur Alfred Weil. Le narrateur s'identifie a priori au personnage mis en valeur dans le récit, celui qui a le dernier mot, un Alsacien qui invente un calembour. Or nous savons par ailleurs qu'Alfred Weil revendique ses origines allemandes ; et qu'il a subi la volonté « nationale » de débarrasser l'Alsace et la Moselle des civils Allemands dès novembre 1918. Mais cette opposition de pays (plutôt que nationale, car il n'y a pas de nation alsacienne), s'exprime ici d'abord par le médium d'une langue juive qui reproduit ce conflit, avec le mot péjoratif *ashkenas\**. C'est alors qu'intervient le partenaire francophone (moi-même) : il a un doute linguistique sur le sens du conflit. Le mot d'ashkenaze a en français le sens d'une division interne au judaïsme. Cette intervention de l'auditeur fait basculer la narration en français, dans le sens de l'Histoire contemporaine. Les paroles dites en allemand restent énoncées en allemand.

---

<sup>170</sup> L'humour né d'une logique qui tourne à vide n'est pas propre aux juifs. Pensons à l'humour anglais ou aux blagues de polytechniciens, comme celle-ci :

On demande à un polytechnicien : « Vous êtes dans une cuisine. Il y a l'évier, une cuisinière à gaz, une casserole, des allumettes. Comment faites-vous bouillir de l'eau ? »

Le polytechnicien répond : « Je prends la casserole, j'ouvre le robinet d'eau, je remplis la casserole d'eau, je pose la casserole sur la cuisinière, je prends la boîte d'allumettes, j'ouvre le robinet de gaz, je craque une allumette, j'approche la flamme de l'allumette du brûleur, le gaz s'enflamme, je retire l'allumette, je secoue l'allumette pour l'éteindre et j'attends que la chaleur du feu fasse bouillir l'eau.

- Bien ! Voici un autre problème. Vous êtes dans la même cuisine. On y a ajouté un allume-gaz. Comment faites-vous bouillir de l'eau ?

- Je prends l'allume-gaz et la boîte d'allumettes, je sors une allumette, j'allume l'allumette avec l'allume-gaz et je suis revenu au problème précédent. »



Tout comme le calembour alsacien. Il est certes traduisible, je m'y suis essayé, mais cela demande du temps, dont on dispose quand on écrit. Donc il y a deux langues victorieuses à l'issue de cet énoncé : l'alsacien et le français. Deux langues vaincues, l'allemand et le yidich. Le narrateur est habité par ces quatre langues, il est donc habité par quatre identités. Une autre opposition se dessine entre les deux Alsaciens, bien qu'ils ne soient pas nommés et seulement distingués par les appellations impersonnelles « l'un » et « l'autre ». « L'un ne peut pas supporter les Allemands » ; « l'autre » les admire pour leur maîtrise des techniques de pointe de l'écriture, outil économique et administratif. « L'un » réintroduit l'oralité alsacienne dans l'univers protégé par les règles de l'orthographe allemande, créant ainsi le raccourci de la chute du *witz*, « l'autre » a besoin d'explications ! L'un connaît peu ou prou le français écrit, l'autre non. J'ignore si l'histoire complète est encore connue en Alsace, mais le calembour final « BX » se dit entre dialectophones. Et on termine parfois une lettre en allemand par les trois lettres « MFG » pour « mit freundlichen Grüßen ». Cette histoire-ci étonne peut-être si l'on se rappelle qu'Alfred Weill est le fils d'immigrés allemands. On ne peut certes pas confondre, une fois encore, le discours explicite du narrateur et le discours implicite véhiculé par les *witz*. De nombreuses anecdotes biographiques de Monsieur Weil contiennent aussi des critiques virulentes à l'égard de personnes de rang social supérieur et expriment la sympathie avec des gens modestes ou plongés dans des difficultés sociales. Mais Monsieur Weil n'y ajoute pratiquement pas de discours politique, ni de discours de conflit de classes. C'est moi qui, en synthétisant différents récits, dont celui-ci, y perçoit une violence sociale symbolique. Ici, Alfred Weil s'amuse aux dépens de l'Allemand, parce qu'il n'aime pas l'arrogance intellectuelle ; à ce titre, il s'identifie à ce qu'on appelle l'esprit alsacien : on dit, par exemple à propos du théâtre, que l'Alsacien est un méridional du Nord. Méridional, comme Marius et Olive.

On ne peut pas dire qu'Alfred Weil s'identifie également à l'immigré judéo-polonais. Dans le *witz* **16**, que j'ai entendu une autre fois au cours d'une autre conversation, présenté comme une histoire authentique et mulhousienne, liée à l'immigration vers les mines de potasse au nord de l'agglomération - après 1918, avait précisé le conteur - comme dans le *witz* **56 JW**, l'incompétence linguistique des immigrants juifs est créatrice de quiproquo comiques. Des enfants d'émigrés polonais ou russes m'ont confié d'autres *witz* liés à des quiproquo. Ils reprennent avec humour le cliché xénophobe de la saleté de l'immigré judéo-polonais. Ainsi le calembour entre l'anglais *exhibition* (exposition) et le yiddish *ek tsu pishn* (coin pour pisser) :

Il y a un type qui va à l'expo universelle de Londres, une grande expo. Il voit un type avec une barbe. Il pense que c'est un juif, qui lui dit :

- *Where is the exhibition ? (Où est l'exposition ?)*

- *A ek tsu pishn ? Do iz a ek tsu pishn. (Un coin pour pisser ? Là, il y a un coin pour pisser)*

Le scatologique fait partie des répertoires de blagues ; l'immigré est donc aussi un prétexte à l'humour dit dégoûtant. Mais tous nos witz dits sales contiennent un jeu de mot. C'est le cas aussi du soi-disant mangeur de salade de tripes du witz **43**, qui mange en réalité des prépuces. Si ce voisin incirconcis, ce *erel\**, n'avait pas langue commune avec les juifs, il n'aurait pas mangé ce qu'il a mangé ! Les corps, vivants ou morts, entiers ou morcelés, sont des signifiants culturels. Cette idée que nous devons à N. Vialles (1987) est essentielle dans le regard que porte Alfred Weil sur le monde, dans sa pratique et dans son discours de boucher, d'avertisseur prophétique, d'infirmier et de guérisseur. Très majoritairement, la langue du corps pour Monsieur Weil est langue germanique et nous constatons que les witz **15** à **17** sont difficiles à traduire en français. Pour le **15** **Abbréviations sténos**, l'alsacien est traditionnellement une langue non-écrite, et nous ne disposons pas de langue française qui ne puisse s'écrire. Dans **16**, le signifiant *juif* n'évoque pas les hémorroïdes ! Le pluriel grammatical attaché au signifiant *lunettes* dans **17** empêche qu'on y voie *une* femme ; alors que la confusion fonctionne en alsacien comme en yidich. Nous disposons de la chute réussie de cette blague dans les deux langues, avec la version **17 JW**. Cette histoire drôle **16**, dite vraie, pourrait avoir circulé sous une autre forme comme histoire malveillante à l'encontre des juifs polonais parmi les juifs alsaciens. Nos témoins fils de juifs polonais se souviennent du mépris dont ils furent l'objet de la part des *Jäckes\**, comme l'a observé F. Raphaël (1975 a) ; l'un d'eux, humilié par l'insulte « sale Polak », se souvient d'une bagarre à la sortie du lycée. Le witz déplace les conflits. Notre histoire a un aspect naïf, qui la rapproche des aventures de juifs pacifistes pris dans des armées brutales, histoires auxquelles Landmann (2003) consacre le chapitre *Militärisches*. Comment le héros va-t-il justifier sa présence dans le « bureau des hémorroïdes » ? En affirmant le lien direct entre la bouche et le cul. Les habitudes culturelles opposant fortement ces deux orifices corporels, le raccourci verbal est drôle.

Ce raccourci apparaît dans un conte, *Aba et la panthère*, enregistré par Manfeï Obin<sup>171</sup> : la panthère avale le petit Aba dans son ventre. Aba échoue à remonter jusqu'à la bouche et ressort par les fesses. Une fois dehors, l'enfant avale la panthère ; et le jeu continue jusqu'à ce que l'enfant utilise un bouchon... pour avoir le dernier mot. Nous retrouvons le jeu de la chair (du corps) et de l'esprit dans ces aller-retours entre le cul et la bouche, jeu du signifiant et du signifié. Dans le mot d'esprit, c'est obligatoirement l'esprit qui a le dernier mot. Ce thème de la confusion, de l'opposition transgressée entre la bouche et le cul revient - Aba, quand tu nous tiens, tu ne nous laches pas ! - dans deux autres witz, le **39** et le **58**. Le witz **39** indique à qui veut bien l'entendre que l'interdiction juive de manger du cochon peut être liée à son universelle utilité. Le witz **58** - dont nous pouvions nous demander ce qu'il faisait dans une collection d'histoire juives - est donc une variante inversée du witz **16**. C'est le dentiste (et non le faux-malade juif du witz **16**) qui veut arriver à ses fins, et cela malgré les cris de son patient douillet. La méthode utilisée est parfaitement absurde, à moins de croire à une liaison ascendante du cul à la bouche !

Dans le début du witz **17**, composé de deux anecdotes autonomes, nous trouvons un premier jeu de mots intraduisible en français. Les langues germaniques d'Alfred Weil composent de la même manière les mots correspondants à myope (*kurz-sichtig* = qui voit près) et à hypermétrope (*weit-sichtig* = qui voit loin) ; transparent (*durch-sichtig* = qui laisse voir à travers) est conçu sur le même principe. C'est l'occasion d'un premier malentendu entre un client peu cultivé, ignorant le mot qui désigne son problème de vue, et l'opticien. Le client, ne sachant quoi dire, demande des lunettes *durch-sichtig*. Or le conteur trébuche, lui aussi, sur les mots correspondants en français ! Comme je n'ai pas compris la chute littéralement intraduisible de récit, pourtant en français, le conteur commence à m'expliquer cette première partie : « *Ja* ! Le premier, il [= l'opticien] lui a demandé s'il est presbyte ou myope. Alors l'autre il lui répond qu'il veut des lunettes pour être transparentes. Qu'est-ce qu'il comprend : myope ? » Mon interlocuteur ne soupçonne pas à cet instant que les jeux de mots sont ici intraduisibles. Mais il est d'accord quand je le lui dis et réagit en racontant la fin en alsacien.

Alfred Weil ne joue pas aussi facilement avec les mots en français qu'en alsacien ou qu'en yidich. Sa tradition est inscrite dans les langues germaniques de son enfance. Parallèlement son discours sur le corps est aussi moins à l'aise avec la langue française. En évoquant les maladies de ses grands-parents ou de son père, il a beaucoup recours aux

---

<sup>171</sup> Ce conteur a publié : *Le rat célibataire et autres contes de Côte d'Ivoire*, Paris, Syros, 2003.

langues germaniques. La plus longue évocation de ses talents d'infirmier m'a été faite en alsacien, au cours de l'entretien 9, bien qu'il ait peu utilisé cette langue en ma compagnie. Par contre, tout questionnement de ma part pousse mon interlocuteur à parler en français. J'interviens après l'histoire 17, à nouveau après l'histoire 18, que j'ai parfaitement comprise. Et Alfred Weil ne pense pas à raconter en yidich l'histoire 19 ni l'histoire 20, où j'interviens à nouveau. Même l'histoire 21, qui semble être amenée par ma remarque «Vous avez un grand mélange d'histoires » plutôt que par les indications que le conteur peut lire sur son papier posé sur la table, bien qu'elle soit « cent pour cent juive », m'a été dite seulement en français. L'histoire 22 manque aussi en yidich. Enfin pour le witz 23, ultime histoire de l'entretien 2, il a fallu que j'insiste pour l'entendre en yidich. C'est le résultat courant, relevé par Gardner-Chloros (1991) qui a étudié le bilinguisme en Alsace, du dialogue entre un dialectophone (dans le cas de Monsieur Weill, bi-dialectophone) et un francophone.

Pour en revenir au witz 21, une *hagada*, c'est une histoire provenant du corpus religieux, la narration doit donc avoir une valeur informative. Valeur nulle si l'auditeur sait tout.

### ***Récit et information***

Hérodote raconte l'étrange attitude du pharaon Psamménite fait prisonnier par le roi des Perses Cambyse, et impassible au spectacle du supplice de son fils :

Mais lorsqu'il reconnut ensuite, dans les rangs des prisonniers, un de ses serviteurs, un vieillard misérable, alors il se frappa la tête avec les poings et présenta tous les signes de la plus profonde désolation.

Cette histoire nous montre ce qu'est un véritable récit. L'information n'a de valeur qu'à l'instant où elle est nouvelle. [...] Il n'en est pas de même du récit : il ne se livre pas. Il garde sa force rassemblée en lui et offre encore longtemps matière à développement.

Benjamin offre trois explications possibles et revient à ... Hérodote [qui] ne fournit aucune explication. Il rapporte les faits de la façon la plus sèche. C'est pourquoi ce récit venu de l'ancienne Égypte est encore capable, après des milliers d'années, de nous émouvoir. Il ressemble à ces graines enfermées hermétiquement dans les chambres des pyramides, et qui ont conservé jusqu'à aujourd'hui leur pouvoir germinatif.

Walter Benjamin, « Le conteur », 2000, pp. 124-125

Le witz nous permet d'interroger le formalisme rituel. L'anecdote se place dans le cadre de la fête juive domestique par excellence, la veille du premier jour de la Pâque. Le rituel s'appelle le seder\*, ce qui signifie l'ordre ; nous voyons ainsi toute l'impertinence de ce witz qui crée le désordre. C'est la lecture, la répétition du texte sacré plus que l'ennuyeuse écoute qui constitue l'acte rituel. Le charme de cette cérémonie est également lié à la présence des plus jeunes enfants car ils ont à poser au chef de famille quatre questions. La hagada est accompagnée de chants, certains traduits en judéo-alsacien, dont le *had gadia* (un chevreau), qui correspond à un conte de randonnée toujours apprécié des enfants. Pour revenir au witz, Georges demande à Marcelle (ou à Bawette) si elle *croit* la hagada (*glabsch dü*, dans la version JW) et non si elle la *connaît*. Dans notre histoire, la réduction de la famille au vieux couple semble la condition nécessaire à ce que la question de la récitation soit posée. Une telle contradiction du discours rituel apparaît dans d'autres cultures. Ainsi, Nasreddine Hodja est invité à prêcher. Il demande à l'auditoire s'il sait de quoi il va parler. L'auditoire dit que oui, le Hodja réplique « Alors c'est inutile que je parle ! » et il s'en va (Darwiche, 2002). L'histoire juive ajoute un élément : le rituel s'adresse au corps sensible. C'est en premier son odorat qui incite l'homme à supprimer la lecture de la hagada. La sensation plaisante lui indique que la maison est bel et bien *be-jedish-lich* (comme il faut chez les juifs). Alfred Weil a répété qu'il s'agit d'une très belle histoire et qu'elle lui a été transmise par quelqu'un de très religieux. Il se prévaut ainsi de toute suspicion de relâchement du rituel de Pessah, dont ce witz **22** est un indicateur.

Le narrateur utilise le verbe *croire*, quand il dit « Est-ce que tu crois ce qui est marqué là-dedans ? » ; puis il commente avec le verbe *savoir* dans le même sens : « On sait tout ». La situation n'est pas si différente dans le witz **37 Le miracle de la table de sept**. L'heureux gagnant pense avoir compris son rêve et il a gagné, il a été chanceux, parce qu'il l'a cru. Pourtant son savoir rationnel était en défaut, il s'est trompé sur la table de multiplication. La version orale se conclut par le mot *wunder* (miracle) tandis que celle des *Jiddishi Witz* se termine par « *Ach ka chelig !* » (C'est bien égal). Dieu l'a voulu et il n'y a rien d'autre à expliquer. Le miracle est dans l'ignorance des tables de multiplication, car l'innocent est un être aimé de Dieu. Il ne *sait* pas, mais il *croit*.

Monsieur Weil a été sensible à une contradiction inhérente à la religion (dans le cadre occidental moderne) : celle du rituel et de la foi. Il s'est efforcé de conserver le formalisme rituel alors qu'il était aussi familier avec une relation directe à Dieu, qui s'est manifesté à lui par des miracles, des paroles prophétiques ou des malédictions efficaces.

Le witz **23 La bonne prière** est un collage de deux histoires avec épilogue. Une facétie de fiancé piégé, puis la leçon du père à son fils, enfin les voisins qui rient du héros maladroit. On y reconnaît une variation anthropomorphique sur un conte animalier, l'histoire du loup bloqué dans le puits par le renard. Un conte proche est présent dans le répertoire yiddish, avec les « sages de Chelm », qui font la chaîne pour s'emparer du reflet de la lune tombée dans le puits <sup>172</sup>. Mais le narrateur tient cette histoire pour vraie. (Maurice Bloch connaît aussi l'histoire vraie – et pourtant classique- d'un Mausche qui avait suspendu sa chemise pour qu'elle sèche. Un coup de vent a arraché brutalement la chemise et Mausche est allé tout tremblant pour *gomel bensche\** ... comme s'il avait échappé à la mort ... Ce Mausche rivalisait de piété avec le père de M. Bloch. Chacun voulait rester le dernier à prier à la *schul\**. Alors un jour le père Bloch a interpellé Mausche. Mausche lui a répondu en hébreu « Me voici », comme Abraham ou Moïse interpellés par Dieu.) L'épilogue de *La bonne prière* est une blague licencieuse, avec un calembour sur le nom de la prière, « un procédé de raillerie que le Juif alsacien affectionne particulièrement » (Klein-Zolty, 1991, p. 333). Mais ce calembour n'apparaît pas chez S. Debré (1933), qui en a pourtant compilé plus d'une centaine. Auto-censure sans doute. Le terme obscène *choumle\** est ignoré par plusieurs lexiques. Il figure dans Bollag & Weibel (1994) et il est même reconnu par de bons dialectophones alsaciens. Le thème du désir de l'homme juif pour une femme non-juive et de ses conséquences néfastes apparaît souvent dans les souvenirs d'Alfred Weil. Dans ses récits réalistes se retrouvent des thèmes fréquents dans la littérature juive du XX<sup>e</sup> siècle, selon J. Stora-Sandor : l'échec, l'amour, la rupture avec la tradition. Pour Monsieur Weil l'impossibilité pour des juifs d'épouser leurs maîtresses chrétiennes est source de *rishes\**. Il est historiquement exact que ce désir est corrélé à l'apparition de l'antisémitisme moderne.

### ***La belle ne se marie point***

N. Gueunier a collecté à Mayotte ou à Madagascar de nombreuses versions d'un conte (il ne figure pas dans la classification Aarne-Thompson) qu'il appelle aussi « La fille dédaigneuse » :

Une jeune fille se laisse séduire par un bel étranger et le suit pour l'épouser. Ce mari se révèle être un diable ou un ogre. Aidée d'un jeune frère (ou d'une jeune sœur) la fille doit s'enfuir...

<sup>172</sup> Ce conte apparaît par exemple sous la plume de I. B. Singer, dans un recueil intitulé *Zlateh la chèvre et autres contes*, Gallimard.

Le motif du repas que l'ogre jeune marié prépare pour d'autres ogres correspond à une réalité comorienne : tout homme doit offrir un repas à ces égaux dans le village. Mais à Mayotte, la résidence est en principe uxori locale. Et donc...

Ce serait donc faire fausse route que d'attendre du conte qu'il nous renseigne sur les règles du conte dans la société comorienne, ou sur n'importe quelle coutume ou institution. C'est plutôt l'inverse qui est vrai.

N. Gueunier, 1990

Le rapport de la littérature orale à la réalité sociale est complexe. Les comparaisons analytiques sont nécessaires. En Europe, on connaît des contes où le héros doit humaniser (domestiquer) une femme monstrueuse (ou ensorcelée) qu'il désire (AT 401 à 403, 407, 410). En Afrique, le conte de la fille mal mariée est plus fréquent. L'issue peut en être dramatique (dévoration de l'héroïne) ou tragi-comique (fuite réussie et massacre de l'ogre par les villageois). « Barbe-bleue » (AT 311-312) est aussi une histoire de femme qui a choisi un mari ogre.

Le **witz 23** se laisse alors écouter autrement : La femme étrangère est désirable. Cette figure de l'altérité est-elle humaine ? Nous y reviendrons...

Mais l'antisémitisme, selon Monsieur Weil, résulte du comportement des juifs : le respect de la Torah exige l'endogamie. Quand un juif enfreint la loi, tous s'exposent à la colère divine. Nous voyons là une dialectique subtile de la loi et de la transgression. Le **witz 23** ne nous a pas amené à une telle inquiétude morale. Sa chute hédoniste est opposée aux considérations personnelles du narrateur, qui elles-mêmes, se sont trouvées en conflit avec ses actes. Mais ceci est une autre histoire ...

L'entretien 2 s'est clos sur ce **witz 23** ; et le récit de sa rencontre avec sa femme est pratiquement le dernier que m'accordé Monsieur Weil. Nous touchons par là un problème difficile pour Monsieur Weil, tant dans son histoire que dans son regard social. Mais jamais il n'a fait de rapprochements entre son mariage et l'acculturation des juifs alsaciens. Madame Weil, son épouse décédée plusieurs années avant nos premiers entretiens, convertie avec succès, m'a été présentée comme une ménagère juive exemplaire. D'autres faits indiquent que la réalité a été plus complexe. Le mariage comme institution juive est

présenté dans les collections d'humour juif ashkenaze\* dans les nombreuses histoires de *schadchen*\*. Cet intermédiaire monnayé tente de présenter au candidat au mariage une femme idéale. Il s'embrouille finalement face à la réalité. Car l'amour n'a rien à faire des transactions commerciales. Le *schadschen* des witz serait bien souvent le porte-parole de l'attrait pour le choix individuel moderne de la fiancée :

Au fond le *schadschen* ne se trahit pas par manque de concentration, mais en raison d'une critique inconsciente de sa propre activité ; l'éthique patriarcale, selon laquelle le mariage des enfants est une affaire raisonnable et indispensable, devient un peu suspecte au *schadschen*.

Salcia Landmann, 2003, p.37 (trad. J.-Y. C.)

La première histoire de *b'schau*\*, de rencontre de la fiancée que j'ai recueillie apparaît dans l'entretien 6. C'est le witz **32**. L'histoire de cette fille myope ne comporte pas de marieur, et la fille elle-même dissimule son défaut, avec la complicité de la mère. Confondre un pot de lait et un chat indique plusieurs confusions symboliques de la part de la jeune fille : rôle social et érotisme, monde inanimé et vie animale. En renversant le lait, la fille malmène symboliquement sa pureté virginale. Comme l'histoire **23**, il s'agit d'une histoire vraie venue du pays de la mère du conteur, nous dit-il. Sans doute la construction du personnage d'Alfred Weil comme défenseur de la tradition a-t-elle à voir avec son histoire familiale intime, et en particulier dans ses liens avec sa mère. Plus loin dans la deuxième série de witz sont apparues deux histoires de *schadschen*\*, **45** et **46**, de facture classique. L'histoire **46** étonne cependant par sa référence moderne à Picasso, comme peintre cubiste, dont l'oeuvre a fait scandale, en même temps objet d'indignation et objet d'admiration. C'est une confirmation du conflit social inconscient que véhicule le *schadschen*.

Un autre witz de la deuxième série m'a semblé étrange, comme venu d'ailleurs, lorsque je l'ai écouté. Il s'agit du **29**, cette unique histoire du répertoire d'Alfred Weil située en Israël. Etrange parce que plus morale que drôle. Elle peut se résumer en un adage (que je crée) : Pour être juif, il faut parler juif. Même ainsi traduite et condensée, l'histoire porte tout de même la trace d'un jeu de mots. Cette concision du jeu de mot crée aussi du suspens : La transmission du yidich n'est pas un problème résolu. Lors de l'écoute précédente (witz **28**) je n'avais pas compris le jeu de mots sur *etsel* / *rätsel*,



autrement dit *paresseux / énigme*. Le travail (menacé par la paresse et le désir de gagner beaucoup d'argent quand on est jeune) est une des valeurs traditionnelles défendues par Alfred Weil <sup>173</sup>. Précisément dans la conversation de l'entretien 2 qui introduit la première série de witz, et à nouveau en introduction au witz **21** où il dit, après avoir énuméré les laborieux métiers traditionnels des juifs : « je vous parle là de soixante-dix, quatre-vingt, quatre-vingt-dix ans où les juifs ont pris la manière de travailler. Aujourd'hui, tout le monde veut... étudier. Bon. » J'ai interprété ici plusieurs histoires comme véhicules des valeurs propres au conteur, après avoir montré plus tôt un décalage entre son discours et les valeurs implicites d'autres witz. Mais dans un cas comme dans l'autre, le conteur Weil est toujours resté à sa place et ne s'est pas embarqué alors dans des considérations externes morales, même quand je l'y incitais après le witz sur le yidich. Il commente de lui-même souvent ses witz, mais c'est pour dire qu'ils sont « spéciaux », « à part » ou « vrais ».

### Le conflit majeur

Klein-Zolty et Raphaël nous rappellent, reprenant M. de Certeau, que les *moschelich*\* sont comme tout bon mot « inséparables des opérations de locuteurs en des circonstances particulières de temps, de lieu et de compétition » <sup>174</sup>. La situation d'énonciation du corpus recueilli, même si elle est a priori artificielle, provoquée par un auditeur (moi-même) qui se place dans une situation très particulière, prend *aussi* intrinsèquement le sens de passer un bon moment à rire ensemble. Cette complicité a eu besoin des premières rencontres pour s'installer. La jonglerie diglossique, avec ses balles tombées au sol et reprises, installe un univers commun à Monsieur Weil et à moi-même. Je vois dans cet ensemble de *witz*, un complément à ses autres récits personnels, à la fois isolable et cohérent avec l'ensemble. La joie de vivre, le rire du witz, s'opposent aux exigences morales ou rituelles répétées par le vieillard qu'est Alfred Weil. Mais cette joie sensuelle revient dans ses récits culinaires. L'entretien 18 en porte une trace délectable avec le récit du **witz 63 le kugel**. Selon Levi-Strauss, le rire est une transformation du feu de cuisine, une ouverture semblable à celle de la bouche sous l'effet du feu du piment. Mon interprétation s'appuie sur l'expérience des récits des autres entretiens et se limite à

---

<sup>173</sup> L'expression *S isch mir e rätsel* (C'est une énigme pour moi) signifie qu'on ne sait plus quoi faire.

<sup>174</sup> M. de Certeau, 1980, *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, p. 62 ; cité dans (Klein-Zolty et Raphaël, 1982).

l'univers symbolique des witz qui m'ont été contés par A. Weil. Nous pouvons certes nous demander si notre répertoire s'inscrit dans la classification en six thèmes proposée par Klein-Zolty et Raphaël (v. chapitre 9). Le premier thème retenu était celui du conflit à l'intérieur des communautés juives. Nous avons relevé une forte présence de conflits, de situations conflictuelles à la frontière, mais elles ne se limitent pas à *l'intérieur des communautés juives*. Les thèmes suivants selon leur article, nourriture et religion, sont très présents dans notre corpus, ainsi que le sixième thème, malheur, brimades et nazisme. Le mariage (quatrième thème) à travers les histoires de *schadschen* est peu représenté, alors que les conflits entre l'homme et la femme en général occupent beaucoup plus d'espace. La critique sociale du monde juif (cinquième thème) prend à peine la forme des histoires de *schnorrer\** ; elle nous paraît lointaine, comme dans le witz 33 réduit à une citation, phrase étrange qui réunit et confronte les hommes et les femmes de l'espèce *nouveau riche* pour rire des objets dont ils font étalage. Monsieur Weil est-il porteur d'une critique contre les riches, les détenteurs d'un pouvoir religieux, politique, militaire ? Pas d'une manière générale, ce qui constituerait un discours politique rare chez lui. Dans ses récits personnels, il n'épargne pas, comme il le dit, ses coreligionnaires, plus riches ou plus puissants. Il estime même que les fautes des juifs sont plus graves que celles des autres, car il se place sur un plan religieux. Mais la satire des inégalités du monde juif reste discrète dans son répertoire de witz, alors qu'on trouve dans d'autres corpus locaux une critique sociale juive suffisante pour que Klein-Zolty et Raphaël, appellent *auto-dérision* l'humour juif alsacien, minorant par ce terme les critiques contre le monde extérieur. Cet objet patrimonial que constituent les witz de Monsieur Weil serait-il en quelque sorte autocensuré ? Cette censure peut expliquer l'intrusion dans le corpus Weil de plusieurs histoires qui n'ont rien de juif, mais qui, par contre, portent une critique sociale. La présence de **Stenographische Abkürzung** pouvait paraître étonnante en raison de la nationalité d'origine des parents. Il ne cache pas et raconte avec émotion le combat familial pour devenir français après 1918. Combat qui oppose sa famille au chauvinisme tricolore dont sont d'abord porteurs des juifs parvenus, des notables, suggère régulièrement Monsieur Weil. Cette histoire douloureuse du combat pour rester en Alsace redevenue française est quasiment la seule qui provoque un discours politique, où s'affiche la sympathie claire d'Alfred Weil jeune homme pour le mouvement autonomiste alsacien, son hostilité au jacobinisme parisien. Son ton est alors plus mordant que dans les witz, où, en dehors du 22 qui permet au narrateur de venger par la parole un marchand de bestiaux

indélicat avec un de ses ancêtres (*en l'emmerdant*), le rire est parfois sarcastique mais rarement tendancieux.

En tentant de classer les 65 witz collectés dans les 6 thèmes retenus par Klein-Zolty et Raphaël, en faisant le choix de ne pas les proposer dans deux rubriques, j'en ai casé 39. Cela représente certes la majorité, mais la troisième rubrique, la religion, contient plusieurs witz où le ridicule revient à la religion chrétienne (**11-26-47**), et qui n'entrent pas par conséquent dans le principe d'auto-dérision juive. De cette façon on en reste à 36 witz. Il nous reste de toute façon au moins 26 witz à classer dans d'autres rubriques. Pour compléter cette typologie, j'ai choisi <sup>175</sup> deux thèmes importants dans le discours ethnologique, le rapport de l'homme à la bête (qui porte le rapport de l'homme à la nature) et le rapport de l'homme à la femme. Il reste alors 13 witz non-classés, qui ont cependant une caractéristique commune. Aucun ne peut être situé exclusivement à l'intérieur d'un groupe social juif. Soit nous n'y voyons rien d'explicitement juif, soit c'est la rencontre entre éléments juifs et non-juifs qui crée l'intrigue.

### **Typologie des witz d'Alfred Weil selon les 6 thèmes de Klein-Zolty et Raphaël**

N°	Thème	Numéro du witz	Total	Fréquence
1	Conflts à l'intérieur des communautés juives	5-6-28-29-33-35-40-41	8	12 %
2	Le juif et la nourriture	13-24-30-31-39-48-60-63	8	12 %
3	La religion	9-11-12-21-26-27-35-37-43-47-51-53-55-62	14	22 %
4	Forme du mariage (schadschen)	32-45 -46	3	5 %
5	Rapports sociaux (schnorrer)	10-64	2	3 %
6	Malheur, événements désagréables	7-8-36-52	4	6%
1-6	Sous total		39	60 %

<sup>175</sup> En parlant de choix, j'assume la subjectivité de ce genre de classement. le witz 23 *Quelle était la bonne prière ?* aurait pu entrer dans la thème de la religion et je choisis de le mettre dans le thème supplémentaire des rapports homme / femme.

### Typologie des witz d'Alfred Weil : autres thématiques

N°	Thème	Numéro du witz	Total	Fréquence
7	L'homme et la femme, la sexualité	3-4-18-23-38-57-65	7	11%
8	L'homme et la bête	1-2-19-22-25-58-59	6	9 %
+9	Non classés	14-15-16-17-20-24-34-42- 44-49-50-54-56	13	20%
7-9	Sous-total		26	40%

La lecture de ce double tableau indique donc que 40 % des witz au moins échappent au classement proposé par Klein-Zolty et Raphaël et au moins autant au principe d'auto-dérision juive. Mais a contrario, la religion, élément essentiel de la culture juive, constitue un thème très représenté puisqu'il vient en premier dans le classement avec 22 % des histoires. Corrélativement le thème du conflit interne aux communautés juives est minoré à 12 %. Ainsi le *moschele\** des deux marchands de bestiaux fâchés est une blague classique qui ne m'a pas été racontée par Alfred Weil. Par contre je l'ai raconté à Alfred Weil ! Cela ne signifie pas que notre narrateur, petit-fils de *b'heimeshändler\** l'ignorait. Ce peut-être l'indice de l'importance dans son imaginaire des autres types de conflits, de pollutions rituelles comme d'embrasser un chat ou de séduire une *schikse\**.

Je veux réaffirmer ici la difficulté d'utiliser un recueil de littérature orale pour analyser un groupe social. Le witz **24 Chotsi mayim\***, **chotsi yayin\***, autre classique, peut illustrer cette difficulté. La formulette yidich formée de quatre mots tirés de l'hébreu est censée être utilisée pour tromper un partenaire goy\*. Mais précisément elle ne le trompe pas et c'est ce qui est drôle. Faut-il en déduire que l'usage du yidich consitue un élément qui isole les juifs de leurs voisins, ou pas ? *Chotsi, chotsi*, moitié, moitié. L'analyse de Klein-Zolty et Raphaël, en reprenant le terme d'auto-ironie, tendrait à privilégier le judaïsme alsacien comme une communauté fermée, tournée sur elle-même, qui n'agit pas sur son environnement social. Ce discours sur l'auto-dérision, sur l'ironie dans l'humour juif, n'est pas propre à Klein-Zolty ou à Raphaël. Stora-Sandor (1984) en fait un concept essentiel de son analyse littéraire. Elle rmodifie cependant ses précédentes conclusions dans une publication ultérieure (1992), où elle revient sur sa propre histoire et affirme que l'humour juif transforme une humiliation en jouissance. Attitude propre, dit-elle, aux minorités opprimées, jusqu'aux femmes qui usent (parfois avec violence) de

l'humour pour secouer les tabous d'une société écrite au masculin. Stora-Sandor revient ici sur sa propre définition de l'humour juif comme parangon de l'auto-ironie. Jankélévitch, dont l'essai *L'ironie*, paru en 1964, peut avoir influencé cette définition restrictive de l'humour juif a lui-même tenu plus tard des propos différents (Jankélévitch, 1992) . Il décrit l'humour comme la conscience en voyage. Voyage vers une vérité qui demeure un lointain horizon. Et il illustre ceci par une histoire de juif errant :

Un juif rencontre un moujik sur la route.

- Où vas-tu ?

- Je vais à Kiev.

- Comment ! Tu vas à Kiev ? mais tu sais que Kiev est à trente verstes et tu es seul, à pied ... Et que vas-tu faire à Kiev ?

- Oh rien, mais je trouverai bien quelqu'un pour me ramener.

Cette histoire où le voyageur trouve la justification aux épreuves qu'il encourt dans le voyage suivant est une métaphore de l'humour toujours en mouvement. (Malheureusement, analyser l'humour, c'est trop souvent l'épingler et stopper le rire. J'en suis désolé pour mes lecteurs). En hébreu (langue), *ivri*, l'hébreu (homme), signifie l'homme du passage. F. Raphaël développe cette idée qu'il emprunte au philosophe religieux André Neher. Cette affirmation s'appuie en outre sur l'idée de l'étranger telle que l'a conçue Simmel et enfin sur l'affirmation de Weber : le peuple juif antique qui s'est institué dans la diaspora est un *Gastvolk*, un peuple-hôte, un peuple immigré. Telle qu'elle est formulée, cette idée du juif comme passeur reste une affirmation théologique, non-inscrite dans un cadre socio-historique - ou inscrite par Weber dans un cadre qui n'est pas le nôtre. Alfred Weil a manifesté des attitudes rigides et conservatrices. Paradoxalement, il est séduisant d'envisager que les paroles qu'il m'a offertes illustrent cette idée du juif comme passeur. Ma position s'est constituée par la rencontre entre deux imaginaires : celui d'Alfred Weil et le mien. Alfred Weil n'hésite pas à passer des frontières. Il devient « médecin » en regardant son père travailler comme boucher, puis en soignant son père malade ! Il est proche du judaïsme orthodoxe tout en épousant une chrétienne convertie. Et n'oublions pas une mixité sociale et culturelle dans sa vie professionnelle : les clients de la boucherie sont des juifs ou des non-juifs. Mixité qui est la règle pour la plupart des juifs en Alsace. Et pour ce qui me concerne, je ne suis pas un anthropologue juif ! Concrètement, j'aurais pu éliminer du corpus des histoires *impures* comme celle de Marius

et Olive (14) ou celle des deux perroquets (20), que j'ai entendue dans mon enfance, en version lyonnaise (toponymes).

Pourquoi Monsieur Weil a-t'il conservé, plus longtemps et mieux que d'autres, l'usage du yidich. ? Le travail d'Alfred Wahl (1984) indique la corrélation importante entre le maintien, ou le recul, des pratiques religieuses et des parlers locaux dans les *campagnes* alsaciennes ou badoises jusqu'en 1945. Richard Kleinschmager (1993), remarque qu'en Alsace la baisse de l'usage de l'alsacien va de pair avec celle de l'allemand et du sentiment religieux, en particulier protestant. Pour ce qui est des actuels locuteurs du yidich alsacien, je ne connais aucune étude sociologique comparable à celle de Kleinschmager (1993) pour les protestants. Chez Monsieur Weil, l'usage du yidich est cohérent avec son sentiment religieux et avec sa pensée traditionnelle juive, ce *désir* immense de rester dans le monde de son enfance, reconstitué par son imagination. Et en utilisant ce mot de *désir*, nous revenons à l'analyse freudienne, qui rapproche le rêve, porteur de désir, et le mot d'esprit. Les *witz* (1, 2, 4), 9, 11, 12, 18, 23, 27, 47 parlent de sexualité (ou peuvent être entendues comme des métaphores érotiques). On peut y ajouter les blagues scatologiques 6, 16, 19, 22, 39, 43, sachant que Freud interprète de tels récits comme des métaphores sexuelles. Cette proportion n'est pas extraordinaire dans un corpus de blagues, mais elle est intéressante dans l'optique du mot d'esprit comme marqueur de frontière. Le *witz* 23 a été précédé d'explications sur le lancinant problème d'autres entretiens, les relations sexuelles entre un homme juif et une femme chrétienne. Ce problème est analogue à celui des relations entre les langues dominées germaniques en déclin, yidich ou alsacien, et la langue nationale française : ces relations ne sont pas interdites, mais leurs conséquences sont graves pour le minoritaire. Métaphoriquement, c'est aussi la question de la sécularisation du judaïsme qui se profile derrière ces deux conflits, sexuel ou linguistique. Ce désir du juif moderne crée, ce que M. Douglas appelle « un conflit entre les objectifs que se propose une culture ». Tous les exemples de pollution dans le « système en guerre avec lui-même » sont tirés du domaine de la sexualité, dit-elle. Il y a pourtant bien d'autres sources de contradictions sociales, mais elles ne semblent comporter aucune crainte de pollution.

« Serait-ce parce qu'il n'y a pas de pressions sociales plus explosives, potentiellement du moins, que celles qui s'exercent sur les rapports sexuels ? »

M. Douglas, 2001, p. 171.

Cette citation nous semble s'appliquer aux épisodes les plus secrets de l'histoire d'Alfred Weil. Son sens semble recouper l'analyse de l'humour juif littéraire par J. Stora-Sandor (1984) : Avec l'avènement de la littérature nationale yiddish, apparaît le héros de roman –ou plutôt l'anti-héros - *shlemiel* ou *kleyne mentshele*, petit homme, formule qu'on trouve sous la plume de Sholem Aleikhem (1859-1916), célèbre écrivain yiddish. Stora-Sandor étudie ensuite la littérature juive américaine de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Les écrivains juifs américains ... « n'ont jamais subi de persécutions... Pourtant, les hantises, nourries de peur, d'angoisse, d'incertitude existentielle sont reprises et parfois poussées au paroxysme par ces écrivains. Comme si des souffrances imaginaires, ou plutôt imaginées, servaient de point de départ à l'éclosion d'une activité fantasmatique où la réalité psychique supplante la réalité vécue. Comme d'habitude, ces thèmes permettent à ces auteurs d'exploiter les innombrables nuances de l'humour auto-ironique. La psychanalyse, entrée triomphalement dans la vie et dans la littérature américaine, offre non seulement un thème nouveau, mais aussi une nouvelle victime à l'humour juif américain »

Stora-Sandor, 1984, p. 195

Jan Meyerowitz, compositeur né en 1913 est un autre essayiste de l'humour juif. Dans son ouvrage, non traduit en français, *Der echte jüdische Witz* (1997) il polémique contre *Der jüdische Witz* de Landmann, à qui il reproche d'avoir écrit ses witz en allemand ou dans un jargon allemand qui imite les juifs à qui il ne reste que quelques souvenirs du yiddish. Or la notice nécrologique de Meyerowitz parue dans le quotidien mulhousien *L'Alsace* en 1998 nous apprend que « baptisé protestant, il s'était converti au catholicisme à l'adolescence. Mais, souligne son entourage, la culture juive était toujours restée un élément important dans sa vie. Il était d'ailleurs l'auteur d'un livre intitulé *Der echte jüdische Witz* (La plaisanterie juive authentique), qui a connu un large succès en Allemagne, où il a été publié. » Réfugié dans le Midi de la France pendant la guerre, il y avait rencontré une Alsacienne résistante, épousée après la Libération, nous disent encore les journaux alsaciens. Après une carrière américaine, le couple finit par s'installer dans une vallée des Vosges. Les analogies avec la biographie d'Alfred Weil sont multiples, mais les différences importantes. Jan Meyerowitz, qui accuse Salcia Landmann de trahison culturelle et linguistique dans *Der echte jüdische Witz*, passe sous silence sa propre situation confessionnelle et matrimoniale. Par idéal de pureté ?

### **Le rire, la pollution et le sacré.**

Le sacré est pureté. Il est donc à l'opposé de la souillure. Or il y a une grande attirance de ces deux pôles opposés. Le problème qui nous intéresse est le conflit éventuel entre le rire « sale » et le sacré.

#### ***Le rire comme une pollution***

Le mal absolu, dans la conscience juive comme dans la conscience européenne, c'est-à-dire dans la norme du discours occidental depuis la victoire des Alliés en 1945, c'est le système des camps d'extermination nazis. On a souvent cité, utilisé, une phrase attribuée à T. W. Adorno sur l'impossibilité d'écrire de la poésie après Auschwitz. On a abusé de la référence à Adorno, qui s'interrogeait sur le sens que pouvait prendre l'art après une catastrophe inouïe, la guerre sans haine, méthodique, rationalisée. Dans ce bouleversement des tueries, Adorno pensait autant à Hiroshima qu'à Auschwitz. Et dans les années d'après-guerre, Adorno critique littéraire soutenait le poète Celan et son interrogation sur l'allemand, langue des bourreaux. Le mot d'esprit repose sur l'importance première du signifiant, donc sur la fonction poétique du langage. La phrase, appliquée au *witz*, voudrait signifier l'impossibilité morale de faire de l'esprit, de l'humour noir, sur le système concentrationnaire. L'extermination serait donc mise à part. Dans tout groupe social le temps du deuil consiste à aider les vivants à accepter la traversée difficile qui suit la mort d'un être humain. Jusqu'à ce que les morts aient trouvé une place dans l'organisation cosmologique de ceux à qui ils font défaut. Une fois accomplie l'ensemble du processus des funérailles dans une société africaine, le mort est devenu ancêtre. Il n'a plus rien ni d'un vivant, ni d'un cadavre. L'ampleur des massacres et les conditions dégradantes et déshumanisantes du système d'extermination nazi ont empêché les individus de mener le deuil de leur proches disparus. Ceci est à mon sens un fait qui doit être distingué de ce qu'on appelle le culte de la Shoah. Ce-dernier est un phénomène politico-religieux. Je pense (j'espère) comme l'humoriste P. Desproges qu'on peut rire de tout, mais pas avec n'importe qui.

Au cours de mon enquête j'ai rencontré des juifs qui considéraient le rire comme interdit depuis qu'ils avaient été témoins de l'extermination. Et deux ou trois witz qui évoquent cette forme de l'enfer : Le witz **61 Soins intensifs** (le dernier des *Jiddishi Witz* d'Alfred Weil) et le dernier witz du livre non traduit, *Rire aux larmes. L'humour juif* (Bronner, 1999). L'histoire **61** existe-t-elle en Amérique ? Monsieur Weil y a des liens



familiaux. Mais il est aussi probable que l'Amérique désigne ici la terre d'abondance dans l'exil. Coma et avion sont ici les moyens de confondre l'extrême détresse physique et la richesse. Dans le monde absurde du K.Z., l'abondance excessive désigne son contraire, l'extrême privation. L'univers nazi vu par les récits de Monsieur Weil est celui de la lutte pour la survie physique et spirituelle (l'histoire du trafic de cigarettes de l'entretien 1 condense ces deux aspects). Il n'est jamais décrit comme l'horreur absolue. D'ailleurs, pour ce qui est du witz, comment peut-il y avoir quelque chose d'absolu dans le mot d'esprit, où le pur et l'impur se côtoient si souvent ? Lisons ce dernier witz du livre de Gerhardt Bronner, qui rappelle que, lorsqu'il n'y a plus rien d'humain dans l'homme, il y a tout de même un regard vivant qui s'installe dans l'objet mort qu'il porte au milieu. Ce witz-ci est également présent dans le corpus de Landmann, dans le chapitre consacré à l'époque de Hitler. Les histoires de ce chapitre sont pleines de peurs et de fuites, mais les atrocités n'y sont jamais dites à cette exception près. C'est le seul qui se situe dans un camp de la mort :

Le commandant S.S. d'un camp de concentration a un œil de verre. Il propose un marché à un prisonnier.

Si tu indiques sans te tromper lequel est mon œil de verre, je te fais grâce de la vie. Si tu te trompes, tu sera pendu.

Le prisonnier indique l' œil de verre.

- Tu as gagné. Comment as-tu su ? demande le commandant.

- C'est le seul qui a l'air humain.

J. Lacan a consacré des pages à « *la schize du regard et de l'objet* ». Il cite des vers extraits du *Fou d'Elsa*, de L. Aragon.<sup>176</sup>

Vainement ton image arrive à ma rencontre  
Et ne m'entre où je suis qui vainement la montre  
Toi te tournant vers moi tu ne saurais trouver  
Au mur de mon regard que ton ombre rêvée.

Je suis ce malheureux semblable aux miroirs  
Qui savent réfléchir et ne savent pas voir  
Comme eux mon œil est vide et comme eux habité

---

<sup>176</sup> J. Lacan, *Le Séminaire Livre XI. Les quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.  
L. Aragon, *Le Fou d'Elsa*, Paris, Gallimard.

De l'absence de toi qui fait sa cécité.

Les quatre derniers vers font rimer des termes contradictoires : *miroir* avec *pas voir* ; *habité* avec *cécité*. *Je* regarde et *je* ne vois pas parce que *l'autre* est absente. Lacan explique en utilisant ces vers qu'entre le regard et l'objet de la vision se dresse la barrière du sujet de l'altérité. Le personnage du Fou est trop humain, possédé, en proie à une quête interminable de l'autre, alors que le S.S. est inhumain parce qu'il tue l'autre en sa conscience comme il le tue en réalité. A la limite, l'œil de verre est semblable à celui du Fou ; donc l'oeil qui est humain, c'est celui qui sait réfléchir et qui ne sait pas voir, c'est l'œil de verre (l'étranger) dont s'affuble le commandant S.S.

Selon la fable d'U. Eco, un moine bénédictin, le sinistre vieillard aveugle Jorge de Burgos a réussi à empêcher que le dernier exemplaire au monde de la deuxième partie de la Poétique du « Philosophe » (Aristote) – partie consacrée au rire – soit encore lue<sup>177</sup>. Il n'y a pas de quoi mouiller nos mouchoirs ! Car on peut se consoler avec une citation extraite de la Poétique, à propos de la comédie : « le risible est un défaut et une laideur sans douleur ni dommage ; ainsi, par exemple, le masque comique est laid et difforme sans expression de douleur »<sup>178</sup>. Voilà ce qui devrait rassurer les femmes laides qui figurent dans les histoires de *schadschen*\* ! Mais ces histoires ne remettent pas tant en cause la beauté féminine que les contradictions sociales du mariage que le marieur doit assumer à ses dépens. Les histoires de marieur ont une structure générale :

A. Le *schadschen* emmène le garçon voir une jeune fille dans sa famille.

B1. La jeune fille a un défaut physique.

B2. La jeune fille, ou sa famille, essaye de dissimuler le défaut.

C1. Le garçon regarde la fille et doute.

C2. Le *schadchen*, par erreur, ou cherchant à dissimuler la vérité, confirme le défaut (ou en indique d'autres) au garçon.

D. Le garçon est insatisfait.

Des étapes intermédiaires de ce schéma peuvent manquer. Certains éléments peuvent être remplacés. Par exemple B2 peut être remplacé par B3. *Le garçon a une demande extravagante*. Mais les situations initiale A (projet de mariage) et finale D (insatisfaction masculine) sont obligatoires.

---

<sup>177</sup> U. Eco, 1990, *Le nom de la rose*, Paris, Grasset.

<sup>178</sup> Aristote, *Poétique*, Paris, Gallimard, 1996, p. 85

Pourquoi un tel récit de quête échouée est-il comique ? Parce que l'objet de la quête est trop contradictoire pour être accessible. Ces contradictions ne sont pas révélées par le récit. Sinon, on aurait un drame social et plus un *moschele*\*. Les personnages d'une forme comique entrent dans un moule, qui autorise à les nommer par un nom commun. « Le personnage comique est un type » nous rappelle Bergson (1983, p. 113 ). Quelles sont ces contradictions ? Ce sont les exigences économiques et morales du garçon et de ses parents qui se heurtent aux exigences sexuelles du garçon. La jeune fille doit être à la fois riche, en bonne santé, jeune, désirable ! Le *schadschen*, par ses réparties fait allusion aux contradictions. Une fille boite, soit, mais seulement quand elle marche sur ses deux jambes (et pas quand elle a les jambes en l'air). Une autre fille louche comme un portrait peint par Picasso mais un portrait peint par Picasso a pourtant une grande valeur économique. Le *schadschen*, coincé entre le marteau de son propre intérêt et l'enclume des contradictions inhérentes au bon mariage, est, comme Nasreddine ou comme un *schlemil*\*, un faux imbécile, un « personnage d'une intelligence supérieure » (Klein-Zolty & Raphaël, 1982, p. 111). Pour l'histoire 32, il nous est dit que c'est une histoire vraie de Rexingen. Cela signifie qu'elle a circulé là en Wurtemberg parmi les juifs. Par l'absence de *schadschen*, elle présente une importante différence par rapport au schéma précédent. Cela ne permet pas de dire qu'elle n'appartiendrait pas au répertoire local. Un conteur pourrait avoir supprimé le *schadschen* et sa pirouette C2 pour laisser la première place à la malheureuse et ridicule fille et à sa mère. Le résultat est que l'histoire sans *schadschen* laisse dans l'ombre l'écart insondable entre le désir érotique masculin et la norme sociale du mariage.

### *Aliments sacrés et dégoûtants*

Avant de raconter le witz 43, Monsieur Weil a annoncé **Une histoire un peu salée**. Il y est bien question de salade ! Un non-juif, un de ces *bravi*\* *goyim*, a accompagné un ami à la synagogue un jour au début du mois de tishri, le mois des fêtes, premier mois de l'année juive. Mais entre *Rosh hashana* et *Yom Kippour* les juifs pieux traversent les jours de pénitences. On y récite les *sliches*\*, prières pénitentielles, et le *goy* n'a pas le droit d'entendre ça. Il attend son ami dans une pièce annexe, une sorte de sacristie où l'installe le *schammes*\*. Et puis les juifs sont tellement pris par le culte, ou tellement pressés d'en finir, qu'on en oublie le visiteur. Le bedeau l'a enfermé dans la synagogue. Et quand le bedeau le libère le lendemain, l'homme n'a pas l'air d'avoir trop

mal supporté sa réclusion. Il dit qu'il s'est nourri des petits morceaux de viande qu'il a trouvés - le *kutlesalat*. Le *schammes\** ne lui a pas avoué la vérité !

Il n'y a pas jeu de mots mais malentendu culturel (porté par le mot *kutlesalat*, salade de tripes). Là où les juifs ont accompli deux rites essentiels de pureté, la circoncision et les prières de pénitences, le non-juif accomplit un acte grotesque de cannibalisme. On peut y voir un retournement satirique de l'accusation d'infanticide rituel dont les chrétiens accusaient régulièrement les juifs. C'est ici le chrétien qui a mangé des bouts d'enfants juifs. Or cette histoire rejoint les préoccupations médicales du narrateur : « On garde les petits bouts des prépuces, m'apprend-il, parce qu'on a trouvé qu'on pouvait faire un remède contre le cancer ... l'interféron. Il y a un professeur renommé qui fait ça en Israël. Parce qu'ils n'en manquent pas, pas besoin de les leur envoyer. Mais est-ce que c'est efficace, l'interféron ? ça c'est difficile à savoir. » On ne saurait mieux dire que les rites de pureté, toujours propitiatoires, tentent de résoudre la quadrature du cercle. On peut être aussi pur que possible, cela ne changera pas la destinée humaine. Alors pourquoi ne pas bouffer les déchets impurs, une fois de temps en temps ? Pourquoi ne pas faire acte de cannibalisme, ou procéder à une orgie sacrée ?

D'une manière fondamentale, est sacré ce qui est l'objet d'un interdit. L'interdit, le tabou, ne s'opposent au divin qu'en un sens, mais le divin est l'aspect fascinant de l'interdit : c'est l'interdit transfiguré.

G.Bataille, 1985, p.76

Cette lucide et amère constatation sur la mort inéluctable est le puissant parfum du witz **31**, qui se déroule dans un restaurant cachère. La *garkich\**, le restaurant *cachère*, était une institution juive. Elle permettait d'abord au pieux juif semi-nomade durant la semaine de travail de manger autre chose que du pain et un bout de fromage. C'est paradoxalement un endroit frontière, une zone à risques pour le voyageur qui y entre en étranger. S. Landmann rapporte l'histoire d'une *garkich\** qui arbore un portrait de Moïse sur la vitre. Le client reste sur ses gardes. Il dit au serveur. « Je préférerais voir votre portrait à la fenêtre et Moïse debout devant moi ». La *garkich* est lieu de rencontre entre le rituel alimentaire sacré et la trivialité de la route poussiéreuse. Les employés y ont un rôle d'officiants. Le respect de leur fonction symbolique oblige le client du witz **30** à faire en sorte que le garçon découvre l'absence de cuiller sans que le client la lui réclame. D'où l'idée du client de demander au garçon de goûter la soupe. Dans une autre version, il s'en suit une pittoresque dispute :

LE GARÇON : J'aimerais voir ça une fois. Qu'un client me fasse goûter la soupe ! Ça ne m'est encore jamais arrivé !

LE CLIENT : Votre biographie ne m'intéresse pas. Goûtez, c'est tout !

G. Bronner, 1999, p. 182 ; trad. J.-Y. C.

Mais un danger plus grossier rôde aussi dans la *garkich*. La pureté rituelle ne protège pas – hélas - de la pourriture biologique. La pourriture du poisson n'est pas nommée dans le witz **31** mais mise en actes, et jouée par le client. Cela crée le suspense du récit, installe une mascarade de poisson mort-vivant et doué de la parole. Cela permet un jeu de mot final par litote. Deux autres versions de cette histoire indiquent la pourriture de manière détournée. Dans l'une le client demande les nouvelles du fleuve au poisson. Mais il n'en connaît pas, parce qu'il est depuis trop longtemps au restaurant. (Landmann, S., 2003, p. 162 ) Dans l'autre, le client se rappelle avoir mangé quinze jours plus tôt un excellent brochet, le patron proteste contre une accusation injuste en affirmant « la preuve : ce morceau que l'on vient de vous servir provient encore du même brochet... » (Klein-Zolty, 1991, p. 78). On peut supposer que la pourriture est difficile à nommer dans un lieu fait pour la pureté. Le poisson est le symbole de cette pureté si fragile – voire impossible. Par ailleurs, cette anecdote de poisson pourri relève bien de l'auto-dérision, avec des juifs abusant d'autres juifs.

### ***L'abjection comme rituel.***

Toute religion expose le groupe au scepticisme sur l'efficacité du rituel. Les parades peuvent être diverses. Les officiants peuvent dire que des conditions matérielles très difficiles à obtenir sont nécessaires pour la réussite des rites. On peut aussi mettre en cause le respect des pratiques religieuses et morales de certains membres, ou du groupe entier. C'est l'attitude de fustigation de Moïse et des Prophètes, celle du judaïsme rabbinique. D'autres sociétés inventent des rites paradoxaux où la souillure devient sacrée. M. Douglas (2001) cite le sacrifice du pangolin chez les Lele, un animal qui a tout pour dégoûter ceux qui le consomment dans un rite de fécondité. Même l'assassinat peut être retourné en rite ; ainsi, chez les Dinka, le meurtre des vieux « maîtres de la lance » prêtres de vie, de lumière et de vérité.

La fête juive de Pourim procède aussi du paradoxe. En principe c'est une commémoration d'une victoire inespérée du peuple juif menacé d'anéantissement. De fait

elle permet un renversement des valeurs de pureté que résume une anecdote en français de Yolande Picard :

Dans un village les juifs fêtent joyeusement *Pourim*. Un goy de leurs voisins vient dire « Alors, on s'amuse ! c'est la fête du purin ! »

*Pourim*, Carnaval, les exemples cités par Mary Douglas sont des situations qui rendent un culte à la fécondité, au retour de la vie. Deux de mes informateurs juifs – le rabbin E. Weill était l'un d'eux - étaient venus vivre à Mulhouse après la Libération. Chacun avait quitté l'Alsace pendant plus de dix ans. Ils ont insisté sur le besoin de s'amuser des gens à cette époque. Le rabbin Weill racontait qu'après 1944, « les gens avaient un besoin inénarrable de se sentir libérés de la contrainte » et faisaient tout pour y arriver. En particulier des farces grossières, des mauvaises blagues dégueulasses ou terrifiantes, dont le récit circulait en ville. Une fois on installe un faux-pendu au-dessus des voies ferrées près de la gare d'où tant de Mulhousiens sont partis pour ne plus revenir. Le deuxième informateur, revenu six années après la fin de la guerre, parlait du désir de divertissement, de « sorties ». Landmann nous offre une autre blague sombre sur l'époque hitlérienne.

Un suisse rend visite à un ami en Allemagne.

- Comment te sens-tu parmi les nazis ?

- Comme un ver solitaire. Je me faufile jour et nuit parmi les masses brunes et je m'attends à être évacué.

J'ai traduit *abgeführt* par évacué, car ce verbe *abführen* s'emploie pour les matières fécales ; mais il a aussi dans le sens de transférer un prisonnier ; c'est donc une allusion à la déportation. Ce witz, comme celui d'Alfred Weil où nous trouvons un survivant des camps de la mort (witz 61), parle de la survie et de la mort à travers la symbolique de l'alimentation et de la digestion. Ça pourrait être du Woody Allen ; mais la sècheresse et la cruauté du propos évoquent plus Pierre Desproges. Dans ce court récit, le déplacement rapide par avion du comateux permet d'installer la confusion maximale. Il quitte inconscient le camp dont il pensait qu'il ne sortirait que par la cheminée et se retrouve dans un festin de *bar-mitsva*\*. Pourquoi pas un mariage ? Il est fréquent que les rites d'initiation contiennent un moment où le novice est placé dans une situation de

danger réel ou simulé. Cela lui permet d'en sortir par une deuxième naissance. D'où le système humoristique, les équations des confusions :

Amérique = camp de concentration Abondance = privation Mise à mort = renaissance

L'histoire de l'œil de verre est la plus dure de ces rares histoires de déportation parce qu'elle se centre sur la capacité de symboliser, qui définit l'être humain. Le **witz 61**, comme celui du ver solitaire, traite de fonctions animales, alimentation ou excrétion. Mais l'évocation de la bar-mitsva rappelle discrètement que pour qu'un garçon devienne un homme (un juif), il ne lui suffit pas de grandir naturellement.

Si certains croyaient à l'opposé que le rituel est garanti efficace comme la lampe d'Aladin, je leur rappelle ce que dit Monsieur Weil à propos de la malédiction *misse meschine\** (c'est moi qui souligne) « Et vous savez, si on disait ça, ça *pouvait* arriver ».

La souffrance fait partie de la vie. L'humour peut en persuader ceux qui en douteraient.

### **Le yidich et le witz**

Je n'ai pas les moyens d'étudier la pratique du yidich d'Alfred Weil. Pour deux raisons. La plus radicale est mon incompetence : ma connaissance du yidich repose avant tout sur ce que Monsieur Weil m'a dit ou écrit. Le judéo-alsacien reste une langue que je comprends difficilement et que je ne peux guère parler. Ma dette est considérable envers celles et ceux qui m'ont patiemment aidé à la présentation et à la traduction de tout ce que j'ai recueilli. La deuxième raison n'est pas moindre. Les *witz* forment de très loin la plus grande masse des propos en yidich de mon interlocuteur. A l'exception du poème sur la guerre en Irak, je n'ai rien pu recueillir d'autre qui excède trois phrases consécutives en yidich. Cette exception nous permet une explication. Le poème était destiné - par le medium de l'enregistrement sur cassette- à un interlocuteur yidichophone. N'ayant pas cette qualité, je n'ai donc presque jamais entendu de dialogues en judéo-alsacien. En compagnie de F. Raphaël (5) ou avec Maurice et Rosa Bloch (18) ma présence a même pu inhiber l'usage de cette langue en extrême régression. J'ai entendu plus tard des échanges en yidich entre ces-derniers et Alfred Weil : un moment de conversation à propos des pratiques alimentaires à l'hospice israélite. Les visiteurs venaient sans s'annoncer et faisaient irruption dans la chambre au milieu d'une conversation. Dans mon

cas, Monsieur Weil n'a guère fait attention à ma présence avant que les Bloch ne se retirent. En dehors de ces moments, Alfred Weil a régulièrement utilisé des mots ou expressions en yidich, mais très occasionnellement des phrases complètes. Quelques phrases sont attribuées par lui à des personnes qui se sont exprimées avant qu'il n'ait pu les entendre, en particulier dans le récit de sa conception et de sa naissance. Elles ont été recueillies dans deux entretiens distants de 4 jours seulement (entretiens 8 et 9). Au cours de l'entretien 10, Monsieur Weil me dit qu'il ne parle plus yidich aux gens :

JEAN - YVES CERF : Avec qui pouvez-vous encore parler yidich ? Avec Monsieur Wertheimer ?

ALFRED WEIL : Non, avec lui je parle en alsacien...

<p>Si quelqu'un me dit « Comment ça va, Alfred ? », je lui réponds « <i>Sou frougt ma di leit aus ?</i> ». L'autre dit « <i>Geit das aich ebbis an ?</i> »</p>	<p>Si quelqu'un me dit « Comment ça va, Alfred ? », je lui réponds « C'est comme ça qu'on pose des questions aux gens ». L'autre dit « Ça vous concerne en quelque chose ? »</p>
--	--

La réponse en yidich indique que le désir fait défaut autant que la compétence. Sur ma demande, Monsieur Weil m'a indiqué une personne de sa communauté qui comprenait encore bien le judéo-alsacien. Ce monsieur m'a dit être en fait incapable de soutenir une conversation avec Monsieur Weil. Maurice et Rosa Bloch avaient encore cette capacité, qu'ils entretenaient en fréquentant les cours de Madame Starck à l'université. Yolande Picard se souvenait également très bien du judéo-alsacien entendu dans son village natal. Le yidich n'est donc parlé à coup sûr que dans des instances spécifiques, à savoir pour Mulhouse les cours à l'université plutôt que la petite communauté de Dornach. A Strasbourg se réunit la Société d'histoire des Israélites d'Alsace et Lorraine (SHIAL) qui draine un public plus nombreux. Le français y est la langue d'échange, mais on s'y retrouve parfois autour de récits ou de chants religieux en yidich. De même on trouve des récits écrits, des enregistrements sonores en judéo-alsacien sur le site web du judaïsme d'Alsace et de Lorraine<sup>179</sup>. Le site fonctionne aussi comme lieu d'archives, de rencontres car des contributions proviennent de juifs qui se sont installés hors d'Alsace, à Paris ou en Israël.

<sup>179</sup> <http://judaisme.sdv.fr>



Comme il m'est impossible d'effectuer un travail ethnolinguistique plus poussé, je me contenterai d'ajouter de brèves remarques empiriques.

L'instabilité linguistique est forte dans une langue en voie de disparition. Dans notre cas, ce n'est pas l'incompétence d'Alfred Weil qui est en cause, mais la situation de dialogue. La situation d'énonciation amène Alfred Weil à des confusions et à des code-switching incessants, à cause de l'enquêteur « étranger » dont la mauvaise compréhension du yidich l'a amené à raconter deux fois la plupart des blagues, la deuxième fois étant en principe en français. Mon statut social pousse inconsciemment Alfred Weil à surveiller son langage, alors que le *witz* le pousse à une expression précise mais familière ou relâchée. Il est ici contraint à des explications linguistiques et à des traductions immédiates. Cela lui pose des problèmes, visibles dans le récit **17 La vieille**, qui « fait un bide » en français, jusqu'à ce que nous comprenions que « *d'ält* » peut désigner, soit les vieilles lunettes, soit la femme du frustré client de l'opticien, mais que ce jeu de mots n'a pas d'équivalent français. Les exigences quasiment didactiques de la situation sont opposées à celles requises pour la situation de conteur, créateur d'imaginaire avant d'être informateur. Le passage d'une langue à l'autre est essentiel à certains des *witz*. Ainsi, le *witz 6* repose sur un code-switching. Le poème écrit en allemand évoque le beau langage, mais il contient un unique mot familier, en yidich, (*tuches*) qui transforme l'écrit en insulte. Le yidich y est perçu comme langue dévalorisée. Ce conflit socio-politique l'oppose à l'allemand standard, au même titre que l'alsacien dans le récit **15**. Si l'usage exclusif d'une langue juive fait du juif un être dominé et bête (c'est le cas du polonais du *witz 16*), le bilinguisme permet au locuteur yidich ou alsacien de rire aux dépens de l'allemand. La langue française ne joue pas de rôle semblable. Mais le répertoire contient des blagues « françaises », comme (**20**), ou « marseillaises », comme (**14**), acculturées, signe que la progression de la culture et de la langue françaises n'est pas perçue comme agressive, alors que la régression du yidich et de l'alsacien est déplorée.

Les *Jiddishi Witz* sont écrits dans une certaine urgence : concision, densité, oublis (lacune dans **50 Ils sont fous à Offenbach**). D'où un style haché parfois. Les fautes de dactylographie sont le pendant des hésitations de l'oral. Les *Jiddishi Witz* révèlent une connaissance des règles de la grammaire du texte écrit différentes de celles du conte (oral). Ainsi dans **7 JW Misse meschine**, l'auteur ne raconte pas le retour de l'auxiliaire de Hitler près de son maître et passe directement à la réaction de Hitler. Cette éliision serait une faute de goût à l'oral qui valorise la répétition. La lenteur relative du temps de la

dactylographie, fait que les code-switching y sont plus rares qu'à l'oral (si on met à part ceux qui correspondent aux langues propres aux personnages des dialogues, l'allemand des witz **6 Sombre politesse**, **7 Misse meschine** et **8 Heil Hitler** ). Tout de même dans le witz **30 JW** on trouve « Garçon, un potage au poulet. Service –service ». Voici deux phrases dont l'énonciation en français ne semble pas indispensable au fonctionnement de la blague. Ce sont peut-être des indices culturels de l'importance du français dans l'univers des restaurants. Le witz **16 JW** commence également en français par « Au conseil de réforme ». En effet la légion étrangère fait partie de l'univers culturel français. Les versions écrites sont plus courtes en général que les versions orales. Cependant elles contiennent plus de mots d'origine hébraïque. Si **7 Misse meschine** est une exception, cela tient à deux raisons cumulées. Un épisode est supprimé dans la version écrite, nous l'avons dit, et de plus l'émissaire de **7 JW** s'adresse en allemand au locataire juif. Cela signifie-t-il que l'attrait des langues germaniques coterritoriales sur le yidich est plus marqué dans l'urgence de la parole chez Alfred Weil que dans la retenue de l'écriture ? Ou bien que la pression de l'interlocuteur dissuade - inconsciemment ou non - Alfred Weil d'employer certains mots lorsqu'ils ont un équivalent supposé plus facile à comprendre ? Je ne me prononcerai pas, et, d'autant moins que j'ignore comment Alfred Weil écrivait en yidich. Utilisait-il des lexiques ? Nous savons qu'il en connaissait plusieurs pour les avoir cités et jugés incomplets, inférieurs à son propre dictionnaire manuscrit. Ce manuscrit, à l'instar de ceux de Weill, Uhry, Guggenheim-Grünberg, Bollag & Weibel, surreprésente-t-il volontairement le vocabulaire venu de l'hébreu, perçu comme davantage menacé de disparition ou plus sacré que le vocabulaire germanique ? Quelles étaient ses exigences stylistiques ? Je l'ignore. Une étude de l'ensemble de ses écrits en yidich reste à faire.

Les récits écrits que j'ai lus ne collent pas mot à mot aux versions orales correspondantes, mais ils en conservent le schéma narratif (Les différentes écoutes qu'a faites J.Goody du bagré des LoDaaga confirment que le récit change alors même que dans la conscience du récitant il reste identique à lui-même). Un peu étonnants sont les changements sur les prénoms comme dans les witz **1 Le chat et la grand-mère** et **22 Une histoire de Hagada**. Les prénoms ne semblent pas être ici des passages obligés, ils ne sont pas répétés à l'intérieur du witz. Par contre les quatre vers du billet insultant dans **6 Sombre politesse** ne subissent qu'une très discrète modification dans la version écrite : *en Tuches herein*, devient *en Tuches arein*. Le nom yidich a provoqué par contamination une prononciation yidich de la particule suivante. Il ne pouvait y avoir de modification qui

altère les règles métriques et les rimes du quatrain. Le nom de personne *Seligmann Löwenstein* est resté fixe dans les deux versions.

Le witz **16 Le conseil de réforme** m'a été raconté deux fois, dont une seule où l'histoire m'a été présentée comme authentique. D'une manière générale, il semble que toutes les histoires où apparaît un lieu muni d'un toponyme aient un statut proche de la légende - non pas au sens fort de récit écrit de la vie d'un saint - mais au sens de récit extraordinaire lié à des personnes dont on a gardé le souvenir collectif, le nom, ou à un lieu nommé, souvent aux deux. Les légendes, on les croit encore vraies, avec un doute possible. Alfred Weil dit à propos du witz **18** localisé à Dannemarie, que c'est une histoire presque vraie. Autre commentaire : « Il y a des choses comme ça qui sont arrivées ». Les événements des witz étant vraisemblables, c'est leur style ou les commentaires extérieurs au récit mais intégrés au discours qui vont donner ou pas le sentiment d'authenticité. Certains noms propres créent à l'inverse un univers de fiction. Dans notre corpus c'est le cas de *Marius et Olive*, personnages stéréotypiques notoires. En général, désigner une personne par un prénom (dépourvu de nom patronymique) crée un effet de fiction. A l'opposé, situer une histoire par un toponyme identifiable augmente sa valeur de vérité. Prenons en exemple, les witz **18** (Dannemarie) et **23** (Rexingen). Le witz **18** a pris la forme d'un petit conte. Un élément narratif, appelé « l'accident », y est répété trois fois, alors que le simple récit du troisième « accident », suffirait pour créer la chute humoristique. Relevons une différence entre la version française et la version yidich. Dans l'une, le mari tue sa femme (et elle seule), dans l'autre, il a tiré sur les deux, car il y avait un autre amant que le vieux. Cette modification peut apparaître comme signe de fiction. Mais la vérité pourrait aussi bien être déformée dans la reconstitution opérée par la mémoire. Ce qui me semble plus intéressant dans les deux exemples, c'est que *le narrateur veut y croire*, à ce genre d'histoires, comme il le dit au witz **23** :

« Dans toute l'Allemagne, le village de Rexingen était connu. Mais, tu parles pas le yidich pour dire qu'il le comprend pas. Tout le village parlait le yidich, des non-juifs. Et alors là un jeune juif avait pris une relation avec une bonne du, de l'oncle ... »

La fable commence avec ce marqueur de transition que je souligne dans le texte. Mais on peut aussi penser qu'après une approche, une entrée dans le village, le récit débute avec l'initiative amoureuse d'un habitant (réel) du village. L'emploi de la première personne, ici sous forme du possessif *ma* dans le préambule au récit « Figurez-vous dans le village qu'est née ma mère, il y avait cent cinquante familles juives », a un fort effet de

vérité. Et le narrateur affirme que « Ça c'était des choses qui sont arrivées ! ». Remarquez le glissement grammatical vers le pluriel « des choses qui sont arrivées ». Des choses qui sont arrivées, ce sont les amours mixtes, personne n'en doutera. Par contre pour un esprit rationaliste positiviste, rien ne prouve l'exactitude de cette histoire dans ses détails. Le narrateur, relié à la chaîne de ses propres signifiants (village/ ma / mère/ Rexingen) y croit. Ces deux witz, le **18** et le **23**, ont une thématique, voire une structure dramatique proche. Ne nous y trompons pas, malgré le décor peu local du witz **18**, nous sommes dans une ancienne bourgade alsacienne qui accueillait les juifs (Dannemarie, dont le nom n'est pas répété dans la version yidich). Je suppose que le vieillard qui sait tous les potins est tout aussi juif que le *schlemihlele* du witz **12**, et que la femme tuée par son mari n'est pas juive <sup>180</sup>. Et précisément dans ces histoires, il est question de la comédie dramatique du désir interdit. L'emploi du yidich, langue *propre* à l'environnement juif ashkenaze (comme l'explique Alfred Weil), mais langue qui tend à disparaître, et par ce fait s'oppose à la langue *commune* (le français), augmente l'authenticité en nous rapprochant des personnages qui n'ont pu s'exprimer qu'en yidich. Et c'est pourquoi spontanément, j'ai insisté pour réentendre l'histoire en yidich.

La situation de dialogue entre Alfred Weil et moi quand commence la deuxième série d'histoires drôles le pousse à l'emploi de la langue française : Monsieur Weil m'interroge pour savoir quelles blagues j'ai déjà enregistrées. Il n'a pas conservé la liste utilisée la première fois. Mais il revient à l'usage du yidich pour raconter le **witz 28, L'énigme de la paresse** qui contient un calembour intraduisible en français, « *wahrer etsel* » (vrai paresseux) étant confondu phonétiquement avec « *wahr e rätsel* » (vraiment une énigme). Monsieur Weil me prévient que « elle est difficile à comprendre ». L'énigme est donc aussi linguistique. A la fin de ce récit, le thème est le yidich. Monsieur Weil contrôle l'enregistrement du magnétophone. Il distingue donc l'énoncé des witz de leurs commentaires, qui, selon lui, n'ont pas besoin d'être enregistrés, alors que les witz doivent l'être. Cette attention à un problème technique ne l'empêche pas de raconter le **witz 29** immédiatement en yidich, puisque nous en sommes au thème du yidich. Tout en riant de la situation comique de la scène racontée, j'ai affirmé que je ne trouvais pas l'histoire drôle ! Il y a pourtant bien un jeu de mots que je n'avais pas encore perçu. Le mot « *yid* » que nous traduisons par *juif* donne par dérivation le mot « *yidich* », que nous **ne** traduisons **pas** et utilisons tel. Alors que le mot « *français* », comme les mots « *anglais*,

---

<sup>180</sup> Aucune femme adultère juive n'est présente dans le répertoire de Monsieur Weil. Dans le witz **2**, la femme du marchand de bestiaux est juste tripotée par le facteur, avant la réaction de son fils.

*italien, chinois* » désignent un être humain et la langue parlée par cet homme.. D'où le calembour entre « *yidich* » et « *e yid isch* », autrement dit, la confusion entre *langue juive* et *être un juif*. Ce witz dont le thème manifeste est un conflit linguistique, a plusieurs points communs avec le witz **49 JW Liber-thé Egali-thé Fraternal-thé**. On y retrouve une relation entre un parent et un enfant, et une ambiance morose. Le witz **49** renvoie les nations allemande et française dos à dos. Les héros juifs y restent misérables, inadaptés, sur une rive ou sur l'autre. Rappelons-nous les paroles de Monsieur Weil sur les liens de part et d'autre du Rhin au siècle où sont nés ses parents. Ces liens sont rompus à partir de 1918, par les séquelles de la guerre, puis par le recul de l'allemand comme langue en Alsace, accéléré après 1945. Nous avons ici une histoire d'après-guerre. Elle se situerait plutôt après la deuxième guerre mondiale parce que c'est une femme qui est morte ? Le nationalisme francophile virulent présent dans des anecdotes liées à la période 1871-1918 n'y est pas présent. Peu importe, la blague n'a pas de prétention historique. C'est plutôt l'image de la désolation, de la misère, liée à toute guerre, qui se dégage ; le jeune héros juif alsacien identifie les symboles républicains de la France mais il ne maîtrise pas la langue française. Il compte sur les frères de langue de la rive droite du Rhin pour gagner sa vie et sur la République française pour le protéger. La blague le dit à sa façon : un pauvre juif est un idiot, mais pas vraiment idiot s'il s'en sort entre les différentes langues. Je le répète : Monsieur Weil joue avec les frontières. Il joue avec les langues frontalières, pour son plaisir, mais aussi comme on joue avec un capital pour le fructifier.



## *Troisième partie*

# ***La construction d'une identité***

Celui qui écoute une histoire se trouve en compagnie du conteur ; même celui qui la lit partage cette compagnie. Le lecteur de roman, lui est solitaire.

Walter Benjamin, 2000, p. 138



## Chapitre 14

### Une enfance traversée par la guerre

#### Comparaison biographiques

La question de savoir qui était Alfred Weil est donc une question complexe, liée à l'histoire, et absolument irréductible à l'opposition allemand / français, comme à tout étiquetage sommaire du genre « pieux juif alsacien ». Les éléments que nous avons recueillis sont liés au moment historique de leur énonciation tardive dans la vie du personnage. Ils sont aussi liés à des actes bien réels et d'anciens discours. Les non-dits sont importants. C'est un aspect que les comparaisons biographiques peuvent nous indiquer. Nous verrons par exemple que l'identité juive de l'enfance d'Alfred Weil s'exprime de manière très différente, d'une certaine façon plus discrètement, que celle de voisins orthodoxes, liés à une communauté minoritaire à Mulhouse, la CISTO. Comment procéder à des comparaisons ? Les mémoires de contemporains géographiquement, culturellement proches ne manquent pas. Elles n'auront pas le caractère oral des entretiens avec A. Weil, à l'exception d'une ou deux conversations avec Paul Picard, né à Reguisheim en 1914, que j'avais interrogé dès 2004 en compagnie de son épouse Yolande au cours de mon enquête sur l'humour. Une limite irréversible du présent travail réside précisément dans la singularité de l'expérience engagée entre Monsieur Weil et moi. Il faudrait, pour approcher le critère de la parole, écarter des textes trop littéraires et préférer des éditions privées ou au moins régionales, qui s'adressent toutes à des proches, membres de la famille ou proches par la culture locale.

Le journal tenu par Philippe Husser, instituteur mulhousien puis retraité, est le plus ancien des textes biographiques qui m'ont intéressé. Il a connu un certain succès de librairie. Il a été édité directement chez Hachette à Paris (Husser, 1989), mais près de cinquante ans après que l'auteur eut fini d'en écrire le manuscrit. L'auteur l'a écrit pour lui seul pendant près de quarante années. Il était né près d'un demi-siècle avant Alfred Weil ; mais son journal couvre les années 1914-1950, soit la première moitié de la vie d'Alfred Weil. Il nous fournira un éclairage concret sur son époque, un peu distancié par les différences d'âge et de culture. Husser était de confession protestante. « Né français, Philippe Husser (1862-1951) est mort français, après avoir changé quatre fois de

nationalité. » C'est ainsi que l'éditeur présente son *Journal d'un instituteur alsacien*. Au regard de l'histoire de l'Alsace de 1850 à 1950, la question des identités nationales se pose comme une évidence. La question linguistique lui est très liée. Husser commence son journal en allemand en 1914, parce que c'est la langue de son pays, celle qu'il enseigne. Il passe à l'écriture en français en décembre 1918, quand il sent la nécessité de se perfectionner dans la langue des vainqueurs, langue imposée sans transition dans les écoles. En décembre 1940, il retourne à l'allemand jusqu'en 1945 (il y va de sa sécurité). Les dernières années sont décrites en français. Parmi ce qui n'a pas changé dans sa longue vie : sa foi protestante et son attachement à son village natal de Sundhoffen, près de Colmar, où il retourne pendant les congés scolaires pour participer aux travaux agricoles.

La notion d'identité est délicate en sciences sociales. Même dans des cas pittoresques comme le précédent, il est absurde de la réduire à la question de l'identité nationale. Mais l'histoire mouvementée de l'Alsace crée de nombreux paramètres qui contribuent à façonner les individus. Prenons l'école en exemple. Alfred Weil a débuté sa scolarité sous le régime allemand. Georges Zink (Hagenbach, 1909- ? 2003) dernier enfant d'une famille de paysans sundgauviens, au soir d'une vie heureuse et réussie, se penche sur son enfance et sa jeunesse alsaciennes dans un petit livre édité en Alsace (Zink, 1995). Son village se trouve tout près du front entre 1914 et 1918, du côté occupé par les troupes françaises. Cette donnée modifie sa scolarité ultérieure. Il attribue pourtant sa réussite à l'une des plus prestigieuses grandes écoles françaises, « à un grand coup de pouce du ciel ». Georges Willer, autre benjamin d'une famille paysanne, a fréquenté un collège tenu par une congrégation pour en devenir membre. Il est connu sous le nom de Frère Médard et il a publié un livre de mémoires posthume, (Médard & Ackermann, 1988) où il est question de l'histoire de l'Alsace, de son rôle d'homme public strasbourgeois, et un peu de son enfance villageoise. Mais tous (pour Zink, je n'en suis pas sûr mais c'est vraisemblable) seront militaires dans l'armée française en 1940. Claude Vigée, né à Bischwiller en 1920, juif, écrivain français, poète dialectophone, s'est installé à Jérusalem dans sa maturité. On ne parlait pas le yidich dans sa maison, mais le dialecte. L'œuvre autobiographique de Vigée a été éditée à Paris (1994), alors que ses poèmes en alsacien sont édités en Alsace, plus près de ses lecteurs. Si nous regardons des contemporains juifs hors d'Alsace, voici Elias Canetti (Roustchouk, 1905 - Londres, 1994), un juif séfarade\*, qui naît en Bulgarie dans *la ville aux huit langues*, la quitte en 1911, mène une vie cosmopolite et devient écrivain de langue allemande. Son œuvre d'écrivain, lauréat du prix Nobel, ne correspond pas au critère de proximité avec l'oralité mais ses mémoires

(1998) posent la question des langues. Jan Meyerowitz (Breslau, 1913 – Colmar, 1998), musicien et musicologue, juif baptisé chrétien, nous intéresse parce qu’il a épousé une Alsacienne et fini sa vie en Alsace, mais surtout parce qu’il a écrit un livre sur l’humour juif ashkenaze\* (Meyerowitz, 1997). Voici enfin Marguerite Kohn (née Samuel), qui tiendra une place particulière dans ces comparaisons. Elle a été, à de nombreux points de vue, très proche d’Alfred Weil. Contemporaine, juive, alsacienne, ayant vécu à Mulhouse pratiquement dès sa naissance et jusqu’à son mariage, elle a sans doute approché Alfred Weil. En tout cas Alfred Weil citait très souvent sa famille et ses proches. Son histoire de vie (Saverne, 1907 - Jérusalem, 1993) semble pouvoir être résumée en quelques mots, ceux du titre de son livre : *Nous les rescapés... le destin d’une famille juive française de stricte observance*. Ce titre est pourtant un parti-pris auto-éditorial de sceller *le destin d’une famille* autour du souvenir d’un martyr de la Shoah, le mari de la narratrice (Kohn, 1994). Marguerite Kohn a écrit ses mémoires en 1989. Ses cinq enfants ont édité eux-mêmes ce texte. Marguerite (Samuel) était née en 1907 dans une tribu pieuse, endogame, dont trois ou quatre patrilignages, Meyer, Klein, Rein et Samuel, forment l’ossature, regroupée dans la « Communauté israélite de stricte observance », la CISTO mulhousienne, créée à l’époque de sa naissance et établie au centre ville. La narratrice est fière de citer de nombreux fonctionnaires religieux, en particulier des rabbins, parmi les membres de sa famille. Le rabbin de Dornach Camille Bloch fréquente quotidiennement les offices de la CISTO à Mulhouse, écrit-elle, mais la CISTO n’a pas de lien organique avec Dornach à cette époque. Ces juifs pieux appartiennent à un milieu à peine plus aisé que les grands-parents et parents d’ Alfred Weil. Le père de Marguerite est maître tailleur dans un atelier de confection. Mais leur voisin et ami, membre de la CISTO, est le *Docteur* Ernest Meyer. Ce n’est pas la seule originalité du groupe, à en juger par ceci :

Certes l’Alsace était allemande depuis 1870, mais ses habitants, pour la plupart, parlaient le français. On n’y ressentait pas la domination allemande. Et la ville de Mulhouse était essentiellement francophone.

M. Kohn, *op.cit.* p. 19

Comment un jugement si déformé de la situation linguistique s’est-il glissé dans ce livre ? Est-ce que ce groupe de juifs pieux a parié sur le français, langue de l’élite sociale alsacienne au début du XX<sup>e</sup> siècle ? Les rabbins de ce groupe avaient à l’inverse été formés comme beaucoup de rabbins alsaciens au Hildesheimer Seminar de Berlin. J’imagine que la groupe s’est constitué autour de valeurs religieuses, qui se sont imposées

au détriment de la culture locale. Et quand on avait épuisé les combinaisons matrimoniales entre les trois familles, les alliances se tissaient avec des familles de stricte observance établies plus loin, à Paris. D'autant que des juifs originaires d'Europe centrale y étaient souvent à l'origine de la création des groupes orthodoxes. Il se peut aussi que les « cinq enfants Kohn », éditeurs de cette publication posthume, soient responsables de cette exagération manifeste. Mais il importe peu, si nous pouvons confronter les points de vue de deux personnalités si proches par certains aspects objectifs. La différence la plus radicale entre eux est que Marguerite était ... une femme (je n'ai pas trouvé d'autre témoignage féminin comparable).

Comparaisons et multiplicité des critères seront un guides méthodologique dans cette troisième partie. Commençons par une vue synthétique des caractéristiques sociales et culturelles de ces quelques contemporains d'Alfred Weil dans leur enfance. P. Husser, parce qu'il était né un demi-siècle plus tôt n'y figure pas et pourtant son journal éclaire cette période. Robert Lehmann, évoqué dans l'introduction, y figure... et figure aussi le manque d'une expérience à peine transmissible entre moi-même et mon grand-père. Ces réserves étant faites, le travail de comparaison biographique de cette troisième partie doit se lire comme un polyptique, où les panneaux secondaires ont la fonction indispensable de faire tenir l'ensemble et de l'installer dans les multiples dimensions de l'espace historique.

**Caractéristiques d'Alfred Weil et de ses contemporains : enfance et jeunesse . I**

<b>Nom</b>	<b>Canetti, Elias</b>	<b>Kohn Marguerite née Samuel</b>	<b>Lehmann, Robert</b>	<b>Picard, Paul</b>	<b>Meyerowitz, Jan</b>
<b>Sexe</b>	m.	f.	m.	m.	m.
<b>Naissance</b>	Roustchouk (Bulgarie) 1905	Saverne(Bas-Rhin) 1907	Sélestat (Bas- Rhin) 1903	Reguisheim (Haut-Rhin) 1914	Breslau (All.) auj. Wroclaw Silésie, Pologne, 1913
<b>Position dans la fratrie</b>	1 de 3 garçons	2 de 5 (m, f, m,m,m)	1 de 2 garçons		
<b>Nationalité</b>	bulgare à la naissance	allemande→ 1918 française.	allemande →1918 française	allemande →1918 française	Allemande
<b>Religion</b>	juive	juive	juive	juive	catholique
<b>Langues parlées</b>	judéo-espagnol, anglais ; allemand	français ; alsacien	français, alsacien, allemand ; restes de yidich	alsacien puis français	allemand, restes de yiddish
<b>Milieu social d'origine</b>	grande bourgeoisie	artisan tailleur	moyenne bourgeoisie commerçante	bourgeoisie intellectuelle	
<b>Résidences</b>	Roustchouk →1911 Manchester→1914 Zurich →1920	Mulhouse (1909- 1928)	Sélestat→1918 Vieille France, Paris	Reguish. → 1918 Mulhouse chez sa grand-mère	Breslau Berlin
<b>Scolarité</b>	préceptrice à Manchester lycée à Zurich	Ecole priv. catho. Et. sec. →1921 Cours pratiques	Lycée à Strasbourg		
<b>Education religieuse</b>	non	oui, avec son frère cadet	oui, bar-mitsva	oui, bar- mitsva	
<b>Culture du surnaturel</b>	oui →1911			non : rationalisme	
<b>Événement s marquants</b>	mort du père en 1911	guerre 1914-1918	guerre de 1914- 1918	mort du père au front russe en 1915	Hitler au pouvoir, 1933
<b>Projet formation profession- nelle</b>	école de chimie mais se destine à l'écriture	aide son père tailleur Projet conjugal	entreprise familiale, courtage en peaux	études math. Strasbourg 1932 prof. math.	études musicales sup. à Berlin, puis en Italie.

## Caractéristiques d'Alfred Weil et de ses contemporains : enfance et jeunesse . II

Nom	Vigée, Claude	Weil, Alfred	Willer, Georges (Frère Médard)	Zink, Georges
Sexe	m.	m.	m.	m.
Naissance	Bischwiller (Bas-Rhin) 1920	Dornach (Haut-Rhin) 1909	Hipsheim (Bas-Rhin) 1899	Hagenbach (Haut-Rhin) 1909
Position dans la fratrie		enfant unique	dernier	benjamin de 7
Nationalité	française	allemand→1925 française	allemande → 1918 française	allemande →1918 française
Religion	juive, « juif de Kippour »	juive	catholique	catholique
Langues parlées dans l'enfance	alsacien français à l'école restes de yidich	yidich, allemand, alsacien, français	alsacien, allemand	alsacien, français (avec les soldats dès 1914)
Milieu social d'origine	petite bourgeoisie commerçante	marchands de bestiaux, boucher	petite paysannerie	paysan
Résidences	Bischwiller	Dornach (Mulhouse)	Hipsheim Strasbourg	Hagenbach→1927 Strasbourg 1928 Paris
Scolarité	coll. class Bischw. lycée Strasb.	Ecole publique à Dornach	Collège des frères de Matzenheim puis Ecole normale 1915-1917	Collège d'Altkirch (1920-1927)
Education religieuse	bar-mitsva	bar-mitsva	oui	oui, mais conflits du père et du curé
Culture du surnaturel	connu par le grand-père maternel	oui	oui	récits
Événements marquants	expulsion 1940	guerre de 14, blessure du père, expulsion évitée de 1918	mauvaise santé soldat de l'armée allemande en 1917-18	guerre de 14, occupation par l'armée française en 1914, ligne de front
Projet et formation professionnelle	études médecine interrompues par l'occupation	EPS* à Mulhouse : comptabilité (1921-1924) empl.quincaillerie (1924-1929)	entrer dans la congrégation de Matzenheim.	entrer à l'ENS (rue d'Ulm), agrégation d'allemand

## Nationalités, religions et sentiments

J'ai fait connaissance d'Alfred Weil au cours d'une enquête sur l'humour juif à Mulhouse. Une approche historique simple permet de diviser la population juive en Alsace d'aujourd'hui en trois groupes : les Alsaciens proprement dits, présents dès le XIX<sup>e</sup> siècle ou plus tôt, les juifs de l'Europe de l'Est, immigrés à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et enfin les juifs d'Afrique du Nord, immigrés à l'époque de l'indépendance de leurs pays d'origine.

Alfred Weil ne fait pas partie ni du deuxième ni du troisième de ces sous-groupes, caractérisés par leur immigration. Ces groupes paraissent faciles à distinguer à l'origine sur le plan linguistique ; ils parlaient chacun une langue juive distincte : le yidich occidental (le judéo-alsacien), le yiddish oriental (couramment appelé yiddish) et enfin le judéo-arabe, et par leur origine migratoire. Ils sont également restés distincts sur le plan communautaire et religieux pendant des décennies. Ce schématisme nous conduit à penser qu'Alfred Weil appartenait au premier groupe, les juifs alsaciens. Cette impression doit beaucoup aux pratiques linguistiques d'Alfred Weil, au poids du dialecte alsacien comme langue courante pendant l'essentiel de sa vie. Il doit enfin beaucoup aux stéréotypes de l'Alsace et des Alsaciens fabriqués à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en raison du long conflit nationaliste franco-allemand, et qui perdurent encore, avec leur variante spécifique aux juifs d'Alsace.

Pourtant, Alfred Weil, « un des derniers locuteurs du yidich alsacien » n'est pas originaire d'Alsace. Sa famille est venue du Sud-Ouest de l'Allemagne peu avant sa naissance. Elle a émigré vers un pays voisin. Ce phénomène important de l'installation d'une population allemande en Alsace et dans la partie germanophone de la Lorraine après l'annexion de 1871 est peu connu en France. On comptait près de 300 000 Vieux-Allemands dans le *Reichsland Elsass-Lothringen* en 1910. Cette importante minorité était très inégalement répartie, sur les plans géographique et socio-économique. Metz, les villes de la Moselle industrielle, et Strasbourg, la capitale du territoire d'Alsace-Lorraine annexé à l'Empire allemand, en comptaient la plus grande partie. Ils n'étaient que 40000 en Haute-Alsace (Haut-Rhin). En 1910, ils constituaient un dixième ou plus de la population mulhousienne, forte de 95 000 habitants, en raison d'une importante garnison. Les fonctionnaires et les militaires étaient fortement surreprésentés dans cette immigration,

venue majoritairement de territoires prussiens. L'immigration juive depuis l'Allemagne vers l'Alsace a été une des composantes de ce phénomène. Elle a été très importante à Strasbourg qui comptait 1052 juifs allemands sur 4012 âmes juives en 1895 (Schnurmann, 1936). Pour les juifs des campagnes de Bade et de Wurtemberg confrontés à un rapide déclin économique semblable au déclin contemporain du judaïsme rural d'Alsace, Strasbourg, et à un moindre degré Mulhouse, constituaient des pôles d'attraction.

Cette courte distance, géographique et linguistique, explique en partie la confusion, qui nous fait imaginer Alfred Weil comme un vieux témoin du judaïsme alsacien. Cette confusion n'est pas exceptionnelle. Beaucoup d'immigrés des années 1920, polonais ou italiens, ont appris correctement l'alsacien parlé dans la classe ouvrière de Mulhouse ou du bassin potassique voisin et difficilement le français. Un français « de l'intérieur » les prendrait pour des Alsaciens, sans leur patronyme.

C'est aussi une tendance à réduire les questions culturelles à une définition identitaire, confondue dans l'Europe du XX<sup>e</sup> siècle avec une identité nationale. Le sentiment d'identité nationale est-il un fait sociologique pertinent en Alsace dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle ? Si oui, c'est un objet extrêmement complexe. Les Alsaciens ont eu très souvent les deux drapeaux au grenier. La France ayant été victorieuse en 1918 et en 1945, c'est le sentiment francophile qui s'exprime le plus.

Il est impossible, à partir de là, de mesurer leurs sentiments profonds. Il est encore plus aléatoire, à partir de là, d'apprécier les sentiments réels de la grande majorité de la population, qui ne s'exprimait pas publiquement. On peut certes les approcher en ayant recours à d'autres témoignages et indices. Mais une chose est sûre : la réalité n'a rien à voir avec les jugements hâtifs et polémiques de ceux qui classent sommairement les Alsaciens en deux camps, les francophiles et les germanophiles.

Alfred Wahl & Jean -Claude Richez, 1993, p. 238

Quand A. Wahl, en lecteur de Max Weber, intitule son ouvrage *Confession et comportement dans les campagnes d'Alsace et de Bade 1871-1939* (Wahl, 1984), il annonce une dialectique complexe où l'appartenance confessionnelle joue un rôle aussi important que l'appartenance nationale ou l'origine sociale. L'histoire des campagnes de



ces deux régions voisines est profondément marquée par l'antagonisme entre catholiques et protestants. Les populations juives rurales ont souvent adopté des choix culturels proches de ceux des protestants, pour la même raison que ceux-ci, leur opposition aux catholiques. Cela vaut pour les choix politiques, mais également pour la natalité. Des pratiques contraceptives apparaissent dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle chez les protestants et les juifs ruraux, alors que les catholiques les ignorent. Arnold Weil, le père, est un juif de la campagne badoise. La forte crise du monde paysan au tournant du siècle l'a poussé à tenter sa chance dans une ville de l'autre côté du Rhin. Ce fut Mulhouse, en raison du récent départ de sa sœur et de son mari à Saint-Louis, un peu plus au sud.

Revenons sur la comparaison entre l'émigration mulhousienne et l'émigration de Bade ou de Wurtemberg. Le phénomène est plus marqué à partir de 1871 à Mulhouse que dans l'ensemble de l'Alsace, comme il est plus marqué chez les juifs que dans l'ensemble du monde rural dans le Sud-Ouest germanique. A Mulhouse l'idéologie de la Fabrique - le milieu industriel protestant qui règne encore sans partage vers 1870 sur la vie de la cité - est nettement francophile en raison de ses liens économiques essentiels avec la Vieille France, que l'annexion va rompre ou affaiblir. Dans les campagnes d'Alsace, de Bade ou de Wurtemberg, la ruine du système de prêts des petits commerçants juifs des campagnes vers 1890 les pousse à l'exil urbain. Notons que l'affrontement interconfessionnel qui domine la vie en Alsace a été étudié par Wahl comme un phénomène rural. Il ne faut pas le transposer tel quel aux trois grandes villes alsaciennes (dont Wahl ne parle pas). La situation mulhousienne est clairement différente : le prolétariat qui arrive en masse à Mulhouse au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (et à Dornach à la fin de ce même siècle) est catholique ; mais une importante proportion n'est pas alsacienne. Et le pouvoir des chefs protestants de la Fabrique dans l'ensemble de la vie de la cité est incontesté avant la fin du siècle. La francophilie déclarée de la grande bourgeoisie, mulhousienne, colmarienne ou strasbourgeoise, a eu une influence sur la perception française de la situation alsacienne. Par leurs liens avec la vie parisienne, les membres des classes supérieures ont été un rouage déterminant de l'invention du mythe d'une Alsace figée et francophile après l'annexion de 1871. La réalité est bien différente.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la population alsacienne n'est ni massivement, ni viscéralement francophile. L'illusion vient de la propagande nationaliste parisienne, relayée par un Hansi. L'histoire a été réécrite par les vainqueurs après 1918 et après 1945. Bien que la famille Weil soit étrangère à l'Alsace, on peut dire qu'elle exprime un sentiment largement partagé : il fait plutôt bon vivre en Alsace, qui a subi un important

développement économique sous la domination allemande, malgré l'autoritarisme prussien. Les avantages qu'on pourrait trouver à un retour à la république française ne valent pas une guerre. La vie démocratique se développe avec la suppression du paragraphe de la dictature imposé par Berlin, et dans les années qui précèdent la guerre, la revendication autonomiste est majoritaire en Alsace-Lorraine. Les juifs alsaciens sont partagés entre leur « côté protestant » (après 1871 le développement économique apporté par l'empire allemand s'intensifie à Strasbourg et continue à Mulhouse ; les lois sociales de Bismarck sont avantageuses) et leur « côté républicain » (la république française, la première, a émancipé les populations juives). Les années de guerre, avec les souffrances subies par la population civile proche de la ligne de front, les méfiances et les brutalités de l'armée allemande, les restrictions aggravées d'année en année, les pertes militaires, vont détruire l'équilibre politique et créer un grand mouvement populaire francophile à la fin de 1918.

***Suzanne Herrenschmidt : Mémoires pour la petite histoire : souvenirs d'une strasbourgeoise***

En 1914, les générations protestataires (hostiles à l'annexion) ont cédé du terrain aux plus jeunes qui ont bénéficié de l'expansion économique, y compris à Mulhouse. Cet attrait de l'Allemagne qu'elle rejette avec vigueur, Suzanne Herrenschmidt (Strasbourg, 1880- *ib.* 1974 ), qui se définit comme protestante libérale, francophone sans accent, l'indique sans ambiguïté dans ses mémoires publiées à la toute fin de sa longue vie, mais centrées sur la première guerre mondiale comme reconquête de sa petite patrie alsacienne :

En relisant mes notes de 1912-1913-1914, consignées comme les années précédentes (à partir de 1897) sur le petit espace journalier qu'offrait l'almanach Hachette et dans lesquelles je rafraîchis ma mémoire pour pouvoir écrire ces souvenirs, j'y trouve, bien entendu, tout ce qui concerne les progrès, les maladies, les études de nos cinq enfants, la notation des changements dans le personnel, la trace de mes préoccupations journalières de maîtresse de maison, le temps des roses et celui des confitures, les relations mondaines, dont les manifestations étaient rares, mais qui étaient entretenues par des visites qui se faisaient et que recevaient les dames à jour fixe. Mais je retrouve aussi la progression croissante de nos rencontres

aux conférences, organisées soit par la « Revue alsacienne », soit par « Les Annales », et avec quelle fidélité nous les suivions, comme si nous nous sentions obligés de renforcer notre résistance, obligés de résister aux séductions d'un monde allemand dont les efforts tendaient à nous gagner.

Suzanne Herrenschmidt, 1973, p.117

Suzanne est fille d'un industriel de l'alimentation (confitures Ungemach) et épouse d'un banquier, Fernand Herrenschmidt, (1865 –1938), qui a renoncé à une carrière militaire en France. Au chapitre suivant, la guerre est déclarée. Suzanne, mère de famille, quitte Strasbourg pour Meung-sur-Loire, puis Paris. Son mari qui a eu le privilège de rester français tout en vivant à Strasbourg, franchit aussi la frontière et s'engage comme officier dans l'armée française.

Deux cents pages de mémoires de la guerre : une histoire passionnelle d'un couple qui s'unit à la France. C'est un choix quasi conjugal, c'est-à-dire socio-culturel. La France comme famille menacée par le séducteur Allemagne. La mémorialiste revit la guerre comme la maladie d'une de ses grandes filles, attaquée par un séducteur introduit dans sa chambre et qui y reviendrait régulièrement pendant quatre ans.

Le lecteur voudra bien excuser ces ajouts, qui peuvent lui paraître digressifs. Les victoires françaises ont figé une vision très simplifiée de l'histoire des mentalités alsaciennes aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Le point de vue particulier de Madame Herrenschmidt est devenu dominant dans la vulgarisation historique. Tout ce qui est simple est faux, disait Bachelard.

La première guerre mondiale est le premier événement historique déterminant dans l'existence d'Alfred Weil – et il est l'événement déclencheur du journal de P. Husser. Le 1<sup>er</sup> août 1914, Arnold le père d'Alfred Weil, âgé de 37 ans, citoyen allemand de souche, est mobilisé dans l'armée allemande. Il est envoyé à Liebsdorf, dans le Haut-Sundgau, à la frontière suisse, et affecté aux cuisines, en raison de son métier de boucher. Les combats à Dornach en août 1914 se sont déroulés sous les yeux d'Alfred Weil (cinq ans) et de sa mère. Le jeune Alfred a vu les soldats français morts, avec leurs pantalons rouges, dans les arbres, sur la colline du Geisbühl. Pendant ces combats urbains se développe la suspicion de l'armée allemande à l'encontre de la population. L'enfant se souvient de la

mort tragique d'un client de la boucherie, Monsieur Hennin, quasiment sous ses yeux. L'exécution d'A. S. Hennin est un fait exact, comme en attestent la tombe et l'inscription qu'elle porte au cimetière de Dornach. Je pourrais dire, en imitant A. Hampâté Bâ (1992, p. 171), que la mémoire d'Alfred Weil s'est alors mise en marche, et que depuis elle ne s'est plus arrêtée. Nous allons donc examiner maintenant les paroles d'Alfred Weil sur cette période, à travers les entretiens 8 du 26 octobre 2004 et 9 du 30 octobre 2004.

### **Entretien 8, mardi 26 octobre 2004**

*Cet entretien est premier de la série de l'automne 2004, période la plus dense de mon enquête. Mon projet était alors biographique. Encouragé par des réactions positives des quelques lecteurs de mon mémoire tiré de l'enquête précédente en 2003-2004 (Cerf, Jean-Yves, 2004), j'avais pris contact avec un éditeur. Dans les jours qui ont suivi Yom Kippour, Monsieur Weil a lu avec enthousiasme ce texte dont le titre, en reprenant une de ses formules, l'invitait à continuer. Monsieur Weil m'a dit qu'il avait des corrections à y apporter. « Mais il ne s'agit pas de corriger, il s'agit de refaire un autre livre sur votre vie », ai-je expliqué. Monsieur Weil s'est montré intéressé et l'enquête a repris à la fin du mois d'octobre, dans cette perspective biographique. Mais dans cet intervalle l'état de santé de Monsieur Weil s'est dégradé.*

*Comme je me souvenais de sa réaction négative à la lecture de ma transcription de l'entretien 2, j'ai lissé pour une fois les hésitations de Monsieur Weil en vue de lui montrer ce document-ci. Il manque de nombreux détails à la transcription, en particulier mes interventions. Monsieur Weil avait en tête ma demande initiale : « Racontez-moi votre enfance »*

*J'ai pu puiser dans ces récits de la fin octobre pour monter l'autobiographie du chapitre 4. Le lecteur ne devra donc pas s'étonner de l'impression de « déjà lu ». Il s'apercevra bien vite que seuls les matériaux sont identiques. Le sens est différent, puisque c'est le montage qui donne le sens.*

ALFRED WEIL : Mon grand-père paternel vivait à Rust, en Bade. Il y avait là cinq communautés juives avec Nonnenweiher, Kippenheim, Schmieheim, Ettenheim. Le cimetière pour ces cinq communautés est à Schmieheim. Mon grand-père était marchand de bestiaux. Il est allé à pied avec ses bêtes de Rust à Benfeld. En 1906 les grands-paternels et mon père sont venus ici en Alsace. Ils se sont expatriés comme beaucoup de

gens parce que ça ne leur plaisait plus en Allemagne. La question du Wurtemberg vis-à-vis de l'Alsace et du Bade vis-à-vis de l'Alsace. C'est comme les Mulhousiens, c'était connu, qui après 1870, il y en a beaucoup qui se sont expatriés en France pour ne pas devenir Allemands. Ce n'était pas un problème juif. Il y avait des juifs allemands – j'étais très étonné quand je l'ai entendu - qui étaient plus allemands que les Allemands eux-mêmes. Seulement quand vous vous sentez bien dans un pays, que vous avez votre pain et même plus que ça, qu'est-ce que vous voulez vous plaindre ! Par contre, des gens qui s'appellent Grumbach, Breisach, Blum, Wallach, Genzburg, et cætera, dans la totalité ou presque il faut pas leur dire qu'ils sont allemands d'origine ; ils sont capables de vous cracher à la figure (*en alsacien*) « *Mir sin Franzosen* »<sup>181</sup>. Pourtant ce sont bien des noms allemands, les Worms, les Berliner. Un jour j'ai dit à un Grumbach « Il y a des Grumbach au cimetière de Schmieheim ». Il me répond « C'est des *goyim\** ».

Ma mère est venue en Alsace pour son mariage. Mon grand-père était à cheval sur le principe que mes oncles se marient. Et quand mon père Arnold était en âge de se marier, on a cherché une fille, une partenaire pour mon père. Vous savez ce que c'est qu'un *schadschen\**. Les contacts, à cette époque-là, étaient très, très serrés, de part et d'autre du Rhin, du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest. Des échanges depuis le temps de Napoléon. On ne se sentait pas alsacien. On connaissait très bien les localités où vivaient les juifs. Par le commerce, contact - contact. Je vais préciser quelque chose. Mon grand-père maternel est allé toutes les semaines de REXINGEN à Strasbourg ; il était marchand de chevaux. À pied, *ja* ! J'ai connu ma grand-mère maternelle, mais malheureusement je ne l'ai pas connue. Et Isaac Weil, mon grand-père paternel, qui était marchand de bestiaux, est allé, lui, de Rust à Benfeld, vous voyez ça. Ma grand-mère maternelle est venue en 1925 en visite après que nous avons été naturalisés. Alors il y a eu la permission de rendre visite à la famille en Alsace. Jusque-là c'était très, très triste parce qu'on limitait le plus possible la venue des gens étrangers.

J'écris justement sur ces questions. Comme le dit le roi Salomon « Tout ce qui était une fois, revient ».

Mes grands-parents paternels s'étaient installés à Dornach, dans la Grosse Grünstrasse. Mon grand-père était toujours marchand de bestiaux, *susemer\* händler*, ou *b'heimeshändler\**.

---

<sup>181</sup> « Nous sommes français »

Le mariage de mes parents, Arnold Weil et Amélie Grünberg a eu lieu à Bollwiller à cause de la *garkich*\*. Mon père était né en 1877 et ma mère en 1881. Je ne sais pas la date exacte du mariage, les papiers ont été perdus pendant la dernière guerre. Cette *garkich*\* avait une bonne renommée, disons trois étoiles. Il n'y en avait pas dans toutes les localités, de Strasbourg à Saint-Louis. C'était un peu exceptionnel, la *V. G. Tsilba* à Bollwiller était connue de très, très loin. Il y avait l'importante communauté de Soultz à cinq kilomètres. La *garkich* à Bollwiller était renommée mais il y avait aussi la question du coût du repas. Les gens n'avaient pas beaucoup d'argent. J'ai entendu que les ouvriers étaient payés 1,20 Mark de l'heure vers 1900 <sup>182</sup>.

Alors il y avait les *scheflaunes*\*. Mon père a dit à ma mère « Tu reçois un garçon » Si un homme dit ça à sa femme, on dirait « Il travaille du chapeau celui-là ! ». Enfin, il a prétendu que ce sera un garçon et puis ça n'a pas été bouche close et ça s'est ébruité après, quand c'était visible que la maman Weil elle était enceinte. Et puis un jour, dans la boucherie que mon père a racheté à Louis Wertheimer en 1909, au 9 de la ruelle Verte à Dornach, comme on voyait que la maman grossissait un peu, on a dit « Tu as fait une *mistva*\*, Arnold, en disant que ce sera un garçon ». « *Verkaafsch daine metsihes umbechinem*\* » C'est-à-dire : « Tu vends tes racontars pour rien ». Et le papa Weil disait « Si je vous dis que ce sera un garçon, ce sera un garçon ». Vers la fin de la grossesse, Madame Woerth, qui est la sage-femme, la *hobame*\*, lui dit « Je ne vois pas pourquoi tu dis que ce sera un garçon » Il lui parlait en yidich. Madame Woerth, le docteur Wenger, beaucoup de gens à Dornach, des Alsaciens, ils parlaient ou au moins, ils comprenaient le yidich, là, autour des marchands de bestiaux. La question de se tutoyer. C'était comme ça. Dans le juif, on tutoye tout le monde. Il a dit à Madame Woerth « Si c'est pas un garçon, tu reçois de moi cent marks »

Et puis pendant l'accouchement le papa était caché à la cave sous les couvertures pour ne pas entendre sa femme crier. Si lui il se coupait la main ; sa femme allait chercher des vieux draps pour faire un pansement – maintenant on a des pansements tout faits à la maison. Quand elle revient, elle regarde, elle demande « Qu'est-ce que tu as fait ? » Il

---

<sup>182</sup> Une carte postale « Bollwiller vers 1900 » éditée par un J. Rosenberg de Breisach, montre une « Totalansicht » (vue générale) et deux médaillons, à gauche le plus important, la « restauration von Vve L. Grumbach » et à droite, plus petit et placé en deuxième plan sous bord droit du premier médaillon « Synagoge ». On y voit que c'est l'auberge de la veuve L. Grumbach qui est le centre de l'intérêt des juifs pour la ville. Cette carte a été éditée par D. Ingold dans son article, « Notes sur la communauté et les écoles juives de Bollwiller (XVe-XXe s.) », in *Bulletin historique de la ville de Mulhouse*, 1987, tome 3, pp.191-200. Alfred Weil parle ainsi du mariage de ses parents comme d'un « beau mariage » juif, la fête de gens soucieux de leur réputation et économes.

avait versé du gros sel sur la plaie. Mais s'il avait vu une goutte de sang sur un doigt de sa femme, il tombait dans les pommes. Et maintenant, l'accouchement est terminé, le papa monte dans la chambre de la maman, au premier étage du numéro cinq de la ruelle Verte. « Amélie, tu as beaucoup souffert » Amélie répond : « Maintenant je ne le crains plus. Je sais qu'est-ce que c'est un accouchement, pour le prochain je n'ai plus de crainte » Il a dit « *Dü hosch e kind bekumme un bekumsch ka zwaits* » « Tu en as reçu un, tu ne reçois pas un deuxième. Je vais te dire quelque chose. Tu l'élèveras comme tu voudras, je ne dirai jamais un mot et je ne toucherai jamais ce petit ». Et Arnold n'a jamais touché son fils. Il y a eu à quelque chose où Dieu est intervenu, quelque chose de sublime qui vous guide. Je ne crois pas que le papa Weil aurait pu supporter que ma mère reçoive un deuxième enfant par crainte de la voir souffrir. Dans ce temps-là il y avait une sage-femme – c'est tout. C'est ma mère qui m'a raconté ça quand j'étais en âge de comprendre, vers dix-onze ans. Elle disait « J'aurais bien aimé avoir encore quelques enfants. Mais ton père ne voulait rien savoir »

La religion dit que, pour les juifs – les orthodoxes – la femme doit se vérifier pendant les cinq jours qui suivent le début des règles avec un linge propre dans le vagin, pour voir s'il n'y a plus de traces de la menstruation. Jusqu'au dixième jour, elle ne doit pas s'approcher de son mari ; pas seulement ne pas avoir de rapports sexuels, elle doit l'éviter complètement. L'homme ne doit pas coucher à côté d'elle. Du dixième au vingtième jour des règles, la femme est féconde. La femme est libre d'appliquer des précautions pour éviter qu'elle soit mise enceinte. Cela doit rester dans la discrétion absolue. Si par exemple les enfants se suivent année après année et que la femme n'est pas en mesure de maîtriser au point de vue financier. Discrétion absolue, personne, personne. L'homme ne doit pas savoir. Les Juifs étaient six cent mille au Sinaï. Ce n'est pas un chiffre arrondi, la Bible dit le nombre exact. Nous sommes arrivés après 1918 à quinze millions. Ça veut dire : il ne faut pas surpeupler le monde. Est-ce que la terre est capable de nourrir tous les six milliard d'êtres ? Beaucoup se posent la question.

*« Ce texte ne doit en aucun cas être reproduit ; ce n'est pas sa place. » Cette annotation a été ajoutée ici sur la copie de l'entretien par Alfred Weil, qui a surligné le passage en marge.*

Aujourd'hui que j'ai eu davantage le temps de m'instruire sur la religion, que je me suis intéressé aussi pour les questions de la cachérisation, j'ai appris ces choses dans les livres. J'en discute avec des correspondants. J'ai un correspondant qui n'est pas juif. Mais son fils veut faire sa *bar-mitsva*\*. je recommande à tout le monde de s'instruire comme ça. Chacun fait comme il le veut.

*L'alinéa ci-dessus a été surligné en marge avec l'annotation « Ça non plus ».*

Mon père ne m'a jamais touché, comme il l'avait promis à ma mère. Mais ma mère, une fois elle m'a donné une sérieuse correction. C'était au début de la guerre. Mon père était mobilisé à la frontière suisse à Liebsdorf. Ma mère tenait la boucherie.

J'ai reçu une tirelire en forme de grenade d'un de mes oncles. Dedans il y avait un billet d'un Mark, un billet vert grand comme un billet de cinq Euros. Les enfants ne recevaient pas tant de jouets. Parfois des *bibele*, des poupées. Une fois j'ai reçu *e burg*, un château-fort en écorces. Avec mon camarade Metzger Eugen, j'avais l'idée d'acheter des figurines, des soldats de plomb chez Baer, un magasin de jouets dans la Kramgasse, aujourd'hui la Rue Mercière. Une boîte de dix soldats coûtait vingt-cinq pfennig. Un *schabes* après-midi, je dis à ma mère, qui était à la boucherie « Je vais aller jouer avec Eugen » Ça voulait dire aller juste derrière, là où on fabrique encore aujourd'hui les chars du carnaval, rue du Château-zu-Rhein, dans les ateliers municipaux. Avec Metzger Eugen, nous sommes partis chez Baer, au centre de Mulhouse. Arrivés là,, il y a eu une alerte. C'étaient les premiers avions. Je dis à Metzger Eugen « Qu'est-ce que ça va donner ? Ma mère qui va me chercher ! »

Pour ne pas rentrer avec les mains vides, j'ai acheté les quatre boîtes de soldats de plomb pour un mark. Sans tarder, on a pris le retour à pied, parce que c'était le *schabes*\*, on ne prenait pas le tramway. Arrivé à la pharmacie de Dornach, le flair !

« Prends les boites. Tu me les porteras demain. »

Lui, il va sur la cité de la rue des Vignes et moi ruelle Verte. Mais, une fois contourné la petite placette et engagé dans la ruelle Verte, je vois maman Weil sous la porte. J'hésite d'avancer. La crainte.

« D'où tu viens ?

-De là-bas.

-Là-bas, c'est quoi ?



-Le Stadthof, la voirie<sup>183</sup>.

-Les soldats de plomb ? »

Je vois que je suis trahi par quelqu'un de la ruelle Verte.

« Rentre ! »

Je rentre, je traverse la boucherie, je monte les deux marches pour rentrer dans la salle à manger et, coincé dans le coin qui me tombent comme une grêle, des gifles, tellement que la petite bonne Marie, une Française que nous avons, est venue arracher ma mère en lui disant « Madame, arrêtez, vous allez créer un invalide ! ». Maman s'est retenue en me disant « Tu as été puni maintenant. Et n'oublie jamais que c'était une correction, que je ne voudrais plus jamais faire sur toi ! »

C'est assez grave que vous recevez une raclée comme ça. C'est quelque chose d'extraordinaire. La correction m'a servi : la question **obéir**.

Si vous voyez la ruelle Verte, il y a le café, à l'angle de la rue de Belfort. La maison Wertheimer, le marchand de bestiaux, au numéro suivant, et Weil vient ensuite.

Il y avait un jeune, un voisin de la ruelle Verte, qui était en train de faire la cour à une jeune fille. Ma mère l'a appelé (*en yidich*) :

« <i>Kum amoul e bítzele* zu mir. Kum !</i> »	« Viens donc un petit peu vers moi. Viens ! »
---	--

Laisser tomber... Je ne tiens pas à le dire ici ; on dirait que Weil a eu une éducation spéciale...

Le début de la guerre c'était *tische b'ov\**, le premier août 1914. Mon père a été mobilisé à Liebsdorf, sur la frontière suisse.

Les rues étaient fermés par l'armée allemande. Personne ne doit plus circuler ! Juste au moment que les ouvriers de DMC sortent de l'usine<sup>184</sup> ! A midi. Ma mère sur la porte de la boucherie arrêtaient les gens et les priait de venir dans la cave. Il y avait un client, monsieur Hennin, que ces enfants venaient de chercher. Il avait sa petite fille sur le bras et son petit garçon à la main. Vers une heure Hennin dit « Je ne peux plus rester ici. Ma femme va être dans tous ses états. Ma mère l'a sermonné « Attendez que la publicité soit faite que les gens peuvent sortir ». Mais elle n'a pas pu l'influencer. Il est sorti de la maison. Quand il est arrivé au bout de la rue, il a été arrêté par un officier allemand.

---

<sup>183</sup> Près de la maison, rue du Château-zu-Rhein.

<sup>184</sup> L'importante usine textile Dolfuss Mieg et compagnie, connue aujourd'hui encore sous le nom DMC, était située de part et d'autre de Mulhouse et Dornach, à quelques centaines de mètres du centre de Dornach.

« Vous aussi vous avez tiré ». On l'a amené au cimetière de Dornach et on l'a fusillé. C'est comme ça des injustices qui se sont produites. Malheureusement ! <sup>185</sup>

Il y avait la Joséphine Klein qui avait un petit neveu avec elle, qui n'était pas tout à fait normal et qui était placé justement à l'extrémité de la ruelle Verte. Il a failli être fusillé, malgré qu'il était là quand les Allemands ont barré la route. Alors il y avait des gens qui étaient là qui ont empêché ça.

Plus tard, mon père qui était cantonné à Liebsdorf a eu **une** permission de vingt-quatre heures, pour un an de présence à Liebsdorf. Il dit à ma mère « J'ai invité quelqu'un pour manger *schabes* ». Nous étions à table. Maman prépare la soupe pour la servir. Elle vient avec la soupière, elle arrive à la salle à manger :

Arnold, tu sais la dernière ? On a fusillé Hennin. - <i>Den hab ich erschossen. !</i>	Arnold, tu sais la dernière ? On a fusillé Hennin. -Celui-là, je l'ai fusillé !
--	--

Papa grignote le *motzi* \*. <sup>186</sup>

Dans la semaine d'après le 9 août un matin un monsieur se présente dans la boucherie. Il a dit à ma mère (*en allemand*):

« <i>Frau Weil, ich habe vernommen, daß Sie die einzige Frau sind, welche nach der Mobilisierung Ihres Mannes die Metzgerei weiter führt, eine Ausnahme</i> »	« Madame Weil, j'ai appris que vous êtes la seule femme qui continue à tenir la boucherie après la mobilisation de votre mari, une exception. »
---	---

Ma mère était la seule femme sur la place de Mulhouse qui tient la boucherie. C'était un *Reichstag Abgeordneter* (un député au Reichstag) qui venait. Un social-démocrate. Un vrai allemand.

Elle lui dit :

- <i>Wenn mein Mann kein Esel gewesen wäre, hätte er den Kaiserrock nicht angezogen.</i>	- Si mon mari n'avait pas été un âne, il n'aurait pas porté l'habit de l'empereur.
--	--

- Vous ne savez pas à qui vous parlez !

- J'ai voté social-démocrate.

<sup>185</sup> Aloyse Sylvain Hennin a été fusillé le 21 août 1914 et enterré au cimetière de Dornach. Le récit comporte une inexactitude. Alfred Weil nous a parlé de la bataille du 9 août 14, au lieu du 19 août. Il prononçait le nom du fusillé *Heunin*. Des détails du récit sont invérifiables. Mais l'ensemble est logique et devait frapper l'imagination de l'enfant.

<sup>186</sup> Monsieur Weil père avait en main un morceau de pain azyne car il allait prononcer la bénédiction du repas du sabbat. Il a été interrompu par la déclaration de l'invité, un soldat allemand juif.

- C'est la majorité.

Il a dit encore que les soldats allemands en état d'ébriété ont fusillé des civils à Bourtzwiller.

Quelques mois après, un Monsieur Landwehrlein, de la ville de Mulhouse a convoqué ma mère. La mère doit se rendre à la mairie.

« Madame Weil, comment ça se fait-il que vous n'avez pas donné suite à l'allocation militaire ? »

Ma mère n'avait pas été toucher cette allocation qui était versée en compensation. Elle avait de l'argent à la banque de Mulhouse.

« Monsieur, je n'ai pas besoin d'une allocation militaire, j'ai mon gagne-pain à la boucherie et quelques économies. »

Monsieur Landwehrlein a répondu :

« Madame, si vous refusez l'allocation militaire, votre belle-mère ne touchera pas le bénéfice. »

Le gouvernement allemand voulait donner de l'argent à toutes les familles des soldats.

En 1942, mes parents étaient à Musinens<sup>187</sup>, dans l'Ain. J'étais à Apt, comptable dans le groupe de travail de démobilisés 1088. Il arrive une circulaire du commandant militaire de Marseille, que tout mobilisé dont les parents sont expulsés doit recevoir l'allocation militaire. Je fais ni une ni deux. Je fais la demande. L'attribution de cette allocation est réservée pour les parents à l'hospice à Musinens. Sept mois après, Maman envoie une lettre de la mairie de Bourg en Bresse comme quoi il faut rembourser l'allocation militaire parce qu'ils bénéficient de l'allocation aux réfugiés. Vous voyez la *mechulischkait\**, la faillite devant la porte ! Quinze mille francs. Les réfugiés touchaient dans les trois cents francs par mois.

C'est pas si grave !

[...]

David avait douze ans – Ernest avait neuf ans et Jean -Pierre six ans. Un jour, j'étais à la boucherie, il rentre de l'école en claquant la porte. Moi, j'allais pour lui préparer le café au lait. Je ne dis rien et puis je le rejoins :

« David, est-ce que tu as réfléchi ? Il y a des clients. Tu tapes les portes. »

David se met à chialer :

---

<sup>187</sup> Musinens est situé dans la commune de Bellegarde-sur-Valserine, dans l'Ain.

« Il y a un gosse qui m'a insulté. Il m'a traité de sale juif.

-Tu prends ça à cœur !

-Quoi Papa ? Toi, tu voudrais te laisser dire ça ?

-Ecoute. Je vais te préparer ton café au lait et tes tartines. Après on parlera de ça.

Il prend son goûter.

-David, es-tu capable de me ramener ce gosse en lui promettant trois tablettes de chocolat suisse ?

David a crié, il a chialé :

« Papa, tu vas pas me faire ça, me laisser insulter. »

Je l'ai calmé :

« David, rends-moi un service, ramène-moi demain ce garçon à la maison. »

Le lendemain, à quatre heures et quart, je suis sur la porte avec les trois tablettes à la main, et je vois arriver David avec le garçon. Je leur fais signe de venir. Une fois en face, le gosse hésite.

« Ne crains rien ! Je ne te tape pas ! »

David le prend à la main. Il entre dans la boucherie. Je leur fais signe d'aller à la cuisine. Je rentre avec eux et je demande s'il veut prendre le goûter. Le gosse est gêné. Il accepte. J'ai préparé le café au lait, les tartines beurrées avec de la confiture et après, je lui ai demandé de quelle religion il est, catholique ou protestant.

« Catholique.

-Tu vas souvent à l'église ?

-Non, pas souvent. Mes parents ne sont pas pratiquants.

-Tu as déjà vu Jésus-Christ en croix ?

-Oui.

-Tu as vu l'écrit au-dessus de sa tête ? JNRJ ? Tu sais qu'est-ce que ça veut dire ?

-Non.

-Jésus de Nazareth, Roi des Juifs... Si un jour tu vas à l'église et tu regardes le crucifié, tu seras capable de lui dire : « *Espèce de sale juif !* »

Le gosse pleure. Je dois le calmer. Ils sont devenus les meilleurs amis du monde.

## Entretien 9, samedi 30 octobre 2004

*Monsieur Weil ne voulant pas qu'on utilise la sonnette électrique ni le téléphone pendant le schabes\*, il m'a laissé la porte ouverte après que nous ayons fixé un rendez-vous précis.*

ALFRED WEIL : Que ça nous est arrivé ici à Dornach en 1915 que nous avions tous les jours cent soldats – une compagnie - dans la cour de la ruelle Verte à manger et était réquisitionné notre atelier de charcuterie pour la cuisine de l'armée. Les soldats allemands faisaient la cuisine. Pour ainsi dire le réfectoire était installé dans la cour – c'était dans la bonne saison et il pleuvait pas. Parfois le ciel était couvert. Je me souviens très bien, le cuisinier s'appelait Louis et il était de Tutlingen<sup>188</sup>. C'était séparé de la boucherie que tenait ma mère. La question personnelle : cuisine – boucherie, se collaient ensemble tandis que cet atelier était un peu externe, malgré que ça communiquait avec la cuisine. *Ja* ! Et nous avions donc une bonne de La Chapelle sous Rougemont, et donc considérée comme française. Et l'autorité allemande, quand ils ont appris que ma mère tient la boucherie, il était aussi connu que nous avions une employée française. Et elle aurait dû être déportée – elle avait quinze ans à l'époque, non (*aparté en alsacien*) - *Wàrte-n-emol*<sup>189</sup> - douze ans (elle est restée dix ans chez nous jusqu'à 22 ans). Et ma mère a été porter garantie pour cette jeune fille qu'il n'arrive rien : spéculation, espionnage, et des choses comme ça. Elle a signé pour elle. Et cette jeune fille Maria Hirth, elle parlait très mal l'alsacien, malgré que c'était près de l'Alsace, c'était Rougemont le Château.<sup>190</sup>

Un jour, nous avions donc une clientèle, et ma mère est sortie de la cuisine, et avec la cantine allemande ça se tenait à quelques pas, et elle dit à Monsieur Louis :

« Dans la préparation de votre officine, qu'est-ce que vous faites avec la question des restes ? »

Il dit : « Il faut les livrer aux éleveurs de cochons. »

Ma mère, elle dit : « J'ai des gens qui sont nécessiteux. Et vous savez, avec les restrictions, on n'a déjà pas beaucoup à manger, est-ce qu'il ne serait pas possible de

---

<sup>188</sup>En Bade.

<sup>189</sup>*En apparté* : Attends

<sup>190</sup>Village du Territoire de Belfort, juste derrière la frontière de l'époque.

donner tous les jours un pot de soupe au moins, si ce n'est pas les restes dedans, pour cette population. »

Je me rappelle, il y avait une quinzaine de bidons de lait en aluminium, et les mesures d'un demi-litre et d'un litre, et puis là, qu'est-ce que vous voulez, c'était fait. et c'était un geste qui s'est propagé et ça nous a été favorable en 1918 avec la question de l'expulsion.

Mais un jour, Maria dit : « Madame, les soldats ont reçu du beurre. Vous voulez que j'aille demander à Monsieur Louis s'il ne veut pas donner un petit peu du beurre. »

Ma mère a dit : « Vous n'avez pas peur, puisque vous ne parlez pas bien l'alsacien ou l'allemand ? »

Elle a dit : « Moi ? Eh bien si on dit *ja*, je comprends que c'est oui et tout ça... »

Alors elle est sortie et elle a dit (*en charabia allemand français alsacien*) :

- Monsieur Louis, mir geben ein bitzele Butter comme ça ?	- Monsieur Louis, à moi donner un bitzele* de beurre comme ça ?
- <b>Was, du willst Butter ? Du bekommst Butter, wenn Du uns die Marseillaise singst..</b>	- Quoi, tu veux du beurre ? Tu auras du beurre si tu nous chantes la Marseillaise.

Vous pensez un peu : chanter la Marseillaise en 1915 ! Enfin il n'y avait personne. Le Louis était juste en train de nettoyer tout pour préparer le repas du soir et comme ça on a reçu un petit peu de beurre. Précieux. C'était de l'or. Mais Maria c'était quelqu'un. Vouai, vouai, vouai. Brave fille, vraiment ! très, très brave fille. Et la guerre elle a passé comme ça.

Mon père a été muté au front. Il a eu une deuxième permission fin 1915, avant de partir du côté de Verdun, à Conflans-Charny dans la Voivre, où il a reçu une balle dans la cuisse. Et là c'était le rapatriement et le retour à son unité que le capitaine Lertz lui avait dit :

- Weil, vous avez vu, derrière vous ?

- Mon capitaine, pourquoi vous voulez dire ça ?

- Essayez de regarder, sinon tirez votre pantalon. Il est plein de sang... Vous voulez que je vous engage comme ça. Allez, permission, rentrez chez vous ! Retour au foyer.

Et alors c'était la question de la libération en 1917, où il était « rentré dans les foyers ». Et là c'était pas beau, vraiment pas beau. Maman qui tenait le commerce, hein...

JEAN - YVES CERF : ... Je comprends pas bien. Donc il avait une blessure sans gravité à la cuisse ?

ALFRED WEIL : Il avait une blessure qui n'était pas cicatrisée. Elle était un peu ouverte. Comme après ma deuxième opération, j'avais un vaisseau qui suintait dans ma vessie et on a été obligé de me donner quatre paquets de sang. Le papa avait été retourné dans ses unités en 1917. Et là, le capitaine – si vous voulez marquer le capitaine Lertz, *isch ka chelig\**, lui avait dit qu'il perdait du sang de cette blessure, que le pantalon, (*cherchant ses mots*) rejetait ... externe. Vous voyez ? Et par rapport à ça le capitaine a dit : « Je vous garde pas chez moi. Ça vaut pas la peine que je garde quelqu'un comme ça ; je vous fais une, un certificat - je sais pas - de retour au foyer. »

JEAN - YVES CERF : Et c'est ça qu'on vous a expliqué. Parce que ce qui m'étonne, c'est que, si tard, on ait gardé les Alsaciens dans le front contre les Français. Parce que moi j'ai entendu dire que les Allemands se méfiaient des Alsaciens et ils préféraient les envoyer sur le front russe.<sup>191</sup> Parce que sur le front français, il y avait trop de problèmes, ils avaient peur que les Alsaciens changent de camp. Trahissent, quoi !

ALFRED WEIL : Vous savez pendant cette guerre, les... engagés de force, hein ?

JEAN - YVES CERF : Oui.

ALFRED WEIL : Il y avait une grande partie. Si vous voulez arrêter l'enregistrement, parce que ça n'est pas la suite à ça ....

*(L'enregistrement n'est pas arrêté)*

---

<sup>191</sup> J'ai oublié à cet instant qu'Arnold Weil était un allemand de souche, et non alsacien. Effectivement, les pères de M. Kohn et celui de P. Picard ont été envoyés en Allemagne et en Russie. Le premier est rentré chez lui indemne dans les derniers jours de la guerre. Le second est mort en Russie.

ALFRED WEIL : Je suis – je ne sais pas si je vous avais parlé, je suis infirmier dans l'armée française. Vous voyez, en 1941.

JEAN - YVES CERF: Vous avez été mobilisé comme infirmier ?

ALFRED WEIL : Non. J'ai été mobilisé dans l'armée française en avril 1940. Pas comme infirmier ; comme soldat ... Je suis à Maurière, près d'Avignon, douze kilomètres à peu près si je ne me trompe pas. Je ne veux pas vous détailler comment j'ai été nommé infirmier dans l'armée. C'était tout un hasard, vraiment quelque chose de spécial. Bon, c'était déjà ma troisième infirmerie que j'avais. Et on a rapatrié les Alsaciens de Tunisie. Et un beau matin j'avais un bonhomme du Nord – quel était son nom ? - il y a un type qui est rentré qui avait les yeux rouges et qui dit : « Dites, il y a pas un Alsacien ici dans l'infirmerie ? »

Il - le nom ne me revient pas- il a dit :

- Si. Là bas, il est.

- Ah bon !

Il s'approche. Et quand il vient chez moi, j'ai dit : « Tiens, tiens, tiens ! »

Et il a dit : « Quoi, tiens, tiens, tiens ? ... Vous êtes le fils du boucher de la ruelle Verte.

- Et vous, vous êtes l'afficheur, hein. »

(à Jean - Yves Cerf) Vous voyez ! Et j'ajoute : « Je vois toujours vos yeux rouges. Vous n'avez pas été exempté du service militaire ?

- Penses-tu ? <i>Sì hân àlles g'numme, sì han kai Unterschid g'màcht.</i> »	- Penses-tu ? Ils ont pris tout. Ils n'ont pas fait de différence. »
---	--

Alors il me dit « Ecoute, je ne viens pas pour moi. Je viens pour le copain. Figure toi qu'il a cassé le fémur, hein, et puis il a passé douze massages : la terreur. Alors comme j'ai entendu qu'il y avait un infirmier ici qui est masseur, j'ai dit au bonhomme :

- <i>Kumm, mìr wenn amol lüege, wàs da kààt, wenn d'àndre nìt dra kénne !</i>	- Viens, on va voir ce qu'il peut faire celui-ci, quand tous les autres n'y peuvent rien.
---	---

Et puis tout en parlant comme ça il se retourne, il le voit, au seuil de la porte. et puis l'autre lui dit :



- <i>Ïsch dàs nît da, wu du gsajt hàsch ?</i>	- C'est pas celui dont tu m'as parlé ?
---	--

Alors il lui répond « Oui » Il lève la canne, il dit :

- <i>Sehsch dàs ? Wenn dü m'r Weh màchsch, schlàg'i d'rna uf's Hìrn ...</i>	- Tu vois ça ? Si tu me fais mal, je te la casse sur le front ...
---	---

Et moi en alsacien de lui répondre, je dis « Tournez-vous une fois ! »

Il se tourne. Il dit : « Pourquoi tu me fais tourner ? »

Je dis : « Tu sais où tu es rentré ? Si tu veux taper, tu te retournes et tu fous le camp. (*Alfred Weil tape sur la table*) Ici on soigne, on tape pas. »

Et puis il s'est assis, et j'ai, du temps que j'ai soigné l'autre, une seringue comme ça (*geste : plus de vingt centimètres*) avec un embout de liquide comme ça (*geste : une main*) là, et j'ai dit à celui-là, en lui mettant un seau entre les jambes, j'ai dit :

- Maintenant, je vous fais un traitement et on va voir quelque chose. Si vous êtes obligé de cracher ou de vomir, vous avez le seau entre les pattes ; parce que là où je vais faire mon essai, c'est entre les narines.

- <i>Màch m'r ke Angscht !</i>	- Ne me fais pas peur !
--------------------------------	-------------------------

Il baisse la tête et pling et zing ha-tchoum, ha-tchoum. Et puis alors, et alors naturellement ça a descendu un petit peu et puis il a rejeté ça. Il était tout contrit et j'ai dit : « Reste tranquille, bouge surtout plus. Mets les mains comme ça en bas et puis tu restes tel quel. »

Alors l'autre du temps que j'ai fait ça, j'ai dit : « Descends une fois tes chaussettes, et à la rigueur enlève le soulier, remonte tes pantalons »

Et puis moi je me baisse et je passe mon **pouce** sur le mollet.

- <i>Ha ! S fàngt schu à, s'ïsch jetze.</i>	- Ah ! ça commence déjà, ça y est .
J'ai dit « Dites moi. <i>Brüchsch m'r nît z'erscht sàge ! Kàsch m'r sàge : Wu han se dich denn g'màssiert ?</i> »	J'ai dit : « Dites moi. Tu n'as pas besoin de dire à l'avance. Peux-tu me dire : Où t'ont- ils massé ? »
<i>Sajt d'r : « Uf'm Knoche.</i>	Il dit : « Sur l'os.
- <i>Menschenskind !</i> »	- Ben, mon salaud ! »

Alors, Monsieur Cerf, je vous dis, **le lendemain matin** celui avec les yeux rouges, il est venu me donner la main, il m'a tiré comme ça (*geste vers lui*), il m'a pris dans les bras et il a dit :

<p>- <i>Dü bisch e Meischer. Dàs ìsch s'erschte Mol ìn vierzig Jahr- nei, ìn drissig Jahr – däss ìch àm-a Morge ufstànd, ufwàch un d'Àüge kà ufmàche. Hà nìmi Weh. Wàs müess ìch màche ?</i></p> <p><i>Hàb ihm gsajt :</i></p> <p>- <i>Sitz do ona, m'r màcha widerscht nochher.</i></p> <p>- <i>Màchsch s'glicha wie geschtert ?</i></p> <p>-<i>Nei, s'ìsch ebbis ànderscht.</i></p>	<p>-Tu es un maître. C'est la première fois en quarante ans - non en trente ans – que je me lève le matin, je me réveille et que je peux ouvrir les yeux ? J'ai plus mal. Que dois-je faire ?</p> <p>Je lui ai dit :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Assieds-toi là, on le refera plus tard.</li> <li>- Tu feras la même chose qu'hier ?</li> <li>- Non, c'est quelque chose d'autre.</li> </ul>
---	---

JEAN - YVES CERF *étonné* : Vous lui avez soigné ses yeux ?

ALFRED WEIL : Oui, oui. Et je l'ai guéri avec ça. Attendez, c'est pas tout. Alors l'autre, euh, comme j'avais fait le massage la veille - au deuxième - il est venu aussi, il a dit : « Tu sais, merci, j'ai pu dormir. Parce que dans la nuit, des fois, et on n'a pas les lits confortables ; mais qu'est-ce que j'ai souffert ! »

Avec la question de l'élongation des jambes, vous savez, c'est les muscles qui ont commencé à travailler et j'ai dit : « Ecoute, je te fais seulement un léger massage. Mais tu viens pas demain, mais tu viens après demain, parce que c'est pas bien de continuer jour après jour. »

Mais le jour ap ... mais le jour suivant dans la soirée, je lui avais recommandé, et les recommandations, il les a faits – le surlendemain de ce jour-là, on avait un genre de lavoir – je ne sais pas si vous voyez ce que c'était un lavoir où les femmes lavaient comme ça, à genoux, vous voyez – et je le vois là-dedans - je ne sais pas qu'est-ce qu'il a fait dedans - avec une canne. Et je suis éloigné de lui un peu plus que de là jusqu'à la fenêtre (*Monsieur Weil montre la fenêtre de la pièce où nous nous trouvons. La distance doit être de huit ou dix pas*) et je lui dis :

« <i>Dàs ìsch e Keib* !</i> »	« Ça, c'est un coquin ! »
-------------------------------	---------------------------

Après le quatrième massage, il marchait sans canne.

JEAN - YVES CERF : Et depuis quand vous faisiez les massages ?

ALFRED WEIL : Ah, mais vous voyez, quarante et un.

JEAN - YVES CERF : Et pas avant ?

ALFRED WEIL : Si. (*riant*) Ah ah ! Le papa Weil !

JEAN - YVES CERF : Avec le papa.

ALFRED WEIL : Le papa Weil – mais oui, mais oui - Mais oui, ça c'était mon grand apprentissage, parce que là, tout en ayant le métier de boucher, la structure animale, que vous voyez la question de la formation musculaire et tendons, ça vous apprend beaucoup... pour la question de la recherche où sied le mal.

JEAN - YVES CERF : Mais en plus le boucher, vous l'avez pas appris ?

ALFRED WEIL : Je l'ai appris moi-même presque.

JEAN - YVES CERF : Oui.

ALFRED WEIL : Oui.

JEAN - YVES CERF : En regardant ; parce que vous étiez pas à l'école !

ALFRED WEIL : Puisque ça vous intéresse, je reviens. Mais je reste sur mon bonhomme, là (*il tapote la table*), pas lâché la question. Et ce jour-là qu'il est venu me dire au revoir, j'ai dit : « Tu sais que j'ai fait une mauvaise action ?

- Wùrum ? S word schu ke Jud se ! S word schu, dàss ìch di zàhle soll ! - Dü, Dollwèk ! Hân-ì dir nìt gsajt, dü sollsch nìt haime geh ? Un jetz bìsch	- Pourquoi ? Ça sera déjà pas un juif ! Ça vient déjà que je vais devoir te payer ! - Espèce d'idiot ! Est- ce que j't'ai pas
--	---

<p><i>dü so dodelig un witt doch geh !</i>  - <i>Loss mi àmkäjt* ! Allez salut !</i> »</p>	<p>dit de ne pas rentrer chez toi ? Et tu es si idiot et tu veux pourtant y aller .  - Laisse-moi tranquille. Allez salut ! »</p>
--	---

1946 : On est donc revenu ici et dans cette période je suis allé- en file – un matin dans la rue Zu-Rhein, chercher le pain chez Rietsch, le boulanger. Et j’ai mon pain à la main, je sors vers mon domicile, c’est-à-dire de la gare vers la ruelle Verte, là, hein, que quelqu’un appelle « Salut monsieur l’infirmier ! » (*riant*). Il y a un type qui est assis dans une voiture, qui me fait signe, je m’approche : « Ah, *nunde\* Buckel noch amol,\** je t’ai pas reconnu ! »

J’ai dit : « Comment ! »

Dollfus-Noack à Modenheim il travaillait ! Dans une usine textile. On a parlé et il a dit : « Tu sais. J’ai souvent pensé à toi. Et j’en ai parlé de toi ! Des travaux que tu as faits et des biens...

- (*grommelé*) Arrête ! Mais dis-moi, l’autre que j’ai soigné...

- Ne m’en parle pas ! Il est arrivé ici. Le surlendemain, empaqueté, front russe. Il n’est jamais plus revenu. »

Ça c’est l’incorporation de force. que je voulais vous dire.

ALFRED WEIL *continuant* : Vous voulez voir .... (*amusé*) Ça vous intéresse d’entendre pour la suite de cette période, de mon père ?

JEAN - YVES CERF : Oui ...

ALFRED WEIL : Parce qu’il y a quelque chose là qui va vous surprendre. Enfin, écoutez. Si c’est intéressant après que vous avez pris note, d’accord, vous pouvez le laisser, je vous donne liberté. Mais si vous jugez que ça n’est pas en conformité avec la question que vous traitez ici, vous pouvez l’effacer. Bon, il est arrivé ici, Papa, et puis ma mère quand elle a vu son état de santé, on a eu peur. Il n’osait pas sortir, servir un client. Quand il faisait nuit, il n’osait surtout pas sortir ; et dans la nuit des cauchemars et des trucs comme ça : le front.

JEAN - YVES CERF : Donc c’était un problème psychique.

ALFRED WEIL : Psychique.

JEAN - YVES CERF : Neurasthénique vous m'avez dit.<sup>192</sup>

ALFRED WEIL : Et Maman, elle était allée voir le docteur de famille, le docteur Wenger lui est venu, qui l'a ausculté et (*il tape la table*) il l'a gardé au domicile pendant quinze jours. Chez nous. Avec des remèdes appropriés, ou, beaucoup dormir. Voyez, ça a calmé son système nerveux. Et puis une nourriture adéquate, légère, digestion et tout ça, ça joue un grand rôle. Et après quinze jours il a dit « Madame Weil, je ne peux pas, en tant que médecin-chef militaire garder votre mari ici. Et j'ai pensé à quelque chose, c'est pour ça que je viens vous voir. On va le faire admettre dans l'hôpital Koelsch, rue de Bruebach ; l'hôpital militaire. Vous connaissez pas, hein ? Je crois encore, je crois que ça existe encore, cet hôpital. Hôpital militaire. Ça s'appelait Koelsch, (*épelant*) k, o, e, l, s, c, h. [Près du ] boulevard Alfred Wallach.<sup>193</sup> Et vous avez le début au Tivoli, la première rue c'est... (*aparté en alsacien*) *I waiss nît*<sup>194</sup> ... (*poursuivant Pour Jean-Yves Cerf*) et là vous avez la deuxième rue à votre gauche qui monte vers le zoo, qui est la rue de Bruebach. Après la troisième c'est la rue du Réservoir, si vous voyez et on approche un petit peu la question rue de Montagne. Euh ...

JEAN - YVES CERF : Donc ils l'ont mis à l'hôpital militaire Koelsch.

ALFRED WEIL : Oui. Pendant quatre semaines. On est allé le voir autant de fois qu'on a pu, avec le tramway. De la gare par le petit pont pédestre, une trentaine de mètres. Quand la maman est allée voir le papa, elle est retournée chez le docteur et elle lui a dit, elle lui a parlé. Le Docteur dit : « Madame Weil je suis surpris comment vous connaissez tellement l'état de votre mari. »

Elle a dit : « Vous lui avez donné du travail léger, ça, ça l'a favorisé. » Alors, ça a continué et le docteur a demandé à ma maman si elle peut pas lui procurer des œufs et du beurre. Et elle croyait pouvoir rallonger ce séjour à Mulhouse, à l'hôpital, que le docteur il a dit : « Il y a un règlement, qu'il faut respecter, et qui est, qu'un certain moment vous pouvez garder un malade mais, il ne faut pas dépasser cette durée. Ne pas le retourner

---

<sup>192</sup> Le mot avait été entendu à ce même sujet lors de l'entretien 3.

<sup>193</sup> Derrière la gare de Mulhouse.

<sup>194</sup> Je ne sais pas.

dans ses foyers mais le déplacer dans un autre hôpital, plus haut. » Donc il est allé vers Bruchsal <sup>195</sup>, à cette époque, et il était resté une quinzaine de journées où son état a de nouveau eu des conséquences fâcheuses. Que le docteur il a eu peur et qu'il a conseillé de ramener cet homme en camisole de force à la clinique universitaire de Heidelberg. Et - ça on l'a appris longtemps après, quand le papa il était dans un calme relatif, il a dit :

« Amélie, vivre à côté de fous, ça se transmet ! Et comme j'ai vu des gens comme ça, ça a sûrement influencé sur mon caractère. Si bien que, j'étais toujours en camisole de force pendant une quinzaine, il arrive le professeur Hoche, médecin-général dans cette clinique, où il se fait présenter le registre des malades, parce qu'il veut voir l'ensemble. Le professeur Hoche se fait présenter la liste des malades et tout d'un coup, il dit à l'assistant :

- Weil !

-Qu'est-ce que vous voulez faire avec Weil ?

- Mais ne demandez pas de voir cet homme ; il est en camisole de force !

- Quoi ! Amenez- moi !

Bon, enfin le Weil, il vient, et puis le professeur lui dit :

- Asseyez-vous ! ... Asseyez-vous !

(*s'adressant à Jean - Yves Cerf*) Tel quel, hein ...

(*poursuivant les mots du professeur Hoche*) Quel est votre nom ?

- Albert Weil.

- Vous êtes né quand ?

- Le 6 février 1877.

- Où ?

- A Rust.

- (*amusé*) Ah ! c'est le pays de Bade ! C'est près de Lahr, ça.

La connaissance du lieu, ça a déjà progressé un petit peu. Il a dit :

- Vous avez un métier ?

- Oui, je suis boucher.

- Depuis quand vous êtes là ?

Enfin il a parlé tel quel. Et finalement, dans cette conversation, il lui a dit :

- Dites Weil, vous êtes fou ?

- Professeur, si on me laisse dans cet état, je **deviens fou.** »

---

<sup>195</sup> Près de Karlsruhe.

Il a dit, : « Enlevez ça ! ». Fait un écrit. Rentré dans ses foyers, fini ! La question de Rust : c'était un docteur qui était dans les parages là, comme je l'ai déjà dit Rust, Nonnenweiher, Kippenheim, Schmieheim, Ettenheim. Il connaissait pour ainsi dire la question des malades de ces lieux. Et là il était rentré vers 1918.

Et alors, il y avait un boucher qui était presque au débouché de la ruelle Verte. Là, ensuite, il y avait le cinéma de la rue de Belfort et à côté, dans la vision, un peu en travers, il y avait une boucherie Beck Alphonse. Mais, pendant la guerre de 14-18, il n'y avait rien du tout, c'était une place libre. Un genre de parking pour les voitures des paysans qui venaient avec les chevaux. on les rangeait là-dedans, et les chevaux, on les mettait dans les écuries de Stierling, le bistro. Et, quand, il y avait des draps blancs qui étaient étendus, ça fait trois fois la largeur de la baie vitrée de ma salle à manger (*en alsacien*)

<i>D'r Beck Fusi....schwàrz... Metzger. Beck Fusi, schwàrz Metzger.</i>	Beck Alphonse ... boucher au noir. Beck Alphonse ... boucher au noir.
---	---

Il y avait un atelier derrière, où il y avait Picard Benoit, qui avait acheté cette boucherie plus tard en 47-48. Et là, dans cette question atelier et dimension, il a fait construire un frigo pour loger **cent cochons, cent veaux et quinze bœufs** ! La dimension qu'il faut pour loger ça. Ça c'était cette place et ce Beck Fusi ... quand le papa Weil...où on faisait *schechte*\* pour nous personnellement, parce qu'on était à Dornach, et les juifs de Dornach – ça je veux pas le dire , parce qu'il s'agit de péché, cet homme est mort - laissez-le tranquillement dans sa tombe, il a fait quelque chose qu'il aurait pas du faire ; il a fait une grande, grande, un grand péché vis-à-vis de ma mère. Il fallait vivre... Mais empêcher les juifs d'aller chercher de la viande chez la Weil, parce que une femme ne sait pas *porsche*\* ! Alors il a fait que ces juifs aillent en ville pour acheter de la viande. Cette période, c'est de 1915 à 1917-18. Et puis en 18, quand les premiers Français sont venus avec des camions et du pain blanc, mon père, au débouché de la ruelle Verte, il y a beaucoup de gens qui regardent ces camions, et mon père, à côté du boucher, il s'est exalté, avec la question de ce pain blanc – qu'on avait du *Pumpernickel*, grand comme ça, carré comme ça - c'était un pain qui était dégustable<sup>196</sup> (*sic*), - il dit :

<i>- Fusi, dàs isch doch ebbis, dàss man nît hât kenne ha bis jetze.</i>	- Alphonse, c'est donc quelque chose qu'on ne pouvait pas avoir jusque là.
--	--

Fusi tire son couteau de sa botte, et il dit :

<i>- Wenn da nît veschwindsch, schnid'i dir</i>	- Si tu ne disparais pas, je te coupe la
---	--

<sup>196</sup> Dégoutant.

*d'r Hals uf, dü Säuijud !*

gorge, espèce de cochon de juif !

Mais, vous voyez la mentalité de gens. *Ja, ja !* Et pourtant tous ces gens, avec tous les gens qui nous en voulaient, qui voulaient nous avoir dehors, ils ont fait des bénéfices pendant la guerre. Ils n'étaient pas au front, comme mon père. Vous voyez la question qui se greffe là-dessus ? Justice... Oui. *Ja, ja !*

JEAN - YVES CERF : Fusi, il menaçait votre père parce qu'il était juif et qu'il était Allemand. Et c'était déjà avant l'arrivée des Français que les gens ont fait ça ?

ALFRED WEIL : L'opinion se tournait complètement. *Ja !* Vous avez des gens tout à fait pro-allemands que tout d'un coup le drapeau français était à la fenêtre. C'était la fleur des rues, avec les drapeaux français ; et là il y avait (*aparté en alsacien*) - *jetz kumm a bitzele*<sup>197</sup> - (*poursuivant*) Klaus Zorn von Bülach qui était journaliste du journal *die Zukunft*. Et vers la fin de 1918, 1919, il a écrit dans un journal. Il était au *Roschpelhüs* à Strasbourg ; c'était la prison de la rue du fil, c'est dans cette rue qu'il y avait la prison. Il a écrit « Ce que les Alsaciens n'ont pas oublié pendant quarante ans, c'est oublié depuis six mois Le résultat, la réponse, se trouve dans le journal. Et puis finalement quand on a tourné les pages - à l'envers - c'était marqué : Crier **vive la France** et sortir des drapeaux. » C'est fini. On a compris que les lois allemandes restaient, rapportaient au gouvernement français - qu'on avait pas ces lois, comme on avait ici : la question du foncier, la question impôt sur le revenu et ainsi de suite. Et alors là, *la crème, elle était bonne !* Les Alsaciens ils ont compris, et ça a donné une volte-face. *Ja !*

*Ja, ja !* Et le revers de cette question, avec la question de l'expulsion : on a expulsé tous les fonctionnaires ! Partout ! Et il fallait aller chercher les Suisses, de la Suisse allemande pour les remplacer. On ne pouvait pas mettre des agents français, les gens ne parlaient pas français. Ils parlaient alsacien. le langage courant, oui ! Ça c'était le revers, pas trop gênant, parce qu'ils étaient à cheval sur le principe, ces gens-là, ils étaient beaucoup mieux payés que dans la Suisse. Il fallait, non pas trop les payer, mais donner un petit coup de force à ces gens-là, pour s'habituer et vivre ici. Sauf dans l'enseignement, parce qu'il fallait apprendre le français, on avait des gens qui parlaient, non pas couramment, mais en ce qui concerne la question grammaticale, ils étaient bien bien

---

<sup>197</sup> Si je réfléchis bien.



placés. La question du langage et de l'expression teutonique, ça nous est resté jusqu'à la mobilisation, que je suis arrivé en France que le premier que j'ai vu m'a dit : « T'es Alsacien, hein ! »

J'ai dit ( *amusé*) : « Voui, je veux me perfectionner, je veux plus ce teutonique ! »

Et moi, j'ai appris le français à l'école en 1918. Oui ! On était devenu français, il fallait apprendre le français. Et je répète, nous étions des gens heureusement bien éduqués. Quand je pense à ce qui s'est passé à Altkirch maintenant, des gosses ! <sup>198</sup>

JEAN - YVES CERF : Vos parents parlaient pas français ?

ALFRED WEIL : Ma mère. Ma mère parlait français. (*amusé*) Elle était chez une tante à Paris, au boulevard Haussmann, pendant trois ans (*rire*). Comme jeune fille. Une parente a laissé venir ma mère avec sa cousine pour leur apprendre la cuisine française. Là, ma mère m'a aussi rapporté des souvenirs du grand rabbin Zadoc Kahn et de ce qu'il pouvait prédire. <sup>199</sup> Oui. Et alors elle m'a raconté une histoire magnifique : le quatorze juillet, toute consommation première, dans n'importe quel café de Paris, était gratuite. La Amélie, au lieu de prendre l'express pour rentrer en Allemagne, elle a pris l'omnibus ! (*riant*) Vous voyez un peu combien de temps qu'il faut rester là. Il y a une expression qui dit (*en allemand*) « *Wenn ein Bauermädchen in die Stadt kommt* » quand une petite paysanne arrive dans la ville, elle est complètement perdue elle ne sait plus où elle est. Et figurez-vous que la Amélie a appris le français. Seulement en dehors de la cousine Malvina, qui était déjà en France un an avant ma mère, la conversation était moitié allemand, moitié français. Seulement la Malvina, elle a insisté que ma mère parle le français. La tante s'appelait ... ça me revient peut-être après. Avec moi, c'était pas une parenté, c'était plutôt une parenté du côté de ma mère. Enfin c'est *chelig*\* ! Donc ma mère a appris le français à Paris, et elle le parlait avec la Maria, qu'on avait là de La Chapelle ; mais c'était pas un langage bien dosé. Bon, vous savez, c'était toujours un petit peu le teutonique qui se faisait voir là-dedans.

Mon père ne parlait pas le français. Pas du tout ! Pas du tout ! Pas du tout ! Enfin ! Rust c'était le pays de Bade. Et contact français, non !

---

<sup>198</sup> Allusion d'actualité à une bagarre entre gosses dans une école maternelle, médiatisée parce que des parents ont porté plainte.

<sup>199</sup> Zadoc Kahn, un alsacien, a été grand rabbin de France de 1889 jusqu'à sa mort en 1905. Ses positions pendant l'affaire Dreyfus, ses sermons, sa traduction de la Bible en français ont fait sa notoriété.

Donc, c'était le quatorze juillet et Malvina dit « Amélie on sort cet après-midi »  
Et puis on est sorti. Le quatorze juillet c'est férié, et puis on va ...

*(fin de l'enregistrement)*

## E6 Réécriture en marge des entretiens 8 et 9

*J'ai transmis les textes des entretiens 8 et 9 à Monsieur Weil sur des pages qui présentaient une marge de huit centimètres pour qu'il puisse corriger ou préciser mes éventuelles erreurs. Il a dactylographié un texte dans cette marge. Voici ce texte, dont j'ai corrigé les fautes de frappe et quelques erreurs d'orthographe quand elles ne me semblaient pas significatives.*

Mes deux grands paternels et maternels étaient originaires d'Allemagne ceux maternels Simon et Fanny Grünberg dont le grand père Simon je n'ai pas connu, habitaient Rexingen dans un village de 150 familles juives dans le pays du Württemberg. Grand père Simon était marchand de chevaux et son « Gaij \*» lieu d'activité à Strasbourg d'où les déplacements à pieds et emporter la vaisselle pour la préparation de ses repas. Les gens à l'époque n'étaient pas riches et manque de moyens les parents ne pouvaient payer des études à leur progéniture, et par le fait leur apprendre des Métiers comme : Tailleurs, cordonniers, fourreurs, boulangers, bouchers, tanneurs, et ne manquaient des colporteurs pour venter de tissus et linge. Selon dire que le lieu d'activité de mon grand père Simon se situait à Strasbourg et par ce éloignement du père de famille les Shabbath furent alors le grand jour de la vénération de la vie de famille et cela par contre guide mon souvenir dans le « Lied von der Glocke de Schiller « où il dit : « Der mann muss hinaus ins feindliche leben, muss wirken und Streben... adaptation de l'époque.-

Du côté paternel Isaac et Sophie Weil vivaient à Rust dans le pays de Bade parmi une agglomération de quatre Communautés Juives Ettenheim, Nonnenweiher, Kippenheim et Schmieheim où se trouve le grans cimetière, bien entretenu par les Services autochtones, réunissant les sépultures de ces Communautés.

En 1907 mes paternels sont venus s'établir à Dornach élisant domicile dans la Grosse Grünstr.<sup>200</sup> avec leur fils Arnold qui était devenu mon père, dans l'intention de lui créer une situation d'avenir et ayant appris que la boucherie Louis Wertheimer de la ruelle Verte était à vendre. – Par rapport à cette doublure il fallait aussi trouver une compagne à leur fils Arnold. Rexingen peuplé de familles de strictes observances fut le lieu de leur choix et se rendait dans l'expectative grand père Isaac où la famille Grünberg lui fut recommandé.

---

<sup>200</sup> Nom allemand de la rue jusqu'en 1918.

Et le choix sur Amélie qui devint ma mère. C'est alors qu'il fallait mettre au point la rencontre de ces jeunes désignés pour faire ample connaissance et après deux ou trois entretiens déclarés leurs consentements où il faut aussi prendre en compte que ces entretiens furent simplement des rencontres brèves sans plus - vu les distances de séparations.

La boucherie de la ruelle Verte fut achetée en 1907 et le mariage célébré en 1908 d'Arnold et Amélie en 1908 aux environs du mois d'Août et le repas à la garkish\* Grumbach à Bollwiller.

Du côté Alsacien des Communautés ne manquaient ainsi que de l'autre côté du Rhin, mais après la guerre de 1870 beaucoup de Communautés se sont réduites par[ce que] des coreligionnaires n'étaient [pas] enclins du devenir allemand et on s'expatriait soit en Suisse ou au Nouveau Monde.

Désignant l'achat de la boucherie à une famille Wertheimer, il se trouvait à Mulhouse et Dornach plusieurs familles de ce nom dont 2 à Dornach Behèimeshändler\* - puis leurs cousins Joseph Wallach, Md. de charbon, Frères Wallach Machines Industrielles, ainsi que le plus élite Alfred Wallach dont en souvenir les divers Homes installés à Mulhouse, ce dernier marié à une fille ENGEL anciens Industriels fut une personnalité hors du commun représentant de Groupes textiles qui fit au monde la renommée de nos produits manufacturés et malgré que ce couple fut sans enfants mais devenus Millionnaires toute sa fortune se liguaux divers Hômes.

Lors d'une rencontre d'un des membres des Wallach machines où il importe combien satisfaisant de ces Juifs faisaient la renommée et le bonheur de notre ville par les initiatives industrielles Textiles surtout et le nombres de magasins d'alors.

Suite à la rencontre de ce dénommé la question me fut posée depuis quelle date était leur présence Ici même ? Vu mon hésitation je devais entendre 1721 ! Mais toutes réflexions faites tous ces gens se qualifiaient de vrais Français - malgré la résonance de leurs noms Teutoniques comme : Grumbach, Hamburger, Mannheimer, Wormser, Bernheim(er), Goldschmidt, Rothschild, Schwob et Bloch et des Goldschmidt du Sundgau qui ont perdu la notion de leurs origines.

Ceux du Sundgau néo-apostoliques ne sont surpris de se reconnaître d'une origine Juive par des conversions forcés par contre « malheur » parler aux résidents d'origines slaves ou allemandes on est apostrophé rudement.-

Vient l'atterrissage 1909 ma date de naissance à la ruelle Verte au matin à 6 heures – un évènement extraordinaire. ---

Suite aux Sheflounes\* mon père fit part à ma mère qu'elle recevait un petit garçon ! – et lorsqu'ils apparaissaient les rondeurs de ma mère accompagnés de Mazel Tov's mon père évoquait recevoir un garçon ! ! pareils racontars supposés firent la hilarité parmi les bal Batim\* et on se moquait par « Arnold verkaniensh\* Deini Iffes\* net « um bechenem\* » ? »<sup>201</sup>

Mais cela ne désarmait en rien ce Papa maintenant sa prétention.- Et y tenait mordicus et lorsqu'approchait la période de l'accouchement Mme Woehrt la Chayo\* (Sage femme ) interloquée dit à mon père (en Jiddish ) quelques jours avant la délivrance :

Arnold ich glàb Dü besh mefulbel\* un mach'sh bal bulem\* ass\*'s a Jung\* get ?

Horish\* Woerth ich mach met Dir a Wett soll's ka Jengle\* geh, bekumsh Dü von mir Mèije\* Shuk\* (Mk. ) derzü a Flesh Champagner !

Arnold je crois que tu deviens dingue en faisant des histoires et prétendre que ce sera un garçon.-

Ecoute Woerth je fais un pari avec toi si ce ne sera un garçon tu reçois de moi 100 mk. et une bouteille de Champagne.

Le 12 mai 1909 à 6 h. du matin les premiers cris du Freddele – mais à ce moment le Katzef\* Arnold se trouvait reclus à la cave pour ne pas entendre les cris de douleur de sa femme, mais dès lors que c'était passé il montait au chevet pour savoir si elle avait beaucoup souffert, mais en entendant que la maman le tranquillisait en disant :

Maintenant je sais ce qu'est un accouchement je ne me fais plus de bile pour le prochain.-

---

<sup>201</sup> Tu ne pas vends tes vantardises pour rien ?

Mais quelle fut sa surprise d'entendre : « Tu as reçu un enfant et tu ne recevras » un second, par contre je te laisse toute liberté pour son éducation et jamais je viendrai m'immiscer.

Chose tenue ! -

La révélation de ces faits me furent racontés lorsque j'avais l'âge de le comprendre vers les 12 ans.

Par ma naissance, autant que je me souviens, à part que ma Mère m'avait allaitée durant 18 mois en refusant le biberon, l'évolution dans le domaine du commerce fut telle que durant la durée du travail sauf me mailloter que ma Mère se chargeait, j'étais dans la voiture d'enfants à la salle à manger sous la surveillance de Gittele (la Baby sitting ) Marguerite BLUM la sœur du Shamès\* évoquer cela non pas pour excuser ces braves parents mais le travail absorbait tout le temps de la journée :

Mais lorsque je commençais à marcher c'est le grand père Isaac qui me promenait jour après jour.

Concernant le travail en question un échec Pessah ou Pâques une coutume d'alors chaque boucher qui avait acheté un bœuf exceptionnel se faisait un plaisir de le promener dans les rues fleuries pour attirer la clientèle et ce la fut une procession de 8 bouchers du centre de Dornach. La catastrophe fut que celui de mes parents fut « Trèïfe\* » ... Et que faire mon père très connu déjà dans la région en avait des réserves chez des paysans aux alentours mais le Trèïfe que faire, ça aussi me fut raconté plus tard ; Grand Maman Fanny était de visite et devant cet embarras conseille de vendre sous le prix de ceux pratiqués et ce fut une ruée. Appris par les restaurants où venaient manger les ouvriers d'Usines étaient venus s'approvisionner de ces prix bas et cette occasion offrait à mes parents un débit quotidien de 5 à 6 bêtes par semaine livraisons aux dits restaurants par le garçon boucher avec cheval et voiture.<sup>202</sup>

Cet aubaine durait près de 3 ans qu'intervint le 1<sup>er</sup> ; Août 1914 un Shabbes\* et Tisho b'Av\* la mobilisation où mon père mobilisé et envoyé à la frontière Suisse Liebsdorf jusqu'à 1915 puis muté dans la Woevre région Verdun. Durant toute cette période j'avais vu mon père 4 fois en permissions - dire que cela peut se nommer destin – ses dires tu élèveras ton enfant et je n'interviendrai jamais au renvoi dans ses foyers en

---

<sup>202</sup> Anecdote racontée une première fois dans l'entretien 2. Cette scène se situe à l'occasion de Pessah 1910 ou 1911, précise Monsieur Weil. Elle symbolise la réussite commerciale d'Arnold Weil avant la guerre.

1917 j'avais alors 8 ans et son état de santé d'alors n'aurait permis une éducation paternelle.

Suite à la mobilisation de mon père et subvenir aux besoins le courage ne manquait à ma mère de continuer ce dure métier tout au long de la guerre.

Trois choses importantes que je voudrais citer qui se produisaient dans des moments de la tourmente.

Des principes de mon éducation :

A la suite des batailles des rues Ma mère m'avait interdit de quitter la maison sans sa permission, ceci par des mouvements de troupes et de cavaleries continuels.

A l'improviste on avait reçu la visite de Paul Hammel cousin germain de ma mère (mort à Gurs en 1943) – Après le repas de fortune il m'avait fait un petit cadeau une tirelire en forme de bombe avec un billet de 1 Mk. Un voisin de grand mère m'avait fait cadeau d'un château garni d'écorces Il en manquaient des soldats- Je me souviens comme chez BEER à la Kramgasse (Rue mercière) en ville on vendait des petites boites de soldats de plomb pour 0,25 Pfennig cela faisait pour ce Mk. 4 boites. Lors d'un Shabes a.m. ma mère occupée au magasin, une chaise et grimper en haut du Secrétaire, prélever le Mk. et tout bonnement dire que j'allais jouer au Sdadthof – là où se montent à présent les chars à Dornach <sup>203</sup>, mais envieux et en compagnie d'Eugène un ami on s'est rendu à pied en ville Shabbes on ne roule pas. A peine arrivés place de l'Hôtel de ville<sup>204</sup> une alerte « ma Mère va envoyer Marie notre bonne pour me chercher !! »

Devant le magasin BEER tant'pis j'achète et de suite nous nous mettons au pas de course pour le retour.

Arrivés à la Pharmacie de Dornach quelque chose me harcelait, ces soldats et remettre les boites à Eugène lui disant de me les porter le lendemain, par là – rien dans les mains. –

Lui allant vers la rue des vignes et moi contourner un immeuble et me trouvant ruelle Verte sur le seuil de la porte .... ma mère. – Un recul en hésitation je m'approche avec crainte en là rejoignant - d'où viens-tu ?

-De là-bas, visant le lieu du Stadthof...

-Et les soldats de pomb ?

---

<sup>203</sup> Les chars du Carnaval de Mulhouse.

<sup>204</sup> Son nom officiel est la place de la Réunion.

Alors là je me sentais trahi. Rentrer, traverser la boucherie, monter les deux marches de la salle à manger et coincé dans l'encognure que me tombent des raclées de gifflés sur la tête et visage comme une grêle tout en entendant : « je veux t'apprendre à obéir et te rappeler l'interdit de quitter la maison sans permission, puis le mensonge et avoir acheté sans me dire ces soldats. Par ces vociférations et coups je me sentais perdu qu'intervint Marie pour gronder et s'interposer vu le risque qu'elle court de créer en moi un estropié. –

Inutile de dire que j'étais malheureux car quelques jours durant une phobie m'avait envahie, la leçon m'avait marquée.

La bataille du 9 Août 1914.

La ruelle Verte barrée et l'heure de la sortie des ouvriers DMC que ma mère se trouvait sous la porte de la boucherie pour intercepter les gens et leur offrir notre cave de protection. Qu'apparaît Mr : Henin avec sa fillette sur le bras et son garçonnet à la main qui étaient venus à sa rencontre, mais décider cet homme pour se mettre à l'abri .-

Des cris retentissaient : « Fermez les volets ouvrez les fenêtres et un peu plus tard l'inverse, il paraissait des tirs provenant de maisons. »

L'heure avançait et tout d'un coup Mr. Henin dire qu'il ne pouvait plus rester sa femme va être dans tous les états ne voyant arriver son mari et ses enfants ! Rien à faire il ne se laisse retenir, le voilà parti.

Dans la journée libérée la nouvelle ne tardait qu'au bout de la ruelle Verte un Gradé l'avait arrêté pour avoir tiré – comment avec ses enfants ?

Quelle tristesse. –

Un visiteur impromptu :

La semaine après ce 9 Août vint un Monsieur – Député du Reichstag. –

-Guten Tag Frau Weil wir haben vernommen dass Sie die einzige Frau sind welche nach der Mobilisierung Ihres Mannes die Metzgerei weiter führt, eine Ausnahme : Wo ist Ihr Mann ?

Mein Mann wäre Er kein Esel gewesen so hätte Er den rock vom Kaiser nicht angezogen... !

Sie wissen nicht vor wem Sie stehen ?

Wäre es der Kaiser würde ich mich nicht schämen dasselbe erneut zu sagen, wir haben Sozial Demokrat gewählt für den Frieden ... ! Und ‘..



Die Mehrzahl Frau Weil.

Und dazu – ma mère – Ich habe mir das Deutsche Heer anders vorgestellt als das was sich zugetragen hat.

Ja leider, Sie haben recht, desswegen bin ich hier und habe festgestellt, dass unsere Soldaten im betrunkenen Zustand auf die Zivilbevölkerung geschossen haben.-

Je traduis :

Bonjour Mme Weil, nous avons appris que vous êtes la seule femme qui après la mobilisation du mari continue le métier de boucher, une exception. Où se trouve votre mari ?

Lui s'il n'avait été un imbécile il ne porterait la robe du Kaiser.

-Vous ne savez devant qui vous vous trouvez ?

Et si ce serait le Kaiser en personne je ne me gênerai de lui dire que nous avons votés Social Démocrate pour la Paix.

Mme Weil – la pluralité.

Sachez que je me suis représenté autrement l'Armée allemande !...

En effet et pour cela ma présence nous avons constaté que nos propres soldats en état d'hébréité (*sic*) ont tirés sur la population civile.

Une permission de Papa : <sup>205</sup>

Je ne sais par quelle occasion Il avait fait connaissance d'un trouffion ainsi que la raison de l'avoir invité pour le repas de Shabbes – celui aurait'il nuancé d'être juif rien que par l'alléchante occasion de profiter d'un repas de popote militaire ?

Toujours est'il de se trouver à table chez nous le Shabbes suivant. Tout en conversant avec mon père, ma mère à la cuisine verser la soupe dans la soupière et de là –dire- le pas et dire : « On a fusillé Hénin, que ce convive s'exalte... « Den hab'ich erschossen ! –

Tout en mettant ce souvenir sur page je vois ma mère avec la soupière aborder comme un bateau sur un banc de sable et au même moment mon père devenu blême grignotant son Motzi\* et le repas était consommé !

---

<sup>205</sup> La suite du texte a été écrite par monsieur Weil au verso d'une feuille remise par moi, en pleine largeur.

Guerre toujours :

Ce n'était plus les instances des caves, mais les villages de Galfingue, heimsbrunn et Morschwiller évacués – Il se faisait jour que Mulhouse aussi devrait subir le même sort

Nous avions toujours notre cheval ainsi que la voiture et là ma mère avait à titre de précaution mis un balluchon avec du linge et autres effets utiles. Un soir dans un moment critique je vois ma mère courir à toutes jambes me mettant sur le siège arrière une clé à la main, la clé de la caisse... Un quart'heure troublant passé je disais :

Maman que faisais tu avec la clé et le sac à main... en avais tu au moins pris l'argent dans la caisse ? Toute penaud, mon cher Alfred tu vois j'avais perdu la tête.-

Evoquer un autre thème :

Une convocation de la ville de Mulhouse.

ceci en comparaison des avantages offertes à la population civile de notre temps, rien que signaler l'allocation familiale et les indemnités de chômage.

Une convocation donc à ma mère par un Monsieur Landwerlein Adjoint.

Madame vous avez reçu récent un questionnaire concernant l'allocation militaire pour le mari mobilisé et vous n'avez donnée suite à présent ?

Monsieur je dois dire que j'ai mon gagne pain en tenant la boucherie et en plus quelques économies, donc je ne me considère dans le besoin d'accepter.

Madame si vous n'acceptez pas cet avantage votre belle mère n'en profitera de cet avantage !!! –

A méditer nous sommes dans l'après guerre 1939/45 où en 1941 en tant que comptable au Groupe de démobilisés à Apt dans le Vaucluse, arrive une circulaire qui spécifie que les militaires dont les parents sont expulsés ou réfugiés ont droit :

« Aux Allocations Militaires. »

Je m'habilite et mes parents réfugiés à l'hospice de Mussinens dans l'Ain perçoivent régulièrement une somme de 300,-- F. durant 8 mois.- Qu'un beau matin m'arrive une lettre de ma mère toute brûlante, avec à l'intérieur ce message du Ministère des Impôts de Vichy demandant le remboursement des F. indûments perçus puisqu'aux expulsés est servi allocation aux Réfugiés. J'en fus déconcerté. –

Tout en rédigeant ces vieux souvenirs je veux imposer un « Intermezzo » suite à une récente entrevue où l'on me posait la question, si d'après ma façon de vivre et avoir conservé tant d'obligations de conformités, je me sentirais fière de ma conduite ?

D'.<sup>206</sup> nous avait qualifié de prêtres et ordonné à de précieuses règles par lesquelles non seulement et ceci est l'essentiel de le communiquer autour de nous pour en attirer l'attention de ceux qui n'en prêtent l'ouïe ; à contrario conserver notre propre santé afin d'éviter de devenir dépendant.

En inspectant ces dires et l'analyser psychiquement on pourrait être tenté de voir flotter un voile de tristesses sur ce commentaire. Il est en effet un sentiment pareil.

L'épreuve par les restrictions de 1915 des tickets de pain et le Pumpnickel pain noir, tous les aliments restrictionnés- des pommes à cidre ainsi qu'une sorte de poires immangeables crues avec lesquels on faisait un genre de miel et du sucre rationné. il y avait aussi des tickets de charbon et de bois pour cela il fallait déclarer les fourneaux et les cuisinières ; le lait une rareté tout réservé pour l'Armée.

Je m'approche du retour au front de mon père avec une blessure non cicatrisée où notre Médecin de famille le Dr. Wenger avait réussi après quinze jours de soins intensifs de guérir, mais selon les ordres de par là le retour à son Unité, que par une<sup>207</sup> dérivation Neuropsychique le docteur Wenger avait fait admettre ce Papa à l'Hôpital Militaire Koelsch Rue de Brubach à Mulhouse. Lors d'un congé d'un après-midi, accroupi auprès de lui, il m'avait conté que lors du départ de Liebsdorf c'était le plongeon dans les ténèbres au front de Verdun et lors de la saison des pluies toute sa compagnie dans les tranchées avait de l'eau jusqu'au nombril – aucune issue. J'en avais la chair de poule en l'apprenant. 4 semaines de séjour et le médecin chef dit à maman l'obligation voilée par le soutien de son état psychique. Il doit muter mon père à la genesende Kompanie à Bruchsal et là des internés frisant la folie. le psychisme ne tardait pas à se détériorer et par là son expédition à la Psychiatrische Universitätsklinik à Heidelberg en camisole de force ! Je ne connais la durée de cette situation catastrophique, mais il arrivait ein Oberstabsarzt Hoche se faisant présenter la liste des malades et sur le vu de Weil demande

---

<sup>206</sup> Abréviation rituelle pour « Dieu ».

<sup>207</sup> A partir d'ici, il s'agit de la huitième et dernière page du texte de Monsieur Weil. Celle-ci utilise le verso d'une circulaire de l'ULIF Copernic, Union libérale israélite de France, de 2004, à propos de l'opération Tables du cœur, qui a servi à offrir des repas à des enfants en Israël victimes de pauvreté. Ce courrier, adressé à des donateurs de 2003, leur propose de renouveler leur aide financière en 2004, car « la situation économique ne s'est pas améliorée »

au médecin de lui présenter cet homme. Ebahi ce dernier, « vous n'y pensez pas, il est en camisole de force » Rien à faire, chercher cet homme... Présent, asseyez-vous, comment vous vous appelez, vous êtes né où ? Quelle est votre date de naissance ? Etes-vous marié ? Avez- vous des enfants ? Quel est votre métier ? ...Etes-vous fou ?

-Non, Docteur, mais si on me laisse dans cet état je le deviendrai.

-Libérez cet homme sur le champ et renvoyez-le dans ses foyers.

Ce n'était pas la guérison, mais les cauchemars et peurs dans ce nouvel entourage pour s'y habituer et rien à faire pour le service clientèle. Une crainte, sortir dans la soirée, impossible. J'introduis par ce récit mes sentiments partagés par ces dilemmes qui envahissaient notre foyer, ressemblant à une maladie chronique. Pour nuancer cela et cette période se trâmait en 1917 tout ce dramaturge me suivait comme une ombre où plus tard quand ces passages se réitéraient en moi en ayant l'âge mûr combien mon conscient était vers celle qui m'avait mise au monde qui après un mariage parfait, un travail rude et journalier dépassant les sentiments d'approche durant des années, puis la guerre et en contemplation du conjoint et là, si on me comprend combien d'admiration pour une femme respectueuse. Avec de telles argumentations s'érigait ma propre vie où très souvent n'importe où j'exprime ma réprobation sur l'impudicité qui se déroule dans l'actualité.

Quand le malheur prend la suite et que l'on ne peut l'éviter, car créé par la Haute Autorité ne fut un baume sur le psychisme de ce papa, en 1918 notre origine allemande tombait sous les formulations du traité de Versailles – l'expulsion de tous les sujets allemands et la séquestration de leurs biens en dépôts. 9 ans j'avais, une nouvelle tristesse en me remémorant notre maison vidée de tout mobilier au bout de huit jours et mon père à la recherche d'un aide ou endroit lui prêtant l'oreille de son désir de ne pas vouloir quitter et chercher à se faire naturaliser.

La galère plus de revenus non plus ; plus une détresse incommensurable lors de laquelle mes deux parents enlacés en pleurs.

A ce moment même je fus replongé dans ce dramatique instant en interrompant l'élan de cette mise en page pour réanalyser cette cruelle et lamentable menace d'expulsion plongeant une famille dans la pauvreté totale, non seulement tout le mobilier vendu en plus le compte épargne à la banque sous séquestre et plus de gagne-pain, ceci

dans un entourage hostile et haineux. Sachant quels furent les usurpateurs qui cherchaient ces « Boches » Weil à expulser, je ne peux encore aujourd'hui donner les noms que je remplace par des « dreyfusards et anti-dreyfusards ».

Dans cette morosité imperturbable imprégnée de désespoir – journées interminables – vint un matin une lueur d'espoir, la venue d'une cliente de la ruelle Verte ordonnant –mes parents de mettre la grand-mère Sophie au lit, cette grande malade avec le Parkinson, asthme et cardiaque, et de prévenir l'intendance militaire. Dans l'après-midi même vint un médecin-colonel pour l'ausculter. Et au lendemain une nouvelle fois madame Hørner ordonnant à mon père de se mettre sur son trente-et-un (Shabbeskàd\*). Pour aller où ? Dépêchez-vous ça presse ! Au Souvenir français, monsieur Hornus, pharmacien, ancien client ? Disant à mon père « Tu viens déjà ?

- Si j'avais su que tu étais là !

Il faut se renseigner »... « Arnold, tu as reçu un ordre d'expulsion, à ce sujet nous avons pris des renseignements sur ta mission en tant que cuisinier à l'armée à la frontière suisse à Liebsdorf et là nous n'avons reçu que de bons renseignements pour tes aides favorables à la population civile avec des rations alimentaires ; cela représente une action humanitaire. Par contre ce sont les anti-dreyfusards qui veulent ta chute ! »

Ainsi fut réglé ce triste événement. Remonter la pente et reconstituer la perte mobilière a nécessité des années et entre temps le 6 février 1925 nous avons été naturalisés d'après le traité de Versailles § III ! Puis fut libéré le compte bancaire de 16700 marks : pour 1 (UN ) Franc.

## Une enfance allemande et juive à Mulhouse

J'ai proposé plus au début de ce chapitre une comparaison entre A. Hampâté Bâ et Alfred Weil à propos de ce qui apparaît comme leurs premiers souvenirs personnels d'enfance. Pour Alfred Weil, il s'agit des faits de guerre à Dornach d'août 1914. Les « pantalons rouges » morts dans les arbres de la colline toute proche et la fusillade de Monsieur Hennin en particulier. Ce crime de guerre n'a pas eu l'écho de celui de Bourtzwiller, tout près, dont le député parle du reste à sa façon à Amélie Weil. Les victimes civiles de Bourtzwiller ont été honorées après guerre d'un monument qui existe toujours. Ce drame a une résonance familiale que Monsieur Weil souligne en reprenant son récit de (8) par écrit. Dans l'écrit E6 Monsieur Weil ajoute une comparaison et précise les réactions de ses parents : « Je vois la soupière aborder comme un bateau sur un banc de sable. Papa devient blême en grignotant le *motzi*\*.. »

Ainsi ce drame réunit exceptionnellement pendant cette période les trois membres de la famille Weil. Pour Amkoullel – nom qui désigne alors l'auteur- l'événement que Bâ appelle le déclencheur de sa mémoire combine aussi, à la fois la dimension familiale et l'histoire. C'est la naissance de son petit frère, survenue alors que la mère est en route vers son époux détenu captif par les Français. Elle devra s'arrêter pour accoucher dans un village étranger avant d'arriver à son but. Mais, pour Bâ comme pour Monsieur Weil, leur récit biographique ne commence pas ainsi. Chacun remonte à l'histoire qui a précédé leur naissance. L'écrivain Bâ donne l'impression d'avoir accumulé une incroyable mémoire orale puisqu'il écrit plus de cent pages sur l'histoire familiale et l'histoire de son pays entremêlés avant sa naissance ! Monsieur Weil m'a parlé quelques minutes de ses grands-parents, du mariage de ses parents et de sa naissance. Il est passé alors au rôle éducatif exclusif de sa mère et à son unique raclée. Cette correction a eu lieu pendant la guerre. De là, le narrateur passe par solution de continuité à ses souvenirs de guerre, en août 1914. Nous trouvons ici l'affaire Hennin. Monsieur Weil continue son récit par sa vie quotidienne et l'attitude autonome de sa mère qui n'hésite pas à « porter la culotte » face à des représentants mâles du pouvoir (le député du Reich, l'adjoint municipal). Le narrateur associe l'allocation militaire à une situation analogue qui date de la deuxième guerre mondiale. Malgré ma demande qu'il raconte dans un déroulement chronologique, il relie les deux faits. Un récit exceptionnel sur son propre rôle d'éducateur termine l'entretien. J'ai plusieurs fois dit à Monsieur Weil que je ne désirais pas toucher à la vie des membres vivants de sa famille (ses enfants et petits-enfants). Il ne m'a guère parlé de l'histoire de

ses fils. Celle de son fils aîné résonne ici en lien avec l'anecdote de sa propre fugue pour acheter les soldats de plomb. Mais ce n'est pas notre sujet. La figure énergique de la mère se détache des récits de l'entretien 8. Dans ses ajouts (E6) Monsieur Weil indique un détail qui montre comment il soutient cette mère qui fait face aux difficultés engendrées par la situation de guerre. Je reproduis ces quelques lignes où Monsieur Weil atteint à la maîtrise littéraire :

Nous avions toujours notre cheval ainsi que la voiture et là ma mère avait à titre de précaution mis un balluchon avec du linge et autres effets utiles. Un soir dans un moment d'alerte, je vois ma mère courir à toutes jambes. Elle me met sur le siège arrière une clé à la main, la clé de la caisse. L'alerte ne dure pas et je l'interroge :

- Maman que faisais-tu avec la clé ? Avais-tu au moins pris l'argent dans la caisse ?

- Mon cher fils, j'avais perdu la tête !

Quatre jours après l'entretien 8, j'ai retrouvé Monsieur Weil, qui a continué l'histoire de sa vie pendant la grande guerre. Il s'est rappelé une anecdote savoureuse à propos de la bonne Maria, qui n'avait alors que treize ans, selon ses calculs. Amélie Weil effectuait un travail pénible, et son commerce souffrait du rationnement. Elle se heurtait au rabbin local, de tendance orthodoxe, qui avait estimé qu'une femme ne saurait préparer rituellement la viande : elle ne sait pas *porsche\**, avait-il dit, provoquant la perte de quelques clients juifs. Sous l'aspect économique, le préjudice n'était pas considérable, puisque la boucherie avait une clientèle chrétienne. Mais pour Monsieur Weil, l'acte de Camille Bloch justifie qu'il taise son nom.

Arnold Weil est muté sur le front de Verdun, décrit comme « une plongée dans les ténèbres ». A ce stade du récit, mon entêtement à imaginer cet homme comme un alsacien de souche a provoqué un récit enchâssé. Monsieur Weil a eu conscience de sa digression. Il s'efforçait donc de répondre à ma demande initiale de suivre le fil du temps. Mon questionnement sur les soldats alsaciens l'a amené à produire l'anecdote qui contient le plus de dialogues en alsacien. Ce saut dans le temps nous prouve que, alors que, bien entendu - et n'en déplaise à mes idées tenaces - Arnold Weil n'était pas un alsacien en 1916, son fils Alfred était, lui, bien devenu alsacien en 1941.

Arnold Weil reçoit sur le front de Verdun une blessure à la cuisse qui ne cicatrise pas. Il retourne alors chez lui où le médecin de famille, le docteur Wenger, mobilisé sur place, soigne avec succès la plaie. Il l'envoie dans un hôpital militaire à Mulhouse pour neurasthénie. L'état psychique du malade ne s'améliorant pas, le docteur doit l'adresser à d'autres unités de l'armée allemande. Arnold Weil arrive enfin en clinique psychiatrique à Heidelberg, pour y être mis en camisole de force. Il en est libéré, raconte Monsieur Weil, par la rencontre (fortuite) avec un médecin-chef originaire du même endroit que lui. « La *question* de Rust : c'était un docteur qui était dans les parages là, comme je l'ai déjà dit Rust, Nonnenweiher, Kippenheim, Schmieheim, Ettenheim. Il connaissait pour ainsi dire la *question* des malades de ces lieux. Et là il était rentré vers 1918. »

La *question* : C'est moi qui souligne ce mot, ici, à deux reprises, et dans l'extrait de (E6) qui suit. Monsieur Weil en fait un usage fréquent et parfois particulier. Par exemple dans (2) : « Je lui dis, c'est les piles, la question du courant qui lui a diminué l'ouïe ». Monsieur Weil a affirmé une causalité, il n'a posé là aucune question, aucun problème. Dans d'autres cas il supprime la préposition « de » et dit « La question contribution », ou « la question croyance ». Dans (E6) Monsieur Weil trouve une formule ramassée pour opposer le père victime passive et la mère dynamique : « Et alors c'était la *question* de la libération en 1917, où il était « rentré dans les foyers ». Et là c'était pas beau, vraiment pas beau. Maman qui tenait le commerce, hein... »

Cet usage original du mot *question* chez un homme aux propos assurés peut être interprété comme un signe que le récit nécessite l'échange d'expériences (questionnements), entre les protagonistes du récit comme entre les participants à la conversation.

Nous devrions arriver donc à l'autre libération, celle de l'Alsace en 1918. Effectivement, voici l'entrée des soldats français, fin novembre 1918. Des camions de pain blanc ont fait leur apparition à Dornach. Arnold Weil « exalté » est dans la foule ... et se fait menacer de mort par « Beck Fusi ». Le narrateur a sans doute assisté à la scène. Cette menace est la forme exacerbée et antisémite du danger qui bouleverse la vie du petit Alfred, de ses parents et de sa grand-mère.

Dans son journal qu'il tient depuis le début de la guerre, en allemand, l'instituteur mulhousien P. Husser note le 6 novembre :

Dans le tramway, quelqu'un tend un sou français et s'excuse en disant : « C'est que j'aimerais tant être déjà français ! » - Un Allemand de souche, né en Alsace, veut se faire



passer pour Alsacien et se fait répondre : « Figurez-vous que ma chatte vient de mettre bas dans le chenil ; et, tenez-vous bien, ce sont des chatons ! »

Une femme fait teindre des draps en bleu et en rouge. Des Allemands de souche font leurs paquets et se préparent à partir. Il y a aussi des Alsaciens qui sentent le sol brûlant sous leurs semelles. Tout le monde est convaincu que *nous allons être français*.

L'antisémitisme du premier adversaire, le *schwartz Metzger* Fusi, dissimule à peine la jalousie économique. Cet homme est un boucher voisin qui travaille dans l'illégalité. L'anecdote nous livre une clé de l'attachement d'Arnold Weil et de sa famille à la terre d'Alsace qui redevient française. C'est là qu'est leur capital économique, la boucherie de la ruelle Verte. « Vous vous attachez à la clientèle », dit Alfred Weil en évoquant cette catastrophe. Les fonctionnaires allemands sont rentrés parce qu'ils ont été « indemnisés ».

Monsieur Weil explique ce malheur dans l'entretien 9 : « L'opinion se tournait complètement. *Ja !* Vous avez des gens tout à fait pro allemands que tout d'un coup le drapeau français était à la fenêtre. C'était la fleur des rues, avec les drapeaux français. »

L'enfant est brutalement confronté au conflit nationaliste au moment de la victoire française de 1918. L'hostilité des vainqueurs à l'encontre des colons allemands se développe rapidement. Des retours vers l'Allemagne ont lieu dès les derniers mois de guerre. De leur propre initiative ou expulsés par les toutes puissantes commissions de triages, plus de 100 000 résidents allemands quittent l'Alsace ou le département de la Moselle entre décembre 1918 et 1920, avec très peu de bagages et d'argent, parfois insultés par la population sur leur passage à la frontière. Il faut y adjoindre quelques milliers d'Alsaciens de souche, expulsés comme la famille Zorn von Bülach, ou partis volontairement comme F. Bronner (gendre de P. Husser) ou encore le poète Schickelé. Le système d'attribution des nouvelles cartes d'identité aux Alsaciens-Lorrains est discriminatoire, humiliant. Alfred Weil, qui l'attribue au Traité de Versailles, alors qu'il s'agit d'un décret de décembre 1918, me l'a récité souvent.

A. La carte d'identité modèle A, barrée tricolore, était remise aux habitants dont les parents et les grands-parents étaient nés en France ou en Alsace-Lorraine.
---

- B. La carte d'identité modèle B était destinée aux personnes dont un des membres de la famille était dit d'origine étrangère, c'est-à-dire non française et non alsacienne ou lorraine.
- C. La carte d'identité modèle C revenait à ceux dont les parents et les grands-parents étaient originaires de pays alliés de la France.
- D. La carte d'identité modèle D, sans couleur, était réservée aux étrangers des pays ennemis et à leurs enfants.

Comme des milliers de familles émigrées d'Allemagne depuis 1871, les Weil reçoivent un ordre d'expulsion. Cette histoire m'a été raconté de nombreuses fois. Voici la version de l'entretien 18, avec Maurice et Rosa Bloch, deux personnes pieuses, religieusement cultivées et qui savaient parler yidich. Avec de tels interlocuteurs, Alfred Weil va insister sur les rôles contradictoires joués par les coreligionnaires de son père au cours de ces journées :

ALFRED WEIL : Et puis, un jour, le Alexandre, il rencontre le papa et il dit. Entre deux, trois jours, je vous dis, là il fallait avoir l'appui.

ROSA BLOCH : Comment ? Il fallait quitter en deux trois jours.

ALFRED WEIL : Mais madame l'expulsion était calculée pour ça, quinze jours de délai, que vous débarrassez. Alors, dans ce petit délai, il fallait se dépêcher. Et le Alexandre rencontre le papa, et il lui dit :

- Vous êtes toujours décidé pour vous faire naturaliser ?

Le papa lui dit :

- Je vous ai dit naturaliser, mais dites-moi où.

- Laissez-moi tranquille. Et au revoir.

Bon. Qu'est-ce qu'i[l] faut faire ? Bon. Pierre Geisman, le *parnos*\* de Dornach. Enfin, pour commencer, un dimanche matin, j'vous dis pas le nom, j'l'ai trouvé sur le registre de Klarsfeld, déporté ... Ce bonhomme a été déporté. (*Main au ciel*) Que le Bon Dieu me pardonne de dire une chose comme ça. *Ja!* Et mon papa il dit à ma mère :

- Amélie, il y a chose dehors, je vais aller lui demander, s'il sait où on peut aller pour se faire naturaliser.

- (*Dubitatif, déjà indigné*) Qu'est-ce que vous me demandez ?

- Ben, si vous ne savez pas où je pourrais m'adresser pour me faire naturaliser.
- (*Vraiment indigné*) Mais vous êtes des Boches! Foutez le camp !

ROSA BLOCH : : Eh ben !

ALFRED WEIL : Le der... Je vous dis pas tout, parce que c'est affreux. Mais le dernier repère, le *parnos\** de la communauté israélite Pierre Geisman, où, avenue de Lutterbach, on disait, excusez l'expression, le *Schishshisle*<sup>208</sup> Geisman, parce que, il vendait des baignoires et des trucs comme ça, vous voyez.

MAURICE BLOCH *riant* : *Schishshisle* .

(*Monsieur Weil écoute en riant*)

JEAN - YVES CERF : Ah d'accord. Le *Schishshisle* .

(*Rosa Bloch rit aussi. Alfred Weil boit.*)

MAURICE BLOCH : Le vendeur de toilettes et de wc.

ALFRED WEIL : Le papa il arrive là-bas. Et il dit :

- Monsieur Geisman !

L'hospice **israélite**, rue Koechlin, à Mulhouse. Avant Pfastatt.

MAURICE BLOCH : Ah, oui ! **L'hospice** israélite.

ALFRED WEIL : Dit à Monsieur Geisman :

- Nous avons reçu l'ordre d'expulsion. Je voulais vous demander, je suis pour venir vous demander si vous me donnez un appui pour que ma mère qui est souffrante, Parkinson, asthme, cœur.

Vous voyez! «*Ich ka nît schlaufe un ka nît laufe.* » Combien de fois ça m'est resté dans l'oreille, la grand-maman. (*En souriant, il imite le tremblement des bras*) En tant que

---

<sup>208</sup> *Schishshisle a.* .chalet de nécessité, cabinets.

gosse, le *zitterlandri*. Alors Grand-Maman me disait : Sûrement tu as raison de dire le *zitterlandri*.<sup>209</sup>

Bon. Revenons à Geisman Il a dit :

- Qu'est-ce que vous me demandez ? N'y d'mandez pas ! Vous êtes des boches ! Foutez le ...

MAURICE BLOCH : Pfff ! la deuxième fois, alors.

ALFRED WEIL : Non, la troisième.

ROSA BLOCH : Ça c'est un autre.

ALFRED WEIL : Et la quatrième fois...

ROSA BLOCH : C'est le même ou c'est un autre ?

JEAN - YVES CERF : Un autre. Le troisième.

MAURICE BLOCH : Mais aussi un Geisman ?

ROSA BLOCH : C'est deux Geisman ?

ALFRED WEIL : Y a plus de, de cette branche, il y a plus personne.

MAURICE BLOCH : Non, non, on est d'accord.

ROSA BLOCH : C'est deux Geisman qui vous ont fait la même réponse ?

ALFRED WEIL : Non, c'est un Geisman et - je vous nomme- Baccara, qui faisait le courtier pour les marchands de bestiaux, c'est-à-dire, il achetait le bétail pour les marchands de bestiaux.

---

<sup>209</sup> La formule de la grand-mère «Je ne peux ni dormir ni courir » est complétée par celle du petit-fils qui indique le tremblement.

MAURICE BLOCH : Je sais, oui, je sais.

ALFRED WEIL: Je vous sers encore un peu, Docteur ?

MAURICE BLOCH : Merci, merci, merci.

ALFRED WEIL : Prenez encore !

MAURICE BLOCH : Merci !

ROSA BLOCH : Vous connaissiez ? (*plus bas*) Vous connaissiez ?

JEAN - YVES CERF : Heu. Oui, oui. Mais j'avais pas ... C'est intéressant.

ALFRED WEIL, *montrant le pot de tisane à Jean - Yves Cerf* : Prenez encore !

JEAN - YVES CERF : Oui, je veux bien.

ROSA BLOCH : Alors qu'est-ce que vous avez fait en définitive ?

ALFRED WEIL : Alors, vous voyez dans quel embarras vous êtes. Tout va être vendu, heureusement que la grand-maman Weil, la mère de mon père - je vous dis heureusement, hein - parce que sans les meubles, de la grand-maman, deux lits jumeaux, une table de cuisine, des chaises rempaillées - on vivait comme ça - comme des pauvres gens. Que dans cette période dangereuse, un matin vient madame Hørner – que sa fille était actrice au Grand Opéra à Paris,

MAURICE BLOCH : Ah oui, Hørner, très connue.

ALFRED WEIL : et nous avons ici à Mulhouse Monsieur Géhin, qui était le chef de la chorale municipale,

MAURICE BLOCH : Le chœur.

ALFRED WEIL : qui a eu l'autorisation de faire venir, avec l'appui de l'opéra de Paris, pour une soirée de bienfaisance, mademoiselle Hœrner. Avec Saint-Just, ils étaient amis, ennemis comme ça (*comme deux doigts opposés qui se repoussent frontalement*) mais sur scène fallait voir, Fidelio, un régal.<sup>210</sup>

MAURICE BLOCH *riant de plaisir* : Ah, oui !

ALFRED WEIL : Voyez, deux êtres qui se... vraiment. (*Maurice Bloch tente de commenter ce spectacle, mais il est coupé*) Voilà ! Et puis la Madame Hœrner vient à la boucherie et elle dit au papa Weil :

-*Ziehe eier schabesaleine uf aa !*<sup>211</sup> (*bruit de cuillers*) Dépêchez-vous !

MAURICE BLOCH : Hum ? *Was hat si g'sagt ?*

ALFRED WEIL : *Schabesaleine.*

ROSA BLOCH : *Schabesklaad.*

ALFRED WEIL : *Schabesklaad.*

- Qu'est-ce que vous me demandez ?

- Dépêchez-vous ! ... Et vous, madame Weil vous courez vite chez votre belle-mère, et vous lui dites de se mettre au lit.

ROSA BLOCH : Elle a dit « *schabesaleine* » ?

ALFRED WEIL : Je vous ai dit de plusieurs personnes non juives. Ça parlait yidich. Vous voyez ! ...

- Pourquoi le *Schabesaleine* ?

- Me demandez pas! Seulement dépêchez-vous !

---

<sup>210</sup> Cette représentation de l'opéra « Fidelio » a eu lieu vers 1930, m'a répondu une fois Weil.

<sup>211</sup> Madame Hœrner dit en yidich : Mettez votre costume du sabbat (comme nous dirions : votre costume du dimanche). Maurice Bloch s'étonne qu'une non-juive ait parlé ainsi. Alfred Weil répète le mot composé d'origine hébraïque incompréhensible à un alsacien ordinaire. Rosa Bloch le remplace par un synonyme dont le deuxième élément *klaad* est germanique.

Bon, dépêchez-vous. Il faut se dépêcher, mettre la grand-mère au lit et adressez-vous à quelqu'un qui peut téléphoner à l'intendance militaire pour dépêcher un docteur à Dornach pour ausculter la maman qui est très malade. Elle est couchée. Vous me demandez aujourd'hui d'où vient ce renseignement ? Je pourrais pas vous le répondre. Mais la Madame Hœrner, elle prend le Weil, et elle va dans un bureau du Souvenir français en ville, où est assis Monsieur Hornus, pharmacien, qui avait la pharmacie à la rue de l'Aigle, hein, qui lui dit :

- *Kumsch jetza schou* ? Tu viens déjà maintenant ?

Le papa lui dit : « Si j'avais su que toi tu étais là, je serais venu depuis longtemps !

- Il fallait se renseigner !

- Où ?

- Ah, tu ne le sais pas. Eh bien assieds-toi ! Tu as reçu un ordre d'expulsion. Vous devez partir dans trois ou quatre jours. Et nous avons pris des renseignements. Tu étais mobilisé à la frontière suisse de 1914 jusqu'en 1915, où, tu étais, avec beaucoup de précautions, pour la population civile. Là, après chaque repas, il y avait des *millerkanle*, des seaux de déchets, que tu as donnés aux gens du village, au lieu de porter ça pour les cochons. Et tu devais prendre des précautions parce que autrement vous passiez au conseil de guerre. Ça c'est un grand bon point. Mais de l'autre côté c'est tes propres coreligionnaires qui veulent te foutre dehors. »

Ça c'est Hornus qui l'a dit. Ça! Aussi vrai que je suis là ! Je n'oserais pas le répéter, croyez-le moi, parce que, je dis souvent « Que le Bon Dieu me pardonne ! » pour projeter des choses comme ça.

*(Extrait de l'entretien 18. Résumons la suite.)*

Aussitôt un médecin militaire - français bien sûr - arrive au chevet de la grand-mère. Le jeune Alfred est avec elle : « Est-ce que je parlais le français ? » se demande-t-il. L'officier, au moins un mètre quatre-vingt, dit Alfred Weil, ausculte la grand-mère. Il note quelque chose sur son registre puis : « Au revoir madame ! »

« Et tu n'entends plus rien » explique Alfred Weil. L'ordre d'expulsion a été détruit. La famille Weil peut conserver la boucherie. Mais elle a perdu ses économies dans cette affaire. Les Allemands d'Alsace-Moselle n'ont en effet pas été autorisés à changer leurs économies placées dans les banques allemandes. La naturalisation française, le 6 février 1925, mettra un terme à cette période. La banque de France dédommagera la famille Weil en leur remettant ... un franc.

Un des premiers souvenirs que m'a raconté Alfred Weil – nous l'avons déjà entendu dans l'entretien 1 - est le *schlammasel*, la catastrophe de 1918, finalement évitée. Il est déterminant dans l'existence concrète et symbolique de l'enfant. Son dénouement le laisse vivre à Mulhouse et fait ensuite de lui un Français. Cette issue positive malgré la ruine est analysée par Alfred Weil comme le signe de la protection divine sur la famille. Protection divine qui lui sera renouvelée en 1944, dans des circonstances semblables. La Gestapo d'Apt, où s'étaient réfugiés Alfred et ses parents, a opéré une rafle sur les familles juives. Seuls les Weil ont été épargnés, grâce à l'intervention du maire de la ville, décidé à les remercier pour le dévouement social d'Alfred Weil. C'est le narrateur qui place les deux faits sur le même plan, dans l'entretien 1, en les rassemblant comme deux signes de « la protection Weil ». Cependant l'expulsion imminente de 1918 m'a été racontée plus souvent, comme si elle était l'événement fondateur de l'identité d'Alfred Weil. Il s'agit aussi de bien autre chose que d'un combat matériel pour rester sur place et obtenir des cartes d'identité française.

Le père y a un rôle. Il a demandé l'aide d'autres juifs. Mais sans résultat. C'est une femme chrétienne, mère d'une célèbre cantatrice parisienne, qui intervient de manière décisive. C'est souvent à leur capacité à s'exprimer en judéo-alsacien que je reconnais dans le discours d'Alfred Weil, les bons non-juifs, ceux qui ont joué un rôle positif dans sa construction identitaire, comme Madame Hœrner ou le Docteur Wenger. Elle trouve pour la famille Weil un allié au poids suffisant. Monsieur Hornus est à la fois juif et responsable d'une organisation nationaliste, le Souvenir français, créée pour entretenir le souvenir de la guerre de 1870. Dans un contexte où les commissions spéciales opèrent dans l'arbitraire et l'urgence pour expulser les Allemands installés en Alsace-Moselle, son crédit est suffisant pour que la famille Weil ne soit plus inquiétée.

Le récit de l'expulsion évitée m'a été offert sans que je le demande dès le premier entretien. Plus tard (8 ) j'ai interrogé Alfred Weil sur ses premières années. Alfred Weil me raconte ainsi sa naissance. Son père promet à sa mère que c'est elle qui l'élèvera. Lui ne lèvera pas la main sur cet enfant. Alfred Weil se souvient alors de la seule raclée reçue de sa mère, pendant la guerre. Sa mère travaillait et il lui avait dit qu'il allait jouer dans une cour toute proche. L'expédition se fit à pied car « on ne roule pas » durant le sabbat. La mère travaillait le sabbat, car sinon elle n'aurait pas pu servir sa clientèle non-juive du samedi.. Les réfrigérateurs n'existaient pas chez les clients et ils voulaient cuisiner pour le dimanche. C'est à cause de la situation de guerre que le mensonge a été découvert. Et sa mère lui a infligé une bonne correction. Alfred Weil indique qu'il a entendu la leçon.



Mais il est vigilant, et ne veut pas insister sur le fait qu'il aurait été particulièrement « bien élevé ». Il censure ses remarques sur l'éducation différente de son voisin Arthur.

Ensuite seulement il revient à des journées plus tragiques : les combats de rue auxquels il a assisté. Et à l'affaire Hennin. À part cette affaire, où le père intervient dans un rare moment de présence à côté de son fils (sa première permission), la guerre est souvent vue à travers le prisme maternel. Le père est absent pendant plus de trois ans ; quand il revient, il est blessé, traumatisé. Il n'en parle pas à son fils, semble-t-il.

Cette prédominance des femmes et singulièrement de la mère dans la vie quotidienne de l'enfant est liée à la situation de guerre. Si l'on écoute le récit d'Alfred Weil, cette situation est un choix du père annoncé dès la naissance. Il dit à sa femme :

« Tu en as reçu un, tu ne reçois pas un deuxième. Je vais te dire quelque chose. Tu l'élèveras comme tu voudras, je ne dirai jamais un mot et je ne toucherai jamais ce petit ». Mais comme le père est présenté par son fils comme un visionnaire, qui a prédit le sexe de l'enfant attendu (et qui a par ailleurs d'autres intuitions divinatoires) on peut entendre cette déclaration soit comme une demande (un ordre en fait) soit comme un énoncé performatif où la déclaration crée l'événement, soit comme une vision. Dans tous les cas, il est certain qu'il y avait impossibilité d'une discussion conjugale sur la sexualité et la contraception. Monsieur Weil l'a montré, en annotant le passage qui commence ainsi « La religion dit que, pour les juifs – les orthodoxes – la femme doit se vérifier... » par une demande de censure. Le père s'exclut de tout rôle matériel dans l'éducation de son fils. Mais, peut-être à son insu, le fils lui attribue un rôle d'autorité magique.

L'instruction religieuse juive (univers masculin) a peu marqué Alfred Weil. Le petit Alfred commence en 1914 dans la maison communautaire toute proche mais le maître a dû arrêter ses cours. Il fallait se rendre au centre de Mulhouse, à la *Mittelschule*, aujourd'hui Lycée Roosevelt, où on donnait des leçons d'hébreu (le *cheder\**). Il ne fallait pas se fatiguer, du fait des privations de guerre, dit Monsieur Weil, qui n'aime pas dire qu'il n'a pas pu retenir grand-chose. Mais il le fait comprendre autrement : « Les enfants Rain et Samuel – des familles très pieuses <sup>212</sup> – apprenaient toute la *paracha\**, comme un *chasen\** ». (*Notes des entretiens 19*)

La guerre a pu provoquer de nombreuses situations où les femmes se sont retrouvées chefs de famille, provisoirement ou définitivement. Dans le cas d'Alfred Weil, l'élimination symbolique définitive du père est figurée par la paralysie qui l'a frappé onze

---

<sup>212</sup> Les familles paternelle et maternelle de M. Kohn.

années après la fin de la guerre. Menace annoncée un an à l'avance par le fils et confirmée par le médecin de la famille, autre figure visionnaire. Mais le père n'a rien voulu entendre. Symbole de la tragédie collective de la génération des soldats de 1914, ces hommes cassés.

Cette prise de pouvoir obligée par la mère a un sens symbolique. Au député du Reichstag, la mère a décrit son mari comme un âne porteur du *Kaiserrock*, l'uniforme impérial. C'est l'impérialisme allemand qui est vaincu avec le père absent et diminué. C'est le *Vaterland*, le pays masculin des pères. Il reste à l'enfant sa *Heimat*, sa petite patrie locale grammaticalement féminine. Sans la citer, c'est l'Alsace comme pays que s'invente Alfred Weil, comme elle a été vraiment inventée par quelques artistes ou écrivains alsaciens, comme Spindler et ses amis de la *Revue alsacienne illustrée*, au tournant du siècle (Richez, 1993)<sup>213</sup>. Une Alsace qui a peu existé dans l'histoire jusque-là (Bischoff, 1993). L'alsacien comme dialecte n'existe pas non plus avant cette époque. Auparavant les Français percevaient les Alsaciens comme des gens parlant en allemand, ou parlant français avec l'accent allemand. Plusieurs opérettes de Jacques Offenbach, (son nom indique qu'il était (juif) originaire d'Allemagne, aurait dit justement Alfred Weil) sous le second Empire, montrent des personnages comiques immigrés à Paris qui accumulent les germanismes et les fautes de français, mais ils n'ont aucune des caractéristiques de la mythologie moderne alsacienne : ni cigogne, ni coiffe, ni colombages, ni choucroute, ni cathédrale de Strasbourg (les cinq C) ... Les premiers à découvrir avec mépris l'usage d'un « Dialekt » sont les lettrés allemands d'après 1871, à l'époque ou un peu plus au sud on s'aperçoit de l'existence d'un dialecte appelé « Schwyzer Ditsch » (Bischoff, 1996). Cette nouvelle culture de l'Alsace tente de réunir celle de la France et celle de l'Allemagne (Amélie - la maman - a séjourné trois années à Paris comme jeune fille pour apprendre la cuisine et elle y a appris le français ; son mari ne parlera jamais cette langue. Le **witz 50 JW : Il sont fous à Offenbach** est situé dans une Allemagne centrale et urbaine en avance technique sur les villages où vivaient les ancêtres juifs des Weil ). Cette Alsace qu'on imagine au début du siècle passé emprunte les valeurs démocratiques françaises et, par là, elle accueille les juifs. Elle s'ouvre à la modernité (c'est leur relative réussite économique qui crée le désir profond des parents Weil de rester à Mulhouse) tout en se nourrissant d'images du passé.

---

<sup>213</sup> L'extrait cité plus haut des mémoires de S. Herrenschmidt évoque ce mouvement autour de la *Revue alsacienne*.

Si je continue à explorer l'imaginaire d'Alfred Weil au travers de ces récits de la première guerre mondiale, je n'y trouve aucune trace d'enthousiasme guerrier. La mobilisation du père de famille dans l'armée allemande est déplorée comme un acte qui transgresse la religion : « ... quand même il est écrit dans notre *emune*,\* dans notre religion, un jeune marié n'a rien à faire dans l'armée, il faut le renvoyer, il doit vivre avec sa femme » (*Entretien II*)

La mère se porte garant pour sa bonne française Maria, une fille d'un village situé juste au-delà de la frontière, sur la route de Belfort, soupçonnée comme telle d'espionnage par les autorités allemandes. Notons que cette présence de Maria, qui baragouine l'allemand, crée une présence linguistique française dans la maison Weil (v. l'anecdote sur sa demande de beurre au soldat allemand, *in* (9)). Enfin la mère affronte un député du Reich, à qui elle reproche la trahison des engagements (internationalistes) pacifistes et la brutalité des soldats de son pays à l'égard des habitants. Il semble y avoir consensus – à la fois parmi les historiens et au sein de la famille Weil - sur le fait que la dictature militaire a coupé les liens qui unissaient la grande majorité des Alsaciens avec le Reich allemand dans les années du début du siècle. Dans cette leçon donnée au député, la mère d'Alfred Weil agit comme allemande et comme pacifiste. Cette position identitaire sera bousculée par la défaite allemande de 1918.

Un seul signe cocardier est à noter : Alfred Weil aime à dire que c'est le colonel Dreyfus, le héros de l'affaire Dreyfus, qui aurait donné l'ordre de réoccuper l'Alsace en août 1914. Ordre qui ne donnera pas de résultat durable : quelques jours après la bataille du 19 août 1914 (Alfred Weil parle du 9 août), l'armée française se replie sur les crêtes vosgiennes en raison de la dégradation de la situation sur le front Nord. Elle ne conservera pendant quatre ans que quelques positions à l'ouest de l'Alsace. Dreyfus reste un héros symbolique pour Alfred Weil qui classe les amis et les ennemis de sa famille à la fin 1918 en dreyfusards et antidreyfusards. La mémoire d'Alfred Weil a éliminé les nouvelles du front, les blessures ou deuils de soldats du voisinage ou de membres de sa famille, au profit du récit de la mort perçue directement ou quasiment (les combats à Dornach et l'exécution de Hennin) ou racontée par un proche, comme ce *Buckel-Laiser*, un marchand de bestiaux bossu nommé Lazare-le-bossu :

Le jour où les Allemands ont attaqué les Français qui étaient entrés la veille à Mulhouse, le Buckel-Laiser arrive rue de Stalingrad à Mulhouse. Il voit le corps à moitié nu d'un soldat mort. Les gens ne savent pas de quel camp était le mort. Lazare-le-bossu

dit : « Mettez lui le pied sur le ventre. S'il en sort du vin rouge, c'est un français ; s'il en sort de la compote de pommes, c'est un allemand. » Un gendarme l'a entendu et il a fait six mois de prison dans la Lüneburger Heide (Allemagne du Nord).

(Notes des entretiens 19)

À la déclaration de guerre, la famille Weil apparaît pacifiste, dépourvue de valeurs nationalistes. Il en va à peu près de même dans la famille de G. Zink, qui vit à une quinzaine de kilomètres de là. Georges Zink écrit que le patriotisme français de la bourgeoisie, celui de Hansi, lui était inconnu. Comme Alfred Weil, les anecdotes sur la guerre de Zink sont liées à des expériences directes. L'horreur vécue au front ne lui est pas retransmise. Les soldats s'amuse à parler français aux enfants d'Hagenbach. L'un d'eux remplacera l'instituteur. Georges Zink, devenu brillant élève au collège d'Altkirch, remarque les lacunes de ses enseignants formés en allemand. Il conserve un goût romantique pour la langue et la culture allemandes. La famille Weil, elle, est culturellement allemande <sup>214</sup>. L'attitude des troupes allemandes avec les civils alsaciens crée un malaise, illustré par l'émotion de la mère avec la soupière et du père grignotant le *motzi*. Malaise annonciateur de la catastrophe de 1918. De l'autre côté du front, pour les Alsaciens des territoires occupés par l'armée française, le malaise existe aussi, dans une moindre mesure. Les autorités militaires françaises soupçonneuses ont procédé à des mesures d'éloignement à des centaines de kilomètres de certains villageois pour un oui ou pour un non, jusque dans la propre famille de Zink.

Les Weil ne souffrent pas ou peu d'antisémitisme à cette époque, alors que Canetti, lycéen à Zurich, et ses condisciples juifs, subissent des tracasseries systématiques pendant plusieurs mois. Les causes de l'immigration des Weil semblent économiques : la vie était trop difficile pour les grands-parents paternels à Rust. Le grand-père Weil achète à son fils « une boucherie en vente à Dornach dans l'intention de lui créer une situation d'avenir ». Elles sont cependant aussi interprétées de manière politique et culturelle dans les propos qui ouvrent (8). C'est par la description de la vie professionnelle de ses grands-pères et par la décision du grand-père paternel d'émigrer à Mulhouse que Monsieur Weil commence le récit de sa vie : « Ils se sont expatriés comme beaucoup de gens parce que ça ne leur plaisait plus en Allemagne. La question du Wurtemberg vis-à-vis de l'Alsace et du Bade vis-à-vis de l'Alsace. C'est comme les Mulhousiens, c'était connu, qui après 1870, il

---

<sup>214</sup> La culture allemande ne doit pas être confondue avec une appartenance nationale, ni même comme une identification nationale, sur un modèle français.

y en a beaucoup qui se sont expatriés en France pour ne pas devenir Allemands. » (*Extrait de l'entretien 8*).

Ces paroles d'Alfred Weil qui relèvent d'une logique originale et autocentrée sont ici difficiles à interpréter : il fait une comparaison avec l'option des Alsaciens pour la France en 1872. Si le choix de rester français a été particulièrement fort à Mulhouse, cela est autant lié à l'importance des marchés français pour cette ville industrielle qu'aux sentiments francophiles. Alfred Weil met sur le même plan les émigrés nationalistes qui quittent l'Alsace annexée et les Allemands qui entrent dans cette même Alsace. Cela nous permet de nous rappeler deux explications valables pour ces deux migrations :

1. le déclin économique des campagnes et le développement urbain..
2. les valeurs démocratiques.

Même si - et Monsieur Weil n'oublie pas cette question - l'émigration de la population mulhousienne vers la France après l'annexion de 1871 ressort d'un autre problème économique et culturel. Cette connaissance sur l'émigration est certainement un savoir transmis oralement à Alfred Weil. Il dit aussi que de part et d'autre du Rhin, les liens culturels étaient très forts (« serrés »), en général et en particulier entre les juifs. Le marieur juif organisait des rencontres entre fiancés qui ne se connaissaient pas parce qu'ils vivaient dans des villages distants. Cette organisation matrimoniale était un ciment d'unité du monde juif rhénan. Le choix d'une épouse pour un fils est soumis à des nécessités culturelles (religieuses) et sociales, ainsi qu'à des alliances économiques. Alfred Weil explique ainsi le choix de celle qui allait devenir sa mère dans (E5) : « Rexingen peuple de familles de strictes observances fut le lieu de leur choix et se rendait dans l'expectative grand père Isaac où la famille Grünberg lui fut recommandé. » C'est la seule occurrence de l'expression *stricte observance* dans ses écrits ; je ne lui ai jamais entendu dire. Il apparaît que la piété est dans les milieux traditionnels juifs un élément important du choix de la fiancée. Nous voyons dans l'autobiographie de Marguerite Kohn que la majorité des mariages dans sa famille à partir du milieu du dix-neuvième siècle, à la génération de ses grands-parents, se produit à l'intérieur de trois ou quatre patrilignages. On y a même des arrangements particuliers (Kohn, *op. cit.* p. 15) :

Entre temps se sont mariés deux autres enfants de mon grand-père Rein avec deux autres enfants de mon grand-père Samuel : Nathan et Sophie, Moïse et Sarah .

C'est une pratique logique dans un milieu qui s'isole du reste de la communauté juive et où les fratries restent nombreuses (entre trois et quinze enfants par couple). Dans

le cas du mariage des parents Weil, « stricte observance » est impropre, car il s'agit d'une expression utilisée par un groupe mulhousien et francophone qu'ils ne connaissaient pas et dont ils n'avaient pas les pratiques. Il est clair que sa mère était pieuse, mais Alfred Weil ne m'a pas donné d'informations sur l'attitude religieuse de son père et de ses grands-parents paternels. Par contre il explique que les grands-parents ont fait appel à un marieur, peu après leur immigration. J'imagine que ce *schadschen* était « de chez eux » (Rust) et qu'il leur a proposé la fille d'un homme dont les trajets professionnels (vers Strasbourg) l'amenaient à passer non loin de Rust. Un mariage correspondant aux pratiques des *juifs ruraux*. La question de la « stricte observance » me semble probablement inventée après coup dans un texte écrit qui se veut plus *correct* que les paroles sur le même sujet. Les parents Weil ont marié leur fils en juifs de villages, comme s'ils avaient vécu encore à Rust, qu'ils avaient quitté un ou deux ans plus tôt.

Le continuum linguistique des dialectes allemands est un autre de ces liens qui faisaient pour tous un pont sur le Rhin. Tout le monde parlait la même langue (allemande), même si nous y voyons aujourd'hui des variétés dialectales différentes, comme aujourd'hui tous les dialectophones, du nord au sud, parlent « *elsässerdeutsch* » même s'ils perçoivent des différences dans leurs langages respectifs.. Du reste c'est en alsacien qu'on proclame son identité française ; la difficulté pour comprendre les propos d'Alfred Weil sur les sentiments nationaux vient de l'accumulation de visions successives de la question nationale et du rapport franco-allemand. Monsieur Weil sait que certains immigrants juifs allemands étaient perçus comme particulièrement nationalistes. Le nationalisme allemand est stigmatisé depuis la défaite nazie. Il a entraîné dans sa chute l'autonomisme alsacien, dont Alfred Weil a été proche dans sa jeunesse. Cette sympathie, remarquable chez un homme qui n'exprimait guère d'opinions politiques explicites, m'a été développée tardivement dans les derniers entretiens, comme si elle était refoulée. Cependant elle est présente dans un petit récit enchâssé dans l'entretien 9, raconté avec une joie amère, à propos de Klaus Zorn von Bülach.. A son sujet Monsieur Weil fait une erreur de date intéressante. La fondation du journal autonomiste *Die Zukunft* ne date que de 1925. Par contre le personnage s'était fait connaître avant guerre pour ses frasques anti-allemandes. Ce qui ne l'a pas empêché d'être expulsé par les Français victorieux.

De même l'opportunisme des Alsaciens convertis au nationalisme à l'annonce de la victoire française est expliqué de manière confuse. La colère contre ces gens n'est pas retombée. Pourquoi certaines lois allemandes sont-elles restées (le droit local) ? Pas

seulement pour l'intérêt financier de l'Etat français, comme le dit Alfred Weil qui enchaîne : « On a compris que les lois allemandes restaient, rapportaient au gouvernement français - qu'on avait pas ces lois, comme on avait ici : la question du foncier, la question impôt sur le revenu et ainsi de suite. Et alors là, *la crème, elle était bonne !* Les Alsaciens ils ont compris, et ça a donné une volte-face. *Ja !* » (*Extrait de l'entretien 9*)

Au début de (8), la polémique contre les juifs porteurs de patronymes qui sont formés sur le vocabulaire allemand ou sur les toponymes allemands (non alsaciens) est pittoresque et formellement excessive.<sup>215</sup> Le reproche de Monsieur Weil vise en fait le refus de la culture germanique qu'il perçoit chez des juifs alsaciens au retour de la seconde guerre mondiale. Refus si puissant qu'il aurait provoqué une exclamation absurde. Un juif affirme qu'un homonyme enterré outre-Rhin ne saurait être qu'un non-juif. Et tant pis s'il repose dans un cimetière juif ! Ces propos entremêlent deux pans de l'imaginaire identitaire de Monsieur Weil : le pacifisme pour ce qui concerne la part allemande et le sentiment d'avoir été trahi pour l'identité juive. Ces juifs qui nient leurs origines allemandes sont un peu du même tonneau que ceux qui ont abandonné la famille Weil à son sort en 1918. Monsieur Weil sait que sa famille (ses parents) a toujours agi comme l'entend sa religion. Mieux que ça : « *D'r liiwe Harjet* », le bon Dieu, les a pris sous sa protection. Dernier aspect important de l'imaginaire. Le bon Dieu a infligé une épreuve à la famille Weil. Le père et la mère (et la grand-mère) ont pleuré épaule contre épaule, et Dieu leur est enfin venu en aide<sup>216</sup>. Le jeune Elias Canetti émigre aussi (une première fois) en 1911, soit quelques années après les parents d'Alfred Weil. Les raisons sont aussi partiellement économiques : un frère de son père a établi une affaire commerciale en Angleterre. Mais ce départ est autant provoqué par un affrontement culturel violent entre le père et son propre père. A l'inverse, les Weil émigrent en famille (tout d'abord une fille mariée à Saint-Louis, puis les parents et un fils à Dornach) et l'évolution économique se fait en douceur : Isaac Weil continue son activité de marchand de bestiaux, la fille a épousé un boucher et le fils Arnold devient boucher aussi.

---

<sup>215</sup> Wallach semble être, comme Walch, Bloch, ou Bloch, un patronyme fabriqué à partir de la même racine que le haut-allemand *welsch*, issu du nom d'une tribu celte, qui a désigné les Français ou les Italiens du Nord !

<sup>216</sup> La relation de Monsieur Weil adulte à Dieu deviendra plus profonde, mais les récits de l'enfance le montrent à peine.

L’empreinte allemande, ou judéo-allemande, est restée vivace en la personne d’Alfred Weil. Il parle couramment allemand alors que sa scolarité en langue allemande a cessé en 1918 ; il n’était âgé que de neuf années. Des souvenirs de ses grands-parents Weil, ses voisins, émergent quelques phrases de conversations en langue allemande, d’autres en yidich. Inversement son adaptation à la langue française imposée à l’école à partir de 1918 a été facilitée par sa mère, Amélie Grünberg. La jeune fille, qui avait grandi sur les bords de la Neckar, avait séjourné à Paris pendant trois années chez une tante « pour apprendre la cuisine ». Cet apprentissage féminin n’était pas rare non plus en Alsace. Plus tard, devenue bouchère à Mulhouse, elle avait eu une employée francophone (et française) qu’elle avait gardée malgré la guerre. Par contre, Arnold Weil, le père, ne parlait pas français. Mais en tant qu’allemand né sur la rive droite du Rhin, face à l’Alsace, il pratiquait à son arrivée un dialecte très proche de l’alsacien, qui a été influencé avec le temps par la variété linguistique en usage à Mulhouse. Il en est de même pour le judéo-allemand (yidich occidental), qui connaissait de faibles variations de part et d’autre du Rhin. Si on tient compte des études sur l’état du yidich vers 1900, il est envisageable que l’immigration des parents d’Alfred ait revitalisé leur pratique. Alfred Weil ironise sur les juifs qui nient ce que leur patronyme germanique, souvent dérivé d’un nom de ville, désigne pourtant sans équivoque. Tous les juifs alsaciens n’ont pas, n’ont plus, cette conscience de leur origine *aschkenas*. « L’histoire de France » est passée par là, ainsi que le recul des différentes langues germaniques après 1918 et davantage après 1945. Alfred Weil n’emploie guère ce mot *aschkenas*, lequel désigne en yidich les juifs d’Allemagne ou l’Allemagne en général. Il a un sens différent du mot *ashkenaze\** dans le judaïsme français, lequel s’oppose à *séfarade\**. Mais il a pris en Alsace un sens péjoratif contre l’arrogance vieille-allemande, comme on le perçoit dans le **Witz 15 : Abréviations sténos**.

Alfred Weil a donc grandi dans un microcosme polyglotte, au milieu de plusieurs variétés de langues germaniques et du français parlé par les « Français de l’intérieur », par la bourgeoisie urbaine d’Alsace, puis dans l’administration à partir de 1918. Cette confrontation ne peut jamais être qualifiée de paisible, qu’il s’agisse du déclin du judéo-alsacien parallèle au déclin du judaïsme rural d’Alsace, ou du conflit linguistique franco-allemand. Pour Georges Zink, cette coexistence a été une chance dans sa vie. Elle lui a permis une ascension sociale et la réussite dans une profession qui lui a donné beaucoup de joies. Elève de la première classe préparatoire strasbourgeoise à l’Ecole Normale



Supérieure, il réussit à y entrer et, sans avoir prémédité son choix, se tourne vers l'agrégation d'allemand. La situation linguistique est donc complexe. (Parler français a été chic dans les milieux bourgeois allemands de Strasbourg vers 1900 (Vogler, 1993)). Mais Alfred Weil enfant n'en est pas encore conscient.

Alfred Weil raconte comment sa famille, composée alors de ses parents, sa grand-mère paternelle, et lui-même, a reçu un ordre d'expulsion vers l'Allemagne, et comment cet ordre a été annulé *in extremis*. Ce récit a été entendu au cours de l'entretien 1, des entretiens 3, 8 et 18 ; il figure aussi dans l'écrit E.5, soit cinq versions du récit. Nous l'avons déjà analysé dans (1), où il est la première preuve de la « protection Weil ». Chaque version apporte un élément complémentaire. Dans l'enregistrement défectueux 3, Monsieur Weil s'interroge sur une « renaissance de l'antisémitisme » dont il a entendu parler dans la presse : « Mais le plus grave c'est quand le juif il est antisémite envers son propre juif, ... de vous faire haïr son prochain. Alors là, je vous dirai que, pour notre expulsion qu'on aurait dû avoir en 1918, c'étaient nos propres coreligionnaires [je l'ai] su par le pharmacien Charles Hornus, président de la, du Souvenir français qui a dit à mon père : « Arnold » (il le tutoyait) « tu vois on a demandé des renseignements », il avait été sur la frontière suisse, il avait fait beaucoup pour la population civile et malheureusement c'étaient nos propres coreligionnaires qui voulaient nous savoir dehors. »

Les conséquences néfastes du non-respect des commandements est un point de vue partagé par la tradition juive. Azria note (1996, pp. 49-50) que « tout écart par rapport à la Loi, est perçu non seulement comme une faute grave, mais comme une menace pour soi, pour le groupe et l'univers compris dans son ensemble ». La vision d'Alfred Weil, quand il me dit « il est question de la renaissance de l'antisémitisme » est très différente de l'appel du premier ministre israélien Sharon aux Juifs de France, qui les invite alors à quitter leur pays devenu dangereux pour émigrer en Israël ! Sur cette question, Monsieur Weil est parfois surprenant. Ainsi, à l'appui de sa thèse sur la responsabilité des juifs, il raconte à sa façon comment Jésus a chassé les marchands du Temple<sup>217</sup> : « Mais tout ça, les gens qui font des entorses, c'est ce qui fait que l'antisémitisme mijote. C'est ce que dit la Bible : Jésus qui le jour du *schabes* chasse les marchands qui font du commerce devant la synagogue. » (*Notes de l'entretien 4*)

---

<sup>217</sup> Je n'ai pas trouvé si cette interprétation non conforme aux Evangiles (Mt 21,12 et parallèles Mc 11,15 ; Lc 19,45 ; Jn 2,15) est connue parmi d'autres juifs.

Le texte E.5 introduit clairement la figure de la première bienfaitrice, la dame Hœrner semblable à une fée ; elle avait été désignée comme « une non-juive » dans (1). Le récit de l'entretien 8 comprend les éléments initiaux : entrée des objets français à Mulhouse (le pain blanc), interdiction de séjour proférée à l'adresse du père Arnold Weil par Fusi, et refus implicite d'obtempérer. Le récit plus tardif dans (18) dévoile au couple Bloch les noms des agresseurs (les dénonciateurs), alors que la version (1) disait « Je ne vous le révèle pas ». Les pieux Bloch garantissent par leur écoute que ce dévoilement tardif n'est pas un grave péché. Chaque version décrit le premier combat victorieux (l'annulation de l'arrêté d'expulsion), le deuxième combat perdu (la perte des économies en marks) et fait un saut temporel jusqu'au dénouement (la naturalisation). Le récit, que le narrateur inscrivait dans un cadre religieux (preuve de la protection divine), a une structure proche du conte merveilleux, telle qu'elle est analysée par Propp. Le héros en est la famille Weil. L'objet de la quête est la naturalisation française. Mais la France fait figure d'une femme ensorcelée, qui se refuse à son prétendant et lui joue de nombreux tours cruels jusqu'à l'épisode final. Ce conte est donc aussi un récit politique. Religieux, merveilleux et politique sont trois qualifications successives attribuées au même récit. La notion de « protection Weil » assure la liaison entre le religieux et le merveilleux. Nous avons utilisé les travaux de Propp parce qu'ils nous proposent une structure narrative proche de celle que nous avons entendue. Une de ces limites en est que tous les contes ne sont pas merveilleux. Le dénouement du récit sur la naturalisation n'est pas un triomphe éclatant : il est une victoire sur l'adversité, une catastrophe finalement évitée en partie. L'expulsion n'aura pas lieu, mais la situation financière est très difficile. La précision sur la situation bancaire est remarquable. Dans toutes les versions, Alfred Weil répète la même chose avec les mêmes données chiffrées. Alfred Weil a fait quelques années plus tard une formation de comptable. Cela explique son goût pour les données numériques, en tout cas pour les sommes d'argent. Les économies de sa mère à la banque se montaient à 21700 marks. P. Husser écrit le 3 décembre 1918 :

Notre argent va être changé à son cours normal : 1 mark = 1 F 25. A condition de le déclarer dans les délais, c'est-à-dire le 6 de ce mois. Les Vieux-Allemands ne bénéficieront pas de cet avantage.

P. Husser confirme ici les propos d'A. Weil sur l'impossibilité pour les Vieux-Allemands de changer leur fortune dans la monnaie désormais seule valable. Lui-même a

déclaré 2500 marks au service du change. La perte de la famille Weil est près de neuf fois supérieure à l'épargne bancaire de l'instituteur alsacien. Que ce soit immédiatement dans sa mémoire d'enfant de neuf ans, ou plus tard dans les récits parentaux, on comprend que cet épisode ait été mémorable.

Le ton d'Alfred Weil devient sarcastique lorsqu'il nous informe qu'il a fallu remplacer les fonctionnaires allemands par des suisses alémaniques ; ou lorsqu'il décline les quatre catégories de cartes d'identités instituées pour trier les indésirables dans l'esprit du traité de Versailles. Le Kaiser a fait inscrire sur une cheminée du Hohe-Königsburg « *Ich habe es nicht gewollt* »<sup>218</sup>, confie-t-il. Un souvenir stéréotypé. Alfred Weil n'a pas de cliché francophile, au sens de la période 1871-1918, comme les enfants alsaciens en soi-disant costume traditionnel alsacien agitant des petits drapeaux tricolores des dessins de Hansi. S'il nous apparaît aujourd'hui si typiquement alsacien, c'est parce qu'il est encore entre deux nations à l'après-guerre. Au moins jusqu'en 1940. L'occupation nazie, beaucoup plus brutale, va rendre intenable l'autonomisme alsacien pour ceux qui refusent la collaboration avec le troisième Reich, c'est-à-dire pour presque tous. D'autant plus qu'une partie des chefs autonomistes (de la tendance séparatiste) va accepter les responsabilités offertes par le Gauleiter Wagner. Alors les Alsaciens vont se taire en 1945. Monsieur Weil, lui, ne se tait pas complètement. En taisant l'expulsion évitée de 1918, il trahirait ses parents. En 1919, les quatre Weil (avec la grand-mère) étaient des étrangers, « boches » juifs, pauvres et tolérés. En 2000 Alfred Weil est devenu un juif alsacien typique. Ce combat familial est la première manche de la construction de son personnage.

L'identité juive est un constituant discret de l'enfance et de la jeunesse d'Alfred Weil. Sa famille est juive au quotidien, mais ils n'ont ni le temps ni le capital culturel pour se *penser* comme tels. Il en va de même pour la culture rurale chez ce petit-fils de marchands de bestiaux. L'installation en ville semble s'être faite sans qu'il y ait à redire de l'abandon des villages où étaient nés la mère et le père. Le changement de statut entre la deuxième génération qui précède Alfred et celle des parents a été facilité par le métier de boucher du père. Evolution logique pour des marchands de bestiaux ; le métier de boucher, quoique beaucoup moins courant que le maquignonage, était répandu chez les juifs ruraux en Bade. Dornach, faubourg de Mulhouse, longtemps séparé de celle-ci, avait vers 1900 certains aspects très industriels typiquement mulhousiens, (industrie textile et

---

<sup>218</sup> Guillaume II avait fait reconstruire le château alsacien du Haut-Koenigsbourg ; il s'y est rendu à de nombreuses reprises. *Ich habe es nicht gewollt* : Je n'ai pas voulu cela (entendez : les horreurs de la guerre).

chimique, blanchisseries), accompagnés de logements sociaux appelés colonies car ils étaient construits sur des terrains cultivés, à côté de caractéristiques de bourgade rurale.

L'analyse développée par Wahl sur les liens entre la confession et le comportement dans les campagnes jusqu'en 1940 doit être extrapolée avec prudence, puisque le judaïsme rural tend à disparaître du paysage alsacien bien avant 1940. La tradition rurale reste vivace chez certains juifs qui ont gagné récemment les principales villes alsaciennes, comme la famille de Monsieur Weil l'a fait peu avant sa naissance. Le conservatisme linguistique et religieux serait alors plus marqué parmi les juifs urbains ayant conservé une activité professionnelle de petit intermédiaire, comme leurs ancêtres ruraux. Les fournisseurs du boucher le relient au monde rural ; à l'opposé ses clients relèvent des catégories sociales urbaines, qui parlent alsacien, puis français. A Mulhouse pendant la carrière d'Alfred Weil, il n'y avait pas de boucherie réservée à une clientèle juive : en tant que boucher, Monsieur Weil était installé à la fois dans la tradition rituelle et alimentaire juive et dans la tradition culinaire alsacienne. La « petite synagogue » de Dornach (à l'origine c'était un oratoire aménagé dans la maison communautaire) a pris le relais après l'abandon de la synagogue construite au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et endommagée en 1914. Elle est restée en fonction jusqu'à nos jours, tandis que toutes les autres synagogues des villages proches de Mulhouse ont progressivement disparu. Une famille juive de marchands de bestiaux a continué son activité à deux pas de la boucherie Weil jusque vers 1970. Monsieur Weil lui-même, qui aurait dû quitter la boucherie, un métier que son père décrivait comme trop épuisant, y est revenu dès sa vingt-et-unième année. Ces volets de l'identité d'Alfred Weil, judaïsme et mémoire de la ruralité, vont pratiquement sans dire. Pour ce qui est de l'identité alsacienne, l'histoire d'Alfred Weil confirme que le primat est culturel, confessionnel. S'il n'y avait pas eu la première guerre mondiale, et le traité de Versailles, paragraphe III, que cite Monsieur Weil à propos du traitement des Allemands de souche, comment aurions nous su ses origines nationales ? Peut-être à son goût pour les langues germaniques ?

Le premier *schlamaasel*\* de 1918 détruit l'illusion d'une communauté juive insensible aux contradictions. Claude Vigée a également gardé la mémoire des hostilités entre juifs vieux-allemands et alsaciens, du temps de ses parents et grands-parents :

Ces coreligionnaires plus évolués leur avaient fait sentir leurs carences de rustres incultes, indignes des bienfaits de la Kultur germanique. ... Pour s'en démarquer, nos

juifs d'Alsace les désignaient comme des « Ashkénazes », ce terme constituant à leurs yeux l'insulte suprême.

Vigée, 1994, p. 94-95

« Ce sont certains de tes coreligionnaires qui ont voulu ça » dit Hornus, le bon Français, responsable d'une association d'anciens combattants contre la Prusse, qui fait annuler l'ordre d'expulsion. Dans les récits d'Alfred Weil (Rien n'indique ni n'interdit que son récit corresponde vraiment aux sentiments de ses parents à la fin de 1918. Nous ne pouvons pas le savoir et cela n'a pas d'importance) cette trahison de certains juifs est le pire des coups. C'est la culture juive d'Alfred Weil qui produit une analyse atypique des effets du nationalisme des français victorieux et des alsaciens satisfaits de se débarrasser des Vieux-Allemands confondus avec l'élite régionale. Des règlements de comptes entre classes sociales se sont dissimulés en revanches nationalistes.

*Tsedaka\**, la charité juive : elle fait le lien entre autonomisme et identité juive pieuse. Le père a évité l'expulsion parce que Monsieur Hornus a su qu'il avait donné secrètement à manger les restes de la cantine militaire allemande à la population de Liebsdorf. A la même époque, la maman obtenait également de l'armée allemande un peu de nourriture pour les Dornachois victimes des restrictions. Hornus est aussi l'image du bon juif, du *tsadik\**. Il juge sur les actes et non sur les apparences symboliques. Le personnage de Madame Hørner – quelle *cornue (hornue) coïncidence* que la ressemblance des noms de ces deux sauveurs ! - est incroyable. Nous ne connaissons aucune raison à son initiative. Elle semble une figure sortie d'une légende, ou d'un opéra (à cause du seul élément que nous ayons sur sa vie, elle était la mère d'une cantatrice, mais ceci n'a rationnellement rien à voir avec son rôle dans l'histoire qui nous intéresse). La famille Weil avait un réseau relationnel qui dépassait le microcosme juif local, relations de voisinage ou de clientèle. Très certainement la dame Hørner en faisait partie. Mais rien n'est dit sur ses motivations avant son entrée théâtrale (ni après). Elle parlait yidich. Tout est là !

Et maintenant, chers lecteurs, mettez votre habit de soirée ! Le deuxième acte de la vie d'Alfred Weil commence.



## Chapitre 15

### D'une catastrophe évitée à une catastrophe annoncée, 1919-1929

Alfred Weil a affronté deux catastrophes familiales, la première est celle de 1918 que nous avons analysée; la seconde viendra en 1929. Cette attaque au cerveau qui a laissé le père Weil paralysé n'est pas appelée sans raison du même nom de *schlamaasel*\*. Elle peut s'interpréter comme une suite de la longue blessure physique et psychique de 1917. Mais si cette période s'arc-boute sur les blessures du père, et les blessures de Mulhouse qui se remet mal de la guerre, elle passe aussi par le succès de la naturalisation française des parents Weil et de leur fils, par la fin de ses études professionnelles et ses débuts comme jeune travailleur. Entre 1919 à 1925, il n'y a rien à dire des parents Weil, sauf la pauvreté, le silence et le travail. Le petit Freddy grandit. Il entre dans la communauté juive dornachoise en faisant sa bar-mitsva\*. Il fréquente l'école primaire, puis l'école primaire supérieure. Il en parle au début de l'entretien 2 (v. chapitre 10, p.132-133). Alfred Weil a fréquenté vers 1922-1924 l'E.P.S., section commerciale, dans le bâtiment occupé aujourd'hui par le Lycée Lambert <sup>219</sup>. Seule une partie des enfants des classes moyennes suivait cet enseignement. Le souvenir de Monsieur Weil est que cet enseignement était lourd, sérieux et efficace, puisqu'il l'a introduit dans le monde du travail. Il est très fier d'une réussite qui lui a beaucoup coûté d'efforts, et de sa belle écriture, indispensable aux « teneurs de livre », comme il dit par traduction littérale de l'allemand.

Ensuite, Monsieur Weil a beaucoup d'anecdotes sur ses débuts dans le monde du travail et la période correspondante, où l'avenir lui sourit. L'année 1925 c'est encore celle du début du journal *Die Zukunft* (L'Avenir), dont Monsieur Weil a parlé, autrement dit c'est, après les initiatives du Président du Conseil radical-socialiste Edouard Herriot qui ont déclenché la grève scolaire en 1924, l'explosion du mouvement autonomiste alsacien. Le seul événement notable dans la maison Weil est raconté dans l'entretien 18 : « En 1926 ou 1927 ma grand-mère Sophie Grumbacher est décédée à la maison . Je dormais à

---

<sup>219</sup> L'E.P.S., instituée dès l'armistice en remplacement de la *Mittelschule* qui ne correspondait à rien dans le système français (elle accueillait des enfants à partir de 6 ans), préparait les jeunes garçons puis les jeunes filles (une autre E.P.S. ouvrit à Mulhouse pour les filles en 1921) aux métiers de l'enseignement et de l'administration, aux métiers du commerce et à ceux de l'industrie. Il y avait trois sections. En 1924, l'E.P.S. de garçons de Mulhouse comptait 431 élèves. La section dite « générale » préparait à l'Ecole normale d'instituteurs. Les effectifs des deux E.P.S. étaient en 1924 est de 738 élèves, à comparer aux 1032 élèves des lycées classique et technique la même année, et également aux 9480 enfants scolarisés en 1922 dans l'enseignement primaire (Oberlé, 1990).

côté d'elle dans le petit lit. Elle étouffait. J'ai appelé mes parents. Elle était déjà partie. Je me rappelle juste la date dans le calendrier juif : le 3 Av. A cause du *johrzait\**, la prière pour les chers morts à la synagogue. Elle avait soixante-seize ans. »

Enfin, l'irréversible accident de santé paternel provoquera un choix déterminant dans la vie d'Alfred Weil, à partir duquel le personnage que j'ai connu au début de notre siècle, soit soixante-dix ans plus tard, devient facile à comprendre.

Le tragique, l'angoisse qui ont accompagné cette « catastrophe » de l'expulsion évitée, est une cause de la dépolitisation affichée de la famille Weil après 1918. Avant la guerre, mes parents votaient SPD, social-démocrate, dit Alfred. La majorité des députés alsaciens du SPD ont critiqué le ralliement nationaliste de la majorité du SPD allemand à la politique belliciste en 1911. Ils étaient autonomistes et pacifistes. Ils ne voulaient pas payer l'autonomie de l'Alsace au prix d'un conflit meurtrier. Après la fin de la guerre, les parents Weil sont devenus des étrangers pauvres. Ils ne votent plus jusqu'à leur naturalisation en 1925. Et Alfred précise qu'on ne recevait le droit de vote qu'à 25 ans ; en 1934 dans son cas. Une figure de la soumission silencieuse de ces « enfants adoptés ». L'expression nous vient de F. Hoffet et désigne les Alsaciens contemporains dans son pamphlet socio-psycho-politique d'après la deuxième guerre mondiale (Hoffet, 1989). Les Alsaciens ont été trop souvent perçus comme des « boches » par les français de 1939 à 1945. Hoffet y voit une des causes de leur « complexe », de leur désarroi politique après 1945. Ainsi, en raison de ses origines allemandes, devenues stigmatisantes dans ses années de formation, Alfred Weil a anticipé ce complexe par son relatif silence politique de ses années de jeunesse. Hoffet oppose la joie bruyante des Alsaciens lors de la libération de 1918 à leur silence en 1944-45. La liesse de 1918 était une illusion. Le silence de 1945 est une désillusion. Pour les Weil, le silence est logiquement venu dès la fin 1918.

Remarquons que Frédéric Hoffet, descendant du patriarcat industriel mulhousien par son père, avait eu une mère allemande. Son grand-père maternel était domestique de l'Empereur, dans son château lorrain de Courcelles. C'est là que naquit Frédéric en 1906. Il fut d'abord pasteur, puis avocat. Hoffet a écrit un pamphlet aux intuitions décapantes. Son livre ne constitue pas une analyse de sociologie politique car, en personnalisant l'Alsace, il confond sans souci l'individu et le groupe social, et il ignore les différences religieuses, générationnelles, les classes sociales ... A sa sortie en 1951, « Psychanalyse



de l'Alsace » a constitué un succès de librairie qui s'est maintenu. Le procès de Bordeaux, où avaient été jugés et condamnés les responsables des crimes de guerre d'Oradour-sur-Glane, parmi lesquels se trouvaient des Alsaciens enrôlés de force dans les SS, avait déchaîné les passions alsaciennes (au point que les condamnés alsaciens furent graciés). Les manifestations au verdict du procès de Bordeaux sont pratiquement les seuls éclats politiques venus d'Alsace dans les années 1950. On peut ainsi mieux comprendre la discrétion d'Alfred Weil sur les questions politiques. Elle est le résultat de la peur qui a été la sienne après 1918 et de cette désillusion massive des Alsaciens d'après 1945.

Cependant les récits du retour à la France de 1918-1919 montrent des critiques sarcastiques, non seulement contre l'opportunisme des Alsaciens, mais aussi contre la politique de la France. A l'exception de l'allusion à K. Zorn von Bülach, il faudra attendre mes questions précises des dernières rencontres (19) pour qu'Alfred Weil revienne sur ses sympathies autonomistes. Le baron Klaus Zorn von Bülach, d'une vieille famille alsacienne, fils de Hugo Z. v. B., député protestataire et secrétaire d'état (*Reichssekretär*) pour l'Alsace-Lorraine, avait été expulsé avec toute sa famille en janvier 1919. Le chef de famille Hugo Z. v. B. (1851-1921), un des rédacteurs de la constitution de l'Alsace-Lorraine de 1911, était intervenu contre la provocation de l'armée allemande dans l'affaire de Saverne en 1914, ce qui l'avait contraint à démissionner de son poste de secrétaire d'état. Klaus, le fils, était aigri contre la France, c'était un extravagant. Durant l'époque allemande, il avait été célèbre par la *Hundesaffäre* déclarant à un étudiant allemand au restaurant strasbourgeois Valentin : «Moi, je ne parle allemand qu'à mon chien». En 1921, à son retour d'exil, il rossait quelqu'un qui l'avait traité de boche, ce qui lui valut d'être inculpé pour voies de fait. Emprisonné à Strasbourg, une manifestation autonomiste l'accueillit à sa sortie de prison. En 1922 Zorn von Bülach lança le *Elsaesserpartei* dans la salle des Fêtes de Strasbourg. Il y déclara en dialecte : « *De Schwoowe hen uns ungeseyft un jetz wäre mer von de Franzose rasiert* » (Les Boches nous ont savonné et maintenant nous nous laissons raser par les Français). Si son parti n'a pas réussi, Zorn von Bülach a eu son heure de gloire populaire en Alsace. Il lança ensuite le journal « *Die Zukunft* » en 1925. C'est la mémoire de ce personnage excentrique qui provoque un cri du cœur de Monsieur Weil, huit décennies plus tard.

Qu'est-ce que l'autonomisme alsacien ? Au départ, il s'agit d'une revendication que le Reichsland ait un gouvernement responsable comme les Etats allemands voisins, Bade, Wurtemberg, Bavière, qui n'étaient pas directement soumis à la Prusse. La constitution du Reichsland de 1911 n'est pas allée jusque-là, puisque le *Staatshalter*, chef

de l'exécutif, est resté nommé par Berlin. La France revenue, l'autonomisme influence tous les partis politiques en Alsace à l'exception des Socialistes (qui rompent avec la tradition du SPD avant-guerre) et les Radicaux. La droite catholique (l'UPR) est partagée entre trois tendances : l'une plutôt nationale, une autre régionaliste, et une tendance centrale. L'autonomisme proprement dit est partagé entre un courant laïc, qui vise la défense des droits acquis et la défense de la langue allemande, et un courant catholique favorable à l'école confessionnelle. Au nom de l'internationalisme, le parti communiste alsacien rejette « l'impérialisme français » et entre dans le champ de l'autonomisme. L'hostilité butée de la France (le procès de Colmar contre les chefs autonomistes en 1928), la crise économique des années 1930 et le national-socialisme allemand vont favoriser l'apparition d'un courant séparatiste pro-allemand, à l'extrême-droite antisémite mais aussi chez les communistes strasbourgeois, courant séparatiste dont la complicité avec les nazis pendant l'occupation entraînera la stigmatisation définitive de l'autonomisme alsacien... et la discrétion d'Alfred Weil sur le sujet. A l'inverse, Paul Picard est resté fier de son action, comme étudiant juif à Strasbourg, contre les autonomistes antisémites influents à Strasbourg au cours des années 1930. Il s'organise avec d'autres étudiants juifs, ils manifestent contre la venue d'acteurs allemands nazis en 1934 au théâtre, ils soutiennent le Front populaire conquis par ces mêmes antisémites. Paul Picard est un cousin de Cécile Brunschwig, qui était ministre de l'éducation de Léon Blum. Celle-ci est venue à l'Université en 1937. Les tensions politiques étaient extrêmes. Il faut pas dire, précise P. Picard, que toutes les droites étaient antisémites. Mais évidemment ils n'étaient pas contents que le juif Léon Blum soit Président du Conseil. Les antisémites ont placardé une affiche : « Madame Brunschwig, on vous paye le billet gratuit pour Jérusalem, à condition qu'il n'y ait pas de retour » On l'a empêchée de parler. Il y a eu bagarre avec des étudiants opposés au front populaire, sinon antisémites. La bagarre a été perdue, mais Paul Picard est fier de s'être battu. Nous voyons ici deux chemins différents entre deux acteurs alsaciens juifs de la même génération. La situation particulière du Strasbourg des années 1930 l'explique pour partie. L'alliance « contre-nature » entre les communistes et la droite autonomiste ne peut se comprendre en dehors de leur opposition commune aux forces catholiques. Par ailleurs, Paul Picard, orphelin de père, est influencé – adopté même - par sa famille maternelle, francophone, intellectuelle, laïque, où l'on rencontre des sympathies maçonniques. Paul Picard n'a pas perdu la parole car il s'est toujours senti en famille dans une certaine France.

## Rapports différents à la religion juive. La bar-mitsva

Le frère aîné de Marguerite Kohn fait des études secondaires qui le mènent à l'agrégation. Les quatre autres enfants de cette famille, bien que « brillants », (entendons qu'ils sont favorisés par leur culture francophone, par leur fréquentation de gens instruits comme le Docteur Ernest Meyer), doivent interrompre leurs études secondaires pour travailler. M. Kohn dit de ses parents : « cette période d'après-guerre a été pour eux, d'un point de vue matériel, très difficile » (Kohn, 1993, p. 25) Les études religieuses - des garçons - sont approfondies. Les filles sont instruites à l'intérieur du groupe familial par un père, ou pour Marguerite elle-même, par son frère puîné. Une telle pratique concernant les filles n'est pas « traditionnelle » mais moderne. La culture juive de la famille de Marguerite n'est pas la même que celle des Weil. De 1918 à 1925, m'a expliqué Alfred Weil, ma famille était pauvre. Le travail ne nous laissait pas le temps pour la religion. La même cause n'a pas les mêmes effets.

Monsieur Weil décrit comme exceptionnelle la piété religieuse des familles Rein et Samuel. La culture juive de M. Kohn est beaucoup plus religieuse, au sens spectaculaire du terme : rites publics et connaissance des textes fondamentaux. M. Kohn évoque, à l'époque de son enfance, « la présence quotidienne aux offices de notre ancien rabbin, Camille Bloch. Il était alors Rabbin de Dornach, petite communauté rurale proche de Mulhouse. Cette communauté disposait d'une très belle synagogue où il n'y avait office que le *Chabath* et les jours de fête. Il assurait auprès de notre jeunesse des cours de *Qodech*\* très appréciés par nous » (*ibid.* p. 17). L'urbanisation des juifs alsaciens s'est accompagnée au cours du XIX<sup>e</sup> siècle d'un affaiblissement de la ferveur religieuse. Le goût pour l'étude religieuse n'était aucunement une règle en Alsace. Alfred Weil a le souci de se donner des excuses pour ses médiocres études religieuses. En fait cette médiocrité était d'usage dès la fin du siècle précédent et jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Ainsi, le grand-père maternel de Claude Vigée, qui représente pour l'écrivain le prototype du juif rural et populaire, pestant contre les transgressions des interdits rituels par les juifs embourgeoisés, avait reçu une instruction religieuse rudimentaire : « Le 'heder était tenu par le 'hazan qui exigeait juste de ses élèves qu'ils lui coupent les ongles des pieds à cause de ses rhumatismes qui l'empêchaient de le faire lui-même » (Vigée, 1994).

Le rabbin Camille Bloch a été un de ceux que Monsieur Weil avait des répugnances à nommer, pour avoir demandé aux juifs de ne pas se servir à la boucherie

Weil, tenue pendant la guerre par sa maman. Alfred Weil, dont le respect des traditions juives était notoire, se distinguait dès son enfance du groupe de ceux qu'il appelait encore à la fin de sa vie, les « *frum-frum\** », les « super pieux ». Après que la « grande synagogue » de Dornach a eu sa toiture endommagée par l'artillerie, on a fait juste à côté l'oratoire, appelé aussi « la petite synagogue ». Ce travail a été financé par les familles fortunées. Le président de la communauté de Dornach a refusé les dommages de guerre pour réparer la synagogue (devenue trop grande). « Et je suis le dernier qui a fait sa *bar-mitsva\** dans l'ancienne synagogue », ajoute Alfred Weil, en racontant le « chef d'œuvre » que fut cette épreuve réussie : Il fallait savoir un passage de la Bible, appelé *paracha\**, d'environ trois pages, par coeur. On ne peut pas lire le texte parce qu'il n'y a pas de voyelles dans le livre, dit-il. Pour la préparation, le *chasen\** s'occupait de moi. C'était Benoit Goldschmidt, qui était aussi régisseur au cimetière. (Petite parenthèse de Monsieur Weil, c'était obligatoire qu'il y ait un juif là, pour répondre aux questions sur les rites d'enterrement, comme de mettre la tête des morts dirigée vers l'Est). Le jeune Alfred allait donc à pied chez le *chasen* (quatre kilomètres jusqu'au cimetière). Il fallait se préparer au moins un an à l'avance. On peut calculer d'après le calendrier liturgique quelle *paracha\** le jeune garçon doit apprendre. Mais le *chasen\** a informé Alfred un peu tard. Il n'avait plus le temps d'apprendre tout. Alors il lui a appris le troisième verset. Le grand jour est venu. « Toute la communauté était là » Et Monsieur Weil de m'énumérer un par un les noms d'une petite quinzaine d'hommes. « Après ma *bar-mitsva*, le rabbin Bloch et la rabbine sont venus en visite chez nous pendant le *schabes\** [...] Maman avait fait des coquilles au chocolat, sa spécialité en pâtisserie. Elle en préparait quand le cousin Marx venait nous voir. Il les appréciait tellement qu'il en a fait la réputation à New York. Le rabbin a pris une première coquille au chocolat, une deuxième, une troisième. La rabbine lui a même fait une réflexion. Il a dit à ma mère : « Je n'ai jamais entendu une *paracha* si mélodieuse que celle d'Alfred » »

*(Que voilà un bon pédagogue ! Monsieur le rabbin n'a pas remarqué que Freddele aurait pu savoir son texte entier. Une telle lacune n'était sans doute pas pour le surprendre, il a donc fait un compliment sur la musicalité de l'impétrant. En fait, les rabbins de cette époque, sérieusement formés dans les séminaires allemands, étaient ainsi coupés de la masse religieusement ignorante de leurs communautés. Nous pourrions dire que Camille Bloch faisait le grand écart entre ses amis de la CISTO et sa communauté de Dornach. Par contre Alfred Weil n'a pas le même tact pour raconter la *bar-mitsva* d'Arthur Wertheimer, son voisin de la même classe d'âge.)*

« Ma famille n'était pas très aisée. Au contraire celle d'Arthur Wertheimer, le fils Wertheimer, était riche. Ils possédaient des tapis des Gobelins et de Smyrne. Pour la bar-mitsva de l'Arthur, il y a eu un scandale à la synagogue. Nous étions tous réunis. Le *sefer\* torah* était sur la table. Le Cohen\* et le Lévi\* étaient déjà passés. On cherche Arthur pour qu'il vienne faire la troisième mitsva\*. Il n'est pas là !

« Où est donc Arthur ? », disent les gens. On m'envoie le chercher. Je vais voir aux toilettes dans la cour. Il n'y était pas. Il était rentré chez lui après avoir chié dans sa culotte. Il est revenu, mais le plaisir était gâché. »

Alfred Weil n'est pas *charitable* à l'égard d'Arthur Wertheimer. Charité juive, *tsedaka*, c'est l'image qui reste dans le souvenir de Monsieur Weil à propos d'Alfred Wallach<sup>220</sup> (déjà décrit dans (E6), v. au chapitre précédent), ce cousin des Wertheimer. Alfred Weil ne m'a jamais parlé pas de l'action politique d'Alfred Wallach comme figure du parti démocrate (bourgeoisie protestante francophile) entre les deux guerres. Mais il a retenu l'image du philanthrope inscrite dans l'hagiographie mulhousienne, alors qu'il brocardait volontiers les mœurs ou la richesse d'autres membres de cette famille qu'il a côtoyée à Dornach, comme nous venons de le voir. Mais il y a plus d'éloignement social – entre Wallach et lui qu'entre Arthur et lui.

### **L'apprentissage et les premiers emplois**

En 1925, à sa sortie de l'E.P.S., Alfred Weil, a commencé à travailler dans un grand magasin de quincaillerie et d'appareils ménagers au centre de Mulhouse. Les récits nous entraînent dans un monde paternaliste, où le gamin en culottes courtes fait ses preuves, par sa docilité souple, et ses qualités professionnelles. Il aura deux employeurs : Aimé Brunschwig est juif, Schmerber ne l'est pas. Chez Schmerber, Alfred subit une remarque antisémite d'un petit chef, à qui il réussit à clouer le bec. (Mais nous sommes en 1928 et l'antisémitisme a encore de beaux jours devant lui en Alsace).

« Pas la peine d'aller au cinéma. Il y a le cinéma tous les jours chez Brunschwig » répondait Alfred à sa maman qui lui demandait s'il ne voulait pas aller au cinéma :

---

<sup>220</sup> Alfred Wallach : 1882-1961, industriel textile, député du parti démocrate, parti bourgeois et jacobin, à Mulhouse, époux de Valentine Schoen, fille d'un banquier protestant. « Je n'ai jamais renié la religion dans laquelle je suis né et dans laquelle j'ai été élevé, mais je ne la pratique plus depuis longtemps ; j'ai toujours considéré que les religions sont toutes équivalentes et étaient un besoin pour l'humanité ». Sans enfants, le couple Wallach lègue sa fortune à diverses œuvres charitables mulhousiennes. Député de Mulhouse entre 1922 et 1939.

ALFRED WEIL : Tout d'abord j'étais engueulé tous les jours ... Aimé Brunschwig avait le faible pour Alfred. La matin à huit heures (*en alsacien*) :

« <i>Wu isch d'r Alfred ?</i> ». Et puis il vient au magasin « <i>Wu isch d'r Alfred ? Wàs isch do hìnte ?</i> »	« Où il est le Alfred ? » Et puis il vient au magasin « Où il est le Alfred ? Il y a quoi derrière ? »
--	--

J'ai dit :

- Il y a des grilles.

- Pourquoi ?

- Ben, je suis en train de les débarrasser.

Vous savez ce qu'il m'a répondu ? ...

« *S geht làng bis du d'r Fìnger ìm Arschloch umenànder drajsch* » Vous avez compris ?... « Ça dure assez longtemps que tu te tournes le doigt dans le trou du cul »... *ja* ! ... Vous voulez une autre histoire ? Non ... j'avais déjà dix-sept ans. Je suis rentré en apprentissage à quinze ans après que je suis sorti (*tapote la table pour chercher le mot*) de l'EPS\* avec mon diplôme de teneur de livre<sup>221</sup> ; ça c'était le résultat de quatre ans de cours commerciaux dans cette école. Et, en signant le courrier, Aimé me dit « Alfred, tu as entendu ? » J'ai dit « Oui. Quoi ? » « La Peugeot cinq chevaux. Il y a [le V.R.P.] Brinquet qui arrive. Maintenant tu écouteras. » Et Brinquet il arrive – vous voyez la porte d'entrée. Jusque là où Brunschwig est assis ici, et moi je suis debout là (*tapote la table*) pas assis, hein ; enfin c'était pas une punition. J'étais pas pour dire « Assieds-toi ». Ça dure une demi-heure jusqu'à ce qu'il avait contrôlé, regardé le courrier tout ça bon, bon, bon.

- Brinquet ! Venez-ici ! Combien vous avez vendu ?

(*murmuré, à mon adresse*) Vous pensez un peu !

- Huit cent cinquante glacières<sup>222</sup>.

Vous savez qu'est-ce que ça représente, non ? Brasserie de Saint-Louis, Adelshofen, brasserie de Lutterbach, vous savez combien il y avait de bistrots à Mulhouse qu'il fallait installer une glacière ? Rien que sur Mulhouse, vous voyez, pour vous donner une image, ce que ça peut d'être le chiffre de huit cent cinquante. Et les frais. Monsieur Cerf, quand il a entendu ce qu'il a dépensé pour bouffer, hein, il a tapé sur la table que les cendriers ils ont sauté comme ça. Je croyais que tout se renverse.

**- Vous me préparez les papelards. Tu m'as entendu ?**

<sup>221</sup> Traduction littérale de l'allemand *der Buchhalter*, le comptable.

<sup>222</sup> C'est l'époque des premières installations de réfrigération, encore réservées aux professionnels.

- Ouai.

- Qu'est-ce que j'ai dit ?

- Vous me préparez les papelards

- Et pourquoi ?

- (*Tout bas*) Je ne sais pas.

- Pourquoi tu ne sais pas ?

- Non ! Je ne sais pas, Monsieur Brunshwig .

- Parce que demain matin, c'est moi qui pars. Et tu resteras dans les deux magasins pour surveiller que tout marche bien .

Aimé Brunshwig rentre après deux semaines : « Combien j'ai vendu ? » ( *il tapote et s'adresse à Jean - Yves Cerf*) Je vous pose la question. (*Jean - Yves Cerf rit*) Vous êtes là, à me regarder, hein. Et moi là j'étais là, de la même façon,

- (*A voix basse*) Qu'est ce que je sais !

- (*Crié*) **Mais tu dis un chiffre ou non ?**

J'ai dit :

- Monsieur Aimé. Brinquet il a vendu huit cent cinquante.

- Et moi, j'ai vendu combien ?

Dans l'ensemble, attention, hein. C'est pas la question de avoir vendu plus. Mais dans l'ensemble des huit cent cinquante plus (*détaché*) mille trois cent cinquante. Pour vous dire ce que c'était un marchand, un commerçant, où vous ne trouvez pas deux à Mulhouse. Sûr. Hein ! Et j'ai dépensé combien ? Tenez-vous bien quand vous êtes assis ? Des « vaches-qui-rit » avec de l'eau minérale. Ce qu'il a bouffé à midi, je ne sais pas, j'ai jamais entendu. Ça c'était pour tenir un petit peu debout quand il est allé là-bas. Pour donner un exemple ; ça c'était Aimé Brunshwig et ça si vous l'avez enregistré ?

Vous voulez entendre autre chose ? ... Avec cette question de dénutrition un jour Aimé Brunshwig comme moi, il se sent faible (*il rit*) et il va chez le docteur et le docteur - Pensez un peu, (*riant*) c'était un homme de cinquante ans - le docteur lui dit : « Monsieur Brunshwig, il faut partir, il faut aller dans un endroit de cure, je ne donne plus vingt-cinq centimes pour votre santé » ... Il est parti à – dites-moi un peu des... pas Saint-Maurice, en Suisse, il y a un autre endroit qui était très, très réputé, il y a longtemps que je l'ai, enfin il est parti en Suisse quinze jours et ... [ *Monsieur Brunshwig n'est pas parti à Saint-Moritz mais à Arosa. Deux ans après, Alfred Weil a trouvé une autre embauche, chez Schmerber, un autre quincailleur, situé lui aussi dans le centre de Mulhouse. Mais Brunshwig a tenté de le retenir, d'abord pour raisons de procédure.*] Alors là j'étais pas tranquille, parce

qu'il [Aimé Brunschwig] voulait pas me lâcher. Et pour dire, ce qu'il m'arrive là, il m'arrive en 1929 la même chose, avec le malheur de mon père, vous voyez comme ça se répercute. Donc là c'était un cas de maladie, où j'avais averti le premier décembre 1928<sup>223</sup> Monsieur Schmerber, qui croyait vraiment, en me conseillant de prendre une personne qualifiée pour heu aider ma mère et être à côté de mon père, de rester là parce que j'étais désigné pour le magasin rue Jean Martin là en tant que chef<sup>224</sup>. (*Murmuré*) Et je m'accroche pas des médailles, non. Mais je gagnais à cette époque quatre cent vingt-cinq francs chez Brunschwig. Et le lendemain matin ! Attendez voir c'était pas le 31 mars, c'était le 30 mars. Et le 31 mars, il y a Monsieur Bloch Edmond qui vient me trouver au magasin : « Alfred, viens là !

- Pourquoi ?

- Ecoute, qu'est-ce que tu vas faire chez Schmerber ? »

J'ai dit « C'est pour me parfaire dans le métier ». Il dit : « Ecoute, je te donne vingt-cinq francs de plus de salaire. Reste ! ». J'ai dit : « J'ai promis là-bas ». Et je suis sorti de chez Schmerber le mieux payé ; parce que là c'est une autre question que je ne veux pas développer, ça n'est pas nécessaire, pour vous dire qu'on ne pouvait pas me retenir. Mais, d'après Edmond, il faut retourner chez Monsieur Aimé qui veut me dire quelque chose. Alors là c'était la plainte : « Alfred, pourquoi tu veux nous quitter ? » Alors là j'ai vu que j'étais quand même une personne qui avait une certaine valeur car je vous dirais, tout en étant avec des culottes courtes à dix-huit ans, devenu quelqu'un là-dedans, qui avait la supervision de tout produit qui rentre dans le magasin avec inventaire. [*Chez Schmerber, Alfred Weil se souvient d'un ou deux « inconvénients ».*] Ah ! Figurez-vous un jour, on reçoit des filières à cliquets. Une filière ça s'appelle hum, tête d'un outil qui fait le filetage sur les tuyaux d'eau galvanisés ou noirs, qui étaient pour le chauffage central, le noir ; et pour la question de l'eau, c'était le galvanisé. Et on avait des filières qui avaient une tête à peu près de douze centimètres avec des poignées où il fallait être à deux selon la question de la grosseur des objets à fileter. Et il rentre Monsieur Nertz, (*épelant*) N E R T Z de Bourzwiller, avec une grande moustache qui était un installateur ferblantier sanitaire- ça s'appelait pas comme ça, qu'on était ferblantier – que j'ai dit, Monsieur Nertz, venez, je vais vous montrer quelque chose. C'était encore presque dans son emballage et je lui montre cette filière à cliquet. Et tout en lui expliquant le mécanisme – parce qu'il fallait quand même expliquer comment il fallait le, mettre la filière là-dedans et fermer et

---

<sup>223</sup> Lapsus ; il faut entendre 1929, après l'attaque survenue le 9 novembre.

<sup>224</sup> la quincaillerie Schmerber, rue Jean Martin, au Nord de Mulhouse, existe toujours.



pousser là, là, là, que je me dis, (*doucement*) il y a quelqu'un derrière moi. Je me tourne. Il y a Monsieur Geiele. « Qu'est-ce que vous faites ? » Je dis « Proposition à Monsieur Nertz » Je sers Monsieur Nertz et Monsieur Nertz il part, et comme il était dans une heu, chose, vitrée, la caissière et lui, il m'appelle et je m'approche vers la petite lucarne comme ça et il me dit (*en alsacien*) « *Alfred, bi uns word nît g'judet* » *G'judet* ! On fait pas le juif chez nous. (*Bas et sérieux*) Alors vous savez quand vous avez dix-huit ans – vous n'avez pas dix-huit ans – mais quand vous entendez ça dans un magasin chrétien pour dire «*Bi uns word nît g'judet* » je ne sais pas si vous pouvez vous imaginer l'effet que ça fait sur votre conscience, je ne peux pas dire autrement. *Ja* !

Trois ou quatre semaines après il y a un bonhomme qui vient et qui veut des pinces plates de 14 centimètres.

JEAN - YVES CERF : Vous parliez souvent en alsacien. Et les termes techniques, la pince plate, la filière ?

ALFRED WEIL : Toujours en alsacien. *Flàchzangle, Rundzangle*.

JEAN - YVES CERF : Tout ça vous le traduisez ?

ALFRED WEIL : *Ja ! (moins fort) Ja. (plus vite) Ja, ja,ja,ja. Ja*, c'était le langage comme ça. C'était rare qu'on avait un client qui parlait que le français. Parce que tous les commissionnaires des usines et n'importe où ça parlait l'alsacien.

JEAN - YVES CERF : Et les écritures ?

ALFRED WEIL : Les écritures étaient en français. Enfin pour ainsi dire la question expressive pour l'article, était cataloguée comme ça en français, vous voyez, mais il arrivait des articles où on faisait le débit en allemand. Pas en alsacien ; en allemand. Et le fameux bonhomme, je lui sors, je me vois encore, c'était en hauteur, des tiroirs, larges comme ça, voilà, les tiroirs, comme ça, où il y avait ces articles dedans et je sors le douze et le seize. Et le quatorze, on ne l'a pas (*rire*). Et puis le Geiele (*murmure*) :

-Attends, hum !

Enfin le client, il part. Alors je l'accompagne à la porte, je ferme la porte.

- Alfred, pourquoi vous laissez partir ce client ?

Je dis (*explicatif, doux*) : « Il voulait une pince de quatorze centimètres.

- Et qu'est-ce que vous avez fait ?

- Mais je lui ai montré ce que nous avons.

- Mais vous lui avez dit que c'est du douze et du seize. »

J'ai dit : « S'il veut du quatorze ? Alors, Monsieur Geiele, vous avez dit « *Bi uns word nit g'judet*. » Comment vous voulez retenir le client dans ce cas ? »

N'a plus jamais rien dit.

[*Alfred Weil ouvre l'enveloppe qui contient son salaire ; il y découvre 900 francs, une somme trop importante, et va voir Monsieur Schmerber*]

- Le salaire a doublé.

- Et vous le méritez, ou vous le méritez pas ?

- (*très bas*) Là, monsieur Marcel, je ne sais pas.

- Il y a dans notre magasin combien d'employés ?

Je lui disais « Je ne me rappelle, il faut que je les reprends hein !

- Klein Joseph et Weil Alfred sont les deux éléments seuls où l'on peut compter dessus, sur leur probité, et sur leur travail. (*bas*) Je vous souhaite bonne année. »

*Ja, ja !* Vous savez, quand vous enregistrez des choses comme ça et que on entendra ou on lira des choses comme ça : Qu'est ce qu'il est vantard, ce Weil ! Non, non ! Non, non ! Il faut être respectueux vis-à-vis du patron et savoir ce qui vous est imposé pour la question de votre emploi que vous avez. *Ja, ja !*

(*Extraits de l'entretien 16*)

Voilà une période (1925-1929) où la réussite du gamin semble complète. On aura remarqué le partage fonctionnel des langues dans la situation professionnelle. Le français pour les écritures (les registres), l'allemand sans doute pour certaines fournitures, l'alsacien pour la conversation commerciale. Son salaire mensuel (900 francs) a doublé depuis son départ de Brunswick. (A titre de comparaison, l'instituteur Husser note en 1926 une augmentation de son salaire suite à un vote de 1925 : il passe de 9000 francs à 12000 francs annuels, à la veille de sa retraite. La même année, les Husser déménagent dans un logement dont le loyer se monte à 180 francs mensuels). On ne s'étonnera pas qu'Alfred Weil songe à des projets d'avenir. Il y fait déjà ici une petite allusion : Monsieur Marcel Schmerber aurait voulu lui confier la direction de son autre magasin. Mais cette proposition est située à la fin de l'année 1929 (et pas 1928), donc à l'époque de l'accident vasculaire cérébral d'Arnold Weil.

En 1925 Georges Willer, qui est né dix ans plus tôt qu'Alfred Weil, a trouvé sa voie, après avoir été instituteur quelques années. Il inaugure la fonction qu'il gardera toute sa vie, directeur d'un hôte d'étudiants à Strasbourg, le Foyer des étudiants catholiques (F.E.C.) créé par la congrégation des frères de Matzenheim. Celui qui prendra le nom de Frère Médard en 1927 fera du F.E.C. un lieu de rencontres pour les étudiants, un temple de l'esprit chrétien-social, et après guerre un instrument du renouvellement de la droite catholique alsacienne discréditée par la fin de la Troisième République. Exemple parfait d'une trajectoire socialement réussie pour ce benjamin d'une famille de *Kühbür*, petits paysans d'Alsace. Homme de contact, homme de paroles, inventeur des fameuses conférences du F.E.C. où il invitera des personnalités politiques et culturelles diverses, ses mémoires ont été co-écrites avec une de ses collaboratrices de la revue *Elan*, la revue des Intellectuels chrétiens-sociaux qu'il a fondée en 1958. Dans son ouvrage posthume, la biographie au sens de la vie privée tient une place minime. En dehors peut-être de quelques pages sur la vie sociale quotidienne de son enfance rurale, le livre donne le point de vue d'un intellectuel chrétien-social sur l'Alsace au XX<sup>e</sup> siècle et l'activité du F.E.C.

Malgré les longues journées de travail, il reste un peu de temps à Alfred pour s'amuser. Déjà évoquée dans (6), l'entretien 16 en parle longuement :

### **La randonnée de Pentecôte**

ALFRED WEIL : Kenzinger Edouard, habitant de Sainte-Marie aux Mines, est recommandé par un de nos voyageurs, Monsieur Munch, comme employé chez Schmerber. Et dès qu'il arrive, il est mal vu. Je n'ai jamais compris pourquoi ce garçon était mal vu : il était très très gentil, très avenant, très travailleur et tout ça. Et puis, heu, un jour, il est venu chez moi et puis il a dit, Monsieur Alfred, je viens chez vous parce que je suis seul ici à Mulhouse et je ne sais pas où me réfugier parce que... c'était pas comme maintenant où on peut aller n'importe où, il y a de la musique et des trucs comme ça. Bon, enfin on a passé un après-midi chez moi à la maison et puis il vient la question de la Pentecôte où l'avant-veille déjà, il me dit, une excursion dans les Vosges. Mais, je n'ai pas de rucksack. Alors, pour avoir un rucksack, il y avait dans la rue, comment ça s'appelle déjà cette rue, rue de la laine, comment elle s'appelle déjà cette rue avec h, qui va sur la [rue] Anna Schoen, sur cette placette depuis la rue Lavoisier. Enfin il habitait là-

dedans, il avait une chambre, une petite pension et puis à une des locataires, et puis à une des locataires, il a pu recevoir un rucksack.

Et puis le dimanche matin, on part, il fallait aller à la gare de Dornach, faire la queue pour avoir les billets. Tellement il y avait du monde qui partait avec le train et à pied. Donc déjà qu'on ne peut pas recevoir des billets alors qu'est-ce qu'on fait, on reçoit une fiche rouge à la sortie avec le bonhomme qui pointe les cartes pour arriver à la gare destinataire vous montrez ça pour ne pas être puni pour dire vous avez profité du train et puis vous payez votre passage comme ça et on monte et en sortant de la gare au Treh. On arrive à Ranspach<sup>225</sup> et de Ranspach, monter au Treh. Au Treh on prend le petit casse-croûte et on continue jusqu'au Hartsmannsweiler où on passe quelques demi-heures pour regarder juste le début du cimetière et de rentrer dans la crypte<sup>226</sup>, où on continue sur le Markstein et le Grand-Ballon ; et au Grand-Ballon on prend le repas de midi, qu'on a, provisions, hein, dans le chose, sardines, charcuterie, du beurre, fromage, n'importe quoi, qu'on a emporté. Et du Grand-Ballon, dans l'après-midi, on va rejoindre la, la Schlucht. Hohneck, Schlucht. Et dès qu'on arrive vers la Schlucht, le ciel il se couvre (*Monsieur Weil fait un bruit en expulsant l'air à travers les lèvres poussées en avant*) Ça va devenir mauvais, parce que là-haut, quand le vent souffle, ça sera quelque chose hein ! Et on prend refuge dans une grande, grande ferme, qui a au moins trente vaches là-dedans. A côté deux ânes, un cheval, et puis une place qui était réservée pour les veaux, où on couchait sur la paille – chose admis (*sic*) - il fallait demander le fermier, pour rentrer là-dedans, et, à peine cinq minutes qu'était là-dedans, le tonnerre, alors c'était vraiment la catastrophe, je vous dis, une tempête, hein, que les tuiles, ils faisaient comme ça (*Alfred Weil place ses deux mains parallèles, les doigts d'une main obliques vers le haut, les doigts de l'autre mains obliques vers le bas*) moi, je, on était comme ça, on a eu peur, qu'on disait à tous les moments, il y a toute la toiture qui va s'envoler. Enfin ça a passé pendant une heure, et après cette heure-ci, on s'est endormi, euh, on s'est couché, on s'est endormi et j'ai dit à Edouard, demain matin, à neuf heures on continue. Et dans le groupe-là : Ts ts ts hein, (*retenant son sourire*) qu'est-ce qu'il dit celui-là ? Par un temps comme ça ; mais il est complètement dingue ! Bon, enfin, on arrive à se réveiller le matin vers les sept heures et demie, et puis, on va à la cuisine pour chauffer un petit peu du café qui était fourni par la ferme et, j'ai dit à Edouard, on va se préparer, on va partir tout à l'heure à

---

<sup>225</sup> Leur gare de destination, dans la vallée de la Thur.

<sup>226</sup> Ossuaire de la première guerre mondiale. Le Hartsmannsweilerkopf, ou Vieil-Armand, a été le théâtre de violents combats entre 1915 et 1917.

neuf heures, il y aura le soleil. Et le soleil était présent, hein ! A neuf heures. Et vas-y marcher, je vous dis : Lac Blanc, Lac Noir, Heiko, Brezouard. Les deux lacs hein. Et le Heiko et le Brezouard, ce sont des montagnes, hein. Et descendre à Echerie<sup>227</sup>, ça faisait quarante cinq kilomètres de marche dans deux jours. (*puissant et rieur*) Mais, arrivé à Echerie, moi je croyais dans mes talons qu'il y avait des clous comme ça. Ouh la la, que c'était pénible de marcher ! Et dans la semaine, on était claqués ! *Ja* ! Et quand on a raconté cette traversée, on nous a dit, mais Monsieur Weil, vous êtes complètement cinglé. (*riant*) J'ai invité une fois ma maman, elle a dit (*il rit*) : « Laisse-moi tranquille. Hein, hein ! (*suite en yidich*)

<i>Nai, nai, nai ! Ich geyh nit mit dir. Ha ha ! Du werdsch noch mi fertig losn mit laafe. Ich glaib, ich blaib daham. »</i>	Non, non, non ! Je ne viens pas avec toi. Ha ha ! Tu vas encore m'achever à la marche. Je crois que je vais rester à la maison. »
--	---

*Au cours de l'entretien 16, j'ai posé des questions sur des points remarquables déjà évoqués qui n'avaient pas été enregistrés. Ainsi...*

### **La chute en luge**

JEAN - YVES CERF : Alors j'avais encore une autre question : l'histoire de la chute en luge avec la fille.

ALFRED WEIL : Avec quoi ?

JEAN - YVES CERF : Avec une fille aussi, l'histoire quand vous êtes tombé de la luge.

ALFRED WEIL : Tombé de la lune ? (*Jean - Yves Cerf et Michèle Weil ensemble se regardent interloqués ; puis Alfred Weil comprend*) : Ah la luge ! Ah la luge ! Ça c'était là-derrrière, là. Ah voui voui voui voui voui. *Ja*. (*à sa belle-fille*) Tu connais, l'histoire ?

MICHELE WEIL : Oui. Ça fait rien. Raconte-la de nouveau ! (*à Jean - Yves Cerf*) Il vous avait pas raconté les histoires du miroir qui se brise ?

---

<sup>227</sup> Echerie : vallée de Sainte-Marie aux Mines,

JEAN - YVES CERF : Non.

MICHELE WEIL : Papi, après tu racontes les histoires, tu sais, du miroir qui s'est brisé avec la vieille qui a reçu le lendemain le pansement sur le front. Raconte lui tout ça ; il sait pas ! (*Alfred Weil a un petit rire et se tait ; Michèle Weil continue*) Les malédictions, les mauvais sorts que on avait jetés dans le quartier à... ruelle Verte ... Termine déjà celle de la luge ! Avec la copine.

ALFRED WEIL : La question de la luge ; eh bien c'était tout à fait, tout à fait spécial. (*Très articulé*) Rue de la Délivrance, qui est là, à droite ; elle continue jusqu'à la rue des Castors en bas où on parle déjà : quartier mer Rouge. Et là, il y avait une seule maison, qui s'appelait, les propriétaires (*articulé*) Glasmann ; et on disait « le glacement » où on va luger et ça descendait comme ça. Il y a en bas une petite fontaine et puis - (*dialoguant avec Michèle Weil qui semble l'interroger*) Je ne sais pas, ça ne va pas trop bien, là. Hein ? Bien. Bon, enfin – Donc le chemin il descendait comme ça et puis ça tournait. On était là depuis sept heures du soir et puis, tant qu'on pouvait, descendre. Parce qu'on n'était pas seuls hein ; parce que là je me souviens encore les Dietmann, où il y a [aujourd'hui le magasin] Aldi là, avaient leur ferme, ils étaient là avec un bobsleigh, pour descendre. Vous voyez, on était un groupe au moins de six à sept pour descendre, avec des luges. On descend, il y avait Heinkele, et Hirth Albert avec moi. A trois, moi devant avec un patin, pour diriger, comme ça, et assis vers les onze heures comme ça, avec le bec de gaz, là, hein, qui illuminait, que tout d'un coup j'entends dire « Tu n'es vraiment pas gentil Alfred depuis le temps que tu descends avec ta luge, tu m'as jamais pris dessus. » (*Bas*) Alors je m'arrête : « Et d'où tu viens, toi ? D'où tu sors ? » « Et bien je suis là, moi, et j'attends que quelqu'un me prend pour se dire que j'ai aussi lugé aujourd'hui » Je dis « Ecoute, je vais te dire quelque chose hein. » Et regardez la main comment ça part comme ça, avec la luge, tout doucement, tout doucement, je lui dis. Rubacher, elle s'appelait ! Elle habitait là dans le quartier, rue des Trois Epis. « On descend maintenant et quand je remonte, je te prends sur la luge » Et ça continue un petit peu plus rapidement que je lui dis « Si on ne revient pas, je t'enverrai une carte postale » Mais tout d'un coup je sens le vent du nord et ma [trace] était une patinoire où ma luge avec nous trois dessus, hein, les bosses, vous savez, hein, comme ça, et je n'arrive plus en bas à tourner, vers la petite fontaine. Mais il y a la rue des Castors qui existe encore maintenant

où il y avait un fossé pour les eaux usées avec un mamelon de terre de cinquante à soixante centimètres qui était un tremplin ! givré ! Et ma luge là, dessus et (*frappe d'une main sur le tranchant du petit doigt de l'autre main*) pan ! dans le pré à côté hein, tous les trois. la luge à plat, et « Vous êtes là ? » « Oui mais on est par terre, hein Alfred ! » Et quand j'ai entendu les voix, ça m'a rajeuni, ça m'a, heu, pas rajeuni...

MICHELE WEIL : rassuré...

ALFRED WEIL : rassuré que personne est blessé, parce que les piquets, qui tiennent le dessus de la luge, hein, j'ai eu peur qu'il y a un de ces piquets en en se cassant, que ça lui rentrait dans la cuisse - pensez un peu ! Parce que c'est arrivé avec un type de la rue de la Mer Rouge, qui est allé luger, heu pas luger, skier ; le ski est cassé, et il y a une, un morceau de bois qui lui est rentré dans la cuisse, il est mort ! Empoisonné ! Sûrement la matière qu'on a mis sur la, euh, sur le patin, si je veux dire un patin, qui aidait à faire glisser, qui lui a causé ça. Ça, c'est la question de la luge. *Ja !* Et là j'en ai sorti. Vous savez, je suis rentré ce soir-là, et Maman m'avait toujours préparé quand je partais comme ça un bifteck, avec une salade, que je rentre à onze heures je me suis fait ce bifteck ; mais j'étais assis à la table à demander, à réfléchir : « Alfred <sup>228</sup>, je t'écrirai une carte postale si on ne revient pas ». Ça, ça m'a marqué. Et c'était une bonne marque. Parce que comme je vous ai déjà dit, quand je parle du pardon au Bon Dieu, c'est toujours lié avec des choses comme ça ! Toujours, toujours ! *Ja ! (silence)*

A ce tableau de jeunesse, il n'y manque que le « flirt » mais je ne peux pas tout vous raconter ce que j'ai entendu. Le club vosgien avait été créé par des Vieux-Allemands et, dans ce domaine, ils avaient réussi à entraîner avec eux des Alsaciens. L'excursion en montagne est devenue une activité populaire. Pour une fois, Alfred Weil met en valeur un exploit physique qu'il a accompli, et comme à son habitude, il affiche un peu de gêne à l'idée de se vanter. Il n'explique pas comment il a su à quelle heure le beau temps allait revenir sur la Schlucht ? Il l'a su, un point c'est tout. Il ne nous donne pas d'explication empirique qui en vaille la peine. Par contre, une hypothèse est fournie pour expliquer la chute en luge : des mauvaises paroles ont été adressées à la demoiselle avant le départ ; il s'agit d'un péché. Mes notes de l'entretien 6 sur le même sujet comportent une phrase

---

<sup>228</sup> Lapsus : Monsieur Weil dit son nom au lieu de celui de la demoiselle.

associant la sanction à la provocation : « *Quand on tombe, je t'envoie une carte postale* ». Rappelons-nous « le péché de la rose » (chapitre 7).

Les interventions de la belle-fille d'Alfred Weil nous montrent une personne familière de ses récits. Elle était sans doute la personne la plus présente chez lui depuis la disparition de son épouse. Michèle Weil m'a soutenu, poussé dans mon enquête, en insistant sur l'urgence face à la maladie « du papi ». Elle connaissait mon intérêt pour les histoires « surnaturelles » - comme je disais - de son beau-père ; on sent qu'elle n'éprouvait aucune gêne à les entendre.

*Une autre histoire que j'avais déjà entendue, contée pour Monsieur Raphaël, au cours de l'entretien 5...*

### **L'attaque de 1929**

Un matin de 1928 Alfred entend son chien qui aboie. Il va voir. Il trouve son père dans la cour, et lui demande sans ménagement de monter sur la bascule « Tu as augmenté de dix kilos. Tu as cinquante deux ans. Tu ne peux pas continuer ainsi. » Le Docteur Wenger l'a sermonné. En juillet 1928, il l'a averti : « Arnold, plus de viande, plus de tabac, plus de d'alcool ! Sinon, dans moins d'un an tu as un *schlag*<sup>229</sup> ! » De fait, le papa a eu une attaque le 9 novembre 1929. Il est resté hémiplégique, c'est-à-dire paralysé du côté gauche. Il ne m'a pas connu pendant trois mois. Il a dit « *Von Gott befohlen, von Gott gesandt* »<sup>230</sup> [Il a vécu ainsi ]Vingt-deux ans !

Aussi j'ai interrogé Monsieur Weil alors que j'étais en mesure de l'enregistrer, toujours au cours de l'entretien 16. Monsieur Weil s'est un peu fait prier. En avait-il assez de répondre à mes questions ? C'est ce qu'il dira un mois plus tard à Maurice et Rosa Bloch, au début de (18), dernier entretien « officiel » de l'enquête.

JEAN - YVES CERF : Là j'ai autre chose ; on peut en parler c'est un peu long. C'est heu, avant... 1928 avant l'accident de votre père. Ça c'est une histoire, aussi une histoire, que, une fois vous êtes réveille par un chien qui aboie. En 1928. Vous croyez qu'il y avait un chien qui aboie et vous avez rencontré votre père euh qui commençait à être... qui vous a fait peur, enfin son état de santé

---

<sup>229</sup> Une attaque. Je ne peux plus dire si le mot était prononcé en yidich ou en alsacien (*schlàg*).

<sup>230</sup> Proverbe allemand « Dieu l'a ordonné, Dieu l'a envoyé ».



ALFRED WEIL : Ah ! pour dire une prévision.

JEAN - YVES CERF: Voilà c'est ça.

ALFRED WEIL : Oui.

JEAN - YVES CERF: Et puis, toute cette époque-là, vous en avez souvent parlé, mais j'ai pas tout noté.

ALFRED WEIL *amusé* : Ah bon !

JEAN - YVES CERF : Oui. Enfin seulement des parties. Les propositions, et puis votre décision, toute cette période-là. Parce que comme il y a beaucoup à dire, j'ai pas tout.

ALFRED WEIL : Hum ! (*puis il se parle, et ajoute avec un petit rire*) Il y a bientôt toute la collection de mes...

MICHELE WEIL : Oui, mais Papi, chaque fois, il n'a pas le, les cassettes. Il n'a pas le matériel maintenant. Alors maintenant tu es obligé de répéter. Et ce qui est tout aussi bien. Mais, pour reconstituer l'histoire, à partir du chien qui aboie et, vu après l'état de ton père, que tu as vu un signe avant-coureur de malheur.

ALFRED WEIL : Je n'avais pas parlé déjà de ça ?

JEAN - YVES CERF: Si, mais je n'ai pas enregistré ; je n'ai pas pu noter. Quelquefois, je vous dis : « Vous allez trop vite ; il faut arrêter aujourd'hui ! » Mais vous dites « On recommencera ». (*Il rit. Silence*)

ALFRED WEIL : Vous croyez que c'est intéressant, ça ?

JEAN - YVES CERF: C'est quand même important dans votre vie, ces moments-là. Ça a tout changé dans votre vie.

MICHELE WEIL : Et oui. Et oui Papi ! Hé hé !

ALFRED WEIL : Je réfléchis, je sais pas.

MICHELE WEIL : Et si ! ça a complètement changé.

ALFRED WEIL *décidé et calme* : C'est tellement, c'est tellement - non pas la question ancien – je le vois comme si c'était hier, ça. Et des choses drôles. Je vous dirais que s'attacher à des peccadilles, c'est vraiment exceptionnel.

Notre boucherie, magasin, avait quatre portes (*Michèle Weil acquiesce*) : la porte de sortie dans la cour, la porte de montée aux étages, la porte d'entrer et sortir dans le magasin, la porte pour aller dans la salle à manger. Vous voyez, ça fait comme une croix, comme ça. Et j'avais un berger allemand Lux, qui était une capacité pour attraper des rats. Parce que là – près de l'église protestante, il y avait la *Schwizer Meiera*<sup>231</sup>, une suisse, une – comment dit – (*s'exclamant*) une Xanthippe ! (*rire de Michèle Weil*) méchante, hein, qui élevait des cochons. Et vous pensez le purin qui sortait là ! Vous croyez qu'il y a quelqu'un qui a rouspété ? Ça coulait, ça puait, ça, personne ne disait rien. Les fermes d'ici, où ça sentait le fumier, vous croyez que quelqu'un disait quelque chose ? La question du bruit du meuglement, ou des chants des coqs ! personne s'en occupait. Aujourd'hui, il y a une voiture qui passe, il faut déclarer ça à la ville de Mulhouse, parce que ça fait du bruit, on ne peut pas dormir. Mais les gens sont sensibles comme tout, hein. Bon.

Alors comme je travaillais chez Schmerber, j'avais déjà dix-sept ans, en descendant ... - (*à Michèle Weil qui a éternué*) A tes souhaits ! - En descendant les escaliers pour rentrer dans la boucherie, j'entends mon chien qui saute vers la porte. Là je me suis dit, il y a quelque chose, et en vrai, il y avait un rat dans la cour. A quelque part, où il sentait qu'il était mais je vois en même temps mon père qui va vers la buanderie que nous avons au fond fin, vers la, le bâtiment de la synagogue.

JEAN - YVES CERF: Hum hum, je vois oui.

---

<sup>231</sup> a.. la fermière suisse.

ALFRED WEIL : Hein ! Et le chien ne m'intéressait plus, mais je voyais la carrure de mon père et je dis : « Hep ! » ... Il se tourne. (*Riant*) Il me dit: « C'est comme ça que tu appelles ton papa ?

JEAN - YVES CERF: Dites-le comme vous l'avez dit. Dites-le pas en français ! Vous l'avez pas dit en français !

MICHELE WEIL : Si. Si, si, si. Pourquoi ?

ALFRED WEIL , *reprenant en yidich* :

- <i>Kumm e bisle dorne ! Ja !</i>	- Viens un peu par ici ! Oui !
- Qu'est-ce qu'il y a ?	- Qu'est ce qu'il y a ?
- <i>Kumm e bitzele, kumm !</i>	- Viens un peu, viens !

Et il est venu, et je l'ai fait poser, placer sur la bascule et puis j'ai dit :

- Papa, tu as augmenté de dix kilos.

- Ah, il m'a dit, raconte moi autre chose. Qu'est-ce que tu veux avec cette vieille bascule. Elle n'est déjà... plus ...

« *Na, nai* » j'ai dit. « Descends ! Et regarde un petit peu là. Tu vois ça ?

- Et les poids ? »

J'ai dit : « Qu'est-ce que tu racontes ? » J'ai dit « Papa tu as augmenté. »

Mais comme ce papa, la cigarette, le cigare, la pipe et chiquer ouh, ouh ouh, ouh ! Et ça continue comme ça. Et puis le malheur, que maman et moi on gronde ce papa qui ne veut pas écouter, et puis on se concerte et on va demander au docteur Wenger de l'ausculter. Là on est allé au mois de juillet 1928, moi avec ce papa. Et il était assis comme ça, le docteur comme ça et moi comme ça (*gestes montrant les places*). Que le docteur il se lève, puis l'ausculte, il se rassit (*sic*), puis lui dit : « Arnold, plus de tabac, plus d'alcool, plus de viande, devenir végétarien. »

Et le papa dit, au docteur, s'il est malade. Il a dit :

- Je ne suis pas malade.

- Mais je te préviens. Ça ne durera pas un an, tu reçois un coup d'apoplexie. »

Donc, c'est allé un petit peu plus loin. Le malheur est arrivé le neuf novembre mille neuf cent vingt ... (*cherchant*) neuf. (*Tapant sur la table*) A cinq heures et demie du

soir, paralysé. *Ja ! (un peu assourdi, lent)* Ça, c'est la fin de ma carrière – et le début ... d'un soutien.

JEAN - YVES CERF : Et il vous a pas, il ne reconnaissait pas les gens, au début. Il ne vous reconnaissait plus au début ? Si ?

ALFRED WEIL : Il ne me reconnaissait plus. Non, non, non, non. Non, non, non. Non, il me disait tous... les méchants noms. Seulement ce qu'il me disait, parce qu'il était averti, le lendemain matin, (*tapant sur la table*) quand je suis venu pour porter le café au lait, au lit, il me dit : « Von Gott gesandt, von Gott gesu... » heu, « Von Gott gesandt, von Gott befohlen ! » *Ja ! Ja !* et là je lui ai répondu : « Enfin, tu comprends et tu le crois, qu'est-ce qu'on t'a prêché » Hein, hein !

JEAN - YVES CERF : Mais il vous reconnaissait pas ? Si. Hum, hum.<sup>232</sup>

MICHELE WEIL : Mais quand il a dit ...

ALFRED WEIL *interrompant* : Mais si vous saviez comme il était devenu méchant, hein ! C'est unimaginable. Et là j'ai entendu ma cousine – elle est en Amérique – son père aussi a reçu un coup d'apoplexie. (*Extrêmement étonné*) **Le père a battu sa fille, de colère !** Seulement l'une, mais les deux autres sœurs, enfin elles étaient auprès de lui de temps à autre, mais il était mé... devenu méchant ! Et ça c'est déclaré hein, dans des cas comme ça.

Et comme il était un grand mangeur de viande, hein, ouh ouououh ! Voui, voui, voui, il comprenait pas : manger sans sel, et manger sans viande, ça c'était un chapitre.

« Ça, c'est la fin de ma carrière – et le début d'un soutien. » a dit ici Monsieur Weil. On ne saurait trouver formule plus adaptée. Au moment de ce malheur, en 1929, Arnold Weil avait reçu cinq propositions d'emploi. Nous avons vu celle de Schmerber. La plus alléchante est celle du cousin Marx Weil, qui était marchand de couleurs, fournisseur des artistes à New York. Il avait un grand magasin, une surface sur plus de cent mètres de façade; il insistait pour qu'Alfred aille là-bas travailler avec lui :

---

<sup>232</sup> Faux-sens : Alfred Weil avait sans doute voulu me parler de l'absence de reconnaissance paternelle. J'ai cru qu'il parlait d'une perte de capacité à le reconnaître .

« Je te mets dans ma succursale à Montréal. Il me faut un francophone » m'a dit le cousin Marx qui était venu à Mulhouse. Comme je ne me décidais pas « Réfléchis bien ! Je reviens dans six mois » (*Notes des entretiens 19*)

Monsieur Weil a décliné l'offre à cause de son père paralysé et de sa mère. Le père malade ne pouvait pas obtenir l'autorisation d'immigration en Amérique. Alors, dès 1930, bien que personne ne l'y ait encouragé, Alfred Weil a repris la boucherie de la ruelle Verte à Dornach. L'idée de devenir boucher n'était pas neuve, mais le père s'y était opposé, comme le montre ce qui suit :

« C'était un travailleur. Quand j'ai demandé à seize ans de devenir boucher, si je ne vous l'ai pas déjà dit. J'ai dit :

- Papa je veux devenir boucher. (*plus fort*) Papa, (*riant*) je veux devenir boucher.

- Non.

- Pourquoi ?

- (*En yidich*) *Kànsch nît fresse.*

Vous comprenez ? Tu peux pas bouffer. *Ja, ja !* Et alors, un homme comme ça ils auraient tué au travail. Croyez-moi ! Tuer (*riant*) Figur... Avec figuration, se tuer au travail. Vous savez que... *Ja !* Inimaginable ! » (*Extrait de l'entretien 11*)

Ici, au cours de (16), Alfred Weil est dans le rôle de son père lui parlant de ses mauvais souvenirs de son apprentissage à Emmendingen, en Allemagne :

« Alfred ! à sept heures du matin, des fois, et je t'admire, tu sais, rien que de voir comment tu dors bien, que j'appelle : Alfred, il est temps pour se lever à sept heures. ! Mais tu sais, quand tu as dormi à peine trois ou quatre heures et que tout d'un coup le patron (*il toque trois coups sur la table*) « Il est temps pour travailler ! » Deux heures du matin ! *Nai\**, ça c'était l'ancien temps et puis, les jeunes n'avaient même pas le droit d'ouvrir la bouche. »

La boucherie Weil avait été modernisée et décorée en 1928. Monsieur Weil la trouvait magnifique et techniquement remarquable. Il a appris le métier avec sa mère. Elle a guidé ses premiers pas. En 1930 un garçon boucher lui a appris la préparation de la charcuterie et comment désosser les bêtes. L'histoire prouve que Monsieur Weil s'est débrouillé dans ce métier. Même si, lors de la soirée anniversaire de sa mort que j'ai organisée, Monsieur Loeb, à insisté pour dire « Il était tout sauf boucher ». Ce voisin, descendant des marchands de bestiaux de la ruelle Verte, a lui-même continué dans cette

profession, y compris après que l'entreprise familiale a cessé son activité au début des années 1980. Sa remarque aigre-douce était un hommage et une critique amusée en même temps.

Et Alfred Weil a ajouté au cours de (5), après avoir dit qu'il était allé une fois à New York (après la seconde guerre mondiale) sur la tombe de sa grand-mère maternelle, émigrée en 1938 sur ses vieux jours : « J'ai fermé les yeux à mes parents, c'est ça qui compte... »

« Alors la boucherie, c'est devenu mon idéal dans la vie, après la quincaillerie où j'ai fait mes débuts et les cinq propositions que j'avais et que j'ai refusées à l'époque de la catastrophe de mon père. » (*Noté à Pfastatt, entretiens 19*)

A vingt ans qui était Alfred Weil ? Il avait d'abord été un enfant allemand, imprégné de la culture rurale judéo-allemande, découvrant le monde en guerre ; il a vécu dans une ville (re)devenue française à la fin de la première guerre mondiale, il a été pris à l'âge de neuf ans dans la revendication familiale dramatique de la nationalité française. Onze années plus tard, il a les moyens de choisir son avenir, de décider où, dans quel pays, dans quelle ville, il va installer son foyer et son bureau pour réussir son ascension sociale. Or, je fais la connaissance soixante-dix ans plus tard d'un énergique vieux monsieur qu'on me présente comme le plus représentatif des juifs alsaciens traditionnels et comme un ancien boucher. Comment Alfred Weil est-il devenu ce parangon du **juif alsacien traditionnel**, personnage quasi légendaire, celui que vont voir les journalistes lorsqu'ils enquêtent en Haute Alsace sur la tradition juive ? En prenant la route de la boucherie paternelle, route dont son père ne voulait pas pour lui, Alfred Weil a mis dans son jeu la dernière carte nécessaire pour se construire le parcours d'un personnage dont on m'a dit, des dizaines années plus tard : C'est l'homme qu'il vous faut absolument voir pour votre collecte sur l'humour juif en Alsace. C'est lui qui connaît toutes les histoires d'autrefois.

*Quatrième partie*

**1929-1974**

***La boucherie, les  
avertissements, la santé,  
la religion***

L'intérêt pour les questions pratiques est un trait caractéristique chez beaucoup de conteurs nés [...] Tout cela nous éclaire sur la nature du véritable du récit. Il présente toujours, ouvertement ou tacitement, un aspect utilitaire. Cela se traduit parfois par une moralité, parfois par une recommandation pratique, ailleurs encore par un proverbe ou une règle de vie - dans tous les cas le conteur est un homme de bon conseil pour son public.

Walter Benjamin, *op.cit.* p. 119.



## Chapitre 16

### Le début d'un soutien

### La biographie impossible

Parcourons un instant la vie et les écrits des personnes qui nous servent dans nos comparaisons autour de 1929, année décisive, année tournant dans l'existence d'Alfred Weil. Nous en arriverons alors à lui, de 1929 jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

#### *Philippe Husser*

Philippe Husser, qui tient son journal depuis 1914, s'intéresse à l'autonomisme qui agite la vie politique alsacienne. Son collègue instituteur Rossé et ses camarades sont accusés de complot. Husser note le 29 avril 1928 que Rossé et Ricklin, dirigeants du *Heimatbund*, ont été élus députés du Haut-Rhin alors qu'ils étaient en prison. Le socialiste Grumbach l'a emporté à Mulhouse-ville.

Journal de P. Husser, 30 avril 1928 :

Ouverture du grand procès des autonomistes à Colmar

Journal de P. Husser, 25 mai :

Le procès de Colmar s'est achevé avec la condamnation de Ricklin, Rossé, Schall et Fasshauer à un an de prison et à cinq ans d'interdiction de séjour.

Journal de P. Husser, 27 mai<sup>233</sup> :

J'ai transmis ma demande d'admission à la retraite à M. le ministre de l'Instruction publique par la voie hiérarchique.

P. Husser a souffert dans son métier de la politique française mais il a tenu bon ; une des raisons de son journal continué en français après la victoire de 1918 est la nécessité de progresser dans le français écrit. Il serait plutôt régionaliste, mais il

---

<sup>233</sup> P. Husser a alors soixante-six ans ; il avait pris son premier poste à Munster en 1882 avant de s'installer à Mulhouse trois ans plus tard. C'est là qu'il a fait presque toute sa carrière.

condamne l' « Haegymonie », autrement dit l'usurpation des revendications autonomistes par le parti (catholique) clérical, dirigé par le colmarien abbé Haegy. Du coup le statu-quo centralisateur imposé par Paris lui semble un moindre mal auquel il se résigne.

### ***Robert Lehmann***

Une question posée par moi à mon grand-père en 1973 à propos de son propre grand-père lui avait donné l'occasion de décrire par courrier ses ancêtres maternels, à partir du faire-part de décès (à Mulhouse) de son aïeul maternel Salomon Moock « quatre ans et demi avant ma venue au monde » dit la lettre, (soit en 1899). Robert Lehmann m'a écrit cinq feuilles pour m'apprendre les noms de ses oncles, tantes, quelques membres de la famille un peu plus éloignés et leurs descendance ; pour chacun il précise où il a vécu, avec qui il s'est marié et sa profession (pour les hommes). Il donne la date et les circonstances de ceux qui sont morts, et parfois d'autres précisions. Puis mon grand-père complète la description de sa famille par le côté paternel, à nouveau en partant de ses grands-parents et de leur descendance. Les Moock étaient 7 frères et sœurs, les Lehmann étaient cinq enfants de Sélestat. Ces 12 personnes auront eu au total 23 enfants entre la fin du siècle et 1920, soit 1,9 en moyenne. Six des frères et sœurs de mes arrière-grands-parents Lehmann-Moock avaient quitté l'Alsace adultes. La description se termine spécialement pour moi ainsi :

Et puis le 31 décembre 1927 « la mimime » et le papi se sont rencontrés, se sont fiancés, se sont mariés, ont fait des enfants (tu dois les connaître)

Mon grand-père, après l'allusion à la fondation de son propre foyer, commence sur une autre feuille une autre histoire par ces mots :

Mais, au fond, que sais-tu du « ALTER » ? Qu'il est né à SCHLETSTADT (Reichsland ELSASS-LOTHRINGEN) sujet du Kaiser WILHELM der zweite ... que je l'ai même vu une fois - en 1914 ! et applaudi dans la rue, car les élèves étaient tous rassemblés sur son passage lorsqu'il venait annuellement à son BURG du HAUT-KÖNIGSBURG ...

La deuxième partie de cette longue lettre m'apprend l'essentiel de sa vie jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale. R. Lehmann, qui parlait français avec ses parents, a

pu aller suivre les cours d'une « école supérieure de commerce parisienne » en 1919-1920. Un camarade alsacien de R. Lehmann, s'étant fait traiter de Boche par un autre élève, il lui avait cassé la figure. La direction décide le renvoi de l'Alsacien. Les élèves alsaciens ont réagi, menaçant de « foutre le camp ». Finalement le directeur (alsacien) a renversé la situation, et c'est le « Parigot » qui a été mis à la porte. Après cette école R. Lehmann débute dans les bureaux. Il connaît ainsi Nancy, Amiens, où il travaille dans une brûlerie de café. Renté chez lui, il tombe sérieusement malade. Cela lui vaudra d'être exempté de service militaire. Il retourne à la fin 1923 à Paris, travaille brièvement dans une banque, mais la quitte pour entrer chez Louis Dreyfus et C<sup>ie</sup>, « première maison mondiale du commerce des grains et graines » où il reste jusqu'en 1926. « Re-retour à Sélestat chez mon père, je voulais travailler avec lui ; *ça n'a pas marché* <sup>234</sup> ». Il part à Marseille en 1927, dans un commerce « attrape-nigaud » mais il ne sent pas fait pour cela. Il fait connaissance à la fin de l'année de Renée Bokanowski (Mimime pour ses petits-enfants) et se fiance avec elle. Mon grand-père entre alors dans l'entreprise de commerce textile dirigée par sa belle-mère B. Bokanowski et les beaux-frères de celle-ci. Il y fera toute sa carrière, à Paris de 1929 jusqu'à sa retraite, sauf pendant la guerre. La lettre s'achève à la onzième feuille, par ses mots sur les suites de la Libération :

« ...j'ai repris le boulot de « con » chez les BOKA, pour être vendu à DRALUX en 1950. ENDE <sup>235</sup> »

### ***Marguerite Samuel***

Marguerite Samuel s'est mariée le 8 mai 1928 à Mulhouse. Son fiancé lui avait été présenté par Marguerite Klein, fille aînée du docteur Ernest Meyer (l'âme de la CISTO mulhousienne) mariée à Paris. Il s'agissait de Moulou Kohn, un cousin germain de son mari, petit-fils d'un grand rabbin de Colmar par sa mère, et fils d'un rabbin hongrois qui était décédé avant l'époque de la présentation. Le jeune homme vivait à Paris et c'est là que le jeune couple s'est installé. Cinq enfants naîtront .

### ***Georges Zink***

En 1928 encore, Georges Zink, fils de paysans d'Hagenbach, est reçu à l'Ecole Normale Supérieure rue d'Ulm à Paris. Après un an de classe préparatoire à Strasbourg dans la première promotion alsacienne de khâgneux depuis plus d'un demi-siècle, il quitte sa terre natale pour embrasser une carrière universitaire.

---

<sup>234</sup> Souligné par R. Lehmann.

<sup>235</sup> Boka est le nom de l'entreprise de la famille de sa femme (Bokanowski). Ende = fin (en allemand).

### ***Husser : 1929***

Passons à 1929 : le jeudi 24 octobre un vent de panique ébranle New York : les cours de la bourse s'effondrent à Wall Street. P. Husser n'en dit rien dans son journal. Il écrit un texte appelé « A propos de la tragédie alsacienne » ; c'est une dénomination usuelle alors pour parler de l'histoire récente. Pour Husser, il s'agit précisément de la haine que son gendre Fritz Bronner, un jeune alsacien devenu volontairement allemand, éprouve pour la politique de la France en Alsace, et du refus de tout contact avec son beau-père qui s'en suit.

### ***... et Alfred Weil***

Alfred Weil ne m'a pas raconté les éléments déterminants de sa vie après son choix de reprendre la boucherie familiale pour rester près de ses parents. En recoupant des informations éparpillées voici ce que je peux dire : Alfred Weil a appris la boucherie par lui-même. En 1930 un ouvrier boucher lui a montré la découpe de la viande. Je ne sais rien d'autre sur le personnel à la boucherie, si sa mère continuait d'y travailler ( et jusqu'à quand). Alfred Weil cherche partout comment soigner son père : médecins hospitaliers à Rouffach, à Bâle, guérisseurs allemands. Finalement il est convaincu que ses propres massages soulagent au mieux le malade. En dehors de son travail, il fréquente le café (pour y retrouver la clientèle) et lit le journal. Je ne sais rien d'éventuels projets matrimoniaux, ni sur le service militaire, qu'il n'a certainement pas fait. Rappelons qu'Alfred Weil a peu de famille à proximité. Seule la sœur de son père vit en famille à Saint-Louis, à côté de Bâle. A partir de 1925, les contacts s'étaient rétablis avec la famille en Allemagne. La grand-mère maternelle a séjourné chez sa fille juste après la naturalisation de 1925. Quelques voyages ont été effectués dans la famille en Allemagne. A partir de 1933, les oncles et tantes allemands pensent à émigrer. Certains gagneront l'Amérique, comme un frère du père, un frère et une sœur de la mère, qui emmènent avec eux leur mère âgée de 80 ans en 1938, ou peut-être même tous les collatéraux de sa mère, qui avait , me semble-t-il, trois frères et deux sœurs, vivant tous en Allemagne. Deux autres frères du père passeront en France; là ils seront regroupés dès 1939 dans des camps pour étrangers comme réfugiés allemands et livrés à la déportation.

*Voici, extraite de (17), la seule anecdote caractéristique de l'ambiance mulhousienne des années 1930 d'Alfred Weil :*

### ***Au café Frech***

En tant que jeune boucher, disons 1932-1934, j'avais des cafetiers comme clients. Et là j'allais le soir, parce que – tout en étant un jeune homme – j'avais honte d'aller dans un café en journée où je craignais qu'on dise : tu vois il a le temps libre, au lieu de travailler – de fait j'étais continuellement au travail - il peut aller boire ; il y avait un café Frech François à l'angle de la rue de Thann et de la rue Hederich où j'allais de temps à autre le soir parce que j'avais des clients et ça valait la peine- c'est pour dire la concurrence et l'abondance dans le métier. Alors un soir quand j'arrive là-bas, le bistro est plein et ça gueule et ça gueule, à peine j'ai mis le pied, il y en a un qui me voit, un qui me connaît et qui s'écrie « Ah ! voilà le capitaliste qui arrive ! » Et le capitaliste, et le capitaliste ! Et ils se sont levés trois quatre pour m'empoigner. Et le cafetier il est intervenu :

- Qu'est-ce que vous faites ?

- Ah ! Ça ? A foutre dehors, sale juif !

- Ecoutez, vous voulez pas que j'appelle la police ?

- Ah, toi, tu lui donnes encore raison.

- Asseyez-vous et tenez vous à votre bière et vous n'avez rien à faire avec les clients.

- Ne le molestez pas ! Vous, Monsieur Weil, asseyez-vous avec nous là-bas !

Mais je vois avancer l'heure et je ne les vois pas déguerpir. Et je craignais qu'ils vont sortir avec moi et qu'ils vont me tabasser. J'ai attendu jusqu'à me dire, j'en ai marre, je vais rentrer à la maison. C'était après là où il y a aujourd'hui le garage Siam. Il y avait une balustrade en bois en dents-de-scie pour qu'on ne puisse pas passer. Je suis rentré comme ça de la rue Hederich à la poste de Dornach en balançant entre la balustrade et les trente bonhommes qui m'ont foutu l'un contre l'autre comme ça. Je suis rentré à la maison et j'avais obligé ma maman d'aller coucher dans la chambre d'amis qui était attenante à la chambre à coucher parce qu'il fallait se lever six fois, des fois dans la nuit – faire pipi. Et pour éviter le pipi au lit, j'avais dit à Maman, va là-bas, ici c'est pas ta place, moi je couche à côté de Papa. Et toi tu te reposes. Que en allumant la lumière, tout d'un coup :

- Alfred ?

- Tu ne dors pas ?

- Non.

- Quelle heure qu'il est ?

- Onze heures.

- D'où tu viens ?

- De Frech.

- Mais d'habitude tu ne dors pas si tard que ça ? Approche un peu ! Qu'est-ce que c'est ? Sur ta figure ? Il y a quelque chose qui va pas, hein. Assieds-toi !

Et quand je lui raconte ça (*ton ferme*) :

- Je te défends d'aller le soir dans le café. Tu iras la journée.

- D'accord.

Monsieur Weil murmure « J'ai honte .... ça m'a travaillé la semaine d'après mon *spirite* que je retourne »

Le même jour que la semaine passée je m'habille avec les knickerbockers et des bas avec une sorte de combinaison jacquard, une paire de souliers. Enfin c'était bien bien. Et je descends.

- Qu'est-ce que c'est Alfred ? (*ton amusé*)

- Ce que c'est ? Monte et puis habille-toi aussi ! Non, tu veux pas monter ?

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

- Tu vas m'accompagner chez Frech.

- Ah ! [T'] accompagner. (*criant*) Je te défends (Et les yeux étaient grands comme ça, *dit le narrateur*) Je te défends de sortir, je te défends de partir, tu n'iras pas.

- Mais maman, tu veux faire un grand plaisir, va t'habiller et viens avec moi. (*Petit rire*)

- Alfred, je te supplie. Il faut pas que tu sois sujet d'un accident. Reste à la maison et laisse tomber ça.

- (*riant*) Maman. ! »

Je me suis presque mis à genoux qu'elle a exécuté. Elle s'est habillée et on est arrivé rue de Thann. Si vous voyez, c'est là où il y a le Brustlein. Arrivés devant le bistro, ça gueule là-dedans. Et Maman :

- Alfred, tu rentres pas là-dedans !

- Maman, je te supplie, viens.

Je me mets presque à genoux dans la rue ; elle cède. La porte s'ouvre, ça commence à gueuler. Et le Frech François vient tout de suite à notre rencontre et il dit à celui qui s'est levé contre nous « Toi, bois ta bière et va t'asseoir, tu bouges plus ». Il a ajouté « Monsieur Weil, mettez-vous là-bas. Pourquoi vous êtes venu aujourd'hui ?

- Une tournée générale !

- Hein !

- Une tournée générale ! »

Ma mère me regarde avec des yeux ... « Mais il y en a qui ont encore grand comme ça de bière sur la table »

Au bout d'une demi-heure « Une tournée générale ! » Et encore une, que certains ils en avaient encore plein leur bocal. Et alors là c'était une ruée, comme un volcan. Et des jurons : « Et qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Et tu nous prends pour qui ? Et tu veux nous exploiter ! » *Etc.* ...

Et le Frech il est obligé de tenir une conférence au sommet pour dire ; « Asseyez-vous, la bière elle vient comme ça. Qu'est-ce que vous avez à vous inquiéter ? C'est commandé ! »

Et puis j'ai dit à Maman : « On va partir »

Je mets l'argent sur la table. Alfred et Maman vont sortir de là. Ah ah ! Monsieur Weil. C'était plus le communiste<sup>236</sup>, c'était plus le capitaliste !

JEAN - YVES CERF *riant* : C'était Monsieur .

ALFRED WEIL : *Ja* !

*Monsieur Weil n'a pas dit quel groupe, quel parti se réunissait au café Frech. Traiter un boucher juif de « capitaliste » désigne en principe l'extrême droite antisémite et fascisante, très agressive à partir de 1934.*

C'est peu pour dix années ! Mais le chapitre que j'ai consacré aux premières années d'Alfred Weil était un montage et non un texte réellement énoncé. Les récits sur 1914-1918 ou 1918-1929 sont abondants, sans qu'ils constituent un récit de vie. De même j'ai entendu beaucoup de choses qui peuvent être situées pendant la vie active de Monsieur Weil à la boucherie. Mais elles ne peuvent pas être datées précisément. L'absence ou la présence signalée de la femme d'Alfred Weil constitue parfois un repère. Les récits peuvent plus facilement être datés, ou encadrés, quand ils sont situés hors d'Alsace : il s'agit de la période de la seconde guerre mondiale. Mais à l'intérieur même de cette période « historique » le flou chronologique est la règle. Quand des dates

---

<sup>236</sup> Lapsus probable, aussitôt corrigé.

apparaissent, elles ne me semblent pas toujours cohérentes. L'écoulement linéaire du temps n'est pas en général un paramètre qui intéresse Alfred Weil. Que me raconte-t-il, que raconte-t-il à d'autres en ma présence sur l'époque de sa vie de boucher ? Tout ce qui concerne la boucherie précisément, et par des associations assez systématiques, la cuisine, la santé, les commandements de la religion juive, et les avertissements sur la santé qu'il a donné aux gens « toute sa vie ». Nous allons le découvrir à travers plusieurs extraits d'entretiens dans les chapitres suivants.

### **La biographie impossible**

La Résistance (avec majuscule) à l'occupant nazi durant la seconde guerre mondiale, ou même la résistance passive, discrète, voilà un sujet que beaucoup d'enfants de ma génération ont entendu de la bouche de leurs aînés. Il a suscité beaucoup d'écrits, manuscrits ou publications. Monsieur Weil a lui-même écrit un cahier sur cette période. Ce cahier, je ne l'ai jamais vu, pas même fermé. La résistance dont il m'a parlé, c'est le combat pour ne pas crever de faim, ses parents et lui. Et le combat perdu pour soigner sa mère : « Avec cette pneumonie finale, la maman a diminué, diminué, pas brutalement. Avec ce qu'on n'a pas eu à manger ! » (*Alfred Weil, Entretien 15*)

Le temps de la fin de la guerre est celui où Alfred Weil perd l'être qui compte le plus pour lui. A cette même époque apparaissent sa femme et sa belle-famille, comme s'ils étaient, non pas tombés du ciel, mais sortis de la terre de Provence. Très tardivement j'obtiendrai un récit sur cette rencontre. Ce récit ne nous permet pas de remettre en ordre les événements vécus par les Weil entre avril 1940 et 1945. Comment serait-ce possible alors que Monsieur Weil ne m'a rien dit, ni de l'entrée des Allemands en « zone libre », ni de la Libération en Provence ! Je n'y suis donc pas arrivé, comme je ne suis pas arrivé à être certain du statut légal précis de ce fameux GT 1088. Ce n'est pas un échec mais un renoncement. C'est ailleurs qu'il m'a fallu chercher. Les événements vécus par Monsieur Weil en exil ont créé cette distance minimale au judaïsme alsacien qui a permis son inépuisable bavardage sur son expérience de vie (et qui a provoqué par conséquent notre aventure anthropologique). Cette clé qui m'a été tardivement proposée, je propose au lecteur de l'utiliser plus tard, au chapitre 21.

Les éléments biographiques que j'ai pu constituer sur l'après guerre sont eux aussi sommaires. Une partie provient de Jean-Pierre Weil. Monsieur Weil quitte Apt et rentre



à Dornach en avril 1946 avec sa femme Emilienne Macé, et son père, lequel vivra avec lui jusqu'à son décès en 1951. Ils doivent d'abord vivre neuf mois à l'hôtel avant de récupérer la maison de la ruelle Verte, occupée par d'autres pendant la guerre. David, leur fils aîné, est né à l'hôtel. La boucherie rouvre en mars 1947. Alfred et Emilienne ont eu ensuite deux autres fils, Ernest et Jean -Pierre.

En 1956 Alfred Weil ouvre un magasin au centre de Mulhouse, rue de l'Arbalète, qui sera la « boucherie sous surveillance » de la communauté juive de Mulhouse, celle où l'on peut trouver de la viande garantie cachère. La ruelle Verte sert toujours d'atelier de boucherie (au moins jusqu'en 1964, ou jusqu'à la fin de l'activité d'Alfred Weil ?) Le couple Weil a aussi tenu un stand à la halle (marché) de Mulhouse.

Sur l'invitation d'une cousine du côté maternel de son père, David Weil, jeune homme, part aux Etats-Unis. Il décide d'y rester. Ernest l'imité quelques années plus tard. Jean -Pierre, le benjamin, est tenté d'en faire autant. Il travaille quelques mois aux Etats-Unis avant de rentrer à Mulhouse où il vit encore de nos jours. Jean -Pierre s'est installé dans la maison familiale, après qu'en 1976 Alfred Weil a cessé son activité de boucherie. Jean -Pierre Weil a continué quelques années la boucherie familiale à Dornach avant de renoncer, et d'aménager le rez-de-chaussée en espace d'habitation pour sa famille. L'héritage d'Emilienne a permis au couple retraité l'achat d'une maison avec un jardin située à quelques centaines de mètres de la ruelle Verte. C'est dans cette villa sur la colline que j'ai rencontré Alfred Weil en 2000. Après la retraite, les époux Weil, et particulièrement Madame, animent différentes activités au sein de la communauté juive de Mulhouse. Vers 1990, Alfred Weil entend parler de cours de yiddish donnés par Madame A. Starck et commence à les fréquenter. Emilienne Weil tombe gravement malade en 1994 et décède en 1995.

### **Alors que raconte l'ancien boucher ?**

Alfred Weil, ancien boucher, raconte et revient sans fin sur son expérience. En tant que juif boucher, puis en tant que responsable de la boucherie sous surveillance de la communauté juive mulhousienne, il développe un rapport intense à la religion (mon interprétation du premier entretien en lien avec la notion d'holocauste s'appuie sur ces mises en relation faites par Alfred Weil), une étonnante connaissance pratique du corps humain, et au-delà de cette science, une capacité à avertir des personnes sur l'état de leur

propre corps. Ces différents aspects de son expérience pratique sont l'objet des trois chapitres qui suivent. Pour mieux les comprendre, je commencerai par une parenthèse sur l'organisation des juifs mulhousiens. C'est en effet une question que le discours public, tel que l'indique par exemple la plaquette *La Communauté juive de Mulhouse*, éditée par la communauté juive de Mulhouse (rue des Rabbins) simplifie, et que Monsieur Weil n'a jamais abordé de manière organisée, tout en parlant beaucoup des contradictions entre juifs.

## Chapitre 17

### Quand on parle de sang

#### **Les communautés juives à Mulhouse et à Dornach au cours du vingtième siècle**

Une brève synthèse d'informations provenant, pour la partie dornachoise, surtout de quelques fidèles de la communauté de Dornach, du livre de Marguerite Kohn, ainsi que d'Alfred Weil.

Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle il y avait trois groupes juifs à Mulhouse sur le plan de l'organisation religieuse. Les juifs orientaux n'étaient pas intégrés à la communauté principale de la rue des Rabbins. De son côté la CISTO s'est constituée autour de familles refusant l'évolution des conservateurs, en particulier l'installation de l'orgue à la synagogue de la rue des Rabbins. Un schisme semblable s'était produit à Strasbourg, mais la « petite communauté », dont le père de Maurice Bloch fait partie, y était liée aux orthodoxes allemands, alors que celle de Mulhouse avait des correspondants en France. Dornach, commune encore séparée de Mulhouse jusqu'en juin 1914, avait sa propre communauté, comme du reste Pfastatt, autre commune limitrophe, et d'autres bourgades à peine plus lointaines. Ces communautés périssent après la première guerre mondiale. La seconde guerre mondiale va frapper durement les juifs mulhousiens. Le rabbin Hirschler de Mulhouse meurt en déportation. Le rabbin Bloch de Dornach meurt en 1942 réfugié à Aix-les Bains. La maison communautaire de Dornach est tombée en ruines. Après la défaite nazie, les oppositions entre les orientaux et les alsaciens sont effacées. On aménage une petite synagogue au rez-de-chaussée de la maison communautaire de Dornach. Une dynamique orthodoxe s'affirme à nouveau, animée par des jeunes provenant des familles traditionnellement pieuses à Mulhouse. Si la CISTO à proprement parler a disparu avec la période nazie, Josi Samuel (un frère de Marguerite Kohn) reprend le flambeau de l'orthodoxie comme ministre-officiant et le groupe fréquente désormais Dornach, en compagnie des familles juives locales, qui gardent toujours la présidence communautaire. Vers 1951, le rabbin Schlammé y est nommé. Ce gendre de Marguerite Kohn a été formé dans une yeshiva\* orthodoxe anglaise (Gateshead). Les trois offices du sabbat et ceux des fêtes y sont célébrés devant quinze ou vingt personnes (on ne compte

que les hommes). A la fin de la guerre d'Algérie, des familles juives de rite séfarade\*, arrivent à Mulhouse et l'accueil est un peu chaotique. Certains préfèrent fréquenter les offices de Dornach. Une solution est trouvée plus tard avec la nomination d'un deuxième rabbin, un séfarade\*, à la synagogue de Mulhouse. Ce qui entraîne la désaffection de la plupart des séfarades\* de Dornach au profit de Mulhouse. Dans les années 1970, Monsieur Weil est secrétaire de la communauté. Un dernier rabbin orthodoxe, Monsieur El-Kaïm, venait à Dornach, sans y résider, dans les années 1990. Alfred Weil disait de lui qu'il était son ami. Après sa disparition, on a continué à célébrer à Dornach l'office du sabbat matin et ceux des fêtes, sous la conduite de Monsieur Wisman, ministre-officiant.

#### **Entretien 14 du 8 décembre 2004, avec Sonia.**

Mulhouse est une ville d'immigration. Sonia est une jeune fille de 15 ans, lycéenne, franco-algérienne. Elle a côtoyé mon fils, qui a le même âge qu'elle, à l'école et sur les tapis de judo. Très attachée à sa religion musulmane, Sonia désire connaître les coutumes juives. Elle s'est adressée à moi, par l'intermédiaire de mon fils, et j'ai organisé une rencontre avec Monsieur Weil. Nous sommes le mercredi 08 décembre 2004, deuxième soir de Hanouka\*.

Au début de l'enregistrement, il est question de l'alimentation et de la religion. Monsieur Weil raconte que le Bon Dieu a créé le corps humain si complexe que la religion, aucune religion, ne peut l'atteindre, le comprendre entièrement. C'est-à-dire que les principes religieux ne suffisent pas.

ALFRED WEIL : *Ja, ja ! c'est plus fort que la religion, ça ! .... [Mais la science n'explique pas tout non plus]* ... il n'y a pas - je vous dis - pas un savant sur terre, qui a pu dire ce que notre corps contient. Pour manger. Tu es venu de la terre, tu retournes à la terre. Hein ? Puisque tu es venu de la terre, tu as absorbé tous les matières.

[...]

ALFRED WEIL : ... on peut donner des conseils, donner des bons renseignements, avertir les gens, ne pas fumer, ne pas prendre de la drogue, ne pas laisser - vous par exemple, vous n'avez pas droit à l'alcool - nous les juifs on a le droit de boire de l'alcool. Et mes clients arabes étaient souvent, très souvent, étonnés. Je suis ancien boucher, je ne

sais pas si Monsieur Cerf vous l'avait dit, et, alors ils sont venus : « Alors *yehudi*, *medbouah* la *bagrah* ? »<sup>237</sup>

C'est pas ce que j'ai causé la langue arabe, mais ce que viens de vous dire, je l'ai appris avec les clients, mes clients (*riant*) je ne sais pas de quel côté que vous êtes. Ils m'ont dit « Tu vois *yehudi*. Hein ! Tu dis que tu ne sais pas parler l'arabe. Mais tu parles bien l'arabe, hein ! » Alors j'ai dit : « Non ! Parce que là, je suis né ici .

- Comment ? Il y a des juifs ici ?
- Mais oui ! »

Ils ne savaient pas. Vous voyez ! (*murmuré*) *Ja, ja, ja !* (*sonore à nouveau*) Là vous avez entendu quelque chose que vous n'avez jamais entendu encore. (*Sonia rit un peu*) *Ja !* Et vous savez comment il faut expliquer ça, à mon cas. Jusqu'à présent, j'avais un comprimé le matin, un comprimé à midi et une petite gélule le soir. J'ai reçu deux en plus, ça fait cinq. Et avec la question de l'auscultation du corps, le médecin, il doit juger où manque un produit et il faut donner le complément. *Ja !*

Ça c'est aussi à part, la question de la médecine. *Ja ... ja !*

Et vous voyez, ce qu'on fait, aujourd'hui, n'importe où, on veut savoir ce qui se passe là-haut. Ça sert à quoi ? Ici on n'est pas tranquille, on n'est pas content. Ici sur terre. Alors qu'est-ce que vous me cherchez là-haut ? Sur Mars, on a cru qu'on trouve des hommes. Et avec ça, on voulait voir comment ces gens vivent. Alors qu'on n'est pas capable de faire de l'ordre ici, et la paix. Vous voyez, où va l'intelligence ? Et dépenser des sommes astronomiques. Ça coûte sept cents millions. Un satellite qu'on envoie là-haut, pour tourner autour de cette planète et voir un petit peu qu'est-ce que c'est. Ils étaient sur la Lune, et qu'est-ce qu'ils ont trouvé sur la Lune ? Du sable, de la terre et des pierres. Et avec ça ils sont revenus. Alors qu'est-ce qu'ils veulent chercher ? Encore plus de l'or, encore plus d'argent ? Ou encore un produit pour faire propulser les automobiles ? Qui sait ? On cherche de l'eau sur Mars ? Nous n'en avons pas assez ? Les trois-quarts du globe sont envahis avec des océans ou des mers. Alors chercher de l'eau ...

*Ja !* Vous avez déjà entendu un vieux comme ça ... parler. *Nai !* Je ne veux pas dire que je suis quelqu'un. Je ne suis rien du tout. Seulement je suis un grand penseur. Et vous savez quand je suis seul, et je commence, en tant que ancien boucher, avec le *medbouah*, que les Arabes, m'ont dit « Tu sais, *yehudi*, chez toi, c'est la même chose que chez

---

<sup>237</sup> « Alors juif, tu as égorgé la vache ? » Les trois mots en italique de la question sont des mots d'arabe maghrébin.

nous ! » J'ai dit : « C'est pas vrai ! » Vous le croyez ou non que c'est pas la même chose chez les *yehudis* et chez les Arabes ? Ça (*geste de passer la main sous la gorge*) !

SONIA : Oui, nous en fait, c'est simplement, on égorge l'animal. Je sais que vous avez plein de rites. Je sais que vous avez plein de choses à faire très compliquées, avant de ... pour tuer un animal. Nous, c'est simple.

(*Sonia n'articule pas assez et Monsieur Weil la comprend mal.*)

ALFRED WEIL : C'est plus compliqué chez vous ?

SONIA : Chez vous, chez vous.

ALFRED WEIL : Chez nous ?

SONIA : Oui.

ALFRED WEIL : Ah oui ! Tout le traitement. Tout le traitement n'est pas compliqué, mais analysé pour le bien-être de l'être humain qui absorbe la *bagrah* ou l'*hajel*<sup>238</sup>. Hein ! Tout d'abord, ça commence avec une idée inimaginable... Vous me donnez ce carnet là (*montrant du papier pour représenter le tranchant du couteau*). Le commencement de l'imam<sup>239</sup> pour trancher la gorge. Tout d'abord - je ne sais pas si vous le savez – le code de la route, vous avez déjà vu, hein ? Bon ! Il faut que cet homme unique – parce que moi je n'ose pas, lui, (*montrant un homme imaginaire*) il n'ose pas non plus – il faut un homme spécial instruit. Il faut qu'il sache répondre sur mille quatre cents questions. On lui pose pas mille quatre cents questions mais dans ce bréviaire de mille quatre cents questions, il est obligé de savoir donner la réponse. Puis, c'est la question de l'honnêteté. Il faut être honnête, il faut être pieux. Il faut faire les prières, hein ! Et maintenant, quand ça vient l'acte, et dire, tu vas trancher - comment il s'appelait ? Bouzanna, vous l'avez connu Bouzanna<sup>240</sup> ?

---

<sup>238</sup> En arabe, *bagrah* = vache ; *hajel* = veau.

<sup>239</sup> L'attitude de Monsieur Weil est pédagogique, à la fois professorale et simplificatrice. Il traduit des termes spécifiques yidich par leurs équivalents ou approchés arabes. Il a ainsi traduit schochet\* par imam.

<sup>240</sup> Boucher mulhousien populaire.

SONIA : Oui, la boucherie.

ALFRED WEIL : Il existe encore Bouzanna. Le papa Bouzanna, quand ils sont venus d'Afrique, ils ont fait la question du *medbouah*. Et alors un jour, Bouzanna m'a demandé, qu'est-ce qu'il fait ton imam là-dedans ? Je veux voir qu'est-ce qu'il fait.

JEAN - YVES CERF : Quand vous dites l'imam, vous parlez de votre *schochet*\* ?

ALFRED WEIL : Je parle de mon *schochet*, voui. Je parle imam et je parle *schochet*, parce que pour expliquer ce que c'est un *schochet*, vous voyez, il faut à peu près la capacité d'un imam. C'est pourquoi je vous parle qu'il a la capacité mille quatre cents questions, qu'il est obligé de connaître la religion à fond. Il doit pas faire des péchés, c'est-à-dire, nous on n'a pas le droit de fumer le samedi, de rouler en voiture, ni prendre de l'argent, ni déchirer du papier, ni faire la cuisine, tout ça est le jour du repos où tu ne travailles pas parce que tu as travaillé six jours comme le Bon Dieu pour faire la terre il a travaillé six jours et le septième il s'est reposé. Les musulmans, c'est le vendredi, les Juifs c'est le samedi et les catholiques et les chrétiens c'est le dimanche. Et chacun, c'est une faute absolument pas acceptable. Mais, ne revenons pas sur ça.

Il est obligé, quand le couteau – c'est comme ça, Bouzanna aussi ; ils ont des couteaux comme ça (*paumes écartées de 40 cm* ). Ils ont acheté après, parce qu'ils avaient des couteaux tout à fait ordinaires. Il faut avec le doigt sur le tranchant, monter et descendre pour voir s'il n'y a pas quelque chose qui est cassé, qui arrête. Parce que si tu as un couteau comme ça et il y a un défaut dedans, ce n'est pas un sacrifice que tu fais, parce que ça arrache au lieu que ça coupe : c'est un crime. Hein ! Donc il faut qu'il cherche le troisième anneau avant le – je ne sais pas comment ça s'appelle, en hébreu ça s'appelle le *schifekaofer* – le nœud, je ne sais pas comment ça s'appelle, le nœud que nous avons ici ?

JEAN - YVES CERF : La pomme d'Adam ?

ALFRED WEIL : Oui, la pomme d'Adam. Trois ronds avant, il faut couper. Vous voyez, déjà, alors c'est une obligation, parce que couper là-dedans ! tu ne manges pas. C'est défendu, c'est un crime. Le sang il coule. Du moment que le sang est complètement écoulé de la bête, elle est suspendue, on enlève la peau, on sort les entrailles, on sort tout, oui ; et puis nous ne mangeons que jusqu'à la dixième côte – ça. Nous ne mangeons pas

l'arrière. C'est défendu, parce que tout d'abord ce sont des morceaux qui sont très secs, ce sont des morceaux qui sont aussi chers. Mais ça ne fait rien. Mais où réside la putréfaction. Vous savez ce que ça veut dire la putréfaction ? La pourriture. C'est la pourriture du corps. Et un grand médecin nous dit : « Là est la mort ». Là-dedans. Pas là ! (*montrant au-dessus de sa dixième côte*) Là ! (*baissant la main au-dessous de sa dixième côte*) Elle naît ici dedans parce que, tout ce que nous mangeons, avec les matières fécales, si vous comprenez le mot ? (*Sonia fait signe que non.*) Non ? La question de la digestion, avec les matières que vous rejetez dans le w.-c. (*Sonia opine*) c'est pourri. On peut plus le manger. La question de l'utilité, c'est un engrais qui permet la revivification de la culture. et vous êtes étonnée, je vois un peu, vous ne savez pas que, ici - je ne sais pas d'où vous êtes – la question du fumier des vaches, à cette époque-là les gens le portaient dans les prés et on l'éparpillait comme ça, et le pipi des vaches, il était recueilli et quand il pleuvait, à l'automne, on sortait avec une voiture qui avait un jet derrière, et on arrosait avec ce pipi des vaches la terre : tu viens de la terre et tu retournes à la terre.

SONIA : D'accord !

ALFRED WEIL : *Ja, ja ja* ! Donc je suis toujours à la viande encore. Nous mangeons jusqu'à la dixième côte. Vous savez qu'est-ce que c'est les côtes ?

SONIA : Oui.

ALFRED WEIL : Et à la dixième côte, il faut sortir une veine. Parce que la côte elle fait ça. Voilà (*geste*). Et dans cet os, il y a une veine qui transporte le sang dans les reins, et, estomac, foie et tout ça et alimenter ici pour la constitution du corps parce que ça avec ça (*geste*), c'est la colonne vertébrale, le siège du système nerveux du corps humain. Et tout ça doit être arrosé. Parce que si vous vous coupez dans le doigt, hein (*dialogue imaginaire*):

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Et bien, je suce mon sang. Je viens de me couper.

N'importe où, n'importe où vous vous faites quelque chose, il y a le sang qui sort. Regardez seulement ce chef d'œuvre qu'il y a le sang qui arrose. Ce n'est pas la voiture automobile qui a besoin de l'essence rien que pour faire tourner le moteur. Là ça tourne un immense domaine. Et si ça ne tourne pas, alors là, tu vas de l'autre côté. Bon. La viande



vient chez le boucher. Et on était obligé de sortir deux veines (*Alfred Weil montre la veine sur la face intérieure de son bras* ) jusque là, jusque dans l'omoplate, parce qu'il y a du sang dedans. Et alors tu transportes, en tant que femme ménagère le morceau de viande que tu as acheté chez le boucher et tu le mets dans un récipient avec de l'eau froide une demi-heure, et après tu le sales sur des clayettes ou des banquettes ou un genre d'égouttoir pendant une heure de tout les côtés - une demi-heure, une demi-heure et une heure et puis tremper dans trois récipients différents pour que le sel il est attaché à la première(*sic*) liquide mais à la deuxième il se défait et à la troisième il est complètement enlevé et tu mets la viande dans le pot pour le faire cuire. Alors, vous voyez, compliqué, pour faire ça. Enfin on n'a plus besoin de faire ça à la maison, parce que c'est le boucher qui fait ça, avec un imam, dans la boucherie, pour que ce soit fait à la règle. Mais je vous dirai – je ne sais pas dans la question musulmane – le poids et l'intérêt qu'on met sur la question du sang. Et vous voyez ce que ça fait aujourd'hui, dans le monde, surtout avec la question du sida qui transmet la maladie par un organe et ça se disperse dans le sang, on meurt. Il n'y a pas... Enfin je veux pas dire qu'il y aura pas de remèdes, mais un remède aujourd'hui, il n'y en a pas. Vous voyez, c'est pour vous expliquer la fonction du sang, qu'est-ce qui peut être là-dedans. Parce que là-dessus, il y a autre chose. Vous savez lire, hein ? (*Sonia acquiesce*) Et bien, la lèpre, ça vous dit quelque chose ? les maladies vénériennes ? Oui, oui ? Sûr ? (*Sonia a un rire étouffé* ) Bon, bon. (*Ton sinistre*) La tuberculose ! Et vous savez, quant à la bête morte, on sort le poumon, le 'imam, d'abord, quand la bête est couchée par terre – c'est à cette hauteur, regardez (*il imagine que la bête est couchée à côté de sa chaise, à sa droite* ) - elle est donc sur le dos. Et le 'imam, il est obligé d'ouvrir là, avec un couteau ordinaire, alors là ça ne compte plus. Avec un couteau ordinaire, il fait une entaille à peu près de dix-huit à vingt centimètres pour pénétrer là-dedans (*dans la poitrine de la bête imaginaire*), et il coupe la plèvre. Et la plèvre, elle sépare ... (*remarquant Sonia qui frissonne*) Vous avez froid ?

SONIA : Non, ça va !

ALFRED WEIL : Ça vous...

SONIA : Non. C'est qu'en même temps j'imagine. J'imagine en train de le faire et ça me...

ALFRED WEIL : C'est la question du sang et des matières. Non, mais je vais vous dire. Il ouvre ici (*Alfred Weil montre sur son propre corps, à la hauteur du diaphragme*) et là, la plèvre et puis il plonge son bras là-dedans pour ausculter le poumon avec les doigts – pas avec les yeux - et quand le poumon il sort, il est obligé de savoir où il a trouvé une adhérence. Et une adhérence, c'est - vous savez le nylon, les sacs que vous recevez dans Match, ou Cora, c'est fin ? Et bien ça c'est encore plus fin.

JEAN - YVES CERF : La plèvre, c'est encore plus fin que du nylon. C'est ça ?

ALFRED WEIL : Oui, oui, oui. et le 'imam, il est obligé d'enlever ça comme vous enlevez un timbre sur une enveloppe. Ce sont deux lobes de poumon qui sont attachés ensemble, où le poumon est attaché sur les côtes. C'est que nous disons la question de la pleurésie. je ne sais pas si vous avez entendu. Ce sont des adhérences, comme je vous dis les doigts, qui sont sur le poumon – c'est comme ça – et on meurt avec ça, parce que le poumon il s'épuise. S'il trouve quelque chose comme ça, (Ça c'est médical, c'est plus la question ménagère, c'est médical) il faut qu'il enlève ça et puis le morceau de poumon qui est découpé, qui a les bronches, il faut gonfler ce morceau de poumon, le tremper dans l'eau avec cette adhérence qui est enlevée : s'il y a des bulles qui sortent, comme sur une ... membrane de bicyclette ! (*Sonia acquiesce, pour dire qu'elle voit l'image*), tu manges pas c'est tuberculeux.

Alors, vous voyez, je vous dis là quelque chose qui a été dans la loi juive, il y a trois mille cinq cents ans, où le Bon Dieu a déjà pensé à notre bien-être, pour obliger ces braves gens à vivre tranquillement en leur montrant qu'il ne faut pas abuser d'un tout. Si vous lisez la Bible – je ne sais pas qu'est-ce qui se passe dans le Coran, je l'ai pas assez [lu] malgré que j'en ai un en français là-haut, hein ! Si vous connaissez quelqu'un, je veux le vendre, depuis longtemps. Enfin j'ai pas fait une (*sic*) effort, hein ! - Et vous trouvez des choses sur la femme : à partir du moment qu'elle est une adolescente – je veux pas utiliser le mot – mais la question du mariage, ce qui est imposé à la femme après la première nuit de noces, eh, vous savez qu'est-ce qu'il arrive, quand on couche avec un homme (*Sonia acquiesce*) et qu'on est vierge, qu'est-ce qui arrive ?

SONIA : On saigne.

ALFRED WEIL : On saigne. Ça veut dire qu'on est impure, et l'homme n'a plus le droit de la toucher. On est impure. Il y a du sang qui coule.

SONIA : Hum, hum.

ALFRED WEIL : Le sang de la *bagrah* avec ça, il faut le faire partir, avec ça, il faut le faire partir, et le tremper dans l'eau, il faut le faire partir. Donc ça a une importance capitale la question du sang. Donc tu manges pas du sang. mais du moment que tu as cette, cette ... je dirais catastrophe, mais ce lien que tu es déchirée, tu es impure. L'homme ne doit plus la toucher, parce que ça donnerait des maladies vénériennes.

SONIA : Oui, mais pendant ce temps.

ALFRED WEIL : Sept jours. Je vous dis ça parce que Monsieur Cerf m'a dit que vous vous intéressez pour la question des juifs. Je vous donne (*petit rire*) un petit aperçu comment ça se passe.

SONIA : Oui, oui. J'ai déjà lu, oui, que pendant la période des ses menstrues, et sept jours encore après. Et après il faut que, elle ou son mari, je ne sais plus, rentre dans un bain, hum, je ne sais plus ce que c'est.

ALFRED WEIL : Redites-moi ça un petit peu plus fort.

SONIA : Après cette période-là, il faut qu'elle rentre dans un bain. Ou alors son mari.

ALFRED WEIL : Vouai. Oui, oui, oui, oui. Le bain de purification, et il faut y aller, pas seul, hein !

SONIA : Ah bon !... Les deux ?

ALFRED WEIL : Tout d'abord, une femme qui est attirée pour ça. Elle a fonction, à la synagogue, à la mosquée, si vous dites mosquée- synagogue ...

SONIA : Non, je sais ce qu'est une synagogue.

ALFRED WEIL : Vous savez ce qu'est une synagogue. A la synagogue, une femme est attribuée. Ici ça existe, nous avons un bain dans la synagogue de Mulhouse. Et la jeune femme est obligée de s'y rendre ; elle prend d'abord un bain. Et après il faut qu'elle trempe dans un bassin qui est alimenté avec de l'eau de pluie. Parce que normalement... Qu'est-ce que vous savez du Christianisme et de Jésus-Christ ? Vous savez quelque chose ?

SONIA : Du Christianisme ? Un petit peu.

ALFRED WEIL : Vous savez que les hommes chez nous sont circoncis.

SONIA : Oui.

ALFRED WEIL : Alors Jésus il lui est arrivé quelque chose. Et vous êtes pas un bébé, je peux vous dire ça. Un flux (*prononcé* [flyks]) séminal. Vous savez qu'est-ce que c'est ?

SONIA : Oui.

ALFRED WEIL : L'homme est impur parce qu'il a dégagé quelque chose de ... fétide, de mauvais. (*Murmuré*) Que c'est dégoûtant. Il est obligé de faire la même chose que la femme : se rendre à la *mikvé\** (au bain rituel) sous surveillance. Et Jésus-Christ est allé, avec Saint Jean-Baptiste, un Essénien, ça c'est une caste très-très pieuse, allé se plonger dans le Jourdain. Et là – rappelez-vous si jamais quelqu'un vous pose la question ou vous parle de ça, hein - puisque vous savez en tant que musulmane : le mâle doit être circoncis, on lui enlève une tribu qui appartient au Bon Dieu ; parce que comme ça on t'a coupé quelque chose de ton corps, et tu m'appartiens, dit le Bon Dieu. Mais en sortant du Jourdain, tout d'un coup (*indigné*) il devient un Chrétien ? Qu'est-ce que c'est ? Et vous dites à la personne que... par exemple qui vous parle. Vous lui posez la question : Et le prépuce, il a repoussé ?

JEAN - YVES CERF *riant* : Ça me se rappelle une blague que vous m'avez racontée. Il y a un juif qui est parti en Amérique et qui revient voir sa mère...

SONIA *riant* : Oui, j'ai déjà lue. Il est parti. Il revient, il dit : je fais plus ça, je fais plus ça et la mère demande s'il est toujours circoncis.<sup>241</sup>

ALFRED WEIL : *Ja !*

SONIA : On la raconte aussi sur les Arabes.

ALFRED WEIL : Ah bon ?

SONIA : En fait, c'était pour se moquer de moi. Elles disaient que c'était ridicule de faire ça et puis elles m'avaient raconté cette histoire.

JEAN - YVES CERF, *désireux de montrer les bougies de Hanouka à Sonia* : Je voulais vous demander autre chose. Vous allumez la bougie, vous allumez la lampe ?

ALFRED WEIL : Oui.

JEAN - YVES CERF : Parce qu'il fait nuit, là.

ALFRED WEIL : Oui, enfin je l'ai préparé dans la cuisine. Parce que là, il faut faire les prières avant. Un petit chandelier grand comme ça (*comme la main*), où il y a des petites bougies dedans. Ça c'est en souvenir que les Grecs... Vous savez qu'il y a eu beaucoup de persécutions. Et la question juive, tout d'abord c'était le roi Nabuchodonosor<sup>242</sup> un babylonien. D'où vient Abraham ? ... L'endroit s'appelle Ur-Katim... Bagdad.

SONIA : Je savais pas.

---

<sup>241</sup>V. witz 55 JW : Interrogatoire maternel.

<sup>242</sup>*ch* prononcé comme *ach-laut* allemand.

ALFRED WEIL : Abraham est né à Bagdad et il a quitté son père. On dit pas sa mère, on dit son père, il a quitté. Parce qu'il était imprégné par la pensée qu'un être humain est capable de diriger tout ça, et dans tout ça, j'ai dit il y a deux jours à quelqu'un, vous faites une salade avec la question du bruit que vous entendez, mais ce bruit, dehors, qui le fait ? Si on serait raisonnable – et réfléchissez qu'est-ce que je viens de vous dire maintenant : Quelle heure qu'il est ? Ah, il est six heures du matin. Je reste encore un petit peu couché parce qu'il fait pas jour encore. Mais à huit heures –il travaillait pas, hein – mon récit vous ne le travaillez pas, vous suivez comme ça. A huit heures c'est le temps de se lever, et puis... (*se levant*) on se lève, on se transporte pour faire sa petite toilette, et puis le jour il se lève et on regarde dehors : les arbres vacillent comme ça un peu. (*changement de ton, plus feutré*) Regardez le ciel, il a des nuages qui passent. Il ne fait pas très beau encore mais le soleil il vient là, hein...

Vous avez pensé à ça ? Regardez un peu le travail de notre Bon Dieu ? (*Sonia a un petit rire murmuré*) Et ça marche depuis des ... milliers d'années, sans que quelqu'un est obligé de graisser les roues, ou d'ajouter encore un peu quelque chose. Ça marche. Rien que de voir ça toute l'humanité devrait dire, on ne fait pas du mal ; on entretient ce jardin. C'est pour ça qu'on dit, quand Adam - je ne sais pas si c'est marqué dans le Coran .... Non ? Adam et Eve, c'est marqué dans le Coran ?

SONIA : Oui.

ALFRED WEIL : Bon. Quand Il a fait Adam, pour lui mettre l'intelligence, Il lui a soufflé dans le nez. C'est marqué comme ça. Et quand il a eu quelques jours la possibilité de voir où il est, tout était prêt. Le Paradis. Nous l'avons pas le Paradis. Et nous sommes capables de le détruire. Regardez un petit peu, l'intelligence humaine. *Ja ! ja !* Et c'est comme ça. Et quand je vois qu'est-ce qui se passe à Bagdad – c'est pas pour vous gronder - où les sunnites et les chiites, se battent à cause de Fatima et Ali, c'est deux cultes différents, vous le savez ça ? c'est comme les protestants et les catholiques. Alors sous Saddam Hussein, les sunnites ils étaient les bien vus et aujourd'hui on se venge, pourquoi ? Pas nécessaire, pas du tout. Et parmi ces gens, il y en a qui courent à La Mecque. On va aller prier. Et quand ils sortent de La Mecque, ça recommence. Que ce soient les musulmans, que ce soient les chrétiens, n'importe qui. *Ja !* C'est jusque là que l'humanité est arrivée et c'est pour ça que si on serait un tout petit peu raisonnable, la vie serait vraiment un calme ... On veut pas. C'est pas possible. Non, non. Il y a mille quatre

cents ans que Mo'hamed, les catholiques deux mille et les juifs trois mille cinq. Alors, si je parles des juifs, non pas pour la question d'un soutien, mais depuis qu'ils ont reçu cette loi, du Bon Dieu au Sinaï, il sont mal vus. « Qu'est-ce que cette faveur pour ces vieux ? Qu'est-ce que cette nation que le Bon Dieu ? C'est quoi ça ? Laisse-moi tranquille, ça c'est mensonge, pour embêter les gens »... *Ja, c'est comme ça. Ja ! ja ! (riant)* Vous voulez savoir quelque chose encore, non ?

SONIA : Oui. C'est une question qui va vous paraître bête. C'est à propos de la kipa\*. En fait souvent on me dit que c'est pas obligé.

ALFRED WEIL : Le tchador ?

SONIA : Non, la kipa. C'est obligé ou pas ?

ALFRED WEIL : Je vous dirais que l'obligation dans la Bible est marquée que tu ne dois pas te promener la tête nue. *Ja !* et surtout pas aller à la prière la tête nue, ça c'est strictement, strictement défendu. Mais c'est une obligation que vraiment je ne peux pas vous expliquer ça, c'est uniquement que je vous dis on ne doit pas. Mais le pourquoi, ça je ne sais pas. Il faudrait vraiment que je me renseigne parce que c'est pas quelque chose de courant. On sait qu'il faut cette kipa\* et... l'obligation de ne pas rester découvert – ça s'appelle *be kales rosch\**, en hébreu – et c'est comme ça. Est-ce que c'est pour marquer un petit peu notre appartenance ? Ça se peut, comme le tchador aussi.

SONIA : Disons... je crois que le foulard c'est pas pour marquer mon appartenance. Enfin c'est mon impression. Je dois me couvrir, c'est pas mettre un drapeau, ou mettre une étoile... c'est juste me couvrir, peu importe la manière.

ALFRED WEIL : Attendez.

SONIA : Le tchador. Vous appelez ça le tchador. On va dire le voile. Simplement, je dois me couvrir. C'est tout. Ensuite, c'est pas pour marquer mon appartenance. Je dois me couvrir. Peu importe la manière. L'essentiel est que je sois couverte de la tête aux pieds. Qu'on voie pas tout ça, qu'on voie juste mon visage et mes mains (*elle les montre*) Après la manière dont je le fais...

ALFRED WEIL : *Ja, ja ja !* C'est la question qu'on respecte la femme. Quand vous les voyez, avec les mini-jupes, qu'est-ce que ça donne : l'attrait pour la sexualité. Et vous savez, ça n'est pas permis. Parce qu'il est marqué : tu ne dois pas découvrir pas la nudité de ton père, tu ne dois pas découvrir pas la nudité de ta mère. Si par exemple, mettons que quelqu'un prend un bain à la maison et que vous rentrez du travail : Papa ou Maman, ils sont où ? On va ouvrir toutes les portes ; et puis tout d'un coup ... ! Mais vous ne restez pas là pour dire « Mais tourne-toi ! » Non, vous êtes pris de peur, vous fermez la porte, puis vous vous excusez après que vous avez dérangé. Ça, c'est..., ça vient tout seul, c'est la gêne, c'est votre âme qui veut ça (*un geste des bras pendants ; les mains qui s'agitent horizontalement*) ; quand vous respectez. Mais ceux-là qui ne respectent pas. (*Alfred Weil se racle la gorge en faisant hein, hein, tout en agitant la tête en signe de dénégation*) Non Et alors ce qu'il faut pas faire, surtout, et malheureusement ça existe, n'importe où. J'ai toujours dit : un homme ne doit pas prendre sa femme pour sa servante. *Ja !* Il doit au moins aider un petit peu, même s'il travaille toute la journée dur, pour le respect de la femme, au loin aller coucher les enfants, les mailloter ou les baigner, parce que la femme aussi, avec les enfants qu'elle a, le ménage à faire, elle peut être fatiguée. Et alors, vous savez, c'est malheureux, quand il y a des hommes qui ne voient pas ça. « Oh, laissez faire !

- **Quoi, mais elle est là pour ça !** »

Parce que le Bon Dieu, il a pris une côte à Adam, pour faire Eve (*touchant une côte de Sonia*) vous le savez ça. Alors donc la dépendance de la femme. Mais il ne faut tout de même pas trôner là-dessus pour dire « Je suis ton maître, tu n'as rien à dire. Tu fais ce que je veux » *Ja !* Zimboum (*poing sur la table*).

Vouai, vouai, vouai, c'est comme ça. Et ça manque, ça manque. Combien de fois j'ai grondé les Arabes. Ils sont venus ici en 1962. Et là j'avais une maison ici à Dornach où il y avait, heu, des Arabes. Et ça c'est maintenant pas quelque chose de religion, c'est quelque chose (*murmuré*) du pognon. Un jour je suis venu pour encaisser, chercher les loyers. Qu'est-ce que je vois, là-dedans : un, deux trois, quatre, cinq, six. Mais qu'est-ce que c'est ici : c'est une maison de rapport !

- (*En alsacien*) *Kumm noch amol\* e bitzele\* ! ...* Qu'est-ce que vous faites ?

- Tais-toi ! Tu comprends, ça paye bien.

Alors on a remisé ces braves types dans un local exigü comme ça. Ils étaient là-dedans. Pas pensé, c'est mal, heu, mal fait ou insalubre, ou des choses comme ça. Pas



pour gronder ! Gronde pas. Mais des choses ! Après quand ils sont venus un jour ; et puis il y avait le contrôleur des contributions qui était assis là (*montrant le personnage à côté de lui*) dans la boucherie, pas ici, là bas <sup>243</sup>. L'Arabe me dit « Qu'est-ce que tu fais ? » Maintenant vous allez au supermarché, hein ? Il y a le ticket qui sort, il y a la date dessus, il y a votre nom dessus si vous êtes un client, il y a tous les articles qui sont marqués, fruits et légumes, et ainsi de suite, avec le prix. Et ça il fallait le marquer, de mon temps sur le papier, avec le prix – et le poids. « Qu'est-ce que tu fais ? » me dit l'arabe. Je dis, « Mais tu vois pas qu'est-ce que je fais ? ». « Laisse-moi tranquille ! », il a dit, « J'ai pas à rendre des comptes pour ma femme ; mais moi j'ai faim, je veux rentrer à la maison. » Et le contrôleur, il me dit : « Monsieur Weil, ça arrive souvent ça ? » Et moi je dis : « Si vous voulez rester là, à chacun il me raconte la même chose. » Mais, est-ce qu'on a compris que ces pauvres types n'avaient même pas l'argent pour acheter de la viande ? Ha ha ! *Ja, ja ja* .

Au supermarché, les clients laissent les tickets de caisse. Moi, je choisis parmi les articles. Par exemple il y a différents sucres proposés ; je ne prends pas forcément le moins cher. Le sucre de canne c'est naturel. Le sucre de betterave, il y a des produits chimiques qui rentrent dans la fabrication. Ça peut compter dans le budget familial. J'ai vu des ménages où ça brillait pas, hein ! Et où la femme ne savait pas faire la cuisine. Ça, c'est à part.

Faire la cuisine. Là, là, je suis dans mon élément. Mon fils un jour – il mange tous les samedis avec moi, et avec sa femme – et puis ça fait longtemps, ça fait plus d'un an, on était seuls tous les deux. Tout d'un coup il me dit :

- Papa, ce morceau de viande ...
- Il est bien ?
- Ce morceau de viande, combien de temps tu l'as cuit ?
- (*syllabes bien détachées*) Une heure et demie.
- C'est pas vrai !
- (*syllabes bien détachées*) Une heure et demie.

Pourquoi ? Tendre comme du beurre. N'importe où. Que ce soit le premier ou le dernier morceau, ou bien celui du milieu. Mais, c'est un amour qu'il faut faire avec la viande. Mais vous savez, c'est gagner sur le morceau et c'est gagner comme estime. Que le mari dit, « J'ai une femme « étiquette » Elle sait cuire. » (*à Sonia*) Vous savez cuire ?

---

<sup>243</sup> Pas à Dornach, mais rue de l'Arbalète au centre de Mulhouse.

(*Sonia acquiesce*). Oui ! Alors, mademoiselle, dites-moi un petit peu comment vous faites un rôti de bœuf, si vous savez qu'est-ce c'est un rôti de bœuf.

SONIA : Non, je ne cuisine pas ce genre de choses. Je cuisine plus la cuisine algérienne.

ALFRED WEIL : Vous avez déjà fait une cuisine avec un rôti de bœuf, ou seulement regardé la maman ?

SONIA : J'ai jamais fait. Je sais pas, ma mère, elle a jamais cuisiné de rôti de bœuf.

ALFRED WEIL : Jamais fait de rôti ? Mais vous cuisinez la viande à l'eau, ou autre chose ?

SONIA : Non, on cuisine, avec de... On la fait frire.

ALFRED WEIL : Vous la faites frire sur le feu direct ?

SONIA : Non, en fait, on met une marmite.

ALFRED WEIL : Une marmite avec de l'huile ?

SONIA : Oui, de l'huile...

ALFRED WEIL : Et puis là on met la viande dedans...

SONIA : Des oignons, de l'ail...

ALFRED WEIL : Oui.

SONIA : Et après on met la viande. Et les épices. On laisse pendant - ça dépend de la viande - une demi-heure ou trois quarts d'heure. Après selon la recette, on fait...

ALFRED WEIL : Mais vous mettez dans cette marmite beaucoup d'huile ? Ça baigne dedans ?

SONIA : Euh ! Comme ça (*geste des doigts*). Ça dépend. Juste parce qu'il faut retourner.

ALFRED WEIL : Bien. Alors comment vous commencez ça ?

SONIA : Et bien, je commence par chauffer de l'huile (*elle rit*)

ALFRED WEIL : *Ja, ja ...* Vous savez, quand ils <sup>244</sup> sont venus à la boucherie :

« Monsieur Weil ! (*chuchoté*) C'était pas bon.

-*Wàs*, c'était pas bon ? Qu'est-ce que vous me racontez ? J'ai pris le même morceau que vous.

-Taisez-vous, vous cherchez les meilleurs morceaux.

-*Loss mi àmkäjt\** ! *Ja*, une heure et demie de cuisson et alors là... je dis !

Ils sont arrivés chez quelqu'un avec un roulé de veau. A douze heures. Ils mangent à midi et quart.

-Vous venez déjà !

- Je dis, je vous fous dehors.

-Mais il faut pas faire ça !

-Mis comment vous voulez qu'on mange à midi et quart ?

-A partir de maintenant, la viande est cachérisée (c'est-à-dire elle est prête pour la marmite) ; trois quarts d'heure sur un petit feu.

-Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ?

Ah, quand j'ai vu ça ! Et vas-y tourner, vas-y tourner, le feu comme ça (*geste large*). Ah, c'est pour ça que c'est pas bon. C'est brûlé autour et ça [ne] cuit plus à l'intérieur. Foutu. *Ja* ! Alors si vous voulez faire un rôti, si un jour ça vous dit quelque chose, vous allez chez le boucher, vous lui dites un morceau dans l'épaule, ou dans la cuisse, puisque vous pouvez manger. Là c'est sec, là c'est bon. Pas les... – ça c'est bon pour les ragoûts, ou la soupe. Mais le morceau de l'omoplate, ça, (*la main en pince contre les lèvres, claquement de langue*) comme ça. Voilà. Et alors, vous chauffez votre graisse.

---

<sup>244</sup> L'anecdote est confuse car personne n'y est nommé. Ce qui est clair, c'est comment il faut rôtir le roulé de veau ; et ce qu'il ne faut surtout pas faire.

Il faut pas qu'elle fume. Qu'elle soit bien bien chaude, puisque vous portez votre viande là-dedans, et, elle est mouillée, chez nous, chez les juifs, alors ça fait pschitt hein l'eau avec l'huile chaude, vous voyez qu'est-ce que ça donne, hein ? *Ja*. Vous baissez le gaz, vous mettez votre viande dedans, avec la fourchette à la main et vous attendez jusqu'à ce que vous pensez elle a perdu la couleur et vous tournez. Vous avez un morceau de deux faces. Vous le tournez sur le côté – mais vous avez aussi des petits côtés sur le côté, hein, qu'il faut aussi respecter. Vous remettez ça, vous restez de nouveau, et vous regardez sur le petit feu, et vous revenez sur les côtés pour enlever, c'est-à-dire pour faire disparaître la couleur de la viande ; et vous laissez mijoter ça sur le premier côté au moins cinq à dix minutes. Sur le petit feu, ça va plus, vous tournez le gaz jusqu'au dernier degré. Et là vous remettez la viande sur l'autre côté et vous continuez comme ça encore dix minutes, un quart d'heure ; après vous ajoutez de l'eau chaude, vous mettez seulement après vos oignons et l'ail, coupés, après une demi-heure de cuisson autrement ça devient brûlé parce que ça reste dans l'huile chaude et c'est directement sur la surface en bas de l'eau, heu de la marmite. Là, vous goûtez quelque chose, hein ! Princière ! (*Il rit*) Et si vous commencez ça avec un grand feu, (*Alfred Weil tapote sur la table*), une plaque rouge de vieille cuisinière où l'on chauffait avec du bois et du charbon, une plaque qui devient rouge à cause de la chaleur, hein, vous mettez la main dessus : brûlé. Et c'est kif-kif avec la viande. Elle brûle, c'est fini, ça ne pénètre plus ; c'est foutu ! *Ja* !

Alors, encore quelque chose ?

JEAN - YVES CERF : Je croyais que vous alliez faire le deuxième jour de Hanouka.

ALFRED WEIL : Oui.

JEAN - YVES CERF : Vous le faites ou pas ?

ALFRED WEIL : Oui, oui mais comme je suis obligé de faire les prières, vous voulez que je fasse les prières avec, là (*il rit*) ?

JEAN - YVES CERF : C'est vous qui décidez. Moi, ça ne me gêne pas.

(*Alfred Weil dit qu'il est embarrassé pour faire la prière avant d'allumer le chandelier, parce qu'il ne doit plus le déplacer ensuite,. Après quelques hésitations et*

*explications il sort à la cuisine où est posé le chandelier. Il revient, avec le chandelier où brûlent deux bougies.)*

ALFRED WEIL : J'ai fait la prière dehors, je m'excuse. J'allume la première bougie. Puis avec j'allume les deux premières<sup>245</sup>. C'est tout...

Je vais vous raconter une histoire du judaïsme. Parce que - si vous êtes venue ici... Les Grecs ont persécuté les juifs. Et comme il est arrivé pour la question de la chrétienté (*sic*), qu'un Romain a jeté - comment ça s'appelle déjà - un flambeau dans le temple qui a brûlé. Donc, que ce soient les Babyloniens ; que ce soient les Grecs, ou que ce soient les Romains, des persécutions il y a eu tant que vous voulez. Et, il s'appelle Judas Maccabée, le chef suprême de cette entité juive qui vivait là, dans une ville, dans une contrée, entourée par les Grecs qui régissaient cette contrée. Et Judas Maccabée, il avait une sœur, très retirée, très religieuse. Mais quand elle a vu qu'on ne bouge pas, qu'on ne se donne pas la peine pour se libérer... une réunion d'un soir où il y avait des résistants qui fomentaient une action. Et comme ça arrivait très souvent, elle était désespérée et elle était venue toute nue se montrer à cette petite assemblée, que, ils étaient... atterrés. Le frère lui a dit, comment tu oses faire une chose comme ça ? Elle a dit : « Ça vous a révolté, mais vous ne faites rien pour les autres qui vous menacent et qui vous tuent » Et c'est ça qu'ils ont eu du courage de s'attaquer à des Grecs. Et cette jeune fille, comme ça arrivait dans l'ancien temps ici - vous savez qu'il y a des vieux châteaux ici en Alsace et les seigneurs ils obligeaient les filles qui voulaient se marier, la veille de leur nuit de noces, il fallait (*Alfred Weil tapote sur la table*) que la fille vienne coucher avec le seigneur. Vous voyez jusqu'où l'idiotie peut aller. Donc, les Maccabéens, ils ont attaqué les Grecs ; et les Grecs ils avaient cassé un temple, où il y avait plus rien que des déchets, des décombres et des trucs comme ça. Et Judas Macchabée est venu, un jour, où il a trouvé une petite cruche avec de l'huile. Et la quantité de l'huile, qui aurait dû suffire pour une journée, elle a suffi pour huit jours, c'est pourquoi nous faisons tous les soirs ça, avec une bougie en plus jusqu'à huit.

JEAN - YVES CERF : Mais vous avez pas fini l'histoire de Judith.

*(Le téléphone sonne )*

---

<sup>245</sup> La « première bougie » est à part. Elle sert à l'allumage. Les « deux premières » bougies correspondent aux deux premiers soirs de la fête.

ALFRED WEIL : Je me suis dit tout à l'heure qu'on la réservait un petit peu, quand on parle de sang.

*(Interruption pour répondre au téléphone; fin de l'enregistrement.)*

### **La religion à petit feu**

Monsieur Weil, face à Sonia, se comporte en pédagogue. Il dirige la conversation, il parle beaucoup plus que Sonia (ou que moi) ; il est à l'écoute, disponible, bien que Sonia lui complique la tâche par une articulation très relâchée qui s'ajoute à son audition diminuée, et il cherche à se faire comprendre de Sonia. Monsieur Weil a une coquetterie pour les gens – surtout s'ils sont des gens respectables - qui viennent lui poser des questions liées à la religion. Peu de temps avant sa mort, il m'a dit avec fierté que la mère du président de la communauté était venue lui rendre une visite Elle lui avait demandé des questions sur la signification de la *cachierout\**. Et Monsieur Weil de s'exclamer « C'est beau ça. L'hygiène ! » Cette attitude face à Sonia ne détruit pas son « génie » de la parole. Pour preuve ce récit sensuel, musclé, rythmé et riche de ficelles qui relient différentes histoires, pour expliquer le rite de Hanouka. Désolé ! Sonia et moi avions peu de temps, si bien que nous ne connaissons pas l'histoire de Judith et Holopherne dans la version Alfred Weil.

Son attitude à l'égard d'une jeune fille arabe et musulmane (de culture française faut-il l'ajouter) est ambiguë. Elle n'apparaît nullement marquée par une hostilité de nature politique, par une solidarité avec l'Etat d'Israël. Le seul soutien dont il m'ait parlé à plusieurs reprises concerne la Croix-rouge israélienne (il en était d'ailleurs correspondant local). Monsieur Weil a une attitude de principe amicale à l'égard de la religiosité des Arabes. Elle provient à la fois de l'observation qu'il en fait et d'une relative proximité culturelle entre les Arabes musulmans et les Arabes juifs. Nous pouvons l'observer ici à travers une date trop précise pour être insignifiante, et qui constitue un lapsus ou au moins un rapprochement de sens : Monsieur Weil parle de ses locataires arabes (musulmans) venus en France en 1962. Or, des gens qu'il a rencontrés en 1962 et côtoyé de près, ce sont des juifs ayant fui l'Algérie, à qui il est venu en aide et qui l'ont impressionné par leur piété. A l'inverse Monsieur Weil est sensible aux clichés dominants en France sur les ex-indigènes colonisés. En ce qui concerne Sonia, il a remarqué son maintien à la fois élégant et pudique. Ses propos sur le « tchador », comme il dit à tort, m'ont fait penser à ce qu'il disait de la tenue de sa propre mère. Pour finir, Monsieur Weil, qui a gardé de la tradition une solide inimitié historique à l'égard du catholicisme

(en dehors des *witz*, il n'a jamais été question des protestants), a un « préjugé légitime » défavorable à toutes les religions qui ne sont pas la sienne mais lui ressemblent. Ce préjugé n'est pas la condamnation biblique de l'idolâtrie. Il prend différentes formes. L'une d'elles est l'ignorance de l'origine des rituels. Dans l'entretien que nous examinons ici, la critique vise les guerres dites de religion. Ce préjugé pourrait bien être une forme particulière que prend, selon p. Bourdieu, l'hostilité des agents d'un groupe à l'encontre des valeurs propres à un groupe social contigu mais bien distinct.

Le thème initial de la conversation avec Sonia a été la complexité du corps. Le dialogue embrasse plusieurs idées, dans un cheminement circulaire que voici :

- (1) Les savoirs ne suffisent pas à comprendre le corps humain et à le soigner.
- (2) C'est ce qui m'arrive avec mon médecin.
- (3) L'homme disperse ses efforts dans la conquête de l'espace.
- (4) Je suis un vieux exceptionnel.
- (5) Les Arabes et les Juifs égorgent les vaches.
- (6) (*Sonia*) Chez les Juifs c'est plus compliqué.
- (7) Non, il suffit d'un homme qui réponde à 1400 questions.
- (8) Bouzanna m'a interrogé.
- (9) Le sang doit s'écouler complètement [pour que la viande devienne propice à la santé de l'homme][ Ceci est la preuve de (1)].

(1) (2) (3) tournent sur le même thème, avec une variation vers le particulier en (2), et une variation babélique vers le haut en (3). Dans (4), le conteur admire son propre discours, et crée l'admiration de l'autre. La notion de sang arrive en (5) mais elle est encore implicite. Dans l'opposition de (6) contre (7) arrive une polémique sur la valeur relative des religions. Monsieur Weil manie le paradoxe en (7) : simple = compliqué. Mais l'homme qui subsume ce paradoxe c'est le *schochet*, appelé ici « 'imam ».

La question de Bouzanna (8) redouble l'intervention (6) de Sonia. Et nous arrivons à (9) où le sang coule jusqu'à la dernière goutte, pour que le sacrifice soit parfait.

Dans la première partie de ce dialogue, jusqu'à mon intervention – totalement déplacée, sur le rituel des bougies de Hanouka – Monsieur Weil parle une bonne quinzaine de fois de « sang ». D'autres mots du même champ sémantique complètent cette coloration sanguine : « veine » (3 fois), « arroser », au sens d'irriguer (2 fois), « tourner », au sens de circuler « sida », « saigner » et « flux séminal ».

Il s'agit, à travers le discours sur le sang des bêtes et sur le sang des hommes et des femmes - d'une question fondamentale dans la civilisation. Toute société humaine doit répondre à la question de la mort animale, comparée à celle de la mort humaine. Et la réponse est – sauf exception – religieuse. Il n'y a de consommation carnée dans la Grèce antique que lorsqu'il y a eu sacrifice. Le terme de boucher n'y existe pas. Le Lévitique est centré sur les rites devant le tabernacle et d'abord de la pratique de l'holocauste, qui se pratique sur l'autel du tabernacle, dans la première enceinte de celui-ci. Il n'y est pas question d'autre consommation (profane) de viande. Le Deutéronome, dans lequel Moïse s'adresse à Israël pour envisager la vie d'Israël lorsqu'il aura passé le Jourdain, rappelle le principe de l'holocauste mais précise :

Néanmoins, quand tu en auras le désir, tu pourras tuer du bétail et manger de la viande dans toutes tes portes, selon les bénédictions que t'accordera l'Éternel, ton Dieu.

*La Sainte Bible, Deut. 12. 15 (trad. Segond)*

Seulement garde-toi de manger le sang, car le sang, c'est l'âme ; et tu ne mangeras pas l'âme avec la chair. Tu ne le mangeras pas ; tu le répandras sur la terre comme de l'eau.

*La Sainte Bible, Deut. 12. 24 (trad. Segond)*

L'exigence essentielle dans la Bible en ce qui concerne la consommation des espèces licites est donc qu'il faut répandre le sang à terre. Le sang est le siège de l'âme animale, qui doit retourner à la terre. (La question du retour à la terre de l'homme, être mortel, a été dite par Monsieur Weil au début de l'enregistrement). Mais la Bible n'est pas le guide pratique des interdits ou des prescriptions juives. Ils apparaissent dans le talmud\* et plus tardivement dans le *Choul'han aroukh*, code juif qui contient :

1. Les commandements de la vie quotidienne et calendaires
2. Les commandements des lois alimentaires, concernant le prêt d'argent à intérêt, la pureté et le deuil.
3. Les règles du mariage.
4. Les lois civiles et pénales.

Ce code est devenu la référence de toutes les communautés juives, de toutes les écoles rabbiniques européennes jusqu'aux remises en question de la modernité (Haskalah\*). Il est donc toujours considéré valable par les orthodoxes. Cela n'a pas



empêché des évolutions dans les pratiques cachères au cours même de la vie de Monsieur Weil.

Notre société sécularisée adopte une attitude exceptionnelle face à la mise à mort des animaux, que la tradition juive perturbe. N. Vialles (1987) a analysé, en observant des abattoirs, comment la responsabilité du meurtre y est diluée. La bête entre vivante dans un circuit, où elle est d'abord assommée par un premier ouvrier. Ce coup en soi est sans doute déjà mortel mais la mort n'est pas instantanée. Emmenée par un circuit automatisé, la bête est alors saignée par un deuxième ouvrier. La perte de « connaissance » irréversible permet au saigneur de dégager sa responsabilité. L'assommeur affirme de son côté que la bête n'est pas morte mais insensibilisée par son œuvre. Ils ont tous deux raison, la question du « qui a tué » est indécidable. Les abattoirs sont désormais des usines importantes, moins nombreuses et situées en périphérie de villes. Dans l'histoire d'Alfred Weil, l'abattoir se trouvait dans Mulhouse, parmi d'autres usines. Aujourd'hui, le complexe cinématographique a été édifié sur le même terrain. S. Nizard-Benchimol (1998) qui a également observé deux abattoirs et s'appuie sur l'analyse de N. Vialles, a observé comment l'abattage traditionnel juif - et ses deux personnages, le *schochet\** et le *bodek\**<sup>246</sup> - s'installe dans l'abattoir contemporain. Il utilise le même abattoir mais en perturbe le fonctionnement, de façon matérielle, puisque le circuit de la mort n'est pas le même et qu'il est plus lent ; mais de façon symbolique aussi puisque les critères de pureté de la viande ne sont pas les mêmes. En tout cas, il paraît, d'après Monsieur Weil que Monsieur Mandlovitch, *schochet\** à Mulhouse a fini par quitter la ville, car il était en conflit avec son employeur municipal. Si l'autorisation du vétérinaire s'impose à tous, le *schochet\** selon Alfred Weil (ou le *bodek\** dans les abattoirs visités par S. Nizard-Benchimol, lesquels fournissent de la viande cachère pour la région parisienne), y ajoute sa propre déclaration, ses tampons qui certifient la bête « *catcher* » ou « *glatt catcher* »<sup>247</sup>, de manière indépendante. Monsieur Weil a décrit la *bedika\** à Sonia, après avoir souligné la question « de la dixième côte ». Cet interdit de manger les parties arrières de l'animal date seulement de 1948. Il a eu comme conséquence de supprimer la purge du nerf sciatique (*porsche\**). Monsieur Weil, un jour qu'il s'indignait contre un mauvais

---

<sup>246</sup> Dans l'expérience d'Alfred Weil, le *schochet* exécute aussi le travail du *bodek* ; il parle donc de la *bedika\**, mais pas du *bodek*.

<sup>247</sup> *Glatt y.* (d.) lisse ; *glatt catcher*, parfaitement cachère. J'ai reproduit la terminologie de S. Nizard qui indique bien l'origine yidich des termes. Les juifs étaient absents de Paris pendant plusieurs siècles ; et ce sont en écrasante majorité des ashkenazes, venus de l'Est de la France puis de plus loin qui ont immigré à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle.

*schochet\** de Bâle, a ajouté : « Je suis capable de *porsche\**. Mais je ne voudrais pas faire de la saloperie (y. : *schindluder traibe*, massacrer la bête) ». (*Notes de l'entretien 11*).

Cela veut dire qu'il n'avait plus l'occasion de *porsche* à la fin de son activité professionnelle. A l'inverse, nous nous souvenons que sa mère avait été confrontée à ce problème technique en 1914. Monsieur Weil ne précise pas ce changement, parce qu'il contredirait son discours hygiéniste sur les dangers que recèlent les parties arrières de l'animal de boucherie. Ce type d'explication médico-hygiéniste est très fréquent chez Alfred Weil ; nous pouvons l'associer « traditionnellement » au siècle de Pasteur. Il s'opposerait plutôt à une culture différente, appelons-la « naturaliste », qu'exprime juste après Alfred Weil en rappelant les vertus fertilisantes des déjections animales et humaines. Le jardinage était une passion qu'Alfred Weil a partagé avec sa femme Emilienne ; l'influence de la famille paysanne d'Emilienne Macé est ici probable.

Monsieur Weil en arrive au travail rituel du boucher (nous avons quitté l'abattoir pour un moment). Les deux veines qu'il faut sortir ne sont pas situées dans le membre antérieur, contrairement à ce que le geste du narrateur pourrait faire croire. Car la seule pratique rituelle correspondante est le *porsche\**. On parle parfois d'extraction du nerf sciatique, parfois d'extraction d'un vaisseau de la cuisse (membre postérieur). J'ignore ce qu'il en était dans la pratique des bouchers ; les notions anatomiques précises de nerf sciatique et de vaisseau sanguin n'existaient pas lors de la rédaction de la Genèse. Car cette technique prend son origine dans le combat de Jacob avec l'ange, au cours duquel Jacob a été blessé à la hanche.

C'est pourquoi, jusqu'à ce jour, les enfants d'Israël, ne mangent point le tendon qui est à l'emboîture de la hanche ; car Dieu frappa Jacob à l'emboîture de la hanche, au tendon.

*La Sainte Bible*, Gen. 32, 32 (trad. Segond)

Chouraqui, lui, traduit ce verset par « le nerf du tressaut qui est contre la paume de la cuisse ». Par contre Monsieur Weil ne pense pas au combat de Jacob, mais encore à l'expulsion du sang animal.

Monsieur Weil fait à Sonia la description du traitement « en tant que femme ménagère ... » de la viande, qu'on appelle la cachérisation de la viande. Cela consiste en un salage suivi de rinçages. Le but recherché est encore de faire disparaître le reliquat sanguin. Ici Alfred Weil précise l'évolution : l'opération ne se fait plus dans la maison juive, mais à la boucherie sous surveillance.

Monsieur Weil a alors demandé à Sonia si elle savait lire. L'explication est que la lèpre est une maladie dont nous parlent les traductions de la Bible, peut-être de manière erronée. Evidemment, Alfred Weil n' a jamais eu à se soucier de cette maladie dans sa vie professionnelle ou privée. Mais elle est l'objet de plusieurs versets du Lévitique, sans rapports autre que de proximité textuelle avec le bétail. Par contre Monsieur Weil connaît la tuberculose (bovine ou humaine) et le sida. Maladies du poumon et du sang. L'une plus ancienne que l'autre. Mais elles sont associées à travers la *bedika\** et la *schechita\**. Nous l'avons vu, le Deutéronome ou le Lévitique ne parlent pas de l'examen du poumon. Mais le souffle est symboliquement autant associé à l'âme que le sang en Occident. Le sacrificateur qui plonge la main dans les poumons de la vache ne serait-il pas en train de s'assurer que la maladie n'aurait pas collée l'âme à la chair ? Dans ce cas il faut s'assurer que l'âme est bien séparée de la chair, pour éviter toute souillure. Alors, le « Vous savez lire, hein ? » adressé à Sonia devient une demande un peu différente. « Vous savez ce qu'est un symbole ? Vous savez ce qu'est l'écriture ? ». Comme la demande d'un carnet qu'il a faite un peu plus tôt, pour comparer le tranchant de la lame à celui de la feuille de papier. Le sida, maladie du sang et du désordre sexuel, est venu remplacer, ou renforcer, dans l'imaginaire de Monsieur Weil, la syphilis. Celle-ci n'est pas une maladie du sang, elle est donc moins intimement rattachée au rituel de la mise à mort. Mais les humeurs sexuelles sont plus ou moins des équivalents du sang, en tant que liquides charriant la vie. Alfred Weil ne manque pas ici même de passer du sang au « flux séminal », via le sang menstruel.

Nous voici à l'examen des poumons de la bête. Sonia en frissonne et Monsieur Weil le remarque. La vitalité de cette description vient pour partie de sa motivation. Il s'agit de montrer à Sonia la simple sagesse et l'expérience incomparable de cet « imam » juif. Pour une description moins inspirée, moins pétrie d'admiration pour le *schochet\**, mais plus claire pour les lecteurs profanes, je renvoie le lecteur à l'article déjà cité (Nizard-Benchimol, 1998) ! Avant de quitter ce personnage, je veux rappeler que c'est pour l'un d'eux, nommé Mandlovitch, que Monsieur Weil manifestait le plus grand respect et les marques de la plus grande amitié. En parlant une fois de Monsieur Mandlovitch, il a rapproché ses mains, tourné les paumes vers l'intérieur, et il a croisé les deux index, en un geste qu'on trouve sur certaines pierres tombales juives. Monsieur Weil n'a jamais affiché une amitié plus forte, mêlée de respect pour sa sagesse juive, que celle qui l'a lié au *schochet* de Mulhouse.

J'avais l'idée puérole que Sonia aimerait assister à l'allumage des bougies de Hanouka. Monsieur Weil a cherché comment répondre à ma demande tout en respectant l'intimité de sa prière. Ainsi il en est venu à raconter la Bible, l'origine de cette fête des lumières. Mais, partant de la figure d'un autre oppresseur d'Israël, Nabuchodonosor, par association géographique, il a cité Abraham, comme fils de Bagdad. Ce raccourci géographico-historique lui permet de sermonner un peu les musulmans d'Irak (dont les ancêtres ont côtoyé Abraham, le premier homme qui a compris que la machine universelle était trop parfaite pour avoir été inventée par un autre que Lui.). Lors de cet entretien, l'actuelle guerre en Irak venait de débuter. Une fois qu'il a répondu à la question de la kipa\*, Alfred Weil a dérivé sur la question du « tchador », en fait de la décence, de la pudeur féminine selon lui. Il ne s'est pas prononcé ce jour-ci sur la polémique qui secouait alors la France et qui touchait directement son interlocutrice, renvoyée du lycée. Ses explications montrent son attachement à des valeurs qui viennent de son éducation :

ALFRED WEIL : Par contre, elle [ma mère] avait pris beaucoup, beaucoup de précautions pour que son Alfred ne se dirige pas dans une question mal élevée. Et vous dire qu'elle avait des cheveux frisés, hein. Le matin quand elle se levait, je vois encore, on avait un fourneau en faïence vert, où elle avait placé une glace par-dessus pour se coiffer. Et une fois levé, il fallait que je me tourne de l'autre côté, je n'osais pas voir la femme avec les cheveux ouverts <sup>248</sup>.

J'ai jamais, (*solennel*) j'ai jamais entendu un mot « sexe ». Jamais. Jamais. Ça, ça n'existait pas. Parce que j'avais des contacts avec une famille Emmendinger, de Strasbourg, où Madame Marie-Louise, *jo*, le Freddy, il était le petit bon dieu, là dans cette maison-là. Faire de la cuisine, des visites... Et elle me disait : « Vous savez, Alfred, malheureusement c'est plus les temps comme ça quand on était jeune, que les parents disaient qu'on parlait de vie familiale et tout ça « *Tu veux voir si je n'ai pas oublié d'éteindre le gaz. Reste un peu dehors, je t'appellerai.* » Que les enfants n'entendent rien de la question sexualité. Parce que c'était encore assez tôt quand on a besoin d'expliquer à une fille, quand elle reçoit ses premières règles d'où ça va et d'où ça vient. *Ja !*

C'est comme ça que j'ai été élevé, vous voyez. Et puis, ça n'était pas un tort. Ça m'a porté de préjudice. (*Entretien 11*)

---

<sup>248</sup> Elle était donc toujours coiffée d'une traditionnelle perruque.

Ces images données par Alfred Weil correspondent à la femme juive traditionnelle, dispensée d'un certain nombre de *mitsvot*\* pour se consacrer au foyer, mais contrainte de veiller à la pureté de la vie familiale. Ce qui explique les commentaires sur les propres pratiques d'économie de Monsieur Weil en train de faire ses courses. Mais puisqu'il s'agit de pudeur féminine, Monsieur Weil va saisir l'occasion pour opposer sa conviction personnelle qu'il faut libérer la femme du monopole des tâches domestiques au machisme masculin. Cette remarque est polémique. Elle ne vise personne nominativement mais elle précède une critique contre l'exploitation, par les Arabes qui sous-louent le logement dont Alfred Weil est le propriétaire bailleur, de leurs propres compatriotes.

S. Tersigni remarque dans les travaux anthropologiques actuels,

... une focalisation contemporaine sur le rapport à la religion des jeunes femmes d'ascendance allogène, en relation avec l'islam notamment. Si aujourd'hui c'est autour d'elles que se noue l'intérêt scientifique, cela se réalise dans le cadre d'une hiérarchie post-coloniale qui nourrit la concurrence entre minoritaires (y compris entre les hommes et les femmes d'un même groupe) et qui place l'islam en bas de l'échelle. En particulier, le discours « civilisateur » de l'entreprise coloniale a dénoncé le traitement inégal des femmes « arabes » afin de déplacer le regard : masquer les inégalités de genre propres à l'Occident et dissimuler la domination coloniale elle-même.

S.Tersigni, 2007

J'ajoute que lesdits travaux scientifiques ne font que reprendre une tendance en vogue dans les médias, pour arriver à la conclusion qu'Alfred Weil suit parfois de près l'opinion .

Mais parlons plutôt cuisine avec Alfred Weil, je risque moins d'y trouver à redire ! Le maître mot de cet amateur du bien manger - il faut remarquer qu'à l'époque déjà il trouvait dans la parole un plaisir qu'il commençait à perdre dans sa nourriture, du fait de sa maladie— le maître mot est la lenteur dans la cuisson. Cette même lenteur qu'il a décrite dans la curieuse scène de réveil entre six heures et huit heures du matin. C'est une analyse culinaire qui vient aussi sous la plume d'E. Cerf et F. Raphaël parlant des « usages et traditions recueillis auprès de parents et grands-parents qui ont bien voulu évoquer leur jeunesse », ce qui correspond à « la vie de Juifs d'Alsace depuis le début de ce siècle jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale » :

Cette cuisson lente et homogène permet d'élaborer des plats excellents avec des matériaux relativement bon marché.

E. Cerf & F. Raphaël, 1975, p. 151

Mais ce qu'y ajoutait Alfred Weil - et d'anciens clients de la boucherie s'en souviennent - c'est sa réponse aux clients venus se plaindre de la mauvaise qualité d'une viande : « Vous n'avez pas su la faire cuire ! » Critique qui pouvait viser une cuisinière quelle que soit sa religion ! Car, c'est aussi une leçon à tirer de cette discussion avec Sonia, la cuisine n'est pas seulement une technique marquée par le rituel qui sépare le juif Weil des non-juifs. C'est un plaisir partagé par la parole. Alfred Weil m'a lu à voix haute et commenté des extraits de l'article que je viens de citer. J'en ai l'eau à la bouche en le recopiant :

ALFRED WEIL *parcourant l'article dans la revue « Saisons d'Alsace »* : Ah, (*enthousiaste*) la tarte à la moelle. Alors ça, c'est (*la main en pince vient devant les lèvres qui avancent, la langue qui claque, sonore ; plus bas*) c'est avec des poires. Alors là, pour dire ! (*fort, enlevé*) Oh là là ! Vous savez (*il rit*) le Weil, c'est un grand bavard. Vous le connaissez. Je sais pas que l'idée m'est venue un jour, j'avais des os à moelle et ma femme me dit « Qu'est-ce que tu réfléchis ? » Je dis « Regarde cette belle moelle ici ! » « Et alors, on va faire quoi avec ça ? ... Tu veux le cuire dans la soupe ? » (*Lui, en extase*) « Une tarte » « Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? » J'ai dit « Donne-moi un couteau » (*Toujours sur le ton d'une aventure spirituelle*) J'ai défait cette moelle, j'ai écrasé à cru, hein - cachérisé - cru, j'ai écrasé avec ma fourchette autant que j'ai pu pour la rendre, flex... tout à fait liquéfiée et j'ai fait ma tarte avec ça et des poires dessus. Quelqu'un qui a du cholestérol, faut pas le recommander. Ça, c'est la production de cholestérol (*s'enflammant*) mais ! (*le geste sonore devant la bouche*) comme ça ! la moelle. Mais, (*désabusé*) cherchez moi de la moelle. Moi, j'ai commandé de la viande à Haguenau, hein <sup>249</sup>. Et j'ai commandé cinq kilos des os. [Ils avaient] tout jeté ! Maintenant la question est où vous vous servez, si c'est dans une boucherie ou dans un supermarché je ne sais pas si on peut recevoir des peaux, heu des os, mais chez un boucher établi, oui, là c'est possible. Et il faut trois os à moelle épais comme ça où il y a la moelle, pour la question deeee trois cents grammes de farine pour faire une tarte à trois personnes. Mais je vous dis tte...(comme un sifflement admiratif)

---

<sup>249</sup> Monsieur Weil ne trouve plus de viande cachère à Mulhouse. Il la commande donc à l'extérieur.

JEAN - YVES CERF : Ça doit être bon, oui !

ALFRED WEIL : et la poire coupée en tranches hein, et mettre en... comme ça.

(Entretien 11)

La religion d'Alfred Weil, si nous avons bien entendu ce qu'il dit ici à Sonia, passe par un éveil émerveillé au monde. Aucun texte, aucun savoir ne peut tout expliquer de la machine que seul Dieu peut avoir créé une fois pour toutes. La religion juive devient donc une praxis. Les techniques, mise à mort du bétail et cuisine, sont des actes hautement culturels, ils sont la religion en actes. C'est pourquoi la personne la plus estimable d'un point de vue religieux est le bon *schochet*\*.

Monsieur Weil a critiqué les Arabes, mais il n'a pas prétendu que la pensée juive était destinée à l'humanité entière. En ce sens, il ne comprendrait probablement pas cette affirmation messianique de son contemporain alsacien André Neher :

Le Peuple Juif a donné au monde un Dieu. Il faudrait ajouter : une Terre ... Erets\* est une Personne .

« Israël, terre mystique de l'Absolu » pp. 166-167, in André Neher, 1962.

Il n'a jamais manifesté à l'inverse une attirance pour l'œcuménisme, auquel a participé un penseur juif néo-orthodoxe comme Askenazi. Je ne pense pas que sa religion soit une « croyance », que ce terme puisse définir le rapport d'Alfred Weil à son *emune*\*. Non pas tant par l'importance des rites qu'il pratique, que par la façon dont il en parle. Son discours sur la religion est d'abord un discours sur les actes rituels, comme nous venons de le voir. Mais pas seulement. Sa parole sur le Dieu d'Abraham, comment Abraham se met en route à cause de son sentiment du divin, n'est pas une croyance, mais une explication. Pour qu'il y ait croyance, il faut qu'il y ait doute. Cela peut être le doute pascalien, le doute sur l'ineffable du mystère de Jésus-Christ, le doute résolu (l'incroyance, l'athéisme) des « pères fondateurs » de l'ethnologie et de la sociologie. La notion de *croyance* est très liée au christianisme contemporain de l'émergence des sciences sociales, autrement dit au débat sur la science des religions, sur la sécularisation, sur la science et la religion, et sur les conflits politiques et sociaux des deux derniers

siècles. Ce n'est pas un concept pertinent dans le point de vue anthropologique de cet ouvrage.

Devant une étrangère, Alfred Weil n'a pas désiré aborder la question si importante pour lui des règles non respectées, ni d'autres questions polémiques que nous allons découvrir au chapitre suivant. Ses critiques les plus fréquentes contre les juifs ne pouvaient pas porter sur des pratiques domestiques (la cuisine) rarement visibles de l'extérieur. Elles concernaient donc surtout l'abattage. L'entretien 1 a rapporté une critique sur la cachérisation des ustensiles de cuisine dans les locaux communautaires, la séparation selon lui non respectée de la cuisine dite *fleischig\** d'avec la cuisine *milchig\**. La critique de Monsieur Weil visait aussi (et surtout) le rabbin de Mulhouse, Edgard Weill, en poste pendant une quarantaine d'années après la Libération, un homme au judaïsme de toute évidence plus sécularisé que celui d'Alfred Weil. « On l'avait vu manger dans un restaurant ordinaire un jour de fête juive ! ». Le rabbin Weill faisait ainsi partie du groupe de personnes dont Alfred Weil ne voulait pas donner le nom, en raison de ses mauvaises actions. Le malheureux rabbin aurait été puni par Dieu, en recevant une douloureuse fin de vie. J'ai rencontré une fois le rabbin Weill, quelques mois avant sa disparition. Certes, on peut dire que ses dernières années ne lui ont pas apporté que des joies. Peut-être parce qu'Edgard Weill m'avait raconté quelques histoires drôles, c'est surtout l'intolérance dont faisait preuve Alfred Weil qui me frappe dans ses diatribes. Je ne les ai pas toujours enregistrées, d'autant plus qu'elles me rasaient par leur aspect technique, comme cette histoire de poulets, égorgés, mais ensuite trempés dans la cire chaude pour le plumage, alors que la cachérisation nécessite des lavages à l'eau froide et interdit les liquides chauds. Le pire pour Monsieur Weil était que les volatiles avaient reçu un *tampon* « cachère » et que, revenir sur l'agrément effectué par un homme habilité pour cela était impossible, c'eût été un péché. Il faut en retenir que la violence symbolique peut se développer entre des gens culturellement et sociologiquement voisins, mais séparés par une frontière devenue champ de bataille.





## Chapitre 18

### Dieu lui a parlé les paroles sur la langue

#### Avertissement, si j'ose dire ! Quand la parole est un combat

Alors Saül se déguisa et prit d'autres vêtements, et il partit avec deux hommes. Ils arrivèrent de nuit chez la femme. Saül lui dit : Prédise-moi l'avenir en évoquant un mort, et fais-moi monter celui que je te dirai. La femme lui répondit : Voici, tu sais ce que Saül a fait, comment il a retranché du pays ceux qui évoquent les morts ; pourquoi donc tends-tu un piège à ma vie pour me faire mourir ? Saül lui jura par l'Éternel, en disant ; l'Éternel est vivant ! il ne t'arrivera point de mal pour cela. La femme dit : Qui veux-tu que je fasse monter ? Et il répondit : Fais-moi monter Samuel.

Lorsque la femme vit Samuel, elle poussa un grand cri, et elle dit à Saül : Pourquoi m'as-tu trompée ? Tu es Saül ! Le roi lui dit : Ne crains rien ; mais que vois-tu ? La femme dit à Saül : Je vois un Dieu qui monte de la terre. Il lui dit : Quelle figure a-t-il ? Elle lui répondit : C'est un vieillard qui monte, et il est enveloppé d'un manteau. Saül comprit que c'était Samuel, et il s'inclina le visage contre terre. et se prosterna.

*La Bible, I Samuel, 28, 8-14 (trad. Segond)*

On pourrait s'étonner de l'absence d'une partie exclusivement *consacrée* à la religion dans la vie d'Alfred Weil. Monsieur Weil n'a guère un discours de théologien, car il n'a pas la culture nécessaire pour parler comme un rabbin, ou un maître de la Torah, un *chochem\* Toure\**. Il regrette parfois de ne pas avoir pu s'instruire suffisamment sur les questions religieuses avant sa retraite – et le lecteur a perçu l'importante culture qu'il a accumulée dans les trois décennies qui ont suivi cette retraite et dont il ne donne pas les références - mais jamais la religion n'est chez lui un long discours abstrait, comme le discours de yeshiva\* qui est brocardé dans le **witz 35 : Histoire des Etats-Unis**. Nous allons rencontrer, au cours de l'entretien 15, un *witz* involontaire (?) d'Alfred Weil dans lequel il prouve que Mohamed, Jésus et Marie ne sont pas près d'arriver au ciel, d'après la théorie d'Einstein ( la relativité).

La religion est une thématique fréquente de ses histoires. Des récits bibliques m'ont été racontés ou cités (Esther, Judith et les Maccabées, Ruth, Joseph interprétant les rêves de Pharaon). C'est dans ses propos sur l'alimentation, les pratiques d'abattage rituel et de préparation de la viande, son expérience dans le domaine de la santé que les références à la religion et à ses prescriptions sont les plus nombreuses. Monsieur Weil parle du métier de boucher. Il a répondu à mes questions sur son apprentissage. Il raconte la concurrence, la découpe de la viande qui n'était pas celle que nous connaissons, les problèmes financiers, l'acquisition de sa dernière boucherie, la boucherie « sous surveillance ». Mais la boucherie est autant pour lui un moyen de rencontre avec les clients, et, en particulier, un moyen de parler d'un sujet qu'il a affectionné jusqu'à sa mort, la cuisine. Monsieur Weil a été un thaumaturge pendant des dizaines d'années ; il a débuté en soignant son père paralysé. Il a eu aussi d'autres patients, sans doute davantage après sa retraite professionnelle. Si cette activité n'a pas lieu à la boucherie, elle ne nous en éloigne guère, puisque la boucherie et le domicile sont réunis dans une même unité architecturale. En effet Monsieur Weil a vécu jusqu'en 1974 dans la maison boucherie de la ruelle Verte achetée par son grand-père pour son père, à l'exception de la période 1940 – 1946 où il a quitté l'Alsace. La boucherie de la ruelle Verte n'a plus servi de magasin de vente quand Monsieur et Madame Weil ont ouvert leur boutique rue de l'Arbalète au centre de Mulhouse, mais elle était toujours utilisée comme laboratoire. Il reste un mot du titre de la quatrième partie que j'ai gardé pour « la bonne bouche » (C'est l'expression qui me vient ici, et qui nous rappelle l'ambiguïté de la bouche – comme celle de la langue - organes de l'alimentation, organes sensible et organes de la parole. L'ambiguïté passe aussi dans les mots « boucher » et « boucherie », mots que Monsieur Weil a utilisés avec moi, réservant le yidich *katsev\** aux blagues, et l'alsacien *Metzger* aux bouchers particuliers ou en général, mais pas à lui-même). Ce mot du titre dont je n'ai pas parlé, c'est « avertissements ». Le lecteur se souvient qu'Alfred Weil a vu que son père changeait de manière inquiétante (en 1928). Il ne l'a pas explicitement averti du danger, mais il l'a entraîné chez le docteur Wenger. C'est le docteur qui a clairement *averti* Arnold Weil qu'il devait adopter une hygiène stricte pour éviter l'apoplexie. Le docteur n'a pas été écouté, et la prédiction s'est réalisée (avec six mois de retard). A partir de cette époque Alfred Weil a lui aussi un « don » pour les avertissements de santé. Me voici en train d'utiliser ces mots d'avertissement, de don, entre guillemets, marquant ainsi une distance. Cette distance est celle de l'objectivation : j'ai déjà dit dans la première partie qu'au moment de rencontrer Monsieur Weil, les récits de malédictions efficaces m'avaient

troublé, en l'an 2000. Les malédictions sont-elles, comme les avertissements, des paroles performatives où la réalisation est différée mais réelle ? La distance que j'ai prise pourrait être, non pas celle du doute méthodique cartésien, mais celle d'un jugement dépréciatif sur les croyances. Le mépris à l'égard des croyances et de ceux qui y croient – décidément les mots sont manipulés : les « croyants » ne sont pas les adeptes des croyances... Ce mépris, donc, est un sentiment que Monsieur Weil a ressenti face à lui. Il m'en a parlé juste après avoir raconté l'anecdote de la malédiction dans la boucherie (chapitre 7). Une autre fois il m'a dit, à propos d'un souhait *de misse meschine\**, « Vous savez tout ça que ça peut arriver avec une mauvaise parole ? » La phrase indique, par l'emploi doublé de « ça » que l'objet n'est pas facile à définir. Elle nomme « mauvaise parole » l'objet du problème. Sémantiquement, l'expression *misse meschine* est proche du mot malédiction. Elle a cependant une acception plus large dans l'usage qu'en fait Monsieur Weil. A la différence d'une malédiction qui exprime clairement par le langage un désir ciblé de mort (ou de nuisance grave), la « mauvaise parole » peut être plus confuse. Nous le verrons dans les « trois cas » de paroles prononcées sur le « papa paralysé ». Mais je veux insister sur le savoir, les certitudes de Monsieur Weil. « Vous savez » peut être à la fois une question à mon intention, et une affirmation : « Moi, je sais ». Que sait-il ? Que la mauvaise parole a un *pouvoir*. Il ne prétend pas que la malédiction provoque à tout coup une *misse meschine*. Mais « ça pouvait arriver ». Monsieur Weil n'en dit pas plus. Les Azandé hiérarchisent les différents types d'oracles en valeur, coût et pouvoir (Evans-Pritchard, 1972). Ils n'ont donc pas une attitude fanatique vis-à-vis de leurs pratiques de savoir prédictif. La malédiction dont parle Alfred Weil, les oracles des Azandé, sont des pratiques techniques. Leur efficacité peut être évaluée, mais il est invraisemblable pour leurs utilisateurs d'en nier l'existence.

Et pour moi, qu'en est-il ? Cette question, Monsieur Weil me l'a posée implicitement, ou bien explicitement mais sans m'obliger à y répondre verbalement. Mais quelle question ? Est-ce la question « d'y croire » ? Cette question-ci en tout cas, Monsieur Weil ne me l'a jamais posée telle quelle. Quand il me demande « Vous savez ... » - si tant est que ce « Vous savez... » soit vraiment une question - il n'est pas dans le champ sémantique de la croyance, mais dans celui du savoir, comme dans cet exemple-là : « Vous savez que le téléphone transporte les voix ? » Mais l'exemple suivant quitte le domaine du savoir, pour entrer dans celui de la croyance : « Parce qu'il y a des gens qui m'ont dit que ça n'est pas vrai. Et n'essayez pas de leur faire croire à une chose pareille ! » Donc, en ce qui me concerne, *je savais* que ça pouvait arriver. Je ne censurais

plus mes pensées a-rationnelles. Si j'avais pensé que ça *ne* pouvait *pas* arriver, le dialogue entre Monsieur Weil et moi aurait été rompu ou transformé. Le dialogue qu'il a rapporté (Entretien 1) sur l'incrédulité l'indique à mon sens. La façon dont il raconte l'attitude hostile des incrédules exprime une souffrance :

« ... on m'a lancé à la figure : « Ecoute, Alfred ! Ne me fais pas croire des choses comme ça, c'est pas possible ! » Ça c'est la vérité. (*murmuré*) *Ja... ja... ja !* »

J'ai déjà évoqué un sentiment assez proche de celui-ci, un sentiment d'isolement intellectuel de Monsieur Weil, en particulier dans sa première lettre (E1). Cette lettre, qui proposait d'arrêter un travail inutile, avait provoqué une réaction de ma part. En insistant pour poursuivre, j'avais admis la valeur de son expérience. Aussitôt Monsieur Weil m'a écrit (E2) pour me dire que sa porte restait ouverte : « Je n'ai jamais refusé ma porte et si un entretien vous est agréable pourquoi pas ? ». Par la suite, Monsieur Weil souffrant s'est fâché contre moi à deux reprises parce que j'abusais de son énergie, ce qui n'a rien à voir. L'empathie m'a relié à Monsieur Weil à partir du moment où, en 2003, j'ai accepté de le revoir pour l'entendre à nouveau. Ce qui veut dire que j'ai eu la démarche d'entrer - par mon écoute et mes émotions - rires ou amertume - dans son combat par la parole. Je n'avais pas d'autre choix, surtout sur les terrains (pratiques rituelles concernant les bêtes et l'alimentation, préservation de la santé, avertissements de santé) qui font l'objet de cette quatrième partie.

Croire, savoir et penser, trois verbes qui indiquent un processus cognitif et qui ont de fortes résonances culturelles. « Croyance » et « pensée » sont des notions très utilisées en anthropologie. Voyons ce qu'en dit J. Bouveresse, philosophe contemporain :

### Actualité de la notion de « croyance »

Pour le philosophe J. Bouveresse<sup>250</sup> la croyance est un besoin indiscutable de l'homme. Mais la religion est-elle indestructible ? La question du dépérissement annoncé de la religion depuis les Lumières semble dépassée par une contradiction. Rien ne peut détruire la religion, car ce qui la met en question est aussitôt promu à sa place et objet d'une croyance religieuse à son tour. En clair on est passé d'une attitude laïque à un dogme caché, le laïcisme. Une déformation de la religion d'aujourd'hui qu'espérait Durkheim en écrivant : « Tout concourt précisément à faire croire que la seule [religion] possible est cette religion de l'humanité dont la morale individualiste est l'expression rationnelle. »

Pour Bouveresse, il y aurait deux religions possibles : l'une est paradoxalement celle de l'état laïc, qui autorise des croyances auxquelles il ne croit pas – et laisse les gens à leur libre examen, qui valorise, sacralise ce libre examen ; ce qui malheureusement dérive en une religion. L'autre est celle de l'état religieux, qui prend la forme de l'état fondamentaliste, comme les Etats-Unis.

Ce point de vue de Bouveresse est complexe et c'est pourquoi il nous importe. Il indique l'enjeu politique – particulièrement en France - caché derrière la notion de croyance. Mais dans sa vision dualiste qui oppose laïcisme et fondamentalisme, il est réducteur (*Quid* de la laïcité en Allemagne ? dans la démocratie athénienne ?) et il semble ignorer les débats de l'anthropologie actuelle des religions et la critique de la notion de « croyance » intraduisible dans la plupart des langues non européennes, comme l'a montré Rodney Needham<sup>251</sup>.

Examinons la sémantique du français sur ce point.

« Croire » et « penser » sont des actions de l'intelligence, des capacités symboliques (langagières) et imaginaires de l'esprit humain. Les verbes « croire » et « penser » sont très proches dans leur usage transitif. Aucun ne fait plus appel que l'autre à la raison. « Penser à quelqu'un » fait appel à l'imagination sensible et à l'émotion, pas à la raison.. « Croire à quelque chose », dont le substantif associé, « le

---

<sup>250</sup> Il s'agit d'un article de J. Bouveresse dans *le Monde Diplomatique* de février 2007, à l'occasion de la sortie de son livre, *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi*, Agone, Marseille.

<sup>251</sup> R. Needham, 1972, *Belief, Language, and Experience*, Oxford, Basil Blackwell.

fait de croire à quelque chose » est « croyance », désigne une contradiction potentielle dans son usage légitime, normatif, étroitement rationaliste. Car toute « croyance » est ainsi considérée comme infondée en raison, donc fausse, même si ça n'est pas toujours politiquement correct de le dire.

Et l'ethnologue s'il suivait ce point de vue, deviendrait alors un homme qui *croit* que les peuples qu'il étudie *croient* à des choses auxquelles il ne *croit* pas.

### **Avertissements, massages, le travail d'infirmier selon Alfred Weil : de quoi s'agit-il ?**

Par courrier Monsieur Weil m'avait indiqué son désarroi ; le sentiment de perte de temps de nos premiers entretiens de la période où je recherchais les histoires drôles. Lors de la reprise de contact (4), une nouvelle thématique est apparue. Monsieur Weil a dit avoir averti diverses personnes qu'il leur fallait changer leur hygiène de vie. Même sa femme, il l'avait parfois grondée parce qu'elle n'avait pas toujours respecté une règle. Une anecdote survient, qualifiée de *chutspa\** : A l'université il a vu deux jeunes filles qui fumaient. Il leur a dit « Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous voulez attraper le cancer ? » Elles ont fait comme s'il n'était pas là... Un de ses anciens locataires devait venir pour se faire soigner par Monsieur Weil, pour un massage. Il n'est pas venu. Monsieur Weil pense que c'est encore un Arabe qui n'a pas voulu. « La haine qui revient », dit-il. Il passe à la douleur glacée de sa propre maladie et de son besoin de *àrwet\** (d'activité) : « Que Dieu me maintienne ainsi. Je ne voudrais pas finir assis toute la journée, à ne rien pouvoir faire de mes mains. »

J'ai repris cette succession rapide de propos car elle introduit les avertissements de santé, les massages, la haine (autrement dit l'antisémitisme) et une angoisse devant la déchéance - conçue comme l'inactivité manuelle - et la mort. De cet entrelacs, j'ai retenu ses compétences : avertissements et massages.

Lors de l'enquête biographique de l'automne 2004, j'ai voulu revenir sur ces questions et je m'en suis ouvert à Monsieur Weil. Je n'ai pas pensé que pour lui ces deux questions ouvraient sur la perception de sa propre santé déclinante...

Donc lors de l'entretien 11, Alfred Weil a répondu à ma demande sur, comme je disais, « ce qui a un rapport avec vos avertissements et aussi votre technique pour soigner les gens ». J'ai ainsi noté les formules très incarnées de ses images empruntées à la Bible :

La Bible dit quelque chose de Jérémie :

« Dieu lui a parlé les paroles sur la langue ».

Et aussi à Moïse, Dieu lui a posé les paroles sur la langue qu'est-ce qu'il doit faire.

Alors, il y a des cas graves dont je vous ai déjà parlé, des gens que j'ai avertis et qui ne m'ont pas écouté :

A la boucherie, je vois un camarade de mon fils « C'est quoi cette boule dans la nuque ? ... Tu vas demain matin au docteur ! » Trois fois, je le lui ai dit. Trois mois après il était mort. Puis le carrossier et le forgeron, que je vous ai déjà racontés <sup>252</sup>.

Mais je n'ai pas de dons pour tout. Je ne peux pas prédire l'avenir, je ne peux pas prévoir les mariages.

Pour les massages, au troisième massage, je vois si ça réussit ou non. *Schorme\**, prier sur quelqu'un, vous savez qu'est-ce que c'est ? C'est un genre de magnétisme.

J'ai lu l'histoire qui est arrivée à une personne hautement religieuse. Sa femme est enceinte. Le docteur a dit « Il faut procéder par césarienne. On ne peut plus attendre. » Le mari a répondu « Donnez-moi deux minutes, docteur ! » Le docteur a accepté. L'homme a dit une prière spéciale. Alors l'enfant est né naturellement.

Vous connaissez le livre de Stauben<sup>253</sup>. L'histoire à Bollwiller. Comme le futur parrain ne peut pas venir, parce que sa femme est malade, on va chercher un autre parrain. Et il y a des dangers sur la route : des *mechaschefes\**, des sorcières guettent sur la route. Alors le rabbin Hirsch jette des *tephilin\** contre les *mechaschefes* pour retourner le mal sur elles. Il opère une prière secrète qui n'est pas révélée à un simple homme. Mais remarquez, les prières ne sont pas toujours garanties. Vous voyez, ce qui est écrit dans la Bible, c'est utile pour la Terre ...

*Cette autre partie de l'entretien a été enregistrée :*

JEAN - YVES CERF : Que dit la religion sur les questions de guérison ?

---

<sup>252</sup> Deux amis de Dornach, buveurs, fumeurs, avertis par lui et morts quelque temps après.

<sup>253</sup> Le narrateur parisien fait un voyage dans son Alsace natale. Il se replonge dans le monde traditionnel qu'il a quitté. Le livre est en français émaillé de termes en yidich. Le passage dont parle Monsieur Weil est placé par l'auteur dans la bouche d'un vieux conteur (Stauben, 1860, p. 21 et suiv. ).



ALFRED WEIL : Je vous ai raconté de Baal Shem Tov, où il est arrivé le malade qui est mourant. Il lui a sauvé la vie, parce que le malade a reconnu ses fautes et Baal Shem Tov a demandé peut-être par une prière, que le Bon Dieu l'assiste, qu'il était assez honnête pour dire qu'il avait fait des fautes qu'il n'a pas réparées. Je vous ai dit sur la question des *tephilin*\* pour une femme qui était stérile en Suisse, qu'il y avait une lettre des *tephilin* qui était *posel*\*, effacée. Et la réparation, la remise en état des *tephilin*, la femme est devenue enceinte<sup>254</sup>. [ ...]

JEAN - YVES CERF : Vous saviez ça quand vous étiez jeune ?

ALFRED WEIL : Non ... si (*hésitant*). Je savais qu'il y avait chez nous des hommes désignés pour prêcher et pour aider les malades et les mourants. Oui, oui, oui. Je l'ai appris avec le concours de personnes qui étaient flexibles, qui étaient raisonnables pour parler de cela.

JEAN - YVES CERF : Parlez-moi de ces gens, s'il vous plaît.

ALFRED WEIL : Ecoutez ! Vous venez ici chez moi dans un but. Je suis étonné de votre intérêt. Et je me demande souvent pourquoi Monsieur Cerf a jeté son dévolu sur moi. Est-ce que je suis intéressant, je ne sais pas ? Vous voyez ? Ou je me pose la question. Et dans cette optique, quand vous trouvez des gens qui ont un intérêt pour vous dire quelque chose, et ils voient - ou elles voient - que nous prêtons l'oreille et que vous êtes intéressé et que vous posez après une deux trois questions, qui se rapportent à ça, où il faut chercher à expliquer le sens approfondi du cas... c'est comme ça qu'on m'a initié [...]

JEAN - YVES CERF : Parlez-moi de la guérison.

ALFRED WEIL : Pas la guérison : le massage. C'est tout un paquet. A la base, il y a la question de la constitution des animaux. Pour me situer, les ligaments, les muscles, les nerfs, et la soumission de ces organes vis-à-vis de la structure de l'ensemble du corps entier. Je reviens sur la question la plus importante : ce sont les massages réussis en tous les cas et n'importe lequel à cent pour cent. [...]

---

<sup>254</sup> Monsieur Weil lisait un journal suisse, la *Jüdische Rundschau*.

Je fais un massage quand le mal a persisté. En comparaison avec ce que je viens de dire pour la question du bâti du corps, il faut que je trouve où siège le mal [ ... ]

Par contre, si je reviens sur la question des massages, et trouver le mal où il siège, avec ma pratique, et ce qui est sûr que la place où siège le mal, par exemple le lumbago, se situe sur une place assez étendue. Et dans mon premier essai que j'exécute en une minute, je vois avec l'apparition comme une photo l'apparition d'un point rouge. Voui ! Ja ! [...] Antoinette vient chez moi avec la tête sur le côté gauche. Quand je la vois, j'ai dit (*ironiquement*) :

- Ça fait du bien..

- Ne vous fichez pas de moi. Si vous saviez comme j'ai mal !

Je me suis tourné derrière elle. J'ai appliqué mes deux mains sur son cou derrière<sup>255</sup>. C'est une recette de cuisine. Les œufs, le biscuit, la sauce. *Nunde buckel\* noch amol* ! Tout en lui recommandant de baisser la tête vers le bas. Antoinette, elle savait pas que je faisais des massages. A cette époque-là, je ne faisais pas de réclame. Ma chère épouse a dit « Alfred, il a quelque chose de céleste dans les doigts. Comment ça se fait qu'après trois massages, il sait si c'est guéri ou si c'est pour toujours ? » Vous allez le vendre ! C'est pas pour me vanter. Mais on va pas trouver un seul qui a la même réussite que moi à Mulhouse! « Baissez la tête » Je prends son cou à l'arrière entre mes deux mains (*en mimant*) et je commence de faire des cercles de la nuque. Et je fais mon application avec mes dix doigts. Sauf quand le malade sent quoi que ce soit, alors je fais une seule pression des deux pouces. Tout d'un coup, je dis : « Levez la tête toute droite. Et maintenant tournez la tête à gauche, tout en baissant vers la droite... Est-ce que la douleur a passé ? ». « Je ne sens plus rien ! »

Je vous raconte un cas de *via dolorosa*. Le premier, premier malade, c'était le lieutenant Meunier. Un abcès dentaire, qu'il avait eu à Maillane, dans les Bouches-du-Rhône, avant de venir à Morières. Comment vous soignez ça ? Imaginez ! En 1941, je suis comptable dans un régiment. Le docteur arrive. Nous sommes cinq dans un bureau. Vous allez dire, ce Weil, quel prétentieux. Non, pas du tout. Le médecin demande :

-Est-ce qu'il n'y a pas ici un infirmier ? Parce que j'ai dix cantonnements à visiter. Je m'élançai, je dis :

- Moi ! Docteur, donnez-moi quelques bandes de pansements et au moins des aspirines.

---

<sup>255</sup> Les gestes qui accompagnent ces récits indiquent qu'Alfred Weil a une mémoire corporelle précise de ce qu'il raconte.

- Je vous donne une bande et trois comprimés pour dix malades.

Le surlendemain, j'avais l'abcès dentaire et une dizaine de malades couchés sur la paille. Celui avec l'abcès dentaire, il avait la joue enflée comme ça (*geste de la main sur la joue*). Il me demande des cataplasmes. Je lui dis « Pas de cataplasmes. Ça crève l'abcès à l'extérieur. Je vais vous donner des bains de bouche. »

En part et d'autre, c'est avec mon papa paralysé que j'ai pu trouver des moyens de guérison. Je le vois, vous voyez Monsieur Cerf, je le vois ! (*touchant de sa main droite son avant-bras gauche ; criant*) « Alfred, tu me fais mal ! » Je lui dis « Attends, on va trouver autre chose »

C'est pas que j'ai une capacité extraordinaire. Mais je suis content de mes réussites.

Monsieur Weil a donc immédiatement comparé son don à celui des prophètes bibliques. « Dieu lui a parlé les paroles sur la langue » est une phrase qu'il a réellement prononcée. Cette transitivité donne un côté charnel à la transmission du message. Les messages concernent toujours le corps du destinataire. Monsieur Weil n'a pas dit de lui qu'il était prophète. Les paroles que Dieu lui a posées sur la langue, même des dizaines de fois, ne sont qu'un moment de la vie d'Alfred Weil. Curieusement, alors que Monsieur Weil qualifie souvent d'extraordinaires ses propres histoires et emploie des expressions comme « C'est pas pour me vanter », il ne le fait pas à propos de ses avertissements. Il s'en explique après avoir raconté sa première expérience, la seule qui a précédé l'avertissement à son père, au cours de l'entretien 11 :

ALFRED WEIL : Il y avait avant un cas exceptionnel. Non. (*Aparté en alsacien, trois fois de suite*) *Hàlt\* e bitzele\* !*<sup>256</sup>... (*Cherchant*) Après un cas exceptionnel, et ... (*silence*) la prédiction d'une mort. (*Silence*) Café de la gare, Dornach, dancing, où est le fils d'une femme de ménage que nous avons de la rue des Brasseurs. Et ce garçon transpirant, et je suis assis à la porte de sortie où on va aux w.-c. C'est le comptoir comme ça. Vous voyez, la sortie ici, et moi je suis assis dans ce coin-là, là à la porte.

-*Hàlt* ! Où tu vas ?

- Pisser.

J'ai dit : « Tu sors pas ?

---

<sup>256</sup> Arrête un peu !

- Pourquoi ?

- Regarde comme tu transpires, tu seras malade.

- **Jo !** » (*suivi de grommellements*).

Lundi matin, dix heures, arrive la mère. Le gosse il est malade, il se tape la tête contre le mur. Une méningite. Quatre jours après il est mort.

[...]

JEAN - YVES CERF : Quand vous avez su ça, ça vous a troublé ?

ALFRED WEIL : Ca vous fait pas du bien ! Et encore, je l'avais pas dit à ma mère. Et avec le Rothberger André, que je vous avais dit, avec son gros ventre, qui bouffait treize cervelas, hein, je l'ai averti aussi. J'ai rien dit à ma m... à ma femme. J'étais marié, après la guerre.

- Alfred, tu sais la dernière nouvelle ? ... Rothberger André est mort.

Alors là, hein ... j'ai dit à ma femme ce que j'avais recommandé. Elle ne voulait pas écouter.

JEAN - YVES CERF : Et alors quand vous vous êtes aperçu que vos paroles étaient exceptionnelles, vous en avez parlé à d'autres, vous leur avez dit heu ... ?

ALFRED WEIL : J'ai jamais sorti un mot là-dessus. Non ! J'ai jamais fait de propagande de ces choses-là, vous voyez !

JEAN - YVES CERF *troublé ; pendant cette tirade, Alfred Weil ponctue de « Non, non » assourdis*) : Non pas de propagande, mais au contraire. Et en plus vous m'étonnez de dire que vous l'avez dit à personne, mais. C'est vrai ! Mais, mais justement, ça a du au contraire, pas la propagande, mais ça a du vous inquiéter. Vous avez gardé ça pour vous ?

ALFRED WEIL : C'était pas nécessaire de le publier.

L'interlocuteur que j'étais a eu du mal à comprendre la discrétion sur ce terrain-là d'un bavard qui n'hésitait pas, malgré des réserves du genre « je ne me jette pas des fleurs mais... », à se mettre en avant. C'est pourtant clair. Il n'a rien dit à sa mère à la mort du jeune du café de la gare, alors qu'elle le connaissait. Sa femme ne l'a pas écouté. Point

final. Il lui semblait aussi que Dieu ne voulait pas qu'il étalât ce pouvoir comparé à une bonne fortune. Alfred Weil m'avait raconté l'histoire d'un garçon qui avait le don de juger si une vache (vivante) était cachère ou *treife*\*. Avant que le *schochet*\* ait procédé à l'inspection rituelle du poumon on ne peut pas le savoir. Or il y avait un jeune garçon qui accompagnait un marchand juif chez les fournisseurs ; il observait une bête sur pied et affirmait qu'elle n'était pas cachère. L'inspection (la *bedika*\*) confirmait sa prédiction. Cela n'était pas forcément du goût des paysans vendeurs<sup>257</sup>. Enfin, le rabbin avait fait venir le gosse et il lui avait dit « Tu as un don, mais tu ne dois pas l'utiliser. Tu auras des histoires sinon. » Alfred Weil s'est rappelé cette histoire en feignant de me demander le silence :

ALFRED WEIL: Il faudrait pas mettre ça sur papier.

JEAN - YVES CERF : Pourquoi ?

ALFRED WEIL : Vous vous souvenez, ça a rapport avec ce gosse qui avait la capacité de dire. Telle ou telle vache, elle est cachère ou pas [...] Alors vous voyez, c'est une question, et on a recommandé après à ce garçon d'arrêter la question, de pas continuer. Parce que ça pourrait donner une mauvaise suite. Des choses comme ça, on n'ose pas dire :

- J'ai gagné de l'argent à la loterie.

- (*grave*) Comment ?

Un cas tout à fait spécial. Vous achetez le billet, vous payez le billet, et tout d'un coup le billet il gagne. Il y a des milliers ou des centaines de gens qui ont acheté le billet, personne a gagné comme lui. Ça tombe comme ça hein !

JEAN - YVES CERF : Vous voulez dire que ça peut provoquer de la jalousie. Vous avez peur de quoi ? Des hommes ou de ... ou de Dieu ?

ALFRED WEIL : *Ja* !

---

<sup>257</sup> Dans les représentations d'Alfred Weil, en effet, le fait qu'une bête soit déclarée impure est associé à des maladies, la pleurésie ou la tuberculose. Le marchand juif aurait cependant eu la ressource de vendre la viande impure à un boucher non juif, puisque les critères juifs n'ont pas de valeur pour la loi nationale.

Face à ce pouvoir, Alfred Weil était dans l'action, dans cette transitivity de la parole d'en haut à lui, sur sa bouche. Il était là dans un rapport à la parole qui se rapproche de la parole sur la sorcellerie expérimentée par J. Favret-Saada. Alfred Weil jeune connaissait des exemples dans le monde juif de capacités semblables aux siennes. Il a parlé de sa mère pour dire qu'elle connaissait des histoires de thaumaturges (non pas pour dire qu'elle avait des dons). Elle avait d'autres capacités, plus ordinaires, une finesse psychologique. Monsieur Weil emploie le mot « initiation » dans le sens d'une approche, d'une familiarisation. Cet univers que nous qualifions d'irrationnel lui a été transmis.

Il compare cette transmission et la relation entre lui et moi. Je le lui ai demandé de le confirmer, au cours de l'entretien 11 :

JEAN - YVES CERF : Vous voulez dire que là, Weil-Cerf, c'est un peu comme quand vous étiez jeune, des vieux et Weil.

ALFRED WEIL *opine* : *Ja !*

Les anciens qui ont familiarisé Monsieur Weil avec les avertissements et les guérisons ne lui ont pas révélé ses dons. C'est bien dans ce sens qu'il faut entendre la répétition de la transmission entre lui et moi. Si j'ai des « capacités », elles restent encore bien cachées en moi ! Cette transmission, elle par contre, était visible. Jean -Pierre Weil m'a dit de son père « Il vous considère comme son élève ». La situation avait cependant changé depuis l'enfance de Monsieur Weil. Son entourage était resté familier avec les guérisseurs, dont les pratiques, souvent décriées, n'en sont pas moins restées plus ou moins courantes. Alfred Weil racontait plusieurs histoires où son père savait *prédire* à distance le poids ou l'état de santé du bétail. Il se souvenait aussi d'une prémonition à la synagogue qu'il avait racontée à Freddy Raphaël : « Une fois, pour préparer Rosh hashona\*, le *chasen\** avait pris des jeunes aides, pour former le chœur à la synagogue. Et puis tout d'un coup pendant un chant un jeune - le fils de maître Cahen - tombe à genoux, comme ça à l'improviste. Et le papa Weil il avait dit juste avant, murmuré en yidich : *D'r jung\* bekumt choli\* noufel* ». (Le jeune homme tombe en épilepsie)

Monsieur Weil expliquait ainsi qu'il n'était pas superstitieux, mais qu'il avait des certitudes, comme en avait son père. Mais les histoires d'avertissements prophétiques ne nous sont pas familières.

Ses compétences thérapeutiques, ici appelées capacités d'infirmier, ont été reconnues publiquement pendant la seconde guerre mondiale. Certes, l'armée d'armistice était une armée sans armes de guerre et sans moyens, mais on peut tout de même s'étonner de la facilité avec laquelle Alfred Weil, comptable, boucher, s'est fait reconnaître comme infirmier par un médecin militaire. De même, sa réputation l'avait précédé à l'automne 1940 dans le premier hospice, encadré par des religieuses, où ses parents étaient réfugiés près de Lons-le-Saunier, après l'expulsion des juifs de Mulhouse par l'occupant hitlérien. Leur fils venu en permission depuis Clermont-Ferrand, y a soigné plusieurs cas pendant son court séjour.

### **Les mauvaises paroles**

Il est de plus en plus rare de rencontrer des gens qui sachent raconter une histoire. Et s'il advient qu'en société quelqu'un réclame une histoire, une gêne de plus en plus manifeste se fait sentir dans l'assistance. C'est comme si nous avions été privés d'une faculté qui nous semblait inaliénable, la plus assurée entre toutes : la faculté d'échanger des expériences.

Walter Benjamin, *op.cit.* p. 115.

ALFRED WEIL : On n'est pas sain. Et je vais vous dire encore autre chose (*il se prend la tête entre les mains*) Non, non, non, j'ai trop peur pour prendre votre personne en considération ; je ne vous le dis pas. Non. Mais je veux parfaire cette question. Combien de conseils à des jeunes de ne pas abuser de l'alcool, de ne pas se ficher du monde parce qu'ils ont au derrière un siège et devant eux un volant et... il faut qu'ils arrivent contre un arbre où leur vie est coupée. Donc on ne peut pas raisonner ; donc on n'est pas sain. Parce que si on est sain, on dit *Hàlt*. Combien de fois j'ai dit ça : si on vous donne un conseil, croyez-moi, c'est le Bon Dieu qui vous veut du bien. Mais vous pouvez dire à ces types là ce que vous voulez, hein !

Il y a de longues années, ça devait être vers mille neuf cent soixante quelque chose comme ça un deux, où j'ai vu quelque chose de très grave d'un jeune. J'ai dit :

- C'est vrai que ça t'est arrivé à toi ?

- Oui .

- Méfie-toi ; ça te coûtera cher, tu vois cette jambe ? Avec cette jambe tu es déjà dans la ... dans la prison. Ca n'a pas duré deux mois qu'il y était. Ouai ! Pour deux mois. Ferme. Est-ce qu'il a pensé à Weil ?

L'autre avec le gros ventre que je lui dis, c'est grave : « *Alfred, lack mi à m Orsch !* »<sup>258</sup>

Alors quand ça n'allait plus « Weil, qu'est-ce que c'est ? » Pour dire, être sain, quand on veille sur sa santé...

Comme je vous dis, la question du temps. Vous ne pouvez rien arranger au temps, le temps se fait lui-même, mais l'obligation de l'être humain, est de gérer son corps. Voyez, le docteur Godlewsky m'a dit, à Avignon – une célébrité<sup>259</sup> : « Monsieur Weil, si on est un être, avec un corps sain, on est obligé de le conserver tel quel. La moindre des choses qui vous arrive, n'appartient pas, et un subjectif, qui s'implante et qu'il faut (*geste de la main droite qui dépasse le buste à l'extérieur gauche ; murmuré*) enlever dès l'apparition ».

Un nommé Richter, rue de Belfort, là où il y a Hueber, le magasin d'électricité et de cadeaux, à quatre maisons plus loin vers la hauteur, est passé ruelle Verte et puis j'étais à côté de mon père, qui était sur la fenêtre. Il avait – ça s'appelle en allemand *das Speichelfluss* - il crachait continuellement<sup>260</sup>. Et ce Richter, il dit :

- Weil, mais qu'est-ce que vous avez ?

-Je suis malade.

- Quoi ? J'ai reçu un coup d'apoplexie et des piqûres...

La la la la la, l'autre il commence à pleurer. Les larmes aux yeux, la peine, de ce Weil avec qui il avait joué aux cartes chez Stierling, le restaurant du canon, qui est en bas. Le lendemain matin. « Vous savez la dernière nouvelle ?... Richter est mort ». (*Sans transition*) Un balayeur de rue, qui balaye vers le numéro quatre – nous nous sommes le

---

<sup>258</sup> Anecdote déjà entendue : un employé aux abattoirs qui buvait la bière à jeun. Alfred Weil l'avertit, l'autre répond « Alfred, tu me fais chier ! ». Il le revoit plus tard, méconnaissable, plein d'eau : hydropsie (*sic*).

<sup>259</sup> Godlewsky personnalité médicale avignonnaise dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>260</sup> *Speichelfluss*, hypersalivation. Pourquoi l'emploi de la langue allemande ici plutôt que l'alsacien, utilisé par les médecins avec leurs patients ? Le terme allemand est du genre masculin (*der* au lieu de *das*).



numéro neuf, donc vous voyez la distance de là à là (*il écarte ses deux mains de moins d'un mètre sur la table, les doigts vers le bas*) – il est là sur le manche du balai (*tenant des deux mains le balai imaginaire*), et il dit à mon père « *Solang dü ebbis briele kàsch, verreksch nonit* » (*traduisant lui-même de l'alsacien*) « Aussi longtemps que tu peux gueuler comme ça, tu ne crèves pas encore ». Le surlendemain, il était dans la tombe. J'ai eu peur, vraiment peur. Vous direz, (*jouant celui qui réfléchit désespérément, une main sur un oeil, l'autre fermé, le front plissé*) « Weil, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce qu'il ne peut pas raconter ? Inimaginable. Est-ce que ce qu'il pond là-dedans, est-ce que ça peut donner ? ... Je ne sais pas, je ne sais pas, comprend pas... »

JEAN - YVES CERF : Difficile à comprendre, en effet. Et en plus, il s'agit de de deux cas contraires. Le premier, il a eu pitié, il s'est mis à pleurer, et le deuxième, au contraire, il a été un peu moqueur .

ALFRED WEIL : Vouai. Et le troisième ?

JEAN - YVES CERF *surpris* : Quel troisième ?

ALFRED WEIL : J'ai loué une ferme de dix hectares. Et c'était pas pour l'exploitation de cette propriété. Mais la question de faire fructifier un tout petit peu l'alimentation. Pommes de terre, haricots, petits pois, tout ça, où on trouvait encore un peu la graine. Et pour la question des pommes de terre, Estrada, le boulanger, on s'était associés et j'ai payé la question du labour, qui coûtait dans les trois cent trente francs à l'époque. Et tout d'un coup il ne participe plus parce que sa femme lui a dit « Espèce d'imbécile, si tu prends ta pomme de terre de semence, tu es obligé de donner la moitié à Weil. » C'est la pitié. Si il y a quelqu'un qui n'a rien, et que moi j'ai de tout ! Je ne sais pas ce qu'il est arrivé à une certaine plantation – avec ces pommes de terre, je ne sais pas – (*plus fort, très accentué*) mais figurez-vous qu'il y avait des arbres fruitiers, où je suis allé souvent le soir pour les récolter, celles qui sont tombées, pour les donner à Mademoiselle Gardon. Et je vous dis ça, dans quinze jours (*la main droite se déplace sur la nappe, croise la main gauche, puis revient dans l'autre sens vers le côté droit ; ce mouvement est répété deux fois encore*), ça s'est joué dans quinze jours. Et là Mademoiselle Gardon vient me trouver - elle était secrétaire chez un agent d'assurances-en famille avec les Macé, c'est-à-dire la famille de ma femme. Oui, ma femme était une

Macé (*il épelle*) M A C E. Et là elle s'est souvent dit : « Alfred, (*le bras droit se lève, horizontal, coude arrondi, à la hauteur du visage, le doigt pointé vers la gauche, à plusieurs reprises pour souligner les mots « arrière, arrière, arrière »*), comme je ne sais pas s'il y a dans les arrière arrière arrière - parce qu'il y a un chapitre dans la Torah qui s'appelle *massé* (*il épelle*) m, a, deux s, é, (*il incline la tête sur le côté d'un air d'un enfant espiègle*) et .. enfin, bon, s'il y a eu des juifs parmi mes ancêtres ».

Et cette Mademoiselle Gardon vient (*les mains sont reposées sur la table, doigts entrecroisés ; elle s'ouvrent à plusieurs reprises, pouces vers le haut, pour marquer la discussion entre les deux parties*) et elle me dit :

- Ecoutez, Monsieur Weil, c'est bien beau que vous avez fait du labour, mais il faut quand même faire quelque chose d'écrit, parce que je ne peux pas vous donner tout de même la location pour rien.

- Oj, je dis, mais s'il s'agit de ça ! Ecoutez, nous allons nous entendre, et puis, je vous payerai ce qu'il faut payer.

- Venez dimanche matin, à la Cucuronne.

La Cucuronne, s'appelait le monticule où était cette ferme. (*Il incline la tête à droite, il cherche les images, puis il revient, lance le visage en ma direction*). Elle est là, avec la maman. La maman commence à me dire :

- Monsieur Alfred, je vous vois maintenant pour la première fois, mais vous me semblez d'emblée assez sympathique. Et, quand j'ai entendu ma fille qui me dit, combien vous êtes gentil avec vos parents, que vous avez fait venir à Apt, parce qu'ils étaient dans un hôpital, et que votre papa est un grand malade, alors, vous savez, j'ai beaucoup d'estime pour vous. Et ... Comme c'est malheureux, votre papa, paralysé et ...

Je lui dis : « Madame ! »

(*accusateur*) Je vous dis paralysé, je ne sais pas dans la conversation, combien de fois ce mot – la peine qu'elle a éprouvé pour cette question d'homme et l'appui de moi à la personne souffrante, que moi j'ai dit :

- Madame Gardon, je vous en supplie : Arrêtez ! » (*en écartant brusquement les deux mains, paumes vers l'avant, doigts vers le haut*)

- Quoi ? (*les deux mains retombent lourdement à plat sur la nappe*) Mais de me lamenter sur votre père ? Mais vous n'avez donc pas de, de sentiment ?

J'ai dit (*les doigts de la main gauche se redressent, poignet toujours posé*)

- Madame, (*gestes en arc de cercle du poignet gauche*) j'ai peur. Ça porte malheur !

- Qu'est-ce que vous me racontez, Monsieur Alfred, (*mains nouées*) qu'est-ce que vous me racontez ? Où vous prenez des choses comme ça ?.

Bon, enfin, on a liquidé la question (*les deux mains balayent au-dessus de la nappe*). Le lendemain matin (*air grave, nez en l'air*) ma belle-mère arrive, tape au volet (*tape du poing droit sur la table*) :

Alfred, vous savez la dernière nouvelle ?

- Non.

- Madame Gardon s'est pendue.

(*Hochement appuyé de la tête pour confirmer l'information puis, murmuré*) *Ja ! ja !*

JEAN - YVES CERF : Où vous prenez ça ? C'est un sentiment personnel ou ...(*il s'interrompt*)

ALFRED WEIL : (*les bras levés descendent autour de la tête et retombent sur la table*) C'est comme ça, *ja !* (*même geste*) C'est comme ça. Et vous savez que j'ai arrêté la question grave, je reviens toujours sur ce sujet, je ne voudrais pas mettre sur ma langue (*doigt en direction de la langue*) ce qui est arrivé à un malheur que quelqu'un a fait (*grands gestes du bras index tendu de haut en bas et remontant*) Mais, (*plus bas*) je ne sais plus ce que je voulais dire (*cherchant, yeux plissés*) Faut que je réfléchisse bien. (*très articulé*), Cette question chez moi est ... incarnée. Vous voyez. Pour vrai dire, je me sens obligé de faire ça.

Rothberger, (*il le montre en indiquant sa droite de l'index gauche, bras horizontal coudé*) que je vous ai raconté sur le lit de mort, non Rothberger André, le carrossier, là au bout de la rue ? <sup>261</sup> Il avait récupéré des surplus américains des camions Fargo Chrysler dans son atelier de la rue de la Bataille. Il faisait lui-même les aménagements, les plateaux et les ridelles. Il était sur le toit de son garage quand il a eu son malaise. C'est là que je l'ai averti. (*Alfred Weil réfléchit, il voit autre chose*) Alors, vous voyez là en bas, le forgeron, que je rentre un matin dans son atelier. Immense, hein (*le bras gauche décrit l'immensité*). Un homme extraordinaire pour ferrer les chevaux. Il aurait mérité un diplôme parce que

---

<sup>261</sup> Anecdote entendue deux autres fois, l'une avant, l'autre après celle-ci.

c'était le meilleur, meilleur homme pour ferrer les chevaux. Il était en train de boire une bière. Je dis (*en hochant une fois la tête, voix dubitative un peu sourde*) :

- Qu'est-ce que vous faites maintenant ?

- Quoi, qu'est ce que tu veux encore ?

(*Voix beaucoup plus forte et sonore ; en inclinant le buste et le cou vers le bas et vers l'avant*)<sup>262</sup>J'ai dit (*index droit accusateur*) : « Boire cette bière-là le matin, dans le ventre où il y a rien dedans ; vous n'avez pas mangé quelque chose, il est dix heures du matin (*la main droite indique le poignet gauche*), au lieu d'avoir mangé un morceau de ... *wurscht* et un morceau de pain.

-Qu'est-ce que tu me racontes ? Finis ça où je te fous dehors ! »

(*haussement des épaules, résigné*) Copains comme ça (*mains jointes, doigts entrecroisés*). Quelque chose à faire : « Allez, laisse-le là, tu viendras le chercher ce soir » Des soudures, de n'importe quoi.

Mais je continue quand même. *Ja !* Mais le jour qu'il est assis sur le banc (*amples gestes d'un bras, puis de l'autre*) et ça fait quelques semaines plus tard, où il me dit la même chose que celui-là <sup>263</sup> « Si je t'avais écouté, je serais pas là » Alors ! ( *haussement d'épaules*)

Et ça je vous dis que (*concentré*) c'est (*doigts entrecroisés, pouces vers le haut*) une obligation, je me dis c'est une obligation d'en haut qui m'oblige à persévérer dans la question et d'avertir les gens.

JEAN - YVES CERF : Et il y en a qui vous écoutent ?

ALFRED WEIL : Rares... pas du tout.

JEAN - YVES CERF : Personne vous écoute ?

ALFRED WEIL : Pas du tout.

JEAN - YVES CERF : Personne vous écoute ?

---

<sup>262</sup>Ce dialogue gestuel et verbal est typique des interventions d'Alfred Weil quand il se prépare à un avertissement funeste.

<sup>263</sup> Celui-là désigne André Rotberger qui sur son lit de mort a dit à Alfred Weil la même phrase en alsacien « *Wenn i uf dich g'loost hât, wär i nît do* ».

ALFRED WEIL : (*voix sourde*) Non, non. (*comme s'il comptait avec l'index gauche*) Ni mon père, ni ma mère, ni les étrangers et je vous parle pas de ma progéniture... (*bas*) ils ne m'écourent pas.

JEAN - YVES CERF : Je parle quand vous avez averti de choses graves.

ALFRED WEIL : *Ja, ja !* Il y a un problème de quatre pages de machine à écrire que je leur ai soumis. (*Niant de la tête, plusieurs fois, yeux clos*) Hein, hein. Hein hein. (*voix claire*) « C'est toi qui est le sujet, pas nous » Le *schabes* dernier là, j'ai dit à mon fils-là qui est vraiment très gentil – il est venu ce matin me ramasser les feuilles, après il est revenu me porter un petit remède pour la question du ballonnement.

Ma belle-fille : « Tu veux que je dors ici ? » Parce que si par malheur m'arrive quelque chose... Enfin, (*sourire*) je vois qu'on s'occupe de moi, voyez ! Et ça fait, ça fait du bien. Croyez moi.

[...] Et c'est un sujet qui - **qui pèse**. *Ja !* Et là je vais vous dire que nous sommes informés, nous sommes informés par le quatrième commandement où il est écrit « Aime ton père et ta mère afin que tes jours se prolongent » Et il suit immédiatement sur les péchés du père : le Bon Dieu punit jusqu'à la troisième ou quatrième génération. Vous voyez ! C'est une chose où il faut prendre en compte et il ne faut pas dire (*grands gestes des bras qui se lèvent, l'un après l'autre, puis main droite sur le front, l'autre à plat sur la table, yeux clos*) « Mais qu'est-ce que c'est que ces histoires ! Mais ça ne tient pas debout ! » (*Rompant l'attitude, énergique*) Le malheur qu'est-ce qu'a apporté à l'humanité pour ne pas suivre et tenir ferme le premier commandement « *Shema Israël Adonoï Elokheïnou Adonoï ekhod* » « Ecoute Israël, je suis l'Éternel, votre Dieu, qui vous a sorti de l'esclavage et je suis le Dieu éternel »

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Jésus ? Le malheur que ça a apporté depuis deux mille ans. Alors ce sont des choses qui sont graves. Ce sont des choses qu'il faut prendre en considération. Il faut pas dire, *jo*, Weil, écoutez, vous (*il feint de s'exciter*) exagérez quand même ! Parce que vous comprenez, ceux-là qui ont dit que le Bon Dieu il a charmé la Marie pour qu'elle soit enceinte. (*la voix retombant*) Non, non, non, mais non. Comme l'autre, le Mohamed, et bien pour la fin de ces jours, tout d'un coup le Bon Dieu l'a appelé (il lève une main au ciel en regardant vers le haut devant lui, emphatique) et (dépité) il est parti au ciel aussi. (la main tombe d'un coup) Einstein qui dit : trois cent

mille kilomètres à la seconde un vaisseau spatial, un an aller, un an retour, ça a seulement ... (ton d'une révélation) cent ans.

Et il est écrit (*parcourant du doigt un écrit imaginaire*) dans la prière du matin que pour le Bon Dieu, un jour égale mille années. (*tape des deux mains sur la table*) Alors si on veut faire le calcul : deux mille ans que Jésus et Marie sont partis au ciel, ils sont en route hein ! la sonde pour le mars, deux ans. Et c'est pas encore le septième ciel ! Ja, ce sont des choses (deux mots murmurés inaudibles ; puis plus fort). Non, mais vous savez c'est, c'est, c'est peut-être un peu –comment je veux dire - un peu, pas irritant, un peu sensationnel, ce que raconte le Weil, parce que, n'importe où où vous allez, (*appuie son propos en frappant la table du plat de la main droite*) je suis sûr et certain qu'on ne peut pas être sur la base de Weil. Pas pour me dire, (*bas*) je suis quelque chose d'unique, non, non, je vous explique combien ça me ...

JEAN - YVES CERF : Ça vous tient au cœur ?

ALFRED WEIL : M'oblige à dire. M'oblige, *ja* ! . Je vous ai raconté de ce fameux camarade de Jean -Pierre avec sa boule dans la nuque. Il était venu à la boucherie. Où j'ai ... « *Horsch jetza* !

- Il veut me faire peur.

- Partir de suite ! »

Là, en face, (*bras tendu vers la fenêtre*) Rodrigez. Et pourtant vous voyez depuis là jusque là-bas ! Un matin, j'étais à la fenêtre. Rodrigez était un installateur sanitaire, qui m'a fait des travaux pour la maison que j'avais à la rue de Brunstatt, hein. mais, depuis la fenêtre ici, jusque là-bas, je le vois charger quelque chose, parce qu'il était parent avec les locataires du rez-de-chaussée. Je vois la même chose avec Rodrigez.

- Où tu vas, Alfred ?

-Descendre en grande vitesse. Rodrigez ! ...Venez ici (*doigt pointé vers lui*) !  
Qu'est-ce que c'est ça ?

Il me dit : « C'est grave ? »

Je dis « Tout de suite au docteur. ce que vous avez dans la voiture, vous le gardez dans la voiture. Allez-y chez votre docteur, et vous montrez ça. »

Il est venu, quatre semaines après, il a dit « Weil, j'étais à l'hôpital. On m'a opéré ». Et il a dit « C'était le dernier... espace » *Ja* !

JEAN - YVES CERF : Celui-là il vous a écouté.

ALFRED WEIL : Hein ?

JEAN - YVES CERF : Celui-là il vous a écouté.

ALFRED WEIL : *Ja !*

*(Sans transition ; il monte et descend l'épaule droite)*

- Qu'est-ce que tu as, Alfred ?

-Il y a quelque chose qui me gratte, là ?

-Fais voir !

- Ouh, tu as un bouton tout rouge. Va chez le docteur ! »

Le docteur, il voit ça. *(Mimant : les mains du docteur Wenger enlèvent la chemise du patient)* « Ouh ! Assieds-toi » *(Les mains du docteur se posent sur le dos et le frottent d'un désinfectant. La main droite se lève et s'abaisse brutalement)* Ping ! Avec le bistouri. Et avant, il a dit « Tu as un abcès ». Je dis « C'est mûr ? ». Et quand je dis « C'est mûr ? », *(répétant le même geste, mais tourné vers Jean - Yves Cerf)* tsing ! ...

- Pourquoi tu as demandé si c'est mûr, Alfred ?

- Il est venu un type la semaine passée, il avait ça, un abcès dans la nuque. J'ai dit : dépêchez-vous de monter au Hasenrain<sup>264</sup>. Et ne perdez pas de temps, hein ! *( Hochement de tête )* Il est mort le lendemain. Venu trop tard. Ça lui a percé la peau, c'est allé dans la col... dans la moelle épinière. *(Mains écartées)* Foutu ! »

Vous voyez, aussi longtemps que vous êtes là je vous sers le dîner et le dessert.

JEAN - YVES CERF *riant* : Je vous sers le dîner et le dessert ! Jolie expression.

ALFRED WEIL *souriant* : *Ja !*

*(Extraits de l'entretien 15)*

Cet enregistrement 15, relativement bref (trente-cinq minutes, la transcription ci-dessus a subi quelques coupures) est dense et explicite. Les nombreuses didascalies sur les gestes viennent de ce que cet enregistrement-ci a été exceptionnellement fait par un

---

<sup>264</sup> Hôpital mulhousien.

caméscope vidéo posé sur la table. Le langage d'Alfred Weil passait aussi par une gestuelle de comédien. Il n'avait pas d'hostilité de principe au projet de film documentaire dont je lui avais parlé en novembre 2004. Mais son désir se transformait de semaine en semaine sous l'effet de la maladie et de la perception qu'il en avait. De ça aussi, il parle ici... Le documentaire ne s'est pas fait. La maladie a eu des effets contradictoires sur nos entretiens, de l'automne 2004 jusqu'à la fin. Quand il se sentait fatigué, Monsieur Weil les refusait. Si l me recevait, avec parfois des protestations, il lui arrivait à l'inverse d'être encore davantage emporté par sa parole. Il disait « Je ne veux pas me jeter des fleurs » et je reprends son expression à mon compte. La parole qu'il a maintenue jusqu'à sa mort avait des effets thérapeutiques, « palliatifs » si on veut le dire ainsi. A condition qu'il ne sente pas le poids de l'appareillage. Ce jour-là, je m'étais contenté de poser le petit caméscope sur la table, et de déclencher l'enregistrement après avoir trouvé ma place à la limite du champ qui le cadrerait en buste derrière la table de la salle à manger. A la fin, il m'a dit « J'attendais le flash ». Il pensait qu'il s'agissait d'un appareil photo. Je lui ai montré l'écran à cristaux liquides. Il a jeté un bref coup d'oeil sur son image enregistrée.

Il est visible ici que les avertissements sont un sujet à la fois public et intime pour Alfred Weil. J'ai censuré des détails, conformément au document (E7) que j'avais demandé à Monsieur Weil à peu près en même temps.

#### **E7 Attestation du 30 décembre 2004**

Attestation

[*Nom, prénom, adresse*] Mulhouse

Je soussigné :

autorise :

Monsieur CERF Jean Yves

à utiliser et publier après mon décès les arguments sonores et audiovisuels qu'il a fait de ma personne pour faire connaître le monde qui m'a entouré au cours de mon existence et en particulier la culture Juive Alsacienne.

Ces publications ne devront en aucun cas porter atteinte à la vie privée de mon entourage et en particulier à mes enfants.

Fait à Mulhouse

le 20 Décembre 2004.

[Signature]



Une chose importe pour le point de vue de l'anthropologue. Les énergiques conflits familiaux autour d'Alfred Weil devenu *baalbos*\* ont alimenté son désir de parole. La psychologie de ces conflits ne sera pas abordée.

J'ai monté quelques minutes de cet enregistrement vidéo, avec les trois cas de mauvaises paroles. Un an après le décès d'Alfred Weil, une douzaine de personnes se sont réunies à mon invitation, à « la salle des dames » de l'oratoire de Dornach. Tous des proches du disparu, des hommes et des femmes entre cinquante et cent ans, juifs. La famille n'était pas représentée. Il avaient beaucoup de souvenirs à évoquer, en particulier sur les soins que Monsieur Weil leur avait prodigués ; et même à la sœur marseillaise d'une des personnes présentes, qui prenait rendez-vous avec lui quand elle venait à Mulhouse en visite. J'ai projeté des extraits de la vidéo que je viens de transcrire. La question « Que pensez-vous de ce que vous avez vu et entendu ? » n'a suscité aucun commentaire sur « les mauvaises paroles ». En parler aurait pu détruire le consensus de mise dans une commémoration. Il est vraisemblable que l'assistance n'avait jamais entendu ces récits-là. Dans le cas contraire, il aurait été facile de me répondre « Oh ! nous connaissions déjà tout ça ! ». Monsieur Maurice Bloch a parlé d'anciennes amulettes pour prévenir les accouchements difficiles, chose qu'il n'avait plus connue. Une dame a dit aussitôt « Dieu merci ». Monsieur Weil a dit qu'il n'avait pas parlé de son don d'avertissements. A qui l'a-t-il fait en fin de compte, en dehors de moi, et quand ? Ses enfants connaissaient ces histoires-là. Je ne peux pas préciser davantage.

Revenons au début de l'enregistrement 15 et au conflit latent entre la religion légitime et la religion dite populaire :

ALFRED WEIL : Alors si vous dites ça à certaines personnes, on vous dit « Vous êtes superstitieux » d'un ton un peu méprisant. Pourquoi superstitieux ? Même le temps n'est pas la même chose tous les jours. Et heureusement on n'y peut rien faire.

Il est probable que Monsieur Weil ne racontait pas tout à n'importe qui. Dans sa séquence des trois cas de mauvaises paroles, on peut se demander si ma comparaison des deux premiers cas a suscité le récit du troisième cas, le plus spectaculaire. Le narrateur procède à son habitude par des associations d'idées sans transition, qui ont une valeur compréhensive. Le troisième récit est beaucoup plus détaillé. Le narrateur y joue un rôle manifeste, alors que dans les deux récits précédents, rien n'indique qu'il ait eu un autre rôle que celui de témoin. Comme dans le conte populaire, le héros affronte trois fois de

suite la même épreuve, avec un changement de paramètre (l'agresseur). L'issue de l'épreuve est la même. On parle de triplication de l'épisode, analysable comme les fonctions XVI (combat) et XVIII (victoire), dans la morphologie du conte de Propp : *Le héros est agressé dans son honneur filial par une personne de son entourage. [Le héros répond ; il enjoint à l'agresseur de cesser ses paroles. Il n'est pas entendu.] Juste après, un autre transmet la nouvelle de la mort brutale de l'agresseur.* La séquence entre crochets n'apparaît que lors du troisième épisode, où elle est considérablement allongée. Ce procédé de triplication impressionne l'auditeur. Il rend l'épisode vraisemblable. Mais il ne l'explique pas. Et le narrateur, questionné, répond par geste, en indiquant le ciel. Il désigne ainsi l'ellipse de la fonction XVII (marque) : *le héros a reçu une marque céleste.*

Quel est le rôle joué par Alfred Weil dans ces trois cas ? Voilà une question polémique. Richter, le premier à dire une mauvaise parole porte un nom qui peut faire de lui un juge, mais le nom ne suffit pas à donner la légitimité. Il a pleuré sur le père. Pleure-t-on sur les vivants ? Le second, le balayeur, a fait de l'esprit sur les cris de douleur du père, comme s'il avait balayé les ordures, la poussière, sur la bouche du père. Il est allé dans sa tombe, il est lui-même retourné à la poussière. Et la troisième ? Elle est venue pour attester la location du terrain qui a nourri les trois Weil. Alfred Weil n'en voyait pas la nécessité, mais il ne pouvait pas refuser. L'état du père Weil vient dans sa bouche comme une obsession. Cette fois-ci, le fils lui dit clairement qu'il est choqué par ce qu'elle dit. Et qu'il lui interdit de continuer. La dame ne comprend pas, et met le fils sur la sellette. Alors s'établit un dialogue dramatique, où elle et lui s'entêtent sur leurs affirmations respectives : « Taisez-vous, ça porte malheur !

- Je ne me tairai pas ! Vous n'avez pas de cœur ! etc. »

Alfred Weil a enchaîné des histoires bien différentes : pour nous, profanes, le gros buveur de bière et Madame Gardon n'ont guère de points communs. Mais pour Alfred Weil, c'est la même chose. La mauvaise parole de Madame Gardon est une tumeur verbale. Tous ces récits illustrent les propos du docteur Godlewsky (patronyme yiddish slavisé, variante de *Gottlieb*, autrement dit, *cher à Dieu*). La citation attribuée a un style savant, revu par l'autodidacte qu'est Alfred Weil. Ce mot de « subjectif », dont l'emploi est étrange, désigne un être intentionné. La sentence godlewskyenne accumule les verbes, décrivant un combat dynamique. Le *subjectif* menace de s'implanter, tel le nénuphar de *L'écume des jours* dans le roman de Boris Vian (de la même époque). Ce nénuphar apparaît un jour dans la poitrine de l'héroïne Chloé et tout son entourage – le roman

entier, donc- bascule dans un univers morbide. Selon la typologie proposée par Laplantine (1986), Godlewsky propose une étiologie additive et une thérapie soustractive. La parole de Godlewsky (attribuée à Godlewsky, si on préfère) est un précepte divin, un Devoir de santé. Car le corps est un divin dépôt en l'être humain.

Alfred Weil aimait discuter avec des médecins. Cela lui permet de se poser plus ou moins en égal de « célébrités ». Pour lui, il faut écouter tous les discours médicaux, le sien ou celui des docteurs institutionnels ; ce n'est pas l'avis de ses interlocuteurs. Il n'y a aucun cas de conflit entre la médecine moderne et la médecine vue et pratiquée par Alfred Weil. C'est en cela que la figure du docteur Wenger, le médecin de famille, présent dans l'enregistrement ci-dessus dans l'épisode de l'abcès « C'est mûr ? », (il est si présent dans le souvenir d'Alfred Weil que le narrateur ne nomme aucun des trois acteurs de cette scène, sa propre mère, lui-même et Wenger) est essentielle dans l'initiation du jeune Alfred Weil. Le docteur Wenger est un médecin bien établi, un notable bourgeois, mais c'est aussi un prédicteur. Et à ce titre il dérange. Alfred Weil a dit de lui : Il n'était plus *dagef*\* chez les riches voisins Wertheimer de la ruelle Verte. On ne voulait plus le recevoir, car il était trop lucide <sup>265</sup>.

Alfred Weil nous a donné plusieurs fois des exemples de malédictions efficaces. Les paroles impures adressées à un malade ont le pouvoir de provoquer (rendent possible) la mort du locuteur. Mais quel est le rôle du jeune Alfred Weil dans ces trois drames ? De quoi a-t-il peur ? D'une mort redoutée ou d'une mort désirée ? Ou d'un combat à mort ?

Les sorts existent, cela ne fait aucun doute pour les paysans du Bocage vers 1970, nous dit J. Favret-Saada. Seuls les désorceleurs sont capables, de retourner l'énergie morbide sur le sorcier qui l'a envoyée. Mais personne ne s'avoue sorcier. Personne n'est jamais pris en flagrant délit de sorcellerie, qui est pourtant dans le Bocage, *witchcraft*, au sens d'Evans-Pritchard (1972), sorcellerie par actes matériels. Seule la coïncidence entre l'élimination du sorcier désigné et la disparition des sorts peut faire preuve. Cette situation laisse la possibilité d'une lecture différente ou le désorceleur deviendrait le sorcier ; et où le sorcier deviendrait sa victime. Favret-Saada croit que le sorcier réel n'existe pas en Mayenne. La notion de *sorcery*, la possibilité qu'un être humain agisse à son insu comme sorcier, n'est pas comprise dans les traditions mayennaises. Monsieur Weil, à quatre-vingt dix ans sonnés, donnait l'impression de posséder une immense quantité d'énergie ...

---

<sup>265</sup> Un témoin plus jeune de vingt années, autre habitant de Dornach, m'a décrit le Dr. Wenger comme un médecin d'avant-garde qui savait **parler** aux malades, alors que l'usage était de les soigner sans rien dire.

Il me vient à l'esprit un witz de G. Bronner (1999), que je traduis à la volée, c'est le cas de le dire.

Un rabbin et un curé jouent ensemble au golf. Le rabbin lance sa balle et s'écrie « Merde, à côté ! ».

- Monsieur le rabbin, je vous en prie, changez de langage !

- Je vous le promets, monsieur le curé !

Le rabbin relance la balle et s'écrie « Merde, à côté ! ».

- Monsieur le rabbin, allons, contenez vous, ça n'est pas possible !

- Je vous le promets sur la Torah, je ne recommencerai plus.

Le rabbin relance la balle et s'écrie encore « Merde, à côté ! ».

Une fraction de seconde après, le ciel serein se fend, un violent éclair frappe le terrain de golf, anéantissant le malheureux curé.

Et une voix de tonnerre venue du ciel hurle : « **Merde, à côté !** ».

Eric de Rosny, jésuite français, devenu *nganga* (tradipraticien) à Douala, aborde largement ce problème dans son récit publié dans la collection « Terre humaine » (Rosny, 1996). La médecine du tradipraticien *nganga* expose celui qui la pratique au soupçon criminel. Pour tuer la sorcellerie potentielle du *nganga*, le rituel d'initiation sacrifie une chèvre en l'empoisonnant par un produit déposé sur ses yeux (cf. le premier livre racontant son expérience intitulé « *Les yeux de ma chèvre* »).

La question du médecin meurtrier est-elle absente de l'univers biomédical <sup>266</sup> ? Elle est populaire dans la littérature policière et au cinéma. Que penser de l'expansion des procès intentés, particulièrement aux chirurgiens, après des échecs médicaux. Le procès médical est-il une forme d'accusation de sorcellerie ? Un avatar marchandisé du combat exorciste ?

---

<sup>266</sup> F. Laplantine désigne par le terme « biomédecine » la médecine officielle en Occident contemporain, qui s'appuie sur la biologie.

## Chapitre 19

### Rêves et divination

*La divination (par les cartes) et l'enseignement des rêves sont une pratique normale pour Alfred Weil. Pour la cartomancie, il fait des réserves d'ordre religieux, qui sont vite balayées. Dans l'entretien 16, sur ce sujet, on sent la complicité de sa belle-fille, issue d'un milieu modeste (non juif). Pour les rêves, il s'étonne de mon ignorance : pour lui il s'agit d'une pratique évidente.*

#### La visite chez la cartomancienne.

ALFRED WEIL : Une ancienne cliente de Weil, qui vient dans la semaine chercher de la viande et elle me dit « Alfred, tu m'as bien servi aujourd'hui. Si des fois tu aurais besoin de quelque chose, ne te gêne pas, viens » (*Explicatif*) Et comme j'avais un *flirt*<sup>267</sup> chez Brunshwig, Elisabeth Pink, comme les pilules Pink qui étaient pour le foie, hein. Eeet, avec Elisabeth, je me suis fâché, très très fâché. A être giflé par elle, au bureau de Brunshwig, parce que je lui arrachais le téléphone et que j'étais moi obligé de téléphoner et après elle m'a dit « Tu sais pourquoi tu as reçu la gifle, hein ? Tu aurais du avoir la gentillesse de me poser la question : Mais Elisabeth, veux-tu me donner le téléphone ? » Voilà. Alors on va donc avec Kenziger Edouard qui vient se réfugier un dimanche chez Alfred.

- Où on pourrait aller ?

J'ai dit : « Edouard, chez une cartomancienne. »

« Ah, vous croyez à ça ? Ah ah ! » qu'il a dit..

- Faites seulement attention que vous ne parlez pas de trop. Parce que vous savez, si vous dites mon père il a fait ça, et ma mère elle a fait ça et mon frère c'était celui-là et ma sœur c'était ça, pour elle ça suffit pour vous faire tout un plat... Ecoutez, vous venez avec moi ?

-Oui. On va voir ce que ça donne.

Tout d'un coup là, on est là, et puis : jeu de cartes (*il mime tout le jeu de la cartomancienne*), elle étale ça comme un éventail.

- Alfred : Treize cartes à sortir ! Tourne pas, hein !

---

<sup>267</sup> Le i est prononcé à la française comme dans *tir*.

Bon, elle ramasse tout ça, elle prend les autres cartes et puis, à la troisième déjà, elle me dit :

-Il y a une fille là !

- (*Acquiesçant*) Hum !

- Elle est blonde ; elle t'aime beaucoup.

JEAN - YVES CERF : La cartomancienne c'est une Alsacienne ?

ALFRED WEIL : Lutterbach !

JEAN - YVES CERF : Une Alsacienne ?

ALFRED WEIL *riant (en alsacien)* :

<i>Jo, vun Lutterbach. !</i>	Bien sûr, de Lutterbach !
------------------------------	---------------------------

JEAN - YVES CERF : C'est pas une gitane ? Ou je ne sais pas quoi moi ?

ALFRED WEIL *riant* : Vous pensez un peu. Je vous parle là de 1926<sup>268</sup>. (*Reprenant*) Mais la carte suivante, elle me dit : « Tu sais, elle voudrait bien se racheter. (*Ton plus grave*) Mais je sais avec l'autre carte qui a le valet, qu'il y a un type qui est très très borné et que se laisse pas très influencer. » Et ça continue comme ça. Et puis, ramasser ça ; refaire le jeu. Non : ramasser ça et prendre un autre jeu et refaire la même chose. Et là elle me dit tout d'un coup « Alfred, elle regrette beaucoup, elle voudrait revenir » Moi j'étais pas aisé dans mon (*hésitant*) froc, là. J'étais assis là (*se parlant, inaudible puis*) : « C'est pas possible » et tout d'un coup elle me dit :

- Donne moi dix francs pour acheter deees vierges, des bougies noires !

(*Par devers lui*) *Gottverdammi\* noch amol\** ! Alors là, j'ai parlé à mon conscient hein ! Je me suis dit, qu'est-ce que c'est que ça, hein ? C'est du travail de diable ! Et puis je lui ai donné quand même les dix francs et j'étais pour dire, ça viendra comme ça viendra.

(*Entretien 16*)

---

<sup>268</sup> Date qui correspond avec l'emploi chez Schmerber ; mais, en principe, Alfred Weil ne travaillait pas alors à la boucherie. Ce qui contredirait le début du récit.

Alfred Weil a ensuite encouragé Kenzinger Edouard à se laisser tirer les cartes et la cartomancienne a retrouvé tous ses secrets de famille. Alfred Weil et son camarade en étaient sidérés. Monsieur Weil se rappelle qu'il connaissait une autre cartomancienne dans la ruelle Verte même. Et sa belle-fille d'opiner. Une fois qu'il lui a porté de la viande, elle lui a proposé de tirer les cartes ; « Vous savez, on n'a pas le droit chez nous. » Elle l'a fait, elle a dit : « Il arrivera dans la vie que tu quittes Mulhouse. » Et Monsieur Weil d'ajouter à mon intention : « Ecrit dans les cartes. Je vous raconte des histoires qui sont pas des « il y avait une fois » ; (*petit rire*) des choses vraies ! »

Ici la morale de Monsieur Weil se sépare de ce qu'il sait de la Loi. Puisque les cartomanciennes disent la vérité, il ne saurait y avoir de péché à les consulter. La Bible interdit les pratiques des peuples idolâtres voisins. Mais les exemples de pratiques en principe réprouvées n'y manquent pas non plus. Le Talmud discute de l'efficacité d'amulettes. Le *Choul'han aroukh* décrit certains moments comme propices à tel ou tel acte. L'éducation religieuse d'Alfred Weil a été une transmission quotidienne, par des actes autant que par des discours. Il reproduit les attitudes transmises. Mais il constate qu'elles suscitent plus souvent le doute ou la réprobation. C'est du reste ce que souligne le *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme* dans son article « Superstition » (Wygoder, 1993). Des pratiques autrefois considérées par la Loi orale comme normales sont de nos jours considérées comme superstitieuses.

### Les signes et les rêves de l'entretien 17

Au moment de l'expulsion d'Arnold et Amélie Weil de leur maison de la ruelle Verte, des voisins ont réagi. Monsieur Wolf, par exemple, qui habitait aussi la ruelle Verte, s'est réjoui tout haut d'être enfin débarrassé de ces juifs. « Alors, raconte Alfred Weil, il y a des années qui ont passé que, vraiment on est devenu des ennemis. Voisins ennemis ... Vraiment des ennemis. »

ALFRED WEIL: Et puis je vous ai raconté, vous l'avez sûrement, si je ne l'ai pas en haut <sup>269</sup>, qu'un soir avec Ernest, mon second, on entend le cri d'un oiseau nocturne – et je ne sais plus d'après le cri qu'est ce que c'était – mais (*silence*) dans la tombée du soir on est monté en haut de chez nous, à la fenêtre qui donne sur la synagogue pour regarder sur

---

<sup>269</sup> En haut, Monsieur Weil a son bureau. Il veut dans doute dire qu'il a éventuellement écrit cette histoire.

le faïtier si on voit un oiseau. Et tout d'un coup ça a commencé à taper (*tapant plusieurs coups sonores la table ; baissant la voix*) pendant au moins vingt-cinq minutes. Mais alors tapé, hein ! (*Jean - Yves Cerf a un petit rire*) Oui (*plus fort*) comme si quelqu'un tape, non pas comme sur, hein, comment ça s'appelle ? Un ...

JEAN - YVES CERF : Un tambour ?

ALFRED WEIL: Non ! (*Murmures inaudibles*)

JEAN - YVES CERF : Une caisse, quoi.

ALFRED WEIL: C'est ça, une caisse, mais plutôt sur une cuve en métal. Voilà. Et (*silence*) dans l'après-midi de ce bruit, Madame Wolf est venue chercher Madame Rebhahn, que son mari il n'est pas bien. Parce qu'elle n'a pas trouvé le docteur. Et là, hein, il a voulu faire pipi. Et quand il a mis le vase, debout hein, il s'est effondré, il est tombé. Mort. C'est après – ce que je vous ai dit maintenant là - que c'est arrivé dans la soirée. Le lendemain matin ...

JEAN - YVES CERF *interrompant* : Attendez ! Mais je comprends rien, les différents éléments : Il y a d'abord cet oiseau, c'est une coïncidence. Oui ?

ALFRED WEIL: Non.

JEAN - YVES CERF : Et le bruit ...

ALFRED WEIL: La coïncidence était la question du cri de l'oiseau qui nous a appelés en haut que je voulais voir d'où vient ce cri. Parce qu'il m'avait semblé que ça descend sur le toit de cette synagogue. Il aurait aussi bien pu être dans la gouttière, vous voyez. (*Jean - Yves Cerf acquiesce*) Mais comme le faïtier était encore un p'tit peu en clarté avec la tombée du jour, presque la nuit, voyez, ça se voit tout de même quand quelque chose se trouve en haut.

JEAN - YVES CERF : Et le bruit alors ?



ALFRED WEIL: Et puis le bruit est suivi tout de suite après le cri de l'oiseau.

JEAN - YVES CERF, *incrédule* : Et qu'est-ce que c'était ce bruit ?

ALFRED WEIL, *amusé et d'un ton clair, presque pédagogique* : Et bien je ne sais pas, un avertissement. Enfin ça m'a entraîné, avec Ernest, pour monter là-haut. « Viens avec moi » Et alors là, de la fenêtre, le voisinage, vous savez, ce bruit ... excessif, pendant au moins vingt-cinq minutes.

JEAN - YVES CERF : Mais vous ne savez pas la cause ? De ce bruit ?

ALFRED WEIL: Le lendemain matin, vers les dix heures, Madame Wolf arrive dans la boucherie, que j'étais éberlué.

JEAN - YVES CERF : Attendez. Le monsieur qui est mort, c'est dans la nuit ?

ALFRED WEIL: Oui, dans la nuit.

JEAN - YVES CERF : Mais vous l'avez pas dans la nuit . Vous l'avez pas su ... avant le lendemain ?

ALFRED WEIL: Voui, oui. Oui, oui, oui, oui. C'est le lendemain qu'elle est venue. Pour me dire que :

- Mon mari est décédé. (*Jean - Yves Cerf acquiesce*) J'aimerais des côtelettes d'agneau.

- Mais ! (*Suffoqué, en aparté*) Qu'est-ce que c'est que ça ? (*incisif*) Tu viens chez moi, maintenant, alors qu'on était fâché tellement longtemps.

Elle me dit « Alfred, vous avez entendu le bruit ? »

(*A mon intention*) Je vous l'ai raconté. Vous vous en souvenez pas, hein ? Sûr ! Ça, sûr, je vous l'ai raconté.

(*Reprenant le dialogue avec Madame Wolf*) Je dis : « Non ! »

Et ben, on était en haut à la fenêtre avec Ernest. Je ne sais pas où était ma femme, si elle l'a entendu, ou si elle a prêté attention. Parce que dans l'immeuble dedans, vous voyez les murs, résultat, vous entendez peut-être ça (*il tape des coups assourdis sur la*

*table*). D'où ça peut venir ? Il y a quelque chose. Parce que là c'est comme ça (*il tape des coups sonores sur la table*). Je vous dirai une autre chose. Heu, c'est pas des *chalaumes\**, c'est pas des ... inventions. Je reviens sur l'autre sujet mais je vous dirai que Madame Wolf m'a dit (*articulé*) : « Vous savez où je crois que cela s'est ... provient ? (*silence*) Il a pas fait un pas dans son atelier sans prononcer un juron. » Et les jurons, vous savez, ici, c'est pas une petite chose. Je ne veux pas l'exprimer parce que c'est très, très fâcheux : parce qu'on se condamne soi-même. Et vous savez, le juron qu'on dit ici ?

JEAN - YVES CERF, *doucement, sans certitude* : Qui se ... Qui est contre soi ? <sup>270</sup>

ALFRED WEIL: Dieu condamne moi ! <sup>271</sup>

JEAN - YVES CERF : Ah oui. Oui, oui.

ALFRED WEIL: Oui ? Alors .Voilà. Voyez ! Et alors pour la question du tapage, (*tapant la table*) mon père était décédé. Ça touche tout à fait un autre sujet, mais ...

JEAN - YVES CERF *interrompant*: Et Madame Wolf était plus fâchée avec vous, alors ? Quand son mari est mort.

ALFRED WEIL : Non, non. Non, non. Elle n'était plus fâchée. Elle a vécu très longtemps (*rire de Jean - Yves Cerf*) au Moenchsberg <sup>272</sup>. Et elle avait vendu sa maison aux Loeb qui ont cru faire une affaire avec une rente viagère. Elle a dépassé les temps de vie, je crois plus que vingt ans, où les Loeb ont été obligés de payer Madame Wolf. V'voyez. La méchanceté qu'elle avait contre les Juifs - elle en a bien profité, avec l'argent qu'elle a reçu des soi-disant propriétaires d'une rente viagère.

Alors vous me direz quelque chose d'autre, que ...j'ai des choses de rêves si ça vous intéresse. Puisqu'on dit que Dieu nous avertit par des rêves. »

JEAN - YVES CERF: Mmm. Oui. (*Silence*)

---

<sup>270</sup> J'ai pensé au jurement ordalique de la réfugiée à Apt.

<sup>271</sup> Monsieur Weil a traduit l'expression très courante en Alsace : *Gott verdammi !*

<sup>272</sup> Dans la maison de retraite de l'hôpital de Mulhouse.

ALFRED WEIL *lentement* : Je me suis réveillé en sursaut une nuit. Ma femme me demande « Tu as eu une frayeur ». « Non, j'ai eu une frayeur. J'ai vu une main, une main qui sortait du rideau, comme ça (*il place sa main droite perpendiculaire au corps*). Et c'était la main de ma mère » ... A dix heures du matin je reçois le contrôleur des contributions. (*Silence*)

JEAN - YVES CERF, *hésitant, avec un petit rire* : Et ça c'est bien passé ?

ALFRED WEIL : Un autre rêve, cauchemar. Où je vois de la laine. Derrière un rideau et le rideau commence à trembler – alors là c'était la catastrophe. C'était un contrôle de comptabilités qui nous a coûté beaucoup d'argent. Averti. Et j'ai dit à ma femme en me levant, il faut s'attendre à quelque chose. Je vois encore dans la ruelle Verte ma femme s'effondrer – à genoux – quand elle a entendu le bonhomme : Faut payer demain matin trente cinq mille francs. C'est un chiffre. Pour ne pas avoir déclaré ça et ça. C'était déclaré, seulement il a trouvé une feinte. Je ne sais plus de quelle façon qu'il a accepté, pris ça. Et ... faut chercher le nom de cet inspecteur contrôleur qui, une semaine ou deux, a passé dans les Halles<sup>273</sup>. Il m'a regardé furtivement et je me suis dit « Espèce de salaud, tu nous a **bien** plumés, hein ! » Je vois ma femme là ... Le surlendemain, j'ouvre le journal, il est décédé. Vous croyez à ces choses-là ? C'est un peu difficile à avaler, hein ? (*Jean - Yves Cerf bafouille*) Pour dire croire des choses comme ça qui sortent de la bouche d'un être humain. Ça, c'est Alfred Weil.

JEAN - YVES CERF : C'est pas que je n'y crois pas. Mais je m'étonne, je ne vois rien de terrible dans les deux rêves. Comment ? Une main, quelque chose qui sort de derrière un rideau, c'est pas ... Pourquoi vous pensez que c'est un avertissement ? C'est plus ça qui m'étonne.

ALFRED WEIL *presque indigné* : Mais vous n'avez jamais lu les rêves que Joseph a expliqués au Pharaon ?

JEAN - YVES CERF *riant* : Non !

---

<sup>273</sup> Monsieur Weil a tenu un stand aux Halles de Mulhouse.

ALFRED WEIL *même jeu* : Non ! ?

JEAN - YVES CERF *riant* : J'avoue mon ignorance!

ALFRED WEIL : Les vaches maigres et les vaches grasses. Les épis de, de blé pleins et les épis de blé vides. Vous ne connaissez pas ça ?

JEAN - YVES CERF : Non, non. Mais je ne vois pas de rideau.

ALFRED WEIL : Bon, je ne sais pas si vous enregistrez ça, c'est religieux, hein. C'est une histoire de la Bible. Joseph était le fils de Rachel.

JEAN - YVES CERF : Oui.

ALFRED WEIL (*Tout le récit, jusqu'à la vérification des propos de Joseph est dit sur un ton lent et à voix douce*) : D'abord Rachel était ... c'est à dire, heu ... Jacob heu (*tapotant la table en cherchant ce qu'il va dire*) avant de ... en étant près au mariage. On lui avait conseillé de chercher une femme, non pas du côté, heu, ennemi, mais du côté du pays de Moab. [...]

(*Sentant qu'Alfred Weil va pour partir dans une longue histoire, Jean - Yves Cerf dit qu'il connaît l'histoire de Jacob mais pas celle de Joseph. Alfred Weil, en apparence, n'en tient pas compte et continue sur Jacob, Laban, Rachel et Léa*)

Donc , heu, elle [Rachel] enfante Joseph. (*Pour dire qu'il en arrive à la demande*) Voilà. Joseph est très mal vu par ses frères. Et les dix tribus qui proviennent de ce mariage multiple. Hein ? Il y avait quatre femmes. Donc, un beau jour, on va se, on va faire des recherches parce que la nourriture commence à manquer et on emmène ce Joseph – tous les frères, hein – mais on le voit d'un mauvais œil qui se décide pour partir avec eux. Et dans le groupe on dit : On va le faire disparaître. (*Pause*) Et là, on le jette dans un puits. Et des nomades qui passent – je raccourcis ça - des nomades qui passent ... est-ce qu'il a crié ? On le sort du puits, les nomades l'emportent et le portent en Egypte. Où il est très mal vu, il se fait accuser de quelque chose, il se fait emprisonner. Et quand il est en prison, c'est à dire, il devient quelque chose à la cour du pharaon Putiphar. Et sa femme est éprise devant la beauté du garçon qu'elle cherche à s'attirer. Et Joseph, qui sait que c'est une femme mariée, d'une autre religion, il veut rien savoir. Et ça elle le voit d'un mauvais œil.

Et un beau jour, elle déchire ses vêtements, elle appelle au secours. Joseph qui entend et qui voit ça, il prend la fuite. Et quand les domestiques arrivent, elle dit « Regardez ce qui m'est arrivé ! Il voulait profiter de moi. » Il s'est enfui. On le cherche, on le met en prison, hein . Et là, il y a deux qui sont emprisonnés avec lui - je viens pas sur ce sujet. Seulement, il y a le pharaon qui a un rêve. Il cherche tous ses grands-prêtres et diseurs de vérités – qu'est-ce que je sais- mais personne, personne ne peut expliquer qu'est-ce que c'était ses rêves. Et finalement, il y a un des ... suivis (*sic*), là de la cour, qui parle d'un prisonnier qui a dit la vérité de rêves à deux prisonniers, où la question était accomplie comme il l'avait prévu. Et le pharaon le laisse venir. Il dit « Ecoute, j'ai eu des rêves. Et tu peux avoir dans mon domaine une très bonne situation si tu sais m'expliquer ce que ça veut dire. Voilà. J'étais vers le bord du Nil, où j'ai vu six vaches maigres. Et ces six vaches maigres, heu, six vaches grasses, qui, par la suite, en les regardant, elles ont diminué de poids, elles sont devenues six vaches maigres » Et alors, Joseph, il a dit : « Il faut quand même réfléchir. Pour te donner la réponse, je reviens demain ». Et demain, quand il vient, le pharaon lui raconte ce qu'il a dit avec les épis pleins et les épis vides. Alors il lui dit « Tu as parlé de six vaches. Nous aurons six années d'abondance de récoltes, où il faut veiller parce qu'il y aura six années qui suivront de famine. Et là il faut – je, je vous dirai, je me suis demandé où ils vont placer le, le, viande, pas la viande, mais après, le blé, pour le conserver pendant six ans pour nourrir toute cette population égyptienne, vous voyez ? Et comme ce rêve s'est réalisé, il est devenu le premier mi... euh, président, le premier sujet du roi, où finalement (*s'animant*) il a tout régi. Le pharaon ne s'occupait plus de rien du tout, de rien du tout. C'est Joseph qui s'occupait de toute la question qui devait se passer dans l'Egypte. Ça, c'était les rêves de Joseph. Et il y avait aussi un rêve de Daniel, que vous connaissez ? Non ?

JEAN - YVES CERF : Non.

ALFRED WEIL : Les Juifs ont été ensemble ... Si vous écrivez ça maintenant... Les Juifs ont été après, heu, emmenés par Nabuchodonosor, qui était le roi de Babylone. Et – je ne me rappelle pas maintenant, sur place, pourquoi Daniel avait été emprisonné où il était aussi une exp... – comment on dit, pas un diseur de rêves, mais ...

JEAN - YVES CERF : Un prophète quoi !

ALFRED WEIL : Enfin, bon. Et il avait été convoqué par Nabuchodonosor où celui-là, il lui dit « Tu es prisonnier. Mais tu peux requérir ta liberté, si tu peux me donner l'explication de mon rêve. » Il avait rêvé où le rêve s'explique. Là c'est tout à fait autre chose. Où Daniel lui dit : « **Ton corps**, aussi grand qu'il est, devient une statue de gravier, qui se transformera en sable, et va s'effondrer et tu es obligé - ta tête- de lécher le sable. C'est à dire tout ton royaume va s'effondrer en rien du tout. » Et c'est arrivé ! Alors vous voyez, ça c'est des rêves. Et si vous prenez une Bible pour tirer le moins, le plus de, d'explication que ça, bein, bein vous trouvez ces deux choses dans Jethro et les , les choses de Daniel, sont expliquées à part. (*Jean - Yves Cerf opine*) Ja ! Même que c'est invraisemblable, mais je vous dis, c'est comme ça.

JEAN - YVES CERF : Vous avez eu des rêves d'avertissement. Vous n'avez pas interprété les rêves d'autres personnes ?

ALFRED WEIL *à nouveau lentement* : Je me vois assis comme ça. La porte qui s'ouvre comme ça (*il tend le bras droit*). Dans ce qui était notre cuisine et salle à manger à Apt. Où je savais que ma maman était très faible, des diarrhées continuelles. Et ça fait quinze jours, que je suis assis dans l'ombre parce que la lampe à pétrole ... on m'a donné la possibilité d'installer l'électricité, moi.... Et un soir vers les cinq heures que le jour commence à baisser, il y a la porte qui s'ouvre dans la pénombre, il y a ma femme<sup>274</sup> qui rentre, et en fermant la porte, elle me dit :

- Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous dormez ?

Je dis « Non. »

- Qu'est-ce que vous faites ?

- (*Alfred, réponse mystérieuse*) Je suis dans les tran-ances !

- Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

- (*Alfred, répétant plus articulé*) : Je suis dans les transes.

- Alfred, je comprends pas !

J'ai dit « Vous comprendrez jamais. Et vous ne voudrez pas le comprendre. Et vous n'accepterez pas.

- Qu'est- ce que ça veut dire ? »

Vous savez que j'ai monté Essartel pour sa jambe. Et il avait cassé le col du fémur.

---

<sup>274</sup> Il s'agit de la *future* femme de Monsieur Weil, Emilienne Macé. Le vouvoiement l'indique.

JEAN - YVES CERF, *comme sortant d'un rêve, lui aussi* : Qui ?

ALFRED WEIL : Le locataire. Je vous ai pas raconté cette question de col du fémur avec quatre, trois docteurs ?

JEAN - YVES CERF : Si, oui.

ALFRED WEIL : Si. (*S'animant*) Et figurez-vous, j'ai dit, « Mademoiselle, j'ai vu dans mon rêve la jambe raccommodée. Vous savez comment est raccommodée notre cavité cérébrale ? et là je l'ai vue, plein(e) de dents – et ma mère va mourir. »

Elle a perdu le souffle, hein. Elle a pris la chaise, elle s'est assis. Elle m'a dit « Vous me coupez le souffle, Alfred. » Je lui ai répété « Elle meurt ».

(*Moi aussi, Jean - Yves Cerf, j'ai eu le souffle coupé ; je ne comprenais pas le récit ci-dessus*)

ALFRED WEIL : L'accident du voisin c'était des semaines plus tôt. Je vous l'ai déjà expliqué. Un jour il est venu demander des cigarettes. Je n'en avais pas tant – c'était précieux. Je lui propose un café, on l'économisait, c'était juste la couleur qui comptait, pas le goût. Il allait au cimetière, il était le fossoyeur d'Apt.

- Vous avez regardé dehors : un miroir. Le verglas.

- Et quand le chef arrive, il trouve un papier dans le cimetière, il m'engueule !

- Laissez-le gueuler et écoutez Alfred. »

Il ne se laisse rien dire et vers les onze heures son fils vient. Il faut le monter, il s'est cassé le col du fémur, il a vu deux docteurs, il lui faut des massages, dit l'un et l'autre dit : Diachilon. J'ai procuré le Diachilon, mais Essartel n'écoute pas Weil et il a la jambe raccourcie de cinq centimètres. Ça c'est le mois de février. Maman elle meurt (*cherche et tape sur la table*) au mois d'octobre. Et entre les deux j'ai eu ce rêve.

JEAN - YVES CERF : Vous pouvez me répéter le rêve encore une fois ?

ALFRED WEIL : Bien j'ai vu la jambe qu'Issartel portait sous le bras, raccommodée avec des dents blanches, un assemblage. Et les dents, d'après une explication de rêves,

veut dire la mort. Ça s'est assuré. Et vous pouvez le croire. Si un jour vous trouvez un livre qui explique les rêves vous verrez que les dents blanches c'est la mort.

JEAN - YVES CERF : Mais ça n'est pas la mort d'Essartel. Dans le rêve c'est lui que vous voyez..

ALFRED WEIL : C'est à dire il a monté l'escalier avec la jambe sous le bras raccommodée comme ça. Comment on peut rêver des choses qui ont un, un sens si différent ? Mais il y a dans ce rêve quelque chose – comment vous dire – un point crucial où il faut sortir ce que ça veut dire.

JEAN - YVES CERF : Mais qui habitait en haut ?

ALFRED WEIL : On habitait sur le même niveau. Avec un escalier. Des vieilles maisons comme ça. Deux familles.

### ***Le messager de la mort***

JEAN - YVES CERF : Alors dans ce rêve Essartel est le messager de la mort.

ALFRED WEIL : Oui, oui, oui... *Ja* ! Et comme j'ai vu mourir mon père aussi. Attendez ! il faut que je réfléchisse comment ç'est arrivé. Ah oui. *Ja* ! Je me suis réveillé en voyant un rideau avec un tête de squelette. (*Silence*). Sept jours avant la mort de mon père j'ai vu ça. Et quand je l'ai raconté – je me suis réveillé avec frayeur – et quand j'ai descendu l'escalier j'ai dit : « J'ai fait un mauvais rêve !

- Raconte !

- Non, je te le raconte pas.

- Pourquoi ?

- Il arrivera quelque chose de grave.

- Quoi, Alfred ?

-Je le dis pas. »

C'était la mort de mon père. Alors pour dire – vous voyez quand on tient à une personne – on voudrait pas qu'elle meure. Malgré qu'elle était dépendante. C'est quand



même quelque chose qui vous retient. Alors j'avais peur, en disant ce que j'ai vu, que ça précipite la mort. Je ne voulais pas le voir mourir. *Ja !*

J'ai vu aussi un accident d'un de mes garçons. Mais ça c'est pas (*mot douteux*) intéressant. *Ja !* C'est marqué dans la Bible que le Bon Dieu nous avertit par des rêves. C'est comme ça. Vouai.

*(Extrait de l'entretien 17)*

Monsieur Weil m'a raconté d'autres épisodes bibliques à l'hospice israélite. Mais quand il tenait des propos nomothétiques, il disait plutôt « Il est dit dans notre religion » sans préciser aucune référence littéraire.



## Chapitre 20

### Conclusion de la quatrième partie

Le premier chapitre de cette quatrième partie a « cuisiné la religion ». Il nous a montré Alfred Weil dans un système qui va de Dieu à la mort des bêtes, de la bête tuée à la viande de boucherie, de la boucherie aux clients et clientes, du sang des bêtes au sang des femmes, des juifs aux musulmans et aux chrétiens. La relation établie entre les bêtes de boucherie et la religion d'Alfred Weil a une réalité socio-historique. Wahl (1984) relève que sur 1224 chefs de famille juifs en Bade vers 1900, on dénombrait 450 marchands de bestiaux, et 59 bouchers. E. Cerf et F. Raphaël (1975) ajoutent que la cuisine, par l'opposition entre le *milchig*\* associé aux jours ordinaires et le *fleischig*\* associé au sabbat et aux fêtes, structure le rythme de l'existence des juifs d'Alsace. L'essentiel est là que, dans l'activité extérieure et dans la vie domestique le monde juif côtoie et s'oppose en même temps, dans ses pratiques, au groupe coterritorial. Quand Monsieur Weil emploie le terme de religion, c'est de la sienne qu'il est question. Sa formule courante est alors « Il est dit dans notre religion » ou équivalent. La religion est ainsi une parole sans sujet, une parole plutôt qu'un écrit (ce qui ne veut absolument pas dire que Monsieur Weil ignore l'existence de l'écrit religieux ; mais sa référence est orale). Si le concept de religion populaire peut avoir un sens, c'est sur la tradition orale et la multiplicité des lieux qu'il s'appuie. Autrement dit, la religion populaire n'est pas circonscrite à un corpus de textes sacrés, ni rattachée territorialement à une église. Cette religion est véhiculée par la tradition.

L'instruction religieuse, achevée par la cérémonie de *bar-mitsva*\*, qui a fait d'Alfred Weil un membre de la communauté juive, a été sommaire, mais, à travers son éducation, son *habitus* religieux il est resté l'homme d'un monde créé par Dieu. Dans un tel monde, nous retrouvons que les mots « sain » et « saint » sont issus de la même racine latine. C'est aussi net en allemand, avec la racine *heil*, d'où dérivent *heilen*, guérir et aussi *heilig*, saint. L'allemand et l'alsacien sont les langues d'abord utilisées par Alfred Weil infirmier de son père. En français, Alfred Weil utilise bien le terme « sain » et parfois le second (par exemple pour parler de la religion populaire judéo-arabe). Mais il parle de cette proximité sémantique à sa façon : il ne comprend pas les règles d'hygiène moderne. On n'avait pas de maladies autrefois, dit-il, et pourtant on ne suivait pas les règles

modernes. La Bible a dit de manger seulement les animaux mammifères qui ont les pattes fourchues et qui ruminent. Pas les autres, ni le porc ni le lapin. On a déjà fait tout le nécessaire, il y a trois mille cinq-cents ans. On pourrait dire que, face à Sonia et face à moi, Monsieur Weil continue l'enseignement de la tradition, s'il n'y ajoutait pas une démarche volontariste, une affirmation de la singularité de son discours qui indique une profonde rupture. Monsieur Weil fait des reprises dans le tissu déchiré de la communauté juive. En ce sens il s'inscrit en dehors du concept de tradition en anthropologie. Celle-ci est un processus normal, un *habitus*, et certainement pas une mise en scène, une construction volontaire. Monsieur Weil sait exprimer les limites de la tradition religieuse. Ainsi, en me disant, à propos du testament de mon trisaïeul, le rabbin Salomon Moock :

« Monsieur Cerf, votre grand-père ! la succession de quelqu'un qui tient à la religion, ça penche d'un côté, de l'autre ! Ne cherchez pas à convaincre quelqu'un qui ne tient pas la religion. Les paroles ne suffisent pas. Il faut la confiance. » (*Entretien 17*)

Le testament du rabbin Moock (vers 1898) indiquait à ses fils de nombreux actes de charité à faire après son décès. Il leur enjoignait de se comporter en Juifs et en Juives vertueux, de respecter les rites et demandait à ses filles d'accomplir les devoirs d'une honnête mère de famille. Ce document, conforme à la piété religieuse de son époque, a été reçu par Monsieur Weil comme la description de ses propres demandes à ses fils. Tout en sachant qu'ils ne pouvaient pas être d'accord avec ses exigences. Le terme de « confiance » utilisé par Alfred Weil se rapproche et s'oppose à celui de foi. Il ne s'agit pas d'accepter le mystère de la divinité de Jésus-Christ. La « confiance » serait un état spontané, mental et physique, comme l'indique l'expression « tenir la religion », qui m'évoque la relation de corps à corps entre un petit enfant à sa mère.

Ce propos d'Alfred Weil pose une autre question : la position que j'occupe dans son imaginaire par rapport à celle de ses fils. Un de ses fils lui dit qu'il ne croit pas à toutes ses superstitions. Monsieur Weil en souffre et se met en colère. Avec moi ce genre de conflit n'a pas eu lieu. Pourtant Monsieur Weil éprouve de la rage contre d'autres personnes qui ont été proches de lui. Une minute avant de me parler du rabbin Moock, il a refusé de répondre à une question sur Camille Bloch, le rabbin de Dornach dont il ne veut pas même dire le nom. Le conflit avec ce dernier vient d'une interprétation excessive du code rituel (excès de religion). J'ai occupé une position culturellement proche de Monsieur Weil – en lui montrant ce testament et par tout l'intérêt que j'ai porté à son expérience - mais pas assez proche pour être l'objet de tels sentiments agressifs.

La religion (juive) de Monsieur Weil passe par un ensemble de paroles qui gouverne des actes prescrits ou interdits. Cette religion est l'âme du groupe juif (pour Monsieur Weil en tout cas) ; elle est constitutive des frontières avec le groupe coterritorial. En ce sens, les *witz*, marqueurs de frontières, sont une prolongation de la religion. La religion – en tout cas celle que j'ai observée – ne peut pas être confondue avec un système symbolique destiné à protéger l'homme de la mort. Elle a un rôle plus complexe de structuration sociale. Et elle ne se réduit pas à un ensemble de fonctions. Elle crée un univers humain. Duvignaud (1980) pense que le jeu est un objet qui résiste à l'interprétation fonctionnelle. Le jeu est gratuit. De la croyance et du corps, Bourdieu (1980) ne dit pas quelque chose de très différent. Le jeu : on y est *pris* et pourtant il se donne comme tel, une illusion. La croyance indigène, dit Bourdieu, fonctionne sur ce modèle du jeu. On y est pris, et pourtant on n'en est pas dupe. Bourdieu ajoute ici que l'ethnologue ne doit pas faire d'effort pour s'ensorceler ou s'enchanter des sorcelleries ou mythologies des autres. Le volontarisme va le coincer à l'écart de la vérité objective comme de l'expérience subjective.

Pourtant, quand on assiste vraiment à un jeu – dans mon expérience, jeu de parole - pas à un spectacle où la séparation entre les joueurs et les spectateurs est nette et instituée, il arrive un moment où on y est pris. C'est l'expérience de J. Favret-Saada dans la compétition des sorts, c'est, toute proportion gardée, aussi mon expérience en 2000 avec Monsieur Weil. Et à nouveau à la fin de l'année 2004 :

### **La tache rouge sur l'épaule et la boule devant l'oreille**

*En décembre 2004, j'ai demandé un massage à Monsieur Weil. Je me plaignais d'une douleur dans le bras gauche et d'une gêne dans la région lombaire.*

Monsieur Weil me demande de m'asseoir de travers sur une chaise, le torse nu. Il se place debout derrière mon dos. Il tamponne les régions souffrantes avec de l'ouate imbibée du méthyle salicylate et passe de l'huile camphrée sur ses mains. Il procède à des manipulations : ce sont des pressions, des passages fermes mais sans aucune traction ; par instants je dois exécuter des mouvements lents. Monsieur Weil compare ce massage à un drainage des liquides du corps. En quelques instants, il voit sur mon épaule gauche une tache rouge. Il la trouve trop intense. Il me dit qu'il faudra se contenter d'un léger massage et demander l'avis d'un docteur. La séance dure une

dizaine de minutes. Ce massage me soulage partiellement durant quelques jours.. Monsieur Weil, comme il l'a dit, s'abstiendra de continuer son traitement.

En m'observant il aperçoit une boule devant mon oreille. Je lui explique : il s'agit d'une tumeur récidiviste mais non maligne d'une glande. Je dois être opéré au début de l'année suivante.

A la fin décembre, Monsieur Weil se plaint d'être davantage fatigué. Pris au jeu de l'enquête, je ne tiens pas compte de la fatigue que je lui impose et je m'entête avec un projet de film documentaire. J'organise une rencontre entre lui et les époux Bloch, rencontre que je désire filmer. (Cette rencontre, repoussée, a eu lieu le 20 janvier : c'est l'entretien 18). Les communications se compliquent car Monsieur Weil n'entend pas toujours le téléphone, et bien moins encore la sonnette de la porte d'entrée. Je lui écris pour lui dire que je passerai chez lui le 13 janvier. Ce jour-là j'accumule les maladdresses en imaginant comment je pourrais filmer chez lui. Il faudrait déplacer des meubles, lui dis-je. Alors que je me tourne vers la fenêtre, il semble découvrir ma tumeur parotide. « Mais qu'est-ce que c'est que cette boule que vous avez là ? » Je lui rappelle, avec détails à l'appui, que nous en avons parlé ensemble le mois précédent. Il affirme que c'est impossible, qu'il a une bonne vue. Je dois donc courir chez le docteur, me dit-il. C'est un avertissement en règle, avec rappel de tous ceux qu'il a donnés dans sa vie ! Je réponds calmement que la tumeur est un problème pris en charge sérieusement, qu'il est impossible de m'opérer du jour au lendemain. Intérieurement je bous ! Progressivement ma colère cède la place à un sentiment qu'il me *joue* son rôle de prophète de malheur, qu'il ne croit pas vraiment ce qu'il dit. J'imagine qu'il a pu jouer ce rôle plus d'une fois et annoncer aussi des catastrophes qui ne se sont pas produites. Monsieur Weil en rajoute : « Mais Monsieur Cerf se dit : « *Qu'est-ce que c'est que ce Weil ? Mais qu'est-ce qu'il dit ?* » Mais je me fais du souci, je vous dis que j'ai peur. Et pourtant vous n'êtes pas de ma famille, vous êtes ... comme un étranger »

La rencontre du 20 janvier, maintenue malgré le ras-le-bol exprimé par Monsieur Weil dans E8 (v. en annexe), parce qu'il y avait des tierces personnes en jeu, a été la dernière entre nous pendant plusieurs mois, et ce fut là le dernier enregistrement. Après avoir passé les fêtes de Pessah à l'hospice israélite, Monsieur Weil a été très malade en juin. Après deux hospitalisations, il n'était plus possible pour lui de rester à vivre seul. Il s'est résigné à s'installer dans cette résidence

Hirschler où il était allé pour s'épargner le grand ménage rituel de Pessah. Je lui ai rendu visite à Pfastatt, à l'hôpital local où une rechute l'avait conduit à la fin de l'été, puis à l'hospice israélite voisin.

Si on était absolument pris dans la religion comme jeu, sans possibilité de suspendre la partie, de dire « Pouce ! », comme on pourrait parfois le croire de Monsieur Weil, on ne raconterait pas de *witz* ! Si, à l'inverse, on n'était pas violemment pris au jeu, on ne vociférerait pas contre les « mauvais joueurs ». Les joueurs s'organisent régulièrement entre eux pour établir leurs propres règles, différentes de celles de la maison d'à côté. Il y avait eu la visite du rabbin C. Bloch de Dornach après la bar-mitsva d'Alfred, où il avait dégusté avec gourmandise les fameuses coquilles au chocolat d'Amélie Weil. Monsieur Weil ne lui a pas pourtant pardonné son attitude de 1914. On retrouve un demi-siècle plus tard les mêmes coquilles au chocolat, préparées ... par Emilienne Weil dans les années 1970. Jacques Kohn, procureur à Mulhouse, fils de Marguerite Kohn, est alors *chasen\** à Dornach. Il connaît les cinq livres de la Torah par cœur et anime des soirées religieuses chez lui. Il est l'exemple même du *frum-frum*, le pieux orthodoxe, qui allie la connaissance des textes, la pratique assidue de la prière et le respect des rites alimentaires. Une fois, on change, la soirée se tient chez Monsieur Weil. Le maître de maison passe parmi ses hôtes avec le plateau de gâteaux au chocolat dans les mains et il dit : « C'est *mìnich\**, c'est neutre, sans viande ni lait » Personne n'a voulu en prendre un gramme, me dit Monsieur Weil. La soirée a été gâchée ! Si cette soirée est à la fois répétition et inversion de la réception du rabbin Bloch, elle ne porte pas la violence au même degré. Monsieur Weil a eu des démêlés jusque dans les années 1970 avec les animateurs de la communauté de Dornach, mais à une exception près, Monsieur Weil a désormais pardonné les fautes qu'il a imputées aux autres juifs. (Selon F. Raphaël, un effet des terribles malheurs subis par tous pendant la seconde guerre mondiale, est la fin des haines entre différents groupes juifs <sup>275</sup> ).

---

<sup>275</sup> Ce changement interne me semble corrélé au renversement historique de la perception du judaïsme en Occident, avec l'apparition de la notion de Shoah dans le vocabulaire international et la place du Moyen-Orient sur la scène politique et militaire mondiale.

L'exception est située à l'arrivée de la grande famille Kessous, juifs réfugiés d'Afrique du Nord, et la fureur de Monsieur Weil s'est portée alors sur la rabbine et sur le rabbin Edgard Weill :

### **La question des juifs réfugiés dans l'ancienne synagogue**

*J'ai demandé à réentendre cette histoire, à cause de l'enregistrement défectueux (3). La synagogue de Dornach a été désaffectée dès les années 1920 au profit de l'oratoire voisin (appelé petite synagogue). Des réfugiés polonais y ont séjourné avant 1940, fuyant le nazisme, m' a dit Monsieur Loeb, un autre Dornachois. Mais dans l'histoire entendue il s'agit de juifs fuyant l'Algérie.*

ALFRED WEIL : Alors là ça donne un chapitre, pour ainsi dire [...] (*après un silence de réflexion*) Je veux bien vous le raconter, mais, vous savez, ça tiendra une bonne demie heure. Sûr.

JEAN - YVES CERF : Allez y !

ALFRED WEIL : Sûr ! Et là ce qu'il me faudrait, c'est surtout la question des dates. N'empêche que c'est euh (*parlant moins fort*) 1964 qu'ils sont venus.

JEAN - YVES CERF : Soixante euh, soixante .... Vous m'aviez dit l'été soixante-deux. Mais, bon !

ALFRED WEIL, *reprenant la parole* : Enfin, il y avait une famille de onze personnes qui était ... logée à la communauté israélite de Mulhouse. Il y avait d'autres réfugiés qui ont trouvé, qui ont pu trouver, soit par la question de leurs possibilités financières des logements, (*geste du pouce et de l'index qui se rejoignent*) ou être comme ... à reloger par exemple dans des logements HLM. (*Jean - Yves Cerf opine*) Hum. Mais, ce n'était pas la solution totale, parce que ces gens sont venus avec le juste nécessaire ; et il a fallu aussi la question euh vaisselle.

Donc ... (*Jean - Yves Cerf opine* ). il y a un dimanche après-midi, que chez nous, vous êtes là à la villa, mais c'était à notre ancien domicile de la ruelle Verte, que la porte qui est toujours ouverte – du magasin pour entrer, hein ! - on n'était pas à l'enseigne



comme on est maintenant au danger qu'il fallait mettre des doubles tours et des (*hésitant*) serrures aux portes – euh, il y a une jeune fille qui vient et qui demande à ma femme un petit peu d'eau pour un biberon.

(*Indiquant le magnétophone*) Il y a assez de place ? Hein ?

JEAN - YVES CERF : Oui, oui.

ALFRED WEIL : Et ma femme elle prend ça à la légère en disant (*riant*): « Il faut un biberon. Mais le bébé il est où ?

- Mais là-bas.

- Où là-bas ?

-Viens je vais te le montrer.

Une fille de quatorze ans. Et ma femme, avec le biberon et l'eau chaude. Elle suit la petite :

- Mais, où tu me mènes ?

- Mais dans l'ancienne synagogue de Dornach.

Ma femme est rentrée là-dedans et quand elle a vu la misère, qu'il y a onze personnes qui n'ont même rien pour être assis.

- Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Mais vous venez d'où ?

- Mais il fallait partir de la Communauté de Mulhouse. On n'avait pas assez de place pour nous loger. »

(*Chuchotant distinctement à mon intention*) Je vous dis pas la vérité, je peux pas...

Et elle vient courir à la maison :

- Alfred prépare la table - celle-là (*il tape sur la table en question*)- il y a dix personnes : café, lait, sucre, confiture, beurre, pain. Dépêche-toi, je vais les amener tous !

Et ça n'a pas duré une demi-heure que ces gens se sont laissés décider pour venir. Parce qu'ils étaient même gênés pour dire se charger de quelqu'un comme ça, rentrer dans une demeure, avec un nombre incalculable de pensionnaires, tout d'un coup. Bon, on les a restaurés, on les a gardés là. C'était au mois de, fin juin, où la température externe était encore bonne, chaude. Et nous, nous avons commencé après ça, on les avait pendant (*cherchant la précision*) une dizaine de jours, si c'est pas quinze jours, tous les jours à table pour manger. Entre temps, ma femme s'est occupée, chez Brunschwig, pour avoir un réchaud à butane, pour que, eux ils peuvent faire leur cuisine, parce que le manger que nous leur avons servi, n'était pas leur coutume. Comme ils avaient, euh, des repas

autrement préparés que nous, avec le couscous couscous, c'était pas ça, ils ont mangé, je ne veux pas dire à contre cœur, mais pas de grand appétit. Bon enfin on a fait le nécessaire et puis finalement la ville de Mulhouse a eu ouïe de ça et leur a fourni des châlits militaires pour qu'ils puissent au moins avoir un gîte pour coucher. Mais la chose s'est compliquée parce que, vers *schiw oser betames*<sup>276</sup> – il y a, en général on dit, *schiw oser betames* il y a les ânes qui grelottent – et il y avait vraiment une chute de température que nous sommes allés tous les jours, mais qu'est-ce que nous constatons ? Comme il y a ce vieux bâtiment beaucoup de vitres qui manquent, il y a des courants d'air de partout. Alors là comment faire pour un encadrement pour onze personnes à coucher ? Et on a démonté les portes de la synagogue pour faire un genre d'enclos pour qu'ils soient au moins protégés de ces courants d'air. Et...ces quelques mois ont suivi. Toujours avec notre appui, ils ont cherché leur viande. On leur a donné des récipients pour qu'ils puissent cachériser tout ça.

Mais en concertation ensemble on a vu que les mois ils s'écoulaient mais on vient pas en été, on vient vers l'automne ; et on s'est demandé qu'est-ce qu'on va faire avec ces gens ? Ils ne peuvent pas rester l'hiver là-dedans. Tout d'abord il y a pas moyen de chauffer ! Ou alors il faudrait qu'ils s'englutinent (*sic*) autour du fourneau pour dire nous avons un peu chaud. Et j'avais appris qu'il y a pas loin de la synagogue un appartement qui était considéré comme vétuste et que la ville, du service d'hygiène ne permet plus (*surarticulé*) de le re-louer. (*toujours un peu lent, solennel*) Je ne voudrais pas exprimer à qui appartenait ce logement- c'est-à-dire la maison – mais le refus de loger ces gens là-dedans. En me disant ouvertement, la ville a décidé le re...- leee, le **non** d'un relogement à cause de l'hygiène qui n'existe plus dans cet appartement. Mais moi j'ai vu ça d'une autre côté, j'ai vu l'hiver qui arrive et au moins dans ce vieux logement si, on peut, ne pas, comme on s'est rendu compte que c'est bien possible, que c'est quelque chose qui n'est pas euh à la portée de tout le monde pour dire un logement bien équipé ou bien euh utilisable, nous sommes arrivés avec une grande peine, et là je laisse ouverte la question pour laquelle je me suis défendu avec le propriétaire qui ne voulait pas les accepter en gardant le secret de laaa, l'identité de cet homme (*Jean - Yves Cerf opine*) ; donc nous avons réussi à avoir un fourneau à feu continu – gratuitement- chez Brunschwig- nous avons réussi à avoir une cuisinière, gratuitement, aussi de quelque part. Au moins pour ça ils étaient assurés de passer leur hiver. Et (*prolongé*) c'est par le fait

---

<sup>276</sup> Le dix-sept du mois de tamouz ; c'est un jour de deuil religieux ; par ailleurs un proverbe dit « *em tames frire di esel* », les ânes ont froid en tamouz, curieuse expression puisque ce mois correspond à juin-juillet.

que ces gens se sont occupés eux-mêmes de leur avenir pour recevoir un appartement HLM par la suite pour dire, euh, c'est la fin de mes explications, comment c'était la, ... (*baissant le ton vers la fin*) l'esprit d'accueil pour certains de nos coreligionnaires d'Afrique du Nord.

JEAN - YVES CERF : Alors, vous m'aviez dit qu'il y en avait un parmi eux, un qui était un peu simplet, mais très, mais très savant en religion. Il me semble.

ALFRED WEIL : Il y avait le onzième, si je nomme onze, le frère de, du chef de famille, Brahim, quiii, malgré sa dépendance, n'était pas dans le niveau de dire un homme tout à fait normal, mais une qualification très très religieuse et très très instruite sur les règles de (plus bas, quasi chuchoté, plus rapide) notre religion.

*Extrait de l'entretien 16*

Cette anecdote met en actes la *tsedaka\**, une valeur dont Alfred Weil a indiqué l'importance pour lui dès le premier entretien, et que nous retrouverons aussi au cœur de sa rencontre avec Emilienne Macé, sa femme. A cette attitude, Monsieur Weil oppose celle du rabbin de Mulhouse et de sa femme. En sortant de l'ancienne synagogue où elle a rendu visite aux réfugiés avec son mari, la rabbine a demandé à se laver les mains. Ce geste est considéré comme une faute grave, qui s'ajoute à l'accusation de passivité... et à ce qui ne m'a pas pu être révélé (?)

Les immigrants juifs d'Algérie ont utilisé quelques années l'oratoire de Dornach pour y mettre en place leur culte séfarde\*, rituellement différent du rituel ashkenaze. Plus tard, un second rabbin, un séfarde\*, a été nommé à Mulhouse et le culte séfarde\* s'est alors déroulé à la synagogue de Mulhouse parallèlement au culte ashkenaze.. Monsieur Weil était resté lié avec cette famille judéo-arabe et rendait toujours visite à la mère. Un des enfants de cette grande famille, qui vit à Dornach, fréquente toujours le culte à Dornach même.

« [Les avertissements ], dit Alfred Weil au cours de l'entretien 17, pour moi c'est de la monnaie courante. Dieu le sait. Pas moi. C'est seulement une supposition. ».

*A l'inverse, au-delà de l'affirmation de Mauss que le croyant est un homme qui peut davantage, l'anthropologie des religions éprouve des difficultés face à la religion*

*concrète en Occident. Nous pouvons confronter notre expérience à celle des pèlerinages sur le lieu d'apparitions contemporaines.*

### **La monnaie courante des avertissements**

Les avertissements, les mauvaises paroles, les signes et rêves significatifs font-ils partie de la religion ? La question elle-même est à analyser, dans le cadre du débat en sociologie et en anthropologie sur la notion de magie par rapport à celle de religion. A Mauss qui opposait ces deux notions et les définissait par contrastes, on a objecté que la distinction ne faisait pas sens pour de nombreuses sociétés. On peut alors s'en tenir à une distinction sémantique du point de vue de l'observateur. La magie met en scène des objets réels efficaces. Dans la pratique de Monsieur Weil l'huile camphrée est répandue sur les mains du masseur, le méthyle salicylate sur la région souffrante du patient. Monsieur Weil a parlé de ses massages en termes de pratique religieuse, en expliquant ce que c'est que la technique de *schorme*\*. Une autre explication parlait d'un fluide qui circulait. Sa femme parlait de « mains célestes ». Le corps humain est un domaine imprégné de religion. Et j'ai entendu les gens rassemblés à l'oratoire de Dornach se définir comme un groupe en disant « On est tous passés au moins une fois sur la table de la cuisine de Monsieur Weil », pour désigner les soins qu'il a dispensés. Mais ce serait une erreur de penser que la religion est partout présente dans la pensée d'Alfred Weil. Y compris dans ce domaine. Il n'hésite pas à remettre des patients entre les mains de médecins professionnels (biomédecins) en qui il a confiance quand il sent que lui-même ne peut pas guérir le cas. Par contre il critique la brutalité des « rebouteux, des magiciens, des kinésithérapeutes », invités sur un plateau de télévision. « Manipulation, telle était la principale direction de ces gens-là, où je ne suis absolument pas ». Une fois encore, la critique virulente est de mise contre les pratiques des groupes sociaux voisins, alors que le respect est sa règle pour les catégories sociales supérieures à la sienne mais non contiguës.

Après J. Favret-Saada, Elisabeth Claverie affirme au début de l'ouvrage où elle analyse son expérience parmi les pèlerins qui se rendent aujourd'hui à Medjugordje, en Bosnie (Claverie, 2003), lieu où des apparitions de la Vierge se sont produites, que l'ethnologue, placée en face de certaines situations où la parole est porteuse d'une force physique, magnétique ... en tout cas pas musculaire ni ordinaire, doit faire appel à la sémiotique. Elle s'appuie sur le positivisme logique du mathématicien et philosophe B.

Russel pour définir des « objets fictionnels » et écarter la question de la réalité au profit de l'usage verbal et de l'énonciation. C'est une façon recevable de délimiter le champ de l'observation expérimentale, au sens des sciences exactes. Si cela peut sembler une solution de facilité, il faut avoir en tête que le pèlerinage de Medjugordje s'est installé dans une renommée internationale, accompagnée de profits matériels et spirituels abondants pour les populations locales, l'église franciscaine catholique de Bosnie et des groupements chrétiens charismatiques - en s'asseyant sur des charniers successifs, sur les massacres intervenus dans la région depuis les années quarante, étouffés par la langue de bois titiste, et que les apparitions de la Vierge sont intervenues là au moment de l'effondrement de cette Yougoslavie titiste, suivie de guerres et de nouveaux massacres dans l'ex-Yougoslavie. Bref, très largement de quoi rendre méfiant le plus mystique des anthropologues ! E. Claverie considère donc que la foi comme régime de compréhension peut être aussi recevable que la preuve comme régime de compréhension. Le problème, dit-elle, c'est que la Vierge a été vue (quelques années plus tôt) par les voyants (et non par les pèlerins), position paradoxale de la foi. Or ce problème est nécessairement résolu par les pèlerins, sans quoi leur quête n'aurait aucun sens :

Par ailleurs, puisque les pèlerins ne « voient » pas, il faut donc qu'au cours de l'exercice, la Vierge perde son caractère factuel pour gagner en abstraction et en indécision, pour reconquérir à d'autres moments cette qualité. C'est sans doute la mise au jour de cette tension qui ferait cesser certaines croyances des ethnologues quant à la religion populaire. Il apparaît en effet qu'elle possède des liens précis à l'abstraction et qu'elle n'est pas, malgré sa présence de médiation, simple projection anthropomorphe ou « concrète » selon l'emploi dénigrant de ce mot dans ces circonstances. D'où la difficulté, pour les apologistes chrétiens des apparitions, à mettre en place leur argumentation.

*Référence électronique* : Elisabeth Claverie, 1990, « La Vierge, le désordre, la critique », *Terrain*, 14 - *L'incroyable et ses preuves*. Mis en ligne le 17 juillet 2007. URL : <http://terrain.revues.org/document2971>

Alfred Weil associe religion et santé. Ce lien est une caractéristique de la médecine populaire. Il repose sur « le rapport inéluctable de la maladie au social »<sup>277</sup> que dissimule la relation individuelle du médecin au malade. Arnold Weil, après son apoplexie, a été examiné par des médecins titrés. Alfred Weil avait mené son père malade à un professeur hospitalo-universitaire bâlois qui l'avait examiné en présence des étudiants :

ALFRED WEIL : Le Professeur Bing à Bâle, il a dit « *Nahmet Si d'r Maa' mit. Si sìn d'r beschte Doktor.* » « Emmenez le malade », il a dit, « vous êtes le meilleur docteur. » J'ai dit « Docteur, heu, Monsieur le Professeur, j'sais pas faire de méd'cine ». Il a dit « Rien que de voir comment vous agissez vis-à-vis de ce malade, ça me suffit. » (*Entretien 11*)

Alfred Weil avait effacé l'humiliation qu'impose au malade objectivé le pouvoir du patron hospitalo-universitaire en la remplaçant par une formule cérémonielle qui l'investissait comme « le meilleur docteur » de son père. Une autre pratique médicale s'est donc installée après l'aveu d'impuissance de la biomédecine. C'est un parcours médical devenu fréquent dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle en Occident, mais inverse de ce qui se passe encore aujourd'hui dans la plupart des milieux africains, et dans la France rurale jusqu'au milieu du siècle. « Le pluralisme médical est largement le résultat de rapports sociaux qui transcendent les conduites individuelles » rappelle Jean Benoist (1996, p. 7). L'autre aspect récurrent du discours d'Alfred Weil est de désigner le rapport de forces qui se joue dans le champ médical autour de la légitimité des pratiques. Toute pratique médicale, y compris biomédicale, repose sur un acte de foi, une confiance du patient envers le médecin ou le système médical, qui concurrence sans état d'âme la pensée scientifique. De là à dire que la biomédecine – mais aussi les médecines parallèles, qui s'affichent dans l'occident urbain contemporain sur le terreau des « médecines populaires » - sont devenues des religions qui ne disent pas leur nom, il n'y a qu'un pas, qui prend la forme d'une conjecture : la « croyance » est une fiction sociale.

---

<sup>277</sup> « Le travail de l'anthropologue occidental, confronté à sa propre société, consiste à montrer que la relation privilégiée de la maladie et du sacré est une conséquence inéluctable du rapport de la maladie au social » F. Laplantine (1986).

## La double expérience

« En ce qui me concerne *je savais* que ça pouvait arriver », ai-je écrit un peu plus tôt. S'agit-il de ce qu'on appelle l'empathie ? Certes, mais au-delà du mot, quelle est ma position par rapport à la religion ? Obadia relève que, pour les anthropologues depuis un siècle, « la notion d'*expérience* s'impose comme un point d'entrée à l'étude *empirique* et descriptive de la religion » (2007, p. 26). L'anthropologie religieuse ne s'est jamais contentée d'une étude des textes sacrés et des discours autorisés sur la religion. Obadia rappelle la quête évolutionniste de l'expérience [première] de la religion du « primitif », puis le double usage du concept [ expérience – empirisme ] revient sous sa plume dans une autre phrase :

Mais, parce que l'anthropologie suppose une ethnographie, la notion d'expérience revêt d'autres significations : elle est d'abord celle du chercheur dans un environnement culturel différent du sien, et ensuite, celle « culturelle » des autochtones dont l'étude prétend rendre compte. C'est au cœur de celle-ci qu'est supposée résider l'expérience « religieuse »

Obadia, *ibid.*

Il me semble que ces deux expériences sont inséparables. Face à Alfred Weil transmettant sa propre expérience religieuse, j'ai vécu une expérience anthropologique *et* religieuse. Il est alors clair que l'expérience dont il est ici question n'a pas le sens de l'expérience de la science positiviste. Elle a une valeur de réalité, mais pas de vérification « expérimentale ». Je ne suis pas loin d'E. Claverie quand elle s'appuie sur le positivisme logique de Russel pour donner un sens à sa propre expérience ethnographique de pèlerine. L'expérience d'Alfred Weil est intransmissible en termes de rationalisme scientifique - en particulier la question de sa vérité. Cette contradiction, que la citation de Castoriadis sur l'ethnologue et le Bororo avait posée reste insurmontable dans une perspective spéculative. Bouveresse, dans sa réflexion sur la religion, fait-il autre chose que de s'interroger sur cette aporie, qui repose sur le postulat de la supériorité – et donc de la séparation – de l'imaginaire du savant ou de l'homme politique éclairé sur celui du peuple religieux ? Ce n'est pas pour noyer le poisson ou seulement pour faire plaisir au

lecteur que j'ai reproduit cette expérience dans les transcriptions d'entretiens. Cette impossibilité de couper la théorie de la pratique devient un outil si on replace les sciences sociales, comme l'histoire, dans « une tentative d'interpréter le monde *pour* le transformer », comme l'ajoute Castoriadis (*op.cit.* p. 247) en modifiant la perspective marxiste par la place centrale de son concept d'imaginaire .



*Cinquième partie*

***Le roman de la parole***

Aucun groupe ne retrouve jamais le temps d'avant guerre, et de fait il ne se retrouve jamais identique à lui-même. La guerre est pour les groupes humains l'ultime rupture et l'objet de nouvelles fraternités.

Suzie Guth, 1988, *La formalisation du social*, Cousset, Del Val.

*Après la guerre, la fin de l'exil provençal. Le mariage (l'alliance, le « b'ris ») d'Alfred Weil avec Emilienne Macé représente la pièce manquante du puzzle que constitue « Le roman de la parole ». Le conteur gardait cette pièce.*

Ce parler incompréhensible au citadin qui est absolument refoulé au point que malgré des efforts on n'a pas réussi à en connaître la moindre parcelle.

....

Combien d'entre eux, alors, ne m'ont accepté, qu'à condition qu'on ne parle pas de « ça » ; quand d'autres, comme en Mayenne, me renvoyaient les uns aux autres prétextant leur « incompétence » en la matière.

En fait, ceux qui ont d'emblée accepté de parler du « patois », sont en général ceux qui ne l'ont jamais parlé. Ceux qui ont refusé, ou accepté après d'énormes réticences, sont ceux, ruraux agricoles, qui ont été montrés du doigt par les commerçants du bourg ou de la ville, par les maîtres, par les camarades de la ville.

Frank Alvarez-Pereyre, 1984, p. 40

## Chapitre 21

### La deuxième guerre mondiale comme ultime rupture

La deuxième guerre mondiale est une période dense en événements, une collection d'aventures dramatiques qu'Alfred Weil m'a racontés d'une façon qui empêche une réorganisation biographique. La synthèse que je présente ici est donnée avec ses lacunes et sans aucune certitude sur les dates et enchaînements.

Alfred Weil est mobilisé en avril 1940 à Clermont-Ferrand pour y faire ses classes. Aussitôt, son souci est d'effacer le « teutonique » de son langage. Il est envoyé non loin, à Riom. Il reste en Auvergne pendant l'offensive allemande de mai-juin. Il fait fonction de comptable et d'interprète dans son régiment. Il n'est pas démobilisé et reste donc dans l'armée d'armistice mise en place pendant l'été 1940. Ils n'ont pas démobilisé ceux qui étaient dans le Nord, explique Monsieur Weil, ceux qui ne pouvaient pas rentrer chez eux. Pour ces gens, c'était devenu une protection pour éviter l'incorporation par les Allemands. Il n'y a jamais eu de mauvais traitements contre les juifs. Ça a duré jusqu'en 1942-1943. Alfred Weil a encore séjourné quelque temps à Issoire. Puis il a quitté l'Auvergne en uniforme au cours d'un voyage aventureux en train pour arriver dans un régiment à Maillane<sup>278</sup>, près de Graveson, dans les Bouches-du-Rhône. C'est là qu'il est entré dans le Groupe de Travailleurs. Une autre fois, il se dit comptable dans un régiment à Maillane. Ici, en 1941, il est volontaire pour devenir infirmier. Il arrive ensuite à Maurière, près d'Avignon, avec le lieutenant martiniquais qu'il a soigné d'un abcès. Le lieutenant utilise ses talents pour préparer des langues de veau. Un régal ! A Maurière, la même année, est située la rencontre avec des soldats alsaciens rapatriés de Tunisie. Cette évocation donne dans (9) les plus longs dialogues en alsacien de nos entretiens. A partir de quand Monsieur Weil fait-il partie du GT 1088 ? Quand s'installe-t-il à Apt ? Quand est-il bûcheron dans le Lubéron ? (J'ai vu chez son fils deux ou trois photographies d'Alfred Weil parmi un groupe d'hommes en uniforme, dans la nature, avec des tentes)

---

<sup>278</sup> Monsieur Weil précise que c'est la ville natale de Frédéric Mistral et fait une digression sur Carmen et Bizet

Quand le GT 1088 se transforme-t-il en « une sorte d'ANPE » à Apt, un bureau de placements d'anciens soldats ? Dans l'entretien 8, Monsieur Weil dit :

« En 1942, mes parents étaient à Musinens dans l'Ain. J'étais à Apt, comptable dans le groupe de travail de démobilisés 1088. Il arrive une circulaire du commandant militaire de Marseille, que tout mobilisé dont les parents sont expulsés doit recevoir l'allocation militaire. Je fais ni une ni deux. Je fais la demande. »

Ce propos-ci comporte une obscurité : démobilisé ou mobilisé ? Ou bien faut-il comprendre : mobilisé puis démobilisé ? Il est contradictoire avec une autre affirmation : Monsieur Weil aurait pendant un temps perdu trace de ses parents :

Ses parents ont été expulsés de chez eux par les Nazis le 16 juillet 1940. Alfred Weil a raconté qu'il y avait eu une revue de la cavalerie de la Wehrmacht dans le centre de Dornach en juin 1940. Son père, à la fenêtre, avait salué un officier d'un « Bonjour Monsieur ». L'officier de répondre (en allemand) « On ne dit pas *Bonjour Monsieur*. On dit *Heil Hitler !* ». « Quoi », dit le papa en allemand, « Hitler cet assassin ! ».

Non, ça n'est pas une variante du **witz 8**... Une voisine est intervenue pour arrêter l'officier, en criant que le vieil invalide était un ancien combattant allemand de Verdun. Comme le craignait ma mère, il s'en est suivi l'expulsion de mes parents le 16 juillet, dit Alfred Weil, négligeant ou ignorant que l'ordre a été donné le 16 juillet 1940 d'expédier aussitôt tous les juifs de Mulhouse en convoi vers la Franche-Comté voisine (*d'après l'entretien 17*). Alfred Weil a vu une fois ses parents, à l'automne 1940 dans un hospice près de Lons-le-Saunier, puis il perd le contact. Un jour qu'il officie à l'infirmerie à Montfavet (près d'Avignon) avec plusieurs malades autour de lui, le coq chante. En plein jour ! C'est un présage. On toque à la porte : « L'infirmier chef Weil, c'est ici ?

- Oui, c'est moi.

- J'ai un courrier pour vous. »

On avait retrouvé ses parents. Alfred Weil a pu aller les chercher dans un hospice à Musinens pour les installer à Apt en 1942 - ou 1943 (*noté à l'hospice israélite, entretiens 19*).

En parlant de la *mairie* de Bourg-en-Bresse, Monsieur Weil donne une indication trompeuse. Musinens se trouve sur la commune de Bellegarde, beaucoup plus près de Genève. Il faut comprendre que la lettre venait de la *préfecture* de l'Ain à Bourg-en-Bresse. Monsieur Weil occupe alors à Apt divers emplois, sans que les liens soient rompus avec le GT 1088. Il travaille pendant un mois chez un comptable, payé cinq francs de l'heure. Remercié, il se présente au maire de la ville, Monsieur Gay, qui habitait

en face de chez lui. Le maire le fait embaucher chez un expert-comptable. Plus tard, pour faire face à la misère, il partage son temps hebdomadaire entre trois emplois : infirmier deux jours par semaine, deux jours comme comptable à la perception d'Apt et encore deux jours par semaine comme boucher (là où se situe l'histoire du trafic de cigarettes de l'entretien 1). En février 1944, Alfred Weil et ses parents et échappent par miracle à la déportation (Le récit dans l'entretien 1 date l'incident du 11 février 1945). Quel rôle ont pu jouer là le maire d'Apt, cité, ou d'autres relations, face à la Milice ou à la Gestapo ?

Amélie Weil, la maman, épuisée, malade, meurt avant la fin de l'exil, en octobre (?) 1945. Alfred se marie civilement en octobre 1945 (?) avec Emilienne Macé, une jeune fille d'Apt. Emilienne est la fille d'un cultivateur aisé (catholique). Emilienne se rend à Paris pour s'y convertir au judaïsme. Le mariage religieux est célébré en 1946 à la synagogue de Marseille (une autre indication parle de 1945). Le 16 avril 1946, Arnold, Emilienne et Alfred Weil arrivent à Mulhouse .

L'histoire est vue dans un cercle centré sur le narrateur dans un rayon limité. Rien sur les débuts de la guerre (1939-1940), rien sur la campagne de France de 1940, rien sur l'exode, sur l'occupation de la zone Sud, sur la Résistance ni sur la Libération. Celle-ci est pourtant antérieure à la mort de la mère, mais rien ne semble avoir changé.

Les vies de Marguerite Kohn et d'Alfred Weil pendant la deuxième guerre mondiale sont assez différentes et leurs conséquences le seront également.

Marguerite et son mari Moulou Kohn s'engagent dans des réseaux de solidarité aux réfugiés juifs d'Europe centrale dès 1938. Elle part en février 1939 chercher des enfants juifs en Hongrie et en Tchécoslovaquie. Après l'armistice de 1940, les Kohn s'insèrent à Vichy (eh oui), puis à Lyon dans des réseaux de juifs pratiquants qui s'entraident et accueillent comme ils peuvent les juifs étrangers, jeunes ou vieux. Un frère de Marguerite, Josi Samuel est arrêté à Lyon en 1942 par la police française pour trafic de cartes d'identité. Moulou Kohn est arrêté trois mois après l'entrée des troupes allemandes à Lyon dans un local juif, le Comité d'aide aux réfugiés. Déporté à Drancy, il est ensuite assassiné à Auschwitz.

Alfred Weil évoque le destin des membres de sa famille. Il y a ceux qui ont trouvé refuge en Amérique. La tante de Saint-Louis meurt malade au début de la seconde guerre mondiale. D'autres oncles ou cousins sont retenus par le gouvernement français dans des camps d'internement pour les réfugiés étrangers, comme à Gurs, où la Gestapo viendra les

chercher. J'ignore quels contacts ont pu s'établir entre Alfred Weil et sa famille pendant cette époque noire.

Marguerite Kohn a écrit ses mémoires autour du souvenir de son mari martyr, et la période de la seconde guerre mondiale et de la Shoah y est donc centrale. Mais il y est longuement question de l'après-guerre comme renaissance. Le livre a été diffusé par ses enfants dans sa famille après sa mort en 1993. Marguerite Kohn avait quatre-vingt petits enfants. Une petite-fille a donné deux exemplaires des mémoires à sa belle-mère, Yolande Picard, qui m'en a offert un.

Monsieur Weil parle de trente-cinq pages de mémoires qu'il a dactylographiées pour ses enfants ; elles couvrent les années de la deuxième guerre mondiale. Elles sont restées dans son bureau après son départ pour l'hospice israélite. Alfred Weil a quantitativement peu parlé de l'innommable des crimes nazis. Six de ses proches parents ont péri dans les camps de la mort. Il me l'a dit avec pudeur. Qu'aurait-il pu en raconter ? Ses récits sur la grande guerre sont, nous l'avons dit, issus de sa propre expérience. Ils sont violents mais pas insoutenables. L'expérience du père à Verdun n'a pas été transmise comme telle (même si elle laisse des traces narratives nettes à travers les séquelles). Déjà, avant la question de « l'impossibilité de la poésie après Auschwitz » portée par Adorno, Benjamin, écrivait en 1936 qu'avec la Guerre mondiale « les gens revenaient muets du champ de bataille - non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable » (*op.cit.* p. 115-116) et qu'ainsi disparaissait le conteur.

Est-ce à cause de leurs destins différents pendant l'Occupation que les positions par rapport au sionisme de Marguerite Kohn et d'Alfred Weil sont si éloignées l'une de l'autre ? (La position d'Alfred Weil, ou du moins ce que j'en sais : une présence très ténue d'Israël dans sa conversation. Il n'a jamais été question d'aucune personne de sa famille vivant là-bas. Le seul lien connu est son investissement dans le Maged David Adorn, la Croix-Rouge israélienne.) Le sionisme alsacien était faible avant 1940 et se concentrait autour de l'orthodoxie. Le rabbin Camille Bloch collectait des fonds pour le Foyer Juif en Palestine. C'est après-guerre que le sionisme progressera parmi les milieux juifs. L'absence d'intérêt de Monsieur Weil pour *Erets\* Israël* est-il une suite durable de son hostilité à l'orthodoxie acquise dès l'enfance, combinée à sa méfiance pour les responsables des institutions juives d'après-guerre, considérés eux comme non religieux ? Ce détachement serait lié à l'attachement territorial de Monsieur Weil. Quand il parle drôlement de la vanité de mettre le Sefer\* Torah en orbite, il sous-entend que le judaïsme

est là où se trouve le juif, sur la terre où il est né. Alfred Weil n'est pas un voyageur au long cours. Et, si la haine des juifs (*risches\**) est la punition divine pour leurs manquements à la Loi, la fondation de l'Etat d'Israël n'y change rien.

Nous en arrivons à la rencontre entre la jeune catholique provençale Emilienne Macé et le juif « boche » Alfred Weil. La question des relations sexuelles et matrimoniales entre un juif et une chrétienne a régulièrement posé problème, comme les *witz* l'indiquent. Maurice Bloch sait que pour les actuels ultra-orthodoxes (en Israël), la conversion, « ça n'est jamais assez correct »<sup>279</sup>. Autrefois, dit-il, certaines histoires se sont mal passées. Des liaisons préconjugales se sont achevées sur une rupture par suite du refus d'une famille d'accepter le mariage. Le cas symétrique de la liaison entre une femme juive et un *goy*, infiniment plus rare, aurait été *très* mal vu, ajoute ce juif pieux.

Plusieurs anecdotes montrent la sensibilité personnelle d'Alfred Weil sur ce point :

ALFRED WEIL : Je vous ai raconté je crois, l'histoire de la dame qui se disputait avec un monsieur dans le magasin. Lui, il avait épousé une femme qui s'était convertie au judaïsme. Et elle dit de son mari à elle : « Lui au moins, il ne s'est pas marié avec une *goya\** » Ensuite, elle, Alzheimer ! *Ja*, ça c'est un cas. Je continue ?

Et puis un autre cas, catastrophe ! Une femme qui rentre à la boucherie, et qui dit à **ma** femme, qui était pour dire, de service ce jour-là : « Madame, est-ce que je peux avoir une langue de bœuf ? » Et ma femme de lui répondre ; « Madame, je vous dirais que c'est pas possible, parce que...

JEAN-YVES CERF : Faut commander.

ALFRED WEIL : Après *Schovuot\**, nous commençons déjà de mettre des langues en réserve dans des saumures, que nous changeons tous les trois quatre semaines - des saumures, pour que la langue ne commence pas à gonfler, vous voyez – faut remettre la saumure ; et, je vous dis pas : « oui » »

La semaine d'après elle vient, voiture d'enfant dans le magasin. (*Energique, très articulé*) « Alors, Madame Weil, est-ce que je peux avoir ma langue ? »

---

<sup>279</sup> Face à une demande de conversion au judaïsme, la dissuasion est la première réponse rabbinique. Elle est cependant possible au terme d'un processus éducatif et rituel. Les orthodoxes ou ultra-orthodoxes diffèrent sur ce point des courants conservateurs (Azria, 1996).

Ma femme dit (*plus bas*) : « Non, madame ! »

Servie, la porte s'ouvre, la moitié de la voiture est dehors, elle se retourne : « Si j'avais su, j'étais chez Buchinger<sup>280</sup> à Strasbourg, j'aurais eu ma langue. Mais vous, vous n'êtes qu'une *goya*\* ! » (*Jean-Yves Cerf opine. Alfred Weil murmure*) Un de ses fils a tué son frère ... Dix-sept ans.

Alors – vous attribuez une chose c ... (*s'interrompant*) - vous avez écouté bien, vous avez bien entendu (*Jean-Yves Cerf opine*) - comment il faut convertir cette question.

Il y a un monsieur qui pendant des mois a confiance à Weil. Il cherche la viande (*un coup tapé sur la table*) au comptoir.

Mais la marotte, à force de ( <i>expression alsacienne</i> ) - <i>waiss ich nît wàs</i> - contacts avec les autres, mijoter - <i>wàs waiss ich wàs ?</i> - qu'il faut pas avoir confiance à Weil, et il faut la viande sous surveillance, ficelée, plombée.	Mais la marotte, à force de - je ne sais pas quoi - contacts avec les autres - mijoter, qu'est-ce que j'en sais quelque chose ?- qu'il faut pas avoir confiance à Weil, et il faut la viande sous surveillance, ficelée, plombée.
---	---

Un jour, il vient. Et puis parmi le tas de paquets, qui sont de l'après-midi, pour que les clients viennent le chercher le soir, hein : « Qu'est-ce qui se passe là-derrrière ? Vous n'êtes pas en train de fabriquer les pa... les paquets ? » Et ma femme dit : « Mais Monsieur Grumbach, comment vous pouvez dire une chose pareille ? Que nous avons le *shochet*\* qui fait les paquets. (*tapant sur la table*) Vous voulez regarder combien de paquets il y a ? Et votre petit paquet qui se trouve peut-être juste en dessous ? » (*Murmuré*) Il est grippé ; il est grippé. Et avant de sortir, ma femme lui dit, pas méchamment (*en alsacien*) :

« Güeti Bess'rung, Monsieur Grumbach ! »	« Bon rétablissement, Monsieur Grumbach ! »
--	---

Il se retourne « J'ai pas à recevoir, j'ai pas besoin de recommandations d'une *goya* ! » *Ja* ! Il est mort, tout seul. On l'a trouvé mort dans un appartement qu'on a été obligé de chercher les pompiers pour ouvrir les portes.

Ça ce sont des cas qui sont arrivés ; et là je pourrais vous raconter, vous ajouter encore, je ne sais plus combien de cas. *Ja* ! Ça alors, c'est ... (*silence*).. des travers, où

---

<sup>280</sup> Traiteur cachère.



souvent je me suis demandé, parce que ma chère, chère, chère mamie a toujours dit (*en yidich, ton lumineux*) : « *Alles recht sich auf de Erde* »

JEAN-YVES CERF : Tout est juste sur la terre, oui.<sup>281</sup>

ALFRED WEIL *murmurant* : *Ja. Ja.* Et là combien de fois j'ai pensé à ces choses-là, la **méchanceté** des gens – v' voyez – que, on crache quelque ... je ne peux pas dire autrement, on vous crache quelque chose de dégoûtant dans la figure. Pourquoi dire vous n'êtes qu'une *goya* ? (*Jean-Yves Cerf opine*)! *Ja.* C'est fâcheux, ça fait mal, ça peut, ça peut donner des ... - comment je vais dire ? - des suites psychiques quand on se met dans la tête comme ça (*tapant sur la table*) qu'on est diminué, alors qu'on a fait le **geste** et le devoir (*tapotements sur la table*) de devenir juive – vous voyez- et que, on a rien à se reprocher, c'est-à-dire ménage cachère...(Extrait de l'entretien 11)

### Rencontre avec Emilienne Macé

A peine trois mois avant sa mort, j'ai demandé à Alfred Weil comment il avait rencontré sa femme. Monsieur Weil avait toujours été discret sur sa vie conjugale et familiale après son mariage, ce qui formait un énorme contraste avec l'abondance de récits sur la famille qu'il avait formée avec ses parents. Ce jour-là, à l'hospice, j'ai écouté avec une certaine émotion, et pris des notes qui m'ont permis d'écrire un récit de plus de deux mille mots que j'ai intitulé *Rencontre avec Emilienne Macé*. Je n'ai plus rien entendu sur cette question dans la bouche de Monsieur Weil.

Mais n'est-ce pas les circonstances du dialogue entre Monsieur Weil et moi-même, la conscience qu'avait le locuteur qu'il ne raconterait plus jamais ça, et l'effet provoqué par ses paroles sur ma plume, qui ont créé cette histoire si difficile à croire ? La parole de mon interlocuteur était cette fois-ci fortement influencée, et prête à devenir une nouvelle littéraire. Ce que j'ai entendu (ce que j'en ai fait ) semble « trop beau pour être vrai ».

---

<sup>281</sup> Le sens exact est : Tout se juge sur la terre.

En 1943 le groupe de travailleurs, le GT 1088 coupait du bois dans le Lubéron, dans la forêt de Baumel pour fournir les gazogènes. Quand on a terminé de décharger le wagon à la gare de Cavaillon, on est rentré pour le repas. C'était la veille de Kippour\*. Ça sentait bon.

- Devine ce qu'il y a à manger ? me dit le cuisinier.

- Du lapin.

- Du lapin, lui dis-je, mais tu sais bien que je ne peux pas manger de lapin.

J'ai dû me contenter de manger un petit fromage. Et avec ce fromage j'ai jeûné vingt-cinq heures. Remarquez, j'ai lu dans une revue à laquelle je suis abonné qu'un rabbin dans un camp de concentration avait jeûné pour Yom Kippour. Il espérait qu'ainsi Dieu lui donnerait la force de survivre. Quel courage ! Quand nous avons terminé ce travail, après six mois, le lieutenant Fischbach, notre chef, a réquisitionné une partie d'une propriété à Apt, rue Saint Pierre. C'était la propriété Macé, une maison de maître. On occupait le rez-de-chaussée pour nos bureaux, une sorte d'ANPE pour placer les gens, dans les usines de fruits. Ceux qui ne pouvaient pas rentrer chez eux, dans la zone occupée, ou qui risquaient d'être pris pour le Travail Obligatoire. Vingt-cinq ou trente étaient logés sur place. Les propriétaires vivaient au premier étage. Les fenêtres des bureaux donnaient sur la cour. On voyait les granges et les étables : il y avait un cheval et une vache. Je voyais le père Macé en habit de travail, avec sa casquette vissée sur la tête, aller soigner ses bêtes « Hue Poulet ! » disait-il. Il avait d'autres propriétés. La Jomarde, sept hectares à Roxalières, des bigarreaux ; Mayol, dix hectares de vignes, la Cucuronne. La Jomarde, c'était aussi la résidence estivale ; il y avait deux magnifiques platanes. Et des réservoirs d'eau, les martelières. Les bigarreaux étaient précoces, et très appréciés pour les fruits confits.

C'était quelques jours après notre arrivée. Je vois le propriétaire traverser la cour, courbé, pour aller nourrir ses bêtes. A sa façon de traîner les pieds, je vois qu'il a un lumbago. Le lendemain à la même heure, je me débrouille pour me trouver dans le corridor en même temps que lui. Je lui propose un massage. Il était déjà informé de mes capacités. « Je n'osais pas vous le demander, dit-il, rayonnant. »

Nous nous sommes mis d'accord pour le soir après sept heures. Après ce premier massage, comme il était assis, je lui dis : « Posez les mains lentement sur les accoudoirs. » Il le fait, mais rapidement, en disant : « Mais qu'est-ce que vous avez donc

dans vos bras ? Je n'ai presque plus mal. » Je lui réponds : « Le mal est à l'intérieur. Il faut au moins trois massages. »

Nous habitons tout près de là, 56 cours Lauze de Perret. Une pièce au rez-de-chaussée et une à l'étage. Le lendemain, ma maman me dit : « Nous avons eu une visite. Une dame bien : Madame Macé. Elle a apporté trois œufs. » Quel présent ! Nous, qu'on insultait, qu'on traitait de « boches » en ville. Le jour suivant, c'est la fille, Mademoiselle Macé, qui nous apporte une bouteille de trois quarts de litre de lait. Et ça a duré ainsi pendant deux semaines. La demoiselle savait que sa mère venait nous voir, mais la mère ignorait les visites de la fille. Une fois, la mère me parle des poules. Elle ne trouvait plus leurs œufs au poulailler. Elle supposait que c'était sa fille qui nous les apportait. Mais elle ne l'avait pas vue avec moi et elle voulait savoir. Donc je lui ai dit que oui. Mademoiselle Macé a aussi apporté du vin. Ça c'était interdit. Le vin était contrôlé. Il fallait dire où on l'expédiait. J'avais continué les massages au père Macé. Il m'a dit, après le deuxième, qu'il ne sentait plus rien. « Je vous fais le troisième après-demain », ai-je répondu.

Un jour, je rencontre la demoiselle, Emilienne. On bavarde. Elle travaillait comme apprentie comptable dans l'usine de la Jomarde, la fabrique de fruits confits. Elle avait alors dix-neuf ans. Emilienne avait un frère à Marseille et une sœur qui travaillait à la boulangerie. J'ai proposé à Emilienne de lui donner des cours de comptabilité. J'étais libre à sept heures ; elle venait à huit heures. Mais le père Macé a eu des doutes sur sa fille. Il est venu chez nous. J'ai expliqué que je lui apprenais la comptabilité. Il s'est tout de même mis en colère, il a donné un coup sur la lampe à pétrole et il a cassé le verre. Le lendemain je suis allé réclamer chez lui pour la lampe cassée. Le ton a monté. Il a tenu des propos antisémites. Deux jours après il s'est calmé. Il m'a dit : « Je n'aime pas les Juifs à cause des Dreyfus, les négociant en grains à Marseille. Ce sont les seuls qui arrivent à se procurer des grains. »<sup>282</sup>

C'était Emilienne qui le grondait, parlant de nous comme des gens convenables, expulsés de leur maison, appauvris. Elle a continué à venir les mardi, jeudi, et le *schabes* matin. Elle a remarqué la vaisselle séparée, *milchig\** et *fleischig\**. Elle m'a interrogé là-dessus ; je lui ai expliqué. Il y avait une amitié entre nous, rien de plus. Et puis Pessah\* est arrivé. On avait économisé des tickets de rationnement pour obtenir des *matzot\**. Mais on ne les avait pas reçus. Emilienne est allée à la gare. Ils les avaient reçus, mais ils se disaient que ça se conservait et ils ne nous avaient pas prévenus aussitôt. Emilienne nous a

---

<sup>282</sup> Robert Lehmann a travaillé vingt ans plus tôt dans cette affaire qui était la première dans sa branche.

ramenés les *matzot* pour Pessah, quatre kilos. Elle s'est documentée sur les prescriptions alimentaires. Elle était curieuse de ces questions.

Ensuite, six mois plus tard, le groupement de travailleurs a été dissous. Certains ont pris le risque de rentrer chez eux. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Moi j'ai travaillé : deux jours par semaine à la perception d'Apt comme expert-comptable, deux jours chez un boucher, et deux jours au ravitaillement en viande des bouchers d'Apt et des environs. Ma maman était devenue très faible, elle avait des diarrhées continues, et Emilienne surveillait mes parents quand je devais m'absenter. Elle s'habitua, mais elle ne disait rien de son intérêt pour le judaïsme. Ma mère était si mal que je me suis décidé à l'emmener en taxi à Avignon, pour l'hospitaliser à l'hôpital Sainte-Marthe. En route une phlébite est apparue. A l'hôpital, personne pour nous accueillir. Quand j'ai appelé, on m'a dit que tous les infirmiers étaient réquisitionnés. Il lui fallait une bonne nourriture : j'avais recommandé : purée de pommes de terre. On a souri de ma demande. Impossible ! Après mon retour, j'étais inquiet et j'ai décidé de la rechercher. Je lui avais fait un gâteau. Avec quelle joie et quel appétit elle l'a mangé ! Emilienne et moi en avons pleuré. Je me suis arrangé pour emmener ma maman en consultation à la clinique du docteur Godlewsky<sup>283</sup>. Il nous reçoit, il l'ausculte, il la garde en clinique. Puis il me dit de rentrer chez moi, qu'il téléphonera. Le soir il téléphone à Mademoiselle Macé : « Venez chercher la maman demain. »

J'étais comme en télépathie avec ma mère. Le lendemain, le jeudi, le docteur Godlewsky m'a dit : « Vous êtes un homme pieux. Ramenez votre mère et priez. Les chances humaines n'existent plus. »

En sortant d'Avignon, ma mère a vu les arbres en fleur. Elle a dit : « Ces arbres en fleur ! On croit qu'on rentre en Alsace ! »

Elle avait le *Heimweh*, le mal du pays. Le vendredi, j'ai pris des os chez le boucher pour préparer le bouillon. Emilienne continuait d'apporter des œufs et du lait. Je me demandais toujours pourquoi elle faisait ça. Ma mère est morte le dimanche après-midi dans son lit en haut. Je suis redescendu. Le papa m'a regardé et il a dit : « Tu n'apportes pas de bonnes nouvelles. »

Puis il a pleuré : « C'est moi qui suis paralysé, et c'est moi le survivant. C'est injuste ! »

---

<sup>283</sup>Le docteur Godlewsky a été cité pour son savoir au chapitre 18.

Mademoiselle Macé est arrivée en robe d'été. Il faisait beau. Puis les nuages se sont accumulés. Une averse violente, des trombes d'eau. Emilienne est arrivée trempée comme une *Ufwaschlumpe*, une serpillière. Elle s'est séchée et puis je lui ai donné du linge sec de ma mère qu'on a sorti du tiroir. Elle était venue dire que Monsieur Kahn s'était offert pour les prières d'avant et après. J'ai senti la pitié, le chagrin, l'aide pour le moral qu'elle offrait. Je ne sais pas.

On a encore parlé de Pessah\*. C'était très peu après la mort de ma mère, dix jours. Notre amitié s'était développée. Elle a reparlé de la vaisselle. Elle a dit : « Je veux devenir votre femme. » J'ai répondu qu'elle n'avait vu que le bout d'un doigt de ce qu'il fallait savoir. « On ne peut pas devenir juive ! Il y a tant de prescriptions et d'obligations à connaître à fond et à suivre jusqu'à la fin des jours. Partout on vous dira la même chose. »

Emilienne a répondu : « Je pars à Marseille voir le grand rabbin Salzer. » Et moi : « Qui vous a donnée cette idée ? »

Elle est partie. Elle est revenue. On lui avait répété la même chose, mais c'était impossible de lui ôter cette idée de la tête.

Après la libération de l'Alsace, je voulais aller voir ce qu'était devenue notre maison à Dornach. Elle m'a dit de faire un détour par Paris. J'ai dû aller au consistoire plaider pour elle. Là-bas j'ai rencontré le grand rabbin Kaplan<sup>284</sup>. Je le connaissais du temps que je travaillais chez Brunschwig, le quincaillier. On avait livré un double lavabo chez lui, au numéro 19 de la rue Scheurer-Kestner à Mulhouse. Je m'en souvenais. Lui s'est étonné de ma mémoire. Il m'a dit d'aller à la librairie Colbo, rue Jean Richer, dans le Marais, pour acheter plusieurs livres. Emilienne devait les étudier. Elle m'a demandé de lui apprendre les prières. Le *bensche*\* et le *schema*\*. Elle voulait aussi savoir et comprendre le *kiddouch*\*, quand on honore le repas du début du *schabes*\* comme on honore une fiancée. Elle se levait le matin à cinq heures pour apprendre. Ensuite nous sommes allés à Paris. J'ai confié le papa à quelqu'un, je ne me souviens plus à qui. Le grand rabbin Kaplan nous a dit de nous asseoir chacun à un bout de la pièce. Il a interrogé Emilienne. Elle a récité *Boruch otoh Adonoi*\*... et les autres bénédictions. Elle a récité le

---

<sup>284</sup> Joseph Kaplan (Paris, 1895 – id. 1994), combattant de la Première Guerre Mondiale, fut rabbin de Mulhouse de 1922 à 1928 avant de rejoindre un poste de rabbin à Paris. Auxiliaire du grand rabbin de France Isaïe Schwartz en 1939, il le suit à Vichy d'où il est expulsé en 1942. Il continue alors ses activités à Lyon, qu'il doit quitter fin 1943. Son épouse Fanny a côtoyé Marguerite Kohn en Haute-Loire vers cette époque. Grand rabbin de France par intérim après l'arrestation d'Isaïe Schwarz. Arrêté puis relâché contre rançon, il retourne à Paris à la Libération. Il y œuvre pour un ressourcement du judaïsme vers ses fondements religieux.

*schema\** avec le *loschen\** alsacien ; elle prononçait comme en Alsace<sup>285</sup>. Le grand rabbin a dit à ses assistants. « Cette trois cent cinquante-sixième candidate est exceptionnelle. Inscrivez-le ! Elle est admise. » Nous avons accepté. Et nous nous sommes mariés en octobre 1945 à la synagogue de la rue (de Breteuil ?) à Marseille. Le grand rabbin de Marseille, Israël Salzer, y a officié et il y avait le secrétaire de la communauté. A Apt on a fait une toute petite cérémonie. J'ai fait le repas. Il y avait douze invités.

### **Premier épilogue : Pépé Macé.**

Au départ du bus Azurro, quand ma femme et moi avons quitté Apt, pépé Macé m'a confié : « J'aurais préféré que vous restiez. Mayol, avec les amandiers, ça rapporte un million par an. »

Quand on a fini par récupérer la maison de la ruelle Verte, on a dit à pépé Macé de venir nous faire une visite à Dornach. Il m'a dit : « Pourquoi vous ne m'aviez pas dit que vous étiez propriétaire ? » Je lui ai répondu : « La maison de la ruelle verte, je ne savais pas comment je la retrouverais. »

Le pépé Macé est mort à soixante-dix ans. Plus tard nous avons mis la propriété de Mayol en vente. Il nous avait imposé une condition pour nous en défaire. Il fallait en racheter une autre. Nous avons réussi à trouver l'argent pour acheter notre villa à Dornach. Ma femme est devant le notaire pour cette vente. Il lui dit : « Madame Weil, vous ne pouvez pas vendre Mayol. Cette propriété appartient à votre mari. » Le pépé était antisémite ; mais il a respecté un juif parce qu'il était correct.

### **Deuxième épilogue : Retour à Mulhouse**

Nous sommes arrivés à Mulhouse le 16 avril 1946. Nous avons attendu neuf mois pour rentrer dans la boucherie de la ruelle Verte. A l'hôtel, avec un enfant. David, mon fils aîné, était né entre temps. Puis le sous-préfet Wilzer a été nommé. Celui qui avait été sous-préfet de Belley et avait protégé les enfants d'Izieu. Huit jours après son arrivée, grâce à lui, nous sommes rentrés dans notre maison. Avec cinq cents francs.

---

<sup>285</sup> La vocalisation de l'hébraïco-araméen biblique diffère d'un groupe juif à l'autre. Il y a toujours eu des juifs provençaux autour d'Avignon.

J'ai écrit ce texte, basé sur des notes prises pendant l'écoute. Alfred Weil m'a vu noter, et il a adapté son débit à sa fatigue et à ma tâche. Ce récit tardif contribuait à sa *légende* (légende : récit écrit de la vie d'un saint) et à celle de sa femme, en écartant les conséquences en germe dans cette union : le risque aggravé d'éloignement des enfants à venir de la religion de leur père, malgré l'attitude irréprochable de leur mère, devenue une parfaite ménagère juive. Dans une communauté patriarcale, l'affrontement intergénérationnel masculin peut aller jusqu'à la rupture...

Pendant cette période, Monsieur Weil s'interrogeait sur la proposition d'autobiographie qu'on lui avait faite (biographie : récit écrit de la vie d'un individu) ; il a décliné l'offre un mois plus tard..

Un événement personnel porteur de rupture dans la tradition est venu s'ajouter à une sensibilité particulière à la tradition reçue de sa mère, et au parcours tantôt subi (1918), tantôt assumé (1929-30). Ainsi Monsieur Weil est entré dans le souci de tenter l'impossible maintien de « la vie juive ». L'expression figurait déjà dans le titre de deux ouvrages d'auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle ayant pris personnellement distance avec cette « vie juive », avec la culture judéo-alsacienne qu'ils décrivent, Cahun (1886) et Stauben (1860). Peut-on alors qualifier la démarche de Monsieur Weil de *tradition orale*, dont Calvet écrit qu'elle englobe la littérature orale (Calvet, 1997, p. 123) ? La démarche de Monsieur Weil s'inscrit très bien dans la tradition orale ; elle s'y inscrit même trop bien par son volontarisme. Or la tradition est silencieuse, dit Pouillon. Elle est *habitus*. Parce qu'il doit faire face à la rupture brutale de la tradition, ressentie dans « sa chair », Alfred Weil se forge pendant les décennies d'après-guerre, une style propre, autrement dit une production littéraire orale qu'il va *publier* au fil des années en parlant à ses principaux interlocuteurs sociaux ; clients, coreligionnaires, famille, patients. La communauté dont Alfred Weil se revendique est un groupe qui ne connaissait pas de langue écrite capable de véhiculer sa tradition. Tout comme n'importe quelle communauté patoisante en France. La littérature paysanne en français ne peut être que le fait d'individus passés en marge du groupe qu'ils décrivent, comme Emile Guillaumin (Guillaumin, 1977), à qui l'expérience du syndicalisme paysan a donné des outils culturels, ou P. - J. Hélias, devenu enseignant (Hélias, 1975). Pour Alfred Weil, six années passées hors d'Alsace suivies de cinquante années de vie (en Alsace) partagées avec une française francophone ont été une chance qu'il a saisie pour affronter les tournants linguistiques de l'Alsace dans la deuxième

moitié de son existence et être capable d'adapter sa parole au recul des langues germaniques au profit du français.

C'est donc au sujet de sa parole que je devais écrire. Ce style particulier que j'ai cherché pour ce parcours écrit, je l'ai condensé en utilisant le mot « roman » dans le titre, reprenant ainsi le terme entendu en mars 2006 (v. chapitre 5). « Le roman de la parole » a été construit en laissant une place de choix à la langue vulgaire, franque et franche, romane, *ditsch* ou *daitsch*, d'Alfred Weil, par opposition à la langue savante et à la méthode savante, comme le roman s'inscrit à l'origine en rupture avec les textes écrits en latin. Comme les romans médiévaux qui utilisent ce mot en titre, « le roman de la parole » n'est pas un roman au sens actuel du mot.



## Chapitre 22

### « Le roman de la parole »

#### **Sècheresse d'écriture**

« C'est sec », avait dit Alfred Weil en lisant le récit qui figure au chapitre 4. Il faudrait mieux ficeler... le rôti (mais à défaut de bardes, on peut le cuire à petit feu en sauce). Arrivé au dernier plat, je propose au lecteur un dessert hétéroclite. Il ne reste pas forcément trace de ma composition. Si j'avais respecté l'ordre alphabétique des intitulés, on parlerait du dictionnaire du roman de la parole.

#### **Prosopopée**

« Le roman de la parole » est aussi une prosopopée.

#### **Option**

Le traité de Francfort en 1871 a autorisé les ressortissants des territoires annexés à l'Empire allemand à savoir l'Alsace et la partie germanophone de la Lorraine, à « opter » pour la France. Mon option : option pour la parole.

#### **Crâne qui parle**

Voici une histoire : Un homme marche sur une plage le long de la mer. Soudain, son pied heurte un crâne humain. Un crâne nettoyé de sa chair. L'homme demande au crâne « Qu'est-ce qui t'a amené ici ? ». Le crâne lui dit « La parole ». L'homme n'en croit pas ses oreilles. Il court chez le roi. Le roi est très occupé. Mais l'homme insiste pour se faire entendre. « Roi, j'ai trouvé sur la plage un crâne qui parle ! » s'écrie l'homme. « Venez le voir ! » Le roi répond « Je n'aime pas être dérangé pour rien. »

- Venez avec moi. Vous l'entendrez.

- Si tu mens, tu auras la tête coupée !

L'homme entraîne le roi et sa garde sur la plage. Le crâne est toujours là. L'homme lui demande : « Qu'est-ce qui t'a amené ici ? ». Silence. L'homme fronce les sourcils et redemande « Qu'est-ce qui t'a amené ici ? ». Le crâne ne parle pas. L'homme

devient fébrile, il demande encore « Qu'est-ce qui t'a amené ici ? ». Le roi s'impatiente, il donne un ordre, un garde brandit un sabre et tranche la tête de l'homme.

Quelque temps plus tard, la mer amène le crâne vers un autre crâne, qui est fraîchement blanchi par les bêtes et les vagues. Le premier crâne demande « Qu'est-ce qui t'a amené ici ? ». Et le deuxième crâne répond « La parole ».

Etrange histoire. Elle court en Afrique. On peut tenter de l'expliquer. Le roi est incapable d'entendre, de s'absorber dans l'écoute d'une parole gratuite, détachée du pouvoir. Aussi la parole du crâne ne peut pas aller vers lui. Dès qu'on n'a plus affaire à des finalités de désir ou de pouvoir, la parole revient aux morts eux-mêmes. Mais cette histoire de parole résiste à l'explication.

Toutes les autres versions de ce conte typiquement africain attestent que la parole est le motif central du récit. En effet, à l'interrogation du héros : « Qu'est-ce qui t'a amené ici ? » le crâne répond « La parole ».

C.-H. Pradelles de la Tour, 1997.

Histoire africaine, nous dit Pradelles de la Tour, car les villageois africains marchent ; les Bamilékés se livrent aux palabres, ils détachent les crânes des cadavres pour pratiquer le culte des ancêtres, n'élèvent pas la voix devant le chef, et jurent sur leur tête. La palabre, procédé d'arbitrage des conflits, est inconnue dans le monde d'Alfred Weil. Il reste que le crâne est le lieu d'une parole sans sujet réel dont le héros n'entend pas le signifié.

### **Conteurs et conteuses enchantants**

L'effort d'avoir transcrit au plus près une grande partie des enregistrements, dont certains ont été reproduits ici, l'entretien 1, le 4 et des fragments d'autres, est le prix assumé pour l'enchantement ressenti à l'écoute de la parole, la langue (les langues) que j'ai entendues. Un enchantement littéraire (si on peut dire, parce qu'il y a des réserves de deux ordres à faire ici à l'usage de cet adjectif : l'une est qu'il ne peut s'agir que de littérature orale ; l'autre est plus profonde car « littéraire » peut laisser entendre que la parole entendue à obéi à des règles qui autorisent cette qualification), un enchantement semblable au plaisir que j'ai à entendre des conteurs. Le plaisir roublard que m'a transmis Bruno de la Salle improvisant sur la scène de la cour de l'abbaye vendômoise où il a

installé le Clio (Centre de littérature orale) en se payant la tête d'un conteur à l'humeur de starlette. De la Salle est un des hommes qui ont fait le « renouveau du conte » en France. Le plaisir d'avoir entendu Eugénie Duval, la vraie petite vieille paysanne en robe d'église-robe du dimanche, sur la scène face à un rassemblement de conteurs professionnels et amateurs réunis dans une nombreuse master-class, mélange de timidité et d'allégresse, vraie fausse modeste, un autre souvenir inoubliable de Vendôme. Elle était introduite par Robert Bouthilier, un ethnographe québécois fixé en Bretagne. Eugénie, qui a passé soixante-dix ans en ce jour de 1997, est la fille d'un sabotier, également conteur en patois gallo, une langue romane ; servante de ferme, mère de six enfants ; Eugénie, qui ne se savait pas conteuse (mais seulement fille de...) a été découverte par le néo-contage. Eugénie a commencé à conter vers 1987 ; elle a hérité de son père une dizaine de contes. Quand elle se tient debout dans sa robe du dimanche, j'imagine qu'elle va chanter un air de messe. Elle commence à parler pour nous : « Mes histoires sont personnelles. Personne ne peut les raconter. Après ma mort, on racontera en disant "Eugénie disait ..." » Elle conte « La guer et l'imadou » La guer est une herbe qui égare celui qui la piétine ; l'imadou est un homme qui commande aux loups la nuit. Elle mélange (*si mîscht*) gallo et français avec l'art qui permettra aux parisiens de comprendre en faisant un petit effort. Son histoire favorite est « La cuerie de pommé de la reta de Mézïeres sur Couesnant ». C'est un contelet nourri au grain par des développements pédagogiques qui recontextualisent l'histoire pour le public ignorant. Bouthilier dit qu'avec l'expérience, Eugénie entoure le noyau du conte d'éléments du vécu, de sagesse, ou d'éléments d'autrefois. Une humilité réfléchie mais réelle l'habite, en même temps qu'une fierté joyeuse. Le conte au nom à dormir debout dit tout simplement que pendant la fête (la fête où on distille le pommé), le diable vient pour faire danser les gars et les filles. Le recteur arrive à temps pour le chasser. Ainsi une histoire qui durait cinq ou sept minutes dans la bouche de son père peut atteindre une demi-heure. Mais on dirait qu'elle pourrait ne jamais s'arrêter. C'est évident qu'elle est inimitable, comme elle le dit elle-même.

### **Une émission « 19-20 » de France 3 au regard de l'entretien 1**

En raison d'une manifestation culturelle et artistique « Le sommet du yiddish » organisée par la ville de Strasbourg et le Centre européen des cultures yiddish du 5 au 9 novembre 2000, la chaîne de télévision publique France 3 conçoit et diffuse en novembre 2000, pour son émission régionale quotidienne, un sujet en deux parties : elle propose d'abord un reportage sur un concert rattaché à ce colloque, où se mélangent musique

*klezmer* et afro-américaine, avec quelques propos d'un musicien afro-américain ravi de ce mélange, et de deux ou trois vieux spectateurs de ce concert heureux de voir la tradition rajeunir. Puis, après un bref retour sur le plateau du journal, un reportage de quatre minutes introduit le téléspectateur chez Alfred Weil. Il est coupé par une interview de Madame A. Starck-Adler, professeur à l'Université de Haute-Alsace. Nous voyons donc une fois Alfred Weil pendant deux minutes et demie, une autre fois pendant une demi-minute. Ce reportage n'a pas de prétention scientifique. C'est un commentaire d'une manifestation culturelle. La présentatrice y affirme que le « yiddish est la langue des juifs d'Europe ». Sans doute faut-il comprendre là que le yiddish *était une* langue des juifs d'Europe. Non, selon la présentatrice, qui oppose le yiddish oriental, encore très usité, et le yiddish occidental, qui a pratiquement disparu.

Quand Alfred Weil évoque la disparition du yidich, il évoque la figure de Monsieur Wertheimer son « camarade », voisin et cadet d'un an. J'ai appris en entendant parler Alfred Weil le mot yidich *chawer\**, qui correspond à camarade, compagnon, ou confrère. Quand le premier s'adresse au second en yidich, « il me dit un mot en yidich, ça suffit ». Celui-ci demande à changer de langue. Devant les journalistes de France 3 et leur caméra de la télévision, Alfred Weil affirme que son camarade lui dit « Parle-moi en français ! » Je ne pense pas qu'il lui ait jamais dit ça. J'ai déjà cité au chapitre 13 une réponse que Monsieur Weil m'avait faite sur ce sujet, dans (10) : « Non, avec lui je parle en alsacien... » Car les deux personnages sont nés dans la même rue, y sont restés à quelques mètres l'un de l'autre jusqu'à la retraite d'Alfred Weil. Malgré la différence sociale, ils n'étaient pas moins camarades sur les bancs de l'école de Dornach, tous deux membres de la petite communauté juive de Dornach, dont Monsieur Wertheimer, membre d'une riche famille mulhousienne a été le *parnos\**, conformément à la tradition du pouvoir communautaire juif. Leurs conversations se déroulaient jusqu'à la fin en *alsacien* et non en français <sup>286</sup>.

Comment s'explique cette confusion ?

Elle peut s'entendre comme anticipation de l'avenir et la disparition du dialecte alsacien, que craint Alfred Weil, ainsi qu'il me le dit une autre fois :

Aujourd'hui allez chercher cela, hein, moi j'en cherche des jeunes pour mon yidich.

Dans ma communauté juive là, il n'y en a pas un seul qui parle alsacien, dans les jeunes, bon. Mmm.

---

<sup>286</sup> André Wertheimer a quitté son domicile natal de Dornach pour l'hospice israélite où il est mort peu de temps après, en 2005.

Mais la phrase prêtée à Monsieur Wertheimer « Parle-moi en français ! » est invraisemblable. Il faut supposer qu'Alfred Weil a traduit la pensée ou la phrase de son interlocuteur. Par contre ce qui apparaît là en creux, c'est l'incapacité de Monsieur Weil à parler alsacien spontanément dans cette situation télévisée. Monsieur Weil a été contraint sans en avoir même conscience de parler en français. Plus, il a même trahi – et non traduit- le mot *elsassisch* par le mot « français ». Curieux *lapsus linguae* que cette erreur de langue à propos de langue ! Cette phrase déroutante se comprend mieux en reprenant la notion de *capital linguistique* développée par Bourdieu (1982).

Monsieur Wertheimer disposait certainement d'un capital linguistique supérieur à celui de Monsieur Weil sur le marché français, de par ses origines sociales. Il n'avait pas intérêt à parler yidich. Mais les conversations en alsacien pouvaient se dérouler entre eux dans des circonstances privées, comme à la *schül\**, pendant les longs offices, ou à la fin des offices, moments où la loi de formation des prix linguistiques officiels était suspendue entre deux personnes devenues pour un temps camarades (qui pouvaient laisser courir leur « franc-parler » ). On peut, à travers le rapport de forces sociales entre les deux messieurs, comprendre la raison du lapsus de Monsieur Weil face à la caméra. Pour recueillir le maximum de profit de sa maîtrise d'une langue rare - les langues rares sur le marché français sont anciennes : latin, grec, hébreu ou chinois ; en cela elles sont semblables aux antiquités, objets qui donnent un profit de distinction à leurs propriétaires - Monsieur Weil doit faire preuve d'une maîtrise de la langue officielle, le français. C'est ce souci de bien s'exprimer en français qui produit la censure de l'alsacien et du mot même « alsacien ».

Dans cette émission, le discours en yidich d'Alfred Weil n'a rien de spontané. On l'entend lire un fragment de poème qu'il a composé – mais il n'est pas signalé qu'il en est l'auteur- même si on voit le texte imprimé posé sous ses yeux. Il aurait pu sans difficulté réciter ses vers sans support écrit. C'est néanmoins le moment le plus spontané du reportage, et le seul où on voit le personnage sourire, tout en lisant à voix haute. Le poème, dont le titre signifie « L'enterrement d'une feuille » évoque la dernière feuille d'un arbre ! Ensuite on le voit tourner les pages de son dictionnaire personnel *français-jiddisch* et *jiddisch-français*. Puis parler des « groseilles », parce que les mots pour le dire en allemand, en alsacien et en yidich alsacien sont très différents les uns des autres. Le texte de l'émission laisse-t-il penser qu'Alfred Weil est un vieil *Akademiker*, un homme cultivé, qui a fait des études, comme le disent les Allemands ? Cette interprétation

auditive est aussitôt démentie par la vision d'un homme vêtu comme un petit-bourgeois dans un décor domestique correspondant : le buffet vitré de la salle à manger, avec les tasses décorées. On ne voit pas de livres imprimés. Cet homme nous introduit dans sa salle à manger et dans sa cuisine. Là un plan de coupe nous le montre hachant habilement un oignon, et nous introduit implicitement aux préparations de la boucherie. Avec la puissance de ses grandes mains de travailleur, qui apparaissent aussi quand il parle pour élaborer un discours non verbal, et l'amertume associée à l'oignon en plus.

Quand Monsieur Weil apparaît en légère plongée, la discrète *kipa*\* posée sur sa tête devient visible. Dans un plan suivant en contre-plongée de deux secondes, on le voit se déplacer de profil, regard vers le sol, le buste flottant dans une chemise trop large, sous une étoile de David au mur ; et deux gros plans sur ses lunettes. On a aperçu une autre étoile de David sous une horloge. On n'entend pas de tic-tac : cette horloge est arrêtée.

A l'inverse « Astrid Starck-Adler, Centre de recherche et d'études du yiddish occidental », selon le sous-titre, est filmée en contre-plongée, au milieu des livres du magasin de la bibliothèque de l'université de Mulhouse, cadre sans charme mais significatif de ses attributs professoraux. Elle manipule des livres – on devine qu'il s'agit d'un geste artificiel suggéré par l'équipe de tournage - ne lit pas et ne s'exprime qu'en français. En clair, laisse entendre le reportage, le yidich alsacien est l'objet légitime de son savoir acquis par les livres.

Monsieur Weil adressait spontanément la parole en yidich à son amie « Astrid ». Et ce n'était pas rien qu'il l'appelât par son prénom. Comme il appelait par son prénom Monsieur Wertheimer. Quoiqu'il eût conscience de leur supériorité de classe à tous deux ; mais « en yidich on tutoie tout le monde », disait-il, manière de dire que les barrières de classe étaient ressenties comme moindres dans le cadre de cette communauté linguistique. Madame Astrid Starck, en lui donnant de fait une place d'assistant - élève de première classe, disait-il - dans ses cours, lui avait permis de prolonger la *chawruso*\* (la confrérie) des locuteurs du yidich. Pourquoi la télévision ne les a-t-elle pas montrés tous deux se saluant ou échangeant les dernières nouvelles en yidich ? Parce que l'intérêt devait se porter sur le yidich comme langue pratiquement morte. Les derniers mots du reportage chez Monsieur Weil sont un commentaire hors champ : « car il en est convaincu : après lui, pratiquement plus personne ne parlera le yidich alsacien ». Et le dernier plan nous montre un stylo à bille jaune courir sur une page dans la main d'Alfred Weil. Madame Starck et Monsieur Weil auraient-ils accepté d'échanger trois mots en yidich devant la caméra de la télévision ?

Ce reportage a été filmé très peu de temps avant le premier entretien entre Monsieur Weil et moi. Monsieur Weil dit devant la caméra que le yidich était beaucoup utilisé dans les fêtes de la communauté jusqu'en 1928. Cette précision temporelle qui se veut savante est suivie d'un « à peu près » répété trois fois. Dans nos entretiens, l'usage du yidich est aussi signalé par Monsieur Weil comme utilisé par les juifs et leurs proches non-juifs. C'est le cas du docteur Wenger, médecin de famille et initiateur en prédictions du jeune Alfred, ou de Madame Hørner, qui vient miraculeusement chercher le père Weil pour lui obtenir l'annulation du titre d'expulsion de 1918. Dans nos conversations, Monsieur Weil décrit le yidich vivant comme une langue de mixité culturelle, une langue reliant en Alsace les juifs et les non-juifs. Son discours sur cette question rejoint Raymond Matzen (1975) ou F. Raphaël (1987).

Il semble bien qu'il y ait deux discours différents de Monsieur Weil selon la situation. A la télévision, il enfourche le lieu commun du judaïsme comme un monde à part, fermé. En s'entretenant avec F. Raphaël en ma présence, il rappelle que les paysans partenaires économiques des *b'heimeshändler\** parlaient parfois yidich pour mieux mener leurs affaires. Quant au docteur Wenger et à Madame Hørner, il s'agit de deux personnages qui ont eu un rôle extraordinaire dans la vie d'Alfred Weil à des moments où Monsieur Weil a senti une intervention divine. Leur usage du yidich à tous deux est symbolique. Il permet la compréhension du sacré.

Quand Alfred Weil me déclare qu'à la communauté juive on parle de plus en plus le français, parle-t-il de Mulhouse ou de Dornach, ou des deux ? La petite communauté de Dornach a été fréquentée par des familles dont plusieurs continuaient l'usage du yidich et participaient au cours de Madame Starck. Cette communauté a été également renforcée après 1962 par l'arrivée d'une grande famille parlant l'arabe ou le judéo-arabe, qui a trouvé une complicité culturelle avec Monsieur Weil.

En conclusion, le langage de l'émission « 19-20 » – qui inclut bien sûr le langage verbal et non verbal du sujet, mais ne se réduit pas à lui – insiste sur le déclin, la fermeture, l'homogénéité en progrès, la mort proche du yidich alsacien et sa survie à travers le livre, la science et le folklore *klezmer* récupéré en culture monnayable, ou « World-Music ». La religion imprime sa marque dans deux stéréotypes répétés (kippa et étoile de David). Le premier entretien entre Monsieur Weil et moi-même (1) a une toute

autre palette de couleurs. A la fois bariolé et profondément structuré dans une durée dix fois plus grande.

Les différences stylistiques et la modification des significations qui en découlent sont liées à la différence des situations de communication et à un échange symbolique différent. Face à lui, Monsieur Weil avait un conteur amateur, désireux de renouer avec la culture de ses lointains ancêtres, se déplaçant maladroitement sur une jambe à l'aide de cannes anglaises, et équipé d'un discret dictaphone. Ce qui n'induisait pas un comportement langagier aussi surveillé ni les mêmes contenus qu'une équipe de télévision à l'occasion d'une manifestation savante. De plus les coupes du montage télévisé détruisent complètement le jeu de parole de Monsieur Weil, dont le goût pour le bavardage peut à peine se deviner dans son allusion aux fêtes de la communauté dans sa jeunesse.

### **La parole et l'écrit**

Ensuite (plus tard) j'ai compris autre chose. Ce qui se passait entre nous, c'était un objet d'étude ou plutôt c'était par là que je pouvais atteindre l'étude de la parole, d'un type de conversation. La parole d'un vieux à celui qui l'écoute et l'interroge, lui répond, noue le dialogue. Monsieur Weil, tant qu'il était chez lui m'a reçu à la salle à manger. Parfois je l'ai suivi à la cuisine où il avait à faire et il s'en excusait. Il m'a montré un jour le salon dont les portes restaient toujours fermées, pièce mémorial d'Emilienne, avec des photos des enfants. Il ne m'a jamais invité à l'étage, où se trouvaient la chambre et le bureau. Une fois, je suis entré dans la maison, je n'y ai vu personne. Monsieur Weil prévenu de ma visite avait laissé la porte du perron ouverte. Il n'a pas entendu la sonnette ni mes appels ; il n'était pas au rez-de-chaussée. Je suis monté à l'étage et, de son bureau, il m'a enfin aperçu sur le palier. Il m'a invité à redescendre ; la conversation était déjà engagée sur l'origine des racines de sapins qui décoraient l'escalier et ses randonnées vosgiennes avec sa femme. Dans cette salle à manger, nous n'avons jamais rien bu ni mangé, sauf quand nous n'étions pas seuls. Un groupe transmet sa culture en « mangeant le livre » selon l'expression du psychanalyste G. Haddad (1984). Des exemples empruntés au judaïsme, mais aussi à l'islam et au christianisme, montrent comment cette expression est prise au pied de la lettre dans certains rituels. J'ai régulièrement mangé les paroles prononcées par le moyen du magnétophone. Nous nous sommes régalez ensemble quand il



a lu et commenté l'article sur la cuisine juive (Cerf, E. & Raphaël, 1975). Le maintien des rites culinaires, souligne Haddad, constitue dans un processus d'acculturation un fil qui relie encore un Juif à sa culture. Le discours de Monsieur Weil sur la cuisine n'était pas réservé aux « Juifs cachères » comme le montrent les conversations rapportées avec des clientes ou l'entretien avec Sonia. La parole d'Alfred Weil à la retraite a prolongé les préparations et les conseils culinaires d'Alfred Weil boucher. Le phénomène régressif de « la nostalgie d'une certaine cuisine » que décrit Haddad se développe désormais également dans la culture alsacienne. J'ignore à peu près tout de la pensée religieuse (écrite) juive contemporaine, mais j'ai cependant lu *La parole et l'écrit I. Penser la tradition juive aujourd'hui* (Askenazi, 1999) en raison de son titre. C'est un livre posthume qui réunit des articles déjà publiés. L'éditeur M. Goldmann y cite, p. 9, cette phrase de son maître :

Lorsqu'un vrai maître parle, c'est la tradition juive, qui par ses mots, se fait entendre ; lorsqu'un professeur enseigne, si éminent soit-il, ce n'est qu'un homme qui s'exprime .

Goldmann rappelle que du vivant d'Askenazi, ses conférences étaient plus remarquées que ses articles. Il s'efforce ainsi de faire rejaillir sur le livre le charisme du disparu, de ressusciter son art oratoire. La pensée d'Askenazi utilise la philosophie, par exemple celle de Descartes, l'histoire, en particulier celle de son siècle, à côté des grands textes juifs, de la Torah à Maïmonide en passant par le Talmud. Askenazi était sans doute un orateur, mais certainement un lettré. La tâche, écrit-il, « est de réintégrer le sens des textes qui rendrait l'hérésie évidente. Et il n'est qu'une seule hérésie juive, l'ignorance. » (*op. cit.* p. 24). Il recommande aux Juifs de lire les grands livres du Judaïsme au lieu de donner dans la nostalgie. Était-il assez gourmet ? Alfred Weil, m'a dit qu'en 1946, que, quand il est revenu à Dornach, il s'est retrouvé devant le vide de son ignorance sur la question de la religion. « J'ai eu un vertige. Mais j'étais trop vieux pour fréquenter une yeshiva\*. La seule possibilité était de s'intéresser soi-même à la question religieuse. Je n'en connaissais alors qu'un ongle » (*Entretiens 19*). Son projet autodidacte de culture religieuse s'est renforcé par des lectures, mais il est fondé sur son interprétation orale et gustative de sa pratique professionnelle.

### **Cannibale**

A l'instant où je me gargarise dans le souvenir poétique, un scrupule anthropophage menace de m'étouffer. Derrière la parole que j'ai mangée, il y avait aussi

de la chair. Les descriptions mimées par Alfred Weil de la *bedika*, l'inspection du poumon, étaient saisissantes. La question des adhérences de la plèvre, comme il aimait à dire ... « Si elles restent, c'est tuberculeux ». Tuberculose, maladie de l'âme et du corps, associée dans l'imaginaire de Monsieur Weil à la syphilis. Car dans la dialectique du semblable et du différent qui interroge l'homme mangeur d'animaux, l'homme doit s'approprier la chair la plus semblable à la sienne qui le nourrira le mieux, tout en libérant l'âme animale.

Mon parti pris a été souvent de donner le fil du texte et de laisser le lecteur se débrouiller avec. Sans entrer dans les débats, quand Monsieur Weil jugeait le monde à l'aune de sa religion. Parfois il valait mieux laisser dire plutôt que de polémiquer. Mais parfois aussi, le sens du discours me rattrape, quand il quitte le territoire juif, ses frontières, pour labourer la folie de notre société marchande.

Monsieur Weil parle de la maladie de Creutzfeld-Jacob. Je l'ai plus d'une fois entendu dire que par les rites de la *schechita\** et de la *bedika\**, le Bon Dieu avait pourtant tout prévu depuis des millénaires pour éviter les maladies à l'homme. Parfois le besoin d'expliquer dans le sens du courant cache la sagesse. Non, le rituel juif n'est pas fondé sur un savoir hygiéniste. Il est l'écho littéraire et probablement historique d'un sacrifice divin. Une réponse aux questions posées à toute société humaine par la consommation animale. Et la tendresse mêlée de respect de Monsieur Weil pour ses chers *schochetim\** en dit autant à sa façon que l'analyse remarquable de Monder Khilani :

Par le truchement de la métaphore cannibale, il s'agit de montrer comment le déclin de la raison sacrificielle dans la société moderne – notamment le déni de dimension symbolique en son sein – met à nu toute une série de problèmes (rapports à l'animal, à la nature, au lien social, à l'altérité, à la catastrophe). Des problèmes que la raison rationnelle et utilitaire n'arrive pas toujours à traiter et auxquels elle parvient encore moins à donner du sens.

M. Khilani, 2002, « Crise de la « vache folle » et déclin de la raison sacrificielle », *Terrains*, 38.

### **Une autre grammaire en spectacle**

Quand Alfred Weil s'est entendu – ou plutôt quand il a lu les transcriptions et qu'il n'a pas été capable d'entendre, l'*habitus* normatif faisant écran - et qu'il n'a pas apprécié, je me suis interrogé sur les normes de l'écrit et leur effet sur l'oralité. Certes la

transcription, même quand à l'aide de mes notes, de mes souvenirs, de la vidéo, je peux mettre des didascalies sur les gestes ou les intentions, est toujours réductrice. Mais pas plus pauvre qu'un texte théâtral ! Cependant *ma langue d'écriture* (celle que j'ai inventée pour les transcriptions, comme on peut dire du traducteur d'un auteur poétique qu'il invente une langue) est riche de la grammaire de l'oral, faite de faux départs, d'hésitations, de changements de rythmes, de syllabes allongées et d'autres escamotées, de variations de prononciations, toutes choses que l'écoute répétée des propos en yidich m'a mises à l'oreille, puisque je ne connais pas le standard de cette langue (il n'y en a pas) d'anacoluthes, d'anaphores ambiguës, de changements de sujet sans transition, de dialogues sans indications du locuteur, d'enchâssements de dialogues, de commentaires, de commentaires dans les commentaires, de mensonges, d'exagérations, d'omissions, d'exclamations, de questions sans réponses, d'explications. J'en reviens à mon enchantement devant le mystère de la parole : il n'a pas empêché la prise de conscience que cette richesse langagière est méconnue ou méprisée par l'hégémonie de l'écrit. Aussi je rêve qu'un spectacle théâtral recrée cette parole.

### **Quelle langue ?**

La parole dans la langue ; mais quelle est sa langue ? Qu'Alfred Weil fût polyglotte est incontestable. Ceci ne veut pas dire qu'il a parlé indifféremment toutes les langues. Nous sommes devant une difficulté venue de l'expérience que je transmets ici. Elle devait nécessairement être transmise par un dialogue où le français occupait quantitativement la place prépondérante. Mais si cela a été possible, c'est que Monsieur Weil y était déjà linguistiquement prêt. Sa belle-fille Michèle, par exemple, auditrice privilégiée de sa vieillesse, était exclusivement francophone. Nous pouvons à rebours nous interroger encore sur la place des autres langues dans les échanges entre Monsieur Weil et moi. Que signifie l'absence de la langue biblique ? L'hébreu n'apparaît quasiment jamais dans les propos de mon interlocuteur. Le yidich contient un apport important de vocabulaire venu de l'hébreu ou de l'araméen. Employer de tels mots ne veut pas dire parler hébreu. Un philosophe français ne parle pas grec du simple fait que beaucoup de concepts de la philosophie, sont, soit issus de la philosophie grecque, soit formés à partir de racines grecques. Une telle confusion à propos du yidich repose sur l'idée que le yidich ne serait pas une langue, mais un jargon qui mélangerait des mots d'allemand déformés à des mots d'hébreu tout aussi maltraités. Monsieur Weil ne m'a jamais parlé l'hébreu. Il a parlé une fois *de l'hébreu*, dans le **witz 29 Hébreu ou juif**. Précisément pour donner le

mot de la fin à une défenseuse du yidich face à *l'iwrit*\*. Certes, il s'agit de *l'iwrit* profane, celui de l'Etat d'Israël. On peut aussi objecter qu'il n'a pas employé l'hébreu parce que je n'aurais pas compris. Mais son usage non négligeable du yidich et de l'alsacien, en ma compagnie, réfute cet argument. Monsieur Weil ne pouvait pas utiliser l'hébreu en ma compagnie. Il connaissait certes les prières, mais il ne les utilisait pas de manière profane, comme nous l'avons vu quand il est sorti à la cuisine pour prier pendant l'entretien avec Sonia. Avec quelques nuances qui enjolivent la vérité, il raconte les limites de son instruction dans la langue sacrée. Précautions inutiles: il suffisait de dire que cette situation était de loin l'ordinaire des jeunes garçons juifs en Alsace à son époque. Il y avait bien des exceptions, mais dans le milieu orthodoxe<sup>287</sup>. Après la deuxième guerre mondiale, des adultes ont approfondi leur savoir religieux et leur connaissance de l'hébreu. Mais il fallait pour cela avoir des sympathies pour le courant orthodoxe, du temps libre et un bagage scolaire suffisant. Monsieur Weil ne remplissait pas toutes ces conditions. Si nous regardons les mots qu'il emploie dans la langue française, nous observons que le mot « hébreu » lui-même n'est jamais cité. Tout comme le mot « talmud » dont l'étude est la source essentielle de la connaissance de la langue sacrée. A contrario on peut affirmer que le yidich (langue vernaculaire juive du sud-ouest de l'aire germanique), et une variété d'alsacien (langue vernaculaire du sud-ouest de l'aire germanique), sont bel et bien deux langues d'Alfred Weil. Par le fait même qu'il m'en ait proposé ou imposé l'écoute. Le yidich est une langue imposée par son éducation et renouvelée par un choix adulte dans la dernière partie de sa vie, malgré ou plutôt à cause de sa disparition. L'alsacien est une langue transmise et prépondérante dans la vie courante pendant les cinquante premières années de sa vie, en régression depuis. L'allemand standard est perçu de manière complexe : langue de bons souvenirs scolaires, langue du romantisme, mais aussi langue entendue dans la famille, langue de l'état allemand et langue de la brutalité. Le français est la benjamine des langues parlées et écrites. La plus difficile à maîtriser - d'où la fierté de la réussite scolaire - et celle dont la prononciation particulière provoque des réactions immédiates, parfois méprisantes ou haineuses des Français de l'intérieur, comme Monsieur Weil l'a dit dans le récit de sa mobilisation (Chapitre 14, Entretien 9) ou dans celui de la rencontre avec Emilienne Macé (Chapitre 21). Le français est enfin la langue des vainqueurs...

---

<sup>287</sup> Le cas de Maguerite Samuel-Kohn, jeune fille apprenant le « Qodech », le texte sacré, est une double exception.

Ces diverses langues sont l'enjeu de conflits culturels et politiques depuis plusieurs siècles en Alsace. La deuxième moitié du siècle passé a vu le français s'imposer comme langue dominante et de plus en plus courante. Alfred Weil était polyglotte au sens où A. Tabouret-Keller <sup>288</sup> définissait une distinction entre polyglossie et bilinguisme. Le bilinguisme serait l'emploi indistinct de deux langues alors que la polyglossie s'accompagnerait d'une répartition et en général de la prépondérance d'une des langues et de rapports de prestige. Le langage d'Alfred Weil utilisait des emprunts et des alternances linguistiques (code-switching). L'emprunt est l'emploi à l'intérieur d'un segment discursif en langue A d'un mot d'une langue B qui n'a pas d'équivalent en langue A (pour le locuteur). C'est ainsi qu'Alfred Weil emprunte au yidich le mot *gomel\** quand il me parle en français. Mais l'usage de cette terminologie est complexe. Le mot « bar-mitsva\* » peut être considéré comme un mot du français parlé par les juifs plutôt qu'un emprunt, puisqu'il existe en yidich le terme *barmitswe\**, différent par la prononciation et le sens. Entre les mots « mitsva\* » et « *mitswe\** », il n'y a pas de différence de sens, mais des différences d'intonation et des nuances vocaliques, qui, à l'intérieur d'un segment discursif en français, peuvent passer inaperçues du locuteur comme de l'auditeur. L'analyse des alternances linguistiques a été esquissée dans l'analyse des *witz* que m'a racontés Alfred Weil. La situation au cours de l'entretien 9 illustre la complexité des situations de code-switching. Monsieur Weil suggère que j'arrête l'enregistrement parce qu'il va sortir du sujet proposé par l'entretien en quittant la période de son enfance pour celle de la seconde guerre mondiale. La digression lui est venue en m'entendant parler des Alsaciens dans l'armée. Le plaisir de l'évocation de ses exploits thérapeutiques dans le Midi se combine au plaisir que les bénéficiaires en soient des improbables camarades alsaciens et se renforce encore par l'usage de la langue en situation d'exil. L'alternance a donc ici des causes socio-historiques plutôt que linguistiques. Une fois entré dans le récit, le narrateur Weil oublie la situation linguistique. L'interlocuteur Cerf ne manifeste pas d'incompréhension, alors qu'il l'avait fait en entendant débiter les *witz* en yidich. Une première approche indique que certains propos des Alsaciens et de leur infirmier Weil sont redits en alsacien, alors que le récit du narrateur est en français. Comme si certains souvenirs oraux revenaient reconstitués dans la langue d'origine. Mais la réalité est plus subtile. « Penses-tu ! » se trouve au début d'une réplique qui continue en alsacien. « J'ai

---

<sup>288</sup> Andrée Tabouret-Keller, « Plurilinguisme et interférences », in *La linguistique, guide alphabétique*, Paris, Denoël, 1969, p. 309. Cité par Baylon, 1996. A la lueur de travaux plus récents d'A. Tabouret-Keller, il semblerait que ce bilinguisme soit un objet idéal incompatible avec la société réelle. Tabouret-Keller a affirmé depuis que la pureté de la langue est un objet par défaut. (Tabouret-Keller, 2001).

dit » y côtoie « *Sajt d'r* ». Pourquoi d'autres dialogues, comme ceux du boucher Alfred Weil avec ses clients ont-ils par contre été contés en français ? Prenons le grand-père, un personnage mort trop tôt pour qu'Alfred Weil en ait gardé un souvenir direct, disant « *Dein Kind ist mir an's Herz gewachsen* » (Ton fils m'est greffé dans le cœur). Pourquoi cette phrase du grand-père à la mère (sa bru) m'est-elle rapportée en allemand ? Je ne peux répondre à toutes ces questions. On peut remarquer avec Gumperz et Hernandez que le code-switching se produit chaque fois que des groupes linguistiques minoritaires entrent en contact étroit avec des groupes linguistiques étroits dans des conditions de changement social rapide. P. Gardner-Chloros, qui cite l'affirmation précédente, y ajoute que « rapide » n'a pas le même sens pour le groupe et pour les individus (Gardner-Chloros, 1983). Une particularité de l'attitude linguistique d'Alfred Weil est d'avoir mis en scène cette différence de rapidité en reprenant publiquement langue en yidich, à une époque où pour ses interlocuteurs, cette langue était perçue comme disparue ou presque. Ce faisant, il inversait le rapport de prestige : le yidich en devenait supérieur au français en raison de sa raréfaction. Aussi, au cours de l'entretien 18, Monsieur Weil, que j'avais contrarié, a refusé, malgré les demandes de Maurice Bloch qui lui transmettait mon propre désir, de conter le **witz 63** du *kugel\** en yidich.

### **Le treizième et dernier witz de S. Landmann en yiddish**

A gewesene mark-jidene emigrit kajn jisroejl un farkojft in Tel-Awiw epel. Si sitzt lebn ir kjsch un farbet di kojnem mit a nign :

« Tapuolim, lermakojr, lechamojr »

A galizicher jid blajbt schtejn un fregt : « Vos plontert ir mit der zung ? Far woss sogt ir nischt ojf prosst jidisch, as ir hot epel zu farkojfn ? »

« Feter », entfernt di jidene mit a sifz, « woss sol men ton ? Men is doch en goless... »

Salcia Landmann, 1968, *Jiddisch, Abenteuer eine Sprache*, München, DTV, p. 152.

S. Landmann traduit le witz en allemand et explique le calembour. Voici ma traduction française :

Une ancienne marchande juive émigre en Israël et vend des pommes à Tel-Aviv. Elle s'assied près de son panier et attire les clients avec une chanson :

« Des pommes, ah, avantage, à fendre, »

Un juif galicien reste là et lui demande : « Qu'est-ce que vous bredouillez avec la langue ? Pourquoi vous ne dites pas en simple yidich que vous avez des pommes à vendre ? »

« Mon ami », répond la juive dans un soupir, « que doit-on faire ? On est quand même en exil... »

La phrase de la chansonnette dit deux mots d'hébreu déformé à partir du verbe qui signifie « vendre ». La deuxième formulation *lechamojr* fait un calembour avec le mot *chamer*, qui signifie « âne ». J'ai traduit en proposant un autre calembour à partir du français « à vendre ». Le lecteur aura déjà rapproché ce witz en yiddish (oriental) du **witz 29 : Hébreu ou juif**. Les deux witz se passent à Tel-Aviv, symbole de la modernité israélienne, et opposent des personnages qui ont des rapports au yiddish différents. Mais que vient faire ce witz dans un livre consacré au yiddish, à « l'aventure d'une langue » ? Nous avons vu que Landmann (1983 ou 2003) a laissé une place très réduite au yiddish dans son corpus de « jüdische Witze », ce qui lui a valu plus tard les foudres de Meyerowitz (1997). Dans cet autre ouvrage cité ci-dessus, elle pouvait difficilement éviter de donner quelques textes en « jiddisch ». De fait, le livre s'achève sur treize witz, avec notes linguistiques et traduction allemande. Cet ultime witz retourne le propos messianique du sionisme avec le mot *goless* (exil) qui pour un sioniste désigne la situation des juifs d'avant l'arrivée en Israël. Il y a dans la langue d'Alfred Weil ce mélange caractéristique de l'humour en exil, le rire et la nostalgie confuses, l'écart entre des langues étrangères entre elles. L'exil n'a pas forcément (n'a pas seulement) une dimension géographique.

### **Le rotwelsch, argot allemand, et le yidich**

M. Weber (1998) montre comment le peuple hébreu, au moment où il devient le peuple juif, doit être considéré comme un « Pariavolk » (peuple de parias) ou un « Gastvolk » (peuple-hôte). Mais le mot « Gast » est riche de significations ambiguës, comme l'indique, entre autres, l'expression « Gastarbeiter », qui désigne le « travailleur immigré ». Le mot d'esprit d'une certaine dame Sephora de Rexingen (witz 33) abondait dans ce sens. Benveniste (1969) a relevé l'ambiguïté du latin *hostis*, à la fois hôte et ennemi. La modernité juive occidentale a gommé cette histoire d'une marginalité. Le

génocide nazi aussi : les parias, même méprisés, sont un élément du système social. Les cadavres n'en sont pas un.

Notre parcours linguistique approche d'autres marginaux de l'espace germanique ou européen. Quelques-uns des mots d'Alfred Weil ont été identifiés en utilisant les travaux de Siegmund A. Wolff, un linguiste dont les travaux ont porté sur le yiddish (1993), la « Gaunersprache » (l'argot des bandits) appelé « rotwelsch » (1956), et la langue des Tsiganes. « Rotwelsch » est l'adjectif qui désigne le peuple des bandits, voyous, vagabonds... allemands et sa langue depuis le Moyen Age. Luther en parle. La guerre de Trente Ans les fait proliférer. Il est inutile de revenir sur la marginalité de la situation des juifs à ces mêmes époques pour comprendre que les uns et les autres se sont retrouvés plus d'une fois côte à côte. S. Landmann (1968) consacre un chapitre aux ressemblances (et aux différences) entre le yiddish et le rotwelsch. Elle remarque que du vocabulaire religieux hébraïco-araméen est récupéré en rotwelsch, mais qu'il est systématiquement détourné en un procédé de dérision. Il y a eu de nombreuses unions illégitimes, entre les corps comme entre les langues, au-delà de l'endogamie affichée par ces groupes marginaux. Ainsi, selon R. Welschinger (1993), un groupe de nomades récemment sédentarisés, les Jenischs d'Alsace, parle lui aussi une langue germanique qui se serait formée après le XV<sup>e</sup> siècle. Ils s'affirment endogames. Welschinger a collecté plus de trois cents mots en langue jensch ; il affirme qu'une soixantaine de ses mots provient du yidich, et une quarantaine du romani.

La langue yidich d'Alfred Weil porte trace de l'histoire d'un groupe social longuement stigmatisé. Les promoteurs de la Haskala\* ne s'y sont pas trompés en combattant l'usage pour assurer la promotion de leur communauté dans son ensemble.

### **Où se cache la parole**

Existe-t-il une ethnologie des bars et cafés ? Ce sont des lieux de parole sociale, et j'imagine qu'il ne serait pas difficile à un ethnologue de s'y installer, et d'écouter sans avoir besoin de beaucoup gommer pour se faire oublier dans les conversations, si sa modestie ou son éthique était d'aventure blessée par la place qu'il occupe dans l'objet de son étude. Or, sans place minimale pour l'anthropologue sujet, pas de dialogue. Sans dialogue, pas de parole (ou alors une parole dérobée, ce qui ouvre une autre piste à explorer). Je n'ai sans doute pas pensé par hasard aux cafés. Lieux où boire des paroles, comme la « salle à manger les mots » cuisinés par Alfred Weil. La parole est-elle menacée ? Les cafés régressent en France. La parole est pourchassée sur les lieux de



travail, considérée comme non productive par les employeurs. Elle est diabolisée sur les bancs de l'école, au point qu'on s'aperçoit de la nécessité de la (res)susciter dans le cadre de « débats » ou « pratiques de l'argumentation ». Elle a disparu des trains avec l'apparition des voitures à couloir central.. Elle est évincée par les musiques d'ambiance et portatives. Elle réapparaît sur les téléphones fixes et mobiles, ou même peut-être en *tchatant* sur les ordinateurs, car cette forme d'écriture dialoguée « en direct » n'a plus toutes les caractéristiques qui distinguent l'écrit de la parole, coupée du corps.

La rencontre entre l'anthropologue et le sujet ne peut être pensée que comme un échange. Mais un échange négocié, un échange à plusieurs temps, puisque la rencontre ne prendra tout son sens que dans la publication, des mois ou des années après la rencontre initiale. C'est dans cette durée que peut s'établir le pacte de l'échange. Tenter de préserver la parole entendue a été pour moi une façon de signifier le plaisir de cette écoute. De son côté Monsieur Weil s'est réjoui que j'apporte son expérience auprès des savants, en participant à un congrès :

ALFRED WEIL : Vous voyez, je vous donne la liberté de faire une enquête. Mais ça peut servir, parce que ce brave monsieur, ou cette brave dame, qui est formée pour cette question de...

JEAN-YVES CERF : Anthropologie médicale.

ALFRED WEIL : Voilà ! S'enrichir avec des questions comme ça. Croyez-moi, ça sert à quelque chose. Quand vous trouvez un sujet qui vous raconte des choses pareilles ! Ecoutez-moi, il faut comprendre ça, ça fait la troisième fois avec vous que je suis interviewé, une fois de la Suisse, une autre fois c'était quoi ? Et la troisième fois c'étaient des Parisiens qui étaient venus.

(*Entretien 17*)

Alfred Weil identifiait la reconnaissance de son savoir « incroyable » à une rentrée financière, ce qui créait un doute (à moins que la causalité ne soit inversée) mais aussi alimentait son désir. Et puis, au moment de mourir, il m'a poussé vers la sortie avec « le paquet » de ce qu'il m'avait raconté.

### **Un juif de parole(s) dans un monde si souvent d'écrit (décrit)**

Une caractéristique d'Alfred Weil qui permis ma rencontre avec lui, c'est le fait qu'il avait tant de choses à dire et qu'il savait se faire entendre. Cette qualité n'est pas indépendante de ses autres facettes, religieuses, sociales, familiales, linguistiques. Il ne s'agit pas d'un trait de sa personnalité apparu dès l'enfance ; en tout cas il n'en est pas question ainsi dans ses propos. Il me dit bien que son don d'avertissements sur la santé lui est apparu dans sa jeunesse, mais rien n'indique par contre qu'il ait été un jeune bavard. Il lui manquait pour cela l'expérience de la vie, l'autorité liée à l'âge, le temps et le désir. Il se décrit - directement ou en creux- comme une jeune homme absorbé par le travail, cultivant des amitiés individuelles, peu attiré par les bandes et par le sexe opposé (à moins que la pudeur lui fasse garder silence sur ses aventures et ses amours). Les lieux où il se décrit comme un être parlant sont surtout la maison familiale et l'entreprise. Autant il est disert sur la crise qui l'amène à remplacer son père comme boucher fin 1929 - début 1930, autant il dit peu sur sa vie de boucher entre 1930 et la deuxième guerre mondiale. Cette guerre est porteuse pour lui de plusieurs ruptures. Exil, misère et compassion, destructions, perte de la mère et fondation de son propre foyer avec une méridionale catholique convertie. Dernier acte qui porte en lui, contradictoirement, la possibilité de la transmission et le risque de rupture de la tradition. Au retour de la guerre, le foyer boucherie récupéré début 1947 est celui dont il est le maître. Son père survit jusqu'au début des années 1950 ; mais c'est un homme diminué. On sent que la boucherie est l'espace où mûrit l'art de la parole. Monsieur Weil va s'instituer maître ès tradition culinaire et maître ès rituel alimentaire. En prologue, il y a eu l'expérience des lieux de travail en exil. Les grands récits de cette guerre montrent Alfred Weil face à des interlocuteurs alsaciens, lorrains ou ashkenazes\* (entretien 1, le trafic des cigarettes ; entretien 9, les Alsaciens rapatriés de Tunisie, Godlewsky). Alfred Weil infirmier, nous le savons par ses propres propos, est une autre figure d'Alfred Weil boucher. (Et du comptable au conteur, il n'y a que quelques lettres et quelques chiffres). Quand le boucher prend sa retraite, le parleur prend définitivement sa place.

### **Deux hommes et leurs mères**

Comme Elias Canetti, Alfred Weil est marqué par la forte personnalité de sa mère. Il va en hériter la polyglossie. Canetti est un bourgeois libéral : il ne peut qu'être attiré par une langue à prétention universaliste, donc une langue largement écrite. Weil n'a pas les

moyens intellectuels de s'affirmer sans difficulté ou sans risque à l'écrit. Dès sa quinzième année, après une scolarité laborieuse et qualitativement réduite, d'une part par les années de guerre, d'autre part par la politique linguistique jacobine de la France victorieuse, il entre dans le monde du travail. L'écrit lui sert alors comme outil pour un employé, pour un comptable. Il va perdre cette pratique en reprenant la boucherie paternelle six ans plus tard. Les écritures dans la boucherie sont alors faites par sa mère. Après la seconde guerre mondiale, elles seront faites par sa femme. Pendant toutes les années de sa vie professionnelle, pendant un demi-siècle qui commence en 1924, la lecture aura tenu une place limitée dans son existence remplie par le travail artisanal.

D'une manière générale la comparaison avec Canetti semble être une mise en contraste, à partir d'un cadre général commun dans trois dimensions : la période historique, la culture juive et la culture allemande. Canetti naît et vit dans une aisance financière que la mort de son père ou d'autres événements ne menaceront jamais vraiment. Canetti quitte Roustchouk pour Manchester, Vienne, Zürich, Francfort, Vienne, Berlin, pour s'en tenir aux périodes évoquées dans les deux premiers livres de son autobiographie, « Histoire d'une jeunesse. La langue sauvée 1905-1921 », et « Histoire d'une vie : le flambeau dans l'oreille 1921-1931 », *in* (Canetti, 1998). C'est, en dehors des six premières années de sa vie, un intellectuel des grandes villes. Canetti vit une enfance juive et décrit les moments spectaculaires comme la fête de Purim\*, le grand nettoyage et le Seder\* de Pessah\*. Alfred Weil n'en parle guère parce que cela fait partie de sa vie ordinaire (sauf pour dire qu'il n'a plus la force d'organiser le nettoyage sa maison pour Pessah, dans les dernières années de sa vie). Les parents de Canetti s'opposent culturellement à leurs propres parents avec une telle violence qu'ils ne trouvent refuge que dans la fuite en Angleterre.

D'ailleurs n'est-ce pas sur un contresens que Canetti est entré dans le champ de mes comparaisons ? « La langue sauvée » m'a fait penser à la langue juive préservée par Alfred Weil. Or, il s'agit de la « gerettete Zunge », de la langue comme organe. La langue qu'un homme menace de couper à Elias Canetti à peine entré dans l'univers du langage, dans le souvenir placé en incipit de son livre. Non, Canetti ne se livre pas à une interprétation freudienne de la scène, parce qu'il désapprouve la théorie en question. Il n'en parle pas. Non, le contresens n'est pas sur l'opposition entre *Zunge* et *Sprache* (*Sprache* = langue, au sens de langage) puisque les deux sont inséparables dans l'incident traumatisant survenu à Elias Canetti. Le choix d'Elias Canetti de devenir écrivain, contre l'avis de sa famille, serait-il devenu après quelques années un choix politique : un

engagement au service de la langue allemande sauvée des ravages du nazisme ? Ce titre, pour un ouvrage paru en Allemagne en 1971, a pu être entendu ainsi. Mais M. F. Demet, dans sa préface aux écrits autobiographiques a raison de dire, que, comme pour la symbolique de castration oedipienne de la scène initiale, « Canetti procède là aussi par le silence ». « Le lecteur doit sans doute garder toute sa liberté d'interprétation » écrit Demet (Canetti, 1998, p. VII.) Finalement, Alfred Weill parle et Elias Canetti écrit sans que l'un ou l'autre ne justifie pourquoi il le fait, sinon qu'ils ont l'un et l'autre quelque chose à transmettre. On a beaucoup parlé du sentiment de culpabilité chez Elias Canetti. Le drame initial dans son existence, la mort subite de son père quelques mois après l'arrivée de la famille en Angleterre, est précédée d'une malédiction solennelle adressée par le grand-père paternel à son fils « quelques jours avant le départ, dans la cour-jardin, en présence de tous les membres de la famille qui l'écoutèrent terrifiés. » Canetti poursuit : « Je les entendis ensuite parler de cela ; il n'y avait, disaient-ils, rien de plus terrible qu'un père qui en arrivait à maudire son fils » (op. cit. p. 40). Et aussitôt, marquant la rupture par un simple changement de chapitre, Canetti écrit « Après sa mort, je dormis pendant quelques mois dans le lit de mon père. » (ibid. p. 41). Canetti ne place pas de relation de causalité entre les deux événements. Il ne réfute pas cette causalité. Il se contente de les enchaîner par son écriture. Et il revient sur les dernières heures de son père ainsi que les jours qui suivent sa mort brutale à trente et un ans, vingt-trois pages plus loin. « On me tint éloigné de ma mère. Ce n'est pas auprès d'elle que je voulais me rendre, mais auprès de mon père » (ibid. p. 66). Il raconte les efforts violents qu'il fit pour suivre l'enterrement contre la décision des voisins qui l'avaient recueilli. Il fallut l'enfermer, et il ne se calma que quand on eut l'idée de le laisser regarder passer le convoi. Le préfacier imagine que l'enfant a été horrifié de ne pas pouvoir dire le kaddish\* sur la tombe de son père. L'auteur n'en dit rien. Mais dans *Le cœur secret de l'horloge. Réflexions 1973-1985*, dernier volume de ce livre, où Elias Canetti livre surtout des notes, en une ou quelques phrases, il écrit « Dieu a été interrompu par l'homme ». Au cours de des mêmes années et jusqu'à la fin, Alfred Weil, s'il ne pouvait être un « homme de lettres », écrivait. Dès les dernières années à la boucherie, il pensait à son dictionnaire du yidich. Comme il manquait de temps, il y pensait pendant les livraisons de viande. Une fois qu'il a été à la retraite, il s'est mis à lire beaucoup. Et à écrire des lettres. Il n'a pas oublié qu'il était plutôt un bon élève, malgré les difficultés liées à la guerre et à la pauvreté.

L'intensité du lien maternel, dans l'enfance et au-delà, et la vie dramatique du père sont des traits communs à Alfred Weil et Elias Canetti. Ils n'expliquent rien mais ouvrent un peu notre imaginaire. Je n'en dirai pas plus. *Ja !*

### **Transmettre la tradition**

Comment Alfred Weil est-il apparu progressivement, après la seconde guerre mondiale et le bouleversement qu'elle a opéré dans la vie juive et dans celle d'Alfred Weil lui-même, sans doute de plus en plus au fur et à mesure des années, comme ce juif symbole de la tradition, différent à la fois des juifs alsaciens embourgeoisés et des héritiers de la CISTO ? Cette question est liée à celle de ses pratiques linguistiques au sens large, y compris celle de son rapport à la parole, par lequel il se donnait à son entourage.

Imaginons, supposons : La violence du conflit mondial a déclenché la mémoire du jeune Alfred dans sa sixième année. Même si ce qu'il a vu des combats à Dornach en août 1914 peut sembler pâle au regard de la violence des tranchées du Hartmannswillerkopf<sup>289</sup> ou de Verdun, cela pouvait suffire à déclencher sa mémoire.

Comme la naissance de son petit frère suivie par la terrible cérémonie du Komo, au milieu du voyage entrepris par sa mère pour retrouver son mari déporté par les Français, a déclenché la mémoire d'Amadou Hampâté Bâ<sup>290</sup>. L'enfant de Dornach a vu les cadavres de soldats dans les rues voisines et même dans les arbres de la colline qui la domine ; le premier entretien évoque ce souvenir (chapitre 4 ). Il a vu partir un homme, Monsieur Hennin, un papa qui refusait d'écouter les conseils de prudence de sa maman la bouchère, et il a su qu'on l'avait séparé brutalement de ses deux enfants aussitôt après pour l'arrêter et le fusiller là deux jours après. Il a compris ensuite que le bouleversement de son existence avait commencé : son père à lui ne serait plus jamais le même à cause de cette guerre. Et sa mère en serait changée elle aussi, femme de tête comme la mère de l'écrivain africain peul, capable de tenir tête à l'administration en refusant l'allocation versée aux femmes de militaires, et au pouvoir religieux en défiant le rabbin de Dornach qui lui refusait le droit de tenir seule la boucherie juive sous prétexte qu'« une femme ne sait pas *porsche* » ... Où mon imagination nous a-t-elle conduits ? Ce que je viens d'énoncer par écrit est une fiction psychologique qui s'appuie sur une fiction littéraire. Bâ, remontant sur plusieurs générations, écrit plus de cent pages sur l'histoire familiale avant sa naissance.

---

<sup>289</sup> Sommet des Vosges le plus proche de Mulhouse, le Hartmannswillerkopf fut pendant des mois le théâtre de combats meurtriers entre les armées ennemies en 1914-1915.

<sup>290</sup> Amadou Hampâté Bâ, 1991, p. 168 et suivantes.

Le lecteur pourrait croire qu'il s'agit des souvenirs de l'auteur ; de fait Bâ a procédé à une enquête à des fins littéraires. Aussi invente-t-il l'épisode de « la naissance de sa mémoire », lui conférant ainsi une existence spontanée que la mémoire n'a pas, selon Halbwachs (1994). Ce qui est fabriqué, ce n'est pas la naissance du petit frère, bien sûr, c'est la place qu'il prend dans l'imaginaire de l'auteur, et de ses lecteurs. Comme si, à partir de cet épisode initial, nous, lecteurs, entendions la parole couler directement par la bouche de Bâ, provenant de sa mémoire orale. Monsieur Weil n'a jamais, au cours des récits de sa naissance et de sa petite enfance, fait un partage entre des souvenirs rapportés et des souvenirs directs. Il n'aurait pas nié, sans doute, le lien entre la mémoire et la capacité à parler de l'enfant. Mais, comme ses récits ne sont jamais organisés systématiquement dans un axe chronologique, à la différence de l'histoire d'Amkoulel, la question du souvenir initial ne se pose pas chez lui.

L'hypothèse du souvenir initial nous ramène enfin aux différences entre l'oralité et l'écriture, c'est-à-dire au social. J'ajoute qu'en examinant un soi-disant souvenir initial, nous étions sur le terrain freudien de la scène primitive et du roman familial (ceux d'Alfred Weil ou d'Hampaté Bâ, mais aussi le mien), terrain où les fantasmes prolifèrent au détriment de l'objectivité.

Avec la figure d'Amadou Hampâté Bâ (1900-1991), nous tenons un contemporain d'Alfred Weil intéressant parce que, comme nous le rappelle son éditeur, il « s'est rendu célèbre par son inlassable activité au service des cultures orales ». Né à Bandiagara, dans l'actuel Mali, issu d'une lignée de princes guerriers, combattants au nom de l'islam puis s'opposant aux envahisseurs blancs, le jeune Amkoulel a sans doute beaucoup d'histoires à raconter. Il entre à l'école des vainqueurs et devient administrateur de leur empire colonial. Pour cela il lui faut réussir à s'imposer dans une civilisation de l'écriture : écriture bureaucratique étrangère. Mais il y a été aidé par une autre éducation écrite, l'éducation coranique à un islam ressourcé, mystique et conquérant les chefferies africaines. L'homme est devenu particulièrement célèbre par une phrase prononcée lors d'une Conférence générale à l'Unesco, où, intervenant comme ambassadeur du jeune état malien, il s'écrie « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle » (1960). Il s'emploie alors au sauvetage des cultures orales du continent, au sens où l'entendent les anthropologues qu'il côtoie : la mise en écriture, ou éventuellement, avec Jean Rouch en particulier, la mise en images animées. Nous voyons bien à travers la métaphore de Bâ, ce que l'écriture apporte de plus que la tradition orale. Elle peut perdurer au-delà de la mort des hommes. Un livre ne sert à rien si personne ne le consulte,

mais il est là en attendant la venue des lecteurs. C'est peut-être la survenue de l'ère informatique qui nous a permis de réfléchir sur l'idée de mémoire vive opposée à celle de mémoire à lire (Read Only Memory). Si Jack Goody nous a fourni des outils pour penser ce que la *littérature*, autrement dit la culture de l'écrit, apporte de plus à une société, il nous reste à nous demander à l'inverse...

### **Ce que la littérature retranche d'une culture.**

Pourquoi l'homme Alfred Weil, qui, somme toute, était capable d'écrire en allemand, en français, en yidich, sans qu'il ait pour autant renoncé à ces armes-ci, est-il devenu au long des dernières années de sa longue vie, un remarquable bavard, un *schmüeser*\* ? Qu'est-ce que la parole expérimentée apporte dans une société envahie par l'écrit ?

Prenons – ou plus exactement - reprenons un exemple que j'ai déjà traité. Les récits de la catastrophe évitée en 1918. J'en ai entendu (au moins) quatre versions ; et de plus une version écrite m'a été adressée. Aucune ne peut-être à elle seule considérée comme complète. Et par ailleurs, aucune n'est présentée par le locuteur comme « un récit du *schlamaasel* de 1918 ». Toutes les versions orales arrivent comme par nécessité et se terminent parce que la conversation arrive sur un autre terrain. La version écrite E6 a été provoquée par l'insatisfaction ressentie par Alfred Weil à la lecture de la transcription de ses paroles. Le conte structuré que j'ai proposé comme grille de lecture de cet événement n'a jamais été vraiment énoncé. Goody remarque que la narration comme forme est davantage une compétence écrite qu'orale. La narration suppose l'existence de supports écrits. Il a fallu sans doute la prolifération inégalée de l'écriture dans la société occidentale et dans l'ensemble des sociétés humaines pour qu'on commence à étudier ce que l'écrit apporte de spécifique... dans l'usage oral. La banalisation de l'écrit provoque des confusions : prenons par exemple l'enseignement français des langues. Même si l'enseignant est conscient qu'il n'y a pas d'apprentissage qui puisse se passer de l'expression orale, sa méthode repose sur l'idée d'une expression correcte. Or cette idée de correction provient, comme celle de grammaire, de la normalisation suscitée par l'écriture. Mais au fond, l'idée même d'école et d'enseignant n'est-elle pas spécifique aux sociétés d'écriture ? Dans une culture orale on parlera d'éducation.

Pour reprendre des idées de Jack Goody, disons que des outils comme la liste, le tableau, le plan ... sont des créations des sociétés d'écriture. Elles n'ont jamais existé dans les cultures orales. Cela ne veut pas dire que la liste, le tableau le plan... n'aient pas des

effets sur les paroles dans notre société qui utilise l'écrit. Une conférence peut-être prononcée par un individu entraîné à se baser uniquement sur un plan écrit et quelques autres traces scripturales, des citations ou des références chiffrées par exemple. Le texte de cette conférence sera donc une véritable performance orale, mais il n'aurait pas existé sans les outils liés à l'écriture. Ensuite, il ne pourra subsister comme texte que s'il est enregistré, ou noté, transcrit et accessible à des lecteurs. Dans le cas contraire, il se créera bien une mémoire de la conférence, qui ne produira pas un objet de référence, mais un objet flou, se matérialisant en d'innombrables entités distinctes chaque fois qu'un auditeur pensera ou s'exprimera à propos de cette conférence.

### **Des propriétés de l'oralité dans notre société d'écriture**

Ce que la transcription ne saurait transmettre, c'est le langage gestuel de l'orateur, et tous les aspects musicaux de sa parole pour lesquels nous n'avons pas développé de notation. Ce sont les hésitations du conférencier, une interpellation venue de la salle à laquelle il n'aura pas répondu explicitement et que le secrétaire n'aura pas noté ou que l'appareil n'aura pas enregistré. Pourtant il n'existe pas de conférence sans public et il n'existe pas deux conférences identiques. Le jeu des interactions entre le locuteur principal (le conférencier) et l'auditoire est essentiel, note Goffman (« 4. La conférence », pp.167-204, in Goffman, 1987) ; Goffman montre aussi l'importance de la question du cadrage : la conférence est une commande. De même les entretiens de Monsieur Weil avec moi-même ne peuvent pas être appréhendés en nous limitant à ce que j'ai appelé la « salle à manger les mots ».

Une spécificité de l'oralité, c'est sa sociabilité immédiate. En général on parle à un autre ou à des autres, qui sont nommés auditeur(s), interlocuteur(s), spectateur(s), ou encore témoin(s) selon le type de situation de parole. Plus on accorde de la valeur à sa propre parole, plus on est dépendant du partenaire. La prestation des artistes qui se produisent sur une scène dépend fortement de leur public et ils le savent.

Quand Goody s'interroge sur le passage de l'oral à l'écrit, à propos de la construction d'un texte rituel, il remarque que le mythe des LoDaaga qu'il a transcrit à plusieurs reprises n'est pas obligatoirement réductible à une narration (Goody, 2007, p. 79 et suiv.). Une part de communication informelle en fait partie. Quand, dans l'enregistrement fait par Goody en 1974-75, le Bagré commence, ce n'est pas le récitant du texte formel (sacré) qui prend la parole. L'introduction est le fait de plusieurs locuteurs, elle a des fonctions d'information sur la cérémonie et d'exhortation. On y



interpelle le récitant avant qu'il ne prenne la parole. Quand le récitant commence, sa parole ne se réduit pas à un récit. Il demande des actes au public, comme « Levez la main et frappez ». Même si sa narration lui confère une autorité, il peut être interrompu par un spectateur. On imagine bien ce qu'une réduction écrite à un simple récit ininterrompu apporterait comme transformations. Le premier texte du Bagré noté sous la dictée par Goody dans les années 1950 ne pouvait pas nous transmettre de telles informations. Le développement des appareils audiovisuels enrichit notre perception et notre compréhension savante de l'oralité.

### **Moi et l'autre**

Le monologue pur n'existe pas dans l'oralité. Il existe certes sur une scène de théâtre, mais alors un écrit est présent en coulisses. Sans parler, si j'ose dire, des bruits et des mots du public. Au cours de mon travail de transcription de mes rencontres avec Alfred Weil, j'ai d'abord eu tendance à supprimer ou tout au moins à résumer mes interventions. Au mieux à les reformuler. Jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'Alfred Weil portait en lui un désir du « beau langage » (style écrit académique) lorsqu'il a entrepris une fois de réécrire mes transcriptions. Ensuite, quand la maladie a contraint Alfred Weil à quitter son domicile pour finir sa vie à l'hospice israéliite, j'ai décidé que la période d'enquête de terrain était close. Mais comme je n'avais pas réussi à définir l'objet de ma recherche (j'imaginai qu'on pouvait planifier l'enquête sans prévoir que mon enquête serait une recherche de ce qui était là, étalé sous mes sens, et transparent : la parole), je suis retourné en visite à l'hospice. Sans plus de magnétophone, mais en général avec un carnet et un crayon. Par pudeur : mon pouvoir était beaucoup plus grand face à un homme autoritaire diminué par la faiblesse physique et par ce dernier exil. J'entrais désormais dans sa chambre, dont la porte n'était plus jamais fermée à clé. Il ne pouvait refuser le dialogue qu'en dormant.

La place du *moi* a été difficile à trouver dans l'écriture du *Roman de la parole*. Au début de mon élaboration, j'ai employé à propos des paroles d'Alfred Weil des mots inappropriés qui appartiennent à l'analyse littéraire : par exemple le mot *dialogue*, à la place de *conversation*<sup>291</sup>; ou encore le mot *récit* qui déforme la situation de parole, parce qu'il s'agit là encore d'une conversation, situation de rencontre de deux ou plusieurs

---

<sup>291</sup> Un locuteur raconte à un autre une situation où des gens ont discuté entre eux. Il demande à l'autre s'il a compris. L'autre reprend le dialogue qu'il vient d'entendre. Voilà un exemple de situation de parole rencontré dans mes entretiens. Et elle n'exige pas de compétences savantes. Qui y dialogue avec qui ? La question n'a pas de bonne réponse.

discours et d'écoutes mutuelles, et non pas (ou exceptionnellement) d'un récit au sens littéraire, avec un début, un milieu et une fin, sans interruptions venues du locuteur principal ou d'un interlocuteur. Au fil de mes réflexions, j'en arrive à écrire que l'entêtement d'abord inconscient à mettre en avant mon *moi* était une manifestation qui annonçait la découverte que la parole, autrement dit la conversation (car la parole n'existe pas concrètement sous une autre forme) est un *fait social* qui implique la rencontre physique de plusieurs interlocuteurs. Ce fait de parole est mis en cause par l'apparition de phénomènes qui utilisent aussi le langage : parole télécommuniquée, parole amplifiée et « parole écrite », laquelle représente tout de même un oxymore. Même si nous avons oublié de nous en étonner. J. Favret-Saada ironise sur un paradoxe de l'ethnologie, « science de la différence culturelle » (on dit aussi science de l'altérité), qui efface « l'un » (je) et « l'autre » (tu), devant « il », dont elle remarque à la suite de Benveniste, que c'est à proprement parler une non personne plutôt qu'une troisième personne :

Autrement dit, une convention implicite du discours ethnographique veut qu'un « il » jamais ne puisse être un « je », et que la place du sujet de l'énonciation première soit ainsi toujours laissée vacante : au mieux un groupe social vient parfois s'y nommer.

J. Favret-Saada, 2004, p. 56.

### **Discours du sujet ou échange de paroles ?**

A un moment de la réflexion, il faut que le discours du sujet s'efface, se dissipe comme une illusion (ou tout au plus une vue partielle de la réalité des échanges linguistiques) qui masque l'échange de paroles comme fait social total. Dans l'expérience mayennaise de Jeanne Favret-Saada, la parole est *là* un acte aux conséquences absolument concrètes. Moyen d'agir et non pas outil de connaissance offerte à l'enquêtrice. Dans quelles circonstances en est-il ainsi ?

Pour qu'un sujet produise une parole considérée comme un fait social, il faut à tout le moins que quelqu'un soit en mesure de l'entendre et de la recueillir car le propre de la parole est d'être dirigée vers un destinataire et d'être éphémère. Est-ce que mes transcriptions des entretiens, mes analyses, mes réflexions autour de cette expérience d'écoute, de conversation, tout cela a une fin ? Cela peut-il continuer toujours ? Sans cesse des liens se créent, et le tissu construit dessine une figure imaginaire de la société. En ce sens là, par ce jeu sans fin de la forme et du sens tentant d'épuiser l'universel, les paroles échangées au cours des entretiens avec Alfred Weil constituent un fait social total. L'expression sonne prétentieusement ! Elle lui aurait sans doute fait plaisir.

### **Moi pascalien**

(Br. 455 - Laf.597 - Le Guern 509)

Le moi est haïssable : vous Mitton le couvez, vous ne l'ôtez pas pour cela ; vous êtes donc toujours haïssable." Point car en agissant obligeamment pour tout le monde, on n'a plus sujet de nous haïr". C'est vrai, si on ne haïssait dans le moi que le déplaisir qui nous en revient. Mais je le hais parce qu'il est injuste, qu'il se fait centre de tout, je le haïrai toujours.

En un mot, le moi a deux qualités : il est injuste en soi, en ce qu'il fait centre de tout ; il est incommode aux autres, en ce qu'il veut les asservir ; car chaque moi est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'inconfort, mais non l'injustice ; et c'est ainsi que vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi, et aussi vous demeurez injuste et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

Blaise Pascal, *Pensées II*, 1997, Paris, Gallimard, p.113-114 .

Il me plaît que Pascal emploie « qualité » là où j'aurais attendu « défaut ». A quoi bon juger le moi ?

### **Prédire – L'amour des trois oranges- Ecouter**

L'entretien 6 du 30 mars 2004 : Monsieur Weil bavarde avant d'aborder sa liste de *witz*. Il est question de quatre personnes rencontrées le matin à la Com. \* où une vente de viande cachère a été organisée pour Pessah.

La première rencontre a rappelé à l'esprit d'Alfred Weil le souvenir d'une dame, au retour d'une visite au Musée Juif de la Suisse à Bâle. Elle lui avait dit :

- Qu'est ce que vous avez à me regarder ?
- Je vous le dirai tout à l'heure.

On est assis dans le train. Les installations des wagons n'étaient pas comme maintenant, avec un confort un peu spécial. Il y avait des bancs en bois. Elle est assise vis-à-vis de moi, et puis je la regarde. Alors elle me dit « Qu'est-ce que vous-me regardez comme ça ?

- Vous avez maigri.

-Et alors, ça peut vous intéresser ? C'est faux ! Vous savez, je vous connais pas depuis aujourd'hui, parce que vous êtes **mon** boucher. »

(*en aparté*) Vouai, pour se faire servir elle venait à côté de moi, (*Monsieur Weil rit*) derrière le comptoir. Et ma femme était furieuse, des fois, qu'elle se permette des choses comme ça.

(*fort*) « Qu'est-ce que c'est ? Sois pas jalouse ! »

Ça se passe en plein ... public. Elle est près de moi, bein qu'est-ce que te-te-te-te !

(*retour à l'histoire en train*)

- Qu'est-ce que ça vous regarde ?

- Madame, ne continuez pas ça. C'est faux !

- Ah (*ricanant*) vous le connaissez, Weil le prédicateur. Il fait que ça, prédire. Il prêche, il prêche, il prêche, il prêche.

- Je vous redis : ne pas continuer ça.

-Laissez-moi tranquille ! »

Il y a dix ans, ça commence avec le cœur. Et ce matin, au point de vente de viande à la maison communautaire, il y a le mari qui rentre :

- Ah, Monsieur Weil. Ça va ?

- Oui.

- Oui.

- La santé ?

Lui, infarctus ; elle, la dernière phase, il y a six mois, opération cœur ouvert ...

Alfred Weil s'est ici clairement raconté dans la bouche de l'autre. L'excursion au musée juif nous indique les limites du monde où s'inscrit sa parole. La dame en fait partie. Par son attitude, elle provoque une parole qui oscille entre bienveillance affichée et malveillance inconsciente, proclamée implicitement par l'autre (la dame en question) : *Il prêche*, répété est l'expression d'une exaspération. Depuis cet avertissement, plusieurs décennies se sont écoulées, comme l'indique la description du train. Cette dame a donc bien profité de la vie. Elle avait donc raison d'être exaspérée par le prédicateur. L'anecdote coquine enchâssée mène avec humour au « conflit majeur », dont j'ai traité au chapitre 13. Monsieur Weil n'appréciait pas la *publicité* de l'attitude galante de la dame en question. Plusieurs éléments de cette anecdote - en particulier Le trajet en train constitue une fonction d'un conte (l'éloignement initial I ou autre déplacement du héros

comme XV dans la structure proposée par Propp) tandis que la prédiction donne à l'anecdote l'allure d'un récit mythique. On peut voir ici comme un fragment d'un conte mythique qui serait celui de l'amour d'Alfred et d'Emilienne. « La dame » (un terme de l'univers du conte) y représente la fausse héroïne opposée à l'héroïne (Emilienne) selon les fonctions de Propp. Dans cet univers merveilleux, le temps s'écoule, mais il ne se mesure pas. Objecter que la fausse héroïne a été punie seulement trente années après avoir été démasquée n'a ici aucun sens. En collant cette anecdote au récit de la rencontre avec Emilienne (chapitre 21), j'entends donc un conte, proche par exemple de « L'amour des trois oranges » (AT 408)<sup>292</sup>. J'avais déjà parlé ici de légende. La légende est un conte écrit dont la valeur de vérité est accrue par la foi (du chrétien, au sens étroit du mot légende). La princesse issue de la troisième orange est un être autonome, surnaturel, comme Emilienne Macé était une étrangère au monde connu par Alfred Weil. Le fait que Monsieur Weil me l'ait offert comme le dernier de ses longs récits se comprend ainsi selon moi : Monsieur Weil sait que l'univers du conte est distinct du réel. Il sait aussi et surtout qu'il est un outil de compréhension du réel (d'action sur le réel). Par exemple, il sait que le discours de la fausse héroïne est devenu un discours très fort dans le monde moderne. Ce qui l'incline à ne pas conter n'importe quoi à n'importe qui.

Revenons aux rencontres à la Com. (6) en oubliant le conte. Monsieur Weil a discuté un peu avec chacune et chacun. On a discuté, posé les inévitables questions sur la famille et la santé. Avec moi, après coup, il critique leurs attitudes. Il me dit que la dégradation de leur santé est la conséquence de leur comportement. Il va arriver au récit de la quatrième rencontre. Alors que j'écoutais distraitement, je l'entends commencer à parler d'une conversation, la veille au soir, entre lui et son fils arrivé d'Amérique en avion à l'improviste (Je fronce les sourcils d'étonnement). Il dit : « Mon fils ne m'écoute pas ». Il continue sur un registre intime. Je n'entendrai pas le nom de la quatrième personne rencontrée à la Com. et je ne saurais pas ce qui a été dit entre elle et Monsieur Weil. Que le récit des quatre rencontres à la Com. s'interrompe quand surgit le souvenir frais de la visite surprise de son lointain fils signifie-t-il que ce récit initial n'était qu'un prétexte ? Non. Plus simplement, Monsieur Weil a continué à parler par association d'idées.

---

<sup>292</sup> Un jeune prince trouve- souvent au terme d'une longue quête aventureuse qu' une vieille femme lui avait prédite – trois fruits qui contiennent trois belles filles : les deux premières disparaissent faute d'eau mais il réussit à retenir la troisième qui devient sa fiancée. Ensuite, il commet une erreur fatale : il la quitte pour une raison (chercher des vêtements, prévenir ses parents...) et la laisse seule. Une femme laide, servante ou sorcière parfois abusée un instant par un reflet, conçoit un plan diabolique pour se substituer à la jeune fille. Elle la pousse à l'eau (sous-type A) ou lui enfonce une épingle dans la nuque (sous-type B). L'héroïne se métamorphose en colombe ou en diverses apparences successives. La femme laide abuse le prince et se laisse épouser. Après une série de nouvelles agressions, la belle retrouve sa forme humaine et est réunie au prince.

Monsieur Weil n'exprime pas toutes les relations causales qui le font glisser d'un propos à un autre. Il privilégie le récit plutôt que cet objet mou nommé in-formation.

Ecouter ? Son fils l'écoutait pourtant. Comme je l'écoutais moraliser. De cet homme qui débarque si facilement d'un avion, son père dit qu'il est *d'un autre monde*<sup>293</sup>. L'écoute intense qui fait défaut ici est la marque de la rupture de la tradition orale que Monsieur Weil avait reçue. La parole qui devrait couler du passé pour baigner le présent ne coule plus naturellement ; le puits collectif est tari, remplacé par une étrange fontaine mue à l'énergie orale. L'eau courante est installée depuis plusieurs générations dans les maisons autour et les gens considèrent désormais la fontaine comme une œuvre d'art, que certains ne remarquent même plus. Une conversation, c'est de la parole sans autre outil que linguistique. Comme l'air dont elle ne peut pas se passer, la conversation est gratuite et l'on n'a pas encore vraiment réussi à en faire un objet marchand. Comme l'air. Il existe de l'air en bouteille, mais il ne concurrence pas l'air atmosphérique. On a mieux réussi à commercialiser l'eau. Et l'on vend de nombreux substituts de la parole.

Cette parole humaine que je ne voulais pas désarticuler... J'ai travaillé pour la représenter, pour lui donner une épaisseur charnelle autant qu'une dimension spirituelle. Pour éviter une linéarité ascendante, autrement dit la réduction à une trajectoire sociale réussie ; pour éviter une linéarité de sens opposé, réduction à une vie brisée par la violence sociale. Pour ne pas la réduire à une construction morale. Pour lui laisser sa complexité déroutante. J'ai dû choisir la mise en scène de cette représentation. Un de mes choix a été précisément de laisser visible mon travail et de m'y mettre en scène comme personnage secondaire. Ce n'est pas là l'essentiel, loin s'en faut. L'homme dont j'ai fait « Alfred Weil » était-il ce héros de la parole que j'ai représenté ? A partir d'octobre 2005, il a renoncé à sortir seul de chez lui. Sa vie sociale a été amputée au moment le plus intense de nos entretiens. Ces entretiens devenaient eux-mêmes une des dernières représentations parlées d'Alfred Weil en dehors du cercle familial restreint. Elles ne furent pas les seules : certaines femmes du personnel de l'hospice ont été aussi les destinataires de longs propos. Alfred Weil a *représenté* ce qu'il voulait dire aux dernières personnes qui l'ont approché. Si je pense à la thèse de Foucault (1966), selon laquelle à l'âge classique les mots et les choses s'installent dans une suite infinie de représentations, ce n'est pas pour identifier la pensée d'Alfred Weil à celle des penseurs classiques - qui sont des écrivains -

---

<sup>293</sup> Comme l'héroïne de *L'amour des trois oranges*, comme sa mère Emilienne Macé, même si un point de vue rationaliste voit là trois univers différents : conte, tradition catholique provençale, modernité américaine.

mais plutôt pour définir mon travail, non comme une reconstruction ordonnée de la première à la dernière page, mais comme une suite potentiellement infinie de représentations. Alors paradoxalement la définition donnée par Monsieur Loeb « Il était tout sauf boucher » et l'affirmation de Monsieur Weil « Alors la boucherie, c'est devenu mon idéal dans la vie » se rejoignent quand la variable parole tend vers l'infini. La parole est source de représentations, mais elle est aussi génératrice d'illusions, jeu dont les règles sont d'une grande variabilité. Les blagues seront considérées sans peine comme un jeu verbal. La parole d'Alfred Weil n'est-elle pas aussi membre du club du jeu ? Ce jeu - *playing*, jeu libre – Duvignaud l'interroge comme une finalité sans fin. On peut alors considérer la parole comme une perpétuelle approche du divin qui oscillerait entre (orgueilleuse) certitude et humilité, ou entre la vocifération et le rire.

On objectera à juste titre que le *jeu* social – même la plaisanterie de café du commerce - est toujours institutionnalisé, codifié en *game*. Cette réalité ne saurait détruire la part réservée de l'imaginaire, du *playing*. Duvignaud s'intéresse le plus souvent à la comédie, forme relativement codifiée du jeu. Je regrette qu'il ne pousse pas très loin sa question pertinente. Elle avait déjà le mérite en son temps (1980) de mettre en cause les limites des pensées systématiques (fonctionnalisme ou structuralisme) en sciences humaines. Je n'irai guère plus loin ici sur cette question, sauf à revenir un instant sur le penseur anglais du jeu (*playing*).

### **Jeu et réalité**

Il s'est construit un univers sans fin de parole. Ce jeu, Monsieur Weil a réussi par ruse à le laisser ouvert, en recevant l'éditeur, le contrat en trois exemplaires dans sa serviette, pour lui refuser sa signature et jouer à la parole avec lui. Jusqu'à ce moment-ci, jusqu'à la mort de Monsieur Weil, par sa force de jeu ou par mon incapacité à construire encore mon projet ethnographique, il est toujours resté une grande liberté dans nos conversations. Cet espace ludique évoque la clinique analytique de Winnicott, dont l'important ouvrage de synthèse *Playing and reality*, traduit en français par *Jeu et réalité* (1975), formule que le jeu est un espace essentiel de créativité. Pour le psychanalyste anglais, au cours d'un entretien en psychothérapie, le jeu est plus important que le sens du matériau verbal. C'est la capacité à jouer qui donne du sens à la vie du patient. C'est aussi le jeu entre le patient et Winnicott qui permet à ce-dernier de penser. D'où, par exemple, la dédicace de ce livre aux patients :

To my patients who have paid to teach me – A mes patients qui ont payé pour m'instruire.

Ce jeu comme finalité sans fin, ou Winnicott revu par Duvignaud, est à rapprocher du concept d'imaginaire chez Castoriadis (1975). Je préfère laisser le lecteur libre de rebondir sur ces nouvelles propositions ludiques... et très sérieuses donc.

### **Jeu et langage**

On peut dire que le jeu n'a pas de fin en soi sans nier ce qu'il apporte aux joueurs. Dans toutes les sociétés, les enfants jouent traditionnellement avec leur langue, entre eux, entraînés par les plus vieux d'entre eux, ou par des adultes, souvent les vieillards ou parfois les professionnels de l'éducation.

Dans la tradition orale il existe des formes enfantines de littérature, comme les argots enfantins, les virelangues, les devinettes et certains contes particuliers. Ils constituent des « méthodes actives qui s'ignorent ». Ils contiennent une linguistique intuitive et son application sous forme d'exercices (Calvet, 1997, p. 24). C'est cette forme d'apprentissage linguistique du yidich qu'Alfred Weil m'a transmis à travers les *witz*.

Où commence la littérature orale ? A l'écrit, la littérature est caractérisée par l'importance de la fonction poétique de la langue, autrement dit par l'élaboration formelle particulière qui constitue le style. Les récits « en prose » d'Alfred Weil - par opposition aux *witz* dits comme tels - font-ils partie d'une littérature orale ? Ils contiennent un travail stylistique qui s'affine dans la *répétition publique* (au sens de cette expression dans l'univers théâtral). Voici un autre caractère de la littérature : elle n'existe que dans la relation au public. Certains récits d'Alfred Weil répondent mieux à ce classement intuitif comme littérature orale. Par exemple, le récit du « trafic de cigarettes » de l'entretien 1. Le lecteur se souvient peut-être seulement d'une histoire très embrouillée. Pour L.-J. Calvet, l'accumulation de détails « dans les épopées orales paraissent souvent un fouillis inextricable pour l'historien » (op.cit. p. 90). A l'inverse, dans le fragment d'un récit épique de griot malien qu'il cite pour sa démonstration, les repères chronologiques sont inexistant, et les marqueurs temporels, même qualitatifs, très rares. J'ai noté également cette indifférence d'Alfred Weil pour la chronologie historique : les dates à l'intérieur de ses propos font figure de décoration ; parfois elles ont un sens secret, comme des sortes d'anniversaires, qui facilite leur mémorisation.



### **Pourquoi la parole ? La parole pour quoi ?**

J'ai déjà laissé entendre que le mariage avait déclenché une blessure intime, une rupture dans son parcours, qui avait poussé Alfred Weil à prendre la parole. J'en ai parlé dans l'analyse des *witz*, dans une réflexion plus large, qui est celle de M. Douglas, sur les contradictions très fortes, insolubles dit-elle, qu'une société peut recéler dans la sexualité de ses membres. Il est difficile- même si les cloisonnements internes à l'anthropologie l'ont fait - de séparer le mariage comme institution, ou fondement de la parenté, de la sexualité, objet de l'anthropologie culturelle. On peut parler en terme de désir sexuel, de l'attrance des mâles juifs envers les *schikse*, y compris quand ledit désir les pousse au mariage précédé d'une conversion. On peut aussi l'appeler fascination esthétique devant la culture dominante. Comme le langage et ses jeux, le mariage et la sexualité constituent un objet dont la fonction semble évidente, et la composante gratuite (ludique) tout autant. Quand même la tradition bourgeoise oppose mariage et jeux (jeux de séduction, jeux sexuels), elle constitue le second terme dans l'institution du premier.

Alfred Weil aurait pu écrire sa biographie en montrant comme il s'était battu pour rester fidèle à la Loi des Pères. Il a ri de cette attirance facile pour « un autre monde » ; il a ri de l'apparition imaginaire de ce double mauvais qui ne saurait exister, ai-je dit en commentant sa réaction à l'instant où il se voyait suspect dans l'histoire du trafic de cigarettes. Il a vociféré contre ceux qui ont succombé, quelle que soit l'importance ou la futilité à nos yeux étrangers de la « faute » commise. Il aurait pu faire de son histoire conjugale un exemple de résistance orthodoxe, puisque l'orthodoxie - à ne pas confondre avec la tradition qui n'est pas un objet interne à la religion - est l'affirmation d'une réponse au changement historique par un changement à l'identique de l'affirmation religieuse<sup>294</sup>. Il n'a pas écrit sa biographie - et les écrits destinés à sa descendance sont restés privés. Il n'a donc pas fait de sa vie une trajectoire.

### **Dans la pièce elles sont mille sept cents ! Mille sept cents !**

Après l'entretien 18 avec Maurice et Rosa Bloch, mes contacts tendus avec Monsieur Weil se sont distendus... J'ai retrouvé Monsieur Weil après plusieurs mois dans le petit hôpital voisin de l'hospice israélite. Là-bas, il m'a conté son rêve. Il y avait des gens dans une grande pièce qui se trouvaient devant de hautes piles de nourriture et là un homme connaissait mille sept cents histoires. Il me dit : « J'ai pensé à Monsieur Cerf :

---

<sup>294</sup> Le *hidoush* est renouvellement : changer en restant le même. S'il n'y a pas adaptation par *hidoush*, par le renouvellement de l'identité tout en restant le même, il y a disparition. (Askenazi, 1999, p. 136)

voilà un homme que vous devriez connaître ! » Puis il a aussitôt enchaîné sur une aventure fantastique - je n'ai pas compris s'il s'agissait encore d'un rêve ou d'une hallucination. Il se trouvait dans un couloir. Là il arrivait devant une poignée de porte qui ne voulait pas s'ouvrir. Monsieur Weil m'a raconté deux fois ce double rêve. Maintenant que la porte s'est ouverte sur sa mort, entrez avec moi, je vous prie, ô patients lecteurs de ce double chemin de paroles et d'écritures, dans la grande pièce pour vous y nourrir le ventre et les oreilles, car seul avec l'homme aux mille sept cents histoires, j'aurai vite une indigestion.

### **Un witz relativiste**

Einstein est au guichet de la gare de Zürich. Il veut prendre le train pour l'Italie. Il questionne l'employé : « Est-ce que Locarno s'arrête à ce train ? »

Si le conte s'apparente à un trajet en train, alors c'est d'un trajet en boucle qu'il s'agit. Et encore : l'analyse structurelle n'épuise pas le conte, ni l'oral en général.

### **Illusion de l'identité et autres interrogations (Bertaux)**

Bertaux (1976) explorant les histoires de vie récuse la notion d'identité en sociologie. C'est, dit-il, la publicité qui crée des identités illusoires. J'ajoute : la publicité et avec elle les autres instances créatrices d'une langue aseptisée. J'ai rencontré un instant à travers Monsieur Weil l'exemple du juif alsacien traditionnel. Cette illusion a pu être partagée par d'autres, avant moi. Les actes et paroles de Monsieur Weil y ont contribué. Lui-même en avait-il conscience ? Peu importe. Il est plus juste de dire que d'aucuns ont parfois vu en Monsieur Weil l'image du juif alsacien traditionnel.

Bertaux écrit aussi que des récits de vie qui ont fait date dans l'histoire de la sociologie américaine, comme « The Jack-roller »<sup>295</sup> nous paraissent *bons*. Ce n'est pas entièrement clair, ajoute Bertaux, pourquoi le récit nous paraît bon. Il y a là sans doute des critères littéraires, suspects dans un projet scientifique. Au point qu'un récit de vie comme le récit de Wladek du *Polish peasant* soit une *grande* œuvre par lui seul et ce, malgré la décevante postface de Thomas et Znaniecki.<sup>296</sup>

---

<sup>295</sup> Clifford Shaw, *The Jack-roller, a delinquent boy's own story* [1930] 1966, Presses de l'université de Chicago.

<sup>296</sup> W. I. Thomas & F. Znaniecki, *The Polish peasant in Europe and America*, 2 vol., New-York, Octogone Books, 1974 ; traduction partielle française et analyse dans Guth (2000).

Pourquoi au demeurant l'écriture est-elle considérée comme un travail et pas la parole, du moins la parole autobiographique ? Aucune explication simple ne peut donner raison à cela.

Daniel Bertaux, 1976.

Bertaux encore : Le réaménagement linéaire par le sociologue est nécessaire. Mais les associations non chronologiques du narrateur ont parfois une valeur sociologique et il faut alors les indiquer... A la première lecture il est presque impossible de *suivre* un récit qui n'est pas chronologique.

Pourquoi, dis-je, pourquoi *suivre* aurait-il le sens d'être capable de répéter ou d'expliquer ? Le conteur est un marcheur, il doit entraîner l'auditeur à le suivre, comme le cycliste de tête entraîne le peloton. Le point aveugle sur lequel Bertaux s'interrogerait-il l'habitus littéraire des sociologues ? Travail de l'écrivain contre non-travail du parleur. Non-travail de la « femme au foyer » également. Mais le travail n'est pas une valeur universelle. Les illettrés savent faire l'effort d'écouter.

Pourquoi une première lecture épuiserait-elle le sens d'un écrit socio- ou anthropologique ? Concession inconsciente de ma part à Bertaux. Le récit chronologique autobiographique du chapitre 4 a ouvert la route ; j'y jouais le *nègre* casseur de cailloux.

### **« Tante Suzanne », « histoire de vie sociale » et migration**

L'histoire de Tante Suzanne (Catani & Mazé, 1982) est construite comme une migration, projet voulu, et pensé. C'est curieux de privilégier la migration géographique avant le changement de statut social. Non que Catani ait nié le changement de statut social chez Suzanne Mazé, loin s'en faut. Simplement, le fait de poser comme point de départ de l'histoire de vie sociale un départ géographique (chez Suzanne Mazé, il s'agit du départ en Mayenne chez sa tante Marguerite la modiste), d'autant plus que l'importance de ce départ dans la trajectoire n'est pas perçue comme irréversible, puisque Suzanne retourne sur les lieux de sa naissance en effectuant un départ dans le département voisin, m'évoque le motif essentiel du conte qu'est le départ du héros, qui quitte la maison paternelle. Catani pose comme postulat « le choix du départ qui est une individualisation parce qu'il suppose la recherche de l'accomplissement de soi par le devenir personnel... » (Catani & Mazé, 1982, p.11). L'immigration en France - à laquelle on peut adjoindre l'exode rural, migration interne - est en général un départ vers la société des individus. Mais de là à

parler de libre choix ! Catani est influencé par le subjectivisme sartrien. On voit aussi dans ce livre à deux signatures le travail de projection. C'est de sa propre histoire d'immigration réussie que parle Catani en organisant le récit de *Tante Suzanne*. La trajectoire d'un individu, c'est aussi la matière du roman classique. La littérature ne lâche pas sa pression sur la « méthode ethnographique » et Catani l'assume par une analyse littéraire, avec ses études des thèmes récurrents et entrelacés, de l'aspect choral du récit de Suzanne Mazé.

Si je compare Catani & Mazé à Cerf & Weil, je vois que la migration n'y est ni perçue ni traitée de la même façon. Cela malgré des éléments objectivement proches : l'époque, le déplacement peu important. Alfred Weil a été un enfant d'immigrés. A la fin de sa vie, c'était difficile de le voir comme tel. Ce n'était pas seulement le résultat de son libre choix. Sa longévité d'une part, l'histoire et l'image si particulière de l'Alsace dans l'ensemble français d'autre part, ont pesé.

#### **« Paroles de bourreau », collaboration exemplaire**

La collaboration entre Fernand Meyssonier, « exécuté des arrêts criminels » et Jean-Michel Bessette, dont *Paroles de bourreau* (Meyssonier & Bessette, 2002) est le résultat, devait croiser ce travail-ci. Il s'agit d'une autobiographie, un témoignage recueilli par un anthropologue – J.-M. Bessette – et publié sous le nom de Meyssonier. Le héros en est un homme exceptionnel par la fonction qu'il a exercée, qui ne peut plus s'exercer dans la France d'aujourd'hui après l'abolition de la peine de mort. Il l'a exercée en Algérie pendant la guerre jusqu'en 1961. Là encore il a été le témoin d'événements exceptionnels et d'une histoire révolue. Ses propos, comme ceux que j'ai recueillis, alimentent la série infinie du genre « dernier des Mohicans ». Un sujet populaire n'interdit heureusement pas de faire un travail sérieux ! C'est d'emblée la durée nécessaire pour arriver à la fin du processus d'écriture, un dizaine d'années, qui distingue cet ouvrage à la fois d'une écriture journalistique et d'une autobiographie ordinaire. Le désir de transmettre son expérience de F. Meyssonier l'avait poussé à créer un musée de la guillotine. C'est dans ce sens qu'il s'était adressé à un anthropologue spécialiste de la justice en 1991. Celui-ci ne s'est pas contenté de répondre à la demande reçue. Il a suscité un second projet. J.-M. Bessette s'est trouvé face à un homme avec qui il avait, sur la peine de mort, une « divergence de départ ». L'anthropologue se devait d'être prudent et de s'en tenir à une attitude empathique. (Je n'ai pas besoin de revenir sur tout ce qui

pouvait *a priori* me choquer dans la façon de vivre et de penser de mon interlocuteur.) J.-M. Bessette décompose le travail commun en « deux ans de « cueillette » ; trois ans de mise en forme ; deux ans d'écriture. En réalité, les choses n'ont jamais été aussi clivées. » (op. cit. p. 271). (Dans mon expérience : quatre ans de « découverte », dans un premier projet: collecte de conteur et écriture sur l'humour juif en Alsace ; un an de collecte biographique ; trois ans d'écriture.) Avec deux ruptures irréversibles, successives et fortement liées : le refus d'Alfred Weil du projet autobiographique que je lui avais transmis et sa mort. Et la conséquence : une crise dont le dénouement est que j'assume seul une écriture qui n'est pas celle d'un récit de vie. Bessette décrit le laborieux processus, les couches successives d'écriture-lecture-correction par les deux partenaires, qui se termine ainsi :

Littéralement imprégné de l'esprit et de la *lettre* de Fernand Meyssonier, j'ai remis échafaudages et garde-fous, me laissant aller à un travail de réécriture « libre », m'efforçant de rendre la texte facile à lire tout en restituant le ton propre de Fernand Meyssonier.

J.-M. Bessette, « Après- dire », *ibid.* p. 275.

Je comprends bien. Je souligne une image : l'esprit et la lettre dont parle J.-M. Bessette proviennent d'entretiens, « d'une vingtaine d'heures d'enregistrements enregistrés », sans aucun texte écrit initial du témoin. En ce qui me concerne, et ceci dit sans ironie, je n'ai pas vu de *lettre* sur le bout de la langue d'Alfred Weil.

Comme Bessette, je me place en fin de compte dans une attitude compréhensive plutôt qu'explicative.

### **Qabalah**

Je me suis interrogé sur ce qui déclenchait la « soif de parole » de mon interlocuteur. J'ignorais, comme ceux qui ne connaissent pas la théologie juive, le sens du mot « kabbale ». *Qabalah* est le mot hébreu pour tradition. Les sens pris par notre mot « cabale » ne sont pas le seul résultat de la pensée juive, j'imagine que l'incompréhension et l'hostilité à la pensée juive y sont pour beaucoup. Cependant pour les docteurs juifs de la Loi, cette tradition-kabbale ne pouvait pas être connue de tous. C'est dans ce conflit autour de la diffusion de la kabbale, qu'Askenazi voit l'opposition entre les hassidim\* et leurs opposants, les *mitnagdim*. Les premiers ont « délibérément choisi de mettre à la

disposition de la communauté, sans initiation intellectuelle préalable, les thèmes principaux d'enseignement de la Kabbale » (op. cit., p. 97). En clair, les hassidim se méfient de l'étude écrite. Pour leurs adversaires, ce sont des démagogues.

Je ne peux m'empêcher de me demander ce que cache cet oxymore qu'est le gros livre appelé Talmud, ou en français, Loi orale. Peuple du Livre !!! L'image des juifs déguenillés étudiant le Talmud toute la nuit dans la yeshiva crasseuse masque une réalité différente : l'accès à la culture écrite n'était pas possible pour tous les juifs dans l'univers ashkenaze (et exceptionnel pour les femmes juives). Un réformateur, inspiré par la Haskalah, écrit par exemple à un homme politique russe en 1800 : « Il est hors de doute que [les Juifs] ne se seraient pas écartés [de la pureté antique de leur croyance] s'ils avaient su correctement la langue hébraïque. Les talmudistes n'auraient pas pu imposer au peuple des inepties s'ils avaient pu eux-mêmes lire et comprendre la Loi. (cité par J.-M. Delmaire, « La Haskalah en Europe orientale : la pensée maskilique, les aspects sociaux et idéologiques », in Baumgarten, Ertel, Niborski et alii, 1994, p. 157)

### **Si près, si loin des « frum-frum »**

La distance objective minimale peut correspondre à la distance subjective maximale. C'est ainsi que se créent des luttes sociales entre personnes objectivement proches, écrit P. Bourdieu (1980). Nous avons constaté les conflits récurrents d'Alfred Weil avec les docteurs de la Loi. Conflit ambivalent avec les juifs savants. C'est un conflit avec une couche sociale supérieure mais pas très éloignée de la sienne, entre membres actifs de la même communauté. C'est devenu en plus un conflit de génération : les juifs de l'âge d'Alfred Weil étaient en général religieusement incultes. Mais après guerre est apparu un « retour au sources » qui s'est répandu parmi des gens plus jeunes. Les époux Picard le disent bien : « Nos enfants nous ont amenés à la *schül*\* à Dornach vers 1960. Ils sont très pieux. » Monsieur Weil a ressenti à son retour à Dornach en 1946 « le vertige devant son ignorance » mais il n'a pas pu le combler de la même manière que cette jeune génération munie d'une plus solide culture profane. A Mulhouse ce sont des enfants, gendres ou neveux de Marguerite Kohn, la relève de la CISTO d'avant-guerre, qui ont animé ce regain de ferveur pour l'étude religieuse. Conflits d'expérience. Savoir religieux concret contre savoir littéraire. Monsieur Weil lâche entre ses dents qu'il n'aime guère - il y a eu des exceptions - ceux qu'il persifle en les appelant *frum-frum*\*. Le bavardage de

Monsieur Weil a consisté une manière essentiellement détournée de damer le pion à ces gens-là, autant et même davantage qu'aux juifs ayant oublié leur religion.

### **A quoi sert l'ethnographie**

Je n'ai pas *donné la parole* à Monsieur Weil en allant l'enregistrer. Pour ça, il n'avait pas eu besoin d'un ethnologue ! J'ai *donné à lire ses paroles*, et à réfléchir, sur le sens social de sa parole aux autres.

## **Annexe**

### **Liste des entretiens avec Alfred Weil ainsi que des écrits d'Alfred Weil à Jean-Yves Cerf entre 2000 et 2006**

Cette annexe est un simple outil pour représenter la chronologie des échanges ethnographiques sur le terrain. C'est aussi la trace d'un projet impossible de présenter les entretiens rigoureusement dans l'ordre temporel. Il en est resté que le matériau ethnographique a été placé au centre de cet ouvrage (et non pas en annexe).

J'ai indiqué les chapitres où figurent tout ou partie de l'entretien ou de l'écrit considéré.

Pour le cas des entretiens non retranscrits ou partiellement retranscrits dans ce livre, un résumé est proposé. Ce résumé – outil de l'écriture - détruit la cohérence du propos oral. Par contre, il présente au lecteur les répétitions des motifs traités.

#### **Première époque (automne 2000)**

**1 Entretien du 7 décembre 2000** (v. chapitre 7)

#### **Deuxième époque : les witz et les cours de yidich (automne 2003-printemps 2004)**

**2 Entretien du 26 novembre 2003** (v. chapitre 10)

**3 Entretien du 7 décembre 2003** (enregistrement défectueux, v. résumé et extrait au chapitre 11)

**E1 Carte du 7 décembre 2003** (v. chapitre 3)

**E2 Lettre du 5 janvier 2004** (v. chapitre 11)

**E3 Lettre du 18 janvier 2004** (v. chapitre 11)

**4 Entretien du 26 février 2004**

*Non enregistré.* Jean - Yves Cerf a amené une copie du testament d'un de ses ancêtres, le rabbin Moock, décédé à Mulhouse en 1898. Monsieur Weil commence à



raconter aussitôt : Un malade lui a montré un tache grise indélébile à l'épaule, qui provenait d'une piqûre contre la syphilis. Un cousin paternel était dermatologue. Monsieur Weil parle de sa collection de timbres qui n'intéresse pas ses fils, comme son cahier de quarante pages qu'il a écrit, sur les années de guerre. Histoires de relations entre un juif et une *goyele\**. Des cas d'entorses aux prescriptions religieuses et leurs sanctions par maladie.

### **5 Entretien du 9 mars 2004, avec Monsieur Freddy Raphaël**

Freddy Raphaël demande des explications sur le yidich. Pour expliquer *schaute*, faible d'esprit, imbécile, Monsieur Weil utilise un terme d'argot des *b'heimeshändler\** : *eigelbosser*, littéralement « viande de veau ». Il dit : « Si je vois des mésanges arriver, il fera froid, je le sais ». Le papa Weil a eu des prémonitions. L'attaque de 1928 ( v. chapitre 15) Chaque année Monsieur Weil écrit au courrier des lecteurs de *l'Alsace* pour s'indigner du spectacle de la Passion, à Masevaux, où on affirme ce mensonge que Jésus-Christ a été condamné par les juifs. Une question de Monsieur Raphaël : Comment ça s'est passé à Mulhouse en 1962 avec les juifs d'Afrique du Nord ? Réponse : « Ça a été affreux ! des bagarres à la *schul\** ! On leur a fermé les portes. Le rabbin leur a arraché le *Sefer\* Torah* des mains. Une quarantaine de juifs rapatriés voulaient remonter la synagogue désaffectée ici. J'ai essayé de leur rendre service. »

Le cousin d'Amérique Marx Weil, fondateur d'un important magasin de fournitures pour artistes peintres, et sa proposition d'embauche à Montréal. Voyage de Monsieur Weil à Manhattan sur la tombe de la grand-mère. Correspondance avec son second fils à New York. Visites Visites d'Alfred Weil avec son père dans les hôpitaux pour le soigner après son attaque. Description de la *schechita\** et de la *bedika\** et de l'amitié avec le *schochet\** Mandlovitch.

### **6 Entretien du 30 mars 2004**

Résumé au chapitre 11. L'histoire du jeune au don de voir les bêtes est reprise au chapitre 18 et la conversation entre Monsieur Weil et son fils Ernest au chapitre 22. Deuxième série de witz (v. chapitre 11).

### **E4 Jiddishi Witz (v. chapitre 12)**

### **E5 Lettre du 28 avril 2004**

*Enveloppe avec vignette adresse d'association charitable, timbre anciens, et adresse du destinataire collée par dessus l'enveloppe.* (v. chapitre 18).

### **7 Entretien du 5 mai 2004**

*Pas d'enregistrement.* Discussion sur les mots *witz\** et *moschele\**. Witz 62 et Witz 63.

## **Troisième époque : récits d'enfance et récits surnaturels (octobre 2004 – janvier 2005)**

**8 Entretien du 26 octobre 2004** (v. chapitre 14)

**9 Entretien du 30 octobre 2004** (v. chapitre 14)

**E6 Réécriture en marge des entretiens 8 et 9** (v. chapitre 14)

### **10 Entretien du premier novembre 2004**

La marmite norvégienne de Monsieur Weil lui permet de respecter le sabbat. La technique de « cachérisation » de la viande. A Rexingen et à Rust, Monsieur Weil n'a plus de famille et ne connaît plus personne. Les cimetières sont entretenus. Des pierres commémoratives ont été posées dans les rues. L'émigration de la grand-mère et celle de l'oncle paternel. Souvenirs à la synagogue de Dornach. Mandlovitch ; un autre *schochet\** qui ne respectait pas les règles. La vieille de Gittele Blum, qui avait gardé Alfred tout jeune vivait au-dessus de l'oratoire. Une dame âgée mange du jambon en disant qu'à son âge, ça n'est plus un péché.

### **11 Entretien du 9 novembre 2004**

Le premier avertissement donné par Alfred Weil. Les massages qu'il pratique. Un cas de piété exemplaire : faire la vaisselle de Pessah dans l'eau d'un lac. Règles sur les tissus (*schadnes\**), ne pas mélanger coton et laine. Lecture à voix haute commentée d'un article sur la cuisine juive en Alsace. La carpe farcie. Le *Birekugel* et le *SchwarzwälderKugel*. Les prophéties (v. chapitre 18). Exploits de Baal Schem Tov (v. chapitre 9). Sur la transmission de la tradition et le cas de la transmission de Weil à Cerf. Attachement à la mère. Discretion d'autrefois sur la sexualité (v. chapitre 17). Propos

méchants de certains clients contre Emilienne Weil (v. chapitre 21). Des poulets indûment déclarés cachères.

### **12 Entretien du 25 novembre 2004**

Repasser le linge est un moyen de le désinfecter. « Alfred tu me soûles » (en parlant), lui avait dit sa femme . La technique du massage (v. chapitre 18).

### **13 Entretien du 5 décembre 2004**

Pendant la guerre, essais de médications à partir d'un vieux livre.

### **14 Entretien du 8 décembre 2004, avec Sonia (v. chapitre 17)**

### **15 Entretien vidéo du 12 décembre 2004 (v. de larges extraits au chapitre 18)**

Monsieur Weil perd le goût de certaines activités. Le docteur Wenger avait 22 ans de plus que Monsieur Weil. Des guérisseurs. A Apt, gronder la maman sur sa santé. « Ce que j'ai conseillé dans ma vie, incroyable » Conseils d'hygiène à D. Wertheimer. On traite Monsieur Weil de superstitieux. Défendre le corps (Godlewsky). Les trois cas de mauvaises paroles au père. Avertissements à des amis mulhousiens. Personne n'a écouté les avertissements. La loi : « Aime ton père ». Le malheur que Jésus a amené à l'humanité. Einstein. Avertissement à un camarade de Jean-Pierre, le seul qui a écouté. Le furoncle d'Alfred Weil soigné par le Dr. Wenger.

### **16 Entretien du 21 décembre 2004, avec Michèle Weil**

De jeunes médecins hospitaliers confrontés à la diphtérie. Les juifs d'Afrique du Nord réfugiés à l'ancienne synagogue (v. chapitre 20). Critiques sur Camille Bloch. Eloge du rabbin Mook. Un boucher juif maltraite la cachérisation et la clientèle lui donne raison. Une bar-mitsva conflictuelle. Contre la peine de mort, contre la prison, pour l'internement sur des îles. Critiques contre le rabbin Weill et son épouse. Le cas du criminel de guerre Bousquet. Les années chez Brunschwig et chez Schmerber (v. chapitre 20).. La randonnée de Pentecôte (v. chapitre 15).. Effets indésirables de la jouvence de l'abbé Soury sur des vieillards. La visite à la cartomancienne de Lutterbach (v. chapitre 19). Celle de la ruelle Verte. La chute en luge (v. chapitre 15). Un miroir qui se brise. L'avertissement au papa Weil. Le père « voyait » la qualité de certains animaux. Apprentissage du père. Autres cas d'apprentissages à la dure. Comparaison entre les jeunes d'hier et d'aujourd'hui.

## **17 Entretien du 28 décembre 2004**

Une randonnée avec sa femme dans les Vosges. Considérations sur l'épouvantable tsunami. Expulsion des parents en juillet 1940 (v. chapitre 21). Le cri d'un oiseau nocturne. Les rêves prémonitoires : les rêves de Pharaon expliqués par Joseph. Rêves prémonitoires à Apt. Prémonition de la mort du père (v. chapitre 19). Le café Frech (v. chapitre 16). La Gestapo arrête un ami de l'oncle paternel. Des poussins porteurs de mauvais présages et fausses couches d'Emilienne Weil. Les pas du père entendus après sa mort (v. chapitre 19). Il faut que Monsieur Cerf transmette ces expériences aux savants au colloque de Locarno (v. chapitre 22).

## **E8 Carte du 16 janvier 2005**

*La carte sur laquelle a été écrit ce courrier manuscrit est éditée par Médecins du Monde.*

16.01.05

Monsieur Cerf

En réponse à votre lettre du 12. et. Pour empêcher un coup de téléphone.

J'ai parcouru le contenu avec toute mon attention et relève en page I. : une méditation sur mon état de santé qui malheureusement laisse à désirer que vous savez puisque vous mettez l'annotation :

Vous passez un moment difficile de votre vie, votre affaiblissement, vos vertiges et les problèmes de digestion -

« où j'ajoute avec 95 ans d'âge ! »

Puis en page II : Je vous prie que ça n'a pas d'importance (!)

si vous êtes fatigué et que vous n'avez pas envie de parler

mais je désire tout de même venir vous saluer !

Je réponds « Avec attirail et armes et bagages ! » « Dans votre intérêt - avec création film panoramique intérieur! » - et je continue - « ne me dites pas une autre fois » pour une telle raison. « Génial ! » En plus de cela je dois admettre - (tout en citant mon état de santé) votre objection, un reproche, les coups de téléphone – irréflechis – vers 18 h 30 et l'autre vers 20 h 30. Vous ne m'avez pas écouté ( décroché le téléphone!) on appelle

ça en Jiddish = « Unbedahmt\* et Unbesëichelt\* ». mais nous en restons là pour toutes rencontres,

.../...

enregistrements photos.

Ma belle-fille se chargera pour vous porter le livre Saisons d'Alsace ainsi que les documentations.

Avec mes salutations.

[Signature]

### **18 Entretien du 20 janvier 2005, avec Maurice et Rosa Bloch**

Alfred Weil refuse de se laisser interroger encore. Trop souvent enregistré par des journalistes. On passe à l'usage du yidich. Il était pratiqué par les bouchers juifs et aussi par des *goyim\**, exemples. Combien de bouchers juifs autrefois ? Un *frum-frum\** a critiqué la boucherie Weil pour dissuader un client de continuer à s'y servir. M. Bloch demande le witz 63 sur le *kugel\**, qui est raconté en français (v. chapitre 13). Recette du *Birekugel* avec de la cervelle. Les abattoirs et le temps perdu pour la *bedika\**. Obtenir de la viande cachère aujourd'hui. La marmite norvégienne d'A. Weil remplace le *schtoubche\**. La recette continue. Description du *schtoubche\** et du sabbat autrefois. Comment Alfred Weil a acquis la boucherie sous surveillance (*début du récit*). Les bouchers juifs vendaient du porc. La concurrence des grandes boucheries. La découpe à l'allemande. Monsieur Kuflik fait un pieux don qui permet à Alfred Weil d'acquérir la boucherie de la rue des Artisans. L'expulsion de 1918 (v. chapitre 14). La naturalisation. Le remboursement. Des prix d'autrefois. L'allocation militaire. Les *bersches\**. Soins à Madame Kessous et gâteaux qu'elle offre en remerciements.

### **Dernière époque : à Pfastatt, conversations à l'hôpital local ou à l'hospice israélite, de l'été 2005 à mars 2006**

#### **19 Derniers entretiens**

*Aucun enregistrement.*

Près du lit à l'hôpital, Ernest Weil m'interroge sur les pouvoirs mystiques de son père. Celui-ci, à notre surprise, a compris la conversation et répète que Dieu a parlé des centaines de fois à Moïse. Début de ses explications originales sur son état de santé et de

ses critiques sur l'inefficacité des médicaments qu'on veut lui imposer. Le coq est porteur de présages quand il chante en plein jour (v. chapitre 21). Oncles et tantes face aux persécutions nazies. Courte visite à Bletterans (Jura) aux parents expulsés, à l'automne 1940. Politique : Hansi, le Kaiser. On ne faisait pas de politique chez nous dans les années 1920. L'expulsion des Vieux-Allemands et la famille Weil. Dix bouchers juifs autrefois à Mulhouse ; le boucher bossu Laiser (v. chapitre 14). Une fête de Purim à Dornach : une fille est enceinte et Arnold Weil demande à chaque homme s'il est le père. En 1940, un type, une méchante langue, est le seul tué par un éclat de grenade tombé sur une voiture où il y avait 5 personnes. Seules deux photographies de la famille datant d'avant-guerre ont été conservées. Des lumières de la Torah, comme Zadoc Kahn, dont parlait sa mère ; il faut *circoncire* les jeunes arbres fruitiers. La Communauté de Dornach. Le tigre Clémenceau. Gittele Blum, l'ancienne baby-sitter du Freddele. Education religieuse, la bar-mitsva d'A. Weil, celle de Wertheimer (v. chapitre 15). L'histoire de Ruth racontée par Monsieur Weil dans un club philatéliste. Vérité de l'Ecclésiaste. A Apt : Monsieur Weil avait un chef crapuleux à la perception mais les autres personnes protègent Alfred Weil dont l'inspection se passe bien. La grand-mère maternelle dans la cour de la boucherie. Ruelle Verte, les voisins côté pair. Apprentissage de la boucherie. « La boucherie est devenue mon idéal dans la vie. » Rencontre avec Emilienne Macé ( v. chapitre 21). La dernière visite : conseils sur l'écriture du « roman » (v. chapitre 5).

## Lexique

Le but de ce lexique n'est pas de remplacer la connaissance des langues autres que le français utilisées par Alfred Weil. C'est hors de notre portée. L'alsacien et le yidich étant des langues germaniques, un germaniste pourra essayer par lui-même d'interpréter les mots, expressions, passages en yidich ou en alsacien de cet ouvrage. Ce glossaire pour comprendre les mots d'Alfred Weil comporte donc surtout des mots originaires de la langue sacrée des juifs, l'hébreu ou l'araméen, et intégrés au yidich. Mais aussi :

- Des mots d'hébreu plus ou moins assimilés dans le français des juifs francophones.
- Des mots yidichs provenant de langues latines ou germaniques, mais que leur évolution phonétique ou sémantique a rendu peu compréhensibles.
- Des mots ou expressions composés par fusion à partir de deux langues, surtout l'allemand et l'hébreu.
- Des mots ou expressions alsaciennes utilisés par code-switching à l'intérieur d'un discours en français, ou en yidich.
- D'autres mots alsaciens estimés peu compréhensibles.

**Attention :** Donner une entrée pour chaque variante phonétique ou orthographique en yidich aurait alourdi le glossaire. Le lecteur devra revenir si nécessaire aux considérations sur la phonétique et la transcription au chapitre 9.

Ce travail peut comporter des erreurs en raison du très petit nombre de locuteurs actuels du judéo-alsacien, et du fait que tous les ouvrages, lexiques ou dictionnaires que j'ai pu consulter, ou bien sont insuffisants, ou bien ne sont pas spécifiques du judéo-alsacien. Il va sans dire que ma méconnaissance de l'hébreu a compliqué ma tâche. J'ai entendu presque tous ces mots au cours de mes conversations - à l'exception de certains qui sont apparus seulement dans les écrits d'Alfred Weill. Les multiples versions des *witz* ont alors été très utiles.

### Abréviations :

<i>a.</i>	alsacien, dialecte mulhousien
<i>adj.</i>	adjectif
<i>(d.)</i>	mot d'origine germanique
<i>dim.</i>	diminutif
<i>f.</i>	français
<i>(f.)</i>	mot d'origine française

<i>fém.</i>	féminin
<i>(h.)</i>	mot d'origine hébraïco-araméenne
<i>JW.</i>	<i>Jiddishi Witz</i> (document source)
<i>(lat.)</i>	mot d'origine latine
<i>litt.</i>	littéralement
<i>pl.</i>	pluriel
<i>(r.)</i>	mot d'origine romane ou judéo-romane
<i>subst.</i>	substantif
<i>v.</i>	voir (une autre entrée du lexique)
<i>var.</i>	variante graphique ou phonétique
<i>y.</i>	yidich, judéo-alsacien

## A

**a** *JW.* v. e .

**aaner** *y. (d.)* l'un ; *var. JW. ahner* ; *fém. aane*, l'une.

**abe** *y. (d.)* particule séparable, vers le bas.

**achile** *y. (h.)* nourriture ; **achle** *y. (h.)* manger.

**al memor** *y. (arabe ?)* estrade où se trouve l'officiant à la synagogue.

**àmkäjt** *a. de käje (lat.)* tomber. *Loss mi àmkäjt !* Laisse-moi tranquille !

**àrwet** *a. (d.)* travail.

**as** *y. (d.)* *var. ass* conjonction synonyme de **dass**, que.

**aschkenas** *y.(h.) pl. aschkenausem* allemand, Allemagne. *Attention ce mot a pris un autre sens en français :*

**ashkenaze** *f. (h., du nom d'un personnage figurant dans la Génèse)* *adj.* juif venu de l'aire germanique ou est-européenne, par opposition à séfarade\*.

**àv** v. **ow**.

**auwets** ou **z'auwe** *y.(d.)* le soir (équivalents *d.* : « abends », « am Abend »)

**ayin** *y.(h.) pl. aynayem*, œil.

## B (P)

**baal** *y. (h.)* maître ; ce mot entre dans la formation de nombreuses locutions.

**baal bos** *y. (h.) pl. baal batim* maître de maison, chef de famille. (*var. baalbos, pl. baalbatim*).

**baal bulem** *y. (h.)* rêveries, idées fantaisistes.

**baal chedisch** *y. (h.)* un curieux.

**barmitswe** *y. (h.)* garçon qui atteint 13 ans, l'âge de la majorité religieuse.

**bar-mitsva** *f. (h.)*, cérémonie à la synagogue qui marque le passage pour le garçon à l'âge adulte.

**barneisem** *JW. v. parnos*.

**baskene** *y. (h.)* interpréter (la loi).

**batsev** *y. (h.)* visage.

**bayes** *y. (h.)* maison. Ce mot donne lieu à de nombreux composés.

**bechinem** *y. (h.)* en vain ; *var. umbechinem*.

**bedem** *y. (h.)* ventre.

**bedika**, **bediga** ou **bediko** *y. (h.)* examen rituel de la bête de boucherie qui vient d'être abattue, ou du côuteau de la schechita\*.



**bekales rosch** v. **rosch**.

**b'emesdig** y. (h. *emes*) véritable, authentique.

**bemune** y. (h.) de bonne foi.

**bensche** (lat. *benedicare*) bénir, dire les actions de grâces.

**beheime** y. (h.) animal, bétail.

**b'eimesdig** y. (h. avec suffixe germanique) craintif.

**bersches** y. (h.) pain en forme de natte, aux graines de tournesol, pour le sabbat.

**beyidichlich** y. (d.+h.+d.) à la manière juive.

**betopfe** y. (d.?) prudent, correct, minutieux, joli.

**betüech** y. (h.) riche.

**b'heimeshändler** y. (h.+d.) marchand de bestiaux, maquignon.

**biltse** y. (r. E. Weill atteste l'hypothèse de la formation du mot à partir de Bilha et Zilpa, mais la conteste. Ce mot provient du roman, soit *bacele*, servante, soit *pulcella*, jeune fille) servante.

**bire** y. (d.) poire.

**bischele** y. (d.) manique, main à four.

**bischke** y. (h.) bonne, servante.

**bitzele** a. et y. (d.) *e bitzele*, un petit peu.

**bodek** y. (h.) vérificateur de la qualité du bétail qui vient d'être abattu.

**Boruch atoh Adonoï** (h. Béni sois-tu Seigneur) Une prière fondamentale du rituel juif débute ainsi.

**bouser** y. (h.) viande ; var. **buser** JW.

**brav** y. (d.) gentil, sympathique.

**b'ris**: y. (h.) alliance ; **b'ris milo**, v. **milo**.

**brauges** y. (h.) en colère ; **braugesserai** (h. *germanisé*) querelle.

**brautschau** y. (d.) entrevue, présentation d'un jeune homme et d'une jeune fille en vue d'un mariage.

**breere** y. (h.) choix ; **ka breere**, pas le choix.

**broche** y. (h.) bénédiction.

**b'schau** y. (d.) v. **brautschau**.

**b'süre** y. (d.) nouvelle, message.

**büer** a. paysan.

**butschkayem** y. (h.) pantalons.

## C

**cachère** f. (h.) conforme aux prescriptions alimentaires.

**cacherout** f. (h.) les règles alimentaires ; plus spécialement leur mise en pratique.

**Cohen** f. (h.) pl. **Cohanim**, descendant mâle d'Aaron, le premier grand-prêtre ; les Cohanim ont un rôle particulier aux offices. Le premier appelé à la lecture de la Torah est un Cohen.

**Columbus mediene** y. le pays de Colomb = l'Amérique.

**Com.** f. abréviation qui désigne la Communauté israélite ; pour ce livre, c'est celle de Mulhouse ; par extension, ses locaux.

## CH

**chadischemone** y. (h. « de la nouvelle religion ») protestant.

**chadüchì** m. y. (h.) pl. nouvelles.

**chafrusse** y. (h.) confrérie.

**chalef** *y. (h.)* couteau.  
**chamer** *y. (h.)* âne.  
**chanufe** *y. (h.) pl. chanufes* flatterie.  
**charbe**, *var. JW. charpe* *y. (h.) pl. charbes* honte, humiliation ; **charbes sage** faire des reproches.  
**chasen**, *var. JW. chassen.* *y. (h.)* chantre, ministre-officiant, celui qui dirige les prières.  
**chaser** *y. (h.)* porc, cochon.  
**chasene** *y. (h.)* mariage.  
**chates** *y. (h.) pl. chateisem* vaurien.  
**chaswescholem** *y. (h.)* « Que Dieu [le]protège ! »  
**chawer** *y. (h.)* camarade.  
**chayes** *y. (h.)* vie.  
**cheder** *y. (h.)* 1. *var. JW. cheider* chambre ; 2. école élémentaire juive, (*f. heder* ou 'heder).  
**cheschben** *y.(h.)* compte, calcul ; **cheschbene**, compter.  
**chedisch**, *v. baal chedisch.*  
**chelig** *y. (h.)* différence ; *S isch ka chelig*, c'est égal.  
**chochem** *y. (h.) pl. chachomim* sage ; par dérision, imbécile.  
**chochmo** *y. (h.) pl. chochmes* sagesse, remarque plaisante.  
**cholem** *y. (h.)* rêve ; *pl. chalaumes* foutaises, histoires invraisemblables.  
**choli noufel** *y. (h.)* « maladie du tombant », épilepsie.  
**chos'ne** *JW. v. chasene.*  
**chotsi** *y. (h.)* moitié.  
**chousen** *y. (h.)* marié.  
**chomle** *y. (h.)* forniquer, baiser.  
**chusch** *y. (h.)* bon sens, raison.  
**chutspo** *y. (h.)* effronterie.

## D (T)

**dagef** *y. (h.)* bien vu, respectable.  
**dallis** *y. (h.)* châte de prière effrangé.  
**dam** *y. (h.)* sang.  
**darsche** *y. (h.)* prêcher.  
**dawre** *y. (h.)* bavarder, dire.  
**dayan** *y. (h.)* juge.  
**dorich** *y. (d. durch)* à travers, par.  
**drausche** *y. (h.)* prêche.  
**duches** *v. tuches.*

## E

*e y.(d.) forme atone de l'article indéfini, un, une.*  
**edde** *y.(d. le mot a disparu en haut allemand)* père.  
**eigel** *y.(h.)* veau ; **masen eigel** *y. (h.)*, espèce de veau, espèce d'idiot.  
**einaijem** *JW. v. ayin.*  
**emme** *y. (h.)* mère.  
**emune** *y. (h.)* religion, croyance.  
**eref** *y. (h.)* veille (de sabbat ou de fête).

**erel**, var *JW.* **erl** *y. (h.)* incirconcis, non-juif ; *par extension*, voisin.  
**erets** *f. (h.)* terre. « **Erets Israël** », la terre d'Israël.

## F

**faas** *y. (d.)* gras.  
**flaschtig** ou **fleischig** *y. (d.)* carné.  
**fisch** *y. (d.)* poisson ; **gefillte fisch**, poisson farci, carpe à la juive.  
**frum-frum** *y. (d.)* « pieux-pieux » , juif orthodoxe.

## G (K)

**galech** *y. (h. d'un mot signifiant tonsuré)* curé.  
**Gan-Eiden** *y. (h.)* jardin d'Eden, paradis ; var. *JW.* **Geneidem**.  
**ganev** *y. (h.)* voleur.  
**garkich** *y. (d.)* restaurant cachère\*.  
**gäscht** v. **gascht** *y. (d.)* 1. hôte ; 2. nouveau riche, homme de peu, mal élevé ; *fém.*  
**gäschtin**.  
**gemalt** *y. (h. germanisé)* circoncis.  
**gaï** *y. (d.)* région, territoire.  
**geiss** *a. (d.)* chèvre.  
**gemalt**, v. **mool**.  
**gezegen** *y. (h. germanisé)* dispute.  
**goude** *y. (h.)* v. **hagoude (hagada)**  
**goy** *f. et y. (h.) pl.* **goyim** non-juif ; ce mot donne, en *y.* avec des suffixes germaniques :  
**goya** femme non-juive ; **goyelé** fille non-juive ; **goyemlich** *adj.* qui concerne les non-juifs.  
**gomel bensche** *y. (h.+l.)* remercier Dieu, en la prière consacrée, d'avoir échappé à un grave danger.  
**Gottverdamm** *a. (d.) juron* « Que Dieu me damne »  
**groussel** *y. (d.)* grand-mère.  
**gsere** *y. (h.)* injustice, persécution ; *au sens faible*, difficulté, litige.  
**g'setzi supp** *y. (d.)* soupe du sabbat, qui cuit doucement dans le **schtoubsche**.  
**g'sgrache** *y.* (doublet de **srouche** *(h.)* avec attraction de l'allemand « geruch » ?) mauvaise odeur ; **g'sgruchene** puer.

## H

**hafe** *y. (d.)* pot.  
**haftara** *f. (h.)* chapitre biblique tiré d'un livre des Prophètes qui se lit à l'office après la lecture de la Loi, par celui qui a lu la septième paracha\*.  
**hagomel** v. **gomel**.  
**hagada** *f. (h.)* récit sacré ; en particulier, la hagada de Pessah.  
**hagoude** *y. (h.)* v. hagada.  
**hakel-bakel** *y. (h.)* pêle-mêle.  
**hàlt** *a. (d.)* stop, halte.  
**Hanouka** *f. (h.)* fête juive qui a lieu à l'entrée de l'hiver.  
**Haskala** *f. (h.)* mouvement juif des Lumières, dont l'initiateur est le philosophe berlinois Moses Mendelssohn (1729-1786).

**hassid** *f.* (*h.* fervent) *pl.* **hassidim**. Un hassid est un disciple du mouvement **hassidique**, (ou **hassidisme**) secte mystique initiée en Pologne orientale par le Baal Schem Tov\* devenue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle majoritaire parmi les Juifs en Ukraine et également répandue en Pologne et en Lituanie, malgré l'opposition de l'orthodoxie rabbinique. Les hassidim forment des groupes de fervents exaltés, rassemblés autour de la personne du *tsadik*\*. Le hassidisme a donné lieu à de nombreuses légendes merveilleuses.

**heich** *y.* (*d.*) hauteur.

**heint** *y.* (*d.*) aujourd'hui..

**hobame** *y.* (*d.*) sage-femme.

**horche, horiche** *y.* (*d.*) écouter.

## ‘H

Certains auteurs utilisent cette graphie pour la consonne [x] ; *v.* sous **CH**.

## I

**iffes** *y.* (*d.*) parole ironique.

**Itzik** *y.* (*h.*) prénom Isaac ; *dim.* **Itzikle**.

**iwrit (ivrit)** *h.* hébreu (langue moderne).

## J = Y

**jad** *JW.* *v.* **yad**.

**jau** *y.* (*d.*) oui, assurément oui.

**Jed, jed, pl. jede** ou **jedde** ; *v.* **jid**.

**jejlasse** *var.* **jejmese** *y.* (*onomatopée* ?) rouspéter, pousser des cris.

**jengle** *var.* **jenikle** *y.* (*d.*) jeune homme ; *pl.* **jeniklich** *JW.*, les jeunes gens.

**Jische** *y.* prénom, Isaïe.

**jo** *a.* bon, eh bien.

**johrzait** *y.* (*d.*) anniversaire d'un deuil.

**jondéf** *JW.* *y.* (*d.*) fête, *pl.* **jondefer** ; **güt jondéf** (*d.+h.*), bonne fête.

**joufener** *y.* (*h.*) joli, beau, agréable.

**joung** , *JW.* **jung** *y.* (*d.*) jeune homme.

## K

**kaafe** *y.* (*d.*) acheter.

**kaal**, *var.* **kahl**, *var.* **k'hila** *y.* (*h.*) communauté ; **kaalschtub** (*h.+d.*) lieu de réunion et de prière communautaire, oratoire.

**kaddish** *f.* (*h.*) prière pour les morts.

**kafri** *y.* (*h.*) paysan.

**kalle** *y.* (*h.*) fiancée.

**kanyene** *y.* (*h.*) acheter.

**kapporo** *y.* (*h.*) expiation ; *sens courant, adj.* sacrifié, cassé, crevé.

**katsef** *y.* (*h.*) *pl.* **katsowim** boucher.

**keilev** *y.* (*h.*) chien.

**keirisch** *y.* (*r.* germanisé) **keirisch sai**, avoir toute sa tête ; dérivé de ‘s **kei**, la tête.

**ketsaufes** *var.* **kezoufes** *y.* (*h.+d.* *katsef-haus* ?) boucherie.

**kiddouch** *f. (h.)* bénédiction à table au début du sabbat.  
**kinnem** *y. (h.) pl.* poux ; *var. kenem.*  
**kipa** *f. (lat.)*, calotte rituelle des hommes.  
**Kippour** *v.* Yom Kippour.  
**korem falle** *y. (h.+d.)* s'agenouiller, se prosterner.  
**koscher** *y. (h.) v. cachère.*  
**kosfajene** (*JW.*) *y. (h.)* écrire.  
**koufet** *y. (h.)* honneur ; *var. kuvet.*  
**koune** *y. (d.)* client.  
**kriire** *y. (d.) subst.* froid.  
**kugel** *y. (d.)* gâteau traditionnel du sabbat ; **kugelhafe** *y. (d)* pot à kugel.

## L

**lefaye** *y. (h.)* accompagnement d'un mort, enterrement.  
**Lévi** *f. (h.)* de la tribu de Lévi, chargé dans l'ancien Israël du service au Temple (lévite) ; le deuxième appelé à la lecture de la Torah est un Lévi.  
**liiwe Haryet (d'r)** *y. (d.)* (le) Bon Dieu.  
**lou lone** *y. (h. début du Psaume 115)* pas pour nous, il n'en est pas question pour nous.  
**loschen** *y. (h.)* langue.  
**loschern** *y. (d.)* écouter avec attention.  
**lüke** *y. (d.)* regarder.  
**lüeke** *a. (d.)* regarder.

## M

**maase** *y. (h.)* histoire, récit ; *pl. JW. maises.*  
**mame** *y. (d.)* maman.  
**mane schume** *y. (d+ h.)* de par mon âme.  
**marakel** *y. (f. miracle ?)* énormément.  
**Marem** *y. (h.) prénom masculin* Marie, Marius.  
**masmaten** *y. (h.)* affaires (au sens commercial).  
**matso** *y. (h.)* pain sans levain, pain azyne ; *pl. matsos* ; **matseknepfle** (*h.+d.*) boulettes de matsos.  
**matz, f. (h.) pl. matzot, v. matso.**  
**mayse** *v. maase.*  
**mayim** *y. (h.)* eau ; *var. JW. majem .*  
**maukem** *y. (h.)* ville, *pl. mauken* ; **maukemle**, petite ville, bourgade.  
**Mausche** *y. (h.) prénom* Moïse.  
**mazel tov** *f. (h.)* souhait de bonheur, bonne chance.  
**mechaschefe** *y. (h.)* sorcière.  
**mechulisch** *y. (h.)* banqueroute ; *var. germanisée mechulischkait.*  
**medine** *y. (h.)* pays, région ; **Columbus medine**, les Etats-Unis d'Amérique.  
**meeke** *v. miker.*  
**mefiche** *y. (h.)* gagner de l'argent.  
**mefulbel sai** *y. (h.)* être dérangé, avoir perdu l'esprit.  
**meger** *JW. var. miker.*  
**mehspuche** *v. mespouche.*  
**mejgne** *y. (?)* vomir. Wolff (1956) relève *meegen* , uriner.

**mejuschef** *y. (h.)* gentil, agréable.  
**meimesse** *y. (h.)* tuer.  
**melchome** *v. milchome.*  
**meloche** *y. (h.)* travail, affaire, outil.  
**memmere** *y.* mourir.  
**merame** *y. (h.)* **aine merame sai**, tromper quelqu'un.  
**meshkel** *JW. y. (h.)* argent (monnaie).  
**meschores** *y. (h.)* serviteur, domestique (à la ferme).  
**meschoulme** *y. (h.)* payer  
**meschuge** *y. (h.)* fou.  
**mespouche** *y. (h.)* famille.  
**mesumen** *y. (h.)* argent (monnaie).  
**mesuse**, *pl. mesusot* *y. v.* mezouza.  
**meye** *y. (h.)* cent.  
**mezouza** *f. (h.)* boîtier fixé sur le linteau de la porte d'entrée de la maison qui contient un fragment manuscrit de prière.  
**mies** *y. (h.)* pénible, désagréable, laid. ; *var. myes JW.*  
**mìker** *y. (h.)* 1. graisse de rognon de bœuf. 2. argent.  
**mikvé** *f. (h.)* bain rituel.  
**mikwe** *y. (h.)* bain rituel.  
**mìlchome** *y. (h.)* guerre.  
**milchig** *y. (d.)* lacté.  
**milo** *y. (h.)* circoncision.  
**mìnich** *y. adj.* neutre, qualificatif d'un aliment sans lait ni viande.  
**minyan** *f. et y. (h. r.) var. minjen*, quorum de dix hommes adultes sans lequel aucun office ne peut être célébré ; **minyan mann sai** (être l'homme du quorum) signifie se rendre à un office pour qu'il puisse se dérouler.  
**misse meschine** *y. (h.)* mauvaise mort, mort subite ; *var. JW. miesemeshine.*  
**mischpet** *y. (h.)* procès.  
**mito** *y. (h.)* lit, brancard.  
**mitsva**, *f. (h.) pl. mitsvot*, 1. commandement, prescription religieuse ; 2. acte pieux et honorable ; 3. être appelé pour une mitsva : être appelé à la lecture de la Torah pendant un office.  
**mitswe** *y. (h.) pl. mitswes* : *v. mitsva.*  
**Moïsche rabeinu** *y. (h.)* (Moïse notre maître) appellation consacrée du prophète Moïse.  
**mool** *y. (h.)* circonciseur.  
**more** *y. (h.)* peur.  
**morje** *y. (d.)* matin ; **z'morje** au matin.  
**moschel** *y. (h.) pl. moschelich* anecdote, conte, histoire, blague.  
**motzi** *y. (h.)* pain utilisé pour la bénédiction sabbatique (en général c'est un *bersches\**) : la bénédiction *ha-motsi* est la bénédiction du pain qui suit la bénédiction du vin (*kiddousch\**) au début du repas du sabbat.

## N

**naa** *y. (d.)* non.  
**nafke bayes** *y. (h.)* maison de prostituée) bordel.  
**Nathe** *y. (h.)* prénom Nathan.  
**nebaye** *y. (h.)* enterrement non juif. ; **neble** abattre non rituellement ; **newelo** cadavre.  
**nai** *a.* non.

**nein** *y. (d.)* neuf, 9.  
**niddo** *y. (h.)* femme en état d'impureté après les règles.  
**niftere** *y. (h.)* mourir.  
**noch amol** *a.* encore une fois ; expression d'insistance.  
**noch ebbis** *a. et y.* encore quelque chose.  
**nor** *y. (d.)* seulement, ne ... que.  
**nou** *y. (d.)* alors.  
**Nunde Buckel** *a.* juron euphémisé comme « nom d'une pipe » ; *Nunde* est la déformation du français « nom de », donc littéralement « nom d'une bosse ».

## O

**Oschpes** *y. (lat.)* auberge.  
**osnayem** *y. (h.)* oreilles.  
**oss** *y. (h.)* parole, signe.  
**ow** *y. (h.)* père ; *pl. owaus*, pères, ancêtres.

## P

**paracha** *f. (h.)* sous-section de la Torah\* ; il y en a sept dans une section (sidra\*), lues successivement par sept hommes sur l'autel ; dans le rituel séfaraide\*, la paracha est une section entière.  
**parnes, parnos** *y. (h.) pl. parnessim, var. barnëisem JW.* chef d'une communauté juive.  
**peikere** *y. (h.)* crever, mourir.  
**Pessah** *f. (h.)* Pâque, grande fête, célébration de la sortie des Hébreux d'Égypte.  
**Pe(i)sach** *y. v.* Pessah.  
**Polak** *y.* polonais ; terme injurieux pour désigner l'immigré juif oriental.  
**posel** *y. (h.)* indigne ; se dit pour les *tephilin\**, lorsque le texte en est fautif ou le papier détérioré.  
**porsche** *y. (f. purger ?)* extraire rituellement certains nerfs ou veines de la viande de boucherie.  
**poufe** *y. (d.)* pioncer, roupiller, être inattentif.  
**Pourim** *f. (h. les sorts)* fête joyeuse, célébrant la victoire d'Esther contre des ennemis du peuple juif.  
**pounem** *y. (h.)* visage *var. JW. punem.*

## Q

**Qodech** *f. litt. (le) sacré ; l'hébreu biblique.*

## R

**rachmones** *y. (h.)* compassion.  
**ratze** *y. (d.)* filer, aller très vite.  
**rebe** *y. (h.)* rabbin ; *var. rewe.*  
**regla(i)jem JW.** *y. (h.)* jambes.  
**rèfès JW.** *y. (h.)* étable.  
**rishes** *y. (h.)* méchanceté, *sens courant* : haine, antisémitisme.  
**rof** *y. (h.)* faim.  
**rosch** *y. (h.)* tête. ; **bekales rosch** *y. (h. « avec la tête légère »)*, tête nue.

**roscho** *y. (h.)* méchant, antisémite.  
**Rosh hashanah** *f. (h.)* fête du Nouvel An.  
**roufe** *y. (h.)* médecin.  
**royene** *y. (h.)* regarder.  
**ruah** *y. (h.)* 1. démon ; 2. vent.

## S

**sabbat** *f. (h.)* jour sacré de la semaine ; le sabbat s'étend du vendredi soir au samedi soir. **sechel** *y. (h.)* cerveau, intelligence, esprit.  
**sefer** *f. (h.)* ordre) repas du premier soir de Pessah\* ; le chef de famille y lit la hagada\*.  
**sefer** *y. (h.)* livre ; **Sefer Torah**, rouleau de la loi synagogal.  
**seifel** *y. (h.)* excréments, merde.  
**séfarade** *f. (h.)* juif originaire de la péninsule ibérique ; désigne aussi la culture de ce groupe. Dans la France contemporaine, les Séfarades sont surtout venus d'Afrique du Nord.  
**semche** *y. (h.)* joie, fête.  
**Seppel** *a. dim. de Seppi, prénom* Joseph.  
**sidra** *f. (h.)* section de la Torah ; une sidra correspond à la lecture d'un office de sabbat.  
**s'liches** *y. (pl. de h. s'lichoh* pardon) prières pénitentielles ; par extension, les jours de pénitences où l'on récite ces prières.  
**slichut** *f. (h.)* v. s'liches.  
**s'rore** *y. (h.)* 1. marchandises ; 2. grand monsieur, homme distingué.  
**srouche** *y. (h.)* mauvaise odeur ; **srouchene** *y. (h.)* sentir mauvais, puer.  
**susemerhändler** *y. (h.+d.)* marchand de chevaux.

## SCH

**schabat** *f. (h.)* v. **sabbat**.  
**schachres** *y. (h.)* prière, office du matin.  
**schadschen** *y. (h.)* marieur.  
**schalet** *y. (f. charlotte)* gâteau traditionnel du sabbat.  
**schammes** *y. (h.)* bedeau, homme à tout faire de la synagogue.  
**schaute** *y. (h.)* fou, imbécile.  
**schawes** ou **schabes** *y. (h.)* v. **sabbat** ; **schawes goye** employée non-juive qui vient à la maison accomplir les tâches interdites aux juives pendant le sabbat ; **schawes aleyne** ou **schawes klaad** habit du sabbat.  
**schabesdig** *y. (h.)* *adj.* sabbatique, conforme aux règles du schabat..  
**schechita** *y. (h.)* abattage rituel ; **schechte** *y. (h.)* abattre rituellement.  
**sched**, *pl. schedim* *y. (h.)* être malfaisant, diable.  
**schee** *y. (h.)* heure.  
**scheflaunes** *y. (h.)* choses vulgaires, rapports sexuels.  
**scheiker** *pl. schkorem* *y. (h.)* mensonge.  
**schem** *y. (h.)* nom.  
**Schema** (*h. « écoute »*) ou *schema Israël*, Ecoute Israël, prière fondamentale du rituel juif.  
**Schema beni** *y. (h. « écoute mon fils »*) cri d'effroi à l'annonce d'une mauvaise nouvelle.  
**schikse** *y. (h.)* fille non juive ; **schiksele** diminutif de *schikse*\*.



**schitter** *y. (d.)* bûche.  
**schlamaasel** *y. (d. +h.)* mauvaise chance) grand malheur, catastrophe.  
**schlemil** *y. (h. Schlumiel, personnage biblique ?)* homme maladroit et malchanceux.  
**Schlome** *y. (h.) prénom* Salomon.  
**schmechle** *y. (d.)* ricaner.  
**schomen** *y. (d.)* gros, gras ; *var. JW. schumen.*  
**schmüse** : *y. (h.)* bavarder ; **schmüeser** *subst.* bavard ; **schmües perjendes**, (*f.* pour ne rien dire) histoires vaines.  
**schnorrer** *y. (d.)* mendiant juif itinérant.  
**schnüchel** *y. (a.?)* pauvre type, bon à rien (*cf. f. schnoque*)  
**schochet** *y. (h.)* sacrificateur, abatteur du bétail.  
**schorme** *y. (f. charmer)* magnétiser en vue de guérir entorses, douleurs articulaires, etc. tout en priant.  
**Schovuot** *y. (h.)* Pentecôte, fête du don de la Torah.  
**schtoubche** (*d.*) fourneau à l'intérieur tapissé de briques et chauffé au charbon de bois ; on y tenait au chaud le café, la soupe et les plats pendant le sabbat.  
**schtromer** *y. (d. ; rotwelsch : stromer)* vagabond, chemineau.  
**schuk** *y. (h.)* mark ; **schuke**, payer.  
**schül** *y. (lat. scola)* synagogue.

## SH = SCH

C'est la graphie proposée par la YIVO pour la consonne [ ʃ ]. Alfred Weil l'utilise.

## T

**talar** *y. (d.)* robe longue portée par des juges ou des prêtres.  
**talith** *f. (h.) v. dallis.*  
**talmid** *y. (h.) pl. talmidem* disciple, étudiant.  
**talmud** *f. et y. (h.)* enseignement religieux ; recueil des textes de cet enseignement, à savoir la gemara ; **talmudiste**, étudiant, savant en talmud.  
**tephilin** *f. (h.)* phylactères, petit morceau de parchemin roulé sur lequel sont inscrits des passages de la Bible portés par les hommes, au bras ou sur le front.  
**tische b'ov** *y. (h.)* le 10 du mois d'av, jeune pour la destruction du Temple.  
**Torah** *f. (h.)* les cinq premiers livres de la Bible (Pentateuque), texte révélé qui forme la base du rapport des juifs au monde. Egalement appelée Bible de Moïse.  
**touflemühne**, *y. (d. +h. tauwel emuno)* de la confession du baptême, c.a.d. catholique.  
**Toure** *y. (h.) v. Torah.*  
**traberser** sorte de saucisse ; ce mot expliqué par A. Weil, n'est pas identifié par ailleurs en yidich.  
**treife** *y. (h. « déchiré »)* non cachère : rituellement impropre à la consommation.  
**tsaar** *y. (h.)* souffrance, chagrin ; *pl. tsaares.*  
**tsadik** *y. (h.)* juste, pieux ; **tsedaka** charité.  
**Tsarfes** *y. (h.)* France, français.  
**tshüfo** *y. (h.), tshüffe JW.* réponse ; **tshüffe gen** (*h. + d.*) répondre.  
**tuches** *y. (h.)* derrière, fesses.

## U

**umbechinem** v. **bechinem**.

**unbedaamt** ou **unbedahmt** y. (*h. germanisé*) sans goût .

**unbeseichelt** y. (*h. germanisé*) sans esprit.

## V

**verhassent** y. (*h. germanisé*) marié.

**vercheschwet** y. (*h. germanisé*) perplexe.

**verkanyene** y. (*h. germanisé*) vendre.

**verkeschtigung** y. (*d.*) repas.

**vermaasere** y. *h. germanisé*) 1. raconter ; 2. trahir, médire.

**veyefrech geye** y. (*h. + d.* ) s'en aller ; **veyefrech ratze** filer, partir en courant.

## W

**witz** a. et y. (*d.*) mot d'esprit, parole de sagesse, histoire drôle.

**wü** y. (*d.*) pronom relatif qui correspond à « qui », « que » et à « où ». Il peut s'utiliser aussi là où nous utilisons la conjonction « quand ».

## Y

**yad** y. (*h.*) pl. **yodem**, main.

**yayim** y. (*h.*) vin.

**yeshiva** f. (*h.*) pl. **yeshivot** école supérieure religieuse juive.

**yid** y. (*h.*) subst. juif.

**Yom Kippour** f. (*h.*) fête de l'expiation des péchés.

## Z

**zeije** y. (*d.*) dix, 10.

**z'morjes** v. **morje**.

**zulüge** v. **lüke**.

## Bibliographie

- ALVAREZ-PEREYRE, Frank, 1984, *Qu'est-ce-que parler, Langue et société en Sarthe et en Mayenne*, SELAF.
- " —, 1997, « Quelle anthropologie du judaïsme ? », in HEYMANN, Florence & STROPER PEREZ, Danielle (dir.), *Le corps du texte, Pour une anthropologie des textes de la tradition juive*, Paris, CNRS éditions, pp. 29-50.
- " —, 2003 « Les langues juives : construction d'un objet linguistique », in ALVAREZ-PEREYRE, Frank & BAUMGARTEN, Jean, (dir.), *Linguistique des langues juives et linguistique générale*, Paris, CNRS, 2003, pp. 43-67.
- ARIES, Paul, 1977, *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil.
- ASKENAZI, Léon, 1999, *La parole et l'écrit I. Penser la tradition juive aujourd'hui*, Paris, Albin Michel.
- AUGE, Marc, 1994, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier.
- AZRIA, Régine, 1996, *Le judaïsme*, Paris, La Découverte.
- BA, Amadou Hampâté, 1991, *Amkoullel, l'enfant peul, Mémoires*, Paris, Actes Sud.
- BASTENIER, Albert, 2004, *Qu'est-ce qu'une société ethnique. Ethnicité et racisme dans les sociétés européennes d'immigration*, Paris, PUF.
- BATAILLE, Georges, 1985 [1957], *L'érotisme*, Paris, éd. de Minuit.
- BAUMGARTEN, Jean, 2003 a, « Langues juives ou langues des juifs : esquisse d'une définition », in ALVAREZ-PEREYRE, Frank & BAUMGARTEN, Jean (dir.) *Linguistique des langues juives et linguistique générale*, Paris, CNRS, pp. 15-42.
- " —, 2003 b, « Les traditions orales des bathonim en langue yiddish », in ALVAREZ-PEREYRE, Frank & BAUMGARTEN, Jean (dir.), *Linguistique des langues juives et linguistique générale*, Paris, CNRS, pp. 349-384.
- BAUMGARTEN, Jean, ERTEL, Rachel, NIBORSKI Itzhok et alii, 1994, *Mille ans de cultures ashkénazes*, Paris, Liana Levi.
- BAYLON, Christian, 1996, *Sociolinguistique. Société, langue et discours*, Paris, Nathan.

- BENBASSA, Esther, 2000, *Histoire des Juifs de France*, Paris, Seuil.
- BENJAMIN, Walter, 2000, « Le conteur », in *Œuvres*, III, Paris, Gallimard, pp. 114-169.
- BENOIST, Jean, 1996, « Introduction. Singularités du pluriel ? », in BENOIST, Jean (dir.) *Soigner au pluriel, Essais sur le pluralisme médical*, Paris, Karthala, pp. 5-16.
- BENVENISTE, Isaac, 1969, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Minuit.
- BERGSON, Henri, 1983, *Le rire : essai sur la signification du comique*, Paris, PUF.
- BERTAUX, Daniel, 1976, *Histoires de vie - ou récits de pratiques. Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, CORDES.
- BISCHOFF, Georges, 1993, « L'invention de l'Alsace », *Saisons d'Alsace*, 119, pp. 35-69.
- " —, 1996, « L'Alsace. Histoire d'une résistance », *Saisons d'Alsace*, 133, pp. 9-19.
- BITSCH, Marie-Thérèse, 1985, « Les socialistes alsaciens et les relations franco-allemandes (1911-1914) », *Revue d'Allemagne*, XVII (4), pp. 434-457.
- BOLLAG, Michy & WEIBEL, Karl, 1994, *Endinger Jiddisch*, Baden A. G. (impr.), Baden.
- BOURDIEU, Pierre, 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en Sciences sociales*, 62-63, pp. 69-72.
- " —, 1980, *Le sens pratique*, Paris, Minuit.
- " —, 1982, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- " —, (dir.), 1993, *La misère du monde*, Paris, Seuil.
- " —, 2000, « La parenté comme représentation et comme volonté », in *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Seuil, pp. 83-186.
- BOURDIEU P., CHAMBOREDON, J.-C. et PASSERON, J.-C., 1968, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton.
- BOUJU, Jacky, 2004, « La culture dogon : de l'ethnologie coloniale à l'anthropologie réciproque contemporaine », *Clio @frique*, 10. Référence électronique : [http://sites.univ-provence.fr/wclio-af/d\\_fichiers10/culturedogon.html](http://sites.univ-provence.fr/wclio-af/d_fichiers10/culturedogon.html).
- BREUER, Mordechai, 1994, « Orthodoxie et néo-orthodoxie », in J. BAUMGARTEN, R. ERTEL,

- I. NIBORSKI et alii, *Mille ans de cultures ashkénazes*, Paris, Liana Levi, pp. 393-410.
- BRONNER, Gerhard, 1999, *Tränen gelacht. Der jüdische humor*, Vienne, Amalthea.
- CAHUN, Léon, 1886, *La vie Juive*, Paris, Monnier & de Brunhoff.
- CALAME-GRIAULE, Geneviève (dir.), 2001, *Le renouveau du conte*, Paris, CNRS.
- CALVET, Louis-Jean, 1997, *La tradition orale*, Paris, PUF.
- CANETTI, Elias, 1998, *Ecrits autobiographiques*, Paris, Albin Michel.
- CASTORIADIS, Cornelius, 1975, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil.
- CATANI, Maurizio & MAZE, Suzanne, *Tante Suzanne*, Paris, Méridiens, 1982.
- CERF, Eve & RAPHAËL, Freddy, 1975, « La cuisine juive en Alsace », *Saisons d'Alsace*, 55-56, pp.134-154.
- CERF, Jean-Yves, 2004, « *C'est pas fini. Encore quelque chose de spécial !* » *Rire, religion et souillure dans des anecdotes juives en Alsace* (Mémoire de maîtrise), Strasbourg, Université Marc Bloch.
- CHOURAQUI, André, 1986, *La Bible*, Paris, Desclée de Brouwer.
- CLAVERIE, Elisabeth, *Les guerres de la vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard, 2003.
- DARWICHE, Jihad, 2000, *Sagesses et malices de Nassreddine, le fou qui était sage, Tome 1*, Paris, Albin Michel.
- DEBRE, Simon (grand rabbin), 1933, *L'humour judéo-alsacien. Expressions humoristiques judéo-alsaciennes*, Paris, Rieder.
- DERCZANSKI, Alexandre, 1999, « Le yidich occidental en Alsace-Lorraine. Etat des lieux », *Les cahiers du CREDYO*, 3, pp. 9-18.
- DOUBNOV, Simon, 1963, *Précis d'histoire juive*, Paris, Service technique pour l'éducation.
- DOUGLAS, Mary, 2001, *De la souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.
- DOUGLAS, Mary, 2004, *L'anthropologie de la Bible : lecture du Lévitique*, Paris, Bayard.

- DUVIGNAUD, Jean, 1980, *Le jeu du jeu*, Paris, Balland.
- " —, 1999, *Rire et après. Essai sur le comique*, Paris, Desclée de Brower. [Première publication sous le titre « Le propre de l'homme », 1985]
- EPP, René, LIENHARD, Marc, RAPHAËL, Freddy, 1992, *Catholiques, Protestants, Juifs en Alsace*, Colmar, Alsatia.
- ERNY, Pierre, 1979, Conférence à l'Université Populaire de Colmar, *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, 8, p. 235.
- " —, 1999, *La maison du sculpteur, Ethnographie d'une enfance alsacienne ordinaire*, Katzenthal, Edira.
- EVANS-PRITCHARD, Edward, 1972, *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, Paris, Gallimard.
- FAVRET-SAADA, Jeanne, 2004 [1977], *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard,.
- FAVRET-SAADA, Jeanne, & CONTRERAS, Josée, 1990, *Corps pour corps*, Paris, Gallimard.
- FEYERABEND, Paul, 1979, *Contre la méthode*, Paris, Seuil,.
- FOUCAULT, Michel, 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- FREUD, Sigmund, 1971, *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewusstsein*, Frankfurt am Main, Fischer. (Traduction française : 1969, *Le mot d'esprit et son rapport avec l'inconscient*, Paris, Gallimard).
- GARDNER-CHLOROS, Penelope, 1983, « Code-switching : approches principales et perspectives », *La linguistique*, 19 (2), pp. 21-53.
- GARDNER-CHLOROS, Penelope, 1991, *Language selection and switching in Strasbourg*, Oxford, Clarendon Press.
- GOFFMAN, Erwing, 1987, *Façons de parler*, Paris , Minuit.
- GOLDBERG, H. E., 1997, « Cambridge au pays de Canaan. Descendance, alliance, circoncision et transmission du savoir dans la Bible », in HEYMANN & STORPER-PEREZ, *Le corps du texte. Pour une anthropologie des textes de la tradition juive*, Paris, CNRS, pp. 51-81.
- GOODY, Jack, ,1979, *La raison graphique*, Paris, Minuit.

- " —, 2007, *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris, La Dispute.
- GRIAULE, Marcel, 1966, *Dieu d'eau, entretiens avec Ogotomelli*, Paris, Fayard.
- GUEUNIER, Noël J., 1990, *La belle ne se marie point. Contes comoriens en dialecte malgache de l'île de Mayotte*, Paris, Peeters-SELAF.
- GUGGENHEIM-GRÜNBERG, Florence, 1976, *Wörterbuch zu Surbtaler Jiddish*, Zürich, Juris.
- GUILLAUMIN, Emile, 1977, *La vie d'un simple*, Paris, Livre de Poche.
- GUIZARD, Claude & SPETH, Jean, 1992, *Le Dialectionnaire*, Mulhouse, Editions du Rhin.
- HADDAD, Gérard, 1984, *Manger le livre*, Paris, Grasset..
- HAGEGE, Claude, 1986, *L'homme de paroles, contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Gallimard.
- HALBWACHS, Maurice, 1994, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.
- HELIAS, Pierre-Jakez, 1975, *Le cheval d'orgueil*, Paris, Plon.
- HERRENSCHMIDT, Suzanne, 1973, *Mémoires pour la petite histoire : souvenirs d'une strasbourgeoise*, Strasbourg, Istra.
- HIRSCHLER, René (le rabbin) , 1938, *Les Juifs à Mulhouse*, Mulhouse.
- HOFFET, Frédéric, 1989, *Psychanalyse de l'Alsace*, Colmar, Alsatia.
- HUDLETT, Albert & ZEIDLER, Edgar, 2003, *Charte de la graphie harmonisée des parlers alsaciens*, Mulhouse, Université de Haute-Alsace.
- HUSSER, Philippe, 1989, *Journal d'un instituteur alsacien, 1914-1951*, Hachette.
- JANKELEVITCH, Vladimir, 1992, « Le vagabond humour » , *Autrement*, 131, pp. 221-225.
- KASZUK, Cyrille, 1981, *Les sorciers du Sundgau*, Steinbrunn-le-haut, Orfraie.
- KINTZ, J.-P. (dir.), 1982-2003, *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne*, Strasbourg, Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie,.
- KLEIN-ZOLTY, Muriel et RAPHAËL, Freddy, 1982, « Jalons pour l'étude de l'humour judéo-alsacien », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, 11, pp. 85-122.
- KLEIN-ZOLTY, Muriel, 1991, *Contes et récits humoristiques du monde juif*, Paris,

L'Harmattan.

KLEINSCHMAGER, Richard, «Aspects de l'interculturalité alsacienne », in, VINCENT, Gilbert & WILLAIME, Jean-Paul (dir.) *Religions et transformations de l'Europe*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 1993, pp. 343-348.

KLEPSCH, Alfred, *Westjiddisches Wörterbuch, : auf der Basis dialektologischer Erhebungen in Mittelfranken*, Tübingen, Niemeyer, 2004.

KOHN, Marguerite, vers 1994, *Nous les rescapés*, France, auto édition.

LABOV, William, 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.

LANDMANN, Salcia, 1983, *Der Jüdische Witz*, 12e édition, Olten et Freiburg, Walter.

— " —, 2003, *Jüdische Witze*, 36e édition, München, D.T.V.

LAPLANTINE, François, 1986, *Anthropologie de la maladie*, Paris, Payot.

— " —, 2000, *La description ethnographique*, Paris, Nathan.

LA SALLE, Bruno de, JOLIVET, Michel, TOUATI, Henri, CRANSAC, Francis, 2005, *Pourquoi faut-il raconter des histoires ? t. 1*, Paris, Autrement.

— " —, — " —, — " —, — " —, 2006, *Pourquoi faut-il raconter des histoires ? t. 2*, Paris, Autrement.

LEACH, Edmund, 1983, *Structural interpretation of Biblical Myths*, Cambridge University Press.

LEVI-SRAUSS, Claude, 1964, *Mythologiques I. Le cru et le cuit*, Paris, Plon.

LIVET, Georges & OBERLE, Raymond (dir.) , 1977, *Histoire de Mulhouse des origines à nos jours*, Strasbourg, Istra.

MALMBERG, Bertil, 2002, *La phonétique*, Paris, Presses Universitaires de France.

MATZEN, Raymond, 1975, « Vieux dictons, proverbes et adages judéo-alsaciens », *Saisons d'Alsace*, 55-56, pp. 189-206.

— " —, 1982, article « Judéo-alsacien », *Encyclopédie de l'Alsace*, Strasbourg, Publitotal, pp. 4356-4357.

MEDARD, (Georges Willer dit Frère Médard) & WACKERMANN, Arlette, 1988, *L'Alsace fidèle*



- à elle-même ? Strasbourg, Bueb et Reumaux & Nuée Bleue.
- MEISS, Honel, 1913, *Choses d'Alsace. Contes d'avant-guerre*, Nice, Barma.
- MEYEROWITZ, Jan, 1997, *Der echte jüdische Witz*, Berlin, Arani.
- MEYSSONNIER, Fernand & BESSETTE, Jean-Michel, 2002, *Paroles de bourreau témoignage unique d'un exécuté des arrêts criminels*, Paris, Imago.
- MOHIA-NAVET, Nadia, 1993, *Les thérapies traditionnelles dans la société kabyle : pour une anthropologie psychanalytique*, Paris, l'Harmattan.
- NAHUM, André, 1998, *Humour et sagesse judéo-arabes. Histoires de Ch'ha, proverbes, etc.* Paris, Desclée de Brouwer.
- NATHAN, Tobie & STENGERS, Isabelle, 1995, *Médecins et sorciers*, Paris, Empêcheurs de penser en rond.
- NEHER, Albert, 1944, *Lexique judéo-alsacien*, Lanteuil, dactylographié.
- NEHER, André, 1962, *L'existence juive, solitude et affrontements*, Paris, Seuil.
- " —, 1975, « Présentation du Judaïsme d'Alsace », *Saisons d'Alsace*, 55-56, pp. 5-8.
- NEHER-BERNHEIM, 1975, « Cerf-Beer de Medelsheim et sa famille », *Saisons d'Alsace*, 55-56, pp. 47-61.
- NIZARD-BENCHIMOL, Sophie, 1998, « L'abattage dans la tradition juive – symbolique et textualisation », *Etudes rurales*, 147-148, pp. 49-64.
- OBADIA, Lionel, 2007, *L'anthropologie des religions*, Paris, la Découverte.
- OBERLE, Raymond,, 1990, « Cent ans de construction scolaire à Mulhouse 1831-1939 », *Annuaire historique de la ville de Mulhouse*, 3, pp. 47-93
- OLIVIER DE SARDAN, J.-P., 1998, « Emique », *L'Homme*, 147, pp. 151-166.
- PENEFF, Jean, 1990, *La méthode biographique : de l'école de Chicago à l'histoire orale*, Paris, Armand Colin.
- PHILIPPE, Béatrice, 1989, *Etre juif dans la société française du moyen-âge à nos jours*, Paris, Montalba.
- PRADELLES DE LA TOUR, Charles-Henri, 1997, *Le crâne qui parle. Ethnopsychanalyse en pays*

- bamiléké*, Paris, EPEL.
- PROPP, Vladimir, 1970, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil
- RAPHAËL, Freddy, 1980, « Les Juifs de la campagne alsacienne : les marchands de bestiaux », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, 9, pp. 230-245.
- " —, 1975 a, « Une rencontre manquée : les relations entre les Juifs d'Alsace et leurs coreligionnaires d'Europe Orientale (1870-1939 ) », *Saisons d'Alsace*, 55-56, pp. 207-228.
- " —, 1975 b, « Conclusion toute provisoire... : pérennité et mutations du Judaïsme d'Alsace », in *Saisons d'Alsace*, 55-56, pp. 257-262.
- " —, 1980, *Regards nouveaux sur les juifs d'Alsace*, Strasbourg, Istra.
- " —, 1987, « Une langue qui se meurt : le « Jeddich-daïtch » des Juifs d'Alsace », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, 15, pp. 5-31.
- " —, 1994, « Jossouillet Rabat-Joie », in STARCK, Astrid (dir.), *Westjiddisch / Le yiddish occidental*, Aarau, Sauerländer, pp. 128-156.
- " — (dir.), 2001, *Regards sur la culture judéo-alsacienne. Des identités en partage*, Strasbourg, la Nuée bleue.
- " —, 2003, *Le Judaïsme alsacien*, Strasbourg, la Nuée bleue.
- RICHEZ, Jean-Claude, 1993, « L'Alsace revue et inventée », *Saisons d'Alsace*, 119, pp. 83-93.
- ROSNY, Eric de, 1996, *La nuit, les yeux ouverts*, Paris, Seuil.
- ROSSE, J. et alii, 1932, *Das Elsass von 1870-1932*, Colmar, Alsatia.
- SCHNURMANN, E. , 1936, *La population juive en Alsace*, Paris, Sirey.
- SEGOND, Louis (trad.), *La Sainte Bible*, 1957, Paris, Alliance biblique française.
- SOUYRIS-ROLLAND, André (dir.), 1992, *Histoire des chantiers de la Jeunesse*, Paris, Société des amis des musées des chantiers de la Jeunesse.
- STARCK, Astrid, 1994 a, « La littérature orale alsacienne », in STARCK, Astrid (dir.), *Westjiddisch / Le yiddish occidental*, Aarau, Sauerländer, pp. 119-127.

- " —, 1994 b, « Bibliographie du yidich alsacien », in STARCK, Astrid (dir.), *Westjiddisch / Le yiddish occidental*, Aarau, Sauerländer, pp. 173-184.
- " —, 1999, « La traduction en yidich alsacien », *Les cahiers du CREDYO*, 3, pp. 43-75.
- " —, — " (éd. et trad.), 2004, *Un beau livres d'histoires. Eyn schön Meyse Bukh*, Bâle, Schwabe.
- STAUBEN, Daniel, (Widal, dit ) , 1860, *Scènes de la vie juive*, Paris.
- STORA-SANDOR, Judith, 1984, *L'humour juif dans la littérature de Job à Woody Allen*, Paris, Presses Universitaires de France.
- " —, 1992, « Le rire minoritaire », *Autrement*, 131, pp. 172-182.
- SULZER, Marcel, 2003, « Les mémoires de Glückl Hameln (II) en yidich alsacien », *Les cahiers du CREDYO*, 4, pp. 9-58.
- TABOURET-KELLER, Andrée, 2001, « La pureté de la langue », *Traverses*, 2, pp. 343-357.
- TERSIGNI, Simona, (à paraître), « La religion de ma fille » CEDREF. Référence électronique : [http://www.unice.fr/urmis/IMG/pdf/CV\\_Tersigni\\_mars2007.pdf](http://www.unice.fr/urmis/IMG/pdf/CV_Tersigni_mars2007.pdf)
- TROXLER, Tony, 1982, *Mémoires d'un saltimbanque, Vum a Schirebirzler, Première partie*, Strasbourg, Nuée bleue.
- " —, 1994, *Mémoires d'un saltimbanque, Vum a Schirebirzler, Deuxième partie*, Strasbourg, Nuée bleue.
- UBERFILL, François, 2001, *La société strasbourgeoise entre la France et l'Allemagne (1871-1924)*, Strasbourg, Société savante d'Alsace.
- UHRY, Louis, 1981 : *Un parler qui s'éteint : le Judéo-alsacien*, Paris, chez l'auteur.
- VERDIER, Yvonne, 1979, *Façons de dire, façons de faire : la laveuse, la couturière et la cuisinière*, Paris, Gallimard.
- VIALLES, Noélie, 1987, *Le sang et la chair. Les abattoirs du pays de l'Adour*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- VIGEE, Claude, 1994, *Un panier de houblon I. la verte enfance du monde*, Paris, Lattès.
- VOGLER, Bernard, 1993, *Histoire culturelle de l'Alsace*, Strasbourg, Nuée bleue.

- WAHL, Alfred, 1984, *Confession et comportement dans les campagnes d'Alsace et de Bade, 1871-1939*, Strasbourg, Coprur.
- WAHL, Alfred, & RICHEZ, Jean-Claude, 1993, *La vie quotidienne en Alsace-Moselle entre 1850 et 1950*, Paris, Hachette.
- WEBER, Max, 1998, *Le Judaïsme antique*, Paris, Plon.
- WELSCHINGER, Rémy, 1993, *Etude de la langue des Jenischs d'Alsace* (Mémoire de maîtrise), Strasbourg, Université des Sciences humaines.
- WEILL, Emmanuel, 1920, « Le Yidisch Alsacien-Lorrain. Recueil de mots et de locutions hébraeo-araméens employés dans le dialecte des Israélites d'Alsace et de Lorraine », *Revue des Etudes Juives*, 70, p. 180-194.
- " —, 1920, « Le Yidisch Alsacien-Lorrain. Recueil de mots et de locutions hébraeo-araméens employés dans le dialecte des Israélites d'Alsace et de Lorraine, suite », *Revue des Etudes Juives*, 71, pp. 66-88 et 165-189.
- " —, 1921, « Le Yidisch Alsacien-Lorrain. Deuxième partie », *Revue des Etudes Juives*, 72, pp. 177-200.
- WIEINREICH, Uriel, 1968, *Langages in contact : finding and problems*, The Hague, Mouton.
- WIESEL, Elie, 1976, *Célébration hassidique*, Paris Seuil.
- WILLIAMS, Patrick, 1993, « *Nous on n'en parle pas* » *Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- WINNICOTT, D. W., 1975, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard.
- WOLFF, Siegmund A., 1956, *Wörterbuch des Rotwelschen*, Mannheim, Bibliographisches Institut.
- " —, 1993, *Jiddisches Wörterbuch*, Hambourg, Helmut Buske.
- WYGODER, (dir.) , 1993, *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, Paris, Cerf.
- YOORS, Jan, 1995, *Tsiganes*, Paris, Payot et Rivages.
- ZIND, Pierri, 1979, *Elsass-Lothringen Alsace-Lorraine une nation interdite 1870-1940*, Paris, Copernic.
- ZINK, Georges, 1995, *Une histoire de quand j'étais petit : une enfance à Hagenbach*,

Strasbourg, le Verger.

ZUCKERMAN, Richard, 1969, « Alsace : an outpost of western yiddish », *in* HERZOG, RAVID, WEINREICH (éd.), *The field of yiddish III*, The Hague, Mouton, pp. 36-57.

## Sommaire

Introduction.....	5
1 De la curiosité d'un amateur de contes à l'enquête ethnologique.....	7
2 Le judaïsme alsacien : histoire, sociologie, légende, clichés .....	13
3 Avant le corpus de l'enquête .....	23
I La mise à l'épreuve de l'enquêteur « Des choses comme ça, c'est pas possible ! »	33
4 De ma naissance à la déclaration de guerre (Alfred Weil raconte) .....	35
5 Un contrat refusé .....	43
6 La parole comme rapport au monde.....	53
7 L'enregistrement 1 et son interprétation biblique .....	67
8 Conclusion de la première partie.....	105
II La tradition humoristique orale : les witz.....	113
9 Humour ... yidich.....	115
10 L'entretien 2 : bavardages ... pour réunir et première série de witz.....	143
11 La deuxième série d'histoires drôles dans l'entretien 6.....	197
12 JIDDISHI WITZ.....	223
13 Réécoute, analyse des histoires drôles.....	265
III La construction d'une identité.....	311
14 Une enfance traversée par la guerre .....	313
15 D'une catastrophe évitée à une catastrophe annoncée, 1919-1929 .....	383
IV 1929-1974 La boucherie, les avertissements, la santé, la religion.....	407
16 Le début d'un soutien. La biographie impossible .....	409
17 Quand on parle de sang .....	419
18 Dieu lui a parlé les paroles sur la langue.....	450
19 Rêves et divination .....	477
20 Conclusion de la quatrième partie .....	491
V Le roman de la parole.....	505
21 La deuxième guerre mondiale comme ultime rupture.....	507
22 « Le roman de la parole » .....	521
Annexe : Liste des entretiens avec Alfred Weil ainsi que des écrits d'Alfred Weil à Jean-Yves Cerf entre 2000 et 2006.....	560
Lexique.....	567
Bibliographie.....	579